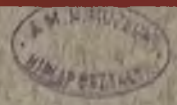


Toly's

11869

# ARCHIVUM EUROPAE CENTRO- ORIENTALIS

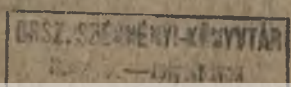


**dirigé  
en collaboration avec  
un comité de rédaction  
par**

**M. EMERIC LUKINICH**

**BUDAPEST  
HONGRIE**

**TOME I.  
1935**



# ARCHIVUM EUROPAE CENTRO-ORIENTALIS

paraît deux fois par an, à raison de quatre fascicules pour l'année entière

---

---

## Membres du comité de la revue :

**M. Joseph Bajza**, professeur d'histoire et de littérature croates.

**M. Jules Moravesik**, professeur de philologie byzantine.

**M. Etienne Gyórfly**, professeur d'ethnographie hongroise.

**M. Jules Németh**, professeur de philologie turque.

**M. Jean Melich**, professeur de philologie slave.

**M. Louis Tamás**, professeur suppléant de philologie roumaine, secrétaire de la rédaction.

---

Prix de l'abonnement : **20** francs suisses.

On s'abonne au dépositaire général de la revue : Librairie **Edmond Stemmer** — Budapest, V., Gr. Tisza István-utca 14. Hongrie.

---

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au directeur :  
**M. EMERIC LUKINICH**, professeur à l'Université,  
Budapest, VIII., Múzeum-körút 6—8.

---

MM. les auteurs sont priés d'envoyer des articles dactylographiés et écrits dans une des principales langues mondiales.

L'exécution typographique du titre de la revue est due à M. Gy. Buday.

Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede. — Resp. pour l'impr. : A. et J. Wessely



**A R C H I V U M  
E U R O P A E  
C E N T R O -  
O R I E N T A L I S**

**dirigé  
en collaboration avec  
un comité de rédaction  
par**

**M. EMERIC LUKINICH**

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

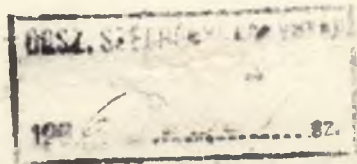
**TOME I**

**N°s 1—4**

**BUDAPEST  
HONGRIE  
1935**

# OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



Editeur responsable: M. Eméric Lukinich

Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede. – Resp. pour l'impr.: A. et J. Weasely



## SOMMAIRE DU TOME IER:

<b>Lajos Tamás.</b> — Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, I. . . . .	1—96
<b>István Knieszsa.</b> — Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen, I. . . . .	97—220
<b>László Rásonyi.</b> — Contributions a l'histoire des premières cristallisations d'Etat des Roumains. L'origine des Basaraba . . . . .	221—253
<b>Elemér Jónás.</b> — Die sarmatisch-jazygischen Münzen der ungarischen Tiefebene und ihre Beziehungen zu Südrussland . . . . .	254—262

Országos Széchényi Könyvtár

## COMPTES RENDUS CRITIQUES:

Mélanges offerts à M. Albert de Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise des Sciences, à l'occasion du 30 <sup>e</sup> anniversaire de son élection à la dignité de membre d'honneur de l'Académie. ( <i>I. Knieszsa.</i> ) . . . . .	263—265
Gy. <i>Buday</i> —Gy. <i>Ortutay</i> : Ballades populaires sicules. ( <i>E. Dános.</i> ) . . . . .	266—268
<i>L. Gáldi</i> : Constantin Cantacuzène et les traditions nationales des Hongrois. ( <i>L. Tamás.</i> ) . . . . .	268—269
<i>C. C. Giurescou</i> : Histoire des Roumains I. A partir des temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Alexandre le Bon. ( <i>L. Tamás.</i> ) . . . . .	269—277
Gy. <i>Kristóf</i> : Histoire de la langue et de la littérature hongroises. ( <i>L. Gáldi.</i> ) . . . . .	277—280

## VI

<i>I. Lupaş: Chroniquers et historiens roumains de Transylvanie. (L. Gáldi.)</i>	280—282
<i>J. Melich: Sur le mot tábor. — Gy. Németh: L'origine du mot turc tabur. (L. Tamás.)</i>	282—283
<i>Gy. Moravcsik: Les sources byzantines de l'histoire hongroise. (L. Tamás.)</i>	283—284
<i>M. Savkovitch: L'influence du réalisme français dans le roman serbo-croate. (P. Christophorov.)</i>	284—286
Mélange offerts à M. Joseph Škultéty. ( <i>I. Kniezsa.</i> )	286—291
<i>Index des noms et des matières</i>	292—305

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

*L'Archivum Europae Centro-Orientalis* est la revue de l'Institut d'Histoire de l'Europe Orientale nouvellement créé à l'Université Pierre Pázmány, à Budapest. En publiant cette revue, l'Institut se propose de participer au travail scientifique international des recherches sur l'Europe Orientale, convaincu que le passé historique et la situation territoriale de la Hongrie font d'une telle participation un devoir pour la vie scientifique hongroise.

*L'Archivum Europae Centro-Orientalis* suit avec attention les recherches historiques, archéologiques, ethnographiques, linguistiques et géographiques se rapportant à l'Europe Orientale. Sur ce terrain, un rôle important incombe à la Hongrie, car les recherches scientifiques sur l'Europe Orientale touchent très fréquemment de près le passé historique de ce pays, son sol et son ethnographie, comme d'une manière générale ses rapports et ses connexions avec l'Orient de l'Europe.

Nous sommes convaincus que les études et les critiques publiées par notre revue contribueront à élucider les questions encore en suspens, car nous ne nous assignons d'autre tâche que de servir d'une manière désintéressée la cause de la science.

*La rédaction.*



## ROMAINS, ROMANS ET ROUMAINS DANS L'HISTOIRE DE LA DACIE TRAJANE.

Les observations qui vont suivre auront la tâche de mettre au point et d'élucider la question presque deux fois séculaire du rôle historique que pouvaient jouer au nord du Danube, dans le territoire de l'ancienne Dacie Trajane les éléments romains, ensuite les sujets romanisés de l'Empire appelés Romans, et enfin les ancêtres des Roumains, population dont l'histoire médiévale serait d'après le mot fameux de l'historien roumain Xénopol, une énigme fort difficile à résoudre. Nous sommes loin de vouloir nous inscrire en faux contre cette opinion de Xénopol, nous avouons pourtant que les difficultés qui surgissent devant le chercheur désireux de pénétrer le secret de ce problème presque inépuisable, nous attirent plutôt qu'elles ne nous découragent. En effet, il n'y a rien de plus émouvant pour l'archéologue, l'historien et pour le linguiste que de poursuivre les destinées de ce romanisme oriental, établi au seuil de la vaste entrée de l'Europe, au carrefour des invasions barbares, précisément dans la province nommée Dacie Trajane. On sait que cette province avait une position stratégique des plus défavorables et qu'elle subissait, par conséquent, toujours la première les épreuves dures des incursions continues de peuplades diverses jusqu'à son évacuation officielle en 271. On a beaucoup discuté sur la valeur des informations historiques qui relatent ce fait: d'aucuns s'obstinaient à préconiser la continuité latino-roumaine au nord du Danube tout aussi bien qu'au sud de ce fleuve, d'autres, à leur tour, accumulaient des arguments pour démontrer le mal fondé d'une hypothèse pareille. Même de nos jours, on admet encore d'une façon plus ou moins générale que la 'question roumaine' soit restée toute ouverte, ce qui pourtant nous paraît un peu exagéré quand nous pensons aux résultats des recherches faites dans la période post-röslérienne par les savants de toutes les

nations. Nous tâcherons de les réunir dans les cadres de cette synthèse critique sans négliger pourtant les opinions de ceux qui, en défaut d'arguments valables se bornent à exprimer leur conviction inébranlable à l'égard de la persistance ininterrompue de l'élément latino-roumain en Dacie.

Le linguiste qui s'occupe de l'Orient Européen, est en général insuffisamment renseigné sur l'histoire de la Dacie à l'époque romaine, c'est pourquoi nous avons jugé utile de nous étendre sur plusieurs aspects de cette question. Il pourra voir tout seul que le témoignage de cet examen historique est en parfait accord avec les arguments d'ordre linguistique qu'on peut tirer de l'histoire de la langue roumaine. Celui qui connaît la bibliographie considérable du problème de l'origine des Roumains, n'a pas besoin de voir justifier notre façon de procéder. On sait que les faits historiques et les faits d'histoire linguistique ont fort rarement trouvé une appréciation égale auprès de ceux qui ont cru pouvoir formuler une opinion sérieuse au cours des discussions passionnées qui portaient sur ce problème. Les linguistes s'acquittaient d'habitude de leurs obligations à l'égard de l'histoire du romanisme dacien par quelques indications sommaires et les historiens ne s'approfondissaient guère dans l'étude des langues balkaniques. Le fait que l'utilisation de la vaste littérature spéciale de notre problème, rendant nécessaire la connaissance au moins analytique de la plupart des langues européennes, a toujours constitué un obstacle de plus à ceux qui craignaient les dangers d'une information trop unilatérale.

Embrasser dans les cadres d'une synthèse critique tout ce qui a été écrit à ce sujet, eût été une entreprise vaine, mais aussi inutile, les ouvrages et les études dont nous avons néanmoins tenu compte, malgré les énormes difficultés que l'accès des publications nous a préparées au cours de notre travail, sont pourtant assez nombreux et importants pour nous autoriser à aborder le sujet de notre livre.

Les questions que nous discutons cette fois, se groupent en cinq chapitres. Le premier contient des renseignements généraux sur les quatre embranchements principaux du peuple roumain, entre autres, un coup d'oeil rapide sur leur histoire politique poursuivie jusqu'à nos jours. Les dénominations ethniques indigènes des Roumains sont mises à profit en vue de conclusions relatives au passé de ce peuple, le seul qui ait réussi à conserver le nom de *Romanus* parmi toutes les nations nouvelles de la *Romania*. Nous précisons les motifs pour lesquels il faut voir



dans la conservation de ce nom une nouvelle preuve importante en faveur de l'origine sud-danubienne de la souche primitive des Roumains. Le second chapitre est un des plus importants et pourra intéresser avant tout les linguistes qui ne devront plus désormais négliger le témoignage des arguments d'ordre archéologique, numismatique et historique qui y sont exposés. Avant d'affirmer la survivance du romanisme dacien et l'identité de ce romanisme avec la population roumaine primitive il faudra trouver des contre-arguments acceptables. Ceux qui, pour des raisons de commodité, renonceront à les combattre et continueront à croire au développement du roumain primitif sur un territoire qui, en dehors de certaines provinces de la péninsule balkanique, aurait englobé aussi l'ancienne Dacie Trajane, exprimeront par une attitude pareille leur mépris pour toute argumentation scientifique et leur désir de vouloir étouffer les lumières que ces arguments répandent sur l'histoire primitive des Roumains dans l'atmosphère nébuleuse des théories gratuites. Dans le troisième chapitre nous retracerons la genèse de la fameuse théorie de la continuité latino-roumaine au nord du Danube, en montrant les motifs divers qui à partir du moyen-âge et surtout pendant la Renaissance, durent nécessairement donner naissance à une fausse conception historique ou plus exactement pseudo-historique des origines roumaines. Il faut souligner dès maintenant que la tradition savante qui fait descendre les Roumains de Transylvanie des colons de Trajan, amenés en Dacie au début du second siècle de notre ère, n'apparaît qu'au XV<sup>e</sup> siècle et que pendant le moyen-âge plusieurs auteurs ont considéré les Roumains comme un peuple venu de l'Orient. Au quatrième chapitre nous nous occupons des arguments positifs et négatifs qui concourent à prouver que l'origine du peuple et de la langue roumains doit être cherchée dans les contrées sud-danubiennes. Les rapports du roumain avec les langues balkaniques et avec les langues nord-danubiennes y sont étudiés à peu près jusqu'à la fin du moyen-âge. Quant au problème de la conservation du romanisme balkanique nous croyons avoir exposé des vues nouvelles et il n'est peut-être pas trop téméraire d'espérer qu'elles seront approuvées par les historiens. Le cinquième chapitre s'occupe de la chronique du Notaire anonyme du roi Béla (II ou plutôt III) et des questions qui se posent au sujet de ses informations relatives aux Roumains (*Blachii, Blaci*). C'est la seule source médiévale qui connaisse des Roumains en Transylvanie à l'époque de la con-



quête hongroise, c'est pourquoi la science roumaine est unanime à la considérer comme un manuel historique absolument précis en face des autres sources qui ignorent sans exception l'existence de duchés roumains au nord du Danube. Pour terminer nous montrons la fausseté des points de vue que certains savants tâchent de faire valoir contre le raisonnement juste de Gaston Paris, qui est aussi le nôtre, dans la question de la priorité de l'élément roumain dans la Transylvanie. La thèse de cette priorité, d'ailleurs purement hypothétique, relève du domaine de la politique, elle n'en est pourtant pas moins à l'ordre du jour dans la philologie roumaine. Voilà la seule raison pour laquelle nous nous croyons obligés de nous en occuper à notre tour, ne fût-ce que sur quelques pages.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

## I.

### **Les Roumains et les principaux noms ethniques qui servent à les désigner.**

*1. Généralités sur les quatre embranchements du peuple roumain. — 2. Histoire du nom Rumân < Romanus. Conclusions historiques qui peuvent se tirer du fait de la conservation de cette appellation. — Histoire du nom Vlah-Valah. Conclusions historiques qui peuvent se tirer du développement sémantique du même nom.*

1. Au dixième siècle de notre ère les ancêtres des Roumains vivaient encore dans la péninsule des Balkans où ils avaient réussi, grâce à leur dévouement à la vie pastorale, à développer et à conserver jusqu'à nos jours cette langue latine populaire fortement imprégnée de balkanismes qui, à partir de la même époque à peu près, devait reprendre lentement le même territoire sur lequel était parlé au II<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. le latin vulgaire de la province romaine occupée par l'empereur Trajan et perdue par Gallien-Aurélien. Cette diffusion du roumain médiéval se fit sous la forme d'une conquête pacifique, par l'infiltration de pâtres nomades et transhumants dans les régions situées au nord du Danube. Il va sans dire, que les troupeaux de ces pâtres ne respectaient guère les limites de l'Empire disparu sous les coups des barbares, ils n'avaient non plus de préférence particulière pour les pâturages de la Dacie Trajane. En quittant leur centre d'expansion, ils se répandirent plus tard vers tous les points cardinaux, en Istrie tout aussi bien qu'en Grèce et en Pologne, ils traversèrent les steppes de la Russie méridionale pour pénétrer jusqu'au Caucase, et ils sont signalés même en Asie Mineure. On serait vraiment étonné de les voir éviter la Dacie Trajane, où les Carpathes leurs offraient toutes les conditions requises pour la vie pastorale.

C'est au même siècle que les liens étroits entre les groupes roumains primitifs, parfaitement unitaires encore au point de vue de la langue, commencent à se relâcher de plus en plus, et que leurs migrations aboutissent à la création de ces conditions historiques, géographiques et linguistiques qui expliquent la naissance des quatre embranchements divers du même peuple roumain primitif. Malgré la dissolution de l'ancienne unité géographique, pourtant, et malgré les différences dialectales qui sont en grande partie le résultat de cette dislocation, il n'est que trop facile de reconnaître jusqu'à nos jours cette unité linguistique primordiale qui nous oblige à ramener les quatre parlors principaux du roumain sud-danubien et nord-danubien à la même langue roumaine primitive. Un résumé bref de l'histoire des quatre embranchements du roumanisme est d'autant plus nécessaire à cet endroit que nous ne dépasserons dans notre travail que rarement les limites du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les *Roumains du Nord* désignés d'habitude par le nom artificiel de „Dacoroumains” (appellation devenue fort populaire même dans des travaux de philologie et de linguistique depuis l'apparition de la *Grammatica Daco-Romana* de Sinkai en 1780) constituent la branche la plus importante de la famille roumaine comptant plus de 12,000.000 d'âmes suivant les statistiques roumaines. Il n'y a que ces Roumains dits du nord, à cause de leur diffusion dans les régions situées au nord du Danube à partir du X—XI<sup>e</sup> siècles à peu près, qui ont une histoire politique proprement dite. Celle-ci commence par les kénézats et les voïvodats — cristallisations d'état primitif dont le nom et l'organisation démontrent indubitablement l'origine slavo-bulgare — mentionnés pour la première fois dans les chartes latines des derniers rois arpadiens au XIII<sup>e</sup> siècle et plus tard dans celles des Angevins de Hongrie. Les théories de M. Iorga, conçues dans le but de prouver que les premiers vestiges d'organisations politiques roumaines remontent jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, n'ont malheureusement pas été admises d'une façon unanime, ni par le monde savant étranger ni par les historiens roumains, quoique M. Bănescou ait essayé d'appuyer la thèse invraisemblable de son éminent maître par des arguments dont nous ne voyons pas non plus l'efficacité. D'après cette conception erronée il y aurait eu dans les régions du Bas-Danube, dans la Dobroudja actuelle à peu près, de petites autonomies roumaines gouvernées par Tatos, Chalis (ces deux noms ne désignent en réalité qu'un seul personnage) Salo-



mon, Sestlav et Satzas, dont parle Anne Comnène dans son *Alexiade*. Ces autonomies auraient relevé de la sphère d'influence de Byzance.<sup>1</sup>

Ce n'est qu'une centaine d'années environ avant la fondation des voïvodats valaque et moldave et peu après l'invasion des Tatars que nous rencontrons les premiers témoignages authentiques sur quelques kénézats et voïvodats d'étendue fort limitée qui se

<sup>1</sup> D'après le témoignage des sources byzantines, le territoire indiqué était habité par une population très mélangée au point de vue ethnique qui se révolta contre la domination des stratèges de Byzance. M. Iorga s'est efforcé de déclarer roumains les noms de personnes qui se rapportent aux chefs de cette population mixte, ce qui, à son avis, suffirait à démontrer que le thème byzantin Paristrion fut le théâtre des premières tentatives des Roumains faites en vue de fonder un état indépendant (cf. *Les premières cristallisations d'État des Roumains*. Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine. V—VIII—1920, p. 33—46). Son élève, M. N. Bănescou partage sans aucune réserve ses opinions (*Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*. Byz.-Neugr. Jahrb. III—1922, p. 287—310). Les théories hardies de ces deux historiens, fondées uniquement sur le soi-disant caractère roumain des noms des chefs du mouvement révolutionnaire, ont pourtant rencontré beaucoup de scepticisme même auprès des philologues roumains qui, eux-aussi, préférèrent chercher l'origine des noms en question dans les langues turques ce qui, bien entendu, équivaut à la négation de la thèse de M. Iorga (cf. le compte rendu de V. Bogrea: *Anuarul Institutului de Istorie Națională I—1921/22*, p. 380 et M. Densusianu: *Grai și Suflet I—1924*, p. 323—24). M. Mutafčiev, à son tour, insiste aussi sur le rôle prépondérant des Petchénègues à Paristrion et s'occupe minutieusement de la question de l'origine turque des noms de personnes (*Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia 1932. p. 231 ss., p. 332 ss.). Malgré les arguments convaincants produits contre la thèse roumaine par MM. Zlatarski et Mutafčiev, l'érudit roumain M. Bănescou reprend la discussion du problème (*La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*. Byzantion VIII—1933, p. 277—308), il est pourtant trop préoccupé de prouver la continuité de l'élément romain-roumain dans la Dobroudja, ce qui, cette fois aussi, ne lui permet pas d'apprécier et interpréter avec justesse les données historiques. Pour la bibliographie de cette question v. encore Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Acad. Rom. Stud. și Cercet. XXI. București, 1933. p. 574, n. 5. Ce dernier auteur, fait d'ailleurs remarquer que si le nom de *Τατοὺς* était d'origine roumaine, on s'attendrait plutôt à la forme *Τατοῦλος* (cf. en roumain *Tatu, Tatul*), et que nous ne pouvons pas laisser de côté l'information fournie par Zonaras suivant laquelle *Τατοὺς* était le chef des Petchénègues (*ouvr. cité*, p. 574). M. C. C. Giurescou n'admet pas non plus l'origine roumaine des noms de chefs (*O nouă sintenză a trecutului nostru*. Studiu critic. București. Extras din Revista Istorică Română I—1931, II—1932) et considère l'hypothèse de M. Iorga et celle de M. Bănescou comme „o simplă ipoteză ... și aceea bazată pe o impresie” (*Istoria Românilor*, I. București 1935. pp. 311—13).

trouvaient sur des territoires soumis au royaume de Hongrie: dans le banat de Szörény, dans l'Olténie (cette dernière est située entre le Danube, les Carpathes du sud et la rivière d'Olt et renferme aujourd'hui les districts de Mehedinți, Gorj, Dolj, Vâlcea et Romanați) et dans la Mounténie (ce dernier terme pris dans son acception plus étroite, c. à d. désignant les régions à l'est de l'Olt, jusqu'aux limites de la Moldavie). Suivant l'acte de donation du roi de Hongrie Béla IV — souverain qui eut la tâche difficile de redresser son pays dévasté par les invasions mongoles — le territoire du Szörénység fut donné en 1247 aux chevaliers de Rembald, grand maître de l'ordre de Saint Jean, ensemble avec les kénézats de Jean et de Farkas jusqu'à l'Olt sous la condition de rendre la moitié des revenus réalisés dans ce territoire, à la trésorerie du roi hongrois et de n'avoir point de droit de frappe sans l'autorisation de leur souverain hongrois.<sup>2</sup> Il en ressort donc de toute évidence qu'il ne s'agit pas le moins du monde de certains knèzes puissants qui gouvernent des formations d'états indépendantes (I o r g a, O n c i u l), mais de simples chefs populaires sur des terres soumises à l'autorité royale hongroise qui en dispose à son gré. Suivant le même acte de donation, le roi laisse dans la possession des Roumains (Olacis relinquimus) les voïvodats de Litovoi et de Seneslav. A. Philippide fait remarquer à juste titre, en démontrant le manque de fondement des hypothèses extravagantes de M. Iorga, que ces deux voïvodes étaient loins de dominer toute l'Olténie et toute la Mounténie. Leur pouvoir voïvodal, déterminé par leurs rapports de suzeraineté à la dynastie angevine, ne s'étendait que sur une portion d'étendue inconnue, mais certainement peu considérable des territoires que certains historiens leur attribuent entièrement.<sup>3</sup>

C'est pendant le règne des Anjou en Hongrie que furent fondés les voïvodats de Valachie et de Moldavie. Quant aux

<sup>2</sup> Cf. la charte de Béla IV (Zimmermann—Werner, Urkundenbuch, I, p. 73 et Szentpétery, Regesta regum stirpis arpadianae critico-diplomatica. I, p. 257) dont le contenu a été largement exposé et commenté par Paul Hunfalvy, *Az oláhok története* (Histoire des Roumains). Budapest 1894. I, p. 354—58. Les exagérations de M. Iorga au sujet de ces kénézats ont été réduites à leur juste valeur par l'historien et le linguiste roumain A. Philippide dans son ouvrage d'une vaste erudition (*Originea Romînilor*. Iași 1935. I, p. 800—801) où il dit entre d'autres: „D'ailleurs Iorga n'est pas le seul parmi nos historiens qui inventent des souverains et des dynasties imaginaires dans l'époque obscure des débuts des principautés roumaines...”.

<sup>3</sup> Philippide, *ou. c.* p. 801—802.



débuts du premier, notons que personne n'ajoute plus de foi au récit légendaire d'après lequel la Valachie aurait été fondée par Radu Negru — personnage fabuleux qu'on faisait émigrer de la terre de Fogaras — vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>4</sup> Le premier chef du voïvodat transalpin méridional, connu dans les chartes des chancelleries hongroises, est Basarab I<sup>er</sup>, dont parle aussi la belle Chronique Enluminée de Vienne. Les luttes de ce fondateur d'une dynastie de voïvodes d'origine probablement coumane contre Charles-Robert, son suzerain, sont assez bien connues. Son nom apparaît pour la première fois dans une charte latine de 1324, dans laquelle Charles d'Anjou exprime sa reconnaissance au comte Martin qui s'était plusieurs fois acquitté d'une façon louable de ses fonctions d'ambassadeurs du roi près de Basarab „woyuodam nostrum Transalpinum”.<sup>5</sup>

Les origines du voïvodat de Moldavie sont contemporaines avec l'exode en 1342 du voïvode infidèle du roi Louis le Grand (Bogdan noster infidelis quondam Vayvoda de Maramorosio). Son pouvoir pourtant ne s'étendait que sur une partie du pays moldave. Il est intéressant à noter que dans la campagne dirigée contre Bogdan pour le punir de sa désertion, le roi de Hongrie

<sup>4</sup> Le caractère légendaire de Radu Negru est un fait acquis pour l'historiographie roumaine moderne et il n'y a que des amateurs qui persistent encore à considérer ce prince imaginaire comme un personnage historique (E. Grigoraş a identifié p. e. le cryptogramme du psautier de Scheia à l'inscription qu'aurait portée l'anneau de Radu, cf. *Adevărul literar și artistic*. 1924. Nr. 175). En dehors de Xénopol (*Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*. Paris 1896, p. 194) personne n'ajoute plus foi à son existence réelle. Déjà Hasdeu avait attiré l'attention sur le fait que le premier voïvode roumain d'Oungro-Valachie, connu dans l'histoire sous le nom de Radu, a été Radu Basarab I (*Historia critică a Românilor*. București 1875, p. 112) ce qui est aussi l'avis de M. Iorga (cf. *Chronologische Tafel der regierenden Fürsten* dans *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur*. Hermannstadt-Sibiu 1929, p. 358, et l'ouvrage de Hunfalvy, *Az oláhok története* I, p. 384—92.; le nombre exact des années du règne de Radu est inconnu, il est pourtant établi qu'il a régné dans les premières années de la huitième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle, v. C. C. Giurescou, *O nouă sinteză*, p. 102).

<sup>5</sup> Voici ce que nous dit à ce propos une charte latine: „in deferendo pluribus vicibus nostras legaciones ad Bazarab... ubi sue legacionis officium fideliter et laudabiliter adimplevit” (Hurmuzaki, *Documente* I, 591—92). D'après M. Giurescou qui redresse les erreurs chronologiques de M. Iorga, ce voïvode n'a pas fondé qu'une dynastie mais aussi un pays, c. à d. l'Oungro-Valachie (ou. c. p. 101—102). D'ailleurs, l'histoire roumaine de Hunfalvy une fois consultée, aurait également permis à M. Iorga de ne pas chercher le début du règne de Basarab vers 1330.



est assisté par un parent du transfuge, le voïvode Dragos de Máramaros et par Balk, Dragos et Jean, fils du voïvode Sas, fidèle à la couronne, qui seront mis en possession des propriétés de Bogdan.<sup>6</sup> C'est de cette façon que ces derniers deviennent les ancêtres de plusieurs familles anoblies, des nobles hongrois d'origine roumaine, dont les descendants arrivent jusqu'à nos jours.

Il serait hors de lieu de poursuivre ici l'histoire plus moderne des deux voïvodats, d'une manière détaillée.<sup>7</sup> Nous nous bornons à remarquer qu'au début du XV<sup>e</sup> siècle le Croissant s'empare

<sup>6</sup> Cf. György Petrovay, *A máramarosi oláhok. Betelepedésük, vajdák és kenézeik*. Századok XLV (1911), p. 607—626., et L. L. Wyrstek, *Ród Dragów-Sasów na Węgrzech i Rusi Halickiej*. Kraków 1932. — Bogdan, le futur voïvode moldave, et les parents de celui-ci, s'établissent dans le pays de Máramaros en 1335. — M. T. Papahagi fait remarquer que les nombreux descendants des familles de knèzes anoblies par les rois hongrois, appelés *nemeși*, ont conservé jusque dans les temps d'après guerre une sorte d'esprit de caste par suite de laquelle ils continuent à se distinguer avec orgueil de leurs frères de race de condition sociale inférieure, de sorte que les mariages aussi sont évités entre *nemeși* et paysans simples (*Graiu și folklorul Maramureșului*. Din Vieața poporului român XXXIII. București 1925, p. XII).

<sup>7</sup> Il convient de remarquer ici que les historiens étrangers ne se contentent que trop souvent de puiser leurs informations relatives à l'histoire des Roumains dans les ouvrages de Xénopol (cf. l'ouvr. cité ci-dessus, ensuite *Istoria Românilor*. Iași 1888—93, dont on a récemment publiée la troisième édition) et dans ceux de M. Iorga (*Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*. Gotha 1905., et *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur*. Hermannstadt 1929., publié aussi en italien et en français), comme cela s'est vu dernièrement dans le cas du livre tendancieux de M. R. W. Seton-Watson: *A history of the Roumanians*. Cambridge 1934 (cf. les remarques critiques de M. Eugène Horváth, *Transylvania and the history of the Rumanians*. Budapest, 1935). Le chercheur désintéressé ne pourra point se passer de consulter aussi les ouvrages suivants: C. C. Giurescu, *O nouă sinteză a trecutului nostru*. Studiu critic. București 1932.; Al. Philippide, *Originea Romînilor*. vol. I—II. Iași, 1925—28. (cf. surtout I, p. 781—804). Il faut relever que l'historiographie roumaine de nos jours commence dans certains cas à adopter les mêmes points de vue que nous trouvons dans les nombreux travaux de Hunfalvy sur les Roumains. Son livre *Die Rumänen und ihre Ansprüche* (Wien und Teschen, 1883) est une synthèse critique qui a conservé son actualité à plus d'un égard. Le vaste ouvrage de Benedek Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota* (L'histoire et l'état actuel des tendances nationalistes roumaines) Budapest 1896—99, a été résumé en français par A. de Bertha: *Magyars et Roumains devant l'histoire*. Paris, 1899. Le livre de M. C. C. Giurescu: *Istoria Românilor*, dont le premier volume vient de paraître, représente un progrès sensible par rapport à l'activité d'historien de M. Iorga, il n'en est pourtant pas moins loin encore de représenter une synthèse de l'histoire roumaine conçue sans certains préjugés.

de la Mounténie et au XVI<sup>e</sup> siècle de la Moldavie. Jusqu'en 1711 les sultans y font régner des voïvodes roumains, sauf quelques exceptions, telles que p. e. le règne de Gaspar Graziani, un riche Italien âpre au gain (1618—1620). C'est par la nomination de Nicolas Mavrocordat en 1711 que commence l'époque la plus sombre de l'histoire roumaine au nord du Danube dite phanariote d'après les favoris grecs des sultans — d'habitude grands-dragnans de la Sublime Porte — et originaires, pour la plupart, du quartier du Phanar de Constantinople. Le résultat de ce système de vendre et de livrer les voïvodats au plus offrant, eut fatalement pour conséquence la spoliation cruelle de la couche paysanne par ces „princes" étrangers désireux avant tout de recouvrer les grosses dépenses que l'avidité des sultans leur avait imposées. Aussi ne sera-t-on point étonné de voir devenir le nom *Rumân* synonyme de „serf, esclave", évolution sémantique qu'on observe seulement dans les deux voïvodats tandis que dans les chartes des rois serbes, on retrouve le nom *vlah* dans une acception analogue. Le formalisme plutôt vide de la culture hellénistique de cette époque, ne fut qu'un motif de plus qui retarda le réveil national des Roumains valaques et moldaves. Quand, enfin, en 1821 lors du mouvement de l'hétairie, l'occasion vint pour secouer le joug grec et que l'on put penser à créer les premiers cadres d'une civilisation nationale roumaine, les Roumains de Transylvanie, en tant qu'adeptes de l'Église protestante et catholique, étaient déjà depuis trois siècles en contact avec la civilisation occidentale et devinrent ainsi les maîtres de leurs frères valaques et moldaves.

Après 1821 les deux voïvodats furent pendant longtemps l'objet des calculs politiques des trois grandes puissances du temps: la Turquie, l'Autriche et la Russie. L'idée de leur union dans une seule principauté apparaît d'une manière plus précise pour la première fois, dans la constitution imposée par les Russes qu'on connaît sous le nom de Règlement Organique quoiqu'elle ne fût plus tout-à-fait neuve à cette époque. Pendant les guerres napoléoniennes l'Empereur lui-même y avait déjà pensé et en Angleterre aussi on avait mesuré les avantages de cette union. Un an après le congrès de Paris en 1859 le projet fut enfin réalisé. Malgré certaines intrigues, Alexandre Couza, dans la même année encore, finit par se voir élu prince des voïvodats unis et grâce à la protection de la France, il fut reconnu dans cette qualité par le sultan et par les puissances signataires du traité de Paris.



Ses réformes audacieuses et le coup d'État qu'il crut pouvoir risquer, amenèrent cependant sa chute, et il dut prendre le chemin de l'exil. Sa succession fut confiée au prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen qui réussit à se débarrasser de la suzeraineté turque et à se faire reconnaître roi de Roumanie en 1881. Il régnait encore quand éclata la guerre de 1914, ce qui lui fit goûter toutes les amertumes d'un souverain attaché à la Triple Alliance par des liens de sang et par des liens diplomatiques, en même temps qu'il était entouré presque exclusivement d'hommes d'État nettement hostiles à la monarchie des Habsbourg. L'esprit qui animait l'activité de la „Ligue Culturelle” ne finit par triompher que sous le règne de son successeur Ferdinand I, qui après deux années d'hésitations jugea que le moment était arrivé pour déclarer la guerre aux Puissances Centrales. L'échec complet de l'armée roumaine l'obligea pourtant à conclure une paix particulière qui fut signée en mai 1918. Cependant la Hongrie fut bientôt victime du bolchévisme et une grande partie de son territoire historique dut être cédée à la nouvelle Roumanie qui se trouva agrandie aussi par la Bessarabie et déjà auparavant par la Dobroudja.

La Transylvanie, détachée de la Hongrie uniquement en raison du principe de la prépondérance ethnique de l'élément roumain — principe appliqué d'ailleurs avec tout l'arbitraire des États vainqueurs — n'avait pas toujours une population roumaine si nombreuse qu'aujourd'hui. Quelques données historiques suffiront à montrer que cette supériorité purement numérique, n'a point existé de tout temps. Au point de vue de notre travail, c'est une charte du roi André III, le dernier représentant de la dynastie arpadienne, qui a une importance particulière. Cette charte adressée au chapitre de Gyulafehérvár et que la science roumaine passe sous un silence parfait, contient aussi des mesures à prendre au sujet de tous les Roumains (universos Olacos) transylvains. Le roi y ordonne que tous les *Olaci* qui se trouvent dans les domaines des seigneurs ou d'autres personnes, soient ramenés à Székes, propriété royale, ce qui montre, on ne peut plus clairement, qu'il s'agissait tout au plus de quelques milles d'âmes pour l'établissement desquelles l'étendue d'une seule propriété était suffisante. Cette charte sur laquelle nous reviendrons encore, prouve donc à l'évidence qu'en 1293, le nombre des Roumains de Transylvanie doit avoir été minime. Dans les derniers siècles du moyen-âge et plus tard, leur nombre s'accroissait de plus en plus, parce que les grands propriétaires terriens avaient besoin d'une quantité considérable de serfs, sans lesquels leurs domaines, plus d'une

fois dépeuplés ou resté inexploités à cause du manque de main-d'oeuvre rurale et forestière, n'auraient pas été d'un rendement suffisant. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, les arrondissements saxons favorisent également l'établissement de Roumains sur leurs territoires, pour les mêmes raisons d'ordre économique.<sup>8</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle Antoine Verancsics nous dit que les Roumains sont certainement aussi nombreux que les trois nations (hongroise, sicule, saxonne) une à une, ce qui correspondrait, d'après l'évaluation de M. Jules Szekfü, à 80.000—100.000 âmes. Notons que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> les Saxons de Transylvanie ont été, suivant les calculs de François Schuller, au nombre de 68.160 de sorte que M. Szekfü ne peut nullement être accusé d'avoir diminué l'importance numérique des Roumains à cette époque. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ce furent les pères jésuites préparant l'union religieuse des Roumains transylvains avec Rome, qui procédèrent au recensement de l'élément roumain qu'ils évaluèrent à 200.000 âmes.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle le nombre de la population roumaine de Transylvanie augmente par sauts, ce qui s'explique non seulement par le caractère prolifique de cet élément ethnique, mais aussi par la dureté du régime phanariote et du système des *ciocoi*, insupportables pour les malheureux *rumâni* qui émigrèrent en masse des deux voïvodats et allèrent chercher les conditions d'une vie plus humaine en Transylvanie et même en Bulgarie. En dehors des immigrations en Transylvanie, dont la monographie est encore à faire quoique nous connaissions déjà une foule de témoignages décisifs, l'histoire du mouvement démographique roumain en Bulgarie pendant l'époque des princes grecs dans les deux voïvodats, constitue un sujet d'études plein d'intérêt. En parlant de l'origine des colonies daco-roumaines (nous employons ce terme uniquement dans le sens géographique et non dans l'acception historico-génétique) Jireček avait déjà relevé une série d'informations touchant ce mouvement d'émigration roumaine, dont nous ne reproduisons cette fois que la plus caractéristique: „Der Ragusaner Bošković übernachtete 1762 in Jenipazar bei Šumen in der Hütte einer „famiglia valacca, venuta là da un

<sup>8</sup> Cf. à ce sujet les deux ouvrages suivants: K. Kadlec, *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských*. V Praze, 1916., et G. Müller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande*. Hermannstadt, 1912. (Beiträge zur Verfassungs- u. Verwaltungsgeschichte der Deutschen in Ungarn. I. Heft).



anno", da man unter den türkischen Pascha's besser lebe, als unter den walachischen und moldauischen Fürsten „da quali si fanno estorsioni incredibili, che forzano i villani ad abbandonare i loro paesi".<sup>9</sup>

Voici pourquoi nous pourrions expliquer comment vers 1730, le nombre des Roumains atteint déjà le chiffre approximatif d'un demi million qui sera bientôt dépassé à son tour, comme le prouvent les données statistiques des conscriptions ecclésiastiques de 1761—1765 conservées par Joseph Benkő. Sous le règne de Joseph II ce chiffre s'accroît jusqu'à 800.000, pour arriver vers la fin de l'ère phanariote à un million tout rond. La statistique géographique de Lenk, publiée en 1839, indique comme nombre total des Roumains de Transylvanie le chiffre de 1,169.000. A partir de cette époque, le mouvement démographique roumain entre dans la voie de l'évolution normale et si l'on parle de nos jours de près de trois millions de Roumains en Transylvanie c'est qu'on entend par là non seulement la Transylvanie proprement dite, mais aussi les régions de Máramaros (Maramureșul), celles de Bihar (Bihor) et des Körös (Crișana) et le Banat.<sup>10</sup>

Par la réalisation de la Grande Roumanie d'après-guerre, tous les Roumains parlant le dialecte septentrional furent englobés dans les limites d'un seul État dont l'aspect démographique pourtant n'est guère moins bariolé d'éléments ethniques de toute nationalité que ne fut celui de la Double Monarchie. Les quelques îlots roumains qui sont restés en dehors du nouvel État agrandi, notamment dans le Banat yougoslave, dans la vallée du Timok, dans la Bulgarie du Nord, au delà du Dniester en Russie (pour ne point parler de ces quelques débris de Sibérie) et dans quelques villages limitrophes de la Hongrie mutilée, représentent par rapport au grand nombre des minorités ethniques de la Roumanie une quantité négligeable.<sup>11</sup>

<sup>9</sup> *Das Fürstentum Bulgarien*. Wien 1891. p. 116, n. 2., où Jireček nous renvoie encore aux ouvrages de Kanitz, de Lejean et de Niebuhr.

<sup>10</sup> Cf. l'ouvrage de statistique historique, culturelle et économique de M. Elemér Jakabffy, *Erdély statisztikája*. Lugos, 1923.

<sup>11</sup> La revue *Graul Românesc* s'occupe spécialement des Roumains habitant en dehors des frontières de la Roumanie (1927—) tandis que la *Dacoromania* réunit systématiquement sous le titre de Români de peste hotare les publications qui les concernent. Nous soulignons que les travaux des auteurs roumains ont bien souvent besoin d'un contrôle critique. Ceci dit, nous citons les monographies et les ouvrages suivants: S. Pușcariu, *Studii istroromâne I*. Analele Academiei Române. Seria II. Tom. XXVIII. Secția Literară. București 1906., II. Acad. Rom. Studii și Cercetări XI. București, 1926., III. Acad. Rom.

Les *Aroumains* habitent non seulement la Macédoine yougoslave et grecque, mais aussi l'Albanie et plusieurs villages de la Bulgarie. Voici pourquoi nous rejetons l'emploi de l'appellation de Macédo-Roumains. Le plus fort groupe au point de vue numérique, est formé par les Aroumains de l'Épire et de la Thessalie, qui ont conservé jusqu'à nos jours l'occupation principale de tous les Roumains primitifs, c. à d. celle de pâtres nomades. Leurs troupeaux sont menés du Pinde jusqu'en Attique et au golfe de Lépante. Les Aroumains de l'Olympe se sont détachés probablement de ces premiers. Leur centre est Vlacholivadon, mais il n'est pas rare de les trouver dans les villes de la Macédoine, surtout à Salonique, où ils se sont établis pour s'occuper de commerce et de métiers divers. Les monts de Gramos ont été le foyer des Aroumains dits *grămușteni* qui, avant leur éparpillement par toute la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie, formaient l'élément dominant à Gramoștea, ville de commerce et d'industrie assez importante, aujourd'hui complètement ruinée. Les destinées des Aroumains de Muloviște et de Gopeș n'ont pas été plus favorables non plus; ils survivent encore en partie dans les régions de Bitolie à l'état de bergers nomades ou transhumants. Une fraction ethnique intéressante de la souche aroumaine est représentée par les *Fărșeroși* qui habitent surtout les contrées sud-est de l'Albanie. La vie urbaine ne les attire guère, la plupart d'entre eux sont également des bergers qui s'en vont avec leurs troupeaux jusqu'en Acarnanie et en Etolie. Ils doivent leur nom au village albanais Frașari.

Pour les désigner, les Serbes emploient le nom *tsintsar* et c'est le même mot *cincár* que les Hongrois ont employé en parlant

---

Studii și cercetări XVI. București, 1929.; Th. Capidan, *Fărșeroșii*. Studiu lingvistic asupra Românilor din Albania. Dacoromania VI, 1—210.; Th. Capidan, *Aromânii*. Dialectul aromân. Studiu lingvistic. Acad. Rom. Studii și cercetări XX. 1932.; A. Sacerdoțeanu, *Vlahii din Calcidica*. In memoria lui Vasile Pârvan. București, 1934. 303—311.; E. Bucuța, *Românii dintre Vidin și Timoc*. s. I. 1923.; G. Weigand, *Die Arumunen*. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen. Leipzig 1924.; Fr. Miklosich, *Die Wanderungen der Rumunen*. Denkschrift der Wiener Akademie der Wissenschaften, XXX. 1879.; A. J. B. Wace et Thompson, *The nomads of the Balkans*. London, 1914. (cf. le compte-rendu de M. Iorga dans le Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale II—1915). Sur les 'Roumains' pannoniens cf. l'étude de M. Kniezsa dans ce numéro de notre revue et l'article du même auteur intitulé *A tót és lengyel költözködő pásztorkodás magyar kapcsolatai* (Les rapports hongrois de la transhumance slovaque et polonaise). Ethnographia-Népelet 1934. No. 1—2.



des commerçants d'origine aroumaine, qui vinrent s'établir à Budapest.<sup>12</sup> La plupart des savants voient dans ce nom un sobriquet et depuis Vuk Karadžić on a l'habitude d'expliquer la forme phonétique de ce mot comme le persiflage d'une particularité de prononciation des Aroumains qui consiste à 'remplacer' les syllabes *ce-*, *ci-* du roumain du nord par *tse-*, *tsi-*. L'appellation de *Coutzoulaque*, employée par les Grecs, signifierait 'Valaque bancal'.

L'histoire ancienne des Aroumains se confond avec celle des autres embranchements du peuple roumain primitif, de sorte qu'il n'est pas toujours facile de préciser s'il faut rapporter les mentions byzantines antérieures au XII<sup>e</sup> siècle aux ancêtres de ces bergers qui émigrèrent plus tard vers le nord ou plutôt aux ancêtres des Aroumains qui se fixèrent à partir du IX<sup>e</sup> siècle de préférence au sud de la ligne imaginaire tracée par Jirček. Celui qui voudrait pousser la précision plus loin encore à l'époque indiquée, c. à d. tâchant de distinguer même les Istroroumains primitifs d'avec les Méglénoroumains primitifs, risquerait inévitablement de construire des hypothèses plus ou moins gratuites. Cette incertitude de l'historien s'explique en premier lieu par le fait que les Roumains primitifs ont été des bergers nomades ou transhumants en migration continue et la même manière de vie caractérise aussi les quatre embranchements après leur détachement de la souche primitive. Il s'agit donc d'un peuple en mouvement perpétuel et sans cesse en quête de régions favorables à la vie pastorale et non d'éléments ethniques sédentaires à l'intérieur d'un territoire à limites fixes. Nous ne nous étendons pas ici sur les mentions médiévales des Roumains dans les sources

---

<sup>12</sup> Sur les colonies aroumaines établies à Budapest et en général en Hongrie cf. B. Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története* (L'histoire des tendances nationalistes roumaines). II, p. 319; Gh. Tulbure, *Influența binefăcătoare și rolul important al coloniștilor macedo-români în istoria dezvoltării noastre culturale*. Familia, Seria II. Anul II. Nr. 1/2, 12—14.; id. *Coloniile macedo-române din Ungaria și tinereța metropolitului Șaguna*. Luceafărul VIII, pp. 99—103 et 129—133; G. Alexics, *A makedo-románok*. Egyetemes Philológiai Közlöny 1902.; M. Burghelle, *Insemnări privitoare la colonia macedo-română din Ungaria și din Viena la începutul secolului trecut*. Arhiva XXXVII. No. 2—4., pp. 64—76; N. Bănescu, *Cuvântarea inaugurală și raportul Rectorului*. Anuarul Universității din Cluj pe anul școlar 1923—24. Cluj, 1925. p. 13 ss.; Th. Capidan, *Petru Maior și Aromânii*. Junimea Literară XII, 63—69; sur les médecins d'origine aroumaine qui ont fréquenté l'Université de Budapest cf. V. L. Bologa, *Inceputurile medicinei științifice românești*. Cluj 1930. Biblioteca med.-ist. III.



historiques, il nous suffit cette fois de remarquer que des groupes roumains débutent dans l'histoire d'abord sur la péninsule des Balkans. Le chroniqueur byzantin, Cédrene, nous rapporte à l'occasion du récit de la guerre de l'indépendance bulgare contre Basile II que David, le frère du tzar Samuel, fut tué par des Vlaques errants vers 976 à l'endroit nommé „Beaux chênes” entre Castoria et Prespa.

Les bergers aroumains sont organisés en clans embrassant 50 à 200 familles appelés *fălcări* (pluriel de *fălcare*) qui sont sous la dépendance d'un *celnic* (cf. slave *čelo* „front”), le knèze ou le voïvode des Aroumains, à la différence pourtant que le *celnic* est toujours un propriétaire de moutons, tandis que le knèze et le voïvode sont des chefs populaires de colonisation. C'est probablement à l'influence de l'ambiance grecque, qu'il faut attribuer le fait que, pendant le régime turc, beaucoup d'Aroumains ont pris du goût pour le commerce et que des colonies de marchands aroumains plus ou moins grécisés, mais en tous cas au moins bilingues, font leur apparition dans tous les centres commerciaux des Balkans. Il faut chercher les ancêtres de ces marchands dans ces caravaniers qui, dès la fin du moyen-âge, traversent les Balkans en transportant toutes sortes de marchandises, surtout du sel et des produits de lait. En dehors des Roumains du nord il n'y a que les Aroumains qui ont été capables — en partie du moins — de s'émanciper de leur état social primitif et de développer une civilisation nationale sans lendemain bien entendu, mais toutefois notable. A côté de quelques centres tels que Moscopole nous rencontrons les vestiges d'une activité littéraire, aussi à Vienne et à Budapest, où Boïadgi et Georges Rosa se réjouissent de la protection de riches mécènes aroumains. Fait curieux: les marchands aroumains venant du sud seront entraînés par ce mouvement de réveil à la conscience nationale roumaine qui fut inauguré à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par la triade transylvaine (Klajn, Sinkai, Maior). Grâce à ces savants catholiques-grecs, le sentiment de la communauté de race et de langue avec les Roumains du nord des Carpathes s'éveille jusque dans les riches colonies de commerçants aroumains établis en pays lointain et particulièrement à Budapest, résidence de la triade, et à Vienne. C'est d'autant plus caractéristique, qu'avant 1821 la participation d'Aroumains à un mouvement pareil, eût été tout à fait impossible en Valachie et en Moldavie à cause des princes phanariotes qui étouffèrent toutes les aspirations tendant à la création d'une civilisation nationale roumaine. Bucarest ne

commence à s'intéresser à ces frères de race que vers 1860 après la divulgation des relations de voyage de Démètre Bolintineanu. L'action entreprise en faveur des Aroumains, aboutit malgré les protestations du patriarche de Constantinople, à fonder les premières écoles régulières d'enseignement primaire de langue aroumaine. En 1905 la Sublime Porte reconnut même l'autonomie de l'Église Orientale Aroumaine, ce qui pourtant n'eut pas de conséquences pratiques à cause de la guerre balkanique qui transforma les Aroumains en sujets grecs, serbes et bulgares. Il fallut attendre jusqu'en 1913 pour obtenir la reconnaissance de l'autonomie scolaire et religieuse des Aroumains par la Grèce, la Bulgarie et la Serbie dans le traité signé à Bucarest. Pendant l'occupation italienne des régions du Pinde, les Aroumains tentèrent en 1917 la proclamation d'un État indépendant, mais leurs efforts restèrent infructueux. La diplomatie roumaine, absorbée qu'elle était à cette époque dans la préparation de la Grande-Roumanie, n'avait guère de loisirs pour s'occuper de cette question d'importance secondaire. A présent leur situation juridique est très favorable en Bulgarie. Elle l'est beaucoup moins en Yougoslavie et en Grèce. Les Grecs ayant perdu leur guerre en Asie Mineure contre les Turcs, ces derniers ordonnèrent le rapatriement de 1,500.000 colons dans la patrie-mère en échange d'environ 300.000 Turcs qui émigrèrent à leur tour de la Macédoine grecque pour se rendre en Turquie. Cet accroissement imprévu de la population de la Grèce, porta le trouble dans la population aroumaine aussi et une grande partie des celnic perdirent leurs terres et leurs pâturages. Depuis 1925 on procède à l'établissement systématique d'Aroumains dans la Dobroudja, ce qui bien souvent va à l'encontre des intérêts de la population bulgare et turque de cette province détachée de la Bulgarie.

Faute de données précises on ne pourrait guère se prononcer avec exactitude sur la question de leur importance numérique. D'après le savant allemand G. Weigand leur nombre total serait de 150.000, tandis que M. Capidan, un bon connaisseur des Balkans, exagérant un peu, admet le chiffre de 300.000—350.000.

Les *Méglénoroumains* ou *Méglénites* s'établirent dans une région de la Macédoine grecque appelée *Moglena* (ou *Meglinó*, en turc *Karadžova*). Cette région est située au nord du golfe de Salonique sur la rive droite du Vardar. Les habitants roumains de ce pays fertile et entouré de montagnes, s'occupent aujourd'hui d'agriculture, d'élevage de moutons et de vers à soie. Avant leur



conversion à l'islamisme ils étaient compris, tout comme leurs autres frères de race et de langue, dans le sein de l'Église grecque. Le fait qu'ils épousent des femmes bulgare-pomaques — surtout les Méglénites de Nânta — contribue dans une large mesure à leur bulgarisation. Le dialecte bulgare de la Macédoine est devenu la langue de conversation par excellence chez les Méglénites plus riches, ce qui est une raison de plus qui nous permet de prévoir la disparition rapide du dialecte méglénoroumain. Dans les villages Barovitsa, Koïnsko et Sirminina ce n'est plus que le souvenir qui en survit encore. En dehors de Nânta il n'y a qu'à Ljumnitsa, à Oşani et à Țârnaşca qu'on a signalé dans ces derniers temps la présence de Méglénites. Le village de Țârnaşca est d'ailleurs le seul qui ait des rapports avec des Aroumains, les autres sont isolés entièrement du monde roumain.

La première mention des Méglénites se trouve dans l'ouvrage de B. Nicolaïdes: *Les Turcs et la Turquie contemporaine* (1859. cf. vol. II, p. 295). Jusqu'à la publication de ce livre contenant aussi des données ethnographiques intéressantes sur les diverses populations de l'Empire turc, on ne savait guère rien sur ce fragment caché du roumanisme balkanique. Dès lors, ils sont l'objet d'une littérature spéciale assez étendue et si l'on a parlé jadis de leur origine nord-danubienne (Densusianu), aujourd'hui les chercheurs — y compris aussi les experts roumains du problème — sont unanimes à admettre, sur la foi d'arguments historiques et linguistiques que les Méglénoroumains continuent une partie du romanisme balkanique. Dernièrement M. Capidan a invoqué des arguments linguistiques fort probants qui plaident contre la théorie de M. Densusianu, suivant laquelle les Méglénites représenteraient une population issue du mélange de colonies petchénègues avec des Daco-Roumains, descendues dans les régions du Moglen avant l'établissement des Petchénègues. M. Iorga, à son tour, cherche les ancêtres des Méglénites également au sud du Danube, les identifiant aux anciens Aroumains et considérant le parler méglénite comme un sous-dialecte de l'aroumain. Quelque fausse que soit cette dernière opinion, il n'en est pas moins vrai que le méglénite s'approche, malgré son caractère de dialecte indépendant plutôt de l'aroumain que du roumain septentrional.<sup>13</sup>

On n'a jamais réussi à fixer le nombre exact des Méglénites; les données statistiques plus ou moins précises que nous connais-

<sup>13</sup> Cf. Capidan, *Meglenoromânii*, p. 54—58.



sons sur la population des villages qu'ils habitent, nous permettent cependant de constater que ce nombre reste au-dessous de dix milles. Nous ne saurions pas dire combien de familles ont pu gardé leurs foyers après la rentrée en masse des colons grecs expulsés de l'Asie Mineure; ce qui nous paraît certain, c'est que ce fragment intéressant du roumanisme balkanique est tout près de sa parfaite extinction.

Les *Istroroumains* se sont établis dans la péninsule istrienne où ils se trouvent même aujourd'hui au nord et au sud-ouest du Monte Maggiore (en croate Učka gora). Au nord de celui-ci, ils n'habitent plus qu'un seul village: Jeiăni, situé dans l'angle le plus oriental du territoire nommé Cicceria (en allemand Tschitschenboden). Le fait que jusqu'aux temps récents des chemins praticables n'avaient point réuni les régions situées au nord et au sud du Monte Maggiore, explique pourquoi les *jeiănci* (nom des Istroroumains du nord) avaient pendant longtemps ignoré l'existence de leurs congénères méridionaux. Ces derniers habitent le district Val d'Arsa et se rencontrent encore dans les villages suivants: Letaï, Gradigne, Susnievitsa, Noselo, Sucodru, Brdo et Grobnik. Quand après la guerre le pays des Istroroumains fut détaché de l'Autriche, le gouvernement italien en organisa une unité administrative spéciale sous le nom de Comune di Val d'Arsa dont le premier fonctionnaire fut Glavina, un Istroroumain élevé en Roumanie qui a de grands mérites dans l'histoire plus moderne de ce petit peuple livré fatalement à l'extinction. Le nombre de ceux qui connaissent encore le parler istroroumain, diminue chaque année, les enfants parlent plutôt l'italien et surtout le croate. Il n'y a guère que les vieilles personnes qui en font usage encore quand elles parlent entre elles. Les Istroroumains sont tout aussi bien catholiques que leur entourage slovène et croate ce qui explique bien l'ascendant que les forces slavissantes ont pu avoir et ont encore sur cet îlot occidental du roumanisme. Qu'on songe p. e. à ceux de Sucodru qui d'après Ascoli ont été jadis adeptes de l'Eglise gréco-orientale. L'occupation primitive de ces Roumains a été la vie pastorale qu'ils durent pourtant quitter sur les plateaux calcaires du Karst, de sorte que nous trouvons à peine encore quelques *dvor* (chez les Roumains du nord *stănă*) là où il y a de maigres pâturages.

Les Italiens, les Croates et les Slovènes désignent les Istroroumains par le sobriquet de *Ćiribiri* qui est probablement d'origine onomatopéique.

La philologie roumaine moderne considère les Istroroumains

comme continuateurs du même romanisme *balkanique* qui forme le noyau ethnique et linguistique des Aroumains, des Méglénites et d'après nous aussi celui des Roumains émigrés dans les derniers siècles du moyen-âge dans les régions situées au nord du Danube. La conception de Hasdeu déterminée par la thèse gratuite de la continuité latino-roumaine en Transylvanie, suivant laquelle le bloc primitif des Roumains aurait été poussé vers l'ouest et vers le sud par les Hongrois conquérants dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, est déjà surannée de toutes pièces. Même parmi les philologues roumains, ce ne sont que M. Densușianu et son illustre élève M. Rosetti qui persistent à croire que la plus grande partie des Istroroumains ont émigré du Banat hongrois (incorporé après la guerre dans la Roumanie) au cours du X<sup>e</sup> siècle. Les particularités linguistiques, pourtant, qui sont communes entre l'istroroumain et le dialecte roumain de la région signalée ci-dessus, ne sont guère suffisantes pour soutenir une pareille opinion, d'autant moins que les arguments historiques qu'on a cru pouvoir tirer de certaines données interprétées d'une manière erronée n'ont aucune espèce de valeur probante. Les affinités de langage entre les deux parlers roumains s'expliquent d'après le raisonnement juste de Weigand, en admettant un contact géographique entre les ancêtres des Istroroumains et ceux des Roumains du Banat dans l'époque ultérieure à la séparation des Aroumains. Weigand ne se prononce pas d'une manière plus précise sur le territoire où put avoir lieu ce contact, il n'est pourtant pas douteux qu'il ait songé aux régions nord-ouest de la péninsule balkanique.<sup>14</sup> C'est de là que les particularités linguistiques en question se sont propagées d'une part en Istrie et d'autre part dans le Banat, l'idée d'une émigration de la Hongrie du sud des Istroroumains doit être, à notre avis aussi, entièrement abandonnée.

Ce sont les recherches historiques de M. S. Dragomir qui ont donné une nouvelle direction aux investigations touchant le problème de l'origine des Istroroumains.<sup>15</sup> Lui et M. Pușcariu ont démontré, en se basant avant tout sur les données de chartes vénitiennes, bosniaques et croates que ce fragment du roumanisme primitif, poussé plus tard vers l'ouest, descend de

<sup>14</sup> Jahresberichte des rum. Inst. III (1896), p. 141 et P. Skok: *Slavia* VIII (1929—30), p. 627.

<sup>15</sup> *Vlahii și Morlacii*. Studiu din istoria românilor balcanic. Publicațiunile Institutului de Istorie Universală. Cluj 1924.



cette population néolatine autochtone que les Slaves ont trouvé dès leur premier établissement dans les régions nord-ouest de la péninsule balkanique. Les éléments roumains de la toponymie et de la langue serbo-croate parlent aussi en faveur de cette hypothèse. Les ancêtres des Istroroumains sont désignés par M. Pușcariu par le nom de Româniii apuseni (Roumains occidentaux) en opposition aux Roumains Orientaux (Româniii răsăriteni; ces derniers auraient persisté en Bulgarie jusque vers les derniers siècles du moyen âge) et aux Dacoroumains qui seraient les descendants des colons de Trajan au nord du Danube. Nous allons montrer au cours de notre travail que la conception fantaisiste de M. Pușcariu ne tient pas compte, voire qu'elle brusque un grand nombre de réalités historiques et linguistiques, étant donné que les ‚Româniii apuseni‘ — ce terme pris dans une acception un peu plus large — peuvent être considérés comme les ancêtres de tous les quatre embranchements ultérieurs du roumanisme. En effet, les centres géographiques de la transhumance roumaine primitive sont à chercher dans les régions des anciennes provinces romaines de langue latine et avant tout dans la partie occidentale et moyenne de la moitié septentrionale de la péninsule.

Les Istroroumains primitifs s'étant déplacés de plus en plus vers le nord-ouest et ayant quitté l'habitat primitif commun qui se trouvait dans le voisinage des Albanais, commencèrent à s'établir en Istrie à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Pendant les périodes d'intermittence du danger osmanli beaucoup d'entre eux sont rentrés dans leurs demeures bosniennes et croates, les efforts de colonisation de la république vénitienne réussirent pourtant à en retenir une bonne partie dans la péninsule. Dans les régions des villes dalmates (Spalato, Trau, Sebenico, Zara) ils sont signalés dès le XIII<sup>e</sup> siècle quand ils commencent à s'établir aussi dans l'île de Veglia où leur dialecte s'est éteint vers le milieu du siècle passé. Attilio Tamaro a trouvé dans l'intervalle de 1510 à 1599 trente trois établissements nouveaux en Istrie et nous disposons d'une série de données historiques qui prouvent que la diffusion des colonies istroroumaines a été auparavant beaucoup plus remarquable qu'elle ne l'est aujourd'hui.<sup>16</sup>

<sup>16</sup> S. Dragomir, *ou. c.*, p. 46—47 et Pușcariu, *Studii Istroromâne* II, p. 29 ss. L'ouvrage de M. Attilio Tamaro intitulé *La Vénétie Julienne et la Dalmatie* (Roma, 1918—1919) contient des données précieuses sur l'histoire



Il serait difficile de préciser le nombre exact des Istroroumains, vu le caractère contradictoire des données statistiques. D'après M. Pușcariu, ils se aient aujourd'hui au nombre de presque trois mille, tandis que la statistique officielle italienne n'admet que la moitié de ce chiffre.

Le roumanisme a donc trois embranchements dont le germe ancestral est constitué, même d'après l'opinion des savants roumains, par le romanisme balkanique. En tenant compte du fait qu'à l'époque de Sinkai, les écrivains dacoroumains cherchaient l'habitat primitif de tous les Roumains en Transylvanie, nous sommes portés à reconnaître que la philologie roumaine de nos jours a fait des progrès sensibles dans le domaine de la préhistoire nationale. Tout en reconnaissant pourtant l'origine balkanique des Istroroumains, des Aroumains et des Méglénites on continue à formuler des réserves, d'ailleurs sans fondement à l'égard des Roumains du nord qui sont considérés par la plupart des historiens et des linguistes roumains comme les descendants des colons de Trajan. Il n'y a pas longtemps, il s'est même trouvé un savant roumain qui a incorporé dans le vaste territoire du prétendu habitat primitif des Roumains aussi la région dite Transdanubie (en hongrois Dunántúl).<sup>17</sup>

2. Les dénominations ethniques que les divers peuples emploient pour se désigner eux-mêmes et leurs voisins renferment souvent des témoignages intéressants au point de vue de leur préhistoire.

Examinons d'abord la question de savoir comment les quatre embranchements du peuple roumain se nommaient à travers les âges. Nous devons poser cette question parce qu'elle nous permet de tirer d'importantes conclusions au sujet du problème de la continuité roumaine en Transylvanie. Dès le début nous devons

---

de la colonisation des Roumains d'Istrie qui ont été utilisées aussi par les savants roumains cités ci-dessus. A côté de ces travaux on consultera encore Miklosich, *Ueber die Wanderungen der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und in den Karpathen*. Denkschriften der k. Akad. Wien. XXX. 1880.; C. Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmälern von Ragusa*. Sitzungsberichte der kgl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. Prag 1879—80., et *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*. Denkschriften der k. Akad. Wien, XLVIII (1902) III. Abh. p. 38, ss.

<sup>17</sup> Sur les extravagances historiques et linguistiques de M. Nicolae Drăganu cf. notre compte-rendu publié dans la revue Századok (1934. No. 4—6) et la travail richement documenté de M. Kniezsa dans ce même numéro.

relever le fait que sauf les Rétoromans qui appellent leurs dialectes *romauntch*, dans toute la grande famille romane il n'y a que les Roumains dont le nom ethnique conserve jusqu'à nos jours le souvenir du nom *Romanus*. Ils s'appellent Români (la forme plus ancienne est Rumâni, elle survit encore dans les couches populaires auxquelles l'enseignement scolaire n'a pas encore réussi à imposer Români), leur langue est limba română ou românească (au lieu du rumână, rumânească). La conservation de ce nom ethnique prouverait d'après Vasile Pârvan, archéologue remarquable malgré les nombreuses contradictions qu'on trouve dans son oeuvre, la persistance ininterrompue de l'élément romano-roumain dans la Dacie Trajane. Il admet, notamment, que si le roumanisme primitif s'était formé au sud du Danube c. à d. dans la péninsule balkanique, il aurait dû choisir son nom ethnique soit parmi les noms des provinces sud-danubiennes, soit parmi les noms ethniques des peuplades barbares qui avaient ravagé ces mêmes provinces (cf. les analogies occidentales: *franc*  $\sim$  *Francia* > *France*, *Italia*  $\sim$  *Italiano* etc.). Après l'abandon de la Dacie Trajane, l'appellation Dacie n'aurait point pu subsister plus longtemps au nord du Danube, parcequ'elle passa en 271 à désigner la nouvelle Dacie méridionale, celle d'Aurélien. Les colons restés au nord du fleuve même après l'évacuation officielle de la province, se seraient donné le nom de *Romani* d'autant plus qu'ils voulaient se distinguer par là des Daces libres. C'est A. Philippide qui a montré que le raisonnement de Pârvan n'est qu'une antinomie et qu'on peut tirer des mêmes prémisses une conclusion tout à fait opposée à celle de l'archéologue roumain. Le nombre des provinces sud-danubiennes qui entrent en ligne de compte quand on veut déterminer le territoire de l'habitat primitif des Roumains est tellement considérable (Dardanie, Dalmatie, Thracie, Moesie etc.) que les Roumains primitifs auraient dû éprouver les plus grandes difficultés pour se décider en faveur du nom de l'une plutôt que pour celui d'une autre. Ajoutons que les ancêtres des Roumains, adonnés à la vie pastorale, n'étaient point sédentaires, par conséquent, il n'y a pu avoir un territoire à limites fixées dont le nom aurait pu devenir leur nom ethnique. Quant au second argument de Pârvan, Philippide fait remarquer que si les Roumains avait adopté le nom d'un peuple barbare, ils devraient s'appeler aujourd'hui Daces ou Gépides. Le fait qu'ils se nomment autrement pourraient donc constituer un argument pour ceux qui refusent la théorie de la continuité transylvaine des Roumains. Ces éléments d'argumen-



tation ne nous permettent donc pas de tirer des conclusions persuasives ni pour ni contre.<sup>18</sup>

Je crois que le fait de la conservation du nom *Romanus* par les Roumains s'explique de la manière suivante. En examinant l'histoire politique et ethnique des nations néolatines, nous pouvons constater que le nom *Romanus* — qui depuis le célèbre édit de Caracalla était devenu le fier titre des citoyens romains de toute origine — ne fut conservé que là où la fusion des Romains et des Barbares vainqueurs en même temps que conquis par la civilisation romaine, n'aboutit pas à la formation de communautés ethniques capables de créer des organisations politiques d'une existence durable. En Occident *Romanus* a dû disparaître — à l'exception des Romauntsch et de quelques fragments épars dépourvus de force organisatrice dans le domaine de la vie politique — parce qu'il avait exprimé l'appartenance à l'Empire romain unitaire démantelé par les Barbares, dans la Gaule p. e. ce furent les Francs qui imposèrent leur nom ethnique à la couche gallo-romane fortement mélangée d'éléments germaniques. Pendant l'époque carolingienne *Romanus* finit par tomber entièrement en désuétude d'autant plus qu'après la romanisation des conquérants il n'y avait plus besoin de distinguer les Germains d'avec les Romains.<sup>19</sup> Dans d'autres régions de la Romania, ce furent souvent les noms des provinces de l'Empire déchiqueté qui commencèrent à fournir les noms ethniques respectifs là où les conquérants n'eurent pas assez d'ascendant pour faire accepter leur nom par les indigènes.

Le fait que le nom *Romanus* et même *Latinus* ont continué pendant longtemps encore à désigner les habitants romanisés de la Rhétie, de la Norique, des régions de Salzbourg et de la Haute-Autriche, milite en faveur de notre explication, parce que ces Romains avaient réussi à se soustraire, en partie jusqu'à nos jours, à la fusion avec les Germains (ceux de la Rhétie), aussi n'avaient-ils jamais fondé des États indépendants. La situation fut analogue en principe dans les provinces situées à l'ouest et à l'est de l'Empire, en Pannonie, en Dacie et dans les Balkans, c. à d. dans les régions le mieux exposés aux incursions des Barbares. Ce n'est pourtant que dans les Balkans et en second lieu en Pannonie que l'historien peut découvrir les conditions historiques,

<sup>18</sup> Cf. aussi Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 659—60.

<sup>19</sup> Gaston Paris, *Romani, Romania, lingua romana, romanicum*. Romania I (1872), p. 6.



politiques et sociales nécessaires à cette évolution sémantique qui transforma la notion juridique attachée à *Romanus* en un nom ethnique. Dans le chapitre suivant nous allons démontrer que la survivance du romanisme en Dacie, c. à d. en dehors du limes danubien relève du domaine des impossibilités. Nous croyons aussi avoir trouvé un critère chronologique qui confirme que *Romanus* n'a pu devenir un nom ethnique avant 271, date de l'abandon de la Dacie Trajane.

Examinons les faits qui constituent l'histoire sémantique de *Romanus*. Il est évident qu'avant 271 quand la Dacie Trajane faisait encore partie intégrante de l'Empire et que la pensée universelle de l'*orbis Romanus* censé équivalant à l'*orbis terrarum* dominait les esprits dans toute sa vigueur, il ne pouvait pas encore être question d'une antithèse qui aurait opposé toutes les races du puissant Empire dans l'acception collective de *Romani* aux Barbares divers et avant tout aux *Germanis* envahisseurs. A cette époque, chaque sujet de l'Empire était depuis la constitutio antoniniana (212) d'une manière toute naturelle *civis Romanus* de par sa situation juridique et il est impossible de concevoir que les éléments de race étrangère c. à d. non-italique, eussent insisté sur leur qualité de *cives Romani* pour se distinguer de la sorte des Barbares vivant en dehors de l'Empire, d'autant moins que ces derniers n'étaient même pas reconnus comme nations susceptibles de s'opposer comme antithèse au monde romain. L'empereur ne s'appelle pas non plus *imperator Romanorum* parce qu'il prétend dominer le monde entier, il est l'empereur absolu qui ne connaît point d'anticésar. Il est caractéristique pour l'esprit du III<sup>e</sup> siècle, que la conscience provinciale s'éveille dans les *cives* d'origine barbare précisément après la divulgation de l'édit de Caracalla, ce qui est reconnu aussi par M. G. G. Mateescu, l'élève de Pârvan: „Dalla concessione del diritto di cittadinanza romana a tutti gli abitanti dell'Impero, dopo il regno di Caracalla, non viene più in gran pregio l'origine schietta romana e man mano si fa più sentita la conferma della patria provinciale, cioè dell'origine barbara. Vi e quel *particolarismo provinciale* (soulignement de M. Mateescu), attestato per mezzo delle indicazioni *civis Thrax, natione Bessus, domo Dacia, etc.*”<sup>20</sup> Sur les inscriptions de Dacie cette conscience provinciale s'exprime par des indications telles que *domo Macedonia, civis Bithynus, collegium Galatarum* (à Germisara), *collegium Asia-*

<sup>20</sup> Ephemeris Dacoromania I (1923), p. 71., n. 1.

*norum* (à Napoca), etc.<sup>21</sup> Voici pourquoi le nom *Romanus* ne figure jamais dans l'époque antérieure à l'abandon de la Dacie, ni sur les inscriptions ni sur les monnaies, ni chez les écrivains du III<sup>e</sup> siècle dans l'acception collective qu'il va assumer plus tard quand *Romanus* et *Romani* signifieront les peuples réunis dans la *Romania* à l'opposé du monde barbare et surtout germanique. Or, l'évolution préalable de ce sens collectif du nom *Romanus* est, à notre avis, la condition indispensable pour que des Barbares romanisés de n'importe quelle race, puissent l'adopter en qualité de nom ethnique, soit en Dacie, soit dans les provinces balkaniques ou ailleurs.

Les inscriptions *gloria Romanorum*, *felicitas Romanorum*, *gaudium Romanorum*, etc., qu'on rencontre de plus en plus fréquemment sur les monnaies impériales à partir du règne de Constantin le Grand (306—337) en commémoration des victoires remportées sur les Barbares,<sup>22</sup> sont totalement inconcevables sur les monnaies frappées avant 271. De l'époque précédant immédiatement l'avènement de Constantin, nous ne connaissons que la médaille de Dioclétien (284—305) qui porte une inscription digne de notre attention: *votis Romanorum*,<sup>23</sup> tandis que les médailles de l'anticésar britannique Carausius (286—293) aux légendes *renovat[or] Roma[norum]* et *Romanorum reno[vator]*<sup>24</sup> ne doivent pas nous intéresser. Sur ces dernières, l'emploi de *Romanorum* s'explique — d'après la communication orale de M. Alföldi — par le fait que Carausius n'ayant pas été en possession de la ville de Rome, l'idée de la restauration n'était pas liée chez lui à la capitale de l'Empire (comme p. e. sur les médailles de Galba et de Vespasien où nous lisons: *Roma renascens*, *Roma resurgens*), mais aux Romains mêmes. Dans ce cas *Romanorum* ne fait donc que remplacer la mention symbolique du nom de Rome, et il n'a rien à faire avec l'évolution sémantique que nous étudions.

<sup>21</sup> V. encore J. Jung, *Roemer und Romanen in den Donaulaendern*<sup>2</sup>. Innsbruck, 1887. p. 112., n. 4.; A. Buday: *Dolgozatok-Travaux VII* (1916), p. 77 et dans *Klebelsberg-émlékkönyv* (Mélanges offerts au comte Klebelsberg). Budapest, 1925. p. 131.

<sup>22</sup> Cf. les ouvrages suivants: Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*<sup>2</sup> VI (1886); H. Hattngly—E. A. Sydenham, *The Roman Imperial Coinage V. 2*; M. Bernhart, *Handbuch der Münzkunde der römischen Kaiserzeit*. Halle (Saale) 1926.

<sup>23</sup> Cohen, *ou. c.* p. 475.

<sup>24</sup> Hattngly—Sydenham, *ou. c.* V. 2. p. 540—41.



Le témoignage des monnaies et des médailles est en parfait accord avec celui des sources écrites du même temps. „Les écrivains du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle — écrit G. Paris — parlent avec orgueil de cette nouvelle nationalité romaine, de cette fusion de races dans une seule patrie. *Quis jam cognoscit, dit S. Augustin, gentes in imperio Romano quae quid erant, quando omnes Romani facti sunt et omnes Romani dicuntur?*”<sup>25</sup> M. E. Norden aura certainement raison quand il dit sur le développement du sens collectif de *Romanus* ce qui suit: „Nächst der constitutio antoniniana des J. 212, durch die allen Untertanen das römische Bürgerrecht verliehen wurde, dürfte der Unitarismus der diokletianisch-constantinischen Reichsordnung die Voraussetzung für jene Begriffsentfaltung gewesen sein.”<sup>26</sup> Le grand romaniste et l'illustre connaisseur de l'antiquité latino-germanique cherchent donc les germes de l'évolution sémantique en question, dans les dernières années du III<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup>, c. à d. dans une période postérieure à l'abandon de la Dacie. Entre 212 et 271 les éléments romanisés, d'ailleurs d'une façon très inégale, de la Dacie ne pouvaient donc pas voir en *Romanus* un „völkerverbindendes Kollektivum”, tout au plus était-il pour eux un „staatlicher Sonderbegriff”.<sup>27</sup> Remarquons que suivant MM. Alföldi et Buday, c'étaient précisément les Daces, beaucoup moins nombreux que certains savants ne le croient, qui avaient le moins à faire au nom *Romanus*<sup>28</sup> et nous pouvons y ajouter que seules les imaginations les plus téméraires sont en mesure d'admettre que les Daces avides de liberté (n'oublions pas les Daces libres) aient continué de s'appeler *Romani* après l'abandon de la province uniquement pour la raison d'avoir été des cives Romani pendant plus d'un demi-siècle. En ce qui concerne les colons amenés en Dacie *ex toto orbe Romano* et particulièrement des provinces orientales de l'Empire — notons que dans ces dernières les forces romanisatrices agissaient toujours avec beaucoup moins d'intensité qu'en Occident! — il est certain que pour ce conglomerat de peuples de qualités et d'ambitions si diverses le nom *Romanus* était tout au plus un „staatlicher Sonderbegriff”. Cette „populace sans nationalité”<sup>29</sup> était, au moment de l'évacuation de la Dacie Trajane,

<sup>25</sup> Gaston Paris *l. c.* p. 2.

<sup>26</sup> *Alt-Germanien*. Leipzig u. Berlin 1934. p. 71—2.

<sup>27</sup> V. sur ce développement historico-sémantique E. Norden, *ou. c.*, *ib.*

<sup>28</sup> Cf. Alföldi, *A gót mozgalom és Dácia feladása* (Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie). Egyet. Phil. Közl. LIV (1930), p. 87.

<sup>29</sup> *Id.*, *ib.*



loin encore de former une communauté dominée par l'idée de la romanité, d'autant plus que cette dernière n'apparaît qu'au IV<sup>e</sup> siècle quand les antithèses *Romani* — *Germani*, *Romania* — *Gothia*, *Romania* — *Alamannia*, *Romania* — *Francia* deviennent de plus en plus fréquentes.<sup>30</sup> Même en admettant que cette idée fût un produit de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, on ne devra point oublier que ses représentants ne pouvaient être ni les Daces, ni les provinciaux immigrés des Balkans et de l'Orient, mais seulement l'armée des provinces danubiennes, y compris aussi les légions de Dacie, qui au cours du III<sup>e</sup> siècle devint la principale dépositaire de l'idée d'État latino-romaine.<sup>31</sup> Or, c'est précisément cette armée qui en cédant à la pression des Goths quitta la Dacie en 271 après avoir couvert la retraite de la population civile.

D'après ce qui précède, il serait donc téméraire de supposer en Dacie des provinciaux restant dans la province évacuée et se nommant *Romani* par opposition aux Barbares et surtout aux Goths même dans le cas où l'on voudrait nous objecter la persistance des éléments ruraux attachés coûte que coûte(?) à leurs lopins de terre.<sup>32</sup> Nous avons attiré l'attention sur le fait que la nouvelle acception plus large de *Romanus* ne s'est développée qu'au IV<sup>e</sup> siècle simultanément avec cette nouvelle notion politico-géographique qu'est la *Romania*. Les quelques colons qui ont pu refuser de se retirer derrière le limes danubien lors de l'expédition d'Aurélien en 271 n'ont pas encore été des Romains et ce

<sup>30</sup> G. Paris cite à ce propos, d'après Orose, les paroles célèbres prononcées par le roi des Goths Ataulphe, au début du V<sup>e</sup> siècle: „essetque, ut vulgariter loquar, Gothia quod Romania fuisset” (*Romania* I, p. 13). Dans le même article il réunit aussi les plus anciennes attestations de l'expression *Ρωμαρια*, toutes du IV<sup>e</sup> siècle, cf. encore E. Fehrle, *Romania bei Ammianus Marcellinus*. Philologische Wochenschrift XLV (1925), p. 381—82. D'après M. Alföldi: „Diese Antithese der *Romania* und der *Gothia* (bzw. *Sarmatia*, *Alamannia*, *Francia*, *Saxonia* usw.) ist übrigens ein vielfach hervorbrechender Gedanke des IV. Jh.-s (notre soulignement!), geboren in den friedlichen und kriegerischen Auseinandersetzungen der romanischen und der deutschen Welt”. *Materialien zur Klassifizierung der gleichzeitigen Nachahmungen von römischen Münzen aus Ungarn und den Nachbarländern* III. Nachahmungen römischer Goldmedaillons als germanischer Halsschmuck. Numizmatikai Közlöny XXVIII/XXIX (1929—1930), p. 16; cf. encore Norden, *ou. c.* p. 73.

<sup>31</sup> Cf. Alföldi: *Egyet. Phil. Közl.* LIV (1930), p. 87, et son étude intitulée *Magyarország népei és a római birodalom* (Les peuples de la Hongrie et l'Empire romain). Kincsestár. A Magyar Szemle Társaság kis könyvtára No. 42. Budapest, 1934. p. 33, s.

<sup>32</sup> Cf. sur ce problème le chapitre suivant de notre travail.

serait un anachronisme que de vouloir les identifier aux citoyens de l'Empire du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècles. Tant à l'Est qu'à l'Ouest, à partir du IV<sup>e</sup> siècle, à peu près en même temps que l'apparition de la *Romania*, on trouve le nom *Romanus* transformé dans sa signification dans le sens indiqué plus haut; et dès lors, dans les Balkans, seulement les éléments constructifs du romanisme dans les deux nouvelles Dacies et les provinces qui s'étendent au nord du domaine de la langue grecque mais au sud du Danube, se nomment de ce nom. Donc si aujourd'hui les Roumains emploient pour se désigner ce nom ethnique évolué de *Romanus*, ce fait ne peut avoir aucune relation avec la Dacie et nous devons chercher ailleurs son explication.

Il n'est pas douteux que dans la période entre les IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, alors qu'il ne pouvait encore être question que de latin balkanique et non de roumain primitif et dalmate primitif, les Roumains, c'est-à-dire les éléments romanisés des populations autochtones, se dénommaient à l'unisson du nom collectif *Romani*; excepté naturellement, par exemple, une grande partie des Besses, à propos desquels Jordanès rappelle que dans leur langue ils nomment le Danube Ister,<sup>33</sup> ou, ces populations aborigènes qui d'après le témoignage de la langue albanaise étaient fortement influencées par le latin, et qui d'après certains étaient des Illyres, d'après d'autres des Thraces. La survivance du nom est prouvée aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, par les annales attribuées à Eginhard, par la *vita Hludovici imperatoris* et Constantin Porphyrogénète. D'après ces sources, le nom des habitants des villes dalmates, tant chez les écrivains de l'Occident que de l'Orient était *Romani*, Ῥωμαῖνοι (à l'encontre du nom Ῥωμαῖοι signifiant Grec de Byzance), et il survit encore à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, au 'presbyter' de Dioklea, le souvenir que non seulement les habitants des villes dalmates, mais aussi les ascendants des Morlaques étaient désignés par le nom de *Romani*.<sup>34</sup> Nous igno-

<sup>33</sup> Cité déjà par Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*. Göttingen, 1904. Anastatischer Neudruck der Ausgabe von 1834., p. 263—64. Pour faire voir que le romanisme ne se développa pas avec la même intensité et vitesse parmi les habitants des colonies conquises, nous pouvons nous en référer à Mommsen d'après qui les deux rives du Rhône inférieur, déjà à l'époque d'Auguste (31 av. J. Chr.—14 ap. J. Chr.) étaient complètement romanisées (*Römische Geschichte* V, p. 79). A l'encontre de quoi nous connaissons les données de Sidoine Apollinaire qui prétend qu'au V<sup>e</sup> siècle subsiste encore en Gaule la langue celtique autochtone.

<sup>34</sup> Parlant des conquêtes des Bulgares, il dit que ceux-ci, après la Macédoine occupèrent: „totam provinciam Latinorum, qui illo tempore *Romani*



rons combien de temps persista la dénomination *Romanus* parallèlement au nom *Latinus* parmi les Dalmates, mais les faits prouvent que les Roumains la gardèrent jusqu'au bout.

Sa conservation est d'ailleurs un des arguments les plus certains en faveur de la provenance des Roumains de la péninsule balkanique. Aujourd'hui, en effet, même dans la littérature scientifique roumaine, on a généralement accepté l'opinion que les Roumains istriens, les Aroumains et les Roumains de Mogléna, sont les successeurs du romanisme balkanique qui, en partie jusqu'à nos jours et en partie jusqu'à leur slavisation à un grand degré, se dénomment tous d'un nom ethnique dérivant de *Romanus*.<sup>35</sup> Etant donné ce que nous venons d'exposer, l'attribution de la dénomination *Romanus* et son évolution en nom ethnique roumain ne peut avoir aucune relation avec la Dacie de Trajan; de sorte que, même en considérant comme certaine seulement l'origine balkanique des trois embranchements moins importants du roumanisme et le fait sûr que *Romanus* était à l'origine le nom ethnique commun de tous les quatre groupes principaux, nous en pouvons tirer la conclusion bien légitime que les Roumains persistant soi-disant dans la Dacie Trajane, eux aussi, n'auraient pu s'approprier le nom de *Rumâni* ( $\approx$  *Români*) que dans les mêmes régions où leurs frères de race balkaniques apprirent également à s'appeler *Armăn* — *Rumăr* — *\*Rumon*, c. à d., au sud du Danube. Autrement dit, dans la Dacie perdue à la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, l'élément latinisé, d'après ce que nous avons démontré, y était ruiné avant le moment que *Romanus* soit devenu „völkerverbindendes Kollektivum” et par conséquent dénomination ethnique; alors que *Romanus* prit cette signification, en Dacie il n'y avait plus de romanisme, ou même s'il existait, il végétait isolément en dehors du limes dans le barbaricum, et par son dispersement et son insignifiance numérique ne pouvait pas prendre part dans ces processus de l'éveil de conscience romane entraînant avec soi même les peuples les plus divers, ce qui eut pour résultat la réalisation intégrale de la signification du nom *Romanus*. Ce nom *Romanus* put

---

vocabantur, modo vero Morovlahi, hoc est Nigri Latini vocantur” (Schwandtner, *Scriptores* III, p. 478).

<sup>35</sup> V. mon étude plus détaillée: *Az oláhok nemzeti nevééről* („Le nom national des Roumains”). *Egyet. Phil. Közlöny*, LVII (1933), p. 49, ss.



subsister seulement dans les régions qui, au IV<sup>e</sup> siècle et naturellement même plus tard, se trouvaient à l'intérieur du limes danubien, c'est-à-dire en Rhétie, en Norique,<sup>36</sup> en Dalmatie et très probablement aussi en Pannonie.<sup>37</sup> Les éléments romanisés, devenus lentement les Roumains primitifs, vivaient longtemps encore après l'abandon de la Dacie Trajane (271) en symbiose à l'intérieur des frontières de l'Empire et ils commencèrent à s'appeler *Romani* en même temps que toute la latinité des provinces sud-danubiennes. C'est d'un seul habitat primitif commun que les Dacoroumains emportèrent avec eux le nom de *Rumân* au nord-est, les Istroroumains le nom de *Rumâr* au nord-ouest, et les Aroumains le nom *Armăn* au sud.

C'est intentionnellement que je me suis occupé un peu plus longuement de l'histoire du mot *Romanus*, parce que je vois dans sa conservation une nouvelle preuve de la provenance du roumanisme de la péninsule balkanique, et parce que, comme je le démontrerai de plus près dans un chapitre séparé, à l'encontre de l'opinion émise jusqu'à présent, j'attribue à la conservation de ce nom, dans la genèse de la question roumaine, un rôle particulièrement important.

De notre temps, chaque branche du roumanisme ne se dénomme plus d'un nom ethnique originellement latin. Les Istro-Roumains se nomment eux-mêmes *vlâs* (au singulier *vlah*) et l'adjectif *vlâski*, *vlâski* qui en dérive, nous montre clairement qu'il s'agit d'une dénomination empruntée aux Croates et aux Slovènes des contrées environnantes. Pourtant ce nom n'est pas exclusif, les habitants du village Jeiăni par exemple se disent *cici* (lire *tchitchi*), ce nom prononcé avec le *ć* croate, et les Hongrois de Fiume les nomment également de cette façon.<sup>38</sup> Aussi à la question de savoir quelle langue ils parlent, ils ne donnent pas de réponse unanime. Au lieu de *rumărește* (< *romanisce*) qui par son rhotacisme (nous comprenons par là le changement *n > r* qui se trouve également dans le roumain du nord) serait le pen-

<sup>36</sup> J. Jung, *Römer und Romanen in den Donauländern*. Innsbruck, 1887. p. 260; I. Egger, *Die Barbareneinfälle in die Provinz Rätien und deren Besetzung durch die Barbaren*. Arch. f. österr. Geschichte, XC (1901), p. 92.

<sup>37</sup> Consulter à ce sujet mon compte-rendu critique sur l'ouvrage de M. N. Drăganu, intitulé *România în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Tirage à part de la revue *Századok* (1933); Pleidell Ambrus, *A magyar várostörténet első fejezete* („Le premier chapitre de l'histoire des villes de Hongrie”). Budapest, 1934. p. 75, ss.

<sup>38</sup> Communication de M. Dezső Pais.

dant istrien régulier de *rumânește*, *românește*, on dit en croate „po našom”, ce qui signifie „dans notre langue”, tandis que ceux de Jeïăni disent „po žejansku”. Donc, les Istro-Roumains ne nomment ni leur langue ni eux-mêmes d'une appellation uniforme. Nous avons des preuves que, plus anciennement, alors que l'influence croate n'avait pas encore atteint sa force actuelle, ces Roumains avaient un nom ethnique spécial qu'ils avaient apporté avec eux de leur patrie d'origine. Nous lisons dans l'oeuvre du père carmélite Ireneo della Croce „Historia antica e moderna Sacra e profana, della città di Trieste”: „... i nostri Chichi addimandansi nel proprio linguaggio *Rumeri*” (1698. p. 334). D'après cette donnée, le nom ethnique *Rumări* aurait encore survécu à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, peut-être même au commencement du XVIII<sup>e</sup>. C'est d'autant plus probable qu'au point de vue phonétique ce nom a une forme istro-roumaine authentique, caractérisée par la présence du rhotacisme. Nouvellement, d'aucuns (Maiorescu, L. Morariu, Glavina, Popovici etc.) essayèrent par des voies artificielles de rendre à nouveau populaire le nom ethnique qui était entré dans l'oubli, mais tous leurs essais échouèrent.<sup>39</sup>

Le roumanisme a encore une autre branche qui se dénomme aujourd'hui *vlaš*, celle des Méglénites. Le nom originaire provenant de leur patrie primitive et qui aujourd'hui se prononcerait dans leur langue *Rumon*, ne se retrouve dans aucune source historique; mais il faut supposer qu'il existait jadis;<sup>40</sup> dans leur entourage slave, ils l'ont oublié tout comme leurs frères istro-roumains. Dans ces deux fragments du roumanisme, en dehors du bilinguisme, la disparition de leur nom ethnique primitif peut être motivé par l'absence complète chez eux de la solidarité raciale dont, à l'encontre de chez les Roumains septentrionaux et les Aroumains, nous ne retrouvons en eux pas la moindre trace.

Seuls les Roumains septentrionaux, les Aroumains et les Roumains d'Albanie conservèrent leur nom originel.

<sup>39</sup> La monographie de M. S. Pușcariu s'occupe largement des Istro-Roumains à tous les points de vue: *Studii istro-române*. I. Textele, Analele Academiei Române. Seria II. Tom. XXVIII. Secția Literară, București, 1906. II. Introducere-Gramatică-Characterizarea dialectului istoromân. București, 1926. III. Bibliografie critică-Listele lui Bartoli-Texte inedite-Note-Glosare. București, 1929. Nous ne partageons pas toutes les vues de cet excellent ouvrage philologique; v. à ce sujet Deutsche Literaturzeitung 1928, col. 369—71.

<sup>40</sup> Th. Capidan, *Meglenoromânii*, p. 5: „Numele ‚Rumon’, cu care ar fi trebuit să se cheme, s'a pierdut fără urmă”.



Chez les Aroumains, l'évolution phonétique régulière a abouti aux formes *Armăn*, *Arămăn*, avec, devant l'*r*, la voyelle prothétique *a* (cp. les mots roumains septentrionaux et aroumains qui suivent: *rece* — *arațe* 'froid'; *rămân* — *armin* 'je reste'; *riu* — *ariu* 'fleuve', etc.). Ils ont conservé ce nom jusqu'à nos jours. exceptés les Aroumains des régions du Pinde qui se détachèrent pour s'établir en Bulgarie et qui aujourd'hui, d'après mes expériences acquises dans le district de Pirdope, se dénomment — *Tințar*, et appellent leur langue *țințarski*. Ce changement de nom montre de façon persuasive que les fragments dispersés d'un peuple qui se trouve par suite de la vie nomade qu'il mène dans un état de désagrégation continuelle, peuvent facilement perdre leur ancien nom ethnique, comme cela se passa chez les Istro-Roumains, et très probablement aussi chez les Méglénites. Chez les Fărșeroți d'Albanie nous rencontrons les formes *Rămăni*, *Rumăni* et prétendument aussi celle de *Romăni*,<sup>41</sup> dépourvues toutes de l'*a* prothétique, ce qui arrive d'ailleurs aussi chez les Aroumains. Nous tenons à faire remarquer que l'authenticité de la forme *Romăni*, notée par M. Capidan, laisse à discuter; le *o* de la première syllabe semblant être un phonétisme archaïsant de provenance érudite. Nous rencontrons des archaïsmes recherchés de ce genre aussi chez les Roumains septentrionaux, pour les raisons que nous développons ci-dessous.

C'est chez les Dacoroumains, c'est-à-dire chez les Roumains septentrionaux que l'histoire du nom *Romanus* est la plus intéressante. Exactement les mêmes efforts s'appuyant sur des pseudo-vérités historiques, qui firent revivre la théorie de la continuité, changèrent également la forme phonétique du nom ethnique *Rumân*. Il faut savoir que dans la langue littéraire on ne dit plus *Rumân*,<sup>42</sup> mais *Român* et que ce dernier (cp. encore: *românesc*, *românește*, *România*) se prononce avec *-o-*, pour mieux ressembler au nom de *Rome* (*Romanus*). Jusqu'à l'intervention des philologues et des historiens daco-roumains (Klain, Sinkai, Major etc.) c. à d. jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est presque exclusivement la forme *Rumân* de forme phonétique populaire que nous rencontrons partout et il y a seulement quelques textes religieux d'origine transylvanienne d'inspiration protestante et

<sup>41</sup> Dacoromania VI (1929—30) 1931, p. 116.

<sup>42</sup> La forme prononcée avec *ou*, est le résultat du développement phonétique populaire; cp. Cancel, *Despre „rumân” și despre unele probleme lexicale slavoromâne*. București, 1921. p. 5., et Titkin, *Dicționar român-german*, p. 1336.

quelques chroniqueurs de Moldavie et de Valachie (par exemple: Nicolae Costin, Spătarul Milescu etc.) qui emploient consciemment la forme érudite avec *-o-*. Théodore Gartner suivant l'oscillation entre les syllabes *ru-ro*,<sup>43</sup> constata que vers 1840 l'innovation savante était déjà passablement généralisée. C'est également lui qui rappelle que les étudiants roumains à Paris en 1846, se dénommaient encore eux-mêmes en due et bonne forme *rumân*, mais à partir de 1848, supprimèrent cette forme pour admettre *român*. La grammaire de A. Pumnul, „Grammatik der rumänischen Sprache" (Vienne, 1846) qui croyait que la forme *rumân* (considérée comme dérivant de *Romanus*), était encore plus ancienne que la forme latine *Romanus*, engagea la lutte contre la vogue des *o*, mais sans espoir et sans résultat. Ensuite, le nom, rajusté en souvenir des origines romaines, vues par les lunettes du dacoroumanisme, prit, dans l'atmosphère de patriotisme exubérant de la Grande Roumanie, un ascendant décisif, et est actuellement en meilleure voie pour écraser définitivement son rival qui dispose pourtant de droits historiques et survit encore dans la langue du peuple. La romano-manie est également la cause de la protestation contre l'orthographe *Romîn*, parce que la notation uniforme de la voyelle vélaire *â* par *î* signifierait dans ce cas un éloignement de l'orthographe étymologique *Român* qui, tout au moins en écriture, rappelle de plus près *Romanus*.<sup>44</sup> La seconde cause psychologique de l'expulsion de la variante populaire *rumân*, était sa signification: ‚paysan, serf, esclave'.<sup>45</sup> L'*u* dans ce mot, rappelant un sombre passé pendant lequel les *rumâni* devaient endurer les cruautés des *domni* étrangers, était en opposition flagrante avec la glorieuse idéologie daco-roumaine et fut, par conséquent, condamné à disparaître. Dans l'historiographie roumaine, on oublie volontiers d'attirer l'attention sur le fait que c'est précisément en Moldavie et en Valachie, et pas du tout en

<sup>43</sup> *Über den Volksnamen der Rumänen*. Sonderabdruck aus den „Bukowiner Nachrichten". Czernowitz, 1893.

<sup>44</sup> V. pour plus de détails: *Observații asupra ortografiei Academiei Române*, de Al. Rosetti. *Revista Istorică Română* II (1932), p. 359.

<sup>45</sup> Titkin, l. c. p. 1335—36; Gaster, *Chrestomafie română* II, p. 518; Hunfalvy, *Az oláhok története* („Histoire des Roumains") II, pp. 95 et 328; Réthy László, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*<sup>2</sup> („La constitution de la langue et de la nation roumaines"). Nagy-Becskerek, 1890., p. 203, ss. D'après M. Diculescu cette signification conserverait le souvenir de la symbiose gépido-roumaine(1), et exprimerait la relation entre le roumanisme et la classe dominante (*Die Gepiden*, p. 196).



Transylvanie, que le nom ethnique du roumanisme devint synonyme d'esclave.

Les représentants des tendances daco-roumaines ne bornèrent pas leurs efforts à populariser chez eux la forme *Român*, mais en même temps ils entrèrent en campagne contre les dénominations employées jusqu'alors partout à l'étranger: *oláh*, *Walach*, *Valaque*, *Valacco*, *vlach* etc. En Hongrie, Klain, Sinkai, Maior étaient à la tête du mouvement. Le dernier, auteur de la première grammaire roumaine en 1780, intitulée „Elementa Linguae *Daco-romanae*”, — pour éviter toute confusion ajoute au titre — „sive *Valachicae*”. *Maior* réunit et écrit en 1819 les règles de l'orthographe latinisante dans son ouvrage „*Orthographia romana sive latino-Valachica*”. *J. Alexi* écrit en 1826 une grammaire intitulée „*Grammatica Daco-Romana sive Valachica*”. Dans cette série il faut encore rappeler le *Lexicon Germano-Latino-Daco-Romanum* de *Praedetis*, dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de l'évêche de Nagyvárad. *S. T.* (*Thököly Szabás*), l'auteur du livre bilingue paru à Bude en 1826: „Erweis, dass die Walachen nicht römischer Abkunft sind, und dies nicht aus ihrer italienisch-slavischen Sprache folgt”, fait remarquer: „Um den Walachen in dem Wahn zu bestärken, lehren sie ihn jetzt nicht *Rumun*, sondern *Roman* sich zu nennen” (p. 68.). Un des plus anciens dictionnaires roumains imprimés, le fameux „*Budai Lexicon*”, traduit le mot *Românescu* de cette façon: *valachicus, daco-romanus: Oláh: walachisch*, ce qui prouve clairement qu'en 1825, alors que le dictionnaire parut, il eût encore été impossible d'employer en hongrois le mot *román* dans le sens de 'roumain'. Dans le dictionnaire de *A. Clemens* publié en 1821 „*Kleines Walachisch-Deutsch und Deutsch-Walachisches Wörterbuch*” la traduction de *Román* est également *Walach*, et non *Rumäne*, ou encore *Romane. Romäne*.<sup>46</sup> Les Roumains plus érudits de Transylvanie, déjà

<sup>46</sup> Nous rappelons ici, à titre de curiosité, l'opinion de *J. Jung*: „Zum Schlusse die Bemerkung, dass ich mich der Bezeichnung „Rumänen” bedient habe, weil sie in Ungarn die gebräuchlichere geblieben ist, obwohl man von anderer Seite mehr oder minder nachdrücklich für „Romanen”, „Romänen”, „Rumunen” eintrat” (*Römer und Romanen in den Donauländern*. Innsbruck, 1887., p. VII). Autour des malencontreuses polémiques à propos de cette dénomination, notons encore les vues caractéristiques de *Mangiuca*: „Die Magyaren... fangen in letzter Zeit an, in Absicht um den Nymbus der *Daco-Romanen* diesbezüglich zu verdunkeln, ebenfalls *Romen* und *Rumun* zu schreiben” *Daco-romanische Sprachforschung*. Separatabdruck aus der *Romänischen Revue*. II (1886), p. 27. Dans le chapitre intitulé „Rumunen und rumunisch” il ne se gêne pas pour dire que *Aron Pumnul* défendit la forme

à l'époque qui précéda la guerre de l'indépendance hongroise, servirent vigoureusement la cause de la popularisation du nom corrigé. L'avocat D. T. Bojâncă, dans son ouvrage pédagogique offert à l'école normale d'instituteurs roumains d'Arad, intitulé „Diregătoriul bunei-creșteri”, écrit: „Ubiubi deinceps vox *Romanus* sive substantive, sive adjective sumpta apparuerit, ubique *Valachicus* intelligendus est”. Sans ces antécédents, lors de l'assemblée nationale roumaine du 15 mai 1848, les Roumains auraient pu exiger tout au plus qu'on les nommât en hongrois *rumun*, et non *román*, comme ils l'exigèrent en réalité. Mais déjà alors, la propagande roumaine était parvenue à introduire habilement dans la presse et la littérature étrangères les formes commençant par *ro-*, *Ro-*. Comme preuve, nous nous en référons à l'ouvrage d'inspiration daco-roumaine en trois volumes de J. A. Vaillant, intitulé „La *Romanie* ou l'histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Arda-liens, Valaques et Moldaves, résumés sous le nom de *Romans*”. Dans le numéro du 25 janvier 1848 de la Revue Indépendante de Paris, Saint-Martin écrit un article intitulé „La *Romanie* ou Moldo-Valaquie”. La propagande roumaine obtint des résultats plus importants dans la presse allemande. Un auteur roumain anonyme commença en 1849 la publication d'un ouvrage en trois fascicules; le titre du premier fascicule est: „Die *Rumänen* der österreichischen Monarchie”, celui des deux fascicules suivants: Die *Romanen* der österreichischen Monarchie” avec l'acceptation déjà complète de *Romanus* (1850—1851). Le journal bilingue des Roumains de Bucovine parut en 1850 sous le titre de „Gazeta Românească”, traduit par „*Romanische Zeitung*”. Il est intéressant de remarquer la modification du titre de la grammaire de I s z e r dont le titre était encore lors de sa première publication en 1844 „Walachische Sprachlehre” et qui en 1855 devint „Walachische oder *romänische* Sprachlehre”. Nous ne mentionnons plus d'autres cas; signalons pourtant que dans la période d'après guerre, on retrouve encore le flottement des formes en *o* et en *u*, et que la propagande roumaine fait tout son possible pour imposer partout dans le monde la forme artificiellement remaniée du nom ethnique. C'est pourquoi nous rencontrons encore nouvellement

---

*Rumân*, parcequ'il ne connaissait pas la prononciation populaire (comme si le peuple roumain eût jamais dit *Român*!). En même temps il propose à la Curie et aux Français les expressions ‚Daco-Romanus’ et ‚Daco-Romains’, disant l'introduction de celles-ci nécessaire „im Interesse der Wissenschaft”.



des discussions sur l'emploi des variantes *Rumäne-Romäne, rumeno-romeno*, etc. (étant donné que chez les Français le mot *romain* signifie 'habitant de Rome, citoyen de l'empire romain', le changement de *roumain* en *romain* rencontre des difficultés; aussi la mode inaugurée par Vaillant a-t-elle dû échouer). Le manque d'unité pour la dénomination du pays est encore plus grand; auprès des deux expressions employées par les Allemands, *Rumänien-Romänien*, les Italiens ont quatre noms différents pour désigner la Roumanie: *Rumenia — Romania — Rumania — Romania*, parmi lesquels le nom *Romania* a le timbre le plus agréable pour des oreilles daco-roumaines, tandis que le mot *Rumenia* plaît le moins. En Bulgarie, le philologue distingué *Mladenoff*, souleva des objections contre l'emploi devenu de plus en plus fréquent du mot *Romanija*, au lieu de la forme plus ancienne *Rumania*. Le but de ces tendances nourries par le daco-roumanisme, et qui dans le monde entier et même en Hongrie, comme nous allons le voir, fonctionnent déjà avec succès, est d'obtenir, par vanité nationale, que le pays des Roumains, situé à l'orient de l'Europe, soit nommé du même nom populaire qui désignait autrefois tout l'Imperium Romanum, et tout l'orbis Romanus. *Romania* était jadis l'opposé de la *Barbarie* et signifiait au sens figuré, la civilisation romaine, la romanité. Quand les Germains — 'Romaniae eversores' — firent échouer l'empire romain occidental, le nom *Romania* passa à désigner la monarchie byzantine, l'Empire Oriental.<sup>47</sup> Le nom d'une partie de l'ancienne Italie, organisée en colonie de l'Empire byzantin, conserve jusqu'à nos jours cette appellation (*Romagna* = l'ancien exarchat de Ravenne). Au temps de l'empire romain-germanique, *Romania* était le nom de l'Italie d'aujourd'hui, et l'empereur d'Allemagne lui-même se nommait *imperator Romanorum*.

Nous pouvons puiser d'intéressantes données se rapportant à l'histoire du nom national du roumanisme dans des sources hongroises et dans des sources concernant la Hongrie. Parmi ces

---

<sup>47</sup> Le nom de la plaine thrace est également *Romanjá* (*Jireček, Das Fürstentum Bulgarien. Wien, 1891, pp. 8, 115, 194*) et le nom *Romania* est en connéxité également avec *Rumélie* (en turc: *Rumili*) qui signifie la Turquie d'Europe. L'Empire Oriental qui exista de 1204 à 1261 fut appelé par Geoffroy de Villehardouin dans ses mémoires, également sous le nom de *Romenie*, et son propre titre à lui était „maréchal de Champagne et de Romenie". V. Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du dix-septième siècle... par M. Petitot. Tome I. Paris, 1819., passim.

sources, nous en rappellerons quelques-unes, car nous sommes convaincus que le fait de la conservation du nom *Romanus* par les Roumains, joua un grand rôle dans la naissance de la croyance de la continuité transylvanienne des Roumains. En effet, là où les historiens plus anciens trouvèrent des pasteurs de langue roumaine, soit dans les Balkans soit en Transylvanie, ils les considéraient partout comme les descendants directs des Romains, surtout quand on savait aussi que leur nom populaire était *Rumân*, si semblable au nom *Romanus*.

A partir du XIV<sup>e</sup> siècle nous rencontrons souvent cette déclaration étonnante au premier abord, que les Roumains se désignent eux-mêmes par le nom de *Romani*. Dans son rapport en latin du 16 décembre 1534, le Dalmate Tranquillus Andronicus écrit: „malgré que les Roumains se nomment maintenant *Romanos*, à part leur langage fortement déformé et mélangé de différentes langues barbares, ils n'ont en eux rien de romain”.<sup>48</sup> Della Valle, de naissance padouane, accompagnant Aloïs Gritti à travers la Petite Valachie (1532—34) d'après les renseignements reçus des moines grecs du monastère de Dealu et d'après ses propres expériences, écrit que les Roumains „conservano il nome de *Romani*; ma per il corso de tempi, hanno corrotto si il nome, et li costumi, che a pena s'intendono, però al presente si dimandon *Romei*”.<sup>49</sup> Ferdinand I, dans sa lettre du 23 novembre 1548, adressée à l'archevêque d'Esztergom, Miklós Oláh, rappelle que „Valachi... quos ab ipsa rerum Domina Urbe Roma oriundos constat, unde nunc quoque sua lingua *Romani* vocantur” (les Roumains qui, descendant de la reine du monde, Rome, se désignent encore aujourd'hui dans leur langue du nom de *Romani*<sup>50</sup>). Le père Antoine Possevin voyageant en Europe Orientale comme délégué du Saint-Siège, arrivant en Transylvanie en 1583, publie déjà sur eux une théorie d'origine: „... antiquum Romanorum genus, qui et sese *Romanos* adhuc vocitant, atque olim sive ex coloniis Romanorum, sive ex iis, qui ad metalla damnati erant, descenderunt” (ancienne nation romaine qui emploie encore de nos jours le nom de *Romani*, et qui descend

<sup>48</sup> Fontes Rerum Transylvanicarum IV, p. 243, „... nunc se *Romanos* vocant; sed nihil *Romani* habent, praeter linguam et ipsam vehementer depravatam et aliquot barbaricis idiomatibus permixtam”.

<sup>49</sup> Cp. Claudio Isopescu, *Notizie intorno ai Romeni nella letteratura geografica italiana del cinquecento*. Bulletin de la section historique. Académie Roumaine. Tome XVI (1929), p. 15.

<sup>50</sup> Cp. Veress, *Bibliografia română-ungară*. București, 1931. II, p. 259.



soit des colonies romaines d'antan, soit des forçats condamnés au travail dans les mines<sup>51</sup>). Dans le dialogue de l'ouvrage des Farkas Kovacsóczy (Kolozsvar, 1584) intitulé „De administrando Regni Transylvaniae” figure cette question: „... Valachi nostri, qui se nunc etiam Romanos vulgo venditant, eorum (sc. Romanorum) reliquiae sunt?” (nos Roumains qui se nomment encore ordinairement *Romani*, sont ils les descendants des Roumains?<sup>52</sup>). Paul Lisznayai déclare à son tour ouvertement que les Roumains sont appelés en latin *Romani*: „... Volachice vocantur *Rumuny*, latine *Romani*, hungarice autem vocantur *Oláh*, et in plurali *Oláhok*”.<sup>53</sup>

Naturellement on ne peut pas tirer de ces données la conséquence que le nom des Roumains au XIV<sup>e</sup> siècle était déjà *Romani*, ce ne fut que la propagande daco-roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'efforça d'introduire cette forme ensemble avec la théorie de la continuité dans l'opinion publique européenne. Dès les temps les plus anciens ils s'étaient nommés tout simplement *rumân*, prononcé avec *ou*. Les humanistes latinisants ni personne n'a encore pensé à écrire ce nom autrement que *Romanus*. Si nous tenons compte du fait que d'après la conception des humanistes les Roumains parlaient un latin mélangé et altéré d'éléments barbares, il n'y a rien de plus naturel que de supposer qu'ils voyaient également dans la forme *rumân* la corruption du *Romanus*, qu'ils s'empressèrent de corriger pour le conformer à leur savoir classique. En somme, ils firent la même chose que plus tard les adeptes de Sinkai, avec la différence que chez eux, la réforme phonétique du nom n'avait encore aucune tendance politique.

Au XVII<sup>e</sup> siècle nous rencontrons les premiers essais visant la transcription en caractères latins du mot *rumân* qui s'écrivait sans aucune difficulté en caractères cyrilliques. J. Tröster, dans son livre intitulé „Das Alt Neue Teutsche Dacia” (Nürnberg, 1666) écrit: „Letzlich heissen sie in ihrer Sprache nicht Walachen oder Bloch, sondern *Rumunos* oder Römer” (p. 327). Il est apparent que Tröster identifie sans hésiter le nom ethnique de forme phonétique populaire avec *Romanus*. Dans la transcription de Toppeltinus il est visible que le mode d'écrire la voyelle *â*, lui occasionne de sérieuses difficultés: „Illud

<sup>51</sup> Fontes Rerum Transylvanicarum, V, p. 209.

<sup>52</sup> Cp. L. Szádeczky, *Kovacsóczy Farkas kancellár, 1576—1594* („Le chancelier Kovacsóczy Farkas, 1576—1594”). Biographies historiques hongroises. VII, p. 41.

certo scio, quod etiamnum hodie nostri Valachi se vocitant *Rumuin*, id est *Romanos*".<sup>54</sup> Comme s'il eût voulu faire sentir avec le *u* le caractère vélaire de *â*, et avec le *i*, la position élevée de la langue, faits qui, en effet, caractérisent cette voyelle particulière du romain. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Stanislav Orichovius nous fait connaître une troisième possibilité de transcription, ou plutôt de substitution phonétique: „Hi eorum lingua *Romini* a Romanis, nostra Walachi ab Italis appellantur".<sup>55</sup> Il est curieux de voir que Orichovius remplace l'*u*, qui se présente régulièrement dans la première syllabe des formes transcrites, par un *o*, probablement pour obtenir une plus grande ressemblance avec *Romanus*, mais cette substitution se fait encore indépendamment de tout dacoromanisme. Un des représentants les plus éminents de la culture humanistique en Hongrie, d'origine roumaine, Mihály Halics, en 1674 dans une ode en caractères latins adressée à Páriz Pápai, se dénomme *Romanus Apollo*,<sup>56</sup> car il sentait bien que dans le texte roumain de son ode, c'était précisément la forme populaire, qui exprimait le mieux son intention de saluer son camarade hongrois en tant que condisciple d'origine roumaine de celui-ci.<sup>57</sup> Dans la dédicace latine, au lieu de „*Valachicae*" on trouve „*Carmen primo et unigenitum Linguae Romano-Rumanae*", et la date et la signature sont également en latin: „*Nob. Romanus Civis, de Cáránsebes*".<sup>58</sup> Halics, de même que ses contemporains, était persuadé que les Roumains de Transylvanie et du Banat étaient les descendants directs des colons daco-latins, et c'est pourquoi il n'a pas le moindre scrupule et est entièrement de bonne foi, en se dénommant à la manière des humanistes *Romanus Civis*. Qu'il aurait pu sans s'humilier, se dénommer *Valachus*, prouve le cas de son contemporain qui s'était encore plus fortement magyarisé que lui, le moine franciscain Kájoni

<sup>53</sup> *Origo gentium et regnorum, post-diluvianorum, a Japheto, Semo, et Chamo, eorumque posteris*. Debrecini, 1693., p. 97.

<sup>54</sup> *Origines et occasus Transylvanorum*. Lugduni, 1667. cap. VI, p. 55.

<sup>55</sup> Cité par Tr. Laurian, *Tentamen*, p. XXXIX.

<sup>56</sup> Cp. avec Dacoromania IV (1924—1926) 1927, p. 106. Il est intéressant que Drăganu lui-même écrit à un endroit, „*Romanus Apollo*" (ib. p. 97) quoique dans le même article il corrige les erreurs de copie de N. Densusianu.

<sup>57</sup> Au lieu de *Valachus*, N. Ch. Quintescu emploie une forme moitié savante et moitié populaire: *De deminutivis linguae Rumanicae*. Berlin, 1867.

<sup>58</sup> V. le fac-similé de l'ode dans l'article de M. Drăganu, *Mihail Halici* (Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII.) après la page 169 du IV<sup>e</sup> vol. de la revue Dacoromania (cp. encore Veress, *Bibliografia română-ungară* I, p. 116, No. 213).



qui signait son nom de la manière suivante: „Joannes Kájoni *Valachus* de Kis-Kajon”. Nous rappelons encore la thèse de Thomas Scharsius, d'origine transylvaine, qui parut à Wittenberg en 1690, et dans laquelle il écrit: „... Valachi Romanorum reliquiae, siquidem eorundem lingua, Latinum sermonem haud obscure redolens, originem Italicam facile prodit, quin ipsimet Valachi sese *Rumuni* hoc est *Romanos* appellant”.<sup>59</sup> La forme transcrite avec *e*, apparaît également au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans son ouvrage intitulé „De regno Dalmatiae” J. Jo. Lucius écrit: „Valachi autem hodierni, quicunque lingua Valachica loquuntur, se ipsos non dicunt Vlahos aut Valachos, sed *Rumenos*”.<sup>60</sup> Les remarques explicatives „id est Romanos”, „hoc est Romanos” ajoutées régulièrement de façon presque stéréotype aux mots *Rumun*, *Rumuin*, *Romin*, *Rumen*, prouvent clairement que la connexité de la forme savante et des formes populaires fut sentie de tout temps. Il est donc compréhensible qu'en raison des imperfections de l'historiographie de l'époque, on était inévitablement amené par ce fait à croire que, les Roumains étaient partout (aussi en Transylvanie), les descendants directs des colons romains. Le nom *Rumuny* est pour ainsi dire le seul argument de András Dugonics quand, animé du même esprit naïf dont s'inspirent aussi la plupart des données rappelées plus haut, il dit: „Que ce peuple qui s'étend sur quelques parties de la Hongrie et de la Transylvanie et sur toute l'étendue de la Valachie et de la Moldavie, et qui s'est réinstallé dans la Dacie conquise par Trajan, soit descendu des Romains, voilà ce qui est prouvé par le fait que maintenant encore ils se dénomment *Rumuny* c'est-à-dire Romains; et en plus, la langue qu'ils parlent actuellement n'est autre que la langue romaine”.<sup>61</sup>

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que le nom ethnique de toutes les quatre branches des Roumains remonte originairement à *Romanus* qui, chez les Roumains du nord, avait abouti à *Rumân*. Cette forme fut, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, relatinisée en *Român* pour mieux montrer l'origine romaine de ce peuple et aussi pour la distinguer, même au point de vue phonétique, du mot *rumân* signifiant 'serf, esclave' dès l'époque de la domination turque et grecque ou peut-être même depuis une

<sup>59</sup> *Memorabilia aliquot Transylvaniae*. 1690., cp. Veress, *ou. c.*, p. 131.

<sup>60</sup> Schwandtner, *Scriptores* III, pp. 3, 459. *Ib.*, p. 460 nous trouvons les mots *rumaneste*, *Rumana*, *Rumen Munten*, écrits conséquemment avec *u*.

<sup>61</sup> Etelka, livre II., p. 23.

époque encore plus ancienne. Par l'influence des classes cultivées ainsi que par celle de l'école et de la presse, la forme archaïsante commence à pénétrer même dans le langage du peuple ce qui prouve que, grâce à une propagande consciente et sûre de ses moyens, on peut influencer même l'évolution populaire des sons d'une langue. Soulignons que nous n'avons point l'intention d'exercer aucune sorte de critique sur ce fait unique dans l'histoire des noms ethniques; nous n'y avons pas insisté que pour montrer le mécanisme puissant de ces mêmes tendances politiques qui, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'ont jamais cessé de présenter les problèmes du romanisme de Dacie sous une lumière trompeuse.

En hongrois, dès les temps les plus anciens jusqu'à la seconde moitié du siècle passé, c'est le nom *oláh* seul qui servait à désigner aussi bien les Roumains transylvains que ceux de l'Ancien Royaume. L'introduction du mot *román*, au détriment de *oláh* qui fait partie de notre vocabulaire historique, s'est opérée en des conditions tout à fait exceptionnelles. L'emprunt de la forme vulgaire *rumân* n'est attesté que dans quelques cas isolés; on la trouve dans le texte d'une danse „hajdu”, publiée par K. Thaly (Ungur-bungur-amaz *rumuj*<sup>62</sup>), dans une remarque du roman „Etelka” de Dugonics (les Valaques continuent à s'appeller *Rumuny* c'est-à-dire Romains<sup>63</sup>) ce qui prouve que ce mot d'un aspect si étranger n'a pas réussi à se répandre dans la langue commune de Hongrie. Kopitar fait également observer que „*Rumân* spricht der Ungar und Sachse *Rumun*”,<sup>64</sup> faisant ainsi allusion à la substitution de l'*â* par *u* dans les milieux saxons et hongrois. Plus récemment c'est Béla Zolnai qui cite ce mot parmi les mots d'emprunt pris dans un sens ironique.<sup>65</sup> La forme *rumun* se rencontre dans les travaux philologiques d'Edelspacher et de Hunfalvy qui, d'après Miklosich, tâchaient de faire une distinction nette entre *rumun* et *román*: „Les *Rumun* sont tous des

<sup>62</sup> V. Alexics György, *Oláh, Román*. Magyar Nyelvőr, XLIII (1914), p. 406.

<sup>63</sup> Etelka, l. c. et dans son ouvrage intitulé *A magyaroknak uradalmak*. Pesten és Pozsonyban, 1801, p. 154. Nous rencontrons le même ordre d'idées chez Huszti András également qui, dans son livre intitulé *Ó és Ujj Dacia, azaz Erdélynek régi és mostani állapotjáról való História* (Vienne, 1791) écrit: „Le nom de ce peuple [sc. des Roumains] dans sa propre langue est *Rumuny*, c. à d. *Római* [= Romain] ou *Romanus*”, p. 135.

<sup>64</sup> Jahrbücher der Literatur. Vienne, XLVI (1829), p. 71.

<sup>65</sup> *Az idegen szavak kérdése nyelvelvészeti szempontból* („Les mots étrangers au point de vue de l'esthétique linguistique”) Magyar Nyelv, XIX (1923), p. 35.



Romans, mais ceux-ci ne sont qu'en partie des *Rumun*". Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on emploie assez souvent la variante *rumén*, formé par l'analogie de l'allemand *Rumäne* et on l'emploie encore de nos jours quand on veut éviter les confusions provoquées par la double signification ('roman' et 'roumain') du mot *román*. Ce germanisme ne pénétra pas dans la langue populaire, quoique sa forme phonique ne soit pas plus bizarre que celle du mot *rutén* 'Ruthène', généralement accepté. Dans les données bibliographiques de Hellebrant qui montrent instructivement le manque d'une dénomination uniforme, on retrouve parfois auprès des mots *oláh*, *román* et *rumén* l'emploi du mot *román*. Ce dernier est le résultat de la contamination consciente de *rumén* et de *román*.<sup>66</sup>

Parmi les diverses variantes mises en circulation à un moment donné, c'est la forme *román* qui en hongrois tend à se généraliser, bien qu'elle ne soit nullement apte à distinguer entre „roumain” et „néolatin, roman”. L'introduction de cette forme dans notre langue n'est qu'un résultat malencontreux des tendances nationales daco-roumaines. C'est au moment des mouvements unionistes de 1848 que les Roumains, à peine reconnus comme nation politique autonome, exigèrent, sous la conduite de Barițiu et Laurian et sur la proposition du vicaire Suluțiu, d'être appelés dorénavant non pas du nom de *oláh* ou de *Walach*, mais de celui de *román*.<sup>67</sup> — De fait, dans le premier projet de loi sur les minorités, datant du 21 juillet 1849, il s'agit déjà de la nation 'román' (= roumain) et non 'oláh'. Bien que ce projet ne fût jamais promulgué, par suite des événements qui allaient suivre, la législation d'après le Compromis tint compte de cette exigence des Roumains. Même le dictionnaire de Czuczor—Fogarasi remarque que „ce mot employé seul, désigne, suivant leur propre langue, le romanisme oriental, c'est-à-dire les Roumains”.<sup>68</sup> La presse hongroise a aussi contribué à enraciner la nouvelle acception de *román*, sans pouvoir pourtant supplanter son synonyme historique entré dans notre langue, il y a mille ans. L'expansion

<sup>66</sup> V. l'histoire plus détaillée de ces variantes: Egyet. Phil. Közl. LVII (1933), pp. 55—56.

<sup>67</sup> Benedek Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története*. Budapest, 1896—99. vol. II, p. 464, et Miklós Asztalos, *Kossuth Lajos és az erdélyi kérdés* („Louis Kossuth et la question transylvaine”) Budapest, 1928. pp. 113 et 147.

<sup>68</sup> Cp. *A magyar nyelv szótára* („Dictionnaire de la langue hongroise”). V, p. 589.

du néologisme ne rencontra presque pas d'obstacle et aujourd'hui, les Hongrois des Etats successeurs sont obligés de se servir toujours de la forme *román*. Pour éviter toutes sortes d'explications, il est utile d'employer le terme *oláh* dans les ouvrages scientifiques de langue hongroise bien qu'il soit souvent nécessaire de distinguer les *oláh* roumains des autres *oláh*, p. e. des oláh pasteurs de la Haute Hongrie. Nous tenons à rappeler ici un spécimen instructif du malentendu causé par l'acception double du hongrois *román*. La nouvelle de la découverte d'églises romanes en Transdanubie (*román templomok*) a donné occasion au quotidien *Universul* d'informer ses lecteurs de la découverte d'églises roumaines! Peut-être arrivera le temps où non seulement quelques Roumains de Hongrie (p. e. Georges Barițiu) mais aussi les masses larges du roumanisme se rendront enfin compte que dans ce nom il n'y a, au fond, rien de péjoratif ni d'humiliant. „Ce n'est que le ton qui pourrait être ironique ou blessant” (cp. un emploi analogue du nom des Jésuites, des Juifs, ou des Tziganes<sup>69</sup>) — die *Alexics*, mais cet accent emphatique pourrait donner un sens ironique à n'importe quel autre mot. D'autre part, on peut se servir même du mot ‚román’ au sens ironique en parlant de certaines exagérations de la latinomanie, p. e. du dictionnaire „román” de Laurian-Massim. D'autre part, il est certain que tout les deux noms *oláh* aussi bien que *román*, sont susceptibles d'exprimer la latinité du peuple et de la langue roumains.

3. Si l'on jette un coup d'oeil sur l'histoire du mot *oláh*, on voit aussitôt qu'une quantité de discussions s'attachent à ses acceptions anciennes et modernes et que bien des problèmes n'ont pas encore trouvé de solution satisfaisante. A cet égard, il faut naturellement s'opposer aux efforts peu objectifs de l'historio-

<sup>69</sup> Magyar Nyelv XLIII (1914), p. 407., cp. encore M. Keszthelyi, *Román és oláh*. *ib.* XLV (1906), p. 417, et Tibolt Schmidt, *Az erdélyi oláh kérdés és Nagy-Románia* („La question roumaine transylvaine et la Grande Roumanie”), v. particulièrement le chapitre „Oláh vagy román?” D'après M. Drăganu: „Numele acesta, cu care se pare, că ne batjocoresc streinii, dacă știm ce înseamnă, nu e tocmai așa supărător” (*Limba și istorie*. Sibiu, 1909., p. 5). Bálint Hóman emploie également le mot „oláh”, car d'après lui „cette appellation ethnique si souvent considérée comme outrageante par les ignorants, mais inacceptable sous cette interprétation, est au même titre que *tót*, *német*, *orosz*, *olasz* et autres noms ethniques, un héritage historique de la langue hongroise, et son expulsion ne peut être motivée ni expliquée par aucun point de vue politique ni aucune fausse courtoisie! V. Hóman—Szekfű, *Magyar történet* („Histoire Hongroise”), vol. III, p. 450.



graphie et de la linguistique daco-roumaines cherchant à expliquer la fréquence de ce mot à l'est de l'Europe presque exclusivement par la présence de Valaques roumains.<sup>70</sup>

Les noms *vlach*, *valach* etc. remontent, en dernière analyse, selon l'opinion presque généralement admise, au nom de *Volco(-s)*, nom d'une tribu celtique, passé dans les langues slaves, par l'intermédiaire des langues germaniques (cp. aha. *walh* 'romanus'; anglo-sax. *wealh* 'Fremder, Sklave; Britte, Waliser'; a.-isl. *Valir* 'Français'<sup>71</sup>). Ce nom a désigné, aussi bien chez les Slaves que chez les peuples germaniques, n'importe quel peuple romain. Il est connu que l'acception slave (*iz Vlahä* = d'Italie') qu'on rencontre pour la première fois dans la biographie de Méthodius, atteste le mot *vlah* au sens de 'Italus, homo Italicus'

<sup>70</sup> On ne pourrait pardonner cette façon de procéder qu'à des philologues amateurs tels que par exemple Théodore Filipescu, dont l'ouvrage intitulé „Die rumänischen Kolonien in Bosnien” fut critiqué par Weigand dans ces termes: „Der Name „Vlah, Walach” ist wie für ihn wie für so viele seiner Landsleute gleichbedeutend mit „Rumäne”, obgleich schon oft genug auf das Haltlose dieser Ansicht hingewiesen wurde”. Jahresb. XIV—1908, p. 172. P. Skok dit au sujet des abus de ce genre à peu près la même chose: „In der rumänischen Sprach- und Geschichtsforschung übertreibt man stark, wenn man alle skr. Wlachen mit Rumänen identifiziert. Vgl. meine diesbezügliche Kritik in Glasnik skop. nauč. društva III. 162 f., und 292. f.” Zeitschrift f. rom. Phil. L (1930), p. 269, n. 1.

<sup>71</sup> Consulter à ce sujet la littérature suivante: Arbois de Jubainville, *Introduction à l'histoire de la littérature celtique*. Paris, 1883. p. 10, ss. Melich, *Szláv jövevényszavaink* („Les mots d'emprunt slaves en hongrois”) vol. I., 1<sup>ère</sup> part. p. 157, ss.; V. Kiparsky, *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*. Annales Acad. Scient. Fennicae, B. XXXII. Helsinki, 1934, p. 190. — Des étymologies erronées, divergentes de cette explication, sont énumérées par Miklosich dans son travail *Die slavischen Elemente im Rumunischen*. Denkschriften-Wien, XII, p. 1, ss. Inacceptable est aussi le raisonnement de W. Milkowicz d'après lequel les Germains septentrionaux et les Slaves, peuples blonds, auraient appelé les habitants des provinces méridionales 'bruns' ou plus exactement 'noirs' à cause de la différence de la couleur des cheveux. Les mots *vlah*, *valah* etc. dériveraient, par conséquent, d'un mot germanique qui signifie 'noir' (cp. le supplément de Münchener Allgem. Zeitung, 1897., et Egyet. Phil. Közl. XX—1898, p. 201), v. germ. septentr. *blak*, *blök*, anc.-angl. *blace*, *blac*, *blaec*, aha. *blah*, *plah*, 'noir'. L'explication de l'inscription runique *Blakumen*, trouvée à l'île de Gotland mériterait par contre un sérieux examen; ne doit-on pas partir dans ce cas spécial de la signification „homines nigri”? Nous ne sommes pas du tout convaincus que *Blakumen* se réfère aux Roumains comme le pensent nouvellement R. Ekblom (*Die Waräger im Weichselgebiet*. Arch. f. sl. Phil. XXXIX—1924, p. 211) et Drăganu (ou. c. pp. 223, 404). V. encore Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. I p. 309.

dès le IX<sup>e</sup> siècle. Il est aussi certain qu'aux environs de Termoli (ville maritime en Italie) les habitants slaves de la région appellent les Italiens ‚Vlasi‘ jusqu'à nos jours.<sup>72</sup> On rencontre le même mot au sens d'Italien dans les langues suivantes: croate de Dalmatie, croate kaïkavien, *vlah*; slovène *lah*; tchèque, *vlach* ‚Italienner, Wälscher, Wahle‘; slovaque *vlach*; haut-sorbe *wloch*; pol. *wloch*. Au sens de ‚Dalmate latin‘, le mot est attesté dès le XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>73</sup> Le même mot signifie par contre ‚roumain‘ en bulgare: *vlach*, en serbe: *vlach*, en ruthène et en russe: *voloch*. Remarquons qu'en vieux-russe *volóch* signifie ‚Italien‘ (cp. Pawlowsky, Kiparsky), tandis que le pol. *wloch* est emprunté selon Melich, au russe. En hongrois nous avons également *oláh* ‚Roumain‘, mot emprunté à une langue slave, probablement au bulgare et aussi *olasz* (< *vlas*) ‚Italien‘, provenant du pluriel du même mot.<sup>74</sup>

Reste encore à parler des *Voloch* dont fait mention la chronique dite de Nestor et que certains auteurs identifient, sans aucune preuve suffisante, aux ancêtres des Roumains.<sup>75</sup> On ne

<sup>72</sup> Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 35.

<sup>73</sup> S. Dragomir cite l'indubitable indication suivante, de l'époque de Stefan Prvoencani (1215—19): i da ne jemlje Srblin Vlaha bez suda, ce qui dans la traduction latine de l'époque se dit: et ut Sclaus non apprehendat Raguseum sine iudicio (cp. *Vlahii et Morlacii*, p. 52).

<sup>74</sup> Melich, *Néhány magyar népnévről* („Sur quelques appellations ethniques du hongrois“). *Oláh, olasz*. Magyar nyelv. V (1909), p. 433, ss. M. Melich considère comme possible que nous ayons emprunté le mot ‚*oláh*‘, aux Roumains eux-mêmes; v. à ce sujet notre étude „*Le nom national des Roumains*“: *Egyet. Phil. Közl.* 1933. Tirage à part, p. 7.

<sup>75</sup> V. encore les ouvrages indiqués par Friedwagner, *l. c.* pp. 702—3. Il est assez surprenant de voir que M. Giurescu qui, en matière de sens critique dépasse de beaucoup M. Iorga, voit dans la chronique de Nestor également une preuve certaine de l'existence d'une population mélangée slavo-roumaine(!), politiquement organisée sur le territoire occupé par les Hongrois conquérants (*Istoria Românilor*, p. 263). A juste titre nous aurions pu attendre de lui qu'il construise avec moins de sûreté sur les données troubles, ou tout au moins équivoques de la chronique russe. Déjà en 1861, Miklosich remarquait dans l'édition de Nestor que „Nestor darf in Zukunft nicht als Zeuge für das Dasein der Walachen in Dacien angerufen werden“ (p. 82). Schlözer également tient pour impossible l'identification avec les Roumains: *Nestor, Russische Annalen in ihrer slavonischen Grundsprache*. Göttingen, 1802. Zweiter Teil, p. 81. Parmi les nouveaux traducteurs de la chronique, Trautmann ajoute aux *Voloch* l'explication suivante: „*Volochen*, 2, 3, 14, romanisches Volk im Donaugebiet (mutmasslich die Vorfahren der späteren Rumänen). Šachmatov, *Izv. Tavričeskoj učonoj archivnoj kommissii*. Jahrg. 31 (1918), S. 234—240.“ ce qui montre clairement qu'il n'a pas l'inten-



saurait décider si le compilateur des annales russes voulait identifier les Volochove, cités parmi les peuples d'origine japhétique, à ces peuples qui avaient subjugué les Slaves de la région danubienne. Toujours est-il que ces Voloch danubiens devaient être une race belliqueuse et robuste, qui, avant la conquête du pays par les Hongrois, savait s'opposer glorieusement à l'expansion slave „les obligeant à se retirer, au moins en partie, dans la région de la Vistule". Mais bientôt après, survinrent les Ougors blancs<sup>76</sup> du côté de l'Est et, après avoir chassé les Voloch du pays des Slaves, ils en prirent possession. Bien qu'on soit encore loin d'avoir une opinion unanime sur la nationalité de ces Voloch, il est certain qu'on peut laisser de côté les essais d'identification soit avec les Celtes de Šafarik, soit avec les Bulgares de la Volga de Réthy.<sup>77</sup> La solution de ce problème devrait être cherchée plutôt parmi les peuples de l'Empire Franc Oriental et plus tard, au X<sup>e</sup> siècle, parmi ceux de l'Empire d'Allemagne. Comme pour Nestor le nom *Voloch* pouvait être, selon toute probabilité, le synonyme slave de *Romanus*, il faut tenir compte de tous les peuples de l'empire aussi bien des Allemands que des peuples italiques, d'autant plus que ces derniers étaient en effet connus sous le nom de Vlach, dans les langues slaves occidentales et le sont restés jusqu'à nos jours. L'identification avec les Roumains est inadmissible pour deux raisons essentielles: d'une part, le roumanisme ne figure jamais au moyen âge comme un élément dominant, et d'autre part, à l'époque de Nestor, ni le sens de *Walh*, *Walah*, *Vlah*, *voloch*, dans les langues slaves et germaniques, ni celui de *olasz*, en hongrois (et peut-être, celui de *oláh*, *voláh*, *valáh* < *vlach*) n'était pas encore fixé comme aujourd'hui; au contraire, ce nom pouvait se rapporter à n'importe quel peuple néolatin en formation. Il n'est pas impossible que les Voloch de Nestor soient tout simplement les divers peuples de l'Eglise occidentale de même que plus tard les Turcs appliqueront le nom vlach au sens de „chrétien" même aux Hongrois!<sup>78</sup> L'état sémantique actuel du nom

---

tion de prendre une attitude plus précise (cp. *Die altrussische Nestorchronik, Povest' vremennyh let. Sl.-balt. Forsch. Heft VI. Leipzig, 1931. p. 282*).

<sup>76</sup> Concernant le problème des „Ougors blancs" (= Hongrois, ou peut-être Kazares) et des „Ougors noirs" (= Hongrois) v. Zsirai, *Jugria. Finnugor népnevek. I. Budapest, 1930. p. 103, ss.*

<sup>77</sup> Réthy László, *Anonymus az erdélyi oláhokról* („Le Notaire anonyme et les Roumains de Transylvanie"). Budapest, 1880. pp. 42—3.

<sup>78</sup> V. Réthy László, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*<sup>2</sup>. Nagy-Becskerek, 1890. pp. 123—24.

est le résultat d'un processus de rétrécissement de signification conditionné avant tout par des facteurs d'ordre géographique et historique. Le sens plus large du mot qui embrassait en principe aussi le roumanisme, fournit ce fil mince et tissé d'éventualités d'ordre sémantique, grâce auquel certains chercheurs se risquent à considérer les Voloch de Nestor comme des Roumains, ne s'appuyant que sur l'élasticité sémantique de ce nom. Les Roumains n'ont pas plus de droit de s'y identifier que les Italiens, les Dalmates, les Walh presque complètement disparus des Alpes autrichiennes et bavaroises, ou d'autres débris romanisés. Cette tendance de l'historiographie roumaine ne pourrait être nullement justifiée puisqu'à l'époque de la prise en possession du bassin des Carpathes par les Hongrois, le long du Danube, de Dévény à la Porte de Fer, il n'y avait pas de Roumains sédentaires. En leur attribuant les hauts faits relatés par Nestor, il faudrait supposer que tout le roumanisme primitif — y compris toutes les quatre branches principales, restées en symbiose et ayant une langue commune au moins jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle — aient habité pendant plusieurs centaines d'années les régions situées au nord de la Save ce qui, en considération des faits que nous analysons dans notre travail, nous paraît une supposition absurde. Quiconque essaye d'identifier les Voloch danubiens de Nestor avec les ancêtres des Roumains, s'oppose nécessairement à tous ces arguments historiques et linguistiques, qui militent pour la théorie d'un habitat primitif sud-danubien. Le romanisme de la péninsule balkanique, voué à la vie pastorale — que nous considérons comme le noyau primitif du roumanisme — était certainement trop peu nombreux et mal outillé pour exécuter au cours des VIII et IX siècles des hauts faits d'armes dignes de l'attention du chroniqueur. Même sur la péninsule balkanique, aucun renseignement sur eux ne nous est transmis avant le X<sup>e</sup> siècle et les Byzantins, eux aussi, empruntent aux Slaves leur nom de Βλάχοι.

L'on sait que le nom *vlach* a été usité non seulement comme dénomination ethnique, mais aussi comme nom de profession. Depuis un certain temps les pasteurs furent désignés de ce nom, sans distinction s'ils étaient d'origine roumaine, coumane, albanaise, serbe, bulgare, etc. Ce changement de sens s'explique par le fait que le roumanisme constituait le peuple pasteur des Balkans par excellence. A la différence des Bulgares et des Serbes, les Roumains n'ont mené aucune espèce de vie d'État



jusque dans le haut moyen âge, et ce fut précisément leur manière de vie nomade, réfractaire par définition à l'idée même d'un Etat, à limites plus ou moins fixes, qui détermina la transformation de la dénomination ethnique en un terme qui finit par signifier 'berger errant', 'pasteur nomade'. Vu la situation juridique spéciale des pâtres valaques dans tous les Etats où ils avaient l'habitude d'amener leurs troupeaux, les conditions favorables à cette évolution sémantique doivent avoir existé depuis une époque très ancienne et c'est une inadvertance bien grave que de dire que la signification de 'pasteur nomade ou transhumant' ne se fût développée qu'aux XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles.<sup>79</sup> Cette dernière devait exister déjà au X<sup>e</sup> siècle quand, pour la première fois, les sources byzantines commencent à faire mention des Valaques. Nous sommes d'accord avec M. Capidan pour admettre que, dès le XI<sup>e</sup> siècle déjà, les Grecs s'étaient servis, eux aussi, de ce nom au sens de 'pasteur',<sup>80</sup> ce qui nous paraît fort plausible aussi par suite de la constitution ethnique fort mélangée du roumanisme. A notre avis, le changement de sens en question (*vlach* ~ 'pasteur') s'est effectué au moment où l'on commença à désigner par

<sup>79</sup> Les vues de M. Drăganu lui furent suggérées par des points de vue absolument étrangers à la science. Citons, à titre d'échantillon, le passage suivant: „Până în sec XVI. Vlahii constituiau o naționalitate proprie. După această dată desnaționalizându-se, *Vlah* a ajuns să însemne „pastor” în general fără deosebire de naționalitate” (*Românii în veac. IX—XIV*, p. 27, n. 2). Drăganu a beau se référer à S. Dragomir, car ce dernier qualifie aussi par trop librement de Roumains, des éléments serbes et autres. M. Graur, dans son compte-rendu sur l'oeuvre citée de Drăganu, écrit: „Malheureusement, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, *Valaque* a souvent le sens de „berger” même quand il s'agit de gens qui ne sont pas Roumains, et il n'est pas démontré pour tout le monde que cette confusion soit apparue seulement au XV<sup>e</sup> siècle” (Bulletin de la Société de Linguistique XXX—1935, p. 104). Drăganu tient au XVI<sup>e</sup> siècle pour pouvoir qualifier de Roumains tous les Valaques de l'époque antérieure. Son affirmation que dans les diplômes latins de Hongrie le mot *vlach* signifierait exclusivement „Roumain” pendant tout le moyen âge, est également inexacte (cp. *ou. c. p.* 38). La plupart des données sont en effet de nature à rendre la démonstration péremptoire de la signification de „pasteur” à l'opposé de ceux qui partagent les points de vue de Drăganu, plus ou moins malaisée. Nous connaissons toutefois une donnée qui répond aux exigences les plus délicates, et qui est, en plus, médiévale: „Gyenge Johannes *wolahus seu pastor*”. Ce Valaque, attesté sur le territoire du comitat de Pest et au nom hongrois, figure dans un diplôme écrit en 1483 et conservé aux Archives Nationales (Orsz. Lt. Dl. 18.776. — Communication de M. István Szabó).

<sup>80</sup> *Aromânii*, p. 32—33.

ce nom aussi des éléments de langue non-roumaine, d'après leur vie de pâtres. Le grand nombre de Vlach aux noms étrangers les plus divers qu'on trouve cités, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, dans les documents royaux de Dalmatie et de Serbie,<sup>81</sup> ne sont certainement pas tous des Roumains et ce n'est que leur occupation identique à celle des Roumains qui constitue le seul motif de ce qu'ils sont désignés par le même nom que les pâtres roumains. Une donnée souvent répétée d'Anne Comnène „καὶ ὅποσοι τὸν νομάδα βίον εἴλοντο (Βλάχους τούτους ἢ κοινῇ καλεῖν οἶδε διάλεκτος)“<sup>82</sup> (et tous ceux qui menaient une vie nomade [l'usage commun les appelle généralement du nom vlach]) pourrait difficilement être interprétée autrement que, déjà au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, on pouvait appeler ‚vlach‘ n'importe quels groupes de pasteurs sans tenir compte de la langue qu'il parlaient.<sup>83</sup> Nous ne voulons pas dire par là que, dans un grand nombre de cas, les bergers cités sous le nom de ‚Vlach‘ ne soient pas de Roumains; au contraire nous sommes persuadés que la plupart des mentions médiévales de Vlachi (Βλάχοι, etc.) se réfèrent à des bergers formés exclusivement, ou au moins en majorité, de Roumains. De plus, le nom ‚vlach‘ pouvait servir à désigner aussi des bergers d'origine roumaine, mais slavisés ou hellénisés dans la suite qui restaient fidèles à leur occupation ancestrale même après l'oubli de leur idiome antérieur. Enfin, il y avait des bergers ‚vlach‘, ‚valach‘ ou ‚volach‘ qui, au point de vue ethnique, n'avaient rien à voir avec les Roumains, ne s'étant acquis ce nom collectif que par suite de leur occupation et de leur position juridique exceptionnelle.<sup>84</sup>

Le sens de „pâtre“ du nom ‚vlach‘ est donc un précieux témoignage, prouvant que l'occupation primitive des Roumains est à chercher dans la vie nomade pastorale qui, sur certains points et à certains moments, pouvait revêtir la forme de transhumance.

<sup>81</sup> Cp. Réthy, *ou. c.* pp. 118, ss.; P. Skok, *Archiv za arbanasku starinu II* (1924), p. 135; Pușcariu, *Studii Istroromâne*, vol. II, p. 5.

<sup>82</sup> VIII, 3. éd. Reifferscheid, vol. II.

<sup>83</sup> C'est dans ce sens que le passage en question est récemment interprété aussi par Capidan, *l. c.* et Brătianu, *Vlaques et Bulgares* (v. dans son ouvrage intitulé *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*. Bucarest, 1935. p. 132).

<sup>84</sup> Pour la signification ‚berger, pâtre‘ des mots *vlach*, *valach* v. encore Miklosich, *Die slav. Elemente im Rumunischen*, l. c., p. 2; T. Lehoczky, *Adatok a vlach szó értelmezéséhez* („Éléments servant à l'interprétation du mot *vlach*“). *Ethnographia XII* (1901), pp. 108—10; J. Ernyei, *Oláh vagy valach?* *ib. XV* (1904), pp. 256—64; István Knieszsa: *Századok LXIX* (1935), p. 91.



A côté du nom ethnique proprement dit *Rumân, Armăn, Rumăr, \*Rumôn* qui, à ce que nous avons exposé plus haut, constitue un nouvel argument en faveur de ceux qui placent l'habitat primitif du roumanisme dans la péninsule balkanique, la dénomination 'vlach', elle aussi, nous ouvre de larges perspectives sur la pré-histoire du peuple roumain. Les témoignages de ces deux noms ethniques s'accordent parfaitement avec les autres arguments qui nous obligeront à nous opposer contre les théories dacoroumaines et à défendre la vérité historique.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



## II.

### **La domination romaine en Dacie et les problèmes concernant le romanisme de cette province.**

*1. La prétendue latinisation des Daces avant la conquête romaine. — 2. Les questions qui se posent au sujet du romanisme de Dacie. — 3. Conditions ethniques. — 4. La Dacie et les Barbares. — 5. Les invasions germaniques et la civilisation romaine de Dacie. — L'évacuation de la Dacie et le problème de la survivance de la population de langue latine. — 7. La critique de la théorie dite de l'admigration.*

Depuis que A. Dopsch eut publié son ouvrage d'une importance capitale sur les „Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung”<sup>1</sup> et par là, jeté les fondements d'une discussion scientifique de large envergure, il s'est cristallisé, parmi les spécialistes s'occupant du problème de la continuité de la culture et de l'élément romains, le principe méthodologique certainement juste de la nécessité d'étudier séparément les conditions de chaque province à l'époque de la migration des peuples, pour éviter l'erreur de l'„uniformisation ahistorique” qui consiste à tirer, de l'histoire d'une province, des conclusions plus ou moins valables pour celle de toutes les autres.<sup>2</sup> Voilà le point de départ des savants qui procédèrent à la révision du problème de la continuité dans les provinces romaines; il suffit de citer, à ce propos, les noms de H. v. Voltelini, d'André Alföldi,<sup>3</sup> d'E. Norden,<sup>4</sup> d'Ambroise

<sup>1</sup> Wien, 1920. 2 vol. 1918—1920 et 2. Aufl. 1923—24.

<sup>2</sup> Cp. André Alföldi *A gót mozgalom és Dácia feladása* („Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie”) Egyet. Phil. Közl. LIV (1930), p. 82 et tirage à part, p. 50; on trouve des idées analogues chez A. Philippide, *Originea Romînilor*. Iași, 1925. vol. I. p. 657.

<sup>3</sup> V. pour tous les deux l'étude d'Alföldi, citée ci-dessus. — Je suis heureux d'exprimer ici toute ma gratitude à M. Alföldi qui, par ses vastes



Pleidell,<sup>5</sup> et de Hans Zeiss.<sup>6</sup> Étant donné que parmi les conditions de la continuité de la civilisation romaine, figure — comme H. Aubin l'a remarqué très justement<sup>7</sup> — la population romaine ou romanisée, restée dans les provinces respectives, les recherches de ce genre eurent d'importants résultats et des conclusions d'ordre théorique aussi pour les problèmes de la survivance du romanisme en Dacie. Signalons p. e. l'opinion de Norden sur la population romaine des „agri decumates”, perdus à peu près à l'époque de l'abandon de la Dacie: „Eine langsamem Verkümmern ausgesetzte zurückgebliebene Bevölkerung eignete sich nicht zum Träger der Zivilisation”,<sup>8</sup> phrase à laquelle Aubin ajoute que „Damit ist der Begriff der Kulturkontinuität für diese Landschaft in seine richtigen Schranken verwiesen und S. 176 wird das Ergebnis in die Worte zusammengefasst: vom Standpunkt des römischen aus gesehen mehr „Caesur” als „Kontinuität”.<sup>9</sup> Voici encore ce que H. Zeiss dit de l'ancienne province romaine qu'il a étudiée: „Das rätische Flachland erweist sich als ein wenig dankbarer Boden für die Anwendung der Kontinuitätstheorie, deren Beschränkung auf die in Wirklichkeit allein dafür geeigneten Gebiete sich im Laufe der Zeit wohl durchsetzen wird”.<sup>10</sup>

Ces recherches, appuyées sur un examen approfondi des conditions spéciales de chaque province, eurent des résultats particulièrement intéressants en ce qui concerne les deux provinces situées sur le territoire de la Hongrie historique, à savoir la Pannonie et la Dacie. Dans la première, comme Pleidell, s'inspirant des recherches d'Alföldi, tâche de le démontrer d'une façon assez convaincante, la vie urbaine n'y a pas cessé partout à l'époque des migrations mais, à son avis, elle aurait survécu sans interruption même à la conquête du pays par les

---

connaissances ainsi que par sa riche bibliothèque qu'il eut la bonté de mettre à ma disposition, m'a rendu possible d'écrire ce chapitre.

<sup>4</sup> *Alt-Germanien*. Leipzig und Berlin, 1934.

<sup>5</sup> *A magyar város történet első fejezete* („Les débuts de l'histoire des villes de Hongrie”). Tirage à part de l'année 1934 de la revue historique *Századok*.

<sup>6</sup> *Das Kontinuationsproblem im rätischen Flachland*. Bayerische Vorgeschichtsblätter (Fortsetzung des „Bayerischen Vorgeschichtsfreundes”). München, 1933. Heft. 11.

<sup>7</sup> *13 Bericht der Röm.-Germ. Kommission*. 1921(1922), p. 49.

<sup>8</sup> Norden, *ou. c.* p. 41.

<sup>9</sup> *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*. X (1934) p. 506.

<sup>10</sup> *ou. c.* p. 54.

Hongrois. Bien que le travail très documenté de Pleidell, conçu sous l'influence prépondérante de l'enseignement de Dopsch, n'apporte des précisions définitives au sujet du problème de la continuité ethnique du romanisme en Pannonie, admise même pour l'époque postérieure au IX<sup>e</sup> siècle, il permet suffisamment de voir qu'il y a des différences profondes entre la Pannonie et la Dacie non seulement au point de vue de la symbiose entre Barbares et Romains, mais aussi à celui de l'appauvrissement graduel de la vie urbaine.

Tandisque le problème de la continuité romaine en Transdanubie, au moins en ce qui concerne les siècles postérieurs à la conquête du pays, reste une question ouverte (en bien des cas, là où Pleidell voit une continuité ethnique, il s'agit, en réalité, plutôt d'une continuité architecturale qui n'a rien à faire avec la continuité du droit de propriété), pour la Dacie Trajane, les témoignages indéniables et unanimes des trouvailles archéologiques (inscriptions, monnaies) et des sources historiques, récemment soumises par M. Alföldi à un examen critique, ont pleinement justifié la conception, appuyée aussi sur nombre de preuves linguistiques, suivant laquelle la thèse de la continuité ethnique et culturelle serait inadmissible pour cette province. Le seul fait qu'en Dacie les villes et par conséquent, la vie urbaine — ces facteurs principaux de la continuité culturelle — disparurent sans trace au III<sup>e</sup> siècle, sous la poussée des Germains encore inaccoutumés à l'organisation des villes, montre la distinction qui est à faire entre la Pannonie et la Dacie, d'une part, et la Dacie et les provinces sud-danubiennes, d'autre part. Pour déterminer l'époque de cette rupture en Dacie, il faut se référer au témoignage des dates, à partir desquelles les inscriptions (255—58) et les monnaies (première césure en 256) font défaut. Il faut étudier dans un chapitre à part les possibilités de la conservation d'un romanisme non-urbain, soumettant, là aussi, à un examen consciencieux, les conditions particulières à la Dacie.

Dans les travaux sur la question roumaine, à côté du point de vue qui accepte le dépérissement complet de la vie urbaine, nous observons justement sur ce point, les lacunes les plus flagrantes; il y a des théories, aujourd'hui périmées, également sur

<sup>11</sup> A. Thierry, *Histoire d'Attila*, 1856. p. 236. Une affirmation également prétentieuse est celle de Diculescu selon laquelle le roumanisme médiéval est le peuple qui „die mittelalterliche Welt von der hunnischen Gefahr errettet hat" (*Die Gepiden*. Leipzig, 1922. VI. 1.). V. aussi plus bas, note 42.



la vie urbaine, qui parlent d'une „population industrielle” subsistant dans les villes, comme éducatrice des barbares; et, en ce qui concerne le romanisme provincial, l'opinion, que cette population vivait en harmonie idyllique avec les Barbares, dans cette „porte des peuples”, n'est pas rare non plus. Des considérations absolument étrangères à la science ont empêché la plupart des chercheurs de reconnaître qu'il ne suffisait pas de prouver la survivance éventuelle de l'élément romain en Dacie, mais qu'il fallait démontrer encore que ce romanisme, resté hors du limes nouveau en 271, était, au point de vue racial et linguistique, identique avec la branche du romanisme balkanique dont seront issus, aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, les Roumains primitifs. Comme on n'a pas encore réussi à prouver cette identité — et, jugeant d'après nos connaissances actuelles, on n'y réussira jamais — on se demande involontairement si les chercheurs, guidés par l'esprit dit „daco-roumain” — et en premier lieu, de nationalité roumaine, mais aussi d'autres nationalités, — ont consciencieusement rempli les conditions d'un examen scientifique et méthodique de la question.

1. Analysant les rapports de la Dacie avec Rome et le romanisme, on constate que l'expansion de la civilisation romaine avait eu des résultats assez considérables même avant la conquête du pays, surtout dans les hautes classes des Daces et que pourtant, il ne pourrait être question de leur latinisation linguistique pendant les conquêtes de Trajan et beaucoup moins encore pendant l'époque antérieure à celles-ci.

La construction des têtes de pont de la rive gauche ne commença certainement pas sous les Flaviens comme on pensait, mais, tout au plus, sous le règne de Trajan.<sup>12</sup> Selon Pârvan, à l'Est

<sup>12</sup> Brandis admet que le nom de Drobeta (aujourd'hui Turnu-Severin) à été municipium Flavium (Pauly-Wissowa, RE. IV. 1964 col. sqq. s. v. *Dacia*), hypothèse qui fut réfutée plus tard par R. Paribeni (*Optimus princeps*. Messina, 1926. pp. 206 et 242). Signalons l'opinion exprimée avec prudence du même auteur: „Ad ogni modo, se è certo più probabile, che solo sotto Adriano abbia potuto costituirsi in forma di municipio un abitato romano a nord del Danubio, non v'ha dubbio, credo, che per la sicurezza delle province di Pannonia e di Mesia, i Romani debbono già da prima aver cercato di creare teste di „ponte al di là del fiume”. Selon Gr. Florescu, le camp roumain de Drobeta date de la même époque que celui de Pontes, sur la rive droite (cf. *Revista Istorică Română* III (1933), tirage à part pp. 7, 23). Sur la rive gauche du Bas-Danube, à Bărboși — près de la bouche du Siret — on a trouvé les tuiles sigillées de la classis Flavica Moesica (cp. Pârvan, *Inceputurile vietii romane la gurile Dunării*. Bucarești, 1923. p. 93).

de l'Olt, en Grande Valachie, apparurent, dès le I<sup>er</sup> siècle après Jésus-Christ, des agriculteurs et des commerçants, comme précurseurs pacifiques de la conquête romaine, mais ce n'est que sur la rive droite que ces débuts de conquête pacifique servirent de base à une organisation provinciale ultérieure, de caractère officiel.<sup>13</sup> Cependant c'est un fait qu'avant les campagnes de Trajan, il n'y avait pas de romanisme plus considérable sur la rive gauche du Danube. P a r v a n a raison de remarquer que l'expansion romaine s'était opérée diversement aux bouches du Danube et en Dacie. Dans la Mésie Inférieure ainsi que dans la Scythie Mineure, avant l'établissement des légions et de l'administration, la conquête militaire était lentement préparée par les agriculteurs et les commerçants tandis que la colonisation de la Dacie fut le résultat d'une organisation imposante, mise en oeuvre d'une façon artificielle et voulue.<sup>14</sup> Contrairement au romanisme de plusieurs

<sup>13</sup> *Inceputurile*, p. 63, 76.

<sup>14</sup> Absolument erronée est l'opinion émise par M. Iorga, selon laquelle l'occupation militaire de la Dacie aurait été précédée d'une infiltration lente de la population italique(?) de sorte que Trajan n'aurait eu qu'à donner une organisation politique et juridique à ce nouvel état des choses, v. *Les Latins d'Orient*, conférences données en janvier 1921 au Collège de France. Paris 1921. cf. le compte rendu (sans remarques critiques) de Bănescou: *Byzant.-Neugr. Jahrb. VI (1923) pp. 147—48* et la critique sévère de A. Philippide, *Originea Romînilor I*, p. 835—36. Ce „conte” (pour se servir de l'expression de Philippide) a passé cependant dans les ouvrages de plusieurs linguistes roumains. Selon Puşcariu, „M. Iorga a démontré d'une façon convaincante que dans les provinces romaines, l'occupation officielle avait été précédée d'une longue infiltration de la population agricole et que c'est précisément cette infiltration qui avait donné un caractère romain aux provinces respectives et non ces quelques vétérans, fonctionnaires ou aventuriers qui étaient venus avec les conquérants” (*Locul limbii române între limbile romanice*. Ac. Rom. Discursuri de receptiune. Bucureşti, 1920. p. 14). Au même endroit, M. Puşcariu essaye d'alléguer même une preuve linguistique en faveur de la thèse de M. Iorga: à son avis, le roumain aurait conservé le changement de *au* en *o* (phénomène connu dans la langue rustique aux environs de Rome) dans les mots tels que *oricla*—*auris*, *colielu*—*caulis* (cp. Meyer—Lübke, *Grundriss der Rom. Phil. I*, p. 465). Étant donné que ce développement se rencontre en latin vulgaire dès l'époque de Cicéron et qu'il est connu aussi dans les parlars balkaniques du romain (it. *orecchio*, rhét. *ureglia*, esp. *oreja*, fr. *oreille*, ptg. *orelha*, etc.; aroum. *ureacl'e*, mégl. *uręcl'ă*, istro-roum. *uręcl'e*—it. *colechio*, roum. *cureche*, v. Densuşianu, *Hist. de la langue roumaine I*, p. 89 et Puşcariu *Etym. Wb. der rum. Sprache* 40, p. 171) on ne peut prouver par là la présence en Dacie de paysans italiques à une époque antérieure à la conquête romaine. Le phénomène doit s'être généralisé dans l'empire entier sans qu'on suppose, pour toutes les provinces, la présence d'élément italiques. L'importance de cette infiltration pacifique est exagérée aussi par



autres provinces, celui de la Dacie présente le trait particulier de ne pas avoir des racines antérieures à la conquête proprement dite. Inutile de remarquer que les artisans et les ingénieurs romains, venus en Dacie à la demande de Décébal, n'étaient pas assez nombreux pour y former un contingent latinisant de quelque importance et que d'ailleurs, Trajan les rappela après la première guerre de Dacie.

2. Bien que l'histoire de la civilisation romaine en Dacie remonte à une époque antérieure à la conquête, le romanisme proprement dit ne s'y épanouit qu'après avoir brisé la résistance acharnée des Daces. M. Alföldi, d'accord sur ce point avec H. Mattingly, a bien mis en relief un détail important aussi pour nos recherches, à savoir que les campagnes de Trajan (101—102 et 105—107) ruinèrent dans la nouvelle province juste cet élément ethnique qui était déjà pénétré des germes de la latinisation et que pour le remplacer, on fit venir d'abors des populaces d'origine orientale et de caractère non-italique, suivies, plus tard, par des masses germaniques entièrement étrangères à la civilisation de l'Empire.<sup>15</sup> Les chercheurs plus modernes sont presque tous d'accord pour admettre que la majorité des Daces, plus ou moins préparés déjà à la romanisation, périrent dans ces combats héroïques pour leur indépendance.

Selon Pârvan: „... the Dacians, as a nation never accepted Roman rule: those who had not fallen in the two great wars withdrew sullenly into Northern Dacia, a land untouched by roman conquest, and from there, either by themselves or in company with migrating bodies of Germans, made continual raids upon the province, as „free Dacians”, until in the end, the Romans under Aurelian retired to the right bank of the river and left Dacia in the hands of the Goths. It is this exodus of the Dacians to the free north that accounts for the very restricted number of Dacian *auxilia* to be found in the Roman imperial armies. We can only trace one *ala* (raised by Traian himself), and but four or five *cohortes* (raised either by Traian or his successor), while peoples far less numerous than the Dacians, such as, for instance, the Thracians and the Dalmatians (not to mention the Syrians or Spaniards) contributed a very conside-

Th. Capidan, *Români din peninsula balcanică* (Anuarul Institutului de Istorie Națională. II—1923. București, 1924. p. 91, ss.

<sup>15</sup> A *gót mozgalom* („Le mouvement des Goths”) I. c. LIV, p. 86.

nable number of auxiliary troops".<sup>16</sup> Pour ce qui est des 12.000 Daces libres, établis en Transylvanie sous l'empereur Commode, on peut dire avec Alföldi qu'ils ne pouvaient pas être latinisés pendant les 50 ans de guerre jusqu'à l'époque de

<sup>16</sup> (Notre soulignement). Cf. *Dacia: an outline of early civilisations of the Carpatho-Danubian countries*. Cambridge 1928. pp. 189—190. Après ce que nous venons de dire, on ne pourrait pas attribuer trop d'importance à la donnée d'une valeur douteuse par laquelle Pârvan tâche de démontrer la latinisation des Daces: d'après lui, la tribu *Buri* des Daces avait envoyé, avant la bataille de Tapae, une lettre latine à ses alliés barbares, leur demandant de garder la paix. Cette donnée semble plutôt prouver que les Barbares, ne sachant pas les uns la langue des autres, se servaient du latin en tant que langue diplomatique. Cependant rien ne nous autorise à tirer de ce fait des conclusions d'une importance décisive (cp. *Dacia*, p. 159). En Hongrie, le latin restait, jusqu'à la première moitié du siècle passé, la langue officielle de l'administration; même parmi la petite noblesse on parlait latin et bien que ce fait ne soit pas resté sans certaines conséquences, il ne pourrait pas être question de notre latinisation. Vu le nombre minime des Daces ayant survécu à la conquête romaine, il est difficile de comprendre, pourquoi Pârvan considère les Roumains comme les descendants des Daces romanisés. „The trouble is” — dit R. Syme dans son compte-rendu critique — that he (à savoir Pârvan) has his eye fixed all the time on the origins of the Rumanian people of to-day: and he wishes to have things both ways. At first we learn that the basis of the country population in Dacia in 270 remained that provided by the veterans who year by year for a century and a half had settled down on Dacian soil (p. 187): when the Roman province was evacuated, these stayed behind. Whether accurate or not, this is at least an intelligible point of view. But, as though dubious, he goes on to propound what looks like an alternative explanation, but is nowhere stated to be one, viz. that the Latin elements still to be found in the Danube region to day do not owe their origin to a race of shepherds or miners, whether Illyrian or Thracian: they are derived directly from the old Danubian farming population” (The Journal of Roman Studies. XIX—1929, p. 102—103). Pârvan tâche de motiver cette opinion dans son ouvrage intitulé *Getica* (1926, cp. Alföldi, l. c. LIV, p. 86 note 138). Selon A. Philippide, „Daci romanisați în Dacia înșăș au fost în mic număr” (en Dacie même il n'y avait qu'un petit nombre de Daces romanisés), *Originea Romînilor*. I (Iași, 1925), p. 855. Dans l'historiographie plus ancienne, on a attribué bien des fois trop d'importance à l'élément dace, v. Alföldi l. c. p. 147, note; Hunfalvy, *Az oláhok története*. Budapest, 1894. I, p. 83, ss. *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen, 1883. p. 8. Ladislav Réthy, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*. Nagybecskerek, 1890. p. 38. Les rapports des Romains et des Daces sont jugés d'une façon complètement erronée par Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*. Bonn, 1891. Selon lui, les Daces, se soumettant volontiers au processus de romanisation, figuraient même dans les troupes auxiliaires avec un „besonders starkes Contingent” (p. 36). On trouve des idées plus justes chez Emil Fischer, *Die Herkunft der Rumänen*. Bamberg, 1904. p. 64, ss.



Philippe; à ce temps-là, le rayonnement pacifique de la civilisation des Antonins avait déjà cessé.<sup>17</sup> Le nombre peu considérable des Daces est prouvé aussi par le fait que sur les inscriptions transylvaines, comme Ritterling, Hirschfeld et Alföldi l'ont aussi remarqué, on ne rencontre point de noms de divinités daces, et que même les noms de personne daces n'y sont pas fréquents.<sup>18</sup> Il est donc inévitable de rectifier toutes ces hypothèses, si répandues parmi les savants roumains, depuis Petru Maior jusqu'à nos jours (C. C. Giurescu), suivant lesquelles les Roumains seraient issus d'un mélange „daco-romain”, le caractère ethnique de ce peuple étant certainement trop complexe pour que nous puissions l'expliquer par le simple croisement de ces deux peuples, localisé, en tant que phénomène historique, au territoire nord-danubien de la Dacie.

L'histoire du romanisme de la Dacie commence, à vrai dire, dans la première décade du II<sup>e</sup> siècle puisqu'à la place de la population autochtone, écrasée par Trajan, cet empereur „ex toto orbe Romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas”.<sup>19</sup> L'extension de l'organisation provinciale sur toute la région connue sous le nom de Dacie,<sup>20</sup> ne se fit pas

<sup>17</sup> I. c. LIV, p. 86.

<sup>18</sup> I. c. et pp. 145—148, note. R. Paribeni est du même avis: „Le iscrizioni latine posteriori alla conquista e alla colonizzazione romana portano tutte nomi di divinità greco-romane e orientali, riprova dello sterminio e dell'allontanamento dei Daci dal loro antico paese.” *Optimus Princeps*. p. 199.

<sup>19</sup> Eutropius, *Breviarium historiae Romanae*. VIII, 6, 2.

<sup>20</sup> La Dacie comprenait aussi le Banat, à l'exclusion de la région des Körös (selon Patsch, celle-ci aurait été la „Dacia maluensis” v. Anzeiger der Wiener Ak. 1925, p. 205), la Transylvanie jusqu'au Máramaros et la Petite Valachie (à l'Ouest de l'Olt), cp. la carte esquissée par M. Alföldi à la fin de son ouvrage intitulé *Magyarország népei és a római birodalom* („Les peuples de Hongrie et l'empire romain”). Pour le „limes dacicus” qui semble avoir traversé, au nord de la Dacie les montagnes de Meszes, et dont l'existence fut longtemps contestée, cp. Árpád Buday, *Dolgozatok — Travaux*. III—1912, p. 99, ss. et p. 121, ss; Em. Panaitescu, *Le limes dacicus*. Bulletin de la section historique. Acad. Roum. XV (1929), p. 73, ss. Rappelons encore que parallèlement à l'Olt, du côté est et à une distance de 10 à 15 km, on a découvert le „limes Alutanus” commençant au village de Flămânda et traversant la Grande Valachie du nord au sud, jusqu'aux environs de Brassó; cp. E. Fabricius, ap. Paul-Wissowa, RE. s. v. *Limes*, col. 645; et V. Christescu *Le trésor de monnaies de Săpata-de-Jos et la date du limes romain de la Valachie*. Istros. Revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne. I (1934), pp. 73—80. Ce limes doit son existence probablement à la nécessité de fortifier les castella de la région de l'Olt.

d'un seul coup et quoiqu'il ne soit pas prouvé avec certitude que la conquête totale de la province n'eût lieu qu'après 158,<sup>21</sup> il est incontestable que l'influence latinisante de l'administration romaine et celle des légions ne se firent sentir sur toute l'étendue de la Dacie que quelques dizaines d'années après la seconde campagne. On peut mettre en relation avec cette expansion progressive des Romains le fait qu'en 119—120, après la visite de l'empereur Hadrien en Dacie, cette province fut divisée en deux (au nord Dacia Superior, au sud Dacia Inferior) ce qui est attesté aussi par un diplôme militaire épigraphique.<sup>22</sup> Sous Antonin le Pieux, en 158—59, on rencontre déjà trois dénominations désignant des parties diverses de la Dacie: Apulensis, Porolissensis et Maluensis.<sup>23</sup> Par conséquent, ce n'est que dans la partie sud-ouest de la province que les agents de latinisation purent déployer une activité continue pendant exactement 170 ans. En Transylvanie, cet intervalle s'abrège de quelques années puisque, comme nous le verrons plus bas, les légions et les organes de l'administration politique en furent retirés déjà au temps de Gallien. On devra encore poser la question de savoir, à quel degré de la romanisation se trouvait la nouvelle population provinciale de caractère ethnique si complexe qui était venue dans cette patrie provisoire et quelles étaient les conditions de son évolution ultérieure. Nous devons toucher la question des rapports du romanisme dacien avec les Barbares et décider, si l'occupation des Barbares se fit avec la conservation de la situation existante, et si les Barbares possédaient les qualités d'adaptation suffisantes pour accepter et conserver la civilisation romaine de la Dacie. Enfin, pour résumer, il faut répondre à la question de savoir s'il restait en Dacie assez de romanisme pour y rendre possible la continuité ethnique et culturelle.

3. En examinant la constitution du romanisme de la Dacie, le premier fait qu'il faut tirer au clair, c'est qu'à l'époque de la politique impérialiste de Trajan, la base italique, déjà très

<sup>21</sup> Selon Árpád Buday, la conquête fut certainement terminée en 168, date où l'on connaît M. Claudius Fronto, le gouverneur „trium Daciarum”, v. *Remarques sur l'histoire de la conquête de la Dacie*, l. c. p. 96 et *Van-e alapja a dáció-román kontinuitás elméletének* („Album Klebelsberg”). Budapest, 1925, p. 129.

<sup>22</sup> L. C. Daicovici, *La première division de la Dacie*. Annuaire de l'Institut d'études classiques. II (1933—34), p. 71—77. Cluj (= Kolozsvár), 1934.

<sup>23</sup> Cp. Patsch, *Anzeiger der Wiener Ak.* 1925, p. 205; Buday, *Album Klebelsberg*, p. 129.



diminuée et partant épuisée, ne pouvait plus fournir assez de colons pour peupler les provinces récemment conquises. La diminution de ce réservoir de peuples avait donné occasion, dès l'époque de César, à toutes sortes de mesures contre l'émigration. On sait également que Marc Aurèle fit venir en Hispanie des colons italiques „contra Traiani praecepta” ce qui veut dire que même le conquérant de la Dacie avait interdit leur émigration.<sup>24</sup> Il ne faudrait pas attribuer trop d'importance à l'activité latinisante des légions puisque, des deux légions venues dans la Dacie, ce n'est que la XIII Gemina, établie à Apulum, qui y tenait garnison depuis la conquête, tandis que l'autre, la légion V Macedonica ne passa, de Troesmis (auj. Iglîța, situé sur le cours septentrional du Bas-Danube) à Porolissum que vers la fin du siècle, sous le règne de Septime Sévère. Comme les légionnaires, depuis Vespasien, n'étaient plus recrutés en Italie, il n'y avait pas, dans ces deux légions, beaucoup d'éléments italiques, sans compter les officiers, bien entendu. Il faut être encore plus prudent en ce qui concerne l'effet latinisant des troupes auxiliaires, qui étaient composés, la plupart du temps, des éléments barbares et autochtones des diverses provinces plus ou moins romanisées et qui, par conséquent, ne peuvent pas être considérés comme des propagateurs authentiques de la civilisation romaine.<sup>25</sup> Il est vrai que les légions des provinces danubiennes seront, dès le III<sup>e</sup> siècle, des pionniers enthousiastes de l'idée d'État latino-romaine, mais le résultat de cette effervescence sera cependant beaucoup moins la pénétration irrésistible de la *langue* latine que plutôt le triomphe de la *civilisation* latine dans toutes les couches de la population, d'un aspect ethnique si bariolé, de la Dacie, procédé historique appelé à couper court à l'expansion en Dacie des courants de civilisation grecque venant du sud. Tandis que la Pannonie entra, de par sa situation géographique, dès l'époque romaine en contact spontané avec l'Occident

<sup>24</sup> Ce fait est mis en évidence aussi par Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 856—57. Cette donnée, puisée dans la biographie de Marc Antoine et conservée dans le recueil de la *Historia Augusta* a été déjà citée par Hunfalvy, *Az oláhok története*. I, p. IX, note 117; cp. encore J. Jung, *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches*. Innsbruck, 1881. p. 382.

<sup>25</sup> Pour d'autres détails sur la composition des légions de Dacie v. Buday, *l. c.* pp. 133—34; Philippide *l. c.* I, pp. 342, 345. En ce qui concerne la répartition territoriale de la garnison de Dacie v. T. Ortway, *Temes vármegye és Temesvár város története*. (Histoire du comitat Temes et de la ville de Temesvár), Budapest, 1914. p. 111.

et que les tendances romanisantes rendirent sa population primitive les meilleurs représentants du patriotisme romain, la Dacie dut lutter, à la même époque avec le dilemme de son balancement entre l'Orient et l'Occident; les Daces, quoique écrasés, restèrent toujours ennemis de l'Empire, et la latinisation ne fit des progrès que dans ces petits groupes qui avaient survécu à la conquête. La majorité de la population se ramassa, par contre, au-delà des frontières pour y ébaucher des plans de vengeance contre les conquérants.<sup>26</sup> Entre les deux provinces, il y a des différences aussi au point de vue de la pénétration italique.

Ceci dit, la question se pose où avaient été recrutés les colons que Trajan, selon les paroles du chroniqueur, fit venir „ex toto orbe Romano” en Dacie? C'est Philippide qui a établi, d'après les inscriptions, la provenance des éléments civils. Voici la liste des provinces en question: Dalmatie, Grèce, Gaule cisalpine, Cappadoce, Galatie, Carie, Bithynie, Paphlagonie, Gaule transalpine, Syrie, la province d'Asie, Commagène, Macédoine, la province de Germanie, Palestine, Italie et Égypte. Après l'examen de la provenance des éléments militaires des légions et des cohortes, nous pouvons ajouter les provinces suivantes: le Pontus, la Galatie, l'Hispanie et l'Afrique. On y trouve aussi bon nombre d'Illyriens dalmates, venus surtout pour l'exploitation des mines d'or. Connus sous le nom de *Piroustes*, ils s'établirent surtout à Verespatak (Alburnus Maior), surnommé aussi „vicus Pirustarum” et à Kavieretium, localité située dans la même région. On connaît encore un certain Dasius Verzonis dont le nom est

<sup>26</sup> Sur les différences des destinées et de l'évolution des deux provinces cp. les remarques caractéristiques de M. Aliöldi, *Magyarország népei és a római birodalom*, pp. 24—25. Chez Pârvan, il n'y a naturellement pas de „problème pannonien”, puisque son leitmotiv est précisément la conception tout à fait erronée (*Dacia*, p. 1, 75, ss.), selon laquelle le plateau transylvain aurait été, à travers l'histoire, la base culturelle du bassin du Danube. Si, dans la continuité de la population primitive de la Dacie, cette „césure” n'avait eu lieu, on pourrait peut-être citer pour cette région aussi une donnée analogue à celle de Velleius Paterculus sur la Pannonie d'après laquelle: „In omnibus Pannoniis non disciplinae tantummodo, sed linguae quoque notitia Romanae, plerisque etiam litterarum usus et familiaris animorum erat exercitatio.”

<sup>27</sup> V. Philippide, l. c. p. 335, ss., et p. 857: „Elementul italic prin urmare depe teritoriul românesc, care a fost, pentrucă este atestat de inscripții, trebuie să fi fost foarte puțin numeros” et „grosul armatelor din provinciile răsăritene ale Europei îl formau locuitorii înșiși ai provinciilor și că, în special, elementul italic din armatele acestea exista în minimă porțiune.”



muni de l'épithète „Pirusta”.<sup>28</sup> Le fait que les immigrants aient conservé le culte de leurs divinités de chez eux, avait permis déjà à H e n z e n d'en tirer des conclusions pour l'établissement de leur provenance ethnique.<sup>29</sup> Comme l'âge d'or des religions orientales est constitué précisément par les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, époque de la domination romaine en Dacie, sur les inscriptions on trouve beaucoup de données concernant ces cultes étrangers. A côté de quelques divinités de l'Occident, comme le Jupiter Bussumarus des Gaulois, on rencontre toute une série de Jupiter orientaux: Jupiter Erizenus (d'après la ville d'Erize en Carie), Jupiter Tavianus (cp. Tavie, ville de Galatie), Jupiter Commagenus (d'après la province de Commagène en Syrie), Jupiter Dolichenus (d'après la ville de Doliche), Jupiter Balmarcodes (Syrie). Déjà J u n g a mis en relief que le duumvir d'origine orientale de Sarmizégétuse, P. Aelius Theimes avait élevé des temples à ses dieux syriens: Malagbel, Bebellahamon, Benefat et Manavat qui, jadis, étaient révévés à Palmyre. A Porolyssum, on trouve également un certain *numerus Palmyrenorum* qui y avait tenu garnison pendant quelque temps.<sup>30</sup> Sur une inscription de Zalaterna, on trouve mention d'un *civis Bithynus*<sup>31</sup> et l'on sait aussi d'un prêtre païen qu'il était originaire de Macédoine (*domo Macedonia*).<sup>32</sup> A l'Ouest de Napoca (Kolozsvar, aujourd'hui Cluj), on rencontre un village appelé Macedonica dont le nom, selon B u d a y, fait certainement allusion à la provenance de ses habitants. A Napoca et à Germisara, il existait un *collegium Galatarum*, voué au culte du Jupiter Tavien et même en 235 on trouve à Napoca un *collegium Asianorum* dont les membres sont en partie nommément connus.<sup>33</sup> Laissant de côté d'autres données de ce genre, rappelons encore

<sup>28</sup> *l. c.* p. 596 et CIL. III, p. 925, ss.

<sup>29</sup> Sur ce fait et sur les diverses divinités vénérées en Dacie, v. Jung, *Roemer und Romanen*, p. 112, note 5; Buday, *Van-e alapja*, p. 132; Philippide *l. c.* pp. 335—336. Dorin O. Popescou, *Le culte d'Isis et de Sérapis en Dacie*. Mélanges de l'École Roumaine en France. Paris, 1927. pp. 157—209. Sur les cultes d'Orient v. F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*. IV<sup>e</sup> éd. Paris, 1929. Sur leur extension dans les pays danubiens, v. Pârvan, *Incepturibile*, p. 151, ss. Pour la Pannonie, elles ont été étudiées par Georges Veidinger, *A keleti vallások emlékei Pannóniában* („Les monuments des religions orientales en Pannonie”). Budapest, 1930.

<sup>30</sup> V. Árpád Buday, *Porolissumból: Travaux VI* (1915), p. 73; cp. encore CIL. III, 837.

<sup>31</sup> Travaux III (1912), p. 74, ss.

<sup>32</sup> Jung, *l. c.* n. 4.

<sup>33</sup> Jung, *l. c.* p. 113 et *ib.* n. 4—5; cp. encore CIL. III, 870.

que le culte de Mithra était également répandu en Dacie comme d'ailleurs dans le reste de l'empire romain. Il faut cependant remarquer que les cas que nous venons d'énumérer ci-dessus, ne font pas partie, la plupart du temps, de la même catégorie que le culte de Mithra. Ils n'appartiennent pas à l'invasion des divinités étrangères dans la mythologie du III<sup>e</sup> siècle, mais ils témoignent plutôt de l'héritage intellectuel des premiers colons de cette nouvelle province romaine.

Sachant que les autorités romaines, par opposition à ce qui se passait dans les pays d'Occident, n'exigeaient jamais la romanisation linguistique des provinces orientales, il est certain qu'en Dacie, à côté du latin, d'autres idiomes orientaux florissaient également, comme le témoignent les inscriptions en grec et en hébreu. L'affermissement du romanisme en Dacie a été empêché non seulement par la perte de l'élément dace, culturellement préparé à la romanisation, mais aussi par le caractère non-italique de ces peuples venus de l'Orient où les tendances conscientes faisaient défaut dans le mécanisme du processus de romanisation. Sur ce point, il faut se ranger du côté de M. B u d a y qui affirme que les peuples établis en Dacie auraient dû d'abord passer eux-même par un processus de latinisation pour transmettre ensuite cette culture empruntée aux Daces autochtones dont la survivance nombreuse est supposée par les historiens roumains. La latinisation de la Dacie n'est nullement favorisée par le fameux édit de Caracalla de 212, n'exigeant pas la connaissance du latin qui n'était plus, comme à l'époque de Claude, une condition essentielle de l'obtention de la nationalité romaine. Si Pârvan dit que la Dacie fut romanisée en 150 ans tandis que la Péninsule Balkanique ne le fut jamais,<sup>34</sup> cette opinion fait témoignage d'une méconnaissance totale des conditions propres à la Dacie.<sup>35</sup> On peut comparer, à juste titre, la Dacie à ces Etats

<sup>34</sup> V. *Dacia: on outline* p. 201. En faveur de la théorie de Pârvan, on ne pourrait pas argumenter avec l'influence des écoles dont l'importance a été réduite à sa juste valeur par O. Densusianu: „Les écoles qui étaient entretenues dans quelques villes de l'Orient et dont l'existence ne nous est confirmée que pour la Pannonie (C. I. L. III, p. 962; cf. Budinszky, *Die Ausbreitung der lat. Sprache*, 178; J. Jung, *Römer und Romanen*, p. 143), devaient avoir un caractère assez élémentaire, et leur influence dans la romanisation des pays danubiens ne pouvait être bien grande” (*Histoire de la langue roumaine*. I, p. 51).

<sup>35</sup> Voici ce que R. Syme dit dans sa critique sur l'ouvrage de Pârvan: We notice an exaggeration of the Romanisation of



modernes où plusieurs nationalités ethniques et linguistiques vivent ensemble, jouissant d'une parfaite liberté dans l'usage de leur langue ainsi que dans la pratique de leur religion, sans que les autorités publiques leur imposent des mesures obligatoires.

4. Le processus de latinisation fut certainement influencé d'une manière défavorable par les mouvements des peuples barbares voisins, qui devinrent de plus en plus dangereux et auxquels la province était exposée aussi par suite de sa situation stratégique excentrique. „La conquête de Trajan” — écrit Alföldi<sup>36</sup> — „n'avait pas encore achevé la formation du front danubien. Entre le coude du Danube, formant un angle sur le territoire du „barbaricum” et la Dacie, cette énorme étendue formant une tête de pont naturelle devant le front de Mésie, se trouvait entravée, dans la région du Danube et la Tisza, une espèce d'entonnoir s'élargissant en un immense réservoir dans le haut pays des Slovaques. Il est clair qu'une poussée plus forte suffit à laisser tomber le contenu de cet entonnoir sur les régions du Sud.” Les changements survenus après Trajan dans la politique impérialiste de Rome, sont également d'une importance décisive pour l'avenir de la Dacie. Hadrien n'espère plus recon-

---

the Danube lands, based at times on a disquieting lightheartedness in the use of evidence”. The Journal of Roman Studies. XIX (1929), pp. 102—3. Il est bizarre de supposer un fait pareil, étant donné que dans les Balkans la romanisation fit sentir son effet pendant six cents ans (n'oublions pas, à ce propos, Justinien non plus!); il faudrait donc admettre qu'en Dacie, pendant une période de beaucoup plus courte, la romanisation ait pris des racines plus profondes. Les historiens roumains, sans tenir compte des faits que nous venons d'examiner, représentent cette romanisation comme un processus très rapide et faute de preuves matérielles, ils ont parfois recours à des effets de rhétorique. Voici quelques idées vagues sur ce dualisme daco-romain telles que nous les trouvons dans la troisième édition de l'ouvrage de Xenopol (*Istoria Românilor din Dacia Traiană*. Ed. III. îngrijită de I. Vlădescu. Vol. I. p. 233—34): „Bien que la domination romaine y fût d'une durée plus brève que dans les autres provinces de l'Empire, son effet doit avoir été plus profond que n'importe où ailleurs. C'est pourquoi cette période de 164 ans suffit à faire disparaître la langue dace dont on ne trouve plus que des traces faibles dans la langue du peuple roumain[?]. La structure physiologique du roumanisme a pourtant gardé, dans leur pureté primitive, les anciens traits du caractère dace aussi bien que ceux du caractère romain. Le peuple roumain nous apparaît comme une souche d'origine dace, sur laquelle fut greffée la tête d'un bel arbre imposant, la couronne de feuillage des Romains. Ces 164 ans suffirent à briser aussi le pouvoir des peuples étrangers qui avaient été établis en Dacie.”

<sup>36</sup> *Magyarország népei és a római birodalom*, p. 27.

quérir l'Arménie, l'Assyrie et la Mésopotamie, ces provinces perdues dans l'Orient, et même l'idée du retour au limes danubien qui équivaut à un projet d'abandon de la Dacie, lui passe en tête.<sup>37</sup> Antonin le Pieux (138—161) doit réprimer le mouvement des Daces, tandis que son successeur, Marc Aurèle (161—180) lutte pendant quinze ans contre les Quades, les Marcomans et les Sarmates. Ces luttes pour la possession de la Dacie durent de 166 à 180 sans interruption. Pour se faire une idée des proportions de ces guerres, il suffit de rappeler que selon les conditions de la paix proposée aux Jazygues, ceux-ci devaient, à eux-seuls, restituer un contingent de 100,000 esclaves romains, ramassés en Pannonie, en Dacie et dans la Mésie Supérieure.<sup>38</sup> Sous le règne de l'empereur philosophe, les Barbares, mis en mouvement par la migration des peuples, commencent aussi de frapper aux portes des provinces danubiennes: M. Claude Fronto, gouverneur de la Dacie et de la Mésie Supérieure, meurt dans une bataille „adversum Germanos et Jazygos”.<sup>39</sup> — Dès ce moment, le Nord de la Dacie se change en un champs de bataille des tribus germaniques, mais selon le témoignage des monnaies et des tables de cire trouvées à Verespatak et à Tibód, les autres régions de la province ne sont pas non plus assurées contre l'invasion des Barbares. Pour les pacifier, l'Empire doit recourir à la méthode de la colonisation ce qui marque le début de l'expansion germanique, l'abandon de la province. Sous Commode (180—192) et Septime Sévère (192—211), on ne fait pas mention d'invasions, en dehors des randonnées de pillage des Daces libres, et il semble que ces trente ans marquent la période la plus tranquille de la vie romaine en Dacie. Au temps de Caracalla (211—218), à côté des inquiétudes fomentées toujours par les Daces libres, il faut tenir compte aussi des Carpes dont la force ne sera brisée qu'en 272, par la victoire d'Aurélien. Alföldi tient pour certain que jusqu'à l'abandon de la Dacie, les Carpes était

<sup>37</sup> V. Eutropius *l. c.* „de Dacia facere conatum amici deterruerunt, ne multi cives Romani barbaris traderentur, propterea quia Traianus victa Dacia ex toto orbe romano...”. Les Provinces d'Orient seront plus tard reconquises sous Dioclétien qui, pourtant, ne s'occupera plus de la Dacie.

<sup>38</sup> V. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*. II, pp. 205—206 (Anzeiger der Wiener Akademie, 1925.) où il se réfère à Dio Cassius LXXI, 16.

<sup>39</sup> Constantin C. Diclescoiu, *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und in Rumänien*. Leipzig, 1923. Mannus-Bibliothek, Nr. 34. p. 1—2, et Patsch *l. c.*



plus dangereux pour l'Empire romain que les Goths.<sup>40</sup> C'est probablement aux invasions de ces Carpes que fait allusion une donnée relative à la fuite de la mère du futur empereur Galère, prouvant que non seulement les légions et les fonctionnaires, mais aussi les paysans préféraient transmigrer au sud du Danube et quitter cette province destinée à l'abandon complet.<sup>41</sup> Inutile d'entrer dans les détails de ce processus historique qui a été magistralement exposé par le spécialiste le plus compétent, M. Alföldi dans son étude sur „Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie”. Dans cet ouvrage, nourri de faits et appuyé sur une critique minutieuse des sources historiques, il essaye de dégager, d'après la tradition authentique de Dexippos, la chronologie des grandes poussées germaniques, se servant d'une quantité de témoignages (Historia Augusta, Eutrope, Festus Rufius, Syncellos, Orose, Hieronymus, Ammien Marcellin, Jordanès, etc.) et établissant les rapports multiples qui existent entre eux. En outre, il complète ses conclusions historiques aussi par des remarques d'ordre archéologique et numismatique. Nous reviendrons encore, au besoin, aux résultats de ses recherches.

5. Il ne faut que trop souligner le fait qu'en soumettant à une analyse l'attitude que les tribus germaniques, venant des steppes voisines de l'Empire, témoignèrent à l'égard de l'ensemble de la civilisation romaine et de la latinité de Dacie, au moment de leur première rencontre avec l'organisation et les splendeurs du monde impérial, on ne saurait — sans vouloir se bercer d'illusions — confondre les conditions historiques du III<sup>e</sup> siècle, contemporaines avec l'évacuation de la Dacie, avec les circonstan-

<sup>40</sup> l. c. LIV, pp. 91—92.

<sup>41</sup> Lactantius *de mortibus persecutorum* IX, 2: „...mater eius transdanuviana infestantibus Carpis in Daciam novam transiecto amne confugerat”. Selon Philippide, l'inscription CIL. III, 1504 où G. Valerius Sarapio rend grâce à Jupiter Maximus de l'avoir protégé contre les Carpes, ne se rapporte pas nécessairement aux luttes qui avaient eu lieu en Dacie (comme Hunfalvy l'affirme, *Az oláhok története*, I, p. 90) quoique cette inscription provienne d'Apulum (*Originea Românilor*, I, p. 288). Toujours est-il que cette province a beaucoup souffert des attaques des Carpes. C'est M. Alföldi qui a relevé le fait que même à propos de la mort de Decius, Lactance fait allusion non pas aux Goths, mais aux Carpes: „Nam profectus adversum Carpos qui tum Daciam Moesiamque occupaverant, statimque circumventus a barbaris.. delectus..” (*De morte persecut.* IV. 3; l. c. LIV, p. 91. n. 168). Sur les incursions des Carpes v. encore L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*. p. 204, ss.

ces qui, deux siècles plus tard, amenèrent la chute définitive de l'Empire Occidental. Cette première rencontre des Germains barbares du III<sup>e</sup> siècle avec les valeurs de la civilisation romaine, qui se révèlent à eux, se déroule encore sous le signe de la dévastation dégagee de toute contrainte. Les éléments de civilisation, grâce auxquels la puissante synthèse du monde roman et germanique finit par devenir le plus important événement en Occident de l'évolution européenne, tandis qu'une fusion pareille — quoiqu'en disent certains philologues malavisés — n'eut jamais lieu en Orient, ne faisaient-ils pas encore absolument défaut chez tous ces intrus du III<sup>e</sup> siècle?<sup>42</sup> Un historien sérieux peut-il concevoir le fameux toast d'un Ataulphe (410—415) qui exprime si parfaitement l'admiration émue du Barbare, devenu lui aussi un fervent admirateur des lois imperiales et de toute cette Romania qu'il voudrait prendre pour modèle, dans

<sup>42</sup> Disciple de Kossinna, M. Diculescu a essayé de démontrer que la même synthèse doit avoir eu lieu aussi en Dacie (*Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes. Leipzig, 1922.*): „wird... der Beweis geführt, dass das Ende des gepidischen Volkes mit seiner Romanisierung zusammenhängt, und ferner das sein Anteil an der Bildung des rumänischen Volkes wenn nicht grösser, jedenfalls ein gleicher mit dem der Franken und Longobarden bei der Bildung des französischen bzw. italienischen Volkes[!] gewesen sein muss“. (p. VII) sans réussir pourtant à prouver sa thèse au point de vue historique et linguistique. Ses théories bien qu'elles eussent mis en vogue l'étude des anciens éléments germaniques du roumain, furent presque unanimement réprouvées même par les savants roumains. Selon V. Bogrea M. Diculescu eut parfois même des effets parodiques par son pangermanisme et son „pangépidisme“ (Anuarul Institutului de Istorie Națională. II—1923, p. 393) et aussi M. G. Giuglea qui, lui-même, s'obstine à démontrer l'existence d'anciens éléments germaniques en roumain, croit prudent de faire certaines réserves (Dacoromania II—1921/22, p. 399, n. 1). Quoique défenseur de la théorie de la continuité, M. Iorga qualifie aussi l'étude de M. Diculescu de „livre barbare“ (Revue Historique de Sud-Est Européen X—1933); déjà dans son ouvrage intitulé *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur* il avait raison de dire qu'on ne pourrait pas attribuer aux peuples germaniques, plus exactement aux Taïfales, aux Gépides et aux Vandales le même rôle que les Francs et les Burgondes avaient joué dans le pays rhénan (Hermannstadt-Sibiu, 1929. p. 40). Dans la revue de Kossinna, malgré les critiques parues entre-temps, l'étude de Diculescu a encore trouvé un défenseur (v. la critique de K. von Schrantz, *Rumänische Geschichtsverzerrung. Mannus XXV—1933*, tirage à part). Pour d'autres ré- futations du livre de Diculescu cf. Densusianu, Grai și Suflet, 1933; G. Weigand, Balkanarchiv III—1927, pp. 307—310; A. Alföldi, Revue des Etudes Hongroises IV—1926, p. 187, ss; J. Melich, ib. VI—1928, p. 62, ss., etc.



la bouche d'un chef germanique du III<sup>e</sup> siècle qui ne se rend même pas compte de la signification des valeurs physiques et morales, ravagées par ses guerriers? M. Alföldi a fait ressortir le fait que les destructions et incendies germaniques du III<sup>e</sup> siècle, peuvent être expliqués aussi par des raisons historiques d'ordre économique; les envahisseurs, ignorant encore totalement les avantages d'une vie économique basée sur un système monétaire, détruisaient et incendiaient les villes et foyers de civilisation, en même temps que les centres provinciaux de la vie commerciale.<sup>43</sup> Le savant hongrois fait remarquer encore qu'il est impossible de rapprocher les conditions des régions rhénanes de celles qui subsistaient à la même époque entre Germains et Romains dans la Dacie Trajane parce qu'aux bords du Rhin les peuplades germaniques du III<sup>e</sup> siècle avaient été, depuis plus longtemps déjà, en contact avec l'Empire et leur attitude à l'égard de celui-ci n'était plus comparable à celle de leurs congénères orientaux.<sup>44</sup> C'est pourquoi Jung et M. Drăganu ne font que témoigner d'un manque apparent de sens historique en croyant pouvoir tirer des conclusions censées valables pour le III<sup>e</sup> siècle des données respectives que nous fournissent plus tard Jérôme de Pannonie, Salvien et Priskus sur les rapports des Romains et des Barbares.<sup>45</sup> Ils ne tiennent pas compte du fait que ces données ne se rapportent pas à la Dacie et que, même pour le rétablissement des rapports romano-barbares des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, elles ne sont pas d'une valeur égale.

<sup>43</sup> „Le mouvement des Goths”, l. c. LIV, p. 89, ss.

<sup>44</sup> Ib. n. 161. Voici par quelles généralités M. Iorga essaye de caractériser les relations des Barbares avec les prétendues survivances en Dacie de la population romanisée: „Selbst in den ersten Zeiten hatten die unteren Klassen der römischen Bevölkerung keineswegs die Verschwägerung mit den kräftigen, schönen, im Grunde mildgesinnten und liebreichen Kindern der eigenwanderten Barbaren verschmäht” (*Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*. Gotha 1905, p. 48). Cp. encore le passage suivant: „Aber das blühende Mösien und Thrakien war nicht mehr zu erkennen, so lang und grausam war es verwüstet und entvölkert worden” (ib. p. 60). Pour d'autre contradictions de M. Iorga cp. A. Philippide, *Originea Romînilor*. I, p. 781, ss., et surtout p. 793. Vu l'état présent des recherches sur la *Historia Augusta*, M. Alföldi a raison d'objecter que Iorga ait tort de prendre au sérieux les racontars de la *vita Maximini, Claudii* et ceux des *Quadrigae tyrannorum*, l. c. p. 90.

<sup>45</sup> Jung, *Römer und Romanen*, p. 231, ss. et Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, p. 27, ss. Drăganu affirme que Priskus fit connaissance, à la cour d'Attlia, avec un Romain („un Roman”), mais il passe sous silence que

6. Avant que nous tâchions de répondre à la question controversée depuis longtemps de savoir s'il resta dans la Dacie Trajane un nombre suffisant de Romains pour assurer la persistance de la civilisation romaine et la continuité ethnique latino-romane, nous devons d'abord passer en revue les circonstances de l'évacuation de cette province. Les recherches récentes de M. Alföldi ont pleinement confirmé l'information relatée par les sources historiques du IV<sup>e</sup> siècle d'après lesquelles la Dacie fut en réalité perdue sous le règne de Gallien.<sup>46</sup> L'illustre archéologue a le

---

ce Romain était en réalité un Grec, amené par ses affaires commerciales à Viminacium où, devenu esclave des Huns, et s'étant marié avec une femme hune, il s'était établi définitivement. Cet homme finit par avouer en pleurant à Priskus que les lois romaines sont bonnes et que les fautifs sont ceux qui ne s'y conforment pas. Pour la valeur de cette donnée qui ne fournit aucun témoignage définitif sur les rapports des Barbares et des Romains au V<sup>e</sup> siècle, v. Philippide, *Originea Rominilor*. I, p. 787. L'opinion de ce dernier s'oppose carrément aux commentaires gratuits faits par M. Iorga.

<sup>46</sup> L. Homo affirme dans son *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* (Paris, 1904) que la Transylvanie ne fut évacuée que sous Gallien tandis que la Banat et la Petite-Valachie le furent en 275. Cet avis est adopté aussi par le superficiel Horowitz (Revue Historique CLXIX—1932, p. 82—85) et par A. Sacerdoțeanu, auteur de la compilation intitulée *Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen-Age* (Extrait des Mélanges de l'École Roumaine en France. VII, 1928. p. 74). Selon celui-ci, la date de 271, donnée par Alföldi, serait erronée, mais il ne motive nullement son opinion (à remarquer qu'il ne connaît qu'un bref compte rendu sur les travaux d'Alföldi, paru dans la revue *Protestáns Szemle*. 1926, p. 622). L'avis d'Alföldi est partagé aussi par Groag, ap. Pauly-Wissowa RE. V, p. 1379; Patsch, *Banater Sarmaten*. Anzeiger der Wiener Akademie. 1925, p. 212 et déjà Jung avait émis la même opinion, cp. *Die romanischen Landschaften*, p. 402 et déjà *Römer und Romanen*, p. 357. Les conclusions qu'Alföldi a tirées des déplacements des ateliers monétaires et de l'interprétation sagace des monnaies trouvées en Dacie, sont particulièrement convaincantes, l. c. LIV, p. 16, ss. — Le fait que le destin de la Dacie avait été décidé sous Gallien, a été reconnu depuis Mommsen (*Römische Geschichte* V, 220) par plusieurs savants: Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*. I, p. 312, etc.; parmi les chercheurs modernes par E. Kornemann, *Römische Geschichte*<sup>3</sup>. Leipzig—Berlin, 1933. p. 96. A l'avis de celui-ci, „die definitive Aufgabe Dakiens, das der allgemeinen Frontverkürzung an der Donau, nachdem schon vorher die Truppen planmässig aus dem Land herausgezogen und nach dem neuen Prinzip der tiefgegliederten Front weiter rückwärts untergebracht worden waren, im Jahre 271 zum Opfer fiel und nach Überführung seiner römischen und romanisierten Bevölkerung einer neuen Provinz südlich des Flusses den Namen gab." Selon L. Schmidt, *Die Ostgermanen*<sup>2</sup>. München, 1934. p. 211: „Um 257 ist diese Provinz nach einem vorübergehenden Erfolge der römischen Waffen, der in der Annahme des Siegestitels Dacicus Maximus durch Gallienus sich ausdrückt, dauernd dem Reiche verloren gegangen". Voici encore



mérite d'avoir soumis les données historiques touchant cet événement important, à une critique minutieuse,<sup>47</sup> aussi ses recherches

l'avis de E. Norden, *Alt-Germanien. Völker- und namengeschichtliche Untersuchungen*. Leipzig und Berlin, 1934. p. 27: „Dazien wurde von Gallienus aus strategischen Gründen geräumt, und nicht auf einmal: die festen Plätze wurden noch gehalten, und erst Aurelianus führte, bald nach seinem Regierungsantritt (270), die Räumung durch, indem er auch den Rest der Besatzungen zurückzog und die Civilbevölkerung verpflanzte“. Dans son étude assez mince, N. Vulić ne sait choisir entre Gallien et Aurélien: *Kad je Dakija izgubljena*. Glas Srpske Kraljevske Akademije. CLV. Drugi razred, 78. Beograd, 1933. pp. 77—81.

<sup>47</sup> Relativement à l'abandon de la Dacie, on peut distinguer entre deux groupes de données: 1. Selon les unes, la Dacie fut perdue sous Gallien: se ralliant à cette opinion il faut citer parmi les historiens du quatrième siècle, Aurélius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII: „et amissa trans Istrum, quae Traianus quaesiverat“; Eutropius IX, 8: „Dacia quae a Traiano ultra Danubium fuerat adiecta tum (sc. sous le règne de Gallien) amissa est“; Rufius Festus (on le nomme à tort Sextus Rufus) *Breviarium VIII*: „[Dacia] sub Gallieno imperatore amissa est, per Aurelianium translatis exinde Romanis duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt“. Parmi les historiens postérieurs n'ayant pas de valeur en tant que sources historiques primaires, citons Orose, *Historiarum adversum paganos libri VII* (ed C. Zangemeister) VII, 22: „Dacia trans Danuvium in perpetuum aufertur“ (v. aussi plus bas); Jordanes, *Romana* 217: „Sed Gallienus eos [sc. Dacos] dum regnaret amisit Aurelianusque imperator evocatis exinde legionibus in Mysia conlocavit ibique aliquam partem Daciam mediterraneam Daciamque ripensem constituit et Dardaniam iunxit“; 2. Selon d'autres données, on attribue à Aurélien l'abandon de la province: Eutrope, IX, 15: „Provinciam Daciam, quam Traianus ultra Danubium fecerat, intermisit, vastato omni Illyrico et Moesia desperans eam posse retineri, abductosque Romanos ex urbibus at agris Daciae in media Moesia collocavit appellavitque eam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit“; *vita Aureliani* (remarquons que parmi les biographies contenues dans le recueil connu sous le nom de *Historia Augusta*, celles qui embrassent l'histoire des empereurs d'Aurélien à Numérien sont attribuées à Flavius Vopiscus, cp. H. Dessau, *Über die Zeit und Persönlichkeit der scriptores Historiae Augustae*: *Hermes* XXIV—1889, p. 337, ss., et surtout p. 344) XXXIX, 6, 7: „cum vastatum Illyricum et Moesiam deperditam videret, provinciam Transdanuvinam Daciam a Traiano constitutam sublato exercitu ac provincialibus reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque ex ea populos in Moesia conlocavit appellavitque suam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit“. Trois chroniqueurs grecs, à savoir Malalas, Syncellus et Suidas, font plus tard également mention de la Dacie, ils ne font pourtant que reproduire des informations puisées dans d'autres sources. On ne pourrait pas objecter que selon Orose, VII, 23: „Aurelianus... expeditione in Danuvium suscepto Gothos magnis proeliis profligavit dicionemque Romanam antiquis terminis statuit“ (v. plus haut) parce que cela prouve aussi, que déjà avant Aurélien la province était devenue la proie des Barbares. Ce qu'il faut mettre en évidence, c'est plutôt que l'empereur, malgré la vic-

de ce genre représentent-elles un tournant décisif dans la discussion du problème. Il a établi la valeur historique des informations des sources dans un cadre synthétique très large, c. à d. en tenant compte des poussées germaniques successives dans l'intervalle de 250 à 270 et des conditions historiques générales de l'Empire au III<sup>e</sup> siècle. Sa reconstruction repose sur l'examen consciencieux des sources les plus diverses: écrites, archéologiques et numismatiques, mises à profit avec une érudition magistrale. Le témoignage unanime de toutes ces sources concourt à prouver que l'évacuation militaire et civile de la Dacie peut être

---

toire remportée sur les Goths, était contraint d'abandonner les provinces (pour d'autres détails v. Alföldi, *l. c.* LIV, pp. 19—20).

Déjà les recherches plus anciennes, d'accord avec les études récentes, ont fait voir que les données concernant l'abandon de la Dacie remontent à une source primitive, à l'histoire des empereurs dite celle d'Enmann qui date de l'époque de Constance II (une seule source primitive est supposée aussi par Roessler, *Romänische Studien*, p. 67, et par Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*, p. 71; plus récemment par Iorga, cp. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia, 1932, p. 43, etc.). Cependant on n'a pas réussi à établir la filiation de ces données. Parmi les chercheurs modernes, E. Hohl, W. H. Fisher et N. H. Baynes sont de l'avis que l'Historia Augusta fut composée sous l'empereur Julien (361—363) et que ses concordances avec Eutrope s'expliquent par la source primitive perdue (Hohl, *Zur Historia Augusta Forschung*: *Klio*. XXVII—1934, pp. 149—164 et surtout pp. 162—163; Fisher, *The Augustan vita Aureliani*: *Journal of Rom. Stud.* XIX—1929, p. 125, ss.; Baynes, *The Historia Augusta, its date and purpose*. Oxford, 1924.). On conteste que le compilateur de l'Historia Augusta ait fait usage du Bréviaire d'Eutrope puisque celui-ci fut écrit vers 369—370 (cp. W. Hartke, *De saeculi quarti exeuntis historiarum scriptoribus quaestiones*. Thèse de Berlin. Leipzig, 1932, p. 59) et que, par conséquent, ce fait ne s'accorderait pas chronologiquement avec la datation de l'époque de Julien. Les recherches d'Alföldi rendent cependant l'influence d'Eutrope sur l'H. A. de plus en plus probable, ce qui nous amènerait à admettre définitivement la conception de Dessau. C'est Alföldi qui a mis en évidence qu'également dans la biographie de Marc Antoine on peut démontrer l'influence d'Eutrope (*Zur Kenntnis der Zeit der römischen Soldatenkaiser*. *Zeitschrift f. Numismatik*. XXXVIII—1928, p. 168). D'après lui, le *iudiciale carpentum*, dont parle la Vie d'Aurélien, accordé à l'usage officiel des 'prefectus urbi', avait été institué en 384—85 et après une suppression temporaire ('carpentum novitate submota') il fut restitué en 386 (*Die Ausgestaltung des monarchistischen Zeremoniells*. Sonderabdruck aus den Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts. Römische Abteilung XLIX—1934, p. 109.); cp. encore *l. c.* LIV, pp. 186—88. Il est à remarquer que, selon Alföldi, l'expression „ex uribus et agris" qu'on rencontre chez Eutrope pourrait être une remarque ajoutée par le chroniqueur même, puisque Aurélien, n'ayant plus rien à sauver dans les villes, se bornait à ramasser les restes du romanisme rural en Dacie et dans le Banat (*l. c.* LIV p. 20, n. 117).



considérée comme un fait accompli déjà sous Gallien; Aurélien ne fait que tirer les conclusions finales d'une nécessité, devenue inéluctable à force de subsister, quand il ramasse les débris du romanisme surtout dans le territoire du Banat d'aujourd'hui.<sup>48</sup> Les vestiges sporadiques et intermittents de la circulation de la monnaie pendant les deux décades antérieures à l'évacuation lui suggèrent bien la juste observation qu'on pouvait ériger de 258 à 271 aussi des pierres gravées dans certains endroits, mais il n'en trouve pas moins significatif que les dernières inscriptions provenant de la Dacie sont contemporaines des dernières émissions de l'atelier monétaire de Viminacium.<sup>49</sup>

C'est que, en effet, le commencement de l'évacuation de la Dacie déjà sous Gallien est un fait qui nous est suggéré aussi par le manque d'inscriptions romaines ultérieures aux années 255/258. C'est de ces années qu'il faut dater l'inscription de Potaissa (CIL III, 875 et Dessau, 4345) et celle de Sarmizégétusa (CIL III, 7971 et Dessau, 554),<sup>50</sup> derniers vestiges épigraphiques de la vie romaine en Transylvanie. Dernièrement, M. Philippe Horowitz a essayé de fixer à une date ultérieure le terme indiqué ci-dessus en croyant avoir trouvé deux inscriptions qui, d'après lui, ruineraient l'hypothèse de l'évacuation de la Dacie par Gallien. Ceux qui connaissent les recherches approfondies de M. Alföldi sur ce sujet, basées sur l'appréciation critique des sources histo-

<sup>48</sup> Le fait qu'à l'époque de Gallien, la domination romaine s'étend encore au Banat, province si importante au point de vue stratégique et que les relations de cette province avec le romanisme sont démontrables même après Aurélien, pourrait former le noyau de ces théories suivant lesquelles on attache la Petite Valachie et le Banat au territoire de l'habitat primitif des Roumains, à l'exclusion de la Transylvanie, v. Haşdeu, *Istoria Critică a Românilor*. Bucureşti, 1875. pp. 305, 307, et *Strat şi Substrat*. Bucureşti, 1892. pp. 5, 10; ensuite I. Bărbulescu, *Problemele Slavisticeii la Români*. Iaşi, 1906, pp. 10—12, 21, et *Individualitatea limbii române şi elementele slave vechi*. Bucureşti, 1929, p. 484 ss. Bien qu'en comparaison avec les exagérations fantastiques de MM. Iorga, Puşcariu et Drăganu, la théorie de Weigand sur l'habitat primitif des Roumains nous paraît en principe de beaucoup plus juste au point de vue géographique et linguistique, nous ne pouvons pas admettre sans réserves les idées de Haşdeu et de M. Bărbulescu.

<sup>49</sup> l. c. LIV, p. 8.

<sup>50</sup> Cf. Dessau, ILS. 4345, resp. 554; Alföldi l. c., et L. Schmidt, *Die Ostgermanen*<sup>2</sup>, p. 211.

<sup>51</sup> *Le problème de l'évacuation de la Dacie*. Revue Historique. CLXIX (1932), p. 85. Cet ouvrage „simpliste” (selon C. Daicovici) parut aussi en roumain, cp. Dacoromania. VI. (1929—30), pp. 482—83.

riques, des monnaies et des inscriptions relatives à l'histoire de la Dacie, jugeront, certes, antiscientifique la méthode à laquelle a recours M. Horowitz qui dernièrement, dans les colonnes d'un organe aussi important que la Revue Historique, essaya de prouver qu'au temps d'Aurélien, en l'an 270, le point le plus septentrional de la Transylvanie était la possession des Romains, et que par conséquent, sous Gallien, les Romains n'évacuèrent même pas la Dacia Porolissensis. Il est à remarquer que M. Horowitz ne connaissant pas les travaux d'Alföldi, nous nous étonnons, non seulement de son manque de critique, mais aussi de connaissances!

La première inscription en question, trouvée à Alsó-Kosály (dans l'ancien comitat Szolnok-Doboka) reproduite par M. Horowitz, d'après le texte rétabli par Charles Torma<sup>52</sup> est la suivante:

... COLONIA  
 PRO SALVTE DOMINI NOSTRI  
 AVGVSTI, PONTIFICIS MAXIMI, S. P. T.  
 ANTIOCHANO [ET. ORFITO COS.]

Trompé par le texte de Torma, M. Horowitz admet sans réserve que le nom d'Antiochanus (r. Antiochiano) se rapporte au consul connu sous le même nom et qui a fonctionné avec Orfitus, en 270 (ce dernier nom est une addition arbitraire de Torma). Or, il n'en est rien. La reproduction exacte de l'inscription se trouve dans le CIL, III, No. 288 — où notre illustre confrère roumain aurait pu la retrouver lui-aussi — et suivant Mommsen,<sup>53</sup> il fout la lire de la façon suivante:

[S]OL(I) PRO SAL(VTE) D(OMINI) N(OSTRI) AVG(VSTI)  
 PONT(IFICIS) M(AXIMI) S[E]PT[IMIVS] ANTIOCHIAN(VS)

Pourquoi M. Horowitz reproduit-il une inscription d'après Torma et non d'après le CIL? Mommsen ajoute encore: „Olim in extrema parte latere visus est consulatus a 270 Antiochiani et Orfiti, quo anno Claudio successit Aurelianus; quod si ita esset, nullum haberemus ex Dacia titulum hoc recentiore. Sed re maturius considerata, hanc interpretationem abiciendam esse intellexi". Le procédé inaccoutumé de M. Horowitz montre bien

<sup>52</sup> Avec un renvoi à Erdélyi Múzeum. Ancienne Série, I. p. 40.

<sup>53</sup> CIL. III, 288.



combien il est indispensable de consulter avec attention le CIL avant d'admettre comme base de discussion, des inscriptions lues d'une manière erronée. On comprend d'ailleurs sans peine la préférence de M. Horowitz pour la lecture fautive de Torma: la thèse qu'il cherche à soutenir l'explique suffisamment. Ajoutons encore qu'il n'est même pas prouvé qu'il s'agisse en effet d'une inscription consulaire.

Quant à la seconde inscription, invoquée à l'appui de la thèse du savant roumain, il faut constater que M. Horowitz, cette fois de nouveau, n'a pas été plus circonspect non plus. Il ne la connaît que sous la forme inexacte suivante:<sup>54</sup>

IOS · INVI | DEO GENITORI | D · N

En admettant cette lecture, on pourrait à la rigueur songer à ce que le Dieu Soleil, Mithra, soit appelé ici *Genitor Domini Nostri* et l'inscription pourrait être attribuée, avec quelque vraisemblance, à l'époque d'Aurélien, à laquelle le culte de cette divinité, si populaire dans l'Empire, atteignit son apogée. M. Horowitz semble cependant ignorer que le texte de ci-dessus a été corrigé par Mommsen dans le même volume du CIL où il est enregistré aussi sous la forme que voici:<sup>55</sup>

IO · S · INVI | DEO GENITORI | R · N

Il s'ensuit avec évidence qu'il ne faut pas lire *Domini Nostri*, mais simplement *rupe natus*, épithète fort connu de Mithra, cf. encore les synonymes 'petrogenitus' et θεός ἐκ πέτρας. Cette façon de lire étant la seule admissible, toute conclusion basée sur la lecture *Domini Nostri* doit être rejetée comme parfaitement erronée. Notons que même dans le cas où nous aurions sur l'inscription *D · N*, cette circonstance même ne nous autoriserait point à elle seule, à nous arrêter exclusivement à l'époque du règne d'Aurélien, car le culte du Dieu Soleil avait, déjà bien avant 270, eu de nombreux adeptes; il n'y a donc pas là un critère absolu pour fixer même approximativement la date précise des inscriptions sur lesquelles Mithra pourrait figurer comme le père des empereurs romains.<sup>56</sup> Cette seconde inscription ne prouve donc

<sup>54</sup> CIL. III, 968.

<sup>55</sup> III, 7729. On le retrouve aussi chez Dessau: ILS, 4241.

<sup>56</sup> Pour le culte de Mithra v. F. Cumont *Les mystères de Mithra*<sup>3</sup>. Bruxelles, 1913.

non plus qu'en 270 la Transylvanie eût continué encore d'appartenir au territoire de l'Empire.

Inutile de souligner que nous nous sommes occupés de ces deux inscriptions, beaucoup moins pour critiquer les assertions irréflechies du savant roumain, que plutôt pour montrer qu'il ne suffit pas d'abuser du prestige d'une revue tellement sérieuse que la Revue Historique, quand on veut se bercer de l'illusion d'avoir raison.

Après avoir examiné les conclusions qu'on peut tirer des oeuvres historiques et des matériaux épigraphiques, nous passons à l'étude des monnaies trouvées en Dacie. Étant donné que la plupart des trouvailles sont antérieures à 253 et qu'après une diminution graduelle sous Decius et Gallus, elles deviennent fort rares à l'époque d'Aurélien,<sup>57</sup> on peut constater que, déjà sous Gallien, le romanisme de Dacie était près de se ruiner complètement.<sup>58</sup> Les inscriptions des ateliers monétaires donnent sujet à M. Alföldi d'en tirer d'intéressantes conclusions. Il fait voir que les monnaies à la légende PROVINCIA DACIA ne furent battues ni à Apulum, ni à Sarmizégétusa comme le pensent B. Pick, W. Kubitschek et tout récemment Patsch,<sup>59</sup> mais à Viminacium (auj. Kostolác), de l'empereur Gordien à

<sup>57</sup> Alföldi, *l. c.* LIV, p. 2. ss.

<sup>58</sup> Par rapport à l'abandon de la Dacie, ce phénomène a été interprété de la sorte par Mommsen, Marquardt et plus récemment par Schmidt (v. plus haut, n. 46). — Remarquons que Mommsen, dans son travail *Über die römischen Ackerbrüder* (Reden und Aufsätze, pp. 270—293), attribue aux guerres de Trajan que „Siebenbürgen römisch ward und die den Grund gelegt haben zur heutigen Nation der Rumänen“. Cette déclaration occasionnelle fit depuis, à partir de l'ouvrage de Jung (*Römer und Romanen*<sup>2</sup>, p. 353) une belle carrière et les défenseurs de la continuité aiment beaucoup se référer à l'autorité incontestable de Mommsen. Pour montrer le ridicule de ce procédé de certains savants, nous croyons suffisant d'invoquer contre l'autorité de Mommsen tout simplement celle de Jireček. On sait que ce dernier a été 'ennemi' de l'hypothèse de la continuité roumaine en Dacie. De plus, on sera certainement d'accord avec nous que dans le domaine des problèmes historiques des Balkans et de la question roumaine, les deux historiens ne sont susceptibles d'aucune comparaison.

<sup>59</sup> Cette constatation de L. Laffranchi (*Rivista Italiana di Numismatica*, XXI—1908, p. 202, ss.) a été mise en valeur par Alföldi pour la première fois (*l. c.* LIV p. 6). Même Patsch est convaincu qu'en 246 un atelier monétaire avait commencé son activité en Dacie, probablement à Sarmizégétusa (*Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, II, p. 208). A propos de l'évacuation de la Dacie, Horowitz pose également cette question: „Mais que peut démontrer le fait qu'on ne bat plus de monnaie dans un pays toujours inquiété par les Barbares? D'ailleurs, les monnaies provenant de Viminacium cessent



Gallien (239—256). A son avis, c'est la situation critique de la Dacie et de toute la vallée du Danube qui obligea Gallien à transférer l'atelier monétaire de Viminacium à Lugdunum où l'empereur même séjournait à ce temps-là, pour organiser personnellement la défense de la ligne rhénane. A ce moment son père était occupé dans les guerres d'Orient de sorte que la défense de la Dacie incombait tout entière à ses chefs d'armées. Au moment de l'avènement de son successeur, apparaissent les monnaies battues à Mediolanum (Milan), avec l'inscription DACIA FELIX, où l'épithète „felix”, selon l'explication convaincante de M. Alföldi, fait allusions à l'espoir encore tout vif de récupérer la province qu'on venait de perdre. Il semble bien qu'au début du règne d'Aurélien, on espérait encore sauver la Dacie. Peu après, on peut relever le fait significatif que dans la seconde série des monnaies, battues aux mêmes ateliers, celles à l'inscription „Dacia felix” font déjà défaut et qu'on n'y trouve que les inscriptions GENIVS ILLV[RICI] et PANNONIA!<sup>60</sup> Citons, pour terminer, une autre remarque de M. Alföldi, suivant laquelle les graveurs de l'atelier de Mediolanum sont envoyés, non pas à Viminacium, mais à Serdica (Sofia) ce qui est une preuve incontestable de l'organisation de la nouvelle Dacie sur la rive droite.

Dans les parties transylvaines de la Dacie, c'est en 271 qu'après une diminution progressive, on constate une césure définitive. Même au-delà de cette date, la continuité de la circulation monétaire pourrait être admise seulement pour le Banat ce qui s'explique par les relations suivies entre Sarmates et Romains d'une part, et par la situation géographique de cette province moins exposée aux invasions barbares, d'autre part.<sup>61</sup> Et si, bien

aussi en 257" (*l. c.*, p. 85). On ne pose des questions pareilles qu'en ignorant qu'à Viminacium on battait des monnaies aussi pour la Dacie Trajane.

<sup>60</sup> *l. c.* LIV, pp. 16—17.

<sup>61</sup> Cp. encore l'appendice de l'ouvrage cité d'Alföldi sur „L'interruption de la circulation monétaire en Dacie”, LIV, pp. 164—170 et *ib.*, pp. 10, 18. Se basant sur les monnaies de l'époque constantinienne trouvées dans le Banat, Patsch suppose la continuité des colons romains dans cette région (*Beiträge* II, pp. 215—16). A notre avis, il n'en faudrait conclure qu'à la continuité locale de la circulation monétaire, d'autant plus qu'à la même époque, les relations commerciales entre Romains et Barbares reprennent aussi ailleurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans le Banat la population romanisée devait persister plus longtemps qu'en Transylvanie où, dès l'époque de Gallien, la sûreté personnelle et matérielle n'était qu'une vaine fiction. Selon Alföldi, au milieu des Sarmates habitués au vagabondage dans les déserts, un fragment de peuple romanisé, établi dans un endroit fixe, n'avait pas les conditions nécessaires à sa survivance.

après l'abandon de la Dacie, les monnaies romaines, fausses ou vraies, recommencent à circuler au nord du Danube, cela ne s'explique que par le renouveau plus ou moins général de la vie commerciale sous Constantin le Grand. Appuyé sur le limes fortifié, elle reprend tout le long du Danube et entraîne aussi l'affermissement de l'influence romaine dans les provinces nord-danubiennes. Au cours du IV<sup>e</sup> siècle, l'irradiation de la culture romaine laissa des traces non seulement en Dacie, mais aussi sur les territoires situés au-delà du limes, ainsi dans le pays des Jazygues,<sup>62</sup> entre le Danube et la Tisza, au Hortobágy<sup>63</sup> et probablement aussi ailleurs. On connaît des colliers fabriqués par des graveurs germaniques de Transylvanie sur le modèle des monnaies romaines,<sup>64</sup> et il est à croire que les fouilles à venir mettront au jour d'autres objets pour témoigner la pénétration de la culture romaine, même après la perte de cette province. Il paraît qu'au IV<sup>e</sup> siècle, les nouveaux habitants de celle-ci montrent plus de sympathie et de réceptivité vis-à-vis de ces influences culturelles que leurs prédécesseurs du III<sup>e</sup> siècle.

En un mot, toutes sortes de preuves portent à croire que jusqu'à 271, cette province à la position si excentrique fut abandonnée non seulement par les légions et l'administration, mais aussi par la population civile et rurale. De même, il est probable que non seulement à cette date, mais déjà auparavant, à partir de l'époque de Philippe, cette émigration avait continué graduellement vers les provinces mieux protégées contre les dévastations des Barbares. On ne pourrait pas objecter que la sûreté ne fût plus grande au sud du Danube qu'en Dacie puisque ceux qui s'y étaient réfugiés, ne pouvaient pas se douter à l'avance des nouvelles agitations qui allaient se répéter de temps en temps même en deçà du limes danubien. D'autre part, il est certain que ces agitations **t e m p o r a i r e s** dans les provinces sud-danubiennes ne sont pas à comparer aux mouvements ethniques en Dacie, devenus **p e r m a n e n t s** pendant toute l'époque de la migration des peuples. Dioclétien se contente d'avoir récupéré les provinces orientales

<sup>62</sup> Elemér Jónás, *Az öcsödi éremlelet* („Le trésor de monnaies d'Öcsöd"). Numizmatikai Közlemények. XXVIII/XXIX (1929—30), p. 30. ss.

<sup>63</sup> Alföldi, *l. c.* LIV, p. 84, n. 131 où il annonce la prochaine publication de l'étude archéologique de Louis Zoltai sur les cimetières de Hortobágy.

<sup>64</sup> Alföldi, *Materialien zur Klassifizierung der gleichzeitigen Nachahmungen von römischen Münzen aus Ungarn und den Nachbarländern*. III. Nachahmungen römischer Goldmedaillons als Halsschmuck. Numizmatikai Közlöny, XXVIII/XXIX (1929—30), p. 14, ss.



et la Dacie n'est pas reprise sous Constantin le Grand non plus, quoique celui-ci ait eu des chances de réussir, vu la position stratégique favorable à l'Empire dans la vallée du Danube. Déjà Schuchhardt remarqua avec raison qu'après l'abrègement nécessaire du front par Aurélien, les Romains continuent à lutter dans le barbaricum uniquement dans le but d'assurer la ligne du Danube et non pas pour conquérir d'autres territoires.<sup>65</sup> Les recherches de Ritterling ont fait voir que dans le cas de l'évacuation de la Dacie, il ne s'agit pas simplement d'un déplacement des légions comme Iorga, Pârvan et d'autres l'affirment, mais plutôt d'un transfert systématique de la population de la province, thèse qui a été corroborée aussi par d'autres preuves apportées par M. Alföldi dans son étude remarquable sur la question de Dacie. Les données relatives à l'abandon de cette province se rapportent à une décision bien nette de l'Empire et aux conséquences qui en découlaient, ce qui est prouvé aussi par la fondation d'une nouvelle Dacie, au sud du Danube. Cette seconde Dacie sud-danubienne fondée par Aurélien et destinée à remplacer l'ancienne patrie des colons, fut, dès le début, divisée en deux parties.<sup>66</sup> En un mot, „l'évacuation de la Dacie fut une mesure prise par une grande puissance, consciente de ses buts”, dont il était besoin d'autant plus qu'Aurélien y avait recours *„vastato omni Illyrico et Moesia”*, selon Eutrope, ce qui veut dire qu'il tâchait de réparer par le transfert des derniers colons de la Dacie définitivement abandonnée, les pertes des provinces dépeuplées par les invasions barbares immédiatement antérieures. Il faut rappeler, avec Roessler et Alföldi, que vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, l'administration romaine, désireuse d'augmenter le nombre des contribuables, tient compte non seulement des éléments romanisés, mais aussi des Barbares<sup>67</sup> et que Carpes (cp. vicus Carporum), Bastarnes, Sarmates, Goths ariens demandent et obtiennent, parfois en masses considérables, leur admission à l'Empire romain.<sup>68</sup>

<sup>65</sup> *Wälle und Chausseen im südlichen und östlichen Dacien*. Archeol.-epigr. Mitteilungen aus Österreich-Ungarn. IV (1885), p. 223.

<sup>66</sup> B. Filow, *Die Teilung des Aurelianischen Dakiens*. Klio XII (1912), pp. 234—39; cp. encore N. Vulic, *Les deux Dacies*. Extrait du Musée Belge, XXVII (1923), p. 259.

<sup>67</sup> l. c. LIV, p. 88, renvoyant à Roessler, *Rumänische Studien*, 1871, p. 68, ss.

<sup>68</sup> Pour d'autres détails cp. Patsch, *Beiträge III. Die Völkerbewegung an*

Les défenseurs de la continuité roumaine en Transylvanie aiment rappeler qu'au moment de l'évacuation, le nombre des habitants de la Dacie était trop élevé, pour qu'ils puissent être transférés au sud du Danube. Nous ne comprenons pas trop pourquoi on n'aurait pu, sous la protection d'une armée concentrée et dirigée par l'empereur même, transporter jusqu'à un demi-million de colons d'une rive à l'autre, mais n'insistons pas. Ce qui est plus grave, c'est que ces chercheurs oublient qu'il s'agit là d'un long processus, préparé pendant des dizaines d'années et achevé par l'action salvatrice d'Aurélien. Sans tenir compte de ce fait, Pârvan évalue, assez généreusement, à un million la population de la Dacie (10 âmes pour 1 km carré) au moment de l'évacuation et fait remarquer qu'une émigration pareille aurait dû laisser des traces dans les sources historiques.<sup>69</sup> Faute de témoignage (!? le nombre n'est pas cité, mais l'évènement oui!), il en conclue que la majorité des habitants devaient rester en Dacie. Rien qu'à en juger d'après la circulation monétaire, il apparaît que cette population d'un million, admise par Pârvan, doit avoir diminué sous Philippe et que, déjà au temps de Gallien, elle ne formait plus en Transylvanie un contingent quelque peu considérable. Nous sommes convaincus que le nombre de débris romanisés, émigrés sous Aurélien, n'atteignait guère — pour donner un chiffre approximatif, — le demi-million. Or, le déplacement d'un contingent de deux à trois cents mille est attesté assez souvent par les sources historiques.

---

*der unteren Donau in der Zeit von Diokletian bis Heraklius.* Sitzungsber. Wien. 208. Bd. 1928. 2. Abh. (surtout p. 7, n. 2.); Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 91, où les sources afférentes sont également citées.

<sup>69</sup> *Inceputurile vieții romane*, p. 8. Comme il ne peut être question d'une émigration de masses considérables, inutile d'objecter, à la manière de J. B. Bury que: „The rich would doubtless have done so (c'est-à-dire, ils quitteraient leurs foyers), but the removal *en masse* of the poorer people seems in the highest degree unlikely" (*The English Historical Review*. XII—1897, p. 330—31). Dernièrement, c'est M. Drăganu qui a invoqué l'opinion de Bury à l'appui de ses thèses fantaisistes (dans son ouvrage massif *Românii în veacurile IX—XIV*, p. 20, n. 2., et dans la revue de propagande *Revue de Transylvanie*, I—1934, p. 403, n. 2.). L'autorité de Bury, incontestable en ce qui concerne l'histoire de la fin de l'Empire, ne s'impose guère quand il s'agit des rapports du romanisme de Dacie avec les Barbares ou d'autres détails spéciaux de la question roumaine. Nous sommes obligés de remarquer à ce propos que Bury n'a fait qu'adopter les vues de Xénopol: d'après lui — tout comme d'après son informateur roumain — la Valachie aurait été fondée par Radu Negrul (!), le parler aroumain aurait un caractère indépendant (!) et il fait siennes aussi d'autres idées tout à fait périmées de Xénopol.



Nous savons p. e. que Constantin le Grand établit en 334 trois cents mille „Sarmatae Argaragentes” sur le territoire de l'Empire, incorporant dans l'armée les hommes bons pour le service militaire, et établissant les autres, avec leurs femmes et leurs enfants, en Italie, en Macédoine, en Thracie et dans la Scythie Mineure.<sup>70</sup> De même, nous ne pouvons pas approuver les allégations concernant la prétendue analogie de la Norique. Il est connu que les Romains de cette province, exposés jusque-là aux attaques des tribus germaniques toujours en guerre les unes contre les autres, furent transférés en Italie par Odovakar<sup>71</sup> qui, selon Eugippe, „universos iussit ad Italiam migrare Romanos”. Comme on retrouve même beaucoup plus tard les descendants des Romains dans la Norique ainsi que dans la Rhétie voisine,<sup>72</sup> Tam m est d'avis qu'il faut interpréter de la même façon les données concernant la Dacie<sup>73</sup> et par conséquent, ne pas les accepter mot à mot. Au point de vue des recherches modernes sur la continuité, nous ne pourrions pas attribuer à ce „bestes Analogon” d'un ouvrage d'il y a 50 ans, la même valeur que son auteur y avait attachée. De plus, on peut y faire aussi une autre objection. Bien que l'histoire de cette province au IV<sup>e</sup> siècle ne soit pas encore, à notre avis, assez approfondie, Holtzmann fait voir que pour certains points de la Raetia, la continuité des noms *Romanus* — *Retianus* ~ *Romauntsch* ~ *Walech*, *Walh* qu'on peut démontrer, par les données de sources historiques dès le VII<sup>e</sup> siècle, nous autorise en effet dans une certaine mesure à admettre la continuité de la population romanisée.<sup>74</sup> Quant à la Dacie, on n'y trouve par contre dès l'époque de l'évacuation jusqu'aux débuts de l'immigration roumaine sous les Arpads, aucune mention d'habitants autochtones de langue latine ou roumaine. Pour ce qui est des données antérieures, destinées à combler cette lacune de mille ans, elles ont été controuvées et interprétées par des chercheurs peu objectifs, et guidés, dans leurs études, par des considérations étrangères à la science.<sup>75</sup> En plus, il manque abso-

<sup>70</sup> Patsch, *Beiträge (Banater Sarmaten)*. Anzeiger der Wiener Akademie. 1925, pp. 182—83.

<sup>71</sup> Jung, *Römer und Romanen*, p. 251, n. 3.

<sup>72</sup> *ib.* v. le chapitre intitulé *Die Alpen-Romanen: „Walchen” und „Ladiner”*, p. 257, ss., et les ouvrages cités par Pleidell l. c. p. 81, n. 1.

<sup>73</sup> *Über den Ursprung der Rumänen*, p. 76, ss.

<sup>74</sup> Cf. Gaston Paris: *Romania*. I (1872), p. 7, v. encore H. Zeiss, *Das Kontinuationsproblem im rätischen Flachland* et ci-dessus la note 10.

lument toute trouvaille archéologique qu'on pourrait mettre en relation avec les survivances des éléments romanisés de la Dacie.

Une autre thèse favorite des champions de la continuité est d'affirmer que les colons de Dacie n'auraient eu aucun intérêt à quitter leurs domiciles puisque la sûreté n'était pas grande au delà du limes danubien non plus. Comme, à propos du romanisme de Dacie, la plupart des spécialistes roumains cherchent à faire croire que le limes danubien n'offrait pas d'abri sûr contre les Barbares, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'oeil sur l'état militaire de l'Empire dans l'époque immédiatement postérieure au règne d'Aurélien. C'est Patsch qui tout récemment a approfondi l'étude de cette question.<sup>76</sup> D'après lui, il est certain que Dioclétien visita le front du Bas-Danube à deux reprises, en 294 et 304, pour diriger personnellement la fortification de celui-ci. Sous Galère, par l'affermissement du pouvoir de l'Empire, la situation était déjà consolidée à tel point que cet empereur fut enterré, en 311, dans son pays natal, à Romulianum (près de Vidin, sur le Danube). Quoique, en 323 les Goths, profitant de la rivalité de Constantin et de Licin, fassent des pillages en Thracie et dans la Mésie Inférieure, l'énergique Constantin ne tarde pas à les repousser à l'autre bord du Danube où meurt aussi leur chef, Rausimod, dans les forêts de la Petite Valachie. Ils se voient contraints de rendre les provinciaux romains en captivité et deviennent fédérés des Romains. Après l'avènement de Constantin, la position stratégique de l'Empire est assurée aussi par des têtes de ponts sur la rive gauche: Oescus Sucidava et Transmarisca — Marisca (Daphné) qui seront en même temps autant de centres des rapports commerciaux entre Romains et Barbares. „Es hob für die Balkanhalbinsel eine lang anhaltende Ruhe an — écrit

<sup>76</sup> V. plus bas. C'est ici que nous attirons l'attention sur une curieuse faute de logique des défenseurs de la continuité, qui consiste à opérer avec l'argumentum ex silentio à la manière des avocats et non pas d'une façon scientifique. Quand il s'agit du fait que les sources médiévales ne font pas mention de Roumains en Transylvanie, ils en concluent que le silence des sources n'implique pas l'absence de l'élément roumain et que par conséquent, cet argument n'infirmé nullement la thèse de la continuité. Malgré le silence des sources, disent ces 'savants', la continuité roumaine n'en peut pas être moins vraie. Quand au contraire, ils s'opposent à la théorie de l'immigration du sud au nord, ils se hâtent de constater qu'aucune source historique n'en fait mention et que par conséquent, elle ne peut passer pour vraie. Par une pareille logique, on peut discréditer une théorie, mais impossible de l'approfondir au point de vue scientifique.

<sup>76</sup> *Beiträge*, III. n. 68.



Patsch<sup>77</sup> — an der gerade damals viel liegen musste, da Konstantin an seiner neuen Hauptstadt baute". C'est dans ces centres danubiens que les Barbares venaient acheter les céréales.<sup>78</sup> Le manque d'éléments agriculteurs romanisés est prouvé aussi par l'import de céréales chez les Goths. On sait encore que, les marchés romains supprimés, les Goths souffraient aussitôt de la famine.<sup>79</sup>

Le prestige de l'empire romain réussit à réprimer et à dompter les Barbares voisins jusqu'à 369, date de la rencontre solennelle de Valens et d'Atharic sur une île du Danube, près de Noviodunum. Le caractère des contrats qui y furent conclus, montre que la *Gotia* et la *Romania*<sup>80</sup> y figuraient comme des puissances politiquement coordonnées. Ensuite, pendant sept ans encore, le limes reste inébranlé. Bien que l'influence romaine soit absente, jusqu'à la révolte de Fritigern, sur la rive gauche du Danube, la paix sur le front danubien est assurée par des traités respectés, aussi bien par les Barbares que par les Romains. Cependant, à un moment donné, Fritigern se révolte contre Atharic et, l'ayant emporté sur celui-ci avec l'aide des Romains, il ne tarde pas à embrasser avec son peuple entier, la religion arienne de Valens. Mais du côté de la Russie méridionale, la tempête des Huns s'approche déjà menaçante, elle renverse l'équilibre relatif des peuples dans le Bassin du Danube et les entraîne dans un tel mouvement que quelques-uns d'entre eux arriveront jusqu'au Nord de l'Afrique. En 376, d'après les paroles du chroniqueur, les Goths occidentaux envahissent en masses immenses l'empire romain dans la région de la Thracie, cherchant un abri

<sup>77</sup> *ib.* p. 23.

<sup>78</sup> *ib.* p. 47.

<sup>79</sup> On voit par là, également que la note du chroniqueur syrien d'après laquelle les Slaves et les Avars auraient dit aux peuples conquis: „Semez et moissonnez, nous ne prenons qu'une partie de vos produits" (cp. Jireček, *Geschichte der Serben* I, p. 95 et Philippide, *Originea Romnilor* I, p. 422) et à laquelle aussi P. P. Panaitescu renvoie à propos du romanisme en Dacie (*Les relations bulgaro-roumaines au moyen âge*, à propos d'un livre récent de M. P. Moutaftchiev. Extrait de la Revista Aromânească, I—1929, p. 12), ne pourrait pas être appliquée, par une généralisation inadmissible, aux conditions spéciales de la Dacie. Aussi Tamm ne croit-il pas à la survivance sans déplacement des agriculteurs romanisés bien qu'il soit un partisan de la continuité: „den Untergang dagegen der romanischen Ackerbauer und Städter nördlich wie südlich der Donau wird man Roesler wohl ohne weiteres zugeben dürfen" (*Ursprung der Rum.* p. 88).

<sup>80</sup> Patsch, *l. c.* pp. 53—54.

exempt d'invasions barbares (*domicilium remotum ab omni notitia barbarorum*).<sup>81</sup> Auparavant, les Sarmates et les Goths d'Ulphilas, s'étaient également réfugiés derrière le limes pour échapper aux dangers du barbaricum. L'échec bien connu de Valens à Adrianople (378) marque la première étape de l'ébranlement du front bas-danubien qui n'est plus retardé que par Justinien pour quelque temps. Les faits historiques prouvent indéniablement que jusque vers 376—7, le limes danubien resta — pour nous servir d'une belle expression de Patsch, — une „*segensreich gehütete Schranke zwischen hüben und drüben*”, derrière laquelle s'abritaient, pendant plus de cent ans, non seulement les citoyens de l'Empire, mais aussi les Barbares demandant à y être admis. Il est certain que les débris romanisés restés en Dacie, s'il y en avait, se seraient retirés, dès l'époque constantinienne, derrière la ligne du Danube, consentant à payer plutôt l'impôt que de rester continuellement exposés à un lent dépérissement parmi les peuples barbares toujours en guerre.<sup>82</sup> Il ne faut pas perdre de vue que, malgré la position offensive de l'Empire sur le Bas-Danube, au nord la paix ne s'était pas rétablie; il suffit de se reporter aux vanteries du panégyrique de l'époque de Dioclétien, d'après lequel, dans toutes les régions de la Transylvanie, Goths occidentaux, Vandales et Gépides se font la guerre (*Genethliacus*), et à rappeler la guerre entre Sarmates et Goths dans le Banat, les luttes fratricides des *Sarmatae Limigantes* et des *Sarmatae Argaragantes*, les relations très peu amicales des Goths chrétiens et païens, etc. N'oublions pas non plus qu'en Dacie le prétendu romanisme, fidèle au sol de cette province, aurait dû avoir des rapports, hostiles ou amicaux, non seulement avec un seul groupe de Barbares, mais bien souvent et en même temps avec plusieurs groupes. L'exploitation économique des 'Romans' de Dacie par les

<sup>81</sup> *ib.* p. 62—63.

<sup>82</sup> Ajoutez encore Patsch, *ib.* p. 23: „*Abgesehen davon, daß sich in dem i. J. 271 aufgegebenen Dazien Teile der alten römischen Bevölkerung erhalten haben werden (Anzeiger 1925. p. 212) die nun wieder nach dem Süden gravitieren konnten, hatte unter den Goten das Christentum Wurzel gefaßt.*” Rien de plus certain, en effet, que les éléments latinisés qui pour des motifs divers peuvent ne pas avoir quitté la Dacie lors de l'abandon de celle-ci, profitèrent de l'affermissement de l'influence romaine au nord du Danube pour se rendre derrière le limes où ils redevinrent citoyens de l'Empire tout puissant encore.



Barbares aurait donc constitué une perpétuelle pomme de la discorde pour les nombreux peuples conquérants traversant cette province, d'autant plus que le sens du partage pacifique devait être fort peu développé chez les Barbares.

Les recherches modernes sur la continuité du romanisme dans les diverses provinces de la Romania — à laquelle la Dacie ne put jamais appartenir pour la simple et bonne raison qu'elle était depuis longtemps perdue au moment où la *Romania* se constitua — ont mis en relief qu'il ne pourrait être question d'îlots linguistiques et ethniques qui, retirés dans les montagnes (Xénopol), auraient survécu aux ravages des invasions barbares.<sup>83</sup> Ce romanisme qui, à l'abri des montagnes, se serait occupé d'élevage pendant de longs siècles, n'existait que dans l'imagination des historiens romantiques, et aujourd'hui aucun savant qui se respecte, ne risquerait d'affirmer que les éléments romanisés de la Dacie auraient vu écouler, au pied des sommets protecteurs de la Transylvanie, les flots de la migration des peuples et qu'ils ne seraient descendus sur la plaine que les dangers de ce courant une fois passés.<sup>84</sup> Même ceux qui, avec Tam m, ne croient qu'à la continuité des pâtres romanisés, doivent tenir compte du fait qu'un état pareil d'isolement complet au milieu des flots successifs des poussées barbares plus ou moins prolongées et bien souvent simultanées n'est plus concevable que pour des cerveaux absolument dénués du sens des réalités concrètes. Déjà Peisker avait raison de remarquer que les peuples pasteurs ne restent dans les montagnes que pendant l'été et que pour l'hiver, ils sont contraints de ramener leurs troupeaux dans les vallées.<sup>85</sup> C'est pourquoi ce

<sup>83</sup> Cp. Alföldi, l. c. LIV, p. 93. E. Kornemann, *Die unsichtbaren Grenzen des römischen Kaiserreichs*. Staaten, Völker, Männer. Aus der Geschichte des Altertums. 1934; W. Aubin, *Neue Beiträge zur Kenntnis von Alt-Germanien*. Neue-Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung. X (1934), p. 508.

<sup>84</sup> Voici l'opinion dernièrement émise de M. P. P. Panaitescu: „La théorie romantique d'un peuple entier vivant isolé pendant mille ans dans les montagnes, à l'abri des „barbares" et s'occupant uniquement de l'élevage des bestiaux, a été abandonnée par les historiens sérieux" (l. c. p. 19). Ils est vrai, que contrairement à l'avis de M. Mutafčiev, il croit à la survivance d'une couche d'agriculteurs en Dacie, mais il ne peut pas apporter de preuves convaincantes à l'appui de sa thèse.

<sup>85</sup> *Die Abkunft der Rumänen wirtschaftsgeschichtlich untersucht*. Graz. 1917. Sans admettre l'idée de Peisker sur l'importance de l'élément turco-tatare dans la formation ethnique du roumanisme, nous adoptons volontiers une de ses constatations: „Als Hirte kann er (à savoir le prétendu berger romanisé,

romanisme n'aurait pu éviter non plus les contacts avec les Barbares. Il est bien probable que les Barbares eux-mêmes tiraient profit des excellents alpages de la Transylvanie et il est absolument certain que les peuples de l'époque de la migration s'emparaient des montagnes de la Transylvanie non seulement comme bergers, mais aussi comme conquérants. Même les Barbares s'étaient avisés de bonne heure de s'abriter dans les montagnes devant leurs adversaires plus puissants. C'est Ammien Marcellin qui mentionne qu'Athanasius „ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis”.<sup>86</sup> S'il y avait eu, en Dacie, un romanisme assez considérable, les sources historiques en auraient certainement gardé le souvenir puisqu'on ne pourrait pas supposer que les chroniques et les autres sources de l'époque auraient fait exception juste pour cette province, tout en fournissant des renseignements détaillés sur les peuples qui y séjournaient pendant quelque temps. Le manque de ces données est d'autant plus surprenant qu'en Dacie aussi, on pourrait trouver certaines conditions favorables pour la conservation de l'élément romanisé. On supposerait p. e. que les Barbares, devenus „fédérés” des Romains, se soient montrés plus modérés vis-à-vis des colons romanisés qu'ils rencontraient dans leur chemin. C'est pourquoi M. Alföldi a pensé que la tribu fédérée, reçue sous Gallien, et composée probablement de Carpes,<sup>87</sup> aurait pu ménager pendant quelque temps les îlots romanisés de la province. Néanmoins ceux-ci ne

---

resté en Dacie) in den Bergen nur während des Sommers verweilen, gleich schon den nächsten Herbst muss er mit dem Vieh unbedingt ins offene Land zurück, eben dorthin, von wo er wenige Monate zuvor entwichen ist, geradeaus in den Rachen der Einbrecher, vor denen er sich flüchten musste.“ (p. 42).

<sup>86</sup> XXXI, 4, 12. — Zeuss, Jung, Tomaschek, Kiepert, Roessler, Schmidt, et au début, même Patsch étaient convaincus que le „Caucaland” est à chercher dans la région des Küküllő (cours d'eau en Transylvanie). Cette erreur a été déjà rectifiée par P. Hunfalvy (*Az oláhok története*. I, pp. XVIII et 189), ensuite par J. Melich (*A honfoglaláskori Magyarország*, p. 36, n. 3). Plus récemment, Patsch l'a localisé dans les montagnes du Banat, contrairement à l'avis de Diclescou qui, avant lui, avait pensé au district de Buzău (*Die Wandalen und Goten*, p. 41). C'est du Banat qu'Athanasius expulsa les Sarmatae Argaragantes, après avoir monté le long du Danube en Valachie, le pays des Taïfales, pour mettre son peuple à l'abri contre les nouvelles invasions des Huns, v. *Beiträge* III, p. 65. Il est connu qu'à l'occasion de la campagne de Valens en 367 les Goths se cachèrent dans les montagnes (montes Serrorum), v. Ammien Marcellin XXVII, 5. 2.

<sup>87</sup> l. c. LIV, pp. 9 et 88.



devaient pas subsister longtemps. Le pouvoir des Carpes est brisé par les Goths et la période belliqueuse (jusqu'à 270) terminée, les Carpes préfèrent demander leur admission derrière le limes, les Goths leur ayant rendu impossible de rester en Dacie. On peut également considérer comme possible, pour un temps du moins, la symbiose des restes du romanisme avec les Sarmates qui, en 332, jouissent de la protection militaire de Constantin contre les Goths. Plus tard, en 358 les Sarmates, revenus sous la conduite de Zizaïs, maintiennent également leurs relations fédérales avec les Romains. Selon M. Alföldi, pour le Banat, on pourrait admettre la survivance de certains fragments romanisés au plus tard jusqu'au commencement du V<sup>e</sup> siècle.<sup>88</sup> — C'est alors que même les relations commerciales cessent avec les Romains, ce qui coïncide aussi avec la date de l'établissement de la majorité du peuple hun dans cette région. Les Goths deviennent, après leur incursion malheureuse en 323, des clients plus ou moins infidèles de l'Empire, sans qu'on trouve, pourtant, la moindre allusion à leur symbiose avec le romanisme dacien dans les sources relatives. A notre avis, le silence des sources concernant le christianisme des Goths est particulièrement significatif. Quand nous lisons des martyrs gothiques aux noms latins chrétiens (Constans et Dulcilla) et des Goths chrétiens de la Dacie, d'abord réfugiés dans les Balkans, puis dispersés jusqu'aux régions de la Syrie, de Damasque, et de l'Euphrate, et sachant que la cruauté des Goths payens eut un écho douloureux jusqu'aux villes de l'Asie Mineure,<sup>89</sup> on se demande à bon droit, pourquoi on ne trouve aucun témoignage sur ces prétendues survivances du romanisme en Dacie? On en aurait certainement entendu parler des Goths réfugiés au territoire de l'Empire sans compter que leur existence n'aurait pu rester ignorée à l'époque constantinienne. N'aurait-on pas pris des mesures pour sauver ces Latins chrétiens de Dacie de même que les Goths chrétiens?

En outre, même en admettant la conservation de certains fragments latinisés en Dacie jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, il resterait à préciser ce qu'ils devinrent dans la seconde moitié du siècle, après que le statu quo des peuples germaniques de

<sup>88</sup> *ib.* pp. 93—4.

<sup>89</sup> Cp. Patsch, *Beiträge* III, p. 27 et pp. 57—58.

Dacie,<sup>90</sup> résultat de tant de longues guerres, eut été de nouveau renversé par l'invasion des Huns. Les historiens, soucieux de défendre l'hypothèse de la continuité, cherchent à tirer des données du rhéteur Priscus certaines conclusions sur les relations du romanisme dacien avec les Huns. On essaye d'expliquer par le latin vulgaire de Dacie, une note de Priscus sur Zerkon, le fou d'Attila qui, dans ses improvisations, amusa les invités de la cour en baragouinant en hun, en gothique et en langue d'Ausonie (τῆ τῶν Αὐσονίων γλώττη).<sup>91</sup> Cependant la mention du latin à la cour d'Attila s'explique par d'autres raisons historiques. L'on sait que par l'intermédiaire des Ostrogoths et des Gépides, déjà familiarisés avec la culture romaine, aussi les Huns furent mis en relation avec la civilisation de l'Empire. La voie commerciale traversant la vallée de la Morava mit en contact les Huns avec les Romains et l'expansion du latin fut facilitée aussi par le voisinage des provinces danubiennes de l'Empire oriental, où, à cette époque, on parlait encore en langue latine. Voilà pourquoi à la cour d'Attila, à côté du hun et du gothique, le latin était la troisième langue de conversation qui n'avait rien à voir avec la langue vulgaire des colons latins du Banat, voire de la Transylvanie.<sup>92</sup>

<sup>90</sup> Alföldi *ib.* Voici ce qu'Eutrope écrit, au temps de Valens, sur les conditions ethniques de la Dacie: „provincia trans Danubium facta in his agris, quos nunc Taifali, Victoali et Tervingi habent” (*Brev.* VIII, 2). Parmi tous les historiens, M. Iorga reste seul à affirmer que les Goths auraient évité la Transylvanie (!). Inutile de nous occuper davantage de cette assertion absurde qui a été réfutée par Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 65, ss., ainsi que par Giurescou, *O nouă sinteză*, p. 37, ss. Pour l'époque antérieure à l'invasion des Huns, Schmidt donne l'énumération suivante des peuples dominant la Transylvanie ou, plus exactement, le nord du Danube: „die Kleine Walachei und den an die Aluta angrenzenden Teil der Großen Walachei hatten die Taifaler (vgl. Patsch Anzeiger, S. 189, 6) das übrige Gebiet der Grossen Walachei, die Moldau und einen Teil Siebenbürgens die Westgoten, das nördliche Siebenbürgen die Gepiden, das Banat die Sarmaten Limigantes und Argaragantes (vgl. Fabricius bei PW. 13, 647. ff. Patsch, SB. 13. ff.) inne”. (Die Ostgermanen<sup>2</sup>, p. 224—25).

<sup>91</sup> C'est l'avis de Haşdeu *Etym. Magnum*, III, 3148. Miklosich avait déclaré déjà en 1862 qu'on ne pourrait pas supposer la survivance du latin en Dacie et qu'on ne pourrait pas argumenter avec la remarque du rhéteur Priscus, relative à la langue d'Ausonie, *Die slavischen Elemente im Rumunischen*. Denkschriften—Wien, XII (1862), p. 4, n. 2. Le fait qu'il ne s'agit pas du latin vulgaire parlé en Dacie est admis même par les défenseurs de la continuité, v. Xénopol, *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*. I, p. 117 (Paris, 1896); Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*. I, pp. 318—19 (Paris, 1901).

<sup>92</sup> Pour plus de détails à ce sujet, v. le portrait d'Attila dans la large



M. Iorga invente aussi une histoire purement arbitraire d'après une note de Priscus relatant qu'Attila demanda à Théodoric la reddition de quelques Huns de qualité, qui s'étaient réfugiés sur le territoire de l'Empire.<sup>93</sup> Par une fausse interprétation de ces données évidentes, il affirme que les armées huno-gothiques emmenèrent dans le Banat un certain nombre d'habitants latins et grecs de l'Empire oriental qui auraient contribué à l'affermissement du romanisme de cette province. Le compatriote de M. Iorga, M. Ion D. Țicăloiu démontra cependant sans difficulté que la note de Priscus n'a rien à faire avec les racontars de Iorga et que cette fois aussi nous avons à faire à un cas regrettable de reconstruction artificielle de l'histoire.<sup>94</sup> L'inutilité des efforts à prouver la continuité romaine en Dacie, se trahit aussi par la complexité et la hardiesse des explications tendancieuses des sources historiques. A propos des guerres byzantino-avares, Théophane cite un général nommé Priskos qui vainc Baïan près du Danube, faisant 9000 prisonniers dont 3000 Avars, 800 Slaves, 3200 Gépides et 2000 Barbares.<sup>95</sup> Cette remarque donne sujet à Diclescou d'identifier ces Barbares aux Daco-Roumains (Roumains primitifs)<sup>96</sup> et de supposer qu'ils étaient chrétiens puisque les Byzantins les surprirent en un festin commun avec les Gépides et

---

esquisse de l'époque fait par Alföldi, *Menschen die Geschichte machten*. Wien, 1931, pp. 230—31.

<sup>93</sup> *Geschichte des rumänischen Volkes*. I, p. 60—62 et *Istoria Românilor pentru poporul românesc*. Vălenii-de-Munte, 1910, p. 29.

<sup>94</sup> *Über die Nationalität der von Kaiser Theodosius dem Hunnenkhan Attila ausgelieferten Flüchtlinge*. Byzantinische Zeitschrift. XXIV (1923), p. 84—87. Nous ne renvoyons pas volontiers à la critique très sévère de Philipide où il y a des termes si forts que „Iorga brodează” (*Originea Românilor*. I, p. 784) et „Știm că Iorga poate brodă” (*ib.* p. 835) tandis que sur la page précédente, il en dit cette critique sévère mais juste: „el nu face istorie, ci pseudoistorie tendențioasă”.

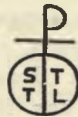
<sup>95</sup> II, p. 282 (ed. Boor): ζῶντες δὲ ἐκράτησαν Ἀβάρου μὲν τρισχιλίους Σκλαβινοὺς δὲ ὀκτακοσίους καὶ Γήπαιδες διακοσίους καὶ Βαρβάρους δισχιλίους.

<sup>96</sup> *Die Gepiden*, pp. 224—25. E. Norden considère l'idée erronée de Diclescou comme digne d'attention, bien qu'il n'oublie pas de faire la remarque suivante: „Freilich habe ich mir über das in letzter Zeit oft und sehr verschiedenartig behandelte Problem der Herkunft der Rumänen kein Urteil zu bilden vermocht, da es mit Sprachen, die mir unbekannt sind (Slavisch, Albanisch) verknüpft ist.” (*Alt-Germanien*, p. 72, n. 2). M. Norden n'a pas tenu compte du compte-rendu critique d'Alföldi où il est question aussi de l'impossibilité d'identifier les Barbares avec les Romains, cp. *Revue des Études Hongroises*. IV (1926), p. 189. Les μιξοβαρβαροι de Paristrion, dont parlent Attaliate et Anne Comnène, font également l'objet d'une pareille mystification, cp. I. Gherghel, *Zur Geschichte Siebenbürgens*. Wien. 1892, p. 22.

les tuèrent.<sup>97</sup> A l'avis de Diculescou, ces Barbares devaient être des Dacoroumains parce qu'à ce temps-là les Byzantins, furieux contre les Romains, ne voulaient pas honorer les descendants

<sup>97</sup> Contrairement à Diculescou (v. encore *Vechimea creștinismului la Români*. București, 1910.) et à Pârvan (*Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-român*) ainsi qu'à la dernière opinion émise par M. Zeiller, il faut contester, après ce que nous venons de dire dans ce chapitre, non seulement la survivance du romanisme en Dacie, mais aussi l'existence de colons chrétiens dans cette province. En 1918 M. Zeiller était encore d'avis que „l'on n'a point à s'occuper de la province conquise par Trajan et abandonnée par Aurélien dans une étude sur les origines chrétiennes dans les pays danubiens” (*Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes*. Paris. p. 41). A ce moment, il connaissait déjà l'ouvrage cité de Pârvan et il avait raison de dire que les inscriptions sépulcrales commençant par „Dis Manibus” ne peuvent pas être mises en relation avec le christianisme. Nous ne savons pas pourquoi M. Zeiller croit plus récemment avec Pârvan au caractère chrétien d'une inscription („du moins la découverte d'une inscription qui semble bien chrétienne en Transylvanie permet d'affirmer que l'Évangile avait pénétré dans la Dacie lorsqu'elle était encore romaine”. *L'Empire romain et l'Eglise*. Paris, 1928. Histoire du Monde, Tome V, p. 228) considérée comme telle par Pârvan dans le même travail que M. Zeiller a cité en 1918 et qu'il cite de nouveau en 1928. Où M. Zeiller a-t-il exposé les arguments qui expliquent le changement surprenant de son opinion? (cp. encore *Revue Intern. des Etudes Balkaniques*, I—1935, p. 415). Il nous paraît utile de publier d'après CIL. III, l'inscription en question (No. 866; chez Zeiller *L'Empire Romain*, p. 228, n. 1.: No 886!) pour soumettre à un examen libre ce prétendu témoignage, unique dans son espèce, du soi-disant christianisme de Dacie:

D . M  
AURELIA · maRinA  
VIX · ANN · VII · AUR  
MARINIANUS · FIL  
EIUS · VIX · ANNO · I  
M · IIII · AUR · BABUS  
VET · PATER : P



Ce qui est particulièrement intéressant sur cette inscription, ce n'est pas le texte même mais plutôt le monogramme qu'on y trouve à la fin. Pârvan essaye de démontrer que ce monogramme représente la combinaison de la croix et du P du chrisme, idée qui est adoptée dernièrement aussi par Zeiller! Cette combinaison est d'autant moins probable qu'au III<sup>e</sup> siècle, ce sont encore les religions payennes qui dominent dans l'Empire et de même en Dacie. D'autre part le P du chrisme ne devient fréquent sur les pierres tombales qu'au cours du IV<sup>e</sup> siècle (cf. Cabrol—Leclerc, *Dictionnaire*



latins des colons de Dacie du nom de Ρωμαῖοι qu'ils portaient eux-mêmes. Par conséquent il ne restait qu'à les qualifier de „Barbares" (1). Pour les appeler d'un nom plus exact, les Byzantins se seraient servis plus tard du nom de *vlach* emprunté aux Slaves de la Péninsule Balkanique. Au lieu d'ébaucher une thèse aussi compliquée, Diculescou aurait dû prouver tout d'abord qu'au tournant des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, en dehors des Avars, des Slaves et des Gépides, aucun autre peuple barbare ni les débris d'aucun autre ne pouvaient se trouver en Dacie, abstraction faite de ce que toutes ses conclusions sont fondées uniquement sur la thèse non prouvée de la continuité du romanisme en Dacie. A notre avis, le passage en question de Théophane peut très bien se rapporter aux débris de quelque peuple barbare (peut-être aux restes des Sarmates et des Goths, ainsi qu'à d'autres populations amenées par les Avars) et non pas aux Latins de Dacie, dont les sources historiques ne font aucune mention. Suivant la conception de Pârvan et de Diculescou, les éléments latinisés de la Dacie, auraient survécu à l'abandon de la province comme une nouvelle „natio barbara". Ils ne se rendent pas compte du fait que l'admission de cette thèse équivaut, à la négation de la continuité du romanisme. Car, si en réalité, ils étaient retombés dans la barbarie, ils auraient dû partager le sort des autres peuples barbares, c'est-à-dire disparaître dans les flots de la migration des peuples comme tous ces autres nouveaux-venus qui, s'accumulant les uns sur les autres, se disputaient, pendant des siècles, la possession de la Dacie. Cependant aucun d'entre eux ne réussit à la maintenir et c'est à l'époque commençant par la con-

---

*d'archéologie chrétienne s. v. chrisme*). Avec un peu de connaissances épigraphiques il est d'ailleurs assez facile à déchiffrer ce monogramme „mystérieux". S'il s'agissait en réalité de la combinaison de la croix et du P, on ne pourrait pas comprendre à quoi sert le cercle enfermant les lettres S, T, T, L. Mais si nous identifions celui-ci à la lettre O, il apparaît tout de suite qu'il s'agit de l'inscription que voici: Opto, sit tibi terra levis! — Les „arguments" de ce genre ne suffisent donc pas à prouver la continuité du christianisme en Dacie; dans certains cas, ils sont destinés à induire en erreur les non-spécialistes; en d'autres cas, ils sont dûs à l'ignorance; mais quoi qu'il en soit, ils n'ont rien à voir avec les résultats scientifiques proprement dits. D'après Onciul, partisan de la théorie dite de l'admigration, le christianisme n'a pénétré au nord du Danube qu'après l'évacuation de la Dacie. Nous nous voyons obligés d'adopter cette idée jusqu'à ce que l'existence du christianisme en Dacie avant 271 ne soit prouvée par des méthodes scientifiques (pour la théorie d'Onciul v. *Originile principatelor române*. București, 1899. p. 119, n. 16).

quête du pays par les Hongrois et finissant par l'activité apostolique de Saint Etienne, que sera réservé le rôle de l'organisation d'un Etat puissant et par là la consolidation définitive du bassin des Carpathes. L'existence de cet Etat ne pourra plus être périclitée par les peuples venus du fond de l'Orient, quelque graves que soient les coups que ce pays devra souffrir de l'est et du sud. Quant à la question de savoir, à quel moment et dans quelles circonstances le romanisme de caractère balkanique apparaîtra au nord du Danube et en Transylvanie, nous tâcherons d'y répondre dans un autre chapitre.

7. Cette fois, il faut attirer l'attention sur une faiblesse encore peu remarquée de la théorie dite d'admigration. Ses partisans admettent bien que la majorité du romanisme transylvain est venue du sud, mais en même temps, ils s'empressent d'ajouter qu'en Dacie aussi, il y ait eu des débris autochtones de population romanisée qui, mêlés aux colons sud-danubiens, formeraient le noyau ethnique des Roumains de Transylvanie. Bien qu'après ce que nous venons de dire, cette théorie manque complètement de base historique, nous n'en jugeons pas moins nécessaire de faire à ce sujet quelques remarques:

Si l'on suppose la continuité du romanisme en Dacie, il faut prendre naturellement en considération que dans ce cas-là, on y trouverait une langue néo-latine autre que le roumain.<sup>99</sup>

Les éléments effectivement latinisés de la Dacie, province retombée dans le *barbaricum* après l'an 271, auraient nécessairement développé le latin populaire du III<sup>e</sup> siècle dans le cas, où des circonstances favorables à la continuation de leur existence en masses plus ou moins compactes, auraient rendu possible l'évolution d'un idiome roman sur le sol du bassin des Carpathes. Comme, à notre avis, l'évolution linguistique des quelques fragments de latinité, censés restés en Dacie, aurait dû s'effectuer toujours et même pendant l'ère constantinienne — quand la civilisation romaine seule, à l'exception de la langue officielle de l'Empire, fit de nouvelles conquêtes parmi les Germains de Dacie — en isolement complet de celle de la latinité des provinces danubiennes, il faudrait supposer, en admettant la continuité, que les origines

<sup>99</sup> Il est curieux de remarquer que ce fait a été mis en évidence pour la première fois par des savants roumains, notamment par I. Nădejde dans sa critique dure sur l'*Istoria Românilor în Dacia Traiană* de Xénopol (v. Contimporanul, revue de Iași, a. 1888), et plus tard par deux partisans de la théorie d'admigration: H. Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, p. 11 et Philippide *Originea Românilor I*, p. 658.



de l'idiome latin de la Dacie Trajane remontent jusqu'au III<sup>e</sup> siècle. Le fait qu'à partir de cette époque le parler latin des colons, supposés par les adeptes de la continuité roumaine, n'aurait nullement pu participer au développement commun et plus ou moins uniforme de la latinité de l'Empire, nous suggère l'idée que c'est dans l'aspect de ce parler autochtone qu'on devrait retrouver les vestiges linguistiques de toutes les vicissitudes historiques par lesquelles passa la Dacie Trajane durant les siècles agités du moyen âge. La position 'extra Romaniam' de cette province aurait joué certainement un rôle prépondérant dans la formation ultérieure du latin populaire de Dacie, d'autant plus que la conquête de Trajan ne l'a jamais annexée à la *Romania* proprement dite.

Le fait, postulé par les conditions spéciales de la Dacie Trajane, que les habitants latins ou latinisés de cette province ne se seraient pas conservés en une masse compacte et dans un territoire strictement unitaire, nous amène involontairement à concevoir l'idée que le latin populaire de Dacie se serait morcelé en une quantité de dialectes et que, de même que dans la Rhétie, chaque vallée et chaque village perdu dans les montagnes aurait fini par avoir son propre patois. Les avantages éventuels qui auraient pu résulter du fait que certains groupes latinisés de Dacie fussent dominés quelque temps, même après 271 par des Barbares, fédérés de l'Empire, n'auraient certainement pas été de nature à communiquer à ces groupes les tendances d'évolution linguistique de l'Empire. L'attitude plus modérée des Barbares aurait tout au plus comportée l'amélioration plus ou moins passagère des conditions de vie des habitants épars de langue latine populaire.

Bien que par l'intermédiaire des têtes de pont sur la rive du Bas-Danube, les Barbares maintiennent encore pendant un siècle leurs relations avec les provinces latines danubiennes, l'invasion des Goths met bientôt fin à ces rapports pacifiques et l'arrivée des Huns finit par rompre même dans le Banat les derniers liens avec le romanisme d'au-delà du limes. C'est dans la critique de la théorie de Píč que Philippide a montré à quelles assertions absurdes l'ignorance des faits linguistiques peut entraîner ceux qui négligent de tenir compte du témoignage des quatre dialectes roumains, développés de la même langue primitive.<sup>99</sup>

<sup>99</sup> *Originea Romnilor* I, p. 702. Píč appartient à ce groupe de savants

Cette langue néo-latine hypothétique qui se serait formée en Dacie, n'appartiendrait certainement pas aux langues du type balkanique et on n'y retrouverait pas les particularités énumérées par Sandfeld — Jensen<sup>100</sup> auxquelles nous reviendrons dans le quatrième chapitre de notre travail; par contre, son vocabulaire fourmillerait d'éléments gothiques, gépides et d'autres éléments germaniques, voire d'origine avare, lesquels, malgré tous les efforts des recherches de ce genre, — surtout en Roumaine, après la guerre — on n'a pas encore réussi à démontrer en roumain. Pour pouvoir parler de la continuité en Dacie, resp. en Transylvanie, non pas du roumanisme, mais des éléments romanisés de n'importe quelle origine ethnique et géographique, ce qui voudrait dire qu'il y avait là toujours un peuple parlant une certaine langue romane, il faudrait prouver: 1. qu'en Dacie il y avait un romanisme assez considérable pour garder sa langue et sa nationalité pendant les siècles de la migration des peuples et que 2. ce romanisme existait encore au moment où commença l'infiltration des pâtres valaques dans les régions situées au nord du Danube. En d'autres mots, il pourrait être question d'une continuité romane en Dacie seulement dans le cas où l'on pourrait démontrer, ou du moins rendre probable, la fusion en un peuple sur le territoire même de la Dacie Trajane, de colons latinisés de Dacie et des Illyro-Thraces romanisés venant des Balkans. Quant à la continuité roumaine de Dacie, elle n'est qu'une hypothèse de beaucoup plus gratuite encore. Les éléments latinisés en Dacie ne périrent-ils pas avant de devenir des Romans dans le sens où le mot est employé par saint Augustin?

A notre avis — et nous avons essayé de motiver notre opinion

---

qui ne savent que faire de l'aroumain; en réalité, la continuité roumaine en Dacie une fois admise, on ne saurait s'imaginer comment le „dacoroumain” et l'aroumain se sont développés du roumain primitif au même endroit et à la même époque. Citons, à ce propos, un passage de Philippide: „Dacoromîniî erau în munții apusenî ai Transilvaniei, aciuai și zgribuliți de groaza barbarilor. Macedoromîniî erau la Pind și Dalmații în Dalmația. Prin ce minune limba latină comună a putut fructifica în asemenea împejurări dialectul Românilor din munții apusenî ai Transilvaniei? Tot prin misionari creștini? Ori poate prin agenți patrioți de propagandă pentru România? Ori poate prin niscai negustori dalmați care se aventurau cu mărfuri printre barbari?”

<sup>100</sup> *Balkanfilologien*. En oversigt over dens resultater og problemer. København, 1926. Le même ouvrage parut aussi en traduction française: *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris, 1930. Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris. — XXXI.



par des arguments scientifiques sans vouloir l'imposer comme une révélation — si l'on tient compte de toutes les circonstances particulières, examinées dans ce chapitre, il faut dire qu'au sud-ouest de la province, c'est-à-dire dans le Banat, les derniers restes du romanisme furent anéantis le plus tard à l'époque de l'invasion des Huns, tandis qu'en Transylvanie, bien auparavant, selon toute probabilité, déjà au temps d'Aurélien. D'après cette conception, au commencement de l'infiltration roumaine — qu'on la place à une date aussi ancienne que possible, — il ne pouvait plus être question de romanisme au nord du Danube de sorte qu'on ne peut parler ni de continuité romane, ni de continuité roumaine.

En ce qui concerne les débuts de l'expansion pacifique des Roumains vers le nord, quand elle atteint l'ancienne province romaine qui si souvent changea de maître, et à quelles conditions de vie les Roumains doivent leur grande expansion territoriale, en voilà des questions dont nous reparlerons ailleurs, plus amplement.

(A suivre.)



## PSEUDORUMÄNEN IN PANNONIEN UND IN DEN NORDKARPATHEN.

Seitdem der aprioristische Glaube an die siebenbürgische (dazische) Kontinuität der Rumänen infolge mangels an kritikfestem Beweismaterial selbst in der rumänischen Sprach- und Geschichtswissenschaft einer Revision unterzogen wurde, mußten die Vorkämpfer der römisch-rumänischen Fortdauer im ehemaligen Dazien neue strategische Prinzipien ersinnen, um ihren besonders in der Nachkriegszeit von A. Philippide gewaltig gefährdeten Irrlehren wieder auf die Beine zu helfen. So verfielen sie u. a. m. auch auf die Idee der Fronterweiterung. Als man nämlich mehr oder weniger eingesehen hatte, daß sich für das mittelalterliche dazische Rumänentum weder historische noch linguistische Argumente beibringen lassen, glaubte man das Diskussionsgebiet in dem Sinne vergrößern zu dürfen, daß man über die Grenzen Siebenbürgens hinaus das ganze Gebiet des geschichtlichen Ungarns (also auch die jetzige Slowakei, Pannonien, usw.) mit Urrumänen vollpflanzte. Dabei wurde jedenfalls erwogen, daß nach erfolgtem Erweis des nordkarpatisch-pannonischen Rumänentums mittelbar auch der These der dazischen Kontinuität größere Glaubwürdigkeit wird zukommen können.

Zur Angliederung an das urrumänische Expansionsgebiet schien das ehemalige Pannonien (ungefähr das heutige ungarische Dunántúl, d. h. Transdanubien) am besten geeignet zu sein. Zwei längst bekannte historische Nachrichten, die eine über die von der Nestor-Chronik erwähnten Wolochen, und die andere über die vom anonymen Notar König Bélas angeführten Blachi ac pastores Romanorum, spielten dabei die Rolle der verlockenden Fee, deren Ruf folgend dann einige berauschte Köpfe ein urru-



mänisches Märchenland aus dieser sanft behügelten Landschaft machten.

Von ähnlichen Bestrebungen beseelt sind seit einigen Jahren die Studien von *Nicolae Drăganu*, eines besonders arbeitskräftigen Verfechters der von der Klausenburger-Schule vertretenen Auffassung der rumänischen Urgeschichte, der unlängst in einem umfangreichen Werke die Ergebnisse seiner diesbezüglichen Tätigkeit im Verlage der Rumänischen Akademie der Wissenschaften zum besten gab. In diesem unter dem Titel *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomastice* (București, 1933.) veröffentlichten Werke, das sich übrigens auf eine vom bibliographischen Standpunkte außerordentlich reiche Fachliteratur stützt, wagt er im Besitz einer nicht selten sehr ernst anmutenden Erudition den Versuch nachzuweisen, daß Spuren von rumänischen Siedlungen verschiedenster Art noch vor der ungarischen Landnahme nicht nur in Siebenbürgen und Pannonien, sondern auch im Norden dieser Gebiete massenhaft vorkommen.

*Drăganu*s Buch umfaßt außer dem Vorworte und der Einleitung elf Kapitel, von denen uns jetzt vor allem diejenigen drei interessieren, die den angeblichen pannonischen, bzw. den nordungarischen, mährischen und galizischen Rumänen gewidmet sind: I. *Români din Pannonia* (41—169), II. *Români din Carpații vestici* (170—222), und V. *Români din Carpații nord-estici* (326—415).

In dem pannonischen Kapitel, das an sich allein ein hübsches Bündlein von 129 Seiten bilden könnte, wird mit verschwenderischer Gelehrsamkeit ‚nachgewiesen‘, daß die landnehmenden Ungarn in dieser Provinz zahlreiche Rumänen vorgefunden hätten, die durch das ganze Mittelalter ihr besonderes Volkstum bewahrt haben sollen und deren onomastische Spuren bis auf den heutigen Tag klar hervortreten würden. Den Ausgangspunkt seiner Beweisführung bildet eine Feststellung von *J. Melich*, wonach „zur Zeit der Landnahme die Ungarn im Süden des Plattensees auf gewisse Volkssplitter zwar neolateinischer aber nicht rumänischer Sprache stießen“ (vgl. *A honfoglaláskori Magyarország*. Budapest, 1925—29. 424). Dies genügt dem Klausenburger Gelehrten um — sich des weiteren auf die Chroniken des Anonymus und von Nestor berufend — eine Menge von ON und PN, die in ungarischen Denkmälern verzeichnet sind, für rumänisch zu erklären. Auch wären die von *Melich* erwähnten romanischen Volkssplitter nicht Romanen, sondern Dakorumänen. Einige Scharen dieser pannonischen Walachen hätten die Donaulinie noch vor der

ungarischen Landnahme überschritten um nach Großmähren zu gelangen. Die hereinbrechenden Ungarn sollen sie aber nach dem Norden verdrängt haben, so daß diese Walachen durch den Jablunkapaß weiter hinauf in die sog. ‚Mährische Walachei‘ hinauswandern mußten.

Gleichzeitig mit diesen nördlichen Wanderungen des pannonischen Walachentums hätten auch die dazischen Walachen mit ihrem Vordringen nach dem Norden begonnen. Im Laufe des XI—XII. Jh. sollen ihre Scharen, an beiden Abhängen der Ost-Beskiden empordringend, bis in die Komitate Arva und Zólyom gelangt sein, wo sie mit den vom Südwesten kommenden pannonischen Volksgenossen zusammentrafen.

Diese im höchsten Maße neu anmutenden Folgerungen hat Dr. niedergeschrieben, ohne im mindesten das Bedürfnis gehabt zu haben, seine These in geschichtlicher Beziehung quellenmäßig zu dokumentieren. Seine Beweise für das frühzeitige Walachentum des Nordkarpathengebietes, ja sogar für die Bestimmung der verschiedenen Wanderwege desselben, bilden einzig und allein jene ON und PN pseudo-rumänischen oder bestensfalls zweifelhaften Ursprungs, die er aus ungarischen und ihm aus zweiter Hand bekannten polnischen Denkmälern gesammelt hat.

Wenn wir das von Dr. mit nicht geringer Mühe zum Zweck seiner Beweisführung zusammengetragene Material überblicken, so erlaubt uns der Charakter desselben sofort festzustellen, daß nur die Not, eine aprioristische These um jeden Preis aufrechtzuhalten, eine an Umfang derart reiche, aber an innerer Beweiskraft nichtsdestoweniger ganz armselige Auswahl bestimmt haben kann. Denn nur bei einem Gelehrten, der seiner im voraus aufgebauten These nachträglich das Fundament mit Ach und Krach unterlegen will, kann die unerhörte Menge des selbst nach Dr. zweifelhaften onomastischen Materials, der wüste Haufe von zu Trägern wichtiger Behauptungen mißbrauchten Homonymen, und die große Zahl der unkritisch benützten und nicht selten auch willkürlich mundgerecht gemachten urkundlichen Belege, verständlich sein. Die nicht selten mit imponierendem philologischem Apparat vorgeführten Etymologien entpuppen sich jedoch schon bei flüchtigem Durchgehen des Buches als hohle Einfälle, ein volles Licht über das wahre Wesen derselben gewinnt man aber erst dann, wenn man sie auf Grund der von Dr. gebrauchten und besonders der von ihm außer Acht gelassenen Urkundensammlungen und sonstiger Belegquellen einer näheren Kontrolle unterzieht. Auf diese Weise kann gezeigt werden, daß die für ON und PN



erbrachten rumänischen Etymologien trotz des bibliographisch übrigens ganz brauchbaren Prunkapparats verfehlt sind. Da aber gerade diese Etymologien die Hauptargumente Dr.-s sind, die das mittelalterliche Vorhandensein von pannonischen und nordkarpathischen Walachen bezeugen sollten, fallen von selbst auch die kühnen historischen Schlüsse, die er mit absichtlichem Leichtsinns aus falschen Namendeutungen zog.

Auch der auf unserem Spezialgebiet weniger bewanderte Leser kommt mühelos zur Einsicht, daß im Belegmaterial und in der Beweisführung Dr.-s manches Unzuverlässige in augenfälliger Weise untergelaufen ist. Bei alledem kann damit gerechnet werden, daß angesichts der übrigens nicht verdienstlosen wissenschaftlichen Vergangenheit Dr.-s, ferner infolge des Ansehens der rumänischen Akademie und last but not least auch kraft der Schwierigkeiten, die dem ausländischen Gelehrten den kritischen Einblick in das aus ungarischen Quellen gesammelte Quellenmaterial vielfach verhindern, die phantastische These Dr.-s besonders bei Nichtfachleuten einen unverdienten Anklag finden wird. Es könnten sich leicht noch einige Historiker und Linguisten finden, die nach dem Beispiele von Friedwagner<sup>1</sup> (vgl. ZfomPh LIV—1934, 700) und von Nandriş (Slavia Occidentalis XII—1933, 255) den Glauben hegen würden, daß trotz des im allgemeinen hypothetischen Charakters des Dr.-schen Beweismaterials, noch immer gerade genug des Sicheren übrig bleibt, um das Vorhandensein der Rumänen vom IX. bis zum XIV. Jh. in Pannonien und in den Gebieten der Nordkarpathen zweifellos erscheinen zu lassen.

Nach dem bisher Ausgeführten glauben wir einer wissenschaftlichen Pflicht nachzukommen, indem wir uns das Ziel setzen, die Namendeutung und die Schlüsse Dr.-s einer Revision zu unterziehen. Diese mühsame und undankbare Arbeit müssen wir umsomehr unternehmen, als sich in nächster Zukunft schwer-

---

<sup>1</sup> Der deutsche Gelehrte äußert sich über das umfangreiche Buch Dr.-s folgendermaßen: „Die ältesten (scil. Zeugnisse für die Gegenden nördlich der Donau und Save) wohl hat jetzt N. Drăganu ... zusammengestellt. Es wird im einzelnen ein Streit darüber möglich sein, aber des Unzweifelhaften wird genug bleiben“. Die überzeugende Kraft des Massenhaften wird auch in Friedwagners folgenden Sätzen ersichtlich: „Die große Menge des bearbeiteten Stoffes enthält natürlich viele sprachliche und geschichtliche Aufgaben schwierigster Art. Manches, was als rumänisch gedeutet wurde, wird es vielleicht nicht sein, neu und überraschend ist aber die Tatsache, daß in so weitem Umfange und in so früher Zeit das Vlachentum in Ungarn und den Nordkarpathen Ausbreitung gefunden hat.“

lich ein ausländischer Gelehrter finden wird, der sich in gründlicher Weise mit Dr.-s Buch beschäftigen würde und dem gleichzeitig auch die Kenntnis der ungarischen und slavischen Quellen und die des slavischen und ungarischen Namenmaterials im gleichen Maße geläufig wäre. Zur eingehenderen Beschäftigung mit den onomastischen Argumenten Dr.-s ist nämlich außer der Beherrschung des rumänischen Stoffes auch eine größere Erfahrung besonders auf dem Gebiete der ungarischen und der slavischen Sprachwissenschaft erforderlich.

Im Laufe unserer Arbeit befassen wir uns mit *sämtlichen* Etymologien, die nach Dr.-s Dafürhalten ganz bestimmt rumänische Grundlagen haben. Eine diesbezügliche Vollständigkeit ist schon deshalb angezeigt, weil wir einerseits dem Vorwurf ausweichen möchten, uns aus lauter Voreingenommenheit bloß auf die Betonung der Irrtümer Dr.-s beschränkt zu haben, und andererseits wollen wir auch dem Mißverständnis vorbeugen, das durch eine lückenhafte Behandlung des ‚sicheren‘ Materials entstehen und leicht den Glauben erzeugen könnte, als ob wir mehrere Namendeutungen Dr.-s stillschweigend gutgeheißen hätten. Es braucht wohl kaum des näheren gerechtfertigt zu werden, daß wir uns mit dem selbst von Dr. als unsicher bezeichneten Material nicht eingehender beschäftigen. Aus der Analysis des ‚Sicheren‘ werden auch unsere Leser mühelos entnehmen können, daß eine in ernstem Tone gehaltene Stellungnahme zu diesem Unsicheren reine Raum- und Zeitverschwendung wäre und auch unserer Auffassung über Ziele und Aufgaben der Sprachwissenschaft widerstreben würde.

Um einen leichteren Überblick über unsere Arbeit zu ermöglichen, wurde diese in vier Kapitel eingeteilt: 1. Personennamen und aus Personennamen stammende Ortsnamen, 2. Ortsnamen aus Appellativen und Ortsnamen unbekanntem Ursprungs, 3. Pseudorumänische Suffixe, 4. Zusammenfassung. In dem letzten Kapitel geben wir eine allgemeine Charakteristik der Forschungsmethode Dr.-s und der von ihm erzielten Resultate. Im Anschluß daran untersuchen wir den historischen Quellenwert der mit dem panonischen Vlachentum in Zusammenhang gebrachten oben erwähnten Chroniken, während wir uns die nähere Behandlung des Problems der sog. walachischen Hirten und die Frage ihrer Nationalität einem späteren selbständigen Aufsätze vorbehalten.

Ich komme einer angenehmen Pflicht nach, indem ich an dieser Stelle meinen aufrichtigen Dank Herrn Professor Witold Taszycki ausspreche, der mir in bereitwilligster Weise die



zum Polnischen Namenbuch gesammelten außerordentlich reichen Materialien zur Verfügung stellte. Für zahlreiche Aufschlüsse bin ich auch meinem Freunde Ludwig Tamás, Privatdozent an der Universität Budapest, herzlichst verbunden. Herr Dr. Ernst Dickenmann (Weiningen, Schweiz) hat mich beim Mitlesen der Korrekturen durch wertvolle Bemerkungen unterstützt. Er möge an dieser Stelle meinen besten Dank für seine opferwillige Mühewaltung finden.\*

\* **Abkürzungen.**

- AfSlPhil. = Archiv für slavische Philologie, I—XLII. Red. Jagić Berlin, 1876—1929.
- AnjOkmt. = Anjou-kori Okmánytár. Codex diplomaticus Andegavensis. I—VII. Budapest, 1878—1920.
- BA. = Balkan-Archiv. I—IV. Red. G. Weigand. Leipzig.
- Bern., EtWb. = Berneker, Erich, Slawisches Etymologisches Wörterbuch. I, II, I. Heidelberg, 1908—1914.
- Černý—Váša = Fr. Černý a Pav. Váša, Moravská jména místní. Výklady filologické (Mährische ON. Sprachwissenschaftliche Deutungen). Brno, 1907.
- Csánki = Csánki Dezső, Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában (Hist. Geographie Ungarns zur Zeit der Hunyadiak). I. Budapest, 1890., II. Bp., 1894., III. Bp., 1897., V. Bp., 1913. (Hunyadiak kora Magyarországon. VI, VII, VIII, IX. c.).
- Czinár, Index = Index alphabeticus codicis diplomatici Hungariae per Georgium Fejér editi. Concinnavit Maurus Czinár. Pesthini, 1866.
- Dr. = Drăganu, Nicolae, Români în veacurile IX—XIV. pe baza toponimiei și a onomasticeii. (Die Rumänen im IX—XIV. Jahrhundert auf Grund der Toponomastik und der Onomastik.). București, 1933. Academia Română. Studii și Cercetări XXI.
- EtSz. = Gombocz Zoltán és Melich János, Magyar Etymologiai Szótár — Lexicon Critico-Etymologicum linguae Hungaricae. I, II, I. Budapest, 1914—1934.
- F. = Fejér, Georgius, Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis. Budae, 1829—1844.
- FN = Familienname.
- Förstemann. = Förstemann, Ernst, Altdeutsches Namenbuch. I. Personennamen. Bonn, 1900. 2. Auflage; II. Orts- und sonstige geogr. Namen. Bonn, 1913, 1916.
- Gebauer, Slovník. = Gebauer, Jan, Slovník staročeský (Altschechisches Wörterbuch). I—II. Praha, 1903—1916.
- Gerov = Gerov, Najden, Rěčnik na bŭlgarski ezik (Bulgarisches Wörterbuch). I—V. Plovdiv, 1895—1904.
- HazOklt. = Hazai Oklevéltár. (Vaterländisches Urkundenbuch). 1234—1536. Red. v. I. Nagy, F. Deák und Gy. Nagy. Budapest, 1879.
- Helységnévtár 1892. = A Magyar Szentkorona Országainak helységnévtára (Ortsnamenlexikon der Länder der Ungar. Krone). Budapest, 1892.

- HO. = Hazai Okmánytár. — Codex diplomaticus patrius. I—VIII. Győr—Budapest, 1865—1891.
- Hrynčenko = Hrynčenko, Borys, Slovar' ukrajins'koji movy (Wörterbuch der ukrain. Sprache). I—II. Kyjiv, 1909. Anstat. Neudruck. Berlin, 1924.
- Karácsonyi = Karácsonyi János, Magyar nemzetségek a XIV. század közepéig. (Ungar. Geschlechter bis zur Mitte des XIV. Jhs.) I—III. Budapest, 1900—01.
- Kom. = Komitat.
- Kotík = Kotík, Antonín, Naše příjmení (Unsere Familiennamen). Praha, 1897. Neue Auflage.
- Kotyška, Mistop. Slovník. = Kotyška, Václav, Úplný mistopisný slovník Král. Českého (Vollständ. Ortsnamenlexikon des Königr. Böhmen). Praha.
- Kott = Kott, František, Česko-německý slovník zvláště gramaticko-frazeologický (Tschechisch-deutsches Wörterbuch mit besonderer Rücksicht der Grammatik und der Phraseologie). I—VII. Praha, 1878—1892.
- Kovács, Index. = Index alphabeticus codicis Arpadiani continuati per Gustavum Wenzel editi. Concinnavit Ferdinandus Kovács. Budapestini, 1899.
- Kozierowski I. = Kozierowski, Stanisław, Badania nazw topograficznych dzisiejszej archidiecezyi gnieźnieńskiej (Die Erforschung der topogr. Namen der heutigen Gnesener Archidiözese). Poznań 1914.
- Kozierowski II—III. = Kozierowski, Stanisław, Badania nazw topograficznych dzisiejszej archidiecezyi Poznańskiej. (Die Erforschung der topogr. Namen der heutigen Posener Archidiözese). I—II. Poznań' 1916.
- Kozierowski IV—V. = Kozierowski, Stanisław, Badania nazw topograficznych na obszarze dawnej zachodniej i środkowej Wielkopolski (Die Erforschung der topogr. Namen auf dem Gebiete des alten West- und Mittelgroßpolens). I—II. Poznań, 1921—22.
- Kozierowski VI—VII. = Kozierowski, Stanisław, Badania nazw topograficznych na obszarze dawnej wschodniej Wielkopolski (Die Erforschung der topogr. Namen auf dem Gebiete des alten Ostgroßpolens). I—II. Poznań, 1926—28.
- Kozierowski, Atlas. = Kozierowski, Stanisław, Atlas geograficzny zachodniej Słowiańszczyzny (Geogr. Atlas des westlichen Slawentums). I. Poznań, 1934.
- Kozierowski, WPSl. = Kozierowski, Stanisław, Pierwotne osiedlenie pogranicza wielkopolsko-śląskiego między Obrą i Odłą a Wartą i Bobrem w świetle nazw geograficznych (Die ursprüngliche Besiedlung des großpolnisch-schlesischen Grenzgebietes zwischen Obr und Oder, sowie zwischen Warte und Bobr im Lichte der geogr. Namen). Poznań, 1929. SA aus Slavia Occidentalis VII—1928. 172—329, VIII—1929. 231—391.
- Lipszky, Rep. = Lipszky, Joannes, Repertorium locorum obiectorumque in XII tabulis mappae regnorum Hungariae, Slavoniae, Croatiae, ... et Transsylvaniae. Budae, 1808.



- Maretić, Rad.** = **Maretić, T.**, O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba (Über die PN. und FN. bei den Kroaten und Serben). Rad Jugoslav. Akad. LXXXI—LXXXII.
- Melich, HonfMg.** = **Melich János**, Honfoglaláskori Magyarország (Ungarn zur Zeit der Landnahme). Budapest, 1925—29.
- Mikl., EtWb.** = **Miklosich, Franz**, Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen. Wien, 1886.
- Miklosich, PON.** = **Miklosich, Franz**, Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen. Heidelberg, 1927. Neudruck aus den Denkschriften der K. Akad. d. Wissenschaften, Wien, HistPhilCl. Bd. X, XV, XXI, XXIII.
- Miklosich, Lex.** = **Miklosich, Franz**, Lexicon palaeoslovenico-gaeco-latinum. Vindobonae, 1862—5.
- MNy.** = **Magyar Nyelv** (Ungarische Sprache). I—XXXXI. Budapest, 1905—35.
- MonStrig.** = **Monumenta ecclesiae Strigoniensis**. I—II. Strigonii, 1874, 1882. Ed. F. Knauz; III. Strigonii, 1924. Ed. L. Dedek Crescens.
- Moroškin** = **Moroškin, M.**, Slavjanskij imenoslov ili sobranie slavjanskich ličnych imen v alfavitnom porjadkè (Slawisches Namenbuch, oder Sammlung slav. PN. in alphabetischer Ordnung). St. Petersburg, 1867.
- MTsz.** = **Szinnyei József**, Magyar Tájszótár (Ungar. Mundartenwörterbuch). I—II. Budapest, 1893—1901.
- Niederle, Mapa.** = **Niederle, Lubor**, Národopisná mapa uherských Slováků (Ethnographische Karte der Slowaken in Ungarn). Praha, 1903.
- Niketić, Rečnik.** = **Niketić, Gojko**, Administrativni rečnik mesta kralj. Jugoslavije (Administr. Ortsnamenlexikon des Königr. Jugoslawien). Beograd, 1931.
- Nyr.** = **Magyar Nyelvőr** (Ungar. Sprachwart). Zeitschrift. I—LXIV. Budapest, 1872—1935.
- NySz.** = **Szarvas Gábor—Simonyi Zsigmond**, Magyar nyelvtörténeti szótár — Lexicon linguae Hungaricae aevi antiquioris. I—III. Budapest, 1890—1893.
- OkISz.** = **Szamota István—Zolnai Gyula**, Magyar oklevélszótár — Lexicon vocabulorum Hungaricorum in diplomatibus aliisque scriptis. Budapest, 1902—1906.
- ON** = Ortsname.
- Palásthyak** = **Palásthy Pál**, Palásthyak (Urkundensammlung der Familie Palásthy). I—III. Budapest, 1890—91.
- Pawlowsky** = **Pawlowsky, J.**, Russisch-deutsches Wörterbuch. Riga, 1900.
- Pleteršnik** = **Wolf—Pleteršnik**, Slovensko-nemški slovar (Slovenisch-deutsches Wörterbuch). I—II. Laibach, 1894—95.
- PN** = Personennamen.
- PRT.** = **A Pannonhalmi Szt. Benedek-rend története** (Geschichte des Benediktiner-Ordens von Pannonhalma). I—XIV. Budapest, 1902.
- Radloff** = **Radloff, W.**, Versuch eines Wörterbuches d. Türk-Dialekte. I—IV. St. Petersburg, 1893—1911.

- RV = Regestrum Variense. Rytus explorandae veritatis... Az időrendbe szedett tüzes vaspróbálajstrom. Herausgegeben von Karácsonyi, János und Borovszky, Samu. Budapest, 1903.
- Ritters Lex. = Ritters Geographisch-statistisches Lexikon. I—II. Leipzig u. Wien, 1910. 9. Aufl.
- Sedláček, Místop. slovník. = Sedláček, August, Místopisný slovník historick král. Českého (Histor. Ortsnamenlexikon des Königr. Böhmen). Praha.
- Słownik Geogr. = Słownik geograficzny królestwa polskiego i innych krajów slowiańskich (Geogr. Lexikon des Königr. Polen und anderer slaw. Gebiete). I—XV. Warszawa, 1880—1897.
- Szentpétery, Reg. = Szentpétery Imre, Regesta regum stirpis Arpadianae critico-diplomatica. I. Budapest, 1923—1930.
- Szinnyei NyH<sup>6</sup> = Szinnyei József, Magyar nyelvhasznítás. (Ungar. Sprachvergleichung.) Budapest, 1920. 6. Aufl.
- Tupikov. = Tupikov, Slovar' drevne-russkich ličnych sobstvennyh imen (Lexikon der altrussischen PN.). St. Petersburg, 1903.
- Vondrák SlGr<sup>2</sup> = Vondrák, Wenzel, Vergleichende slavische Grammatik I—II, 2. Aufl. Göttingen, 1924, 1928.
- W. = Wenzel Gusztáv, Codex diplomaticus Arpadianus continuatus — Arpádkori új okmánytár. I—XII. Budapest, 1860—1874.
- Wagner, Analecta. = Wagner, Analecta Scepusii sacri et profani. I—III. Tyrnaviae, 1776—1778.
- Warschauer Wb. = Słownik języka polskiego (Wörterbuch der polnischen Sprache). Red. Jan Karłowicz, Adam Kryński, Władysław Niedźwiedzki. I—VIII. Warszawa, 1898—1925.
- Wb. d. Agramer Akad. = Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika (Wörterbuch d. kroatischen oder serbischen Sprache). I—ff. Zagreb, 1880—1934.
- Žerela Ukrajiny = Fontes historiae Ukraino-russicae — Žerela do istoriji Ukrajiny-Rusy. Lwów, 1895—
- Zichy Okmt. = Zichy-Okmánytár — Codex diplomaticus familiae Zichy de Vásonkeő. I—XII. Budapest, 1871—1931.
- Zimmermann-Werner, Urkb. = Fr. Zimmermann, Werner, Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen. I—III. Hermannstadt, 1892—1902.



## I.

### Personennamen und aus Personennamen gebildete Ortsnamen.

**Ajka.** Dieses im Komitat Veszprém befindliche Dorf erhielt seinen Namen von seinen ursprünglichen Besitzern, die dem Geschlechte *Ajka*  $\sim$  *Ejka* angehörten. Der erste Stammhalter des Geschlechts, *Ayka* (1284: W. X, 422) lebte ungefähr am Ausgang des XII. Jahrhunderts und seither wiederholt sich der Name häufig bei den Mitgliedern dieses vielgliederigen Stammes. (K a r á c s o n y i, A magyar nemzetségek, I., 79—85.). Folglich hätte Dr., der diesen ON aus einem willkürlich angesetzten nordrum. \**aicǎ* herleitet (< alb. *ajke* ‚Rahm‘; sonst nur im Arumunischen vorhanden: *aikǎ*) (143), vorerst nachweisen müssen, daß ein solcher PN im Rumänischen tatsächlich vorkommt. Aber auch sonst will es mit dieser Namensklärung nicht recht stimmen. Im Dakorumänischen ist nämlich das von Dr. herangezogene Wort durchaus unbekannt, umsomehr als der Zusammenhang des im Wörterbuch des Anonymus Caransebesiensis vorkommenden Wortes *ajke* mit alb. *ajke* vollständig unwahrscheinlich ist. Hinsichtlich dieses ohne Erklärung mitgeteilten und *nur* in dem angeführten Wörterbuch vorkommenden *ajke* spricht vielmehr alle Wahrscheinlichkeit dafür, daß es irgendeine örtliche Entlehnung des ungarischen Wortes *ajak* ‚Lippe‘ sein mag und mit dem arumunischen Ausdruck albanischen Ursprungs gar nichts gemein hat. (Freundliche Mitteilung von L. T a m á s.)

Die Geschichte des ungarischen Namens *Ajka* läßt indeß überhaupt nicht zu, daß man sei es an das gar nicht vorhandene dakorumänische \**aicǎ*, sei es an das in Arumunischen bekannte *aikǎ*, oder gar an das albanische *ajke* als Quelle auch nur denken könnte. Unter den Varianten des ungarischen Namens kann das in den ältesten Quellen vorkommende *Ejka* (vergl. 1239: *Eyka* HO. III, 4; 1239: W. VII, 90; 1263: W. VIII, 77; 1278: W. IX,

217; 1292: W. X, 94; 1295: HO. VIII, 347; Csánki, III, 218; Karácsonyi, a. a. O.  $\sim$  *Ayka*: 1228: HO. III, 1; 1278: HO. I, 71; 1284: W. X, 421; W. IX, 581 usw.; die Belege aus dem XIV. Jahrh. zeigen uns nurmehr die Form *Ayka*; vgl. Čsánki und Karácsonyi a. a. O.) nicht von einem *aikā* stammen, weil es im Ungarischen in den Wörtern vom Typus  $a—a$  eine Dissimilation  $a—a > e—a$ : (*Ajka > Ejka*) nicht gibt. (Eine ganz andere Frage ist die Entwicklung des Typus  $a—á$  zu  $e—é$ ; s. hierüber Melich, MNy IV, 25; Gombocz, Magyar történeti nyelvtan, Hangtan II, 74.) Deshalb also hat die Erklärung des Namens von der Form *Ejka* auszugehen, denn von ihr ausgehend konnte im Ungarischen infolge des Strebens nach Vokalharmonie die spätere Form *Ajka* regelmäßig entstehen. In Anbetracht dessen meinen wir, daß der PN *Ejka*  $\sim$  *Ajka* und der daraus nach den Gesetzen der ungarischen Ortsnamengebung gebildete ON *Ejka*  $\sim$  *Ajka* aus den zum Stamme des deutschen *Aig* gehörenden PN *Aiko*  $\sim$  *Aico* ( $\sim$  *Aigo*)  $\sim$  *Eicco* stammt. (Förstemann I, 47; vgl. den deutschen Familiennamen *Eycke*, H. Reichert, Die deutschen Familiennamen nach Breslauer Quellen des 13. und 14. Jahrh. Breslau, 1908, 51 [Wort und Brauch, Heft 1.]). Für die Richtigkeit dieser Annahme sprechen auch die in der Familie vorkommenden Namen deutschen Charakters, wie *Crustol* (W. VII, 90; < *Christl*), *Preucel*, *Preuchel* (1251: W. VII, 322; 1284: W. X, 422; vgl. *Preuchul* Theutonico tunc rectore castris Budensis, Zimmermann-Werner, I, 138; Dr. (143) hält diesen Namen wegen seines auslautenden *el*-s für rumänisch und leitet ihn aus dem Worte *preuțel* = Verkleinerung von *preut* < *presbyter* ab; vgl. dazu den Abschnitt über das Suffix *-el* im III. Teil dieser Abhandlung), *Feldrech* (1284: W. X, 421; < *Friedrich*). Die Familie mag sich aber rasch magyarisiert haben, denn schon im 12. Jahrh. finden wir in ihr mehrere ungarische Namen. Beispielsweise, 1292: die Söhne des Chelleus de Eyka sind *Pows*, *Eyka*, *Stephanus* und *Olup* (W. X, 94; der letztere Name ist türkischen Ursprungs, s. EtSz. I, 63). Doch sind rumänische Namen — außer den von Dr. ‚nachgewiesenen‘ pseudorumänischen — darunter nicht zu finden. — Als Kuriosum sei schließlich erwähnt, daß bei *Tupikov*, 32, ein PN *Ajkan* auch aus dem sibirischen Krasnojarsk sich belegen läßt.

**Albény.** Den Namen des Gehöftes *Albény* (Kom. Zemplén, Csánki, I, 340; Lipszky, Rep.: *Albin*  $\sim$  slowakisch *Olbjnow*) leitet Dr. (327) von dem rumänischen Worte *albă* ‚weiß‘ ab, wo es doch auf Grund des slowakischen Namens zweifellos ist, daß



wir von dem PN *Albin* auszugehen haben, der seinerseits vom lateinischen *Albinus* herrührt. Das rumänische Wort *albă* kommt auch als Quelle der ON *Alba*, *Albis* nicht in Frage. Von diesen ON ist *Alba* (Kom. Bihar, Dr. 299, 307) entweder ein Derivat von *Albinus*, oder vom deutschen *Albert*. *Albis* betreffend steht indessen zweifellos fest, daß es von dem PN *Albert* stammt. In älterer Zeit kommt dieser in der Form *Albeus*~*Albes* vor und als Eigentümer des Ortes wird bald *Albertus*, bald *Albeus* erwähnt. (EtSz. I, 66.) Der PN *Alba*~*Olba* war auch im Polnischen bekannt. Vgl. die daraus gebildeten ON-en: *Olbina*~*Olbin*, *Kozierowski*, II, 541; VI, 308.

Den Beleg *Alber* aus einer 1291 verfaßten Urkunde, der sich auf die Ortschaft *Óbér*~deutsch *Olbendorf* bezieht (Kom. Vas), liest Dr. (139) *fälschlich* als *Alben*, und erklärt diese einer irrtümlichen Lesung entspringende Form für rumänisch (<Albeni)! Bezüglich dieses Namens, der von der Form *Alber* des PN-s *Albert* herstammt, vgl. *Elemér Schwartz*, *A nyugatmagyarországi német helynevek*. Bpest, 1933<sup>2</sup>, 77.

*Algy*. ON im Kom. Baranya (*Csánki*, II, 468), den Dr. (88) samt dem Namen des in Kom. Arad vorkommenden *Algya*~*Algyest* (*Lipszky*, Rep.) mit der volkssprachlichen Pluralform *alghi* (~*albi*)(!) des rumänischen Adjektivs *albă* ‚weiß‘ in Verbindung bringt. Eine morphologisch absurde Erklärung (*alghi*+*a?*!; — was wäre denn das —*a?*), deren Wahrscheinlichkeit nicht im mindesten dadurch erhöht wird, daß man das Vorhandensein der Palatalisation des *b* ohne weiteres auch für die Mundart des übrigens in voller Freiheit erdachten pannonischen Rumänentums annimmt. Mehr Aufmerksamkeit scheint auf den ersten Augenblick die Vermutung Dr.-s zu verdienen, nach der der ON *Olgya* (Kom. Preßburg) mit dem rum. PN *Aldea* zusammenhängen würde. Ein mittelbarer etymologischer Zusammenhang scheint jedenfalls nicht geleugnet werden zu können, dabei müssen wir aber ausdrücklich hervorheben, daß *Olgya* keine unmittelbare rumänische Quelle hat, sondern auf den türkischen PN *Oldamur* zurückgehen kann, der einst auch im Ungarischen verbreitet war (*Gombocz*, MNy. XI, 149, vgl. auch den PN *Aldew* de Kesczew *Jobagio* de Kamarun, 1260—70: HO. III, 20), und der auch dem rumänischen *Aldemir* — der volleren Form von *Aldea* — zugrunde liegt. Außer dem türkischen läßt sich aber auch an einen deutschen Ursprung denken (vgl. den PN *Aldo*, *Förstemann*, I, 56). Von welchem der beiden Namen letzten Endes unser ON herstammt, wäre wohl nur durch siedlungsgeschichtliche

Erforschung der betreffenden Ortschaften zu entscheiden. Soviel aber ist gewiß, daß es sich um keine rumänischen Orte handeln kann, weil ja die Namen *Algya~Olgya* als rein von einem PN stammende ON *ungarische* Ortsnamengebungen sind.

**Appathaua** piscina. Die erste Hälfte dieses Namens, der in der 1443-er Umschrift der aus 1145 datierten gefälschten Urkunde (Szentpétery, Reg. I, 71) vorkommt, läßt Dr. (88) aus dem ‚Wasser‘ bedeutenden rumänischen Worte *apă* (<lat. *aqua*) stammen (die andere Hälfte *tava*, ist auch seiner Ansicht nach ungarisch und bedeutet ‚sein See‘) und zählt den ganzen Namen zu den zweifellos rumänischen. Er muß indessen zugeben, daß der Beleg auch als *apáttava* ‚Abtensee, See des Abtes‘, gelesen werden kann. Unserer Überzeugung nach *muss* er so und zwar *nur* so gelesen werden. Jegliche Anknüpfung an das rum. Appellativ *apă* ist reiner Unsinn, oder sollte vielleicht dieser ON die Bedeutung ‚See des Wassers‘ haben? (Das ungarische *tava* weist nämlich auf eine besitzanzeigende Zusammensetzung hin.)

**Bács.** Nach Dr. (69—72) hätten alle ungarischen Ortschaften solchen Namens ihre Benennung von dem rumänischen Worte *baciu* ‚Schafmeister‘ erhalten. Das rumänische Wort wäre dabei eine Übernahme des serbischen *bača* ‚Koseform für den Bruder‘ (vgl. bulgarisch *bašta*, serbisch *bašta*, russisch *bača*, tschechisch *báča* usw. Bern., EtWb. I, 46). Sofern aber Dr. den Ursprung des rumänischen Wortes betreffend recht hat, was nicht unwahrscheinlich sein dürfte, so ist es schon deshalb bestimmt, daß nicht alle ungarische *Bács*-Ortsnamen mit rum. *baciu* zusammenhängen können. Unter den Ortsnamen *Bács* befinden sich nämlich solche, die laut Zeugnis alter Belege *zweisilbig* waren. Solche sind: 1. der Name der Burg und des Komitates *Bács*: ἐπι ... πόλιν παγάτζιον *Kinnamos*; 1135: comite *bachasiensi*; 1177: comes *baasiensis*; 1186: *baaciensis*, 1193: *Baachiensi*, RV: de *Baach* EtSz. I, 218; 1206: *Báachiensi*, 1234: *Báachiensi*, MNy. XXIV, 192. Die beiden ersteren Belege zeigen uns offenkundig, daß der Name ursprünglich *Bagač* lautete, dessen inlautendes *γ* aber keinesfalls aus dem *α* von *bač* (☉: *baciu*) entstanden sein konnte. Das *-γ-* (ein stimmhafter palataler Spirant) ist im Laufe des XII. Jahrhunderts aus dem Ungarischen geschwunden. Im Wortinnern, und zwar in intervokaler Position war dieser Schwund ein vollständiger. Dieser Schwund spiegelt sich in den Formen *Baaciensis* usw., deren *-aa-* zweifellos als *zweisilbig* zu betrachten ist, weshalb die einschlägigen Belege *Ba-aciensis* gelesen werden müssen, wie das die auf das *-aa-* gesetzten Akzente deutlich beweisen. Eine ähnliche



Entwicklung ist beispielsweise auch in dem Worte *szár* ‚rot, kahl‘ ersichtlich: 1001: Σαγαρβουεν, 1109: *Zaarberin*, heute *Szárberény*. (Das *γ* betreffend vgl. Gombocz, Magyar történeti nyelvtan II, Bpest, 1925, 83; Kniezsa, MNy. XXIV, 325.) 2. *Bács* Dorf im Kom. Kolos: 1263, 1296, 1297, 1336, 1343 usw.: *Baach* ~ 1420: *Baacz*, Csánki, V, 330.

Die übrigen ungarischen Ortsnamen *Bács* kommen zwar nicht mit *-aa-* geschrieben vor, doch darf man den Grund hierfür darin suchen, daß sie erst in späteren Zeiten aufgezeichnet wurden, als nicht bloß der Schwund des Reibelautes *-γ-*, sondern auch die Kontraktion der Vokale ein längst beendeter Prozess war.

Die ungarischen Ortsnamen *Bács* entstammen nach EtSz. I, 218 zweifellos aus einem Personennamen (vgl. 1252: *Baach* magistrum MonStrig. I, 390), der aber gerade wegen seiner Zweisilbigkeit keinesfalls auf das rumänische *baciu* zurückgehen kann (einen Zusammenhang mit dem rum. Worte hat irrtümlicherweise schon das Wb. d. Agramer Akad. angenommen), sondern vielmehr irgend eine mit dem Suffix *-čy* gebildete Ableitung aus dem türkischen Worte *baya* ‚eine Würde‘ ist. Bei Dr. wird diese Erklärung zwar erwähnt, doch läßt er die dafür sprechenden Beweise völlig außer acht und zwar offenbar darum, weil er gegen dieselben kein ernstes Argument erbringen kann.

Was jene ungarischen Ortsnamen anbelangt, für welche wir zweisilbige Daten aus alten Quellen nicht anführen können (z. B. *Bücs*, Kom. Zala: 1340: *Bach*, 1462: *Baach* [hier kann das *-aa-* auch schon die Vokallänge bezeichnen!] Csánki, III, 30; *Bács* Kom. Hont, Lipszky, Rep.; *Bács-Aranyos* Kom. Szabolcs, Lipszky Rep.; *Bácsfalu* ~ rumänisch *Bacea*, Kom. Hunyad, Csánki, V, 70; *Bácsfalu* ~ rumänisch *Bacifaläu*, Lipszky, Rep. II., *Bachevacz*, *Bačevac*, *Bachun*, *Bachincze* usw. Virovitica, Zagreb, Kom. Lika-Krbava, Lipszky, Rep., vgl. Niketić, Rečnik, 18: *Bačevac*, *Bačevo* usw.), so ist bei dem einem oder dem anderen auch die Abstammung von dem mit dem rumänischen *baciu* verwandten slawischen *bača* oder von dem ungarischen *bács* nicht ausgeschlossen (solche sind eventuell die kroatischen Ortsnamen, *Bacsava* im Kom. Ung ~ ruthen. *Báčova*, früher *Bach*, *Baach* Csánki, I, 510; *Bácsfalu*, Kom. Hunyad, usw.). Da es sich aber in diesen Fällen nicht bloß um ein sprachwissenschaftliches, sondern vielmehr um ein siedlungsgeschichtliches Problem handelt, müsste zunächst nachgewiesen werden, daß diese Orte ursprünglich walachische Hirtensiedlungen gewesen sind. Keinesfalls aber ist das Verfahren Dr.-s zu befolgen, der sich der umgekehrten —

wir geben zu: viel bequemerer — Methode bedient und aus den ihrem Ursprung nach zumindest zweifelhaften *Bács* Ortsnamen das Vorhandensein einer rumänischen Hirtenbevölkerung folgert, ganz ungeachtet dessen, daß kein einziger von den oben angeführten Ortsnamen nach den Gesetzen der rumänischen ON-gebung gebildet ist.

Die Hierhergehörigkeit des ON *Bácsa* (Kom. Győr) ist problematisch. Dieser ON kommt nämlich nur mit einem *a* vor, da wir jedoch Belege hierüber nur vom XIV. Jahrh. an besitzen (die von Dr. angeführte Urkunde a. d. Jahre 1231 ist nämlich eine Fälschung; vgl. Szentpétery, Reg. I, Nr. 483), kann gegen die Ableitung dieses Namens aus *Bayač* kein Einwand erhoben werden.

Über eine weitere Ableitungsmöglichkeit der einsilbigen Namen *Bács* ~ *Bácsa* s. weiter unten bei der Behandlung des ON *Bocs* und *Fata*.

**Balczo.** Unter den Namen der Gömörer Walachen kommen die Benennungen Petrum *Balczo*, Andream *Baltzo* vor; Dr. (334) erklärt sie aus dem rumänischen Worte *balț* ‚Schlinge, Schnur‘, das samt dem arumunischen *baltsu* ‚Kopftuch‘ aus dem lateinischen Worte *balteus* stammen soll. Diese Erklärung läßt das auslautende *-o-* des Namens außer acht, das nicht schlankweg für irgendeinen Akzidenzvokal gehalten werden kann. Der Name hat mit dem Rumänischen nichts gemein, wie wir denn unter den oberungarischen Walachen auch sonst vergeblich nach rumänischen Namen suchen. Wir haben es in diesem Falle offenbar mit einem gewöhnlichen slawischen Namen zu tun und zwar mit einem durch das Suffix *-čo* gebildeten Derivat des PN-s *Bal-tazar*. Dieser Typus der Namenbildung ist im Slowakischen außerordentlich stark verbreitet. Vgl. aus dem Kom. Gömör: *Bencso* Rákosterék 1770 < *Ben-edict*; *Grecso* Rahó 1680 < *Gre-gor*; *Gyurcso* Királyfalu 1771 *D'ur-aj* < *Georgius*; *Jacso* Jolsva 1773 < *Ja-kab*; *Palczo*, *Pawczo* Murány-Hosszúrét 1600, 1635 < *Pál*, *Páv-el*; *Tonczo* A.-Sajó, 1768 < *Tom-aš*; *Vancso* Klinóc 1605 < *I-van* usw. Da im älteren Ungarisch — ungefähr im XVI—XVII. Jahrh. — die Schreibung *cz* auch den Laut *č* bezeichnete, und das *tz* bloß die bei Deutschen damals gebräuchliche Orthographie desselben Lautes ist, kann der hier behandelte Name schwerlich anders wie *Balčo* gelesen werden. Für die Richtigkeit unserer Erklärung spricht auch der Umstand, daß die Stammform *Bal-* auch in Verbindung mit anderen hypokoristischen Ableitungssuffixen häufig vorkommt: *Bal-o*, *Bal-o*, *Bal-ko*, *Bal-ica* [vgl. *D'ur-ica*, *Bož-ica*,



*Kub-ica, Ivan-ica*, *Bal-iš, Bal-uš, Bal-oš, Bal-an* [vgl. *Dob-an, Kub-an, Lub-an, Mark-an, Tom-an* usw.] *Bal-iga* [vgl. *Jur-iga, Tom-iga, Mac-iga, Vojc-iga, Ivan-iga*]<sup>1</sup> *Bal-ek, Bal-ik* usw.

**Batiz.** Über den im Mittelalter häufig vorkommenden Personennamen *Batiz*~*Botez*~*Botiz* besitzen wir folgende Belege:

1. comes *Batiz*~*Botiz*~*Botyz*, Grundbesitzer im Kom. Szepes: 1264: comes *Botyz*... filius comitis Marci F. IV, 3, 186; 1270: Marcus filius Gala de Scepes, *Botyz*, Nicolaus, Petrus dictus Dond et Marcus filii sui F, V, I, 48, Wagner Analecta IV, 149. Derselbe *Batiz* wird auch in folgenden Urkunden erwähnt: 1275: F. V, 2, 238, 239; 1282: HO. VIII, 222; 1288: F. V, 3, 402; 1291; W. X. 17 (Schenkungsurkunde, die sich auf den Gömörer Besitz bezieht); 1293: Mareus fratris *Botyz* Kubinyi, Monum. Hung. hist. I, 156; 1300: HO. VIII, 156; W. X, 387, 388; F. VI, 2, 297; 1317: HO. VII, 368—9; 1322: AnjOkmt. II, 4, 226, 273, 430, 437, 474, 526 usw.; 1333—9: AnjOkmt. III, 10, 68, 441, 472, 532, 535; IV, 42, 94, 152, 155, 277; V, 587; VI, 189, 584, 632 usw.

2. 1219—1221: comes comit. musuniensis *Batiz*~*Botez*, Szentpétery, Reg. I, No. 353, 354, 357, 358, 364(?), 366.

3. 1222—1224: comes comit. bekesiensis *Botez*-*Botyz*, Szentpétery, Reg. I. N<sup>o</sup> 383, 386, 393—5, 402—3; diese Person ist vielleicht mit der vorigen identisch.

4. 1220: die Gattin des nobilis *Botez*, Frau Ahalyz (aus Frankreich stammend), erhält im Orte Widhor, Kom. Valkó, einen Grundbesitz, F. III, 1, 285, Szentpétery, Reg. I, N<sup>o</sup> 357.

5. 1244: comes *Botyz* ~ *Batyz*, Grundbesitzer im Kom. Valkó, W. VII, 167, 169. Wahrscheinlich identisch mit dem Vorigen.

6. 1278: Botond frater *Botiz* ~ *Botyz* HazOklt. 83—4 (erhält den Grundbesitz Besenyő, Kom. Heves). Wahrscheinlich ist mit diesem identisch: 1297: Marcus filio *Botiz* Lengyénd, Kom. Heves. HazOklt. 157.

7. 1284: Petrus filius *Botyz* de villa Pooch, Kom. Komárom, MonStrig. II, 177, 191.

<sup>1</sup> Der bei den Slowaken (vgl. 1715: *Baliga* Németi, Kom. Hont, 1711: F.-Tótbakta, Kom. Hont) und bei den polnischen Goralen vorkommende Familienname *Baliga* hat also mit dem rumänischen Worte *băligă* ‚Tierkot‘ nichts gemein, wie dies von Dobrowolski Kazimierz, Migracje wołoskie: Pamiętnik z powszechnego zjazdu historyków polskich w Warszawie 1, Lwów 1930. 132—156 irrtümlich vermutet wird. Vgl. Kniezsa, Századok, LXIX. (1935), 91.

8. 1294: Johannes frater *Botyz* homo regius in dem Streitfall der Stadt Esztergom (Gran) und des Esztergomer Capitels, W. X, 140, 143; MonStrig. II, 356, 359.

9. 1308: Barbara filia Nicolai fratris *Batyz* de genere Negol AnjOkmt. I, 142; 1351: AnjOkmt. V, 437 (in Südbaranya).

10. 1322: Chala consorte *Batiz* filii Jakow de Wngh, AnjOkmt. II, 20. Offenbar dessen Sohn ist Ladislaus filius *Batyz*, der in dem Prozess um den Besitz Göcz (Kom. Ung) als Zeuge erwähnt wird: 1339: AnjOkmt. III, 609—10. Mit diesem Zeugen bestimmt identisch ist auch Ladislaus filius *Batiz* de Helmech (Kom. Ung) AnjOkmt. VI, 528; VII, 411, 415—6.

11. 1315: Nestasya, Tochter des Zaheus von Söreg, Witwe von Dionisius, schenkt ihren in Ecsér befindlichen Besitz „per *Botyz* et Nicolaum, Job, Petres, Petrus, fratrem eius Nicolaum dictum Zerus, Laurentium filium dicti Job, Stephanum et Nicolaum filios dicti *Botyz* de eadem Echer proximos et cognatos prefati dionisij mariti sui sibi datam“ ihrem Vetter Johannes HO. III, 65.

12. 1315: Nicolao filio *Batiz* nobilis de Meduiz AnjOkmt. II, 470 (zum ON Medvez im Kom. Baranya vgl. Csánki, II, 506; zum Familiennamen *Batizfi* Csánki, II, 540).

13. 1358: *Batyz* et Thoma, filius Olka, Kom. Turócz. Regestrum de Turócz §. 42.

14. 1369: *Batiz*, filio Zaleyk Kom. Turócz. Regestrum de Turócz §. 42.

15. 1375: Nicolao filio *Batyz* de Fernukagh (Kom. Zala) Zichy Okmt. VI, 17; 1436: Johannes *Batyz* de Fernukagh HO. IV, 309; 1441: Zalai Okmt. II, 511: Csánki, III, 132.

16. 1387—: *Bathyz* ~ *Batiz* Kom. Hunyad, Csánki, V, 162.

Wie aus diesen Daten ersichtlich, waren alle *Batiz* ~ *Botiz* ~ *Botez* genannten Personen grundbesitzende Edelleute, ja Landeswürdenträger. Außerordentlich auffallend ist es, daß dieser Name unter den Leibeigenen und sonstigen Personen niederen Standes überhaupt nicht vorkommt, obwohl uns über Dienernamen zehntausende von Belegen aus den XII—XIV. Jahrh. zur Verfügung stehen. Dieser Umstand aber spricht ausdrücklich gegen die Erklärung Dr.-s, der den Namen *Batiz* aus dem rumänischen Appellativ *botez* ‚Taufe‘ erklären möchte (340—2). In diesem Falle müsste doch der Name vielmehr unter den Leuten niederen Standes oder zumindest abwechselnd bei Adeligen und gleichzeitig auch bei den Angehörigen der unteren



Gesellschaftsklassen zu finden sein. Dr. wird wohl selbst nicht behaupten können, daß seine walachischen Hirten in ihrer Gesamtheit die vornehmste Gesellschaftsschicht gebildet haben.

Entschieden gegen Dr.-s rumänische Etymologie spricht auch der Umstand, daß in den Familien derjenigen *Batiz*, über die wir etwas näher unterrichtet sind, auch sonst keine Spur von rumänischen Personennamen zu finden ist. So sind in der Familie des Zipser comes *Batiz* (s. unter 1. die Urkunde aus a. 1270!) die außer den christlichen Personennamen vorkommenden zwei Benennungen: *Gala* und *Dond* keinesfalls rumänischen Ursprungs. Den Namen *Gala* behandelt Dr. zwar als einen rumänischen und erklärt ihn als ‚*Golea*‘, nachdem er unseren *Gala* in der falschen Form *Gola* citiert hatte. Indes kommt der Name in der von Dr. angeführten Form *Gola* nicht vor, da sich an der zitierten Stelle *Gala* findet, außerdem ist die vollständigere Form des Namens *Gahala* (1273: HO. VIII, 156), welche aus *Golea* zu erklären reiner Unsinn ist. Nebenbei bemerkt, ist selbst ‚*Golea*‘ kein gar so hundertprozentig rumänischer Name, daß ihm hinsichtlich der Nationalität seines Trägers eine entscheidende Bedeutung zukäme. Ist er doch von Stamm und Endung aus slawischen Ursprungs, nämlich ein durch das slawische *-ę* (> rumänisch *-ea*) gebildetes Derivat aus der gekürzten Form des PN *Gol-imir*, *Gol-islav*! — Was der Ursprung des Namens *Gahala* ~ *Gala* ist, wissen wir nicht, ja nicht einmal die genaue Lesung ist uns bekannt (*gahala* oder *d'ahala* usw.?). Dagegen hat ein Bruder des *Batiz*: Petrus dictus *Dond*, bestimmt einen ungarischen Namen: *Domonkos* + ungarische Koseendung *-d*. Ebenso findet sich auch unter der zahlreichen Verwandtschaft des unter 11. erwähnten (s. o.) *Batiz* kein rumänischer Personennamen. Dagegen führt der unter 6. angeführte Bruder des *Batiz* bestimmt einen ungarischen Namen: *Botond* (vgl. Pais, MNy, XVII, 162). Die rumänische Abstammung des unter 9. erwähnten *Batyz de genere Negol*, was nach Dr. (341) ‚unleugbar ist‘, ermangelt ebenfalls jeglichen Beweises. Denn das Rumänentum des Familiennamens *Negol* kann durch die Gleichstellung ‚*Batyz de genere Negol*‘ = ‚*Botez de genere Neagul*‘ höchstens den in der Problematik rumänischer PN gänzlich unerfahrenen Lesern als unzweifelhaft vorgespiegelt werden. Der rumänische Name *Neagul* ist nämlich slawischen Ursprungs: er stammt von der Wurzel *něg-* (Miklosich, PON, 82: bulg. *Něg*, serb. *Neg*, tschech. *Něh*, serb. *Nega*, bulg. *Něgoj*, bulg., serb. *Negoje*, bulg. *Něgol*, *Neagul*, *Něgul*, *Něgan*, tschech. *Něhan*, poln. *Niegan*, serb. *Njegoš*, *Něguš* usw.) woran sich die

Endung *-ul* bulgarischen Ursprungs anschließt (vgl. Weigand, BA, II, 147—166; ausführlicher über diese Frage handeln wir im III. Teile dieser Arbeit). Im ungarischen *Negol* spiegeln sich jedoch weder der rumänische Diphthong *-ea-*, noch die Endung *-ul*, es ist vielmehr die Übernahme der slawischen Form *Něgol*.

Welchen Ursprungs der Name *Batiz* ist, können wir nicht näher feststellen (EtSz., I, 309). Aus dem Umstand jedoch, daß dieser Name nur in den vornehmsten Gesellschaftsschichten des ungarischen Mittelalters vorkommt, können wir darauf schließen, daß er aus dem Sprachschätze eines privilegierten, nicht im Zustande der Leibeigenschaft lebenden Volkes stammt. Im mittelalterlichen Ungarn kommen diesbezüglich drei Völker in Betracht: 1. Deutsche, 2. die mit diesen ungefähr auf derselben gesellschaftlichen Stufe stehenden wallonischen Gäste und 3. Türken (d. h. Petschenegen und Kumanen). (Fekete—Nagy läßt einen *Batiz* aus dem Kom. Zips und dessen Familie von dem türkischen Volke der Kabaren abstammen, vgl. A Szepesség területi és társadalmi kialakulása. Bpest., 1934, 104, doch kann er dies nicht des näheren beweisen). Es sei noch erwähnt, daß im Wallonischen der Name *Batiz* regelrecht einem lateinischen *\*Baptistus* entsprechen würde (freundl. Mitteilung von Géza Bárczi), doch sind uns tatsächliche Belege dafür unbekannt geblieben.

Der PN *Batiz* liegt zahlreichen Ortsnamen zugrunde. Diese sollen nach Dr. sämtlich als Beweise für das Rumänentum gelten. Zu dem von den Personennamen oben Gesagten fügen wir noch hinzu, daß die *Batiz*-Ortsnamen, auch wenn sie von Rumänen gebraucht werden, auf ursprünglich ungarische Namengebung hinweisen, da auch diesenfalls der reine Nominativ des PN-s als ON verwendet wird: *Botiza* Kom. Máramaros; *Botiz* Kom. Szatmár; *Botezu* Kom. A.-Fejér; nirgendwo indessen finden wir einen auf rumänische Art d. h. mit einem Ableitungssuffix daraus gebildeten Ortsnamen *\*Botez + -ești, -ean*, was allerdings beweist, daß die Rumänen diese Ortsnamen aus dem Ungarischen entlehnt haben.

Bocs. Villa *Boch* 1285: Csánki, III, 317, heute *Bacs*, im Kom. Fejér. Den Namen der Gemeinde läßt Dr. (68) von dem rumänischen Worte *bociu* abstammen, das als Lockruf für Kälber gebraucht wird. Abgesehen davon, daß an dem allzugroßen Alter solcher offenbar onomatopoetischer Wörter mit gutem Recht gezweifelt werden kann, und außerdem auch der rumänische Ursprung des Wortes nicht über jeden Zweifel erhaben ist, weil es doch auch die Übernahme des ungarischen *boci* sein kann, ist das



Wort schon wegen seiner Einsilbigkeit zur wirksamen Unterstützung so weitgreifender Behauptungen wie sie uns in Dr.-s Buch entgegentreten, durchaus nicht geeignet. Können ja doch Namen solcher Art mit demselben Rechte und ähnlichem Erfolg mehrerlei Weise auch anders erklärt werden. Man könnte unser *Bocs* z. B. auch von dem deutschen PN *Botz* herleiten, der die Koseform der aus der Wurzel *Boz-* stammenden Namen ist (Förstmann, I, 330—1). Das ungarische *cs* (= *č*) an Stelle des deutschen *tz* wäre durch Lautsubstitution erklärbar. In ungarischen Lehnwörtern verschiedenen Ursprungs, die zur Zeit aufgenommen wurden als es im Ungarischen noch keinen *c* Laut gab, kommt nämlich an Stelle des *c* häufig auch *cs* vor (vgl. deutsch *zelder* > ung. *csödör*, slaw. *cerz* > ung. *cser*, slaw. *čevz* > ung. *cső*, slaw. *cepy* > ung. *csép* usw.).

Aus diesem PN deutschen Ursprungs sind die ON *Bócz*, *Bócztelke* (Kom. Kolos) zu erklären, die folglich mit dem rumänischen Worte *boț* ‚Scholle‘ (Dr. 444) nichts gemein haben.

Prinzipiell würde auch der Annahme nichts im Wege stehen, daß dieser ON einem aus dem altung. Appellativ *bocs* ‚Ständer‘, oder möglicherweise einem aus der Quelle des ungarischen Wortes selbst (slaw. \**bъčy*) hervorgegangenen PN entspricht. Doch sind das bloße Vermutungen, die ohne eine Rechtfertigung durch nähere geschichtliche Argumente keinen absoluten Wert haben.

Unsererseits halten wir für wahrscheinlichst, daß der Name *Bocs* > *Bacs* ein aus der Kurzform eines PN gebildeter Kosenamen ist. Dieser Gedanke liegt nämlich schon deshalb sehr nahe, weil sich im alten Ungarisch eine große Anzahl von auf *-cs*, bzw. *-csa*, *-cse* auslautenden ein- oder zweisilbigen Personennamen findet. Das häufige Vorkommen dieses auslautenden *-cs* erweckt den Eindruck, als ob diese aus der Kurzform der entsprechenden vollen Namen mit dem Suffixe *-cs* ( $\sim -csa \sim -cse = -cs + a$ ) gebildete Kosenamen wären. Die Zahl der hiehergehörigen Namen ist so groß, daß von ihrer genaueren Aufzählung im Rahmen unserer Arbeit abgesehen werden muss. Zur Veranschaulichung des Gesagten mögen die folgenden Beispiele wohl genügen (sie sind dem Kovács'schen Index entnommen): *Bech* (*ch* besitzt im alten Ungarisch gewöhnlich den Lautwert von *č*), *Beche*, *Becha*, *Bechk* (= *Be-č-k*), *Bechend* (= *Be-č-en-d*, vgl. *Bot-on-d*), *Bechke* (= *Be-č-k*), < *Be-nedek* | *Buch*, *Buchk*, *Buchka*, *Buchou* (= *Bu-č-ou* < \**Bu-č-oy*) < *Bu-da* < slaw. *Budimir* (vgl. 1339: *Bud filii Buch AnjOkmt.* III, 530) | *Doch*, *Doche* < *Do-monkos* | *Ech*, *Eche*, *Echy*, *Echka* < *Endre??* | *Geche*, *Gecha*, *Geched* (= *Ge-č-ed*) <

*Ge-gely* | *Goch* < slaw. *Go-dimir* oder deutsch *Go-ttfried* | *Kachy* (weibl. PN) < *Ka-talin* | *Mach, Macha, Mache, Machou* < *Má-tyás?* | *Mech, Mecheu, Mechy* < *Me-nhardus?* vgl. *Mence* usw. | *Mich, Micha, Mice* < *Mi-hály* | *Moch, Mocha, Mochia, Mochk, Mochy* < *Mózes* oder die alte Form von *Márton*: *Mo-rtun?* | *Pach* < *Pá-l* | *Poucha, Pouch* (vgl. *Pouka!*) < *Pau-lus* usw. usw. Vgl. auch 1271/76: *Bud, Theoder* et *Abraank fily Thyuch* HO. VI, 225. Daß diese Art der Suffigierung im alten Ungarisch wirklich gebräuchlich war, ist von dem Ortsnamen *Lócse* her bekannt, der als Derivat von *Lő-rinc* betrachtet wird (Melich, MNy. XVIII, 188, vgl. dazu die übrigen Derivate desselben Namens: *Lő-ke, Lő-kös* usw., 1341: *Leukus filio Laurentij, Pesty — Ortva y, Oklevelek Temesvármegye és Temesvár város történetéhez. Pozsony, 1896. I, 66*), unterliegt aber auch deshalb keinem Zweifel, weil aus derselben Wurzel mit anderen Kosesuffixen (-s, -sa ~ -se; -k, -ka ~ -ke; -kos ~ -kes; -d) gebildete Namen ebenfalls sehr häufig sind. Z. B. *Bas, Baka?* < *Ba-rtholomeus?* | *Beke, Bekey, Bese* (kann aber auch das türkische *bäšä* ‚Habicht‘ sein, vgl. EtSz. I, 378) *Bes, Bees* (vgl. 1306: *Beke filius Bés filius Bened Palásthyak* I, 33), *Bekes, Bekus* (= *Be-küš*) | *Cheke* < *Csépán* | *Kas, Kasa* < irgendein mit *Ka-* beginnender PN, z. B. *Károly* (*Kasa* kann auch < *kása* < slaw. *kaša* ‚Brei‘ sein) | *Makou, Masa* < *Má-tyás* (*Masa* betreffend s. auch weiter unten *Mása!*) | *Meke, Mekse, Mesha(?)* < *Me-nyhárt*; *Moc* ~ *Mok, Mocou* ~ *Mokou, Mocsa, Mokud, Moka, Mod, Moda, Modach* < *Mózes* oder *Mo-rtun*, usw., usw. Obwohl die Frage der Bildung der ungarischen PN noch nicht zusammenfassend bearbeitet wurde, weshalb wir uns im Einzelnen hier und da geirrt haben können, glauben wir nichtsdestoweniger im Wesentlichen — darin nämlich, daß die Bildung durch -cs von Koseformen aus einsilbigen PN-wurzeln im Ungarischen einst sehr häufig war — unbedingt recht zu haben.

Ein solches mit -cs gebildetes Derivat kann also auch der PN *Bocs* sein (vgl. *Boch Kovács, Index, Bochk, Bochou, Bochok* — dies kann auch aus slaw. *Boček* entstanden sein! — *Boch, Bochk, Bochou Czinár, Index; Boch Héderváry-család oklevéltára, Bpest. 1922, I, 458; Bocz MonStrig. I, 57; Boch MonStrig. II, 474, 673; Bochov Palásthyak I, 40; Boch, Bocha, Bocy, Bocyá Bacion(?), Bochyur(?)* RV. Index, usw., usw.) und zwar aus einem mit *Bo-* anlautenden Personennamen. Als wahrscheinlichste Quelle kann hierbei der PN *Bonifacius* in Betracht kommen, der im Altungarischen einer der beliebtesten war und von dem zahlreiche Derivate [*Bon, Bona, Bonch* ~ *Bonci*



(= *Boncs*), *Boncia* (RV.), *Bond*, *Bonda*, *Bondu*, *Bonus*, usw.] schon im XII—XIII. Jh. sehr verbreitet waren.

Der aus dem Dorfe Endréd angeführte heutige Familienname *Bona* ist ebenfalls aus Bonifacius entstanden, nicht aber, wie Dr. (161) behauptet, aus dem rumänischen Adjektiv *bună* < lat. *bonus*, *bona*, vgl. Tamás — Tremel, Századok XLVIII (1934), 221. Aus derselben Kurzform *Bo-* scheinen auch die Personennamen *Boka*(?), (Kovács, Index), *Bos* (ib., und RV: *Bos comes* §. 389, *Bosu* §. 303, *Bosou* §. 381), *Bosa* (Kovács, Index) usw. entstanden zu sein, obschon bei einem oder dem anderen auch eine abweichende Erklärung möglich ist (so z. B. bei *Bosou*: 1. *Bas-ileus*, 2. slaw. *Bož-idar* + *ou* usw.).

Die Kürzung der Namen bis auf offensilbige Stämme, die aus zwei bis drei Lauten bestehen, und die durch die Anwendung von Koseendungen erfolgte Weiterbildung solcher einsilbigen Kurzformen, ist auch im Deutschen und in den slawischen Sprachen eine gewöhnliche Erscheinung. Für das Deutsche vgl. Stark, Die Kosenamen der Germanen: Sitzungsberichte d. kais. Akad. Wien, Phil.-hist. Cl. LII (1866), 323 ff.: *Buzo*, *Ha-zo*, *Ge-zo*, *We-zo*, *Lu-zo*, *Teu-zo*, *Ro-zo*, usw. Im Slawischen scheint dieser Typus sich erst später entwickelt zu haben, zumindest ist er in den Arbeiten, die das älteste Namensmaterial umfassen, noch kaum bekannt (Miklosich, PON, Taszycki, Najdawniejsze polskie imiona osobowe, Kraków, 1925). In der zweiten Hälfte des Mittelalters jedoch war der erwähnte Typus schon bereits in allen Sprachen sehr verbreitet und zur beliebtesten Koseform geworden. Im Tschechischen haben wir z. B.: *Radoslav* > *Ra-ch*, *Rá-ša*, *Vitomir* > *Ví-ch*, *Ví-ša*, *Vladimir* > *Vla-ch*, *Zdeslav* > *Zde-n*, *Zde-ch*, *Zde-š* usw. (vgl. Slavík, O skracování starodávných jmen osobních a místních: Čas. Česk. Musea LXIII—1889, 160—1); *Jan* > *Jicha*, *Ji-ša*, *Matěj* > *Ma-ch*, *Ma-ša*, *Ma-šát*, *Ma-chuta*, *Ma-cháč*, *Ma-chaň*, *Peter* > *Pe-ch*, *Pe-cháček*, *Prokop* > *Průcha*, *Průša*, *Pro-šek* (vgl. Sedláček, O staročeských příjmeních šlechtických: Sborník Filologický VII—1922, 41—3). Im Polnischen: *Jakub* > *Ja-ś*, *Czesław* > *Cześ*, *Katarzyna* > *Ka-sia*, *Stanisław* > *Sta-ś*, *Sta-ch* (vgl. H. Gaertner, Gramatyka współczesnego języka polskiego III, 1. Lwów-Warszawa, 1934. 263), *Wojciech* > *Woi-ch*, *Zdisław*: *Zdzi-ch* Taszycki, o. c. 49; ruthenisch: *Vasyľ* > *Va-s'*; *Hryhoryj* > *Hry-n'*, *Hry-c'*; *Jakiv* > *Ja-c'*, *Ja-ch*, *Ja-chno*, *Ja-s'*; *Luka* > *Lu-c'*; *Mychajlo* > *My-c'*, *My-s'*, *My-chno*; *Stanislaw* > *Sta-ch*, *Sta-s'*, *Sta-chno*, usw. (vgl. Simovyč, Istoričnyj rozvytok ukr... čolovičych

chresnych imen... Sborník prací I. zjazdu slovan. filologů v Praze II, 699 ff.); serb.-kroat.: Damjan > *Dá-ča, Dá-ja, Dá-ka*; Jovan > *Jó-ca, Jó-ka, Jó-ša*, usw., usw. (vgl. Maretić, Rad 82: 82—3); bulgar.: Matej > *Ma-co, Ma-čo, Ma-šo*, Jovan > *Jo-co, Jo-čo, Jo-šo* usw. (Weigand, XXVI—XXIX. Jahresbericht d. rum. Inst. Leipzig, 1921. 110).

Die Koseformen von der Art *Bo-cs* usw., haben sich aber im Ungarischen zweifellos von den übrigen Sprachen unabhängig entwickelt. Aus chronologischen Ursachen hätten ihnen auch sonst nur höchstens die deutschen PN als Muster dienen können, es wäre indessen selbst diese Annahme mangels entsprechenden Beweismaterials sehr willkürlich und überdies auch überflüssig. Im Slawischen war dieser Typus im XIII. Jh. noch sozusagen unbekannt, wogegen unsere ungarischen Beispiele größtenteils schon aus dieser Zeit stammen. Das altungarische *cs* — in seiner Art eine der damals beliebtesten Suffixe — ist offenbar ungarischen Ursprungs (Melich, MNy. X, 194, Szinyei, NyH<sup>o</sup>, 90). Zumindest ist soviel sicher, daß es aus dem Slawischen nicht stammen kann, da ja dem slawischen *-č* eine solche Funktion unbekannt war. Wohl gibt es einige Namen, zumal im Serbokroatischen, die eine gewisse Endung *-č* aufweisen, z. B. *Bu-č* < Budimir, *Ču-č* < Čudislav, *Go-č* < Godimir (vgl. Maretić, Rad, 82: 134), doch abgesehen davon, daß ihre Bildungsart nicht klar ist, dürfte es sich in diesen Fällen vielmehr um analogische Bildungen handeln, entweder sind sie als zu den weiblichen Formen *\*Bud-ša, \*Čud-ša, \*God-ša* gebildete Maskulina *\*Bud-š, \*Čud-š, \*God-š* aufzufassen oder aber wurden sie durch das aus *k + j<sub>b</sub>* entstandene sekundäre Suffix *-č* gebildet. Da sie aber erst im XIII. Jh. auftauchen (Wb. der Agramer Akad.) und sehr gering an Zahl sind, wird man ihren Einfluss auf die Entstehung der großen Familie der mit *-cs* gebildeten ungarischen PN bzw. ON des XII. und des XIII. Jh.-s wohl für vollkommen unwahrscheinlich halten dürfen.

**Bolechów, Bolochovo.** Das in den russischen Chroniken des Mittelalters erwähnte und irgendwo im östlichen Teile Wolhyniens, am Oberlauf des ins Schwarze Meer mündenden Flusses Bug sich erstreckende ‚*zemlja Bolochov'skaja*‘ ‚Bolochover Land‘ und die dort ansässigen *knjazi Bolochov'sci* ‚Bolochover Fürsten‘ sind Gegenstand von Fragen, die ein vielumstrittenes Problem der russischen Geschichte bilden. Die besagten Fürsten, ansonst mit gewissen Selbstbestimmungsrechten ausgestattet, machten den Haliczzer Fürsten ständig Opposition und schlossen gegen sie bald



mit dem König von Ungarn, bald wieder mit den Tartaren Bündnisse (1231: *knjazi Bolochov'scii* Lëtopis po Ipatečskomu spisku. Polnoe sobr. russ. lëtopisej II, 1908, 767; 1241: *knjazě bolochov'skye*; so *knjazi Bolochov'skimi* o. c. 791; 1241: *zemlju Bolochov'skiju* o. c. 791; vgl. auch *Hodinka*, *Az orosz évkönyvek magyar vonatkozásai*. Bp. 1916, 383, 395, 411, 413; 1257: *usi Bolochovci* Polnoe sobr. russ. lëtop. II, 838).

Hinsichtlich der Nationalität dieser Bolochover Fürsten sind die bisherigen Forscher nicht einer Meinung. Während einzelne die Ansicht vertreten, daß es sich um die Fürsten eines angesiedelten türkischen Stammes handelt (*Šaraševič*, *Istorija galicko-volodimirskoj Rusi ot najdavn. vremen do 1453*. Lvov, 1863; *Zubrickij*, *Istorija Galic.-Rusi* III, 135; *Barsov*, *Očerki russkij istoričeskoj geografii*. Varšava, 1885, 254; *Molčanovskij*, *Očerki izvēstij o Podolskoj zemlě*. Kiev, 1885), behaupten andere, es seien Russen gewesen, die bestenfalls irgendeine türkische Kreuzung mitgemacht haben, ohne daß dies ihr Volkstum wesentlich beeinflusst hätte. Diese Auffassung stützt sich auf die slawischen Namen der Burgen des Bolochover Landes (*Derevič*, *Gubin*, *Kobud(?)*, *Kudin*, *Božeskyj*, *Djadko*, Polnoe sobr. r. lëtop. II, 791) und den ackerbaubtreibenden Charakter der Bewohner [„die Tartaren beließen sie (nämlich die Bolochover), damit sie ihnen Weizen und Hirse bauen“ o. c. 792, *Hodinka*, o. c. 415]. Die letztere Ansicht teilt mit *Daškevič* (*Bolochovskaja zemlja i jeja značenie v ruskoj istorii*. Kiev, 1878; *Novějšie domysly o Bolochově i Bolochovcach*. Kiev, 1884; *Ešče raziskanija i voprosy o Bolochově i Bolochovcach*. Kievskija Universitetskija Izvēstija 1899. Kn. I), auch *Hruševskij* (*Istorija Ukrajiny-Rusy* II, Kyjiv, 1905, VI—VIII. Kap.).

Endlich fanden sich auch Autoren, die in den Bolochover Knjazzen Rumänen suchten, so *Petruševič* (*Kto byly Bolochov's'kye knjazja*. 1877. Sonderabdr. aus Nr. 94—95 der Zeitschr. *Slovo*), *Tomášiv'skij* (*Ukrajins'ka istorija* I. Lviv, 1909), *Kałużniacki* in dem mit *Miklosich* gemeinsam verfassten Werke: *Über die Wanderungen der Rumunen*. Denkschriften d. kais. Akademie d. W. Hist.-Phil. Cl. XXXX. Wien, 1880, 40 und neuestens *Kucharski* (in dem mit *Lewicki* herausgeb. Referat: *Rzesza pieczyńska a stosunki polsko-ruskie w X—XI w. II*. *Międzynarod. zjazd Slawistów*. Księga referatów III. Warszawa, 1934. 45). Über die Frage vgl. *Encyklopedičeskij Slovar' IV*. St. Ptbg., 1891, 319—320 und *Doroszenko*, *Narys istoriji Ukrajiny* I. Varšava, 1932. 90—91, 96.

Die Volkszugehörigkeit der Bolochover Knjazen endgültig zu bestimmen, ist ohne Aufdeckung neuer Quellen, angesichts der Wortkargheit der bisherigen, kaum möglich. Immerhin muss festgelegt werden, daß in den Quellen selbst keinerlei Spur zu entdecken ist, aus der auf die rumänische Nationalität dieser Fürsten geschlossen werden könnte. Die Vertreter der rumänischen Theorie berufen sich aber auch auf keinerlei historische Quellen, sondern gehen ausschließlich von dem Namen aus. Diese sprachwissenschaftlich ungebildeten Forscher sind nämlich der Meinung, daß *Bolochov* mit der Form *voloch* (russische Bezeichnung der Rumänen) zusammenhängt. Kałuzniacki geht sogar noch weiter, indem er auch den ON *Bolechów* und *Bolechowice* aus dem Wort *voloch* zu erklären geneigt ist („mehrere... Orte dieses Namens, die sich vielleicht mit der Zeit auch als walachische Ansiedlungen entpuppen werden" o. c. 26).

Diese Gleichstellung *Bolochov-Volochov* fußt ganz und gar auf Unkenntnis der lautgeschichtlichen Tatsachen. Sie ist nämlich vom phonetischen Standpunkte völlig unmöglich, weil es im Russischen (und in den slawischen Sprachen überhaupt) keinen Lautwandel  $v > b$  gibt. Wenn sich an Stelle eines fremdsprachigen  $v$  mitunter dennoch ein  $b$  findet (z. B. rumän. *oacheș* > ruthen., slowak. *bakeša* usw.), so haben wir es in solchen Fällen mit einer slawischen Lautsubstitution eines fremdsprachigen bilabialen Spirans, nicht aber mit dem Lautwandel  $v > b$  zu tun. In dem Falle *voloch*  $\sim$  *Boloch* aber kann solches nicht vorausgesetzt werden, weil doch *voloch* im Russischen kein rumänisches Lehnwort ist, und so auch von einer Lautsubstitution  $v > b$  keine Rede sein kann. Die Rumänen nannten sich weder *Volochen*, noch aber *Vlachen* (Tamá s, Az oláhok nemzeti nevé-ről. Egyet. Philolog. Közlöny LVII—1933, 55) und so darf auch an keine eventuelle Rückentlehnung aus dem Rumänischen gedacht werden.

Es ist auch ganz überflüssig, sich zu ähnlichen abenteuerlichen Annahmen zu versteigen, wo doch die richtige Deutung des Namens ja klar auf der Hand liegt. Bei der Lösung haben wir von *Bolechów* auszugehen, dessen Ursprung niemals strittig war. Dieses ist nämlich nichts anderes als ein mit dem Suffix *-ch* gebildetes Derivat aus dem Kurzstamme des slaw. PN-s *Boleslav*, wie sich solche Ableitungen besonders in den westslawischen Sprachen zu Hunderten finden; z. B. tschech. *Božech*, *Bolech!!*, *Holech*, *Dobřech*, *Myslech*, *Ostřech* Miklosich, PON., 15; *Bolech* Gebauer, Slovník I, 83; poln. *Radziech*, *S'milech*, *Zdech*



Miklosich, PON., 15; *Bratrzech, Chwalech, Godziech, Gościech, Mirzech, Mściech, Sulech, Golech, Polech* T a s z y c k i, Najdawniejsze polskie imiona osobowe. Kraków, 1925, 49. *Bolechów* und *Bolechowice* sind aus dem PN *Bolech* mit dem Possessivsuffix *-ov* und dem Patronymikum *-ov-ici* gebildete ON, wie sie auf den erwähnten Gebieten überall in großer Anzahl vorkommen: tschech.: *Bolechov, Bolechovice, Bolechy* S e d l á č e k, Místop. slovník (vgl. *Dobechov, Dobřichov, Liběchov, Malechov, Radechov, Štechovice* = *Štepanovice* usw., usw.); poln. *Bolechów, Bolechowice, Bolechowo* Słownik geogr., *Bolechów* bei Posen, 1252: Kozierowski, II, 36; *Bolechowiec* ~ heute *Bolechówko, Bolechowa* id. IV, 53; *Boleszczyń* (< \*Bol-ech-ъk-inъ) id. VII, 311; pomeran. ON *Bolechow*e auf der Insel Rügen, L ę g o w s k i und L e h r — S p ł a w i n s k i, Szczałki języka dawnych słowiańskich mieszkańców wyspy Rugji. Slavia Occidentalis II, 115; sloven. *Bolechnici* Niketič, Rečnik 42.

Auf Grund des Vorausgeschickten ist nicht schwer zu erraten, daß *Bołochów* gleichfalls aus dem Namen *Boleslav* entstanden ist. Hier aber finden wir das Suffix *-och*, für das wir über nicht minder viele Belege verfügen: russ. *Děvoch, Žiroch*; tschech. *Mysloch, Radoch, Svatoch, Slavoch* Miklosich, PON., 15; poln. *Blizoch, Stanoch, Sułoch, Unoch* usw. T a s z y c k i, o. c. 49; *Boloch(!), Gawroch, Janoch, Luboch, Małoch, Słaboch* usw. K o z i e r o w s k i, WPSl. 268—9.

Der Name *Boloch* kommt zwar in ON seltener vor, findet sich aber trotzdem auf mehreren Gebieten: 1. *Bolochovo*: 1150: Polnoe sobr. r. lětop. II, 1908, 398; 1257: l. c. 838 (zwischen Kiev und Wolhynien; vielleicht identisch mit *Bolochovskaja zemlja*, vgl. Kaluźniacki, o. c. 40); 2. *Bolochoviči*, Dorf in der Nähe der Stadt Luck am Flusse Styr: Archiv Jugozap. Rossii VI, 1, 95, 96; *Bołochowicze*: P a w i Ń s k i, Polska XVI. wieku pod względem geogr. statyst. Tom. VIII. Ziemie ruskie. Wołyń i Podole, 46, 89 (Źródła dziejowe XIX); heute *Bałachoviči* Archiv Jugozap. Ross. a. a. O. und Słownik Geogr.; 3. *Bołochów* bei Kalusz, südlich von Dnjestr (Galizien), Słownik Geogr.; 4. *Bołosza* (< \*Boloch-ja), Gut am Flusse Wilja, Bezirk Wilna(!), Słownik Geogr.

Allen diesen Belegen lassen sich noch der FN *Bolochovič* (Archiv Jugozap. Rosii I, 4, 139; IV, 1, 348; Pamjatniki izd. Vremennoju Kommissieju dlja razbora drevnich aktov. Tom I—IV. Kijev 1845—49 — I. Bd. 2. Ausgabe, 1848 — Tom. I. otd. I, 193

aus der Stadt Luck) und der ON *Bolchovo* anreihen (1607—8: Novgorodskaja lětopisъ, Polnoe sobr. r. lětop. IV, 324).

Selbstverständlich konnten sich in mancheiner dieser Gemeinden auch walachische Hirten angesiedelt haben, wie dies bei einem der angeführten *Bolechów* in der Tat ersichtlich ist (1472: *Bolechów Valachorum* Akta grodzkie i ziemskie VII, 127, heute *Bolechów wołoski* ‚Walachisch-Bolechów‘, zum Unterschied vom anderen, das *Bolechów ruski* ‚Ruthenisch-Bolechów‘ genannt wird, vgl. Kałużniacki, o. c. 26). Der ON aber ist eine von der walachischen Bewohnerschaft völlig unabhängige Benennung, wie dies auch aus dem Namen *Bolechów ruski* zweifellos hervorgeht.

Wenn also Dr. — der dieses ganze Problem durch die Brille *Kałużniackis* sieht, und außer dessen Abhandlung kein anderes einschlägiges Werk kennt — die Namen *Bolochov*~*Bolechów* aus dem Rumänischen stammen läßt („*Bołochowo* < *volochъ* = *valach*“, 404), so beweist er einwandfrei, daß er in der Slawistik vollständig unbewandert ist und daher seiner Meinung in solchen Fragen keinerlei Gewicht beigelegt werden kann.

**Bona.** Dr. (326) zählt den im fälschlicherweise aus 1214 datierten Schenkungsbrief des Leleszer Konvents (F. VII, 5, 204—7) vorkommenden PN *Bona* zu den unzweifelhaft rumänischen Namen und erklärt ihn aus dem rum. Adjektiv *bun* < *bonus*. Es muß einen wundern, daß sich Dr. mit diesem einzigen Beleg für *Bona* begnügt, der doch unter sämtlichen dieser Art am wenigsten zuverlässig ist, weil er aus einer gefälschten Urkunde und aus der schlechtesten Urkundenausgabe stammt, und ferner daß er die in den verschiedenen Gegenden des Landes massenhaft vorkommenden PN ähnlicher Lautgestalt *Bona*, *Bon* nicht heranzieht. Vielleicht sind ihm diese letzteren unbekannt geblieben, oder soll das Stillschweigen Dr.-s über sie die Anerkennung ihres nicht-rumänischen Ursprungs bedeuten? Die Belege finden sich bei Kovács, Index, Czínár Index, RV., usw. Es leuchtet ohne weiteres ein, daß der Name *Bona* mit den Rumänen gar nichts gemein hat, da dieser doch offenbar ein mit dem ungarischen Kosesuffix *-a* gebildetes Derivat des Namens *Bonifacius* ist. Über dieses *-a* vgl. Melich MNy. X, 152—3, wo u. a. m. gezeigt wird, daß dieses Suffix im Altungarischen zu den produktivsten gehörte, vgl. *Bat-a*, *Bod-a*, *Boy-a*, *Bot-a*, *Dom-a*, *Man-a*, *Mut-a* (< slaw. *Mutimir*), *Mik-a*~*Mik-e*, *Pet-a*~*Pet-e*, usw., vgl. z. B., Kovács, Index. Aus *Bonifacius* oder *Bonaventura* stammen auch die Familiennamen *Bóné*, *Bónis*, *Bonka*, die unter dem



Ungartum der verschiedensten Gegenden des Landes verbreitet sind (Illésy János, Az 1754—55. évi országos nemesi összeírás, Bpest, 1902. 33. [Kom. Fejér], 130. [Kom. Veszprém], 5. [Kom. Abauj], 19. [Kom. Bihar], 93. [Kom. Szabolcs], 117. [Kom. Ugocsa], 58. [Kom. Máramaros], usw.) Ebenda ist je ein *Bona* auch aus den Komitaten Győr und Somogy zu finden: S. 40 und 87. Der von Dr. angeführte FN *Bona* gehört ebenfalls hierher.

Der Name kommt auch im Slawischen vor, vgl. Gebauer, Slovník I, 85, Kotík, 13.

Der obige Name aus der Arpádenzeit könnte auch deutscher Herkunft sein, vgl. die Namen *Bono*, *Bona* bei Förstemann, I, 326—7.

**Brác.** Unter den Gömörer Hirten wird um die Mitte des XIX. Jh.-s zu Derecsk eine Person namens *Brác* erwähnt (Petrov, Sborník F. Pestyho Helységnevtára. Praha, 1927. 32). Dr. (334) erklärt diesen Namen aus dem rumänischen Appellativ *brat* ‚Arm‘ < lat. *brachium*. In Wirklichkeit jedoch entstammt der Name dem Slawischen, wie dies bei den Namen der oberungarischen ‚Walachen‘ im allgemeinen der Fall ist, so daß auch in diesem Falle ein Nachschlagen in den rumänischen Wörterbüchern überflüssig ist. Zur richtigen Deutung dieses PN-s müssen wir uns an die synkopierte Form von *Bratoslav* wenden, die *Brac-lav* lautet. Unser PN ist nun einfach die Kurzform derselben, er kann aber außerdem auch als ein mit dem Suffix *-c* gebildetes Derivat des Wortes *brat* ‚Bruder‘ aufgefaßt werden, etwa in der Art von *Ste-c*~*Ste-pan*, *Hry-c*~*Hryhoryj*, *Bu-c*~*Budimir*, *Ha-c*~*Havrylo*, *Pa-c*~*Pavel*, usw., (vgl. Simovyč, Sborník práci I. zjezdu slovanských filologů v Praze II, 699). Diese Bildungsart ist ein ruthenisches Spezifikum, das in den übrigen Slavinen sonst nirgends begegnet (im Bulgarischen und im Serbischen kommt bloß ein sächliches *-co* vor, vgl. Weigand, Die bulgarischen Rufnamen. XXVI—XXIX. Jahresb. d. Inst. f. rum. Spr. 109—112, bzw. Maretic, Rad LXXXII, 135).

Für die Verwendung des Appellativs *brat* als PN könnten wir sehr viele Beispiele anführen. An dieser Stelle dürfte indessen genügend sein, wenn wir den Gebrauch dieses Namens auf dem ruthenischen Sprachgebiet nachweisen, worauf uns ja auch die Bildungsart des Namens hinweist. Im Ruthenischen kommen davon folgende abgeleitete Formen vor: *Bratan* Žerela Ukrajiny I, 9; *Bratko* o. c. I, 16, 46; III, 153, 196; *Bratkova* III, 319, Hricz *Brathkowicz* III, 396 (lies *Hryc* ‚Bratkovyč‘), Grzesz *Braszowiecz* III, 42, *Braszowicz* III, 96 usw., vgl. Miklosich, PON., 36—37.

**Bratkovica.** Diesem im Kom. Zólyom vorkommenden ON bringt Dr. (214) wegen des ungarischen Namens desselben Dorfes *Brád* (diese Bezeichnung stammt aus Helységnévtár 1888: *Brád* ~ *Bradkovicz*, sonst heißt die Gemeinde *Miklóstalva*, s. Lipszky, Rep.) mit dem rumänischen Worte *brad* ‚Tanne, Fichte‘ in Zusammenhang. Eine vollständig naive Erklärung, zu deren Widerlegung weiter kein Wort verschwendet sei. Dr. scheint indessen selbst das Richtige erraten zu haben, da er später in der Anmerkung auch die Abstammung vom slawischen Worte *brat* ‚Bruder‘ für möglich hält. (Richtiger von den daraus entstandenen PN *Bratek*, *Bratko(!)*, vgl. tschech. ON *Bratkovice*, *Bradkovic*, K o t y š k a, Místop. slovník 90, 96). Auf Dr.-s Karte kommt er nicht vor, dafür aber findet sich ein ON *Bradovszka*, von dem hinwieder im Buche kein Wort gesagt wird! (Quelle?) Hier sei noch erwähnt, daß laut Anmerkung 1., S. 175 der Flurname *Bradló* bei Brezova (welches?) sich nicht von *Bradul-ov* entwickelte — was auch niemand behauptet hat — sondern aus dem tschechischen *bradlo* ‚Klippe‘. Trotz dieser Feststellung prunkt unser Flurname auf der Karte Dr.-s unter den unzweifelhaft rumänischen ON.

**Brendzar.** Den in der kleinen walachischen Hirtengemeinde Vészveres (Kom. Gömör) im XVII. Jh. erwähnten Namen Petrus *Brendzar* reiht Dr. (334) unter die unzweifelhaft rumänischen ein. Mit Rumänen jedoch hat höchstens das Grundwort dieses PN-s *bryndza* zu tun. Der Name selbst ist eine slowakische oder ruthenische Bildung aus diesem Lehnwort und bedeutet s. v. a. Erzeuger von *bryndza* = Käse. Die Endung *-ár* deutet im Slowakischen — und im Slawischen überhaupt — die Beschäftigung mit dem durch das Grundwort bezeichneten Gegenstand an: *sedlár*, *rybár*, *pekár*, *kraviar*, usw. (D a m b o r s k ý, Slovenská mluvnica. Nitra, 1924, 75; V o n d r á k, SlGr I<sup>2</sup>, 558). Vgl. dazu auch das Titelwort *Puskarsz!* Nach Dr.-s Gedankengang wäre z. B. jeder Mensch namens *Cioflegar* ‚Schuster‘ deutscher Nationalität, weil das rumänische Wort aus dem deutschen *Schuhflicker* stammt.

**Brumov.** Dr. (184) leitet diesen mährischen ON von dem rumänischen Worte *brumă* ‚Reif‘ ab. Das hindert ihn freilich nicht daran das *-ov* als eine slawische Endung zu betrachten, wo er natürlich keine Ahnung davon hat, daß die *a*-Stämme das Possessivsuffix *-ov* nicht aufnehmen können, weil bei jenen normalerweise *-inŕ* gebraucht wird. Die ‚Erklärung‘ ist also schon aus morphologischen Gründen unhaltbar. Im übrigen stammt das



Wort aus dem deutschen PN *Brum* (Černý — Váša, 55). Für diesen ON besitzen wir Belege aus mehreren slawischen Gebieten, so z. B. Böhmen: *Broumy, Broumovice, Broumová Lehota, Broumov* (Sedláček, *Místopisný slovník* 71—2); aus Mähren: *Brumov, Brumovice*; Polen: *Brumowice* ~ deutsch Braunsdorf. *Słownik Geogr.* Über die tschechischen ON vgl. Gebauer, *Slovník staročeský* I, 108. Der PN *Brúm* > *Broum* läßt sich im Tschechischen häufiger nachweisen, vgl. Sedláček, *Sborník Filologický* VII, 42, Kotík, 14.

**Buna.** Bei der Erklärung dieses PN -s schwankt Dr. Während er ihn auf SS. 52 und 56 mit fetten Buchstaben drucken läßt und ihn so den nach seiner Meinung sicheren rumänischen Namen zugestellt, (< rumänisch *bun* ‚gut‘ < lat. *bonus*), wobei er immerhin auch die Möglichkeit der Abstammung von dem aus dem slawischen Zeitworte *buniti* gebildeten Namen *Bunislav* erwähnt, wird derselbe PN auf S. 293 nurmehr als minder sicheren rumänischen Ursprungs bezeichnet. Die im Altungarischen häufig vorkommenden PN *Bun, Buna* aber haben mit dem Rumänischen nichts gemein, denn sie hängen entweder mit dem auch von Dr. erwähnten slawischen *Bunislav* zusammen (Miklosich, *PON.*, 38; dazu gehört auch ein Teil der rumänischen Namen Buna!), oder aber man wird sie auf die mit der deutschen Wurzel *bun-* verknüpften *Buna, Buno, Bunno, Bun* (~ *Punno, Puno* usw., vgl. den ungarischen Familiennamen *Puna*, Héderváry oklt. II, 349; PN *Punck*, kroat. *Punak* ~ *Pwnek*, Kovács, *Index*) zurückführen müssen (Förstmann, I, 345).

Selbstverständlich ist auch der PN *Buine* aus der 1211-er Tihanyer Urkunde (W. I, 116, PRT, X, 510) nicht „evident“ das rumänische „Bunea“, denn ja gleich der Zusammenhang zwischen *Bunea* und dem vorerwähnten *Buna* recht zweifelhaft ist. Dr. liest offenbar *Buñe*, doch haben wir gar keinen Anhaltspunkt dafür, daß in dieser Schriftform die Buchstaben *-in* den Lautwert eines *-ñ-* haben. Dies ist nun umsoweniger wahrscheinlich, als wir ja auch sonst in dieser Urkunde trotz ihrem mächtigen ungarischen Personennamenmaterial kein sicheres Beispiel für diese im Altungarischen nur sporadisch vorkommende Schreibung des *ñ* finden (vgl. Kniezsa, *MNy.* XXIV, 326). In der Urkunde wird zur Bezeichnung dieses Konsonanten allgemein das allein stehende *n* gebraucht: *Feneres* W. I, 120, *Nuhu* I, 109 (= *nyü*), *Monos* I, 110, 122 (= *monyos*), *Nulod* I, 120 (= *nyúlod*), *Nuuzou* I, 122 (= *nyúzó*; über diesen PN wird im Einzelnen später behandelt); einmal finden wir sogar die Schreibung *ni* für *ñ*: *Monios*

I, 111 (=monyos), aber für  $\tilde{n} = in$  haben wir kein einziges Beispiel. Auf den PN *Kuine* I, 121 kommen wir besonders zu sprechen; hier sei bloß bemerkt, daß er einem Abschreibefehler zu verdanken ist (richtig *Kine*), während *Moyna* I, 121 offenbar das slawische *Mojna* < *Mojb* -na ist und nicht hierher gehört. In Verbindung mit dem Namen *Buine* dürften wir kaum an den altungarischen PN *Bukna* ~ *Buχna* denken (Anonymus § 24, 27: *Bucna*, vgl. *Pais*, Magyar Anonymus. Bpest, 1926. 107), denn um diese Zeit wäre noch die Form \**Buhna* zu erwarten. An einen Zusammenhang mit dem aus d. J. 1257 belegten *Buhna* W. II, 293 ist ebenfalls kaum zu denken, weil diesem ein mit *Bu*- anlautender slawischer PN zugrunde liegen kann (ausführlicher hierüber unter *Myhno*). Es erübrigt also anzunehmen, daß *Buine* wahrscheinlich ein Derivat aus dem slawischen Worte *bujb* ‚luxurians, validus‘ ist (Miklosich, PON., 38).

Völlig anderen Ursprungs ist der weder mit dem slawischen PN *Bunislav*, noch mit dem deutschen *Buno*, am wenigsten aber mit dem rumänischen *bun* zusammenhängende ON *Bonnya* (Dr. 93) und zwar schon deshalb, weil dessen ältere Form — wie diese auch von Dr. angeführt wird — *Buduna* war: 1229: Csánki, II, 577. Diese dreisilbige Lautgestalt zeigt zweifellos, daß Dr.-s Ableitung nicht richtig sein kann, denn weder im Ungarischen, noch in slawischen Sprachen hätte sich aus einem *Buna* ein *Buduna* entwickelt. Der Name ist offenbar slawischen Ursprungs und entweder ein aus der Kurzform des PN *Budimir* (=Buda) mit dem Possessivsuffix *-inž*, *-ina* gebildetes Derivat (über slaw. *-inž* > ungar. *-un* wird von uns bei der Behandlung der angeblich rumänischen Endung *-uța* im III. Abschnitt dieser Arbeit ausführlicher gehandelt), oder aber es handelt sich um einen aus demselben PN mit dem Suffix *-un* weitergebildeten ON *Budun*, der das Possessivsuffix *-ja* ~ *jb* erhielt (über das Suffix *-ja* vgl. unten auch das von *Kanizsa*, *Kenese* Gesagte). Ebenso kann es keinem Zweifel unterliegen, daß auch der ON *Buna* (Kom. Sopron; Dr. 155) aus demselben PN stammt, denn die darauf bezüglichen ersten Belege zeigen noch die Form *Bodonya* (1390: Csánki, III, 601). Nach alledem ist es sehr wahrscheinlich, daß auch der andere ON *Bunya* (Dr. 148) — obwohl unter den darauf bezüglichen Belegen keine *-d*-Formen zu finden sind — gleichfalls mit dem PN *Buda* zusammenhängt. Dies kann schon deshalb erwogen werden, weil wir darüber erst vom XV. Jh. an Belege haben (Csánki, III, 40), um welche Zeit das *-d*- aber auch aus den oben erwähnten ON-Belegen schon verschwunden war. Auch der



Gemeindenname *Bodnya* (Kom. Ugocsa) bestärkt uns in dieser Meinung, weil dieser in früherer Zeit auch ohne *d*, in der Form *Banna*, *Bonya* vorkommt, Csánki, I, 431.

Das von Dr. auf S. 332 aus dem Kom. Heves angeführte *Bunya* ist unter solchem Namen nirgends aufzufinden (Csánki, I, 58—9); wahrscheinlich handelt es sich um eine unrichtige Lesung von Fejér (Codex diplomaticus X, 7, 182), die von Dr. kritiklos ausgeschrieben wurde. Es muß ausdrücklich betont werden, daß diese Urkundensammlung kein zuverlässiges PN- und ON-material enthält, so daß man durch ihre blinde Benützung vielfach die Gefahr läuft, kühne Theorien auf plumpe Schreibfehler aufzubauen.

**Búr.** Der PN Thomas *Búr* (im Dorfe Csergő aus d. J. 1458, vgl. Iványi, Bártfa város levéltára, I, 360) ist nach Dr. (356) gleichfalls rumänischen Ursprungs, und soll aus der rhotazisierten Form des rum. Adjektivs *bun* ‚gut‘ entstanden sein! Dagegen würde der im Kom. Pest erwähnte PN ‚Johannem filium *Bur*‘, Zichy Okmt. II, 289, 290, selbst nach Dr. nicht hierher gehören, weil in der Sprache der dortigen rumänischen Bewohnerschaft der Rhotazismus seines Erachtens nicht vorhanden war (603). Deshalb denkt er im letzten Falle eher an slawischen oder deutschen Ursprung. — Beide stammen vom deutschen *bûr* ‚Bauer‘, das übrigens als Appellativ auch ins Tschechische und ins Serbische Eingang fand (Bern., EtWb. I, 101). An das rhotazisierende rumänische *bur*, als Quelle dieses PN-s zu denken, ist reiner Unsinn.

**Buzád.** Dr. läßt auch diesem zweifellos ungarischen PN gegenüber keine Gnade walten. Er will nicht einsehen, daß dieser PN nur ein mit dem Suffix *-d* gebildetes Derivat aus dem ungarischen *buza* ‚Weizen‘ sein kann, vgl. noch *Árpád* = *árpa* ‚Gerste‘ + *-d*, *Rozsd* (*Rusd* Kovács Index) = *rozs* ‚Roggen‘ < slaw. *ръзъ*, id. + *-d*, *Kölesd* (*Culessed* W. I, 108, 120, 123) = *köles* ‚Hirse‘ + *-d*, usw. Auch darum kümmert sich Dr. gar nicht, daß diese Appellative im Ungarischen ohne Schwierigkeit als PN verwendet werden. Trotz alledem wiederholt er zu mehreren Malen (139, 143, 150) die in nicht geringem Maße befremdende Ansicht, daß unser PN mit dem rum. *buzat* ‚großlippig‘ zusammenhängt. Der sonderbare Einfall Dr.-s rührt offenbar davon her, daß der Familienname *Buzád* einmal in der Form *Buzaath*, d. i. mit *th* geschrieben vorkommt (Nagy I., Vég h D., Zala vm. története I, 72). Er scheint außerdem nicht zu wissen, daß im Altungarischen das auslautende *d* manchmal mit stimmlosen End-

konsonant, d. h. mit *t* alterniert [z. B. *Moglout* ( $\sim$ *Mogloud*), *Jakubovich*, MNy. II, 15], weshalb die einzig und allein dastehende Form *Buzaath* gar nichts gegen die Richtigkeit der ungarischen Etymologie beweist. Im Gegenteil: die mit seltener Folgerichtigkeit auf *-d* auslautenden Formen der zahlreichen *Buzád* sprechen unzweideutig gegen jegliche rumänische Etymologie. An diesem Beispiel lassen sich die einfältigen etymologischen Kunstgriffe des Klausenburger Professors besonders deutlich veranschaulichen.

Auch forschen wir vergeblich nach Momenten, die irgendwelche rumänische Beziehungen der Personen namens *Buzád* wahrscheinlich machen könnten. Das Ergebnis ist immer negativ und überzeugt uns vom Gegenteil. Was wir von den *Buzád* genannten Personen wissen, genügt vollauf zur Zerstörung der Dr.-schen Illusionen. Die meisten PN *Buzád* kommen innerhalb der Familie *Hahót* vor (*Karácsonyi*, *Magyar nemzetségek* II, 116), d. h. bei einem Geschlecht, dessen deutsche Herkunft allgemein bekannt ist (*Kézai*, *Chron.*, *Turóczi*, *Chron.*; s. *Wertner*, MNy. I, 82). In der Familie kommen noch im XIII. Jahrh. zahlreiche deutsche PN vor (*Arnold*, *Keled*, *Tristian*, *Lanczeret*, *Herbort*, *Karácsonyi*, *Magyar nemzetségek* II, 116), aber auch zahlreiche ungarische, zum Beweis der vollständigen Assimilierung des Geschlechtes. So begegnet uns z. B. außer dem Namen *Buzád* auch der Name *Ákos*. Ganz erfolglos suchen wir hingegen nach rumänischen Namen. Solche könnten wir nicht einmal dann finden, wenn wir die panrumänische Brille Dr.-s aufsetzen würden.

**Cabek, Czabek.** Diesen mährischen Familiennamen (Quelle?), sowie die ON *Cabov*  $\sim$  *Czábócz* (*Kom. Zemplén*, *Csánki*, I, 344) leitet Dr. (175, 327) von dem rumänischen Worte *țap* ‚Ziegenbock‘ ab und hält sie natürlich alle für rumänisch. Das rumänische *țap* aber lebt als Lehnwort in der tschechischen, slowakischen, polnischen, ruthenischen u. a. Sprachen, es findet sich auch in einigen ungarischen Mundarten, und kann demzufolge als PN auch eine andere, nämlich tschechische, slowakische usw. Namensgebung sein, deren Träger also mit Rumänen gar nichts gemein haben muss. Die Formen *Cabek*, *Cabov* aber mit ihren *b* an Stelle des *p*, das in dem rumänischen Worte und in den slawischen Wörtern zu finden ist, lassen auch diese Annahme als sehr zweifelhaft erscheinen. Das Wort begegnet nämlich in den slawischen Sprachen nur mit einem *-p*: tschech. *cap*, mährisch *cap* (*Barťoš*, *Dialektický slovník moravský*, Praha, 1906, 34), slowak. *cap*



(Kálal, Slovenský slovník, Banská Bystrica 1924, 51), poln. *cap* (Warschauer Wb. I, 255), klruss. *cap* (Hrynčenko, II, 932), russ. *cap* (Pawłowsky) usw.; die Form \**cab* ist nirgends zu finden. Wohl finden sich sporadische Daten, in denen der Laut *b* vorkommt (z. B. poln. *caban* 1. ‚langhaarige größere Lammsart‘, 2. ‚ungeschickter Mensch‘, 3. ‚Stadtbewohner‘ Warschauer Wb. I, 251; mähr.: *caban* ‚Lammesart‘ Kott, Slovník V; *cábik* ‚Schafstall‘ Bartoš, o. c. 33), der Zusammenhang dieser Wörter mit *cap* ‚Ziegenbock‘ ist aber völlig unwahrscheinlich, bezeichnen sie ja, wie aus den angeführten Bedeutungen ersichtlich, nicht eben einen ‚Ziegenbock‘. Das polnische *caban* betreffend hat offenbar das Warschauer Wb. recht. Es wird darin angenommen, daß sich dieses Wort aus dem ruthenischen *čaban* ‚Schafhirt‘ (< rum. *cioban* < türk. *čoban*) entwickelt hat. Bekräftigt wird diese Ansicht auch durch das slowakische Wort *čaban*, das die Bedeutung ‚walachischer Schafhirt‘ hat. Das polnische *c* ist in der polnischen Karpatengegend dem ruthenisch-rumänischen *č* gegenüber die regelmäßige phonetische Entsprechung.

Die mährischen Personennamen einfach aus rum. *cap* zu erklären, geht also nicht an. Sie dürften vielmehr mit dem mährischen *cábat* ‚schwer gehen‘, *cabraf sa* ‚schwer gehen‘ Bartoš, o. c. ∞ ruthen. *cabatysja* ‚sich hin und her werfen, sich drehen‘ Hrynčenko, mährisch *cáb* ‚nachlässige, schlampige junge Frau‘ zusammenhängen. Vgl. auch die tschech. FN *Cába*, *Cabal*, *Cabala*, *Cabiš*, *Cabulik* (Kotík, 67, 88, 103, 109, 111), die sämtlich aus dem Zeitwort *cabati* stammen.

Aus dem PN *Cáb* leiten auch Černý und Váša den mährischen ON *Cabová* her (58).

**Chapa.** Diesen PN. erklärt Dr. (182 u. 326) aus dem rumänischen Worte *ceapă* ‚Zwiebel‘. Der Name ist übrigens Fejér's unverlässlicher, zu sprachwissenschaftlichen Zwecken völlig unbrauchbarer Urkundenausgabe entnommen (1214: F. V, 7, 215; 1237: F. IV, 1, 72), und so ist es nicht einmal bestimmt, daß wir es mit einer authentischen Namensform zu tun haben. Mag sich indes diese Schreibung und Lesung des Namens als authentisch erweisen, so ist es immer noch unnötig, unser *Chapa* mit einem im Rumänischen als Personennamen überhaupt nicht nachgewiesenen Worte zu verknüpfen; es findet doch seinen natürlichsten Platz in der Reihe der im Ungarischen sehr häufig vorkommenden Personennamen *Csopou* > *Csapó*, *Csapud* > *Csapod*, *Csapk*, *Csapos* die alle Koseformen des PN-s *Csap* sind (vgl. den ON

Csap EtSz. I, 859—60). Über das Ableitungssuffix *-a* vgl. Melich, MNy. X, 153: *Fehér-a*, *Szép-a*, *Fil-a*, *Tib-a*, usw.

**Csepcsény.** ON im Kom. Turóc (1261: *Chepchin* F. IV. 3, 57). Er stammt nach Dr. (183) aus der hypothetischen Form *\*ceptine* > *\*cepcine*(!!) des auf das lateinische *pectine(m)* zurückgehenden rumänischen *pieptin(e)* her. Es ist wahrlich unnötig den Ernst der ON-forschung mit einer derart halsbrecherischen Erklärung zu kompromittieren, wo doch die richtige Lösung auf der Hand liegt: Csepcsény erklärt sich aus dem PN *Csepka* (< Csépán < slaw. Ščepan < lat. *Stephanus*) der durch die Aufnahme des slawischen Possessivsuffixes *-in* zum ON wurde. Für den slawischen Ursprung spricht auch der Umstand, daß die Ortschaft von Frohnbauernjungen gegründet wurde, die aus dem slawisch benannten *Čerňakov* (1258: villa *Chernakow*, Mál y u s z, Turóc megye kialakulása, Bpest, 1922, 22) ausgeschwärmt waren (Mál y u s z, o. c. 85). Den PN *\*Csepka* betreffend vgl.: *Chepk* nobilis castris de Trenchinio, 1276: W. IV, 75, *Csepke* EtSz. I, 942. Mit dem fraglichen ON identischen Ursprungs ist das im Komitate Bodrog vorkommende *Csepce* ~ *Csipce* (C s á n k i, II, 196, Zichy Okmt. VII, 2, 77—8. Dieser ON stammt entweder aus einem ansetzbaren PN *Csep-cs* (vgl. *Adá-cs*, *Dan-cs*, *Don-cs*, usw., und das unter dem Titelwort *Bocs* Gesagte), oder aber er ist übernommen von einem slaw. ON *\*ščepč* (= *\*ščep-čkč* + Possessivsuffix *jb* vgl. tschech. *Telč* < *Tel-čkč-jb* Č e r n ý — V á š a, 130; die Quelle des ON-s ist also ein PN, nicht aber unmittelbar das Adjektiv *telččb* ‚vituli‘, wie Dr. [83 und Toponimie și istorie. Cluj, 1928, 10] meint).

**Csicsó, Csicsal.** Dr. (93—5) bringt die in Ungarn öfters vorkommenden ON *Csicsó* und den in mittelalterlichen Quellen häufig auftauchenden PN *Csicsó* mit dem istro-rumänischen Worte *cici* (= *čič*) ‚Oheim, Onkel‘ in Verbindung, das mit dem im Serbo-Kroatischen verbreiteten Worte *čič*, *čiča* ‚Onkel, Mann‘ identisch ist. Obzwar es auf der Hand liegt, daß das in den übrigen rumänischen Mundarten unbekanntes istro-rumänische Wort aus dem Serbo-Kroatischen stammt, können wir nicht verstehen, weshalb der ungarische Name — auch wenn er tatsächlich mit dem slaw. Worte zusammenhängen sollte — aus dem mit dem Ungartum in keinerlei Beziehung stehenden Istrorumänischen zu erklären wäre, wo doch historische und geographische Gründe tausendmal eher für die unmittelbare Übernahme aus dem Serbo-Kroatischen sprechen würden. Ohne sich in die Gedankenwelt Dr.-s eingelebt zu haben, wird man nie verstehen können, warum



wir ein ungarisches Wort, das etwa in zehn verschiedenen Sprachen und unter anderem auch in einer der rumänischen Mundarten vorkommt, ausgerechnet nur aus dieser rumänischen Mundart herleiten können.

Indessen bedarf es zur Erklärung des fraglichen Wortes weder des bei den Haaren herbeigezogenen isto-rumänischen Wortes *cici*, noch der serbo-kroatischen Wörter *čić*, *čiča*, denn es gibt ja wohl im Ungarischen selbst einen Namen *Csicsa*, *Csicsó*, aus dem die hier behandelten ON und altungarische PN vollständig erklärt werden können. *Csicsa* und *Csicsó* sind nämlich die Koseformen des PN *István* (Stefan), die man von den obenerwähnten rumänischen und serbo-kroatischen Apellativen auseinander halten muss. Hinsichtlich des Ursprungs dieser Koseformen verhält sich das EtSz. I, 1018. unseres Erachtens sehr skeptisch, indem es ihren etymologischen Zusammenhang mit dem Namen *István* bezweifelt, und auch nicht zugibt, daß der in der Bedeutung ‚István‘ verwendete PN *Csicsó* mit den alten PN und ON identischer Lautgestalt zusammenhängt. Demgemäß werden auch beide vom EtSz. als dunklen Ursprungs gekennzeichnet. Zu diesem Skeptizismus liegt jedoch kein zwingender Grund vor. Da der Name *Csicsa*, *Csicsó* ausschließlich als Koseform für ‚István‘ gebraucht wird, ist es ganz sicher, daß er mit diesem in irgendeinem etymologischen Zusammenhang steht, und daß er kein Lallwort sein kann, — wie das serbo-kroatische *čiča* ein solches ist. Darum halten wir es für wahrscheinlich, daß der PN *Csicsó* mit der altungarischen Form des Namens ‚István‘ (= *Csépán* ∼ *Csépán* < *Ščepan*) zusammenhängt und ebenso eine mit dem zusammengesetzten Suffix *cs* + *ó* gebildete Form von *Csépán* ∼ *Csépán* ist, wie wir solche schon unter dem Titelwort *Bocs* gesehen haben.

Das *i* des *Csicsó* kann dem geschlossenen *ë* des *Csépán* gegenüber eine ebensolche Entwicklung sein, wie in den Fällen von *kéryly* > *király*, *mënd* > *mind*, *mely* > *mily*, usw. (Gombocz, Magyar történeti nyelvtan. Hangtan II. Bpest. 1925, 55). Es gibt ungarische ON, die außer *Csépán* auch in der Form *Csipán* vorkommen: *Csépánháza*, Kom. Veszprém: 1476: *Chypanhaza* ∼ 1488: *Chepanhaza*, Lipszky Rep.: *Csipánháza*. Mit demselben Namen haben wir es wahrscheinlich auch in dem aus 1280 bekannten PN *Chypan* (W. IX, 269) zu tun, leider aber ist dieser nur aus einer Abschrift aus d. J. 1643-er bekannt. Dagegen gehört die ‚terra Stephani comitis... *Chipeg* vocata‘ im Kom. Nógrád, 1265: W. XI, 546, offenbar hierher. Dieser ON ist *Csipegy*

zu lesen und kann aus dem PN *Csip*  $\sim$  *Csipe* + *-d*  $\sim$  *-gy* erklärt werden. Vgl. auch den ON *Csepcs*  $\sim$  *Csipcs* Kom. Bodrog, Csánki, II, 196, Zichy Okmt. VII, 2. Gegen den Zusammenhang der heutigen *Csicsó*-ON mit dem alten PN *Csicsó* lässt sich kein ernster Einwand erheben, obwohl sich exakte Beweise dafür nicht erbringen lassen.

Als Möglichkeit könnte bei der Frage nach dem Ursprung unseres ON auch der tschechische PN *Čič* in Betracht kommen, lautgeschichtliche Gründe würden aber entschieden dagegen sprechen. Der Name — aus dem die tschechischen ON *Čičany*, *Čičov*, *Čičovice*, *Čičová*  $\sim$  *Čečeves*, *Čečín*, *Čečkovice*, *Čečovice* stammen (vgl. Sedláček, *Místopisný slovník* 118, 106) hatte ursprünglich die Form *Čáč* ( $<$  *Čák* + *jb*, vgl. über diesen Namen Miklosich, PON., 112, und über die Bildungsweise o. c. 5), dann um die Mitte des XII. Jh.-s infolge des tschechischen Umlautes *á*  $>$  *ie* (vgl. Hujer, *Vývoj jazyka československého: Československá Vlastivěda III. Jazyk*. Praha, 1934. 40; Gebauer, *Hist. mluvnice I*, 117) die von *Čieč*, woraus sich dann erst im XIV. Jh. die Form *Čič* weiter entwickelt hat (Hujer, o. c. 41, Gebauer, I, 192). Im Ungarischen dagegen finden wir schon um die Mitte des XI. Jh.-s ein *i-* (1067: *Chycha* pristaldus, W. I, 26; die zeitgenössische tschechische Form des Namens wäre entweder *Čáča* oder *Čieče*), während im Tschechischen der Name noch im XIII. Jh. in der Form *Čáč* häufiger war (vgl. 1263: *Chacho*  $\sim$  1261: *Ciech*, 1271: *Cziczonem*, Gebauer, *Slovník staročeský I*, 171). Aber auch der Diphthong der alteschechischen Form *Čieč* hätte sich nicht zu der mit kurzem *i* lautenden ungarischen Form *Csics-a*, *Csics-ó* entwickeln können, aus ihm wäre jedenfalls ein langer Vokal, *é* oder *í*, zu erwarten, wovon jedoch im Ungarischen keine Spur vorhanden ist.

Wie immer aber dem auch sei, unterliegt es keinem Zweifel, daß Dr.-s unwissenschaftliche Ableitung keine Beachtung verdient.

Was den ON *Csicsal* anbelangt (vgl. 1310: *Chychol*, Csánki, II, 598), stösst die Erklärung der alten Endung *-ol*  $>$  heute *-al* zwar auf Schwierigkeiten, doch ist es bei alledem unzweifelhaft, daß *Csicsal* mit den oben behandelten PN und ON *Csicsa*, *Csicsó* aus ein und demselben Stamme herkommt. Mit der Endung *-l* befassen wir uns in einem besonderen Absatz des III. Teiles dieser Studie, wobei wir auch auf das auslautende *-l* der ON *Kapoly*, *Csapol*, *Fancsal*, *Csicsal* usw., zu sprechen kommen. Hier sei bloß soviel vorausgeschickt, daß es auch im Ungarischen ein Suffix *-l* gibt, dem eine deminutive Funktion zukommt (vgl. Szinyei,



NyH<sup>6</sup> 93, MNy. XXII, 242, Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft 88: Sammlung Göschen No. 463; Pais, MNy. XXIII, 507) und das laut Zeugnis der Diminutivsuffixe *-s* und *-d* auch zu einem Ortsnamenbildenden Suffix werden konnte. Die Erklärung Dr.-s, wonach die Endung *-ol* von *Csicsal* aus dem rumänischen Diminutivum *-el* entstanden sei, ermangelt jeder Grundlage, weil im Ungarischen aus \**Čičel*, d. h. einem Worte mit palatalem Vokalismus, kein *Csicsol*, d. h. ein Wort velaren Charakters, sich hätte entwickeln können.

**Chyla.** Dieser Familienname (1486: *Iványi*, Bártfa város levéltára I, 368) ist nach Dr.-s Ansicht rumänischen Ursprungs, doch erwähnt er kein entsprechendes rumänisches Etymon und so wissen wir auch nicht, wie er diesen Beleg liest. Sollte er es vielleicht für *Čila* auslegen und mit dem rumänischen Worte *ciul* ‚ohne Ohren‘ in Verbindung bringen (vgl. unter *Chula*), so beeilen wir uns, ihn darauf aufmerksam zu machen, daß der Name in einem Briefe des Magistrats der polnischen Stadt Śmigród vorkommt, sein Träger polnischer Untertan ist, und so der Name ganz gewiss nach der polnischen Orthographie, d. i. mit *ch* (= deutsch. *ch*: ach!) zu lesen ist. Dieses *Chyla* aber ist nichts anderes als die Koseform des ruthenischen PN-s *Chylyp* (= *Filip*). Dem Ruthenischen ist nämlich der Laut *f* bis zum heutigen Tage fremd und an seiner statt wird *χ*, *χv* und *p* gesprochen: *χorma* (= *chorma*) < *forma*, *χunt* < *funt*, *χvabryka* < *fabryka*, usw. (vgl. *Ziłyński*, Opis fonetyczny języka ukraińskiego. Kraków, 1932, 57). Dieser *χ* (= *ch*) Laut findet sich in PN kirchlichen Ursprungs, in denen im Großrussischen und in einigen kleinrussischen Mundarten ein aus dem griechischen *φ*, oder *ϑ* hervorgegangenes *f* vorhanden ist; z. B. *Chvedor*, *Chvedko*, *Chvedoš*, *Chvec*, usw. ∼ *Chodor*, *Fedor* < griech. *Theodoros*; *Choma*, *Chomko*, *Chomyňa* < griech. *Thomas*; *Chotyn* < griech. *Photios*, *Chylko* < *Fylyp* < griech. *Philippos*, usw. (Žerela Ukrajiny III., Index).

**Cocose.** Waldname in der Grenze der Ortschaft *Csicsal*, Kom. Veszprém (1251: F. IV, 2, 116; PRT. X, 522). Die Erklärung Dr.'s, wonach dieser Name vom walach. Worte *coacăză* ‚Stachelbeere‘ stammen soll (144), kann schon darum nicht richtig sein, weil im Ungarischen der Buchstabe *s* niemals im Lautwerte *z* vorkommt. Der Name ist offenbar ein mit dem Possessivsuffix *-é* gebildetes Derivat des aus dem altungar. Worte *kokos*, heute *kakas* ‚Hahn‘ entwickelten PN. Ähnlich erklärt ihn auch *Ladislau Erdélyi* PRT. X, 403. Die aus PN durch *-é*

(heute -i) gebildeten ON betreffend vgl. *Bácsi* (Bács-é, 1161: *Bache*), *Dömötöri* (Dömötöré), *Jánosi*, *Páli* ~ *Pálé* ~ *Pályi*, *Péteri* usw., Melich, MNy. X, 156.

**Csom, Csoma.** Aus den verschiedenen Varianten dieses im Altungarischen außerordentlich häufigen PN-s (vgl. *Chom* ~ *Choma*, ~ *Chama* ~ *Chima* ~ *Chema* ~ *Chomod* ~ *Chuma*, usw., EtSz. I, 1130—1) greift Dr. die Wechselformen *Chima*, *Choma* und *Chuma* heraus und leitet sie von dem rumänischen Worte *ciumă* ‚Pest‘ ab (56, 84, 267, 296), das hinwieder aus dem lateinischen *cyma* (< griech. κῦμα) stammen soll (Bern., EtWb. I, 163, Meyer-Lübke, Etym. Wb. d. roman. Sprachen I, 194). Jedenfalls hätte es sich geziemt, in Verbindung mit dieser Erklärung zuerst auch den Gebrauch des Wortes auf dem Gebiet der rumänischen PN-gebung nachzuweisen, oder zumindest die Entwicklung von Wörtern ähnlicher Bedeutung zu Personennamen mit einigen Beispielen zu erläutern. In Ermangelung dieses methodischen Verfahrens ist die ganze Zusammenstellung nichts anders als ein leerer, unernster Einfall. Im übrigen ist das Verhältnis des rumänischen *ciumă* zu dem obenerwähnten lateinischen Worte gar nicht klar zu nennen und somit auch die Priorität des rumänischen Appellativs gegenüber den serbischen, bulgarischen, kleinrussischen, großrussischen *čuma*, polnischen *dżuma* ~ *czuma*, türkischen *čuma* nicht unzweifelhaft. Das Rumänische als Urvermittlerin des Wortes wird auch von Alexander Brückner in Abrede gestellt, der die slawischen Wörter aus dem Hebräischen herleitet (*Zasady etymologii słowiańskiej*. Kraków, 1917, 64 und *Słownik etymologiczny języka polskiego*. Kraków, 1927, 114), freilich, ist das entsprechende Wort im Hebr. nicht zu finden.

Woher die ungarischen PN stammen, wissen wir nicht. Auch nach EtSz. I, 1131 sind sie unbekanntes Ursprungs. Gewiß ist aber, daß der in den Varianten *Csima* ~ *Csuma* ~ *Csoma* ~ *Csama* ~ *Csomos* ~ *Csomó* (vgl. ungar. *csomó* ‚Knoten, Knorren, Bündel‘ EtSz. I, 1133—4) vorkommende PN aus der rumänischen Form *ciumă* nicht erklärt werden kann. Viel wahrscheinlicher wäre die Gleichstellung mit dem aus dem mittellateinischen *cyma* ~ ital. *cima* hervorgegangenen ungarischen Worte *csima*, *csuma*, *csoma* ‚Knospe, Sprosse‘, weil dagegen zumindest lautlich kein Einwand zu erheben wäre. Da indessen der Name schon seit den ältesten Zeiten auf dem gesamten ungarischen Sprachgebiete in den verschiedensten Formen und sehr häufig vorkommt, ist an dieses erst seit dem XVI. Jahrh. nachweisbare Wort als Quelle kaum zu denken.



**Csonka.** Die Träger dieses offenbar aus dem ungarischen *csonka* ‚verstümmelt, mangelhaft‘ stammenden altungarischen PN (*Chonka, Chonku, Chunka*, usw.) werden von Dr. (56, 177, 326) als Rumänen bezeichnet. Es geschieht dies unter dem Titel, daß das ungarische Wort *csonka* ‚mancus, mutilus‘ (erster Beleg für das Appellativ: 1264: ‚ad arborem populi, quae *Chunkawar* vocatur‘ MonStrig. I, 511, EtSz. I, 1145) früher *csunka* lautete (mit *-u-*) und deshalb aus dem rum. *ciunc* entstammen würde. Selbst wenn Dr. hinsichtlich dieser Etymologie recht hätte, dürfte die angeführten PN nur dann aus dem Rumänischen erklären, wenn er beweisen könnte, daß dem Ungartum das angeblich rumänische Appellativ zur Zeit des Vorkommens der obigen PN-belege noch nicht bekannt war und so die Benennung der betreffenden Personen von Ungarn selbst nicht herrühren kann. Nun können wir aber das Appellativ zufällig fast gleichzeitig mit dem Auftauchen der ersten solchen PN nachweisen (die ersten PN-Belege stammen aus den Jahren 1208, 1214, 1222, OklSz.) und so versteht man nicht, warum die *Csunka, Csonka* heißenden Personen Rumänen sein müßten.

Über das ung. Wort *csonka* kann nur soviel sicher behauptet werden, daß es aus irgendeiner romanischen Sprache übernommen wurde. Das EtSz. I, 1145, leitet es mit einigem Zweifel von dem altitalienischen Worte *cionco* her, bemerkt aber, daß die altungarischen Formen *csunka* den italienischen Ursprung einigermaßen zweifelhaft erscheinen lassen. In den norditalienischen Mundarten sind aber auch Formen mit *-u* zu finden (graubündnerisch: *tschuncar* ‚abbrechen, abschneiden‘, friaulisch: *çuncul, çuncule*  $\approx$  *çonc, çoncul* ‚Block, Walze, Kegel‘, *çuncul*  $\approx$  *cincul, cincuj* ‚Maiskolben‘ Schuchardt, Nyr. XVIII, 482—3), an welche bei der Ursprungsfrage des ungarischen Wortes möglicherweise gedacht werden kann. Gegen die rumänische Abstammung sprechen in erster Reihe historische Gründe, die im IV. Absatzkapitel ausführlicher behandelt werden.

**Csont, Csonta.** Im Ungarischen einer der häufigeren Personen- und Ortsnamen. Die älteste Form davon war *Csonta* (geschrieben *Chonta*), die später zu *Csanta* wurde. Der Name hängt unzweifelhaft mit dem ungarischen Worte *csont* ‚Bein‘ zusammen, das dem ursprünglichen Wortschatz der ungarischen Sprache angehört (EtSz. I, 1146). Dr. scheint davon nicht überzeugt zu sein, weshalb er auch der mundartlichen Variante *ciunt, ciont* des rumänischen Adjektivs *ciunc* ‚verstümmelt‘ den Vorrang gibt. Nur die große Not, zu etymologischen Mißbräuchen ein fügsames Ma-

terial aufzutreiben, kann Dr. veranlaßt haben auf diesen sonderbaren Einfall zu kommen.

**Ciot, Chot.** Dieser Name wird von Dr. (45) unter die zweifellos rumänischen PN eingereiht. Er kommt im Jahre 1211 vor (W. I, 113, 121) und soll seiner Behauptung nach vom rumänischen Wort *ciot* ‚Knorren, Knorz, Knot‘ stammen (vgl. Meyer-Lübke, REWb<sup>1</sup>, 195). Es ist dies ein völlig wertloser Einfall, weil das Wort als Einsibler nicht nur aus dem Rumänischen, sondern auch aus einer Menge anderer Sprachen getrost abgeleitet werden kann, ohne daß man für die eine oder die andere Erklärung entscheidende Gründe anführen könnte: 1. ungarisch *csat*, altung. *csot* ‚Spange, Schnalle‘ (davon leitet unseren PN das OklSz. ab) < türkisch *çaty* ‚die Verbindung‘ EtSz. I, 878; 2. türkisch *çat* ‚Brunnen‘ Brockelmann, Mitteltürk. Wortschatz, Bpest-Leipzig, 1928, 50; 3. türkisch *çot* ‚die Hacke‘ Radloff, III, 2025. 4. slowenisch *çôt* ‚hinkender Mensch‘ ~ serb.-kroat. *çot* ‚id.‘ (< ital. *ciotto* ~ dialekt. *zotto* ‚hinkend, lahm‘ Bern. EtWb. I, 160; Dr. [46] läßt auch diese aus dem rumänischen stammen!), usw.

Im EtSz. I, 879 wird dieser Name sehr richtig als unbekanntem Ursprungs verzeichnet und zwar samt den PN *Csát*, *Csata*, *Csotád* > *Csatád*, *Csotou* > *Csató*, wiewohl die Ableitung derselben aus dem ungarischen *csat* noch immer eine größere Wahrscheinlichkeit beanspruchen könnte, als die von Dr. aus dem Rumänischen.

**Chuca, Chuka.** Ein PN (1210: W. I, 106; 1234—70: W. II, 4), der nach Dr. wohl auch von dem ungarischen Worte slawischen Ursprungs *csuka* ‚Hecht‘ stammen kann, trotzdem aber unter die ‚sicher rumänischen‘ Namen zu reihen ist und aus dem rumänischen Worte *ciucă* ‚Spitze eines Hügels‘ erklärt wird, das angeblich aus dem Albanischen her stammt. Es wirkt einigermaßen befremdend, daß Dr. bloß diese zwei Belege als rumänischer Herkunft bezeichnet, denn der Name ist in ungarischen Quellen auch sonst sehr häufig: W. X, 446, IX, 338; 1305: Paulum dictum *Chuka* MonStrig. II, 560; OklSz. ab a. 1240; Illésy, Az 1754—5. évi nemesi összeírás, Bpest, 1902. 19, 26, 122, 136, usw. Der Name *Csuka* hängt offenbar mit dem ungarischen Appellativ *csuka* ‚Hecht‘ zusammen, werden doch Fischnamen des öfteren als PN verwendet (vgl. Kárász, Süllő, Sügér, OklSz.), wogegen ein Wort mit der Bedeutung ‚Spitze eines Hügels‘ als PN schier ungewohnt ist, und von Dr. — etwa durch Anführung von Beispielen analoger Art — nicht des näheren gerechtfertigt wird. Wohl erwähnt



er einen Walachen namens *Čuč* aus Serbien (1222—1228: W. I, 363, Miklosich, Monum. Serb. 12) und betrachtet diesen PN als Plural des rumänischen Wortes *ciucă*, was aber ein Unding ist, weil man sich ja den Namen einer einzelnen Person in der Form einer Mehrzahl nicht vorstellen kann. Übrigens gibt es auch im Ungarischen einen PN *Chuch* (= *Čuč*): W. V, 243, X, 315, der wahrscheinlich ebenso ein durch *-cs* gebildetes Derivat von irgendeinem *Csu*-Stamme ist (z. B. slaw. *Čudislaw*, vgl. *Chuduslaus*, *Chudizlaus* W. XI, 201, 452, *Chuda*~*Chudina*, Kovács, Index), wie die bei der Erörterung des PN *Bocs* besprochenen Ableitungen. Natürlicherweise braucht man auch den ON *Csúcs*~rum. *Ciuci* (Kom. Zaránd; Csánki, I, 727) nicht aus dem Plural des rumänischen *ciucă* zu erklären, wie es Dr. (310) tut, weil dieser auch aus dem ungarischen PN, oder aus dem ungarischen Worte *csúcs* ‚Spitze‘ entstanden sein kann, das Dr. freilich unberechtigtweise aus dem Rumänischen herleiten möchte.

**Chula.** PN (1237: W. II, 12: richtig *Chule!*; 1290—3: *Chule* W. V, 243, 1280: *Chule* W. IX, 279). Dr. stellt ihn mit dem rumänischen *ciul* ‚ohne Ohren (von Tieren)‘ gleich und reiht *Chula* selbstverständlich unter die zweifellos rumänischen Namen ein. In Wirklichkeit kann aber das Appellativ *csula*, das von Dr. dem PN *Csula* zugrunde gelegt wird und das im Slowakischen (*čulena*), im Ruthenischen (*čulyj*) im Serbo-kroatischen (*čulav*) und im Slowenischen (*šúl*) vorkommt ohne daß man den rumänischen Ursprung dieser Wortgruppe nachweisen könnte, von welcher immer dieser Sprachen ins Ungarische gelangt sein. Woher aber nimmt Dr. die Sicherheit, mit der er diesen Namen gerade mit der angeführten Wortgruppe identifiziert, wo doch auch andere und zwar viel wahrscheinlichere Erklärungsmöglichkeiten vorhanden sind. Außer dem türkischen Worte *čul* ‚Pferdekotzen‘ (Radloff, Wb. III, 2175) läßt sich dabei insbesondere an das slawische Zeitwort *čuti* denken, dessen Particip mit dem Suffixe *-l* (*čulǝ*) in PN häufig vorkommt. Im Polnischen gibt es dafür besonders viele Belege: 1326: *Czulcho*, *Czulconis*, 1427: *Czula*, 1395: *Czuliss*, usw. (Sammlung von W. Taszycki, Lemberg), doch kommen ähnliche Namen auch in anderen slawischen Sprachen vor: tschech: *Čila*, vgl. *Cila* Friedrich, Cod. dipl. r. Bohemiae. I, 358; russ. *Čulenko* (= *Čul-enko*, wie *Hryň-enko*, *Tymč-enko*, *Ivan-enko*; das *-enko* ist ein patronymisches Suffix, vgl. Belić, AfSIPh. XXIII, 167), Archiv Jugozap. Rossii V, I, 322; *Čulakevič* a. a. O. 322, *Čulok* Tupikov, 432; *Čulkov*, FN, Tupikov, 827 und Encyklopedičeskij Slovar', St. Petersburg, 1903. XXXIX, 32—3

(ein *Čulkov* war Heerführer Iwans des Grausamen um die Mitte des XVI. Jahrh.).

Was die ON *Csula* anbelangt, zeigt ihre Lautform klar und deutlich, daß sie ungarische Namengebungen (d. i. PN, die ohne jegliches Ableitungssuffix zu ON geworden) sind. Ja sogar die rumänischen Formen des ON-s *Csula*: *Ciula Micu*, *Ciula Mare* sind dem Ungarischen entlehnt. Auf von einander unabhängiger Namengebung beruhen die Namen *Csujafalva* ~ rumän. *Ciulești*, Kom. Bihar, wogegen *Csuleny* (~ rumän. *Ciuleni*), Kom. Hunyad, eine slawische oder rumänische Bildungsart ist.

*Domínca* uxor Woch de Sarfeu (1310 F. VII, 1, 387). Diesen Namen hält Dr. (187) für einen Schreibfehler anstatt *Domnica* (kommt auch in dieser Form vor: 1293: Nicolai filij Mathia et Gregorij filij *Domnyka* W. V, 94) und hält ihn für eine Koseform des rumänischen *doamnă* < lat. *domina*. Vergebliche Anstrengung. Der Name ist die ungarische Form des christlichen PN *Dominicus* ~ *Dominica*. Für den Ausfall des *i* hätte Dr. sogar hundert Beispiele finden können, wenn ihm durch seine panrumänische Einstellung nicht alle Urteilsfähigkeit abhandengekommen wäre (slaw. *kamenica* > ung. *kemence* ‚Kamin‘, slaw. *palice* > ung. *pálca* ‚Stock‘, *malina* > *málna* ‚Himbeere‘, lat. *Magdalena* > *Magdolna*, *Hieronymus* > *Jeromos*, usw., Horger, Nyr. XXXIX, 292 ff.).

Der Name findet sich in synkopierter Form auch im nördlichen Großrussisch: *Domna* Oléksandrovna Archangeľskija byliny i istoričeskija pěsni. Moskva, 1904. I, 50; *Domna* Faleleevna a. a. O. 51; *Domna*, *Domnuška*, a. a. O. 223, usw. Diese Belege mögen der Aufmerksamkeit Dr.-s empfohlen sein; auf solcher Grundlage könnte die Expansion der Rumänen bis an das nördliche Eismeer ausgedehnt werden.

*Dragos*. FN in Bártfa (Iványi, Bártfa város levéltára I, 357, 358, 418, 444). Endlich eine Namensklärung, die mit Rumänen möglicherweise wirklich etwas zu tun haben kann. Dr.-s diesbezügliche Ausführungen könnte man (356) mit einigem Vorbehalt gelten lassen, weil der aus dem slawischen Stamme \**dorg* entstandene Name (Bern., EtWb, I, 213) mit seinem *Dra*-Anlaut und seinem -*g*-südslawischen Charakter hat (im Slowakischen entspricht ihm *Drahoš*, im Ruthenischen *Dorošoš*, im Polnischen *Drogosz*), und man so leicht daran denken könnte, daß er nach Bártfa, d. h. an die slowak.-ruthen.-polnische Sprachgrenze, durch rumänische Vermittlung gelangt ist. Diese Annahme dürfte schon deshalb einige Wahrscheinlichkeit beanspruchen, weil der



Name erst am Ende des XV. Jh.-s vorkommt (1485—1492), um welche Zeit auf diesem Gebiete bereits Spuren rumänischer Hirten nachweisbar sind. Unzweifelhaft aber ist auch das nicht, denn der Name kann auch unmittelbar aus dem Serbischen stammen, weil damals Serben auf der Flucht vor den Türken in größerer Zahl nach verschiedenen Gegenden Ungarns und sogar Polens hereinströmten.

Den angeblich nach F. II, 105 aus dem Dorfe Száka (Kom. Hont) angeführten ON *Dragos* konnten wir weder an der von Dr. (181) angegebenen Stelle, noch im Czinárschen Index finden. Der Name ist bei F. VII, 5, 105 verzeichnet, der Beleg stammt aus d. J. 1135, und so kann *Dragos* auch slowakischen Ursprungs sein, da die Entwicklung  $g > h$  im Slowakischen erst um Mitte des XII. Jh.-s zum Abschluss gelangte.

**Duka.** Für die eigentümliche Methode Dr.-s ist es bezeichnend, daß er die PN und ON *Duka* (z. B. *Dukafalva*  $\approx$  slowak. *Dukovce*, Kom. Sáros, *Dukovec*, Kom. Varasd, *Duka*, Kom. Vas Csánki, II, 845 usw.) ausdrücklich aus dem Rumänischen herleitet, obgleich das Wort auch im Serbischen (*duka*), im Kleinarussischen (*dúka*), im Polnischen (*duk*), ja sogar in Norditalienischen (*duca*) vorhanden ist (Bern., EtWb. I, 236). Alle diese Wörter gehen auf das griechische  $\delta\acute{o}\upsilon\kappa\alpha\varsigma$  zurück, und man könnte keinen einzigen Beweis dafür anführen, daß die slawischen Wörter aus dem Rumänischen stammen. Wäre Dr. nicht so stark von seiner Theorie verblendet, so müsste er selber einsehen, daß die auf ruthenischem und kroatisch-serbischen Sprachgebiete vorkommenden und aus dem PN *Duka* stammenden ON in erster Linie von dem im Ruthenischen bzw. im Serbo-Kroatischen vorhandenen Worte *duka* abzuleiten sind. Durch Dr.-s Methode ermutigt, wird sie demnächst vielleicht jemand als Spuren griechischer, oder am Ende gar als römischer Siedlungen behandeln.

Als aus *duk*, *duka* stammende PN und von letzteren stammenden ON können wir außer den ungarländischen Belegen noch die folgenden anführen: tschech. *Duka* FN Kotík, 67; poln. 1344: coram consule Henrico *Duc* (Taszyckis Sammlung); serbo-kroat.: *Duke*, *Dučevac*, *Dučić*, *Dučice*, *Dukiće*, *Dučina*, *Dučeli*, sämtlich ON, vgl. Niketić, Rečnik; bulgar.: *Dukovci*, Spisъk na naselenitě města v carstvo Bъlgarija. Sofija, 1935, 38.

**Edu, Jezu.** Diese i. J. 1165 im Dorfe Szelepcsény (Kom. Bars) erwähnten Dienernamen (W. VI, 104, MonStrig. I, 118) lässt Dr. (178) von dem rumänischen Worte *ied* ‚Ziege‘  $\approx$  plur.

*iezi* (< lat. *haedus*) herkommen und zählt beide unter die sicheren rumänischen Namen, obwohl er bei *Edu* erwähnt, daß dieses auch mit dem alten ungarisch-kumanischen PN *Edu* (Anonymus, Kap. VIII.) identisch sein kann. Der Einfall ist kläglich schwach, wenn man in Betracht zieht, daß im Ungarischen das anlautende *j* nicht wegfällt und somit das *Edu* keineswegs aus dem rumänischen *ied* (oder aus dem slaw. *jědъ* > slowak. *jed* ‚Gift‘, das Dr. gar nicht erwähnt) abgeleitet werden kann. Der Name *Edu*, der übrigens im Altungarischen des öfteren vorkommt (vgl. 1171: W. I, 67, 1298: HO. VIII, 381, 392) ist samt dem von Dr. ebenda erwähnten, doch in dieser Urkunde nicht auffindbaren Namen *Edus* (1138/1326: MonStrig, I, 95; 1288: W. IX, 470; 1294: W. X, 168; 1299: HO. VIII, 400) und den Namen *Edő*, *Edöcs* (Czinár, Index; MonStrig. III, 243, 250; Illésy, Az 1774—5. évi nemesi összeírás. Bpest, 1902, 44) wahrscheinlich desselben Ursprungs und gehört zum PN *Aegidius*, vgl. noch *Edde*  $\approx$  *Egude* EtSz. I, 1478. Der PN *Edus* spiegelt laut EtSz. I, 1479 die alte Form *édüs* des ungarischen Adjektivs *édes* ‚süß‘, doch ist es evident, daß es von den übrigen Namen nicht getrennt werden kann, die hinwieder aus dem Worte *édes* zu erklären sehr bedenklich wäre. Auf volksetymologischem Wege kann sich *Edus* auch zu *Édes* entwickelt haben, wie das bei dem ON *Édesfalu*  $\approx$  slowak. *Hodušovce* ersichtlich ist, vgl. Fekete Nagy, A Szepesség területi és társadalmi kialakulása. Budapest, 1934. 77.

Den Namen *Jezu* aus der rumänischen Form *iezi* erklären zu wollen, ist wohl nichts weiter als ein schlechter Witz. Vorerst, weil eine Pluralform nicht zur Bezeichnung einer Einzelperson dienen kann. (Derartige Erklärungen leistet sich Dr. zu wiederholtem Male, vgl. z. B. den unter *Chuka* behandelten PN *Chuch*). Andererseits ist die richtige Form des Namens laut der zuverlässigen Ausgabe der MonStrig. I, 118: *Jesu*, deren *s* nicht als *z* gelesen werden darf. Das *s* bezeichnet im Altungarischen sehr selten ein *s*, im allgemeinen die Laute *š* und *ž*, aber niemals *z*. Demzufolge stammt auch der Name wahrscheinlich von dem slowakischen Worte *jež* ‚Igel‘ (< slaw. \*ežь Bern., EtWb. I, 266). Ein *Jež* kommt schon in einem von Ludwig dem Deutschen i. J. 847 für Privina ausgestellten Schenkungsbrief vor: *Jezi*, Friedrich, CDB. I, 3.

Das auslautende *u* in *Edu* und *Jesu* ist der ungarische stamm- auslautende Vokal, der zu jener Zeit infolge des Systemzwanges auch bei Namen fremden Ursprungs noch vorkam, vgl.: deutsch *Perl* > *Perlü*, geschrieben *Perlu* (Melich, MNy X, 197), *Ezil-*



burg > ung. *Ecilburgu*, Anonymus §. 1, 47, 49 (vgl. Melich a. a. O.).

**Fancs, Fancsika.** Ein im Altungarischen häufiger PN, der uns aus folgenden Daten bekannt ist: 1. *Fancs*: 1138/1329: *Fons servus*, MonStrig. I, 96 (über den Lautwert von *s* = *č* vgl. MNy. XXV, 31) | 1251: *Fonch* F. IV, 2, 121 | 1298: *Fonch* W. XII, 620; 2. *Fancsika*: 1093—1134: *Fancica* Tkalčić, Monum. civ. Zagrabiae I, 1 | 1211: *Foncheca* OklSz. | 1124/1217: *Fanchuka* MonStrig. I, 82 | *Fonchuka* RV §. 130, 229 | 1278: *Fancsaka* ∼ *Fancsuka* HO. VIII, 443 (betreffe der Variante *-uka* vgl. das über das Suffix *-uŷa, -uca* Gesagte im III. Teil dieser Arbeit).

Aus PN gebildete ON sind: *Fáncs*, Kom. Fejér, Csánki, III, 327 | *Fancsika*, Kom. Ugocsa, Csánki, I, 432 ∼ ruthenisch *Fančikovo*, Petrov, Karpatorusské pomístní názvy, Praha, 1929, 31 | *Fancsika*, Name eines Dorfes und zweier Gehöfte, Kom. Bihar, Csánki, I, 607 | *Fancsika*, Kom. Kraszna, Csánki, I, 582 | *Fancska* 1238: W, VII, 63 usw., Kom. Zala Csánki, III, 11.

Alle diese PN und ON lässt Dr. (353—4) aus der rumänischen Sprache stammen, und zwar sollen diese mit dem Stamme \**Fan* (Koseform von *Stephanus*) zusammenhängen, der durch die Suffixe slawischen Ursprungs *-č*, bzw. *-č + -ika* weitergebildet worden wäre. Dieses \**Fanč* wäre mit den rumänischen Namen *Danč, Stanč, Ivanč* identisch gebildet, denen die vollen Formen *Daniel, Stanislav* und *Ivan* zugrunde liegen. Indess glaubt Dr., wie immer, wenn ihm irgendwo die Möglichkeit einer rumänischen Etymologie aufblitzt, auch diesmal sein Problem allzu einfach behandeln zu dürfen. Abgesehen davon, daß die Abkürzung von *Stefan* zu *Fan* nicht alt zu sein scheint — der Name gehört übrigens im Rumänischen nicht zu den verbreiteten — ist es zweifellos, daß die Namen vom Typus *Danč, Stanč*, usw., selbst im Slawischen nicht bis ins XII. Jh. zurückreichen, und auch darüber hinaus nur sehr sporadisch auftreten. Das Suffix *-č* ist nämlich im Slawischen ein sekundäres Produkt, das entweder aus den zusammengesetzten Suffixen *-čbkč, -čka, -čę* abstrahiert wurde, oder aus dem übrigens seltenen Suffix *-čkč + jč* hervorgehen konnte (vgl. hierüber unter *Bocs*). Das bei den Stämmen mit konsonantischem Auslaut vorkommende *-č* (also bei *Danč* und ähnlichen Formen) können wir nur durch Suffixabstraktion erklären, denn im Falle der Anwendung des Suffixes *-čkč + jč* hätte sich vor dem *-č* ein vollklingender Vokal entwickeln müssen (russ.: *-oč*, tschech., poln. *-eč*, serbo-kroat. *-ač*, also \**Danoč* ∼ \**Daneč* ∼ \**Danač*, usw.).

Nun ist es völlig unwahrscheinlich, daß dieses selbst in den slawischen Sprachen spätentwickelte und seltene Suffix schon im Rumänischen des XI. Jh.-s verbreitet gewesen und dermaßen produktiv geworden wäre, daß auch die Rumänen damit Personennamen gebildet hätten. Daran müssen wir schon aus dem Grunde zweifeln, weil wir im gesamten rumänischen Namenmaterial auch heute nur vier bis fünf Beispiele für dieses Suffix kennen, was uns als Beweis dafür gilt, daß es zu keiner Zeit produktiv zu nennen war. Wir müssen noch nachdrücklich hervorheben, daß \**Fanciu*, die angebliche rumänische Grundlage unseres Namens, bis auf heute nicht zum Vorschein gekommen ist und wir daher an deren Vorhandensein wohlberechtigte Zweifel hegen dürfen.

Nach dem bisher Ausgeführten geht hervor, daß Dr.-s Etymologie in all ihren Beziehungen nichts weiter als ein wertloser, naiver Einfall ist.

Auf die Frage aber, welchen Ursprungs der Name ist, können wir leider nicht antworten. Als einen Namen unbekanntem Ursprungs bezeichnet ihn auch das EtSz. II, 152—3. Zur Etymologie bieten sich eventuell die mhd. Wörter *vanz* ‚Diener, Betrüger‘, *vänzelin* ‚junger Schalk, Bastard‘ (Müller — Zarncke, Mittelhochdeutsches Wörterbuch, IV, 236), nhd. *Fanz*, *Fanze*, *Fenz*, *Fenze* ‚nebulo‘, *Fänzelein* ‚id.‘ (Grimm, Deutsches Wörterbuch, IV, 1328—9), mit denen unsere Namen allenfalls verglichen werden könnten. Zur lautlichen Entsprechung  $z > cs$  vgl. deutsch. *Zelder*  $>$  ung. *csödör* EtSz. I, 1171 | deutsch. *Pezili* — ung. *Pécsel*, *Jakubovich*, MNy. XXIII, 237 | fremdsprachigem *c* kann auch sonst ung. *cs* entsprechen, vgl. slaw. *cev*  $>$  ung. *cső*, *cerz*  $>$  ung. *cser*, usw. In diesem Falle aber wäre vorauszusetzen, daß das deutsche Wort im Ungarischen auch als Appellativum bekannt war, weil sonst unverständlich wäre, warum das *z* von *Fanz* mit dem Lautwerte *cs* übernommen worden wäre, zu einer Zeit als der Laut *c* im Ungarischen schon längst bekannt war.

**Fancsal.** Erster Beleg aus d. J. 1055: *Fancel*, später *Fonchol*, *Fanchol*, EtSz. II, 152. Nach Dr.-s irriger Ansicht (353) wäre dieser Name aus der durch das rumänische Suffix *-el* gebildeten Form des PN-s \**Fan* + *č* zu erklären. Vgl. hierüber unter *Fáncs* und unsere Ausführungen über das Suffix *-el* im III. Teil dieser Arbeit.

**Fata.** Nach Dr. (175, 366, 331) einer der unzweifelhaftesten rumänischen PN, die uns in alten ungarländischen Quellen begegnen. Tatsächlich sind auch andere Autoren geneigt, diesen Namen vom rumänischen *fată* ‚Mädchen, Jungfrau‘ abzuleiten



(Melich, Honfoglaláskori Magyarország 306—7). Die Sache ist aber keineswegs so zweifellos, wie sie von Dr. aufgefasst wird. Vor allem ist nun die sprachgeschichtliche Seite der Ableitung aus dem Rumänischen nicht vollständig geklärt. Das *a* des rumänischen *fată* stammt nämlich aus dem ursprünglicheren Diphthong *ea* (\**feată*), dieser aber aus dem *e* des lateinischen *feta(m)*  $\sim$  *foetus*. Die Entwicklung *ea* > *a* geschah unter dem Einflusse des vorangehenden labialen Mitlauts (Densusiannu, Histoire de la langue roumaine. Paris, 1914. II, 20). Das Alter der Monophtongierung *ea* > *a* ist nicht bekannt, und wir haben keinen Beweis dafür, daß sie schon im XII. Jh. erfolgt wäre. Das *a* in der ersten Silbe von ung. *Fata* wäre somit von einem rumänischen Etymon ausgehend nur dann erklärlich, wenn man das Vorhandensein eines rum. \**Fata* < \**Feata* schon für das XIII. Jh. nachweisen könnte.

Eine andere Schwierigkeit, die dieser Erklärung im Wege steht, ist der wichtige Umstand, daß *Fata* in den altungarischen Denkmälern immer als Männername vorkommt. Wohl findet er sich einmal auch als Frauennamen (F. V, 3, 503, vgl. Wertner, Nyr. XLV, 303,), diese Urkunde ist aber im Original nicht bekannt; Fejér veröffentlicht sie nach der Abschrift von Ignatius Battyány, Leges ecclesiasticae regni Hung. Albae Carolinae, 1785, I, 59, wo jedoch der Fundort der Urkunde nicht angegeben wird, und auch in der Folgezeit ist diese nicht zum Vorschein gekommen. In Kenntnis der Unverlässlichkeit unserer alten Urkundenausgaben hinsichtlich der Veröffentlichung des Namensmaterials, dürfen wir folglich dem angeführten einzigen Beleg keinen allzu großen Wert beimessen. Es kann ja schließlich auch eine unrichtige Lesung obwalten.

Die Ableitung des zweifellos als Männernamen vorkommenden PN-s *Fata* von dem rumänischen Appellativ *fată* ‚Mädchen‘ stösst auf semantische Schwierigkeiten, denn obgleich das Vorkommen von Wörtern die ‚Mädchen‘ bedeuten in Männernamen nicht völlig unmöglich zu sein scheint, kann die Etymologie Dr.-s ohne die Anführung von überzeugenden Analogien gleichen Alters doch nicht als selbstverständlich hingenommen werden. Übrigens bildet das rum. Etymon bei der Erklärung dieses Namens nicht die einzige Lösungsmöglichkeit. Es gibt nämlich auch im Deutschen einen ganz ähnlichen PN: *Fato*, *Fatto* (Förstemann, I, 192—3, Socin, Mittelhochdeutsches Namenbuch. Basel, 1903, 195). Dieser mag unter die häufiger gebrauchten PN gehört haben, denn es sind davon zahlreiche Koseformen bekannt: *Fadiko*  $\sim$

*Fediko, Fattylin, Fatuni Förstemann*, a. a. O. Der Name kommt auch in Familiennamen vor, vgl. *Fath: Socin o. c. Index*; 1516: Johannes *Fat* Bambergensis; 1582: Wolfgang *Fath* v. Korbstreff (*Erl er*, Die Matrikel der Universität Leipzig, Bd. II, Register 1902, 181: Cod. dipl. Saxoniae Regiae, II. Hauptteil, Bd. XVIII), *Vath, Vatke, Fathmann* (*Pott*, Die Personennamen, insbesondere die Familiennamen. Leipzig, 1853, 169), die ebenfalls auf das ahd. *Fato* zurückgehen. Der FN *Fath* kommt auch in Ungarn bei der Bevölkerung deutschen Ursprungs vor. In Ortsnamen: *Vathenbike, Vatenbukke Förstemann*, II, 856. Der Name ist also im Deutschen zweifellos nachgewiesen. Zieht man die große Zahl der in altungarischen Denkmälern vorkommenden deutschen PN in Betracht, so ist nichts Auffälliges daran zu finden, daß auch dieser Name im Ungarischen des öfteren begegnet.

Auf Grund des bisher Ausgeführten ist es nun als übertriebener Kritizismus zu betrachten, wenn der Schriftleiter des Siebenbürgisch-sächsischen Wörterbuches, Friedrich *Hofstädter*, in Verbindung mit dem siebenbürgischen ON *Fattendorf* den Zusammenhang von *Fattendorf*  $\sim$  *Fatateleke* mit dem deutschen PN *Fato* bezweifelt (II, 311—20), und zwar im Gegensatz zu *Wolff* (*Mühlb. Programm*. 1879, 34) der schon vor uns an eine deutsche Quelle dieses ON-s gedacht hatte. — Seiner Ansicht nach ist es nicht wahrscheinlich, daß *Fatateleke* (erster Beleg aus 1243? *Zimmermann — Werner*, Urkundenbuch I, 71; die Urkunde ist falsch, vgl. *Szentpétery*, Reg. I, N<sup>o</sup> 733; der erste authentische Beleg stammt aus der Transskription dieser Urkunde aus 1344, l. c.)  $\sim$  *Fattendorf* deutschen Ursprungs wäre, während die übrigen Praedien, mit denen *Fatateleke* immer zusammen erwähnt wird, fremdartige Namen führen (1243/1344: *Bachunateleke, Chegeteleke, Zimmermann — Werner*, o. c. I, 73; *Bachunateleke, Fathateleke et Chegeteleke* ib., II, 19, usw.).

Man wird der Meinung *Hofstädters* insofern beipflichten können, daß die urkundlichen Belege keine ON deutschen Charakters spiegeln. Morphologisch betrachtet sind nämlich diese ON possessive Zusammensetzungen, die aus PN + ung. *telek* ‚Bodenstück‘ bestehen und daher ungarische Namengebungen sind. Bei dieser ungarischen Struktur kann freilich der erste Bestandteil des Kompositums, d. i. der PN beliebigen Ursprungs sein. Auch das ist keine selbstverständliche Folgerung, daß die drei Namen aus einer und derselben Sprache stammen müssen. Brauchten doch die namengebenden Eigentümer der drei Ortschaften nicht einmal Verwandte zu sein, wogegen in Ungarn auch das



Vorkommen von aus mehreren Sprachen stammenden Personennamen innerhalb einer Familie und selbst unter Geschwistern keine Seltenheit ist (s. z. B. die Familie *Ajka*). Als PN kann also *Fata*, unabhängig vom Ursprung der anderen zwei Personennamen, ganz gut deutschen Ursprungs sein.

Was übrigens die Herkunft von *Bachuna* anbelangt, lässt Dr. auch in diesem Falle viele Möglichkeiten außer acht, als er den Namen mit dem rumänischen *Baciu* in Verbindung bringt (448—454; *Toponimie și istorie*. Cluj, 1926. 135—6; sein anderer Einfall: \*rumän. *bucină* < *lat. buccina* ‚chalumeau, trompe des bergers‘ kommt gar nicht in Betracht, weil dieser ON, wie wir gesehen haben, von einem PN her stammt!). Der Name kommt nämlich auch in den slawischen Sprachen vor, vgl. poln. PN *Baczun Kozierowski*, WPSl. 267 < *Bak-jun* oder *Bač-un*; vgl. *Bak-oś* o. c. 256, *Bacz-ta* o. c. 275; poln. ON *Bakowo Kozierowski*, IV, 8; tschech. ON *Bakov Sedláček*, 6; mähr. *Bačice*, *Bačov*, *Bačovice* Cerný — Váša, 48; tschech. *Bačetin*, *Bačkov*, *Kotyška*, *Místopisný slovník* 17; poln. *Baczko-wizna*, *Bacze*, *Baczka*, *Baczki*, *Baczów*, *Baczyn*, *Baczyna* Kozierowski, I, 9; *Baczyna* o. c. III, 513; IV, 7; *Baczów* o. c. VI, 3. Der PN *Bachuna* kann also auch slawischen Ursprungs sein: \**Bakina* ~ \**Bak-ina* ~ \**Bak-juna* ~ *Bak-juňa*, die sämtlich dem ung. *Bacsunya* zugrunde gelegt werden können.

Den gewichtigsten Beweis gegen die rumänische Abstammung des PN-s *Fata* aber liefert die geographische Verbreitung desselben. Der PN *Fata* ist nämlich auch in solchen Gegenden nachweisbar, wo keine Spur von Rumänen vorhanden ist, z. B.: 1217/1412: „praedium Igmeleech nomine (Csánki, III, 612) et unum mancipium *Fata* nomine“ Kom. Sopron, W. VI, 385 — Dr. sucht diesen Ort unverständlicherweise in Kom. Nyitra — | 1271: *Fata*, PN, Babindal, Kom. Nyitra, W. VIII, 363 | 1271/1416: *Fotha* ~ *Focha* ~ *Fatha*, PN, Telek, Kom. Somogy, W. VIII, 371—2 | 1485: *Fatha*, FN, Kom. Zala, Csánki, III, 147 | 1342: *Fata*, PN, Kom. Zala, MonStrig. III, 510 | 1391: Mychaelem literatum dictum *Fatha* PN, Daut, Kom. Bodrog, Zichy Okmt. IV, 469 (Dr. 176, 267), vgl. daselbst: Georgium dictum *Arthelz!* Da aus unserer vorliegenden Arbeit die Wertlosigkeit des von Dr. zum Beweis des pannonischen Rumärentums zusammengetragenen Namenmaterials leicht zu ersehen ist und wir also noch immer keine — weder historische noch sprachliche — Beweise für das ehemalige pannonische Walachentum besitzen, darf auch der PN *Fata* nicht aus dem Rumänischen erklärt werden, und zwar um-

soweniger, als wir im deutschen PN *Fato* über eine viel näherliegende und auch vom siedlungsgeschichtlichen Standpunkte weit verständlichere Erklärung verfügen.

Mit den an der Westgrenze Ungarns in deutscher Nachbarschaft vorkommenden Namen *Fata* identischen Ursprungs sind auch die PN *Fata* in Kom. Bihar und in Siebenbürgen (RV. §. 110, 115 und das oben angeführte *Fatateleke*) und zwar umsomehr, als auf diesem Gebiete zu Anfang des XIII. Jh.-s eine zweifellos rumänische Bevölkerung noch nicht nachgewiesen wurde.

Ein ähnlicher Name kommt auch in den russischen Chroniken vor. Im nördlichen Novgorod wird 1387 ein *Fatbjanz Esipovič* erwähnt: Polnoe sobranie russkich lětopisej III, 94, IV, 95, 138., der aber mit unserem Namen offenbar nicht zusammenhängt, und möglicherweise aus dem griech. *Photios* stammt.

**Fiare.** PN, nach Dr. (57) < rumän. *fiară* ‚wildes Tier‘. Diese prächtige Etymologie beruht auf einem Druckfehler, der sich in den Index von Kovács eingeschlichen hat. Die richtige Form des Namens lautet nämlich in der Urkundensammlung selbst *Fiure* (1105—1114: W. VI, 77), und nach einem anderen, verlässlicheren Texte aber *Fiuree* (PRT. I, 594), welche letztere Formen natürlich mit dem rumänischen Worte nichts zutun haben können. Dieser Missgriff beweist wohl, daß Dr. des öfteren nicht die Urkundenausgaben selbst benützt hat — obgleich er diese immer zitiert —, sondern bloß in den dazu angefertigten Indices blätterte (vgl. auch unter *Kattony*).

**Fetechk, Fetyk,** PN. Nach Dr. (175 und 178) sind beide Namen aus dem rumänischen *fată* ‚Mädchen‘ ∼ plur. *fete* zu erklären. Die Erklärung hat nach dem über den Namen *Fata* gesagten nicht vielen Wert. Das auslautende *-chk* von *Fetechk* kann nur als *-čk*, d. h., als ungarisches oder slawisches Suffix, ausgelegt werden. Der Ursprung dieser Namen ist uns unbekannt. Eventuell hängen sie mit der Familie des Wortes *fitos* ‚stülpnasig‘ zusammen, vgl. die PN *Fita, Fitcha, Fiteh* (Kovács, Index). Auch das ungar. *fekete* ‚schwarz‘ kann als Quelle in Frage kommen, denn es geht auf die ursprüngliche Form *feteke* zurück (Szinnyei, NyH<sup>6</sup> 150). Zur Bildung vgl. den FN *Fekecs* < *fekete*.

**Ficsor.** Gehört zu den seltenen PN, die zweifellos rumänischen Ursprungs sind. Die Quelle des Namens ist nämlich das rumänische Wort *fecior* ‚Knabe‘. Da aber angesichts der von Dr. angeführten Daten allemal Vorsicht geboten ist, hat sich das Nachprüfen dieses überraschenden Beleges auch in diesem Falle



als wohlangebracht erwiesen. Den ältesten PN *Ficsor* (1202—3; *Fichur*) behandelt nämlich auf völlig unverständliche Weise unter den im transdanubischen Komitate Veszprém vorkommenden Namen, während die Urkunde keinen Zweifel darüber aufkommen lässt, daß es sich beim Belegsort unseres *Fichur* um das Komitat Bihar jenseits der Theiss handelt: „villa Chwba in occidentali parte habet metam super *Crisium* [Fluss Körös] ... villa Saris in orientali parte habet metam super paludem Saris ... in alia villa Saris, ubi sunt venatores Byhoryensis castrum ... villa Humorok habet in occidente metas super *Crisium* [vgl. Csánki, I, 610] ... villa Regnen in orientali parte incipit metas habere cum Byhoriensi castro versus orientem“ (in diesem Dorfe ist der PN *Fichur* erwähnt!), Szentpétery, Reg. I, 63—65. Die Anführung des PN-s unter den pannonischen Rumänen ist also keinesfalls berechtigt und beruht wahrscheinlich auf einem Irrtum. In einer so wichtigen Frage — es würde sich um den einzigen zweifellos rumänischen PN in Pannonien handeln! — wollen wir nämlich keine unlautere Absicht voraussetzen. Doch könnten wir von Dr. erwarten, daß er genaue Rechenschaft über den Wert seiner Belege gibt. Im vorliegenden Falle hätte er bemerken müssen, daß die angeführte Urkunde nicht im Original, sondern bloß in einer sehr späten, aus dem XV. Jh. stammenden, einfachen Abschrift erhalten geblieben ist (Szentpétery, o. c. 62), was nun vom Standpunkte der Glaubwürdigkeit der von Dr. herangezogenen Namenform außerordentlich wichtig ist. In die Abschriften können sich nämlich sehr leicht Schreibfehler einschleichen, durch die der eine oder der andere Name oft bis zur Unkenntlichkeit entstellt wird. Wir haben also auch mit der Möglichkeit zu rechnen, daß die Form *Fichur* ihre Existenz bloß irgendeinem Versehen des Kopisten zu verdanken hat. Man bedenke, daß einem in der betreffenden Urkunde sozusagen auf Schritt und Tritt Fehler begegnen (z. B. villa *Mghyer!!* o. c. 62; *Aranduk*, PN = *Aianduk?*; *Fortast*, PN = *Forcast?* ib. 64, 65, usw.). Auch im Falle von *Fichur* ist leicht vor auszusetzen, daß dieser Name erst durch die Feder der Kopisten aus der alten Form *fehír, fechír* (vgl. den PN *Fechyr*, W. VI, 449) des ungarischen Wortes *fehér* ‚weiß‘ entstellt wurde. Jedenfalls steht soviel fest, daß der hier besprochene PN-Beleg *Fichur* nicht einmal für die Rumänen des Kom.-s Bihar als Beweis benützt werden kann, wie dies auch Tremly getan hat (MNY. XXV—1929, 48).

Die erste zweifellose Angabe über den PN *Ficsur* stammt

aus dem Jahre 1376 aus Siebenbürgen (Jakubovich, MNy, X, 78), die zweite aus d. J. 1428. Sie wird im OklSz. aus dem Archiv des Leleszer Konvents veröffentlicht, kommt also offenbar irgendwo in der Gegend der oberen Theiss vor. Um diese Zeit und in dieser Gegend ist das Vorkommen eines rumänischen Namens natürlich schon verständlich. Die Nationalität der Person dieses Namens aber ist damit noch immer nicht entschieden. Das Wort findet sich nämlich als von walachischen Wanderhirten stammendes Lehnwort in mehreren Sprachen (im Ungarischen *ficsur*; als PN seit dem XIV., und als Appellativ seit dem XVII. Jh. belegt, heute siebenbürgisches und palotzisches Dialektwort, im letzteren Falle durch slowakische Vermittlung zu erklären!); im Slowakischen und Kleinrussischen *fičur*, usw.) und kann deshalb auch eine ungarische oder slawische Namengebung sein.

**Flak.** Dr. lässt diesen PN fett drucken, wodurch angedeutet wird, daß er ihn als sicher rumänischen PN betrachtet. Wir haben es jedoch mit einem rein polnischen Namen zu tun, der letzten Endes von dem deutschen Worte *Fleck* herstammt und ‚Eingeweide von Tieren‘ bedeutet. Das polnische *flak* wird auch als Schimpfwort für schwache Menschen gebraucht (Brückner, Słownik etym. jęz. polskiego. Kraków, 1927, 123). Für diese Etymologie spricht auch der Umstand, daß der genannte *Flak* Bürger der polnischen Stadt Śmigród ist (Iványi, Bártfa város levéltára I, 380).

**Florianus, Flora.** Dr. (53) nimmt keinen Anstand, diesen bei allen westlichen Christenvölkern verbreiteten und beliebten PN unter die rumänischen einzureihen. Er weiß offenbar nicht, daß der Heilige Florian Schutzheiliger des Feuers ist und als solcher in der katholischen Kirche allgemein verehrt wird, was natürlicherweise auch auf die Verbreitung seines Namens förderlich wirkte. Überflüssig erscheint uns deshalb die Aufzählung der zahlreichen deutschen (Skt. Florian ist Schutzpatron von Oberösterreich!), tschechischen, slowenischen, kroatischen Personennamen, die aus dem Namen des Heiligen entstanden sind. Er kommt auch im Ungarischen vor und zwar in zahlreichen Koseformen: *Flóra*, *Flóris*, *Fóris*, *Fóra* (Varga Katalin, Becéző keresztnéveink. Szeged, 1931, 45). Die aus der Form *Flórián* entstandene Variante *Forján* findet sich häufig als FN. Wir müssen demnach Dr.-s Vorgehen als vollständig kritiklos bezeichnen, wenn er den FN *Flóra* als zweifellos rumänisch hinstellt und aus dem rumänischen *Florea* erklärt. Er hätte vielmehr untersuchen müssen, ob nicht etwa *Florea* selbst mit dem PN *Florianus* — den die Ungarn und die



siebenbürgischen Sachsen den Rumänen vermittelt haben können — zusammenhängt, umsomehr, als doch aus dem rumänischen Appellativ *floare* ‚Blume‘ vielmehr ein \**Floarea* als rumänischer PN (mit dem Akzent auf der ersten Silbe, wodurch der Diphthong *-oa-* unverändert bestehen müsste) zu erwarten wäre.

**Fot, Foth.** PN: 1152: W, I, 62, usw., *Foot* 1312: AnjOkmt. I, 273. Nach Dr. (63—4) wären diese Namen mit dem rumänischen Worte *făt* < *foetus* identisch. Wohl bezweifelt er auf S. 177 wegen des langen *ó* den rumänischen Ursprung des PN-s *Foot*, doch lässt er diesen nichtsdestoweniger fett setzen, wodurch ein zweifellos rumänischer Ursprung typographisch zum Ausdruck gebracht wird. Von demselben Wort lässt er auch den ON *Fadd*, früher *Fotudi* abstammen, der ein durch das ungarische Deminutivsuffix *-di* gebildetes Derivat aus dem rumänischen Worte *făt* ‚Knabe‘ sein soll. Auch den ON *Fót* (Kom. Pest) lässt er aus dem Rumänischen stammen (63) und kennzeichnet ihn als zweifellos rumänisch, wiewohl er auf S. 79 auch den Ursprung von dem ungarischen *fol* ‚Fleck‘ zugibt.

All dies erinnert vielfach an dilettantische Spielereien. Ein-silbige Homonyma, die nötigenfalls auch aus zehn Sprachen abgeleitet werden könnten! Zu den obigen Daten bemerken wir nur soviel, daß *Fadd* als ungarische Bildung wahrscheinlich auch seinem Stamme nach ungarischen Ursprungs ist (vgl. EtSz. II, 130). Der ON *Fót* aber ist, wie die alten Daten zeigen, tatsächlich aus *fol* ‚Fleck‘ zu erklären (*Folth*, Csánki, I, 28). Sowohl die Lesung wie auch der Ursprung der übrigen Belege sind zweifelhaft.

**Fortunádfölde.** Diesen heute bereits verschwundenen ON (Kom. Sopron) leitet Dr. (154—5) von einem frei angesetzten rumänischen Worte \**fortunat* ‚glücklich‘ < lat. *fortunatus* ab. Die alten Formen des Namens (1226: castrum *Fortunad* F. III, 2, 98; 1227: *Fortunad*; 1409: *Fertenadfelde*; 1416: *Farthnadfelde*; 1428: *Ferthonadfalua*; 1437: *Fferthnad* Csánki, III, 608) sprechen aber deutlich dafür, daß die Form des Namens seit altersher *Fortunad* war (*-o-* in der ersten Silbe und *-d* im Auslaut) und somit an das Rumänische natürlich gar nicht zu denken ist, denn aus lat. *fortunatu(m)* kann darin nur ein *furtunat* geworden sein (im Rumänischen gibt es nur ein veraltetes *furtunat* ‚surpris par l'orage, naufragé‘, dem aber das Appellativ *furtună* zugrunde liegt, das höchstwahrscheinlich erst dem Mittelgriechischen entlehnt wurde, vgl. Dicționarul limbii române II, 200; freundliche Mitteilung von L. T a m á s). Der PN *Fortunad* stammt offenbar

aus einer solchen romanischen Sprache, in der das unbetonte *o* nicht zu *u* wurde, dem zwischenvokalischen *-t-* aber ein *-d-* entspricht, d. i. möglicherweise aus dem Spanisch-Portugiesischen. Wir wissen z. B., daß die im Kom. Ödenburg (Sopron) begüterte Familie Nagymartoni (Nagymarton = Mattersdorf) von einem aus Aragonien nach Ungarn gewanderten Urahnem herstammt (vgl. Pó r, A Nagymartoniak. Turul VI, 1889, 57 ff.; M. Wertner, Die Grafen von Mattersdorf-Forchtenstein. Wien, 1889, 5 ff.; Csánki, III, 646). Obwohl kein näherer Beweis vorhanden ist, können wir annehmen, daß *Fortunad* ein zum Gefolge des Simon, Bertram und der Frau Tota gehörender Spanier war. Diese Annahme ist jedenfalls viel wahrscheinlicher, als die von Dr., der seine rumänische Etymologie mit keiner einzigen konkreten Angabe stützen kann. Es kann aber auch unmittelbar aus dem lat. *fortunatus* stammen, wie es Pais, MNy. XXIX—1933, 299—300 erklärt. Für die Entsprechung *-t*  $\sim$  *d* vgl. *Buzád!*

Übrigens bemerken wir noch, daß ein *Fortunatus*, der nach den Quellen jüdischer Abstammung war (Hóman — Szekfü, Magyar történet. III, 443) auch als Schatzmeister König Ludwigs II. (1510—1526) genannt wird. Sein Name stammt natürlich aus dem Lateinischen.

**Fuurh.** Von Dr. (182) irrtümlich aus Fejérs Codex dipl. zitiert, richtig: W. VII, 271. Wir sind keinesfalls berechtigt, diesen Namen mit Dr. als *fur* zu lesen und ihn aus dem rumänischen Appellativ *fur* ‚Dieb‘ zu erklären (wenn schon, dann warum nicht vielmehr aus dem lateinischen *fur*?!), denn um jene Zeit bezeichnete *uu* noch einen Diphthong (Kniezsa, MNy. XXIV, 258), der sich aus dem Monophthong *u* nicht entwickeln konnte. Die richtige Lesung (Fuurh?, füür??) und der Ursprung des Namens sind unbekannt. Hängt er mit dem unter *Fiare* erwähnten PN *Fiuree* und mit dem ON *Fűr* (Kom. Komárom; Csánki, III, 499) zusammen?

**Furkó.** Die Ortsnamen dieser und ähnlicher Lautform (*Furkó* Kom. Tolna: 1276: *Forquu Pesty*, Magyarország helynevei I, 202; W. IX, 153 | *Furkó*, Flurname zu Kovászna, Kom. Háromszék | *Furkovo*, Flurname zu A. Karaszló, Petrov, Karpatorusské pomístní názvy, 36) erklärt Dr. (84) aus dem PN *Furkó*, diesen aber aus dem rumänischen *furcă* ‚Heugabel, Spinnrocken‘. In der Ursprungsfrage des ON, daß nämlich dieser auf einen PN zurückgeht, mag Dr. recht haben, den PN aber von dem rumänischen Worte *furcă* ableiten zu wollen, ist wieder nichts anderes als ein dilettantisches Spiel mit Homonymen, das



nicht ernst genommen werden kann. Es gibt nämlich im Ungarischen ein Wort *furkó* ‚Spieß, Knüttel‘, das seit dem XV. Jh. nachzuweisen ist. Aus diesem Worte kann der PN \**Furkó* natürlich leichter erklärt werden, als aus dem rumänischen *furcă*, denn im XIII. Jh. würde man in Pannonien vergebens nach Rumänen suchen. Den Ursprung des ungarischen Wortes *furkó* wird man schon kraft dessen Bedeutung nicht im rumänischen *furcă* zu suchen haben, wie das Dr. machen zu dürfen glaubt, sondern unmittelbar im lateinischen *furca* ‚Spieß, Knüttel‘. Das auslautende -ó des ungarischen Wortes entwickelte sich dem lateinischen -a gegenüber entweder unter der Einwirkung des synonymen Wortes *karó*, oder aber ist es ein deminutiv-augmentatives Suffix, wie ein solches beispielsweise auch im Falle von *sorompó* < deutsch *Schrampe* vorliegt.

Der siebenbürgisch-ungarische Provinzialismus *furkoly* ‚Heugabel‘ kann dabei natürlich aus dem rumänischen *furcoiu* ‚longue fourche‘ hergeleitet werden.

**Gelata.** Die i. J. 1478 — bei Dr. irrtümlich 1396! — als galizische Leibeigene erwähnten Wasko *Gyelata* und *Kusma Gelata* (Akta grodzkie i ziemskie XVI, No. 1314. bei Dr. *Vašku* — und *Kušma!*) werden von Dr. (408) als Rumänen bezeichnet. Das Wort findet sich jedoch als wanderndes walachisches Hirtenwort auch im Ungarischen, Slowakischen, Ruthenischen, und im Polnischen, der damit zusammenhängende PN ist folglich in diesen Sprachen kein Beweis für die rumänische Abstammung der betreffenden Personen. Wem würde z. B. einfallen Herrn Prof. Drăganu auf Grund der bloßen Namenanalyse für einen Slawen zu halten? Der Name ist übrigens im Ruthenischen sehr häufig, vgl. *Geleta*, Archiv Jugozap. Rossii I, 4, 533; III, 3, 353; Žerela Ukrajiny II, 83; III, 7, 8; V. 86, usw.

**Gemmen.** Ein nach Dr. (326) angeblich in einer aus d. J. 1214 datierten Schenkungsurkunde der Leleszer Abtei (vgl. *Szentpétery*, Reg. I, Nr. 296) vorkommender PN, der von Dr. *demmen* gelesen und vom rumän. Worte *geamăn* < latein. *geminus* abgeleitet wird. Dagegen aber getraut er sich den in derselben Urkunde vorkommenden ON *Gemen* (F. III, 1, 160) merkwürdigerweise nicht mehr mit dem rumän. Worte in Beziehung zu bringen, weil hierbei ihm selbst Zweifel darüber aufgestiegen sind, ob der Name mit anlautendem *g*, oder mit *d* zu lesen sei. Derselbe Zweifel besteht aber mit ebensolchem Rechte auch im Falle des angeblichen PN *Gemmen* und deshalb hat der Name unter den „sicheren“ Etymologien gar nichts zu suchen.

Wie das bei den Belegen *Dr.-s* auf Schritt und Tritt vorkommt, tauchen auch um diesen Namen schwere Übelstände auf. Ein solcher PN ist nämlich in der angeführten Urkunde nicht vorhanden. Das bei F. VII, 5, 211 vorkommende *Gemmen* ist nämlich nichts anderes, als eine aus einer anderen Abschrift stammende Variante des ON *Gemen*, dessen Lesung *Dr.* selbst als unsicher bezeichnet! Der ON-Beleg stammt kurz und gut aus einer vollständig unverlässlichen Ausgabe einer gefälschten Urkunde.

Wie große Vorsicht bei der Verwendung der Belege *Fejérs* angeraten ist, beweist eben auch der in Frage stehende Name, der in einer im ungarischen Staatsarchiv aufbewahrten und aus dem XVII. Jh. stammenden Abschrift derselben Urkunde in der Form *Gemereu* vorkommt (frdl. Mitteilung von Lóránt Szilágyi). Angesichts dieser offenbar authentischeren Form, die vielleicht *Gyemereü* zu lesen ist (vgl. den ON *Gyömrö*, Kom. Pest, der früher auch in der Form *Gemerew* vorkommt, Csánki, I, 28), kann natürlich gar an keinen rumänischen Ursprung gedacht werden. Wir vermuten, daß *Dr.* den in der Form *Gemmen* geschriebenen ON mit dem daselbst vorkommenden PN *Gemmo* (F. III, 1, 159) oder *Gemma* (F. VII, 5, 211 und MODL., 71) verwechselt hat, dessen Ursprung im deutschen PN *Gimmo* ~ *Gemmo* (Förstemann, I, 641) gesucht werden könnte.

**Goun.** Die im aus d. J. 1086 stammenden Schenkungsbrief der Bakonybéler Abtei vorkommende ‚villa *Goun*‘, desgleichen der Beleg *Guon* in einer 1135 verfassten Urkunde (W. I, 38, 49 — richtig *Goun* PRT. VIII, 273) entsprechen nach *Dr.* (136) folgenden rumänischen Wörtern: 1. *găun* ‚Hornisse, Blattwespe‘, 2. *\*găun* ‚creux‘ < lat. *\*cavone(m)*. Leider hat sich in die schöne Etymologie ein kleiner Fehler eingeschlichen. Beide Daten beziehen sich nämlich auf die Ortschaft *Gyón* im Kom. Fejér (PRT. VIII, 35). Beide sind also als *doun* zu lesen und haben mit rumänischen Wörtern, die ein anlautendes *g* haben, gar nichts gemeinsam.

**Grecs.** Name eines walachischen Hirten in der Ortschaft *Jólész*, Kom. Gömör (Gazdaságtörténeti Szemle IV—1897, 95). *Dr.* (334) läßt ihn von der Mehrzahlform *greci* des rumänischen *grec* ‚Griechen‘ (!! ) abstammen (derlei Erklärungen s. noch unter *Chuka* und *Edu!*). Der Name ist indessen die Koseform von *Gregor* und ist als *Gre-cs*, oder vielmehr als *Gre-c'* aufzufassen. Die Bildungsweise betreffend wäre an das ungarische *-cs* zu denken, mit dem wir uns in Verbindung mit dem Namen *Bocs* befasst haben (vgl. ebendort den Namen *Gécz*, der eine ungarische Bildung aus dem



Namen *Ge-rgely* sein kann), doch ist es wahrscheinlicher, daß es sich um eine nach ungarischer Orthographie erfolgte Notierung des ruthenischen Suffixes *-c'* handelt (vgl. *Hryc'*, *Stec'*, *Mac'*, *Jac'* < Hryhoryj, Stepan, Matij, Jakiv, s. unter *Brác*).

Für die Richtigkeit unserer Erklärung sprechen auch jene Namen, die aus demselben Stamm mit anderen Kosesuffixen gebildet sind: 1680: *Grecso* Rahó, Kom. Gömör (bezüglich dieses Suffixes vgl. *Bal-čo*, *Bor-čo*, *Ben-čo*, *D'ur-čo*, *Pal-čo*, *Jan-čo*, *Ivan-čo*, *Ton-čo*, *Urban-čo*, usw., alle aus den Komitaten Gömör und Hont, XVI—XVIII. Jh., freundl. Mitteilung von Bálint Ila und Stefan Bakács), *Grecsák* (< *Gre-č-ák*), usw., in denen sich das *-č* durch Abstraktion aus den Suffixen *-če* > *-ča* entwickelt hat.

Den ruthenischen palatalen Laut *c'* geben nicht nur die ungarischen, sondern auch die polnischen Quellen in der Form *č* (im Polnischen *cz*) wieder, was dafür spricht, daß das ruthenische *c'* auf Fremde den Eindruck von *č* macht; z. B.: *Stecz* Paskowicz, *Jacz* Roykowicz, *Procz* Steczowicz (< Prokop), *Hricz*, Žerela Ukrajiny I, 178; *Micz* Miskowicz Žerela I, 205; *Onacz* Petrikowicz o. c. I, 208; *Lucz* Siemienczicz o. c. I, 209. Dieselben Namen sind in den mit cyrillischen Buchstaben geschriebenen Urkunden mit *ць*, d. i. *-c'* geschrieben: *Миць* Archiv Jugozapad. Rossii VI, 1, 115; *Куць* o. c. 205; *Паць* o. c. 468; *Хаць* Васковичь o. c. 316; *Гриць* ib., usw.

Gegen unsere Erklärung könnte höchstens die Einwendung erhoben werden, daß wir den Namen *Grecs* aus dem Ruthenischen herleiten, obgleich dort der PN *Gregor* die normale Form *Hryhoryj* aufweist. Das stimmt, doch finden sich daneben auch die slowakische Form *Gregor* und die polnische *Grzegorz* unter dem Einfluss der Slowaken bzw. der Polen. Der Name ist infolgedessen ziemlich häufig mit anlautenden *g* zu finden: *Grecz* Žerela Ukrajiny III, 104; *Grysz* o. c. III, 12, 13; *Greszczicz* o. c. I, 101; *Gresko* o. c. I, 115, usw. Auch da haben wir es also mit der ruthenische Art gebildeten Koseform eines slowakischen Namens zu tun.

**Grossus.** PN, 1086: W. I, 34. Warum dieser Name gerade aus dem Rumänischen stammen sollte, wo er doch mittelateinischen (*grossus*), deutschen (*gross*), italienischen (*grosso*), französischen (*gros*) usw. Ursprungs sein kann (vgl. Tamás — Tremel, Századok, 1934), ist nicht zu verstehen. Der Name kommt auch im Tschech. vor, vgl. Melich, Szláv jövevényiszavaink I, 2, 170. Wir brauchen darüber wohl kein weiteres Wort zu verlieren.

**Guna.** Häufiger PN. Dr. (55) leitet ihn vom rumänischen Worte *gună* ‚Pelzmantel‘ (< lat. *gunna*) ab, und erklärt sogar die albanischen, neugriechischen, serbo-kroatischen, bulgarischen, slowenischen Wörter *gunja*, das tschechische *houně*, das polnische *gunia*, das russische *gunja* und das ungarische *gunya* aus dem Rumänischen. Dieses Verfahren soll dadurch gerechtfertigt werden, daß *gunya* die Bedeutung ‚Kleidungsstück von Hirten‘ haben soll, was aber mit dem Hirtentum zusammenhängt, könne nur rumänisch sein. Dieser Gedankengang ist natürlich wieder ein Ergebnis der bei *Drăganu* häufig zum Durchbruch kommenden panrumänischen Mentalität. Nicht alles, was mit dem Hirtentum zusammenhängt, ist rumänisch (so hätte das polnische *juhas* < ung. *juhász* ‚Schafhirt‘ nicht durch rumänische Vermittlung ins Polnische gelangen können, weil im Rumänischen dieses ungarische Wort vollständig unbekannt ist), übrigens bezeichnet *gunya* gar keine Hirtenkleidung: vgl. slowenisch *gunja* ‚Kotze‘, tschech. *houně* ‚haariger Stoff, Kotze‘, poln. *gunia* ‚grobe wollene Decke, Kotz‘, usw. Auch das ungarische *gunya* bezieht sich auf allerlei Kleidungsstücke (MTsz.), nur eben auf keinen Hirtenanzug. Das Wort kann übrigens schon vermöge seiner Verbreitung nicht aus dem Rumänischen ins Slawische gedrungen sein, sondern ist unmittelbar aus dem Mittellateinischen zu erklären (Bern., EtWb. I, 363). Ins Ungarische aber ist es entweder aus dem Lateinischen, oder aus einer der slawischen Sprachen gelangt. (Aus dem Slawischen erklärt es Miklosich, Die slaw. Elemente im Magyarischen, 214. Denkschriften d. Akad. d. Wissensch. Philos.-hist. Cl. XXI, Wien, 1871).

Wenn also dieser PN tatsächlich mit dem Appellativ *gunya* zusammenhängt — wie das z. B. vom OklSz., 310 angenommen wird — können die damit bezeichneten Personen keine Rumänen gewesen sein.

**Hawryla.** Dieser walachische PN (*Iványi*, *Bártfa város levéltára* I, 324) ist rein ruthenisch und geht regelrecht auf die mittelgriechische Form *Gavril* des lateinischen *Gabriel* zurück (s. *Hawriło*, *Hawryło* usw. *Žerela Ukrajiny* I, 1, 3, 14, 16 usw.; vgl. a. a. O. III, 441—2). Über die Nationalität der Walachen s. den IV. Absatz dieser Arbeit. Wie wir sehen werden können diese keinesfalls als Rumänen aufgefasst werden, wie es Dr. (356) tut.

**Jörg.** Was der Name dieses Bürgers von *Bártfa* unter den unzweifelhaft rumänischen Namen zu tun hat, versucht Dr. (357) gar nicht zu erklären. Offenbar dachte er dabei an die rumänische Form *Iorgu* des lateinischen *Georgius*. *Jörg* ist jedoch ein ge-



wöhnlicher deutscher Name, der uns in der deutschen Stadt Bártfa und auch anderswo zu hunderten begegnet (z. B. Bártfa: 1418; *Jurg* Brewer Fejérpatak y, Magyarországi városok régi számadáskönyvei. Bpest, 1885, 167; *Jurg* Wagener a. a. O. 167, *Jurge* a. a. O. 168; 1434: Lang *Jörgen* ~ Lang *Jurge* ~ Lang *Jorgen* ib. 351—355; 1441: *Joerg* ib. 525; *Joerg* ~ *Jorg* statdyner ib. 518—25; 1442: *Jorg* Slaweher, ib. 522; *Jorg* Waginknecht ib. 601—608; *Jorg* Davidis zon ib. 600; *Jorig* Jung ib. 626; *Jorig* Sneyder ib.; Peter Pwff *Jorgk*, *Jorge* Peckenn, *Joerge* Czimmermann usw., usw. 642 | Nagyszombat: 1407: *Jorg* Oller ib. 119.

Die Form *Jorg* ist übrigens eine normale Entwicklung aus dem mittellateinischen *Georgius* > deutsch Georg. Im Deutschen sind zwei Erklärungen der Entwicklung des lat *g* > *j* möglich: 1, entweder haben wir es mit der mittellateinischen Aussprache der Silbe *ge*, *gi* = *je*, *ji* zu tun (vgl. altschech. *Juří* > heute *Jiří* < *Georgius*, tschech. *anjel* < *angelus* usw.), oder aber 2. liegt die norddeutsche Lautentwicklung *g* > *j* vor. Im Altdeutschen ist dies die häufigste Form des Namens *Georgius*, vgl. Reichert, Die deutschen Familiennamen nach Breslauer Quellen d. 13. u. 14. Jahr.-s. Breslau, 1908. 10, 21; Bahlow, Deutsches Namenbuch. Neumünster, 1933. 65, wo die Formen *Jorg*, *Jörg*, *Jorges*, *Jürg* usw. angeführt sind.

Kal. Dieser FN (1486: Iványi, Bártfa város levéltára I, 368), den Dr. (356) ohne nähere Quellenangabe als rumänisch bezeichnet, ist mit der Kurzform des ruthenischen PN *Kalymon* griechischen Ursprungs identisch. Sie ist im Ruthenischen mehrfach nachweisbar: *Kal* Žerela Ukrajiny I, 159, 160. Den PN betreffend vgl. nachstehende Belege: *Kalyman*, *Kalymon*, *Kalman*, *Kalevyč*, *Kalyn*, *Kalyš*, *Kaljan*, *Kaljak*, *Kalčevyč*, *Kalyna* Žerela Ukrajiny III, 467. (Die Hierhergehörigkeit eines Teiles der Namen ist nicht zweifellos; sie können auch von den slaw. Wörtern *kalina* ‚Maßholder‘ Bern., EtWb. I, 473; *kalz* ‚Kot‘ Bern., EtWb. I, 475 und *kaliti* ‚härten‘ Bern., EtWb. I, 476 herkommen.) Ein Teil der obigen Namen kommt auch als Taufname vor, was unbedingt dafür spricht, daß sich die betreffenden Namen aus einem christlichen PN gebildet haben: weißruss. *Kaliss* Rybak, *Kalich* Gonevič, *Kalenik* und Fedor Metkoviči: Akty izdavanye Vilenskoju archeografičeskoju kommissieju. Tom. XIV. Viľna, 1887. 63, 337—38, 365; russ.: Ivaško *Kalech*, *Kalina* Jakovlev, *Kalina* Rodionov (Taufname!), *Kališ* Korčič, Lukaš *Kalko*, Miška *Kalja* Tupikov, 171—3; *Kalevič*, *Kalinin*, *Kalčenja*, *Kalin* ib. 563—4; kleinruss.: *Kalenik* Šunga Archiv Jugozap. Rossii I, 3,

463; *Kalenik* i Fedor Četvertnenkov ib. VI, 1, 123; serb.: *Kaliman*, *Kalinik*, *Kalota*, *Kalja*, *Kaljo* usw., (Wb. der Agramer Akad.). Die tschech. FN *Kál*, *Kala* ~ *Kála*, *Kalaš*, *Kálek*, *Kalik*, *Kališ*, *Kaluš*, *Kalouš* usw. (Kotík, 154, 70, 88, 110, 81, 89, 158) und die poln. PN \**Kalisz* (Kozierowski, WPSl. 254); *Kalina* ib. 265; *Kalich* ib. 270 (< *kalich* ‚Kelch‘?) sind wahrscheinlich von den oben angeführten slaw. Wörtern gebildet. Der Name ist unter den Walachenhirten auch anderswo nachweisbar: 1580: *Kalyo*, FN, Jánosi, Kom. Gömör.

**Káld.** Die Besprechung der im Zusammenhange mit diesem ON bisher geäußerten Meinungen wird wohl genügen, um die von Dr. in der Deutung von ON befolgte Methode zu kennzeichnen. Nach Dezső Pais (MNY. XXV, 124) gehen die auf den verschiedensten Gebieten Ungarns begegnenden ON *Káld* auf einen PN zurück, der mit der 3. Person Ind. Praet. Act. des türkischen Zeitwortes *kal-* ‚bleiben‘ identisch ist: *kaldy*. Obwohl auch die ON *Kál* (MNY. XXV, 121—24) und *Kalocsa* (l. c. 127) zugunsten der Erklärung von Pais sprechen und Verbalformen mit der Endung *-dy* des öfteren als PN verwendet werden (vgl. Gyula Németh, Klebelsberg-émlékkönyv. Budapest, 1925. 141), stellt Dr. diese Erklärung ohne jede Begründung als irrtümlich hin und lässt den Namen von dem rumänischen Worte *cald* < lat. *caldus* < *calidus* ‚warm‘ stammen. Zur Unterstützung seiner Meinung führt er als ältesten Beleg, den Flurnamen *Káld* (bei Dés, Kom. Szolnokdoboka) an, 1261: „protenditur in fagum *Kald* usque fluvium Gekenus“ (W. VIII, 10), worin er den Ausdruck *fagus Káld* als teilweise Latinisierung eines ursprünglich rumänischen ON-s auffasst. Gerade von diesem Beleg aber hat Attila Szabó T. (MNY. XXX, 317—8) nachgewiesen, daß er eine Übersetzung des bis heute lebenden ungarischen Flurnamens *Káldbükke* ist, worin aber *Káld* auf Grund der Possessivkonstruktion des Namens (*bükk-e*) nur ein Personennamen sein kann und so der Erklärung von Pais kein Hindernis im Wege steht. Was den türkischen Ursprung des PN anbelangt, spricht für diesen auch der Umstand, daß in einem der Ortschaften *Káld* die türkisch sprechenden Petschenegen wohnten (1383: „*Kaald* inter Bissenos“ Csánki, III, 333. Vgl. Pais, MNY. XXV, 124). Dr. (143) glaubt irrtümlich, daß auch der Heidenname *Kát* im Kom. Veszprém zu dieser ON-gruppe gehört. Die ältesten Belege für *Kát* zeigen aber deutlich, daß wir es hier ursprünglich mit der Urform *Katl* und nicht *Kald* zu tun haben (1210: *praedium Katlu* W. I, 105, oder richtiger *Katl* PRT. I, 618; 1221: *terram*



*Catlu*, praedium Barsunus, quod vocatur *Catlu* W. I, 172, PRT. I, 650; 1340: *Kathlw* HazOklt. 225; 1354: *Katl* HazOklt. 260; *Kathl* HazOklt. 284), so daß die Herleitung von *Kát* < *Katl* aus *Kald* ganz unmöglich ist. Die unter den alten Formen vorkommenden Varianten *Kalt*, *Kald* tauchen beträchtlich später auf und so widerspricht es jeder wissenschaftlichen Methode, bei der Namensklärung von diesen letzteren auszugehen. Der erste datierte Beleg für die Variante *Kald* stammt aus d. J. 1395: *Kaldhaza* HazOklt. 325, Csánki, III, 236. Ungefähr aus derselben Zeit stammt auch die von W. II, 17 aus 1240 veröffentlichte Form *Calt*. Diese Ausgabe der betreffenden Urkunde hat nämlich eine spätere, im XIV. Jh. interpolierte Abschrift zur Grundlage, wogegen im Original dieser ON gar nicht vorkommt, vgl. PRT. I, 781. Der Form *Kald* begegnen wir noch in den Jahren 1488 und 1494: *Kaldhaza* und *Kald* Csánki, III, 237.

Als Beweis für die Priorität der Form *Katl* gilt übrigens auch der Umstand, daß der namengebende Urbesitzer des Gutes *Kát* gleichfalls den Namen *Katl* führte (1210: W. I, 105; 1221: W. I, 171). Zur Ursprungsfrage des PN-s *Katl* ~ *Katlu* vgl. Rásonyi Nagy, Valachoturcica. Aus den Forschungsarbeiten der Mitglieder d. Ungar. Instituts u. d. Collegium Hungaricum in Berlin. Berlin—Leipzig. 1927, 87—8: < türk. \**katly* ~ \**katlu* ‚hart, grausam, grob‘.

Die Entwicklung *Katl* > *Kalt* > heute *Kát* ist so zu erklären, daß behufs Eliminierung des im Ungarischen ungewohnten auslautenden *-tl* eine Metathese eintrat, und das vor dem Mitlaut *t* stehende *l* der metathetischen Form *Kalt*, wie solches im Ungarischen häufig geschieht, nachher wegfiel (vgl. slaw. *члнѣкъ* > ung. *csulnok* > *csolnak* > *csónak* usw.). Daß der Name von keinerlei *Káld* abstammen kann, steht jedenfalls außer Frage.

Ein auch von Dr. zitierter Beleg dieses ON-s aus 1210 (W. I, 105) wird von ihm infolge eines fatalen Versehens für *Katun* gelesen (148 und 342) und dem rumänischen *cătun* gleichgestellt. S. hierüber unter *Kattony*.

**Káp.** Betreffs des im Kom. Nyitra vorkommenden Ortsnamens Alsó- und Felső-*Káp* (1261: *Kap* W. VIII, 4—5) meint Dr. (174), daß dieser aus dem rumänischen Wort *cap* ‚Haupt‘ < lat. *caput* stammt, das besonders in Verbindung mit Berg- und Flussnamen häufig zu finden ist (*Capu-Beneş*, *Capu-Muncelului*, *Capu-Prislop* usw.) und den Gipfel des Berges, die Quelle der Flüsse bedeutet. Leider aber kann hiervon im vorliegenden Falle keine Rede sein, weil ja weder *Capu* im Rumänischen, noch das gleichbedeu-

tende *fő* im Ungarischen selbständig vorzukommen pflegen, sondern immer nur in Verbindung mit einem Berg- oder Flussnamen. Schon aus diesem Grunde muss Dr.-s Einfall als vollständig unwahrscheinlich bezeichnet werden. Der Gnadestich aber wird der Erklärung Dr.-s durch die slawische Form *Kapince* des Namens versetzt (Niederle, Mapa 27), der einwandfrei bestätigt, daß der Name aus einem PN stammt (< *Kap-in-bce*).

Was den Ursprung des PN-s *Káp* anbelangt, wollen wir nach keiner Richtung hin Stellung nehmen, sondern nur auf Möglichkeiten hinweisen. Bei der Erklärung von einsilbigen Personen- und Ortsnamen muss man sich übrigens fast immer mit Hypothesen begnügen.

Hinsichtlich der Abstammung des vorliegenden Namens kommen folgende Quellen in Betracht: 1. Die deutsche PN-gruppe *Kapp, Kappe, Gabb* (Förstmann, I, 562) [ein anderes *Kapp* < *Kaspar*, Bahlow, Deutsches Namenbuch. Neumünster. 1933, 69. kann schwerlich in Betracht kommen]; 2. der slaw. PN *Kap*-, vgl. poln. *Kapisz* *Kozierowski*, WPSl. 254; *Kapta* ib. 275; *Kapica* ib. 277; *Kapla* ib. 283; *Kapała* ib. 284; tschech. FN *Kapek, Kapel, Kapes, Kapeš, Kapica, Kapin* *Kotík*, 76, 63, 162, 89, 165, 115. Die polnischen PN und die tschech. FN *Kap* haben sich vielleicht aus den obigen deutschen PN entwickelt, wiewohl auf Grund der Form *Kapała* auch an einen slawischen Ursprung gedacht werden kann. Der Name *Kapała* scheint nämlich ein Part. praet. act. des Zeitwortes *kapati* ‚krepieren, verrecken‘ zu sein vgl. noch *Czekała, Dačhała, Doležůła, Domagała, Dopierała, Drapała, Drygała, Fukala, Latała, Macała, Niedbała, Pardała, Pyskała, Pierzchała* (≈ ostslowak. *Pirchala!*) usw., die zu den Zeitwörtern *čekati, dčhati, doležati, fukati, lětati, macati, nedžbati, prděti, piskati, pŕchati* usw., gehören (im Tschechischen entsprechen diesen die maskul. Formen *Foukal, Čekal, Prchal, Doležal, Nedbál, Piskal*, usw., vgl. auch den FN *Kapal! Kotík*, 104).

Die PN *Kap, Kapa* müssen auch im Polnischen vorhanden gewesen sein, weil die ON *Kapice, Kapino* (Słownik Geogr. II, 823) nur aus diesen erklärt werden können.

3. Türk. *qap* ‚Schlauch, Gefäß, Sack, Beutel‘ (Radloff, Wb. II, 400, Brockelmann, Mitteltürk. Wortschatz, 145); 4. türk. *qap* — *maq* ‚fassen, anfassen, stehen, angreifen‘ (Radloff, Wb. II, 403, Brockelmann, ib.). In diesem Falle hätte sich der Name aus dem Imperativ des Zeitwortes entwickelt (über diesen Namentypus vgl. Gyula Németh, Debrecen.



Klebensberg Emlékkönyv. Bpest. 1925. 139—141; Pais Dezső—Rásonyi—Nagy, Kál és társai. MNy. XXV, 121—124). Der türkische Ursprung ist den beiden anderen Möglichkeiten entgegen wahrscheinlicher, weil die Gegend der Gemeinde *Káp* von petschenegischen und seklerischen Grenzwächtern bewohnt war (vgl. Szokolay Margit, A magyarországi beseNyötelepekről. Föld és Ember IX—1929, 86—7).

In diesem Zusammenhang erwähnen wir noch, daß die ON *Kaplát* slowak. *Koplatovo* Lipszky, Rep. (Niederle, Mapa 27: *Koplotovce*), Kom. Nyitra; *Kaplath*, Kom. Valkó (Csánki, II, 321); *Kaplath*, Kom. Somogy (Csánki, II, 616) von Dr. (174) aus rumän. *cap* ‚Kopf‘ + *lat* ‚breit‘ erklärt werden, wobei es unklar bleibt ob er an einen PN \**Caplat*, oder vielmehr an ein hypothetisches attributives Kompositum \**caplat* denkt. Obgleich wir keine sichere Etymologie für diesen Namen kennen (als bloße Vermutung sei an das türk. *kaplat-* ‚bedecken lassen‘ Radloff, Wb. II, 424 hingewiesen), glauben wir feststellen zu können, daß die Deutung Dr.-s nichts weiter als eine in einem rumänisch denkenden Kopfe entstandene Volksetymologie ist, die schon deshalb keine Beachtung verdient, weil unter den rumän. PN der Typus: unbestimmtes Hauptwort + Adjektiv unbekannt ist. Die angeführten ON können indessen vom Standpunkte der Ortsnamenmorphologie nur ungarische Namengebungen sein.

**Karácsony.** Zunächst sei vorausgeschickt, daß es im Ungarischen ein Wort *kracsun* > heute *karácsony* ‚Weihnachten‘ gibt, daß die Gelehrten einstimmig aus dem Slawischen ableiten (Miklosich, Die slawischen Elemente im Magyarischen. Wien, 1871. 362. Denkschriften d. kais. Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Cl. XXI; Melich, Szláv jövevényszavaink Bp. I, 2, 315; Mikl., EtWb. 130; Bern., EtWb. I, 604). Auch haben wir eine große Zahl von PN wie *Kracsun* ∼ *Kracsin* ∼ *Karacsun* ∼ *Karácsony* usw., die ohne jeden Zweifel mit diesem ungarischen Worte *karácsony* zusammenhängen. Da nun die Namen großer Feiertage im Ungarischen als PN wiederholt zu finden sind (vgl. 1243, 1257 usw.: *Husvet* ‚Ostern‘ Kovács, Index; 1296: *Pyncusd* ‚Pfingsten‘ HO. VI, 418, 430), versteht es sich von selbst, daß sich — nachdem das Wort im Ungarischen heimisch geworden war — aus dem Worte *karácsony* Personennamen bilden konnten. Da nun aber *karácsony* ein wichtiger Ausdruck der christlichen Terminologie ist, war es offenbar schon zur Zeit der Aufnahme des Christentums, d. i. an der Scheide der X. und XI. Jahrhunderte, in den ungarischen Wortschatz gelangt. Die PN *Karácsony* aber

stammen allesamt aus einer Zeit um zwei bis drei Jahrhunderte nach der Aufnahme des Christentums, wir haben daher keinerlei Ursache, an deren ungarischem Ursprung zu zweifeln, zumal sie ja auch sonst in vollständig ungarischem Milieu vorkommen.

Nach dem bisher Gesagten muss sogar dem Nichteingeweihten unverständlich erscheinen, wie sich Dr. erlauben kann, alle in den alten ungarischen Denkmälern vorkommenden PN *Kracsun*, *Karácsony* und sämtliche ON *Karácsony* aus dem Rumänischen herkommen zu lassen und sie obendrein noch als Beweise für seine Theorie zu verwenden (vgl. Index, SS. 634, 644 und 647!). Der eigentümliche Gedankengang von Drăganu lässt sich etwa folgendermaßen zusammenfassen: Auch im Rumänischen gibt es ein Wort *crăciun*, das ‚Weihnachten‘ bedeutet und allgemein zwar aus dem Slawischen erklärt, in neuerer Zeit aber von einigen Gelehrten dem Wortschatz der rumänischen Sprache zugezählt wird [Vondrák, SlGr. I<sup>2</sup> 550: < lat. *creatione(m)*; Pápa-hágyi, Conv. Lit. XXXVII, 670—2, Pușcariu, EtWb. 35—6; Bern., EtWb. I, 607 usw.: < lat. *calatione(m)*]. Wenn aber das Wort rumänischen Ursprungs ist, so stammen nach Dr. natürlicherweise auch sämtliche einschlägigen slawischen und ungarischen Formen von dem rumänischen Worte her. — Mit dieser Feststellungen gelangen wir aber noch immer nicht zur rumänischen Nationalität der auf dem ungarischen und slawischen Sprachgebiet vorkommenden Personen, die *Kracsun*  $\sim$  *Kračun* heissen. Dazu gehört notwendigerweise noch die Voraussetzung, — und Dr. setzt dies auch voraus! —, daß jeder einzelne PN oder ON eine von den anderen unabhängige Übernahme von dem an Ort und Stelle wohnhaften Rumänentum und somit unmittelbar ein unzweifelhafter Beweis für die auf dem betreffenden Gebiete angesiedelte rumänische Bevölkerung ist. Freilich ist das eine derart naive Klügelei, daß es uns schwer fällt, darüber ein Wort zu verschwenden. Es braucht nicht erst erklärt zu werden, daß ein in verhältnismäßig engem Kreise übernommenes Lehnwort auf dem ganzen Sprachgebiet Verbreitung finden kann, falls die übernehmende Gesellschaftsschicht eine ausschlaggebende Rolle spielt. Auch das Wort *karácsony* brauchte von den ersten Christen nur *ein einziges* Mal übernommen zu werden, um sich gleichzeitig mit dem Christentum von selbst, samt allen anderen *terminis technicis*, im gesamten Ungartum zu verbreiten. Wenn auch also Dr. hinsichtlich des rumänischen Ursprungs des ungarischen Appellativs *karácsony* recht hätte, könnte daraus höchstens darauf geschlossen werden, daß die ersten ungarischen



Christen irgendwo tatsächlich mit Rumänen in Berührung geraten sind. Das Rumänentum der betreffenden Personen- und Ortsnamen zu beweisen bliebe aber auch dann noch immer eine besondere Aufgabe.

In Wirklichkeit lässt sich die rumänische Herkunft des ungarischen Wortes durch keinerlei Argumente beweisen. In der christlichen Terminologie des Ungartums gibt es überhaupt keine Spur von irgendeiner rumänischen Einwirkung und es wäre ein schiereres Wunder, wenn gerade dieses einzige Wort sich aus dem Rumänischen ins Ungarische verirrt hätte. Wir würden nach einem rumänischen Einfluss auf diesem Gebiete schon deshalb vergeblich suchen, weil doch das rumänische Christentum selbst im Wesentlichen slawischen Ursprungs ist. Darum ist auch die Herkunft des slawischen *kračun* und seiner Genossen aus dem Rumänischen völlig ausgeschlossen und, wie auch Brückner hervorhebt (*Zasady etymologii słowiańskiej*, Kraków, 1919, 63—4), lediglich umgekehrt denkbar.

Gegen den Ursprung des slawischen *kračun* aus dem Rumänischen *crăciun* sprechen auch mehrere andere gewichtige Gründe. Die Bedeutungen der einschlägigen slawischen Wörter sind nämlich solcher Natur, daß sie sich aus der Bedeutung ‚Weihnachten‘ nicht erklären lassen. Das Wort bedeutet nämlich nur im Ostslowakischen, im Rumänischen und im Ungarischen ‚Weihnachten‘, in den übrigen Sprachen wird es zur Bezeichnung wesentlich abweichender Begriffe gebraucht. So z. B. bulgarisch heißt es an einem Orte ‚ein Tag um Weihnachten‘, anderorts aber ‚der 8. Juni, der Theodorstag‘, im Altrussischen: *koročjun*, heute *karačun*, *koročun* ‚Wintersonnenwende, Spiridionstag, 12. Dezember‘, im allgemeinen aber ‚Untergang, Tod, böser Geist‘, weißrussisch: *karačun* ‚ein unerwarteter Tod in jungen Jahren, ein böser Geist, der das Leben verkürzt‘ Bern., *EtWb.* I, 604. Es scheint also, als ob die ursprüngliche Bedeutung des Wortes (vgl. die bulgarischen und die russischen Angaben!) ‚(Winter- und Sommer-) Sonnenwende‘ gewesen wäre, woraus stellenweise die in die Zeit der Wintersonnenwende fallende ‚Weihnachten‘ geworden sind. Das gegen den rumänischen Ursprung des Wortes sprechende wichtigste Argument aber liegt in dem Umstand, daß die Form *koročjun* im Russischen schon um 1143 vorkommt und zwar im nördlichen Nowgorod, wohin jedoch die Rumänen selbst zur Zeit ihrer stärksten Expansion, im XVI—XVII. Jh., nicht vorgedrungen sind. Dr. nimmt hieran selbstverständlich keinen Anstand. Seiner Darstellungsart gemäß ist ihm freilich das früh-

zeitige Vorhandensein des rumänischen Wortes in Nowgorod um die Mitte des XII. Jahrhunderts kein Problem, sind doch zu dieser Zeit die Rumänen bereits in Galizien(1) nachweisbar. Sollte es Dr. durch Anwendung von einigermaßen solideren Methoden auch gelingen, das Rumänentum auf galizischem Boden damals schon als ansässig nachzuweisen — was unserer Ansicht nach ganz aussichtslos ist — so würde noch immer eine minimale Entfernung von geringen 1000 Kilometern zwischen Galizien und der Nowgoroder Gegend zu überbrücken sein, was sogar für die flinksten Wanderhirten keine kleine Aufgabe wäre.

Den Ursprung der slawischen und der aus dem Slawischen stammenden rumänischen und ungarischen Wörter haben wir unzweifelhaft im Slawischen selbst zu suchen, wie es uns Melich (Nyr. XXXVII—1908, 177—8), Brückner (Zasady etymologii słowiańskiej. Kraków, 1917, 63—4) und Weigand (BA. II—1926, 277—8, und III—1927, 98—104) gezeigt haben. Nach ihnen wäre das Wort ein mit dem Suffix *-unǝ* gebildetes nomen agentis aus dem Zeitworte *\*korčiti* ~ *\*korčati* ‚schreiten‘ und hätte ursprünglich ‚Sonnenwende‘ bedeutet. Diese Erklärung läßt Bern., EtWb. I, 604 nur darum nicht gelten, weil seiner Ansicht nach einem aus dem Zeitwort *\*korč-iti* < *\*kork-iti* gebildeten nomen agentis nur die Wurzel *\*kork-* mit unverändertem *k-* Auslaut zugrundeliegen kann (vgl. *běžati* < *\*bęg-ěti* > *bęg-unǝ*, im Tschech. *běhouň*), so daß nur ein *\*korkunǝ* das Ergebnis sein könnte. Die Vorsicht Bernekers scheint uns jedoch überflüssig zu sein, weil *kračun* auch aus der sekundären Form von *\*kork-iti*, d. h. aus *\*korč-iti* erklärlich ist, umsomehr als dieses letztere in der Konjugation keine *k-*formen hatte (vgl. dazu *běžati* dessen Iterativum *běgati* ist). Ja, unserer Ansicht nach konnte sich *kračun*, das den auf einen einzigen, bestimmten Zeitpunkt fallenden ‚überschreitenden Tag‘ bedeutete, überhaupt nicht aus dem Stamm *\*kork* bilden, weil dieser — sofern er existierte — den morphologischen Charakter eines Iterativums hatte (*\*kork-ati*, wie *bęg-ati*, *brech-ati*, *skak-ati*, *špeg-ati* usw.). Die nomina agentis mit dem Suffix *-unǝ* aber bildeten sich schon Kraft ihrer semantischen Beschaffenheit aus den iterativen Formen: *bęg-unǝ* ‚wer viel läuft‘, *skak-unǝ* ‚wer viel springt‘, *špeg-unǝ* ‚wer viel spioniert‘ usw. Die Bedeutung von ‚*korkun*‘ wäre also ‚wer viel umherschreitet‘ gewesen, was als iterative Bildung freilich kein richtiger sprachlicher Ausdruck für die durch *einen einzigen* Tag vertretene Sonnenwende gewesen wäre.

Den Ursprung des ungarischen Wortes haben wir demnach



im Slawischen zu suchen. Was die im Altungarischen vorkommenden Formen *Kracsin* (*Krachin*, *Crachinus*, *Karachin* usw.) anbelangt, können diese keine Übernahmen eines tschechischen *Kračin* sein (Melich, MNy. II, 56—7), weil solche PN dem Tschechischen unbekannt sind. Das bei Miklosich PON, 154 angeführte *Kračin* ist ein tschechischer ON, der sich aus dem PN \**Krak* ∼ \**Kraka* ∼ \**Krak-ja* ∼ \**Krača* entwickelt hat. Die Formen mit *-i* können nicht als ‚Latinisierungen‘ hingestellt werden, wie es Dr. (50) tut, weil sie ja nichts anderes sind, als infolge der altungarischen Alternation der Vokale *-u* ∼ *i* (*-un* ∼ *-in*) entstandene Varianten. (Vgl. hierüber Fludorovits Jolán, Latin jövevényiszavaink hangtana. Bp. 1930. 22).

**Kás.** Name mehrerer ungarischer Ortschaften: 1. *Kás* (Kom. Somogy, 1229: *Kaas*, 1269: *Coas*, 1302: *Kaas Csánki*, II, 617; 2. *Kás*, verschwundene Ortschaft (Kom. Nyitra, *Csánki*, Bars megye várai a XIV—XV. században. Klebelsberg Emlékönyv Budapest, 1925. 284). Diese ON sind nach Dr. von den rumänischen Worte *caș* < lat. *caseus* ‚nicht zu trennen‘. Wie Dr. diesen ON aus dem rumän. *caș* herleitet, ob er dabei an einen PN oder an das Appellativ denkt, ist seinen Worten nicht zu entnehmen.

Bei der Ursprungsfrage der ON *Kás* können, wie übrigens bei jedem einsilbigen PN und ON, mehrere Erklärungen in Betracht kommen. Unter den oben angeführten ON ist die Ortschaft *Kás* Kom. Somogy besonders hervorzuheben, weil die ältesten Belege für ihren Namen zweisilbig sind, dieser also mit keinem einsilbigen Worte, wie etwa *caș*, in Zusammenhang gebracht werden kann (vgl. unter *Bács!*). Die Belege *Kaas* und *Coas* aus dem XIII. Jh. können nämlich anders als *Ka-as* und *Ko-as* nicht gelesen werden. Auf Grund dieser zweisilbigen Formen müssen wir offenbar von der attributiven Ableitung *kovás* ‚reich an Kieselstein‘, aus ungarischem *kova* ‚Kieselstein‘ ausgehen. Ähnlich wie \**Kovás* > *Koás* > *Kaás* > *Kás* haben sich noch das ungarische Wort slawischen Ursprungs *tárnok* und die ON *Tárnok* entwickelt: \**Tovarnik* > \**Toarnik* > *Taarnuk* (1235: *Taarnuk*, Kom. Nyitra, MNy. XXIV, 192; lies *ta-arnuk!*) > *Tárnok*. Dieselbe Kontraktion findet sich auch in dem aus dem slawischen *tovariš* hervorgegangenen ungarischen Worte *társ*.

Der Ausfall des intervokalischen *v* war eine charakteristische Erscheinung des mittelalterlichen Ungarisch: vgl. *Koachy* terra (Kom. Vas 1274: W. IX, 58, *Csánki*, II, 767 heute *Kovácsi* | *Koarszeg* Kom. Hont: 1244: W. VII, 164, heute *Kovárszeg* | *Ko-*

*azna* ~ *Coaznya* (Kom. Somogy 1268: W. III, 168, Csánki, II, 622; 1402: *Kowaznya* | *Droa*, *Zoa Melich*, Honfoglalás kori Magyarország. Bpest. 1925—1929. 74, heute: *Dráva*, *Száva*. In den meisten Fällen haben zwar die ursprünglichen *v*-Formen gesiegt, in zahlreichen Fällen aber kamen auch die alten Formen ohne *v* zur Geltung. Vgl. außer den obigen Beispielen die volkssprachliche Variante *kács* von *kovács* ‚Schmied‘ (< slaw. *kovačb*, MNy. XII, 66).

Das Wort *kovás* ‚reich an Kieselsteinen‘ kommt in unserem ON-material noch in dem Namen des Baches *Koaspotak* vor (1231: W. XI, 232, Ortva y, Magyarország régi vízrajza. I, 435). Über das slaw. Wort ‚Kieselstein‘ bedeutendes *kremenb* in ON vgl. Miklosich, PON., 29.

In Ermangelung alter Belege lässt sich nicht entscheiden, ob auch der ON *Kás* aus dem Kom. Nyitra hierher gehört, oder ob er aus dem häufig vorkommenden PN *Kás* stammt. Aus letzterem haben sich nämlich sowohl in Ungarn, als auch auf slawischem Sprachgebiet mehrere ON gebildet: 1. *Kásó* ~ slowak. *Kašov* (Kom. Zemplén; Lipszky, Rep., Niederle, Mapa, 158; 1390: *Kassow* Csánki, I, 351). — Hier sei noch bemerkt, daß, wenn gleich es selbst nach Dr. (327) unsicher ist, ob diese ON vom rumänischen *caş*, oder vom slawischen *kaša* ‚Brei‘ herkommen, sie nichtsdestoweniger sowohl im Texte, als auch auf der geographischen Karte seines Werkes unter den ‚zweifellos‘ rumänischen angeführt werden!

2. *Kassa-Lehota* (~ slowak. *Kašová Lehota* (Kom. Zólyom; Lipszky, Rep., Niederle, Mapa, 159).

3. In Böhmen: *Kašov Chromec*, Místopisný slovník rep. Československé. Praha, 1927; *Kašovice*, Name zweier Dörfer, Sedláček, Místopisný slovník 404; *Kaštice* (< \**Kaštk-ice*) ib. 405.

4. In Polen: *Kaszów* Słownik Geogr.; *Kaszewo*, *Kaszewka*, *Kaszewy* Kozierowski, II, 284. Ders., Nazwy geograficzne i osadźcy ziemi Średzkiej. Poznań. 1931., 32; *Kaszewo*, *Kaszew* Ders. WPSI. 170.

5. In Jugoslawien: *Kašina*, *Kašić*, *Kašići*, *Kašica* (aus PN?) Niketić, Rečnik.

6. In Bulgarien: *Kašenci*, *Kašina* Списък на населените мѣста в царство България. Sofija, 1915. 35, 58.

Im Russischen ist es als PN häufig zu finden: *Kaša*, *Kašenec* Tupikov, 176; *Kaševič*, *Kašincov*, *Kašin*, *Kaškin*, *Kašnikov*,



*Kašutin* ib. 568; kleinrussisch: Truchan *Kasz*, Žerela Ukrajiny II, 215.

Wir sind überzeugt, daß es vollkommen überflüssig ist zur Erklärung all dieser ON das rumänische *caș*, wenn auch nur als theoretische Möglichkeit, heranzuziehen. Das slaw. *Kaš* ist übrigens ein mit dem Suffix *-š* gebildetes Derivat aus einem PN mit *ka*-Anlaut (vgl. dazu Gebauer, *Slovník staročeský* II, 27).

**Kattony.** ON im Kom. Szepes (erster Beleg aus 1294: *Kattun* F. VI, 1, 340)  $\sim$  slowak. *Katúň* (Niederle, *Mapa* 95), *Katunovce* (Hnatjuk), *Katuňe* (Czambel, *Slovenská reč* I, 1906. 531)  $\sim$  deutsch *Kattun* (Lipszky, *Rep.*). Dr. (342) leitet diesen ON vom ruthenischen *cătun* ‚Hirtendorf‘ ab und betrachtet ihn natürlich als eine Spur der altrumänischen Hirten. Der rumänische Ursprung des Namens ist aber durchaus nicht so zweifellos, wie es sich Dr. vorstellt. Solche mit dem ungarischen ON zusammenklingende Namen sind auch anderswo zahlreich zu finden, so z. B. in Böhmen: *Kotouň Sedláček*, *Místopisný slovník*, 447; in Polen: *Kotuń*, Dorf in der Nähe von Warschau, 2. *Kotuń*, Name von vier Dörfern in der Provinz Posen, eins von diesen heißt deutsch *Kattun*! 3. *Kotuń*  $\sim$  *Kotoń*, ein Teil der Ost-Beskidien am Flusse Raba, 4. *Kotunia*  $\sim$  *Kotonia*, Dorf bei Słupce, östlich von Posen; 5. Bach *Kotuńka*, linker Nebenbach der Wilja; 6. *Kotuński smug*  $\sim$  deutsch *Kottenbruch*, *Słownik Geogr.* IV, 500; 7. *Katunia*  $\sim$  *Kotuń*, *Kozierowski*, II, 285, 340; 8. *Kotuń* ib. IV, 400; in Deutschland: *Kattun*, Dorf in Westpreußen, Rgb. Marienwerder, *Ritters Geogr.-stat. Lexikon.* I<sup>o</sup>, 1124; in Rußland: 1. *Katunja*, Quellfluss des Ob im Altai, ib.  $\sim$  *Katuń* *Enciklopedičeskij Slovar'* XIV. St. Ptbg. 1895; nach demselben heißt eine Gruppe des Altaigebirges *Katunskija bělki* (= Kattuner Schneegebirge), der Gletscher aber, dem der Fluss *Katuń* entspringt, wird *Katunski lednik* (= Kattuner Gletscher) genannt; 2. *Katunki*, Ort im Gouv. Nižnij-Novgorod, *Ritter*, a. a. O.; auf dem Balkan: *Katun*, *Katuni*, *Katunica* usw., usw. *Ritter*, a. a. O.

Von den hier aufgezählten ON seien besonders der polnische unter 2. erwähnte ON *Kotun*  $\sim$  deutsch *Kattun* und der norddeutsche ON *Kattun* hervorgehoben, die mit der deutschen und altungarischen Form unseres ON-s vollständig übereinstimmen. Da jedoch diese Namen mit dem rumänischen *cătun* balkanischen Ursprungs aus historischen und geographischen Gründen in keine Verbindung zu bringen sind, muss der Ursprung des ungarländischen *Kattony* auch dann anderswo gesucht werden, wenn dem rumänischen Ohre das Appellativ *cătun* besser gefallen sollte.

Die slawischen ON haben des öfteren den Auslaut *-uń*, z. B. poln. *Łoskuń*, *Stołuń*, *Wieluń* (Rudnicki, *Slavia Occid.* V, 221—2), *Gostuń*, *Boruń*, *Kozierowski*, VI, 32; *Cotuń* ib. I, 375; *Gołuń* ib. IV, 244; *Zieluń* ib. III, 478 usw.; tschech. *Chotouň*, *Drahouň*, *Hostouň*, *Radouň*, *Robouň* usw. Sedláček, *Mistopisný slovník*. Diese Namen aber sind zweifellos mit dem Possessivsuffix *-jb* gebildete Ableitungen aus den mit dem Suffixe *-un* gebildeten entsprechenden PN. Es liegt auf der Hand, daß die folgenden ON: poln. *Kotuń* ~ *Kotunia*, tschech. *Kotouň* (alttschech. *Kotůň*) gleichfalls von einem PN *Kotun* herkommen. Dieser PN ist nun samt den Formen *Kotišb*, *Kotušb*, *Kotošb*, *Kotenz*, *Kotbno*, *Kotyňa* usw. (vgl. dazu die poln. PN: *Kotosz*, *Kozierowski*, WPSl. 256, *Kotas* ib. 258, *Kocien* ib. 262, *Kotno* ib. 263, *Kotynia* ib. 265, *Kociech* ib. 269, *Kotacz* ib. 278, *Kotłęga* ib. 280 [*< \*Kotł-ęga*], *Kotel* ib. 281, [*< Kot-łb*], *Kocierz* ib. 286, *Kotur* ib. 288, *Kociąb*, *Kocieba* ib. 289 usw.) aus dem PN *Kot* abgeleitet, das seinerseits mit dem Appellativ *kotz* ‚Katze‘ identisch ist.

Was den altungarischen ON *Kattun* (heute *Kattony*) anbelangt, besteht kein Hindernis, ihn — möglicherweise durch deutsche Vermittlung — aus dem slawischen *Kotuń* zu erklären. Zur Annahme der deutschen Vermittlung werden wir durch das in dem Namen frühzeitig auftretende geminierte *t* veranlasst, da die Geminierung desselben im Ungarischen — wenn auch nicht gänzlich unbekannt — immerhin eine seltene Erscheinung ist.

Das dem slawischen *o* gegenüberstehende ungarische *a* bildet kein Problem, weil ja die Entwicklung *o > a* im Ungarischen seit dem XIII. Jh. nachweisbar ist und zu den allgemeinsten Lautentwicklungen gehört. Im Falle der Überlieferungsreihe: slaw. *Kotuń* > deutsch *\*Kottun* > ungar. *Kattuny* ist das slowak. *Katuň* entweder durch ungarische oder durch deutsche Vermittlung zu erklären.

Der ung. Name kann aber auch die Übernahme eines slawischen *\*Katuń* sein, das, ebenso wie *Kotuń* aus *Kot*, aus dem slawischen PN *Kat* (< *kat* ‚Henker‘) gebildet wurde. Vgl. zu diesem PN die ON schles.-poln. *Katowice* > deutsch *Kattowitz*; tschech. *Katovice* in Böhmen.

Ob der russische ON *Katunki* hierher gehört, können wir nicht entscheiden, vielleicht hängt er mit dem türk. *qatun* ‚Frau des Kagan-s‘ zusammen, doch glauben wir, daß niemand voraussetzen würde, daß er aus dem rumänischen *cătun* stammt.



Abseits von all diesen Erklärungsmöglichkeiten scheint der Name des sibirischen Flusses *Katunj* zu stehen, über dessen Ursprung wir nichts näheres sagen können.

Die balkanischen ON *Katun*, *Katuni* usw. stammen natürlich von dem Balkanwort *katun*, doch ist auch hier nicht unbedingt immer an einen rumänischen Ursprung zu denken, da ja dieses Wort sämtlichen Sprachen des Balkans bekannt ist.

Im Zusammenhang mit dem anderen in ungarischen Urkundenausgaben vorkommenden ON *Katun* ist Dr. einem fatalen Versehen zum Opfer gefallen. Auf S. 148 und 342 liest er nämlich den Beleg der aus d. J. 1210 stammenden Urkunde „in praedio . . . *Katlu*, quod est prope ad insulam Regis“ (W. I, 105) für *Katun*, und obwohl er denselben Beleg nach Csánki, III, 236 auf S. 143 unter den Belegen für den ON *Kát* (Kom. Veszprém, unter Káld!) auch richtig zitiert, lokalisiert er unser *Katlu* auf Grund des Ausdrucks ‚insula Regis‘ auf die Gegend von Tihany am Plattensee (vgl. seine Karte). Die irrtümliche Lesung des Belegs *Katlu* als *Katun* erscheint einem im ersten Augenblick ein Rätsel zu sein. Sucht man aber den Namen im Kovács'schen Index, so leuchtet einem die Sache sogleich ein. Hier stehen auf S. 357 die Belege *Katlu* und *Katun* nebeneinander: „*Katlu*, praedium prope ad insulam regis. 1210. I, 105. *Katun*, poss. monaster. s. Georg de Virpina. VIII. 461“, woraus bei Dr. „*Katun*, praedium prope ad insulam regis. 1210. I, 105“ entstanden ist!! Dieses *Katun* aber, das von Dr. auf diese Weise an das Ufer des Plattensees herübergeschmuggelt wurde, befindet sich unter den der auf dem Hügel Virpina (richtig Virginia, vgl. Ivanov, Българ. Starini iz Makedonia. Sofija 1931<sup>2</sup>. 579), in der Nähe von Skoplje, erbauten St. Georgskirche geschenkten Dörfern und wird in einem für diese Kirche ausgestellten und vom bulgarischen Herrscher Asën (1258—1277) herrührenden kirchen-slawischen Schenkungsbrief erwähnt. [Hgb. von Šafařík, Památky dřevního písemnictví Jihoslovanův. Listiny. Praha, 1851. 23 ff. Reproduziert bei W. VIII, 452—8, aus dessen ungarischer Übersetzung von Dr. zitiert wird. Neuere Ausgaben: Uspenskij, Vtoroe putešestvie po svjatoj gorě Afonskoj, 169—171; Ilinskij, Gramoty bolgarskich carej. Moskva, 1911 und Jordan Ivanov, Български Starini, 581—87. Der fragliche Name wird hier übrigens in der adjektivischen Form *Katunb s(k)a* mitgeteilt (584, von unten in der 10. Zeile)].

So ist ein makedonischer ON in die Gegend des Plattensees unter jene ON gelangt, die für das Dasein des pannonischen Ru-

mänentums zeugen sollten, und so hat es Dr. fertiggebracht, aus einem Beleg zwei ‚rumänische‘ ON zu machen: *Kát* im Kom. Veszprém und *Katun* im Kom. Zala.

**Kenese, Kanizsa, Kenéz.** Es unterliegt keinem Zweifel, daß diese ON mit den slowakischen Namen *Kňaza, Kňazice*, ruthen. *Knjaža* usw. eines Stammes sind. Den ältesten Beleg für den ON *Kenese* (Kom. Veszprém) liefert uns eine ungarländische griechische Urkunde (Szentpétery, Reg. I, 1) in der Form *Κνησα*, während der Name der an der Theiß liegenden Ortschaft *Kanizsa* zuert i. J. 1086 in der Form *Cnesa* auftaucht. Aus der Lautgestalt dieser beiden Belege geht klar hervor, daß diese ON auf ein südslawisches *Kneža* zurückgehen, das seinerseits ein urslawisches *Kǫneža* fortsetzt. Das südslawische *Kneža* ∼ slowak. und ruthen. *Kňaza* aber sind mit dem Possessivsuffix *-ja* gebildete Ortsnamen, die letzten Endes auf das gotische *kunings* zurückgehen, aus dem sich das slawische *kǫnežь* entwickelte (Bern., EtWb. I, 663), so daß ihre Stammwörter und ihre Bildungsart vollständig slawisch sind.

Die ON *Kenéz* ∼ *Kenész* aber haben sich aus dem von dem gleichfalls südslawische Lautform aufweisenden Worte *knez* stammenden PN *Knez* > *Kenéz* nach den Gesetzen der ungarischen Ortsnamengebung entwickelt, oder aber sie sind — wie vielleicht in dem Falle von *Kenéz* (Kom. Szabolcs) das im RV. in der Form *Kenesy* vorkommt — Übernahmen des slaw. Plurals *Kǫnezi* > *Knezi*.

Dieses slawische Wort *knez* aber ist auch ins Rumänische gedrungen, wo es in der Bedeutung ‚Dorfrichter‘ außerordentliche Verbreitung fand. In Siebenbürgen und seinen Nachbargebieten wurden auch die Oberhäupter der Hirtenniederlassungen mit diesem Worte bezeichnet. Wer die Forschungsmethode Dr.-s kennen gelernt hat, wird auch nicht allzusehr überrascht sein, wenn der rumänische Gelehrte alle aus diesem slawischen Stamme hervorgegangenen Orts- und Personennamen für die Urgeschichte der Rumänen beansprucht. Und tatsächlich läßt er nicht nur die ON *Kenéz* der Ostgebiete, sondern auch die pannonischen ON *Kanizsa, Kenese, Kenéz*, die slowakischen *Kňaza, Kňazice*, das ruthenische *Knjaža*, ja sogar den ON *Knjahynja* aus dem rumänischen *cneaz* entstammen (vgl. S. 645—6 im Index) und zieht aus dem bloßen Ortsnamen Folgerungen auf die dort wohnhaften Rumänen, ja auf eine in militärischer Organisation lebende (!) rumänische Bevölkerung. Dr.-s kritiklosen Eifer findet auch darin keine Entschuldigung, daß ein ähnliches methodenloses Vorgehen schon



bei Kalužniacki beobachtet wurde (vgl. Miklosich, Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und den Karpathen. Denkschr. d. kais. Akad. d. Wiss. Philos.-Hist. Classe XXX. Wien, 1880. 28), der alle *Kniaž*, *Kniaže*, *Kniažowskie*, *Kniažyce* benannten ruthenischen Ortschaften bloß auf Grund ihres Namens rumänischen Ursprungs sein läßt.

Diese Folgerung kann durch keine Argumentation gerechtfertigt werden. Sie hätte höchstens in dem Falle eine Grundlage, wenn das betreffende Wort auf jenem slawischen Sprachgebiete, wo der damit zusammenhängende Name vorkommt, ausgestorben wäre (wiewohl auch in diesem Falle angenommen werden könnte, daß der Name noch aus der Zeit des allmählichen Aussterbens her stammt), oder aber, wenn der Name in einer Lautform vorkäme, die mit der Lautgeschichte der betreffenden slawischen oder sonstigen Sprache im Widerspruche steht. Die fraglichen Namen jedoch gehören in keine dieser Kategorien, Das Wort \**kǫnežь* lebt nämlich bis auf den heutigen Tag in sämtlichen slawischen Sprachen [vgl. slowak. *kňaz* ‚Priester‘, doch ist auch die ursprüngliche Bedeutung ‚Fürst‘ in dem Worte *knieža* das ursprünglich eine Verkleinerungsform war, erhalten geblieben; vgl. tschech. *kněz* ‚Priester‘  $\sim$  *kníže* ‚Fürst‘, poln. *ksiądz* ‚Priester‘  $\sim$  *ksiązę* ‚Fürst‘, obersorb. *knjez* ‚Herr, Pfarrer‘, niedersorb. *kněz* ‚Herr‘, kleinruss. *knjaz* ‚Fürst, junger Ehemann‘  $\sim$  *knjaža* ‚junger Fürst‘ (Hrynčenko), großruss. *knjaz* ‚Fürst, Bräutigam‘  $\sim$  *knjaža* ‚minderjähriger Fürstenson‘ (Pawlowsky), serbo-kroat. *knêz* ‚Fürst‘, slowen. *knez* ‚Graf, Fürst‘ (vgl. Bern., EtWb. I, 663)].

Gegen unsere ON kann ebensowenig die obenerwähnte zweite Einwendung erhoben werden. Die fraglichen ungarischen ON sind — wie die ON slawischen Ursprungs des ungarischen Sprachgebietes überhaupt — regelmäßig südslawischen Charakters, weswegen auch dem urslawischen \**ę* in diesen ein *-e* entspricht (*kǫneža*, *kǫnežь* > *Kneža*, *Knez*), während bei den auf ruthenischem und slowakischem Gebiete vorkommenden ON aber sich ausnahmslos die regelmäßige Entwicklung \**ę* > *ja* findet.

Weil jedoch ohne ortsgeschichtliche Quellenauskünfte nicht entschieden werden kann, ob ein ON *Knez*, *Kňaza* usw. das slawische Wort *knez*  $\sim$  *knjaz* ‚Priester‘, ‚Fürst‘, oder aber das rumänische Wort *cnez*  $\sim$  *cneaz* ‚Hirtenrichter‘ zur Grundlage hat, so ist jeder von *knez* stammende ON in erster Reihe aus dem Slawischen zu erklären, falls in der Geschichte des betreffenden Ortes keine Hirtenbewohnerschaft rumänischen oder walachischen Charakters nachgewiesen werden kann. Auf slawischem

Gebiete finden sich nämlich überall aus dem Worte *кѡнеѣѣ* stammende Ortsnamen und zwar auch dort, wo von Rumänen niemals Spuren vorhanden waren. Indem wir hier sämtliche dem Verdachte rumänischen Ursprungs etwa ausgesetzten balkanischen, wie auch alle slowakischen, mährischen und kleinrussischen Ortsnamen außer acht lassen, wollen wir bloß von jenen einige Beispiele anführen, die mit den Rumänen in Verbindung zu bringen selbst Dr. nicht den Mut hätte: Böhmen: *Kněž, Kněževiska, Kněžice, Kněžičky, Kněžmost, Sedláček, Místopisný slovník* 420—1; Polen: *Kniaginice > Książinice, Książenice, Kozierowski*, WPSl. 157; *Księża, Książagóra*, id. IV, 430—1; *Księżę, Książałka, Książastruga*, usw., id. II, 369—70; Norddeutschland: *Cniasidambrowe* 1283 (in der Umgebung von Stettin, s. *Kozierowski*, Atlas I).

In einem einzigen Falle könnte man eventuell doch annehmen, daß der dem ON zugrundeliegende Name *Knez* vielleicht das rumänische Wort *cneaz* sein kann. Bei dem ON *Knyazsa* ∼ ∼ slovak. *Kňaza* (Kom. Árva) nämlich — den wir hier im Auge haben — würde diese Annahme sehr auf der Hand liegen, weil dieses *Knyazsa* in den Quellen unter den ältesten Siedlungen der Walachenhirten erwähnt wird (1474: *Knysy, Gagyi, Az árva-vármegyeyi oláh telepek kiváltságleveléi*. Tört. Tár. 1910, 189; *Kadlec, Valaši a valašské právo*. Praha, 1916. 495). Doch kann auch hier von der Möglichkeit nicht abgesehen werden, daß der Name von den Rumänen völlig unabhängig, schon vor dem Auftreten derselben in dieser Gegend entstanden ist und von dem slowakischen Worte *kňaz* ‚Priester‘ stammt. Leider haben wir für den Namen keine älteren Belege als aus dem XV. Jh., in dem der betreffende Ort bereits eine Niederlassung von Walachenhirten war.

Was die Form *Keneaza* anbelangt (1093: villa *Keneaza* W. VI, 70), von der Dr. der Meinung ist, daß sich darin der für das rumänische *cneaz* bezeichnende Diphthong *-ea* spiegelt (109, 161), und ihr folglich das rumänische *\*cneajă* zugrundeliegen muß (wohl gemerkt, würde es sich auch in diesem Falle um eine slawische Bildung handeln!), sind wir gezwungen, die Freude Dr.-s auch diesmal zu verderben. Dieser ‚Beleg‘ ist nämlich entweder einem Druckfehler, oder einer unrichtigen Lesung zu verdanken und hat mit *\*Cneajă, Kneža* nichts zu tun. In einer genaueren Ausgabe dieser übrigens gefälschten Urkunde (vgl. *Szentpétery*, Reg. I, 10—11) findet sich nämlich die Namensform *Keueaza* (PRT. X, 499) die sich auf die Gemeinde



*Kajászó-Szent-Iván* (Kom. Fejér) bezieht, und die von Dr. ebenfalls auf die ungerechtfertigteste Weise aus dem Rumänischen erklärt wird (vgl. unter *Kajászó*).

**Kesula.** PN, ein Beleg aus 1214: F. III, 1, 159. Wir haben es hier mit einem aus einer gefälschten Urkunde entnommenen (*Szentpétery*, Reg. I, 96) und aus einer unzuverlässigen, zu sprachwissenschaftlichen Zwecken völlig unbrauchbaren Ausgabe stammenden ‚hapax legomenon‘ zu tun, so daß die Erklärung Dr.-s (326): < rumän. *Căciulă(!)* vollkommen wertlos ist. Warum übrigen nicht vielmehr < slaw. *Košuľa* ‚Hemd‘?!

**Koja.** Als Name einer Gemeinde im Kom. Veszprém in einem Falle belegt, 1478: *Koya*, *Csánki*, III, 239. Nach *Csánki* bezieht sich dieser Name vielleicht auf die heutige Gemeinde *Gólya* und wäre somit ein Schreibfehler. Dr. aber kennt keine Schreibfehler, keine Irrtümer. Bilden doch gerade diese die Grundlage eines großen Teiles seiner Etymologien. So nimmt er auch diesen Beleg flugs für die Rumänen in Anspruch und führt ihn — obwohl er als Quelle auch die serbische Koseform *Kója* von *Konstantin* gelten läßt — auf einen vom Plural *coaie* des rumänischen *coiu* ‚Hode‘ gebildeten PN *Coia* zurück (144). Auf Grund des obengesagten ist diese ganze Etymologisierung lediglich als kindische Spielerei zu betrachten, wozu wir nur noch bemerken möchten, daß das serbische *Kója*, als ganz junge Koseform, keineswegs in Betracht kommen kann, weil *Koja* — sofern sich diese Form dennoch als authentisch erweisen sollte — bestenfalls von einem aus dem slawischen Stamme *koj-* stammenden PN abzuleiten wäre, vgl. die PN *Kojan*, *Kojen*, *Kojata*, *Kojiš*, usw. *Miklosich*, PON., 66. Betreffs des PN-s *Koj*, *Koja* vgl. den tschech. ON *Kojice*, *Sedláček*, *Místop. slovník*, 425; polnisch *Kojna*, *Kozierowski*, VI, 185 (< \**Koj-ina*). Diese Personennamengruppe ist auch in den altungarischen Denkmälern zu finden: vgl. *Koyan*, *Koicha*, *Koyon*, *Koyl*, *Kovács*, Index; *Koyzlo*, *Szentpétery*, Reg. I, 424 (< \**Koj-an*, \**Koj-ča*, kann auch eine ungarische Ableitung sein; \**Koj-on*, \**Koj-il*, *Koji-slav*).

Die Erklärung Dr.-s ist aber schon deshalb reiner Unsinn, weil doch das rumänische *Coia* selbst — sofern es im Rumänischen wirklich vorhanden sein sollte — nur die Übernahme dieses slawischen PN *Koj* sein könnte und mit dem Plural(!) von *coiu* ‚Hode‘ nichts zu schaffen hätte.

**Kóka.** Den ON *Kóka* (Kom. Pest; erster Beleg aus d. J. 1407: *Csánki*, I, 30) erklärt Dr. (79) aus dem rumänischen *coca* ‚Bébé‘, oder *cocă* ‚geformter Brotteig‘. Kindische Naivität. Das

lange ó kann, sofern es sich nicht um eine neuzeitliche Übernahme handelt, nur auf einen Diphthong zurückgehen. Vielleicht stammt unser ON von einem aus dem slawischen Worte *kavka* ‚Dohle‘ abzuleitenden PN her, der auch im Ungarischen vorkommt: 1234—1270: *Covka* libertinus W. II, 20. Als ON: 1254: Egidius filius Laurentii de *Kouka* F. VI, 2, 279 (identisch mit unserem ON?).

**Kokon.** PN aus dem Kom. Bars (1165: W. VI, 104; MonStrig. I, 118). Dr. (178) identifiziert ihn mit dem aus dem griechischen Worte *κοκκῶνα* ‚Knabe‘ stammenden rumänischen *cocon*. Der Wert solcher PN-deutungen ist gleich Null, denn erstens ist das Alter des Wortes im Rumänischen vollkommen unbestimmt, — kann es doch eine viel zu späte Entlehnung sein, um aus ihr irgendwelchen Namen des XII. Jh.-s hergeleitet werden zu dürfen — und zweitens ist der Name aus dem Slawischen viel besser zu erklären. Er ist nämlich nichts anderes, als das Wort *koka*, *koko* ‚Ei‘ (Bern., EtWb. I, 539), das in Personennamen häufig vorkommt: poln. 1408: Johanne *Kok*, Codex dipl. Poloniae Majoris V, 122 (T a s z y c k i), 1238: Sobeslao *Koko* Codex dipl. Pol. Minoris I, 263. Derivate: \**Kokania* (vgl. 1213: *Cokanino*, ON) K o z i e r o w s k i WPSl. 203; 1447: *Koczen* (< \*Kok-en) o. c. 262; 1404: *Kokal* o. c. 280; *Kokora*, *Kokorz* o. c. 287; russ. *Koklja*, *Kokovica*, *Kokovka*, *Kokora*, *Kokorb*, *Kokorika*, *Kokuška*, T u p i k o v, 188; *Kokovin*, *Kokorin*, usw. ib. 579.

**Kopács.** Name dreier Gemeinden in Transdanubien: 1. Kom. Fejér: 1436: *Kopach*, C s á n k i, III, 335; 2. Kom Baranya: 1264: *Kopach*, 1344: *Kupach*, C s á n k i, II, 498; 1270—90: *Kopach* ~ *Kupach* W. X, 435; 3. Kom. Vas: 1323: *Kopach* C s á n k i, II, 766. Nach Dr. (76) stammen diese ON aus dem rumänischen Wort albanischen Ursprungs *copaciu* (> heute auch *copac*) ‚Baum, der keine essbaren Früchte trägt‘. Freilich spukt hier wieder die bei Dr. gewohnte Unterstellungsmethode. In Wirklichkeit geht unser ON, wie der Name *Kopácsfalva* (= Dorf des Kopács), Kom. Máramaros (378, 393) unzweifelhaft bezeugt, auf einen PN zurück, wobei noch bemerkt werden muss, daß die Erklärung von *Kopács* aus dem rumänischen Worte *copaciu* ‚Baum‘ aus semantischen Gründen ebenfalls unwahrscheinlich ist. Da haben wir übrigens auch das slawische Appellativ *kopač* ‚Gräber‘, vinitor: kirchenslaw. *kopačb* ‚vinitor‘ Miklosich, Lex.; bulgar. *kopač* ‚Gräber‘ G e r o v; serb.-kroat. *kopač* ‚Gräber‘, früher auch ‚vinitor‘, Wb. d. Agramer Akad.; slowen. *kopač* ‚Gräber, Schürhaken‘ P l e t e r š n i k; russ. *kopač* ‚Gräber‘ P a w l o w s k y; kleinruss. *kopač* 1. Gräber, 2. Stück Holz zum Graben, H r y n ě n k o, Ž e



l e c h o w s k i; tschech. *kopač* ‚Gräber‘ G e b a u e r, Slovník II, 97; poln. *kopacz* ‚Gräber‘ usw., die alle mit dem nomen agentis-Suffix *-čb* gebildete Derivate aus dem Zeitworte *kopati* ‚graben‘ sind. Es liegt gar nichts Auffälliges darin, daß das Wort im Slawischen auch als PN sehr verbreitet ist. In der großen polnischen Namensammlung von T a s z y c k i sind bisher ungefähr dreißig Personen mit dem Namen *Kopacz* in Polen verzeichnet, vgl. auch K o z i e r o w s k i, WPSl. 278: *Copacz*; im Russischen: *Kopač* T u p i k o v, 194, *Kopačevič* ib. 586; im Ruthenischen: Marczin *Kopacz* Žerela Ukrajiny, II, 118. Auch die Zahl der daraus stammenden ON ist ansehnlich genug: poln.: *Kopacz* (< *Kopačb-jb?*), *Kopacze* (< *Kopačb + je*), *Kopaczów* Słownik Geogr., *Kopaczewo* K o z i e r o w s k i, I, 326, *Kopacz*, id. IV, 382; tschech.: *Kopačov* K o t y š k a, Místop. Slovník; serbo-kroat.: *Kopači*, *Kopačevo*, *Kopačindol* N i k e t i ć, Rečnik, 342 usw.

Aus diesem slawischen PN *Kopačb* stammt übrigens auch ein Teil der von Dr. angeführten rumänischen ON (76). Zumindest gehören die ON *Copaceni*, *Copacești* zweifellos hierher (vgl. I l i e v, Romȃnska toponimija ot slavjano-bŭlgarski proizchod. Sbornik na Bŭlgarskata Akademija na Naukite. Kn. XVII—1925, 23).

Was die obenerwähnten ON *Kopács* anbelangt, ist auch deren ungarische Abstammung nicht ausgeschlossen. Es ließe sich nämlich annehmen, daß diese ein mit dem Suffix *-cs* gebildetes Derivat aus dem Grundworte \**kop* ~ \**kup* sind, welch letzteres auch dem Zeitworte: *kovál* ~ *kopál* ~ *kopácsol* zugrunde liegt (vgl. *kopács* ‚grüne Nußschale‘). Vgl. noch zu diesem Grundwort esthnisch *kęba* ‚Fichtenbaumrinde‘, mordwin. *kuva* ‚Schale, Rinde‘, syrjän., wotjak. *ku* ‚Leder‘, tscherem. *kašašt* ‚id.‘ (B u d e n z, Magyar-ugor szótár 36; S z i n n y e i, NyH<sup>o</sup>. 146). Durch bloßes Nachgrübeln ist diese Frage freilich nicht endgiltig zu entscheiden. Unzweifelhaft ist nur so viel, daß das von Dr. erwähnte Wort nicht in Betracht kommen kann.

D r ä g a n u stellt auch die von uns oben angeführten ungarischen Wörter *kopács*, *kopácsol* ihrem Ursprunge nach mit dem rumänischen *copaciu* gleich. Nach den obigen Daten scheint es überflüssig zu sein, eine solche Naivität des näheren zu widerlegen. Es sei bloß noch bemerkt, daß *kopácsol* dem Zeitworte *kopál*, *kovál* gegenüber eine durch das Suffix *-cs* gebildete Iterativform darstellt, genau so, wie beispielsweise *buk-ik* ~ *buk-d-ácsol*, *szök-ik* ~ *szök-d-écsel*, *ugr-ik* ~ *ugr-ácsol*, *köh-ög* ~ *köh-écsel* usw. (S z i n n y e i, NyH<sup>o</sup> 64). Eine ähnliche Bildung ist

auch *kopog*  $\sim$  *kop-ácsol* ‚klopfen‘, aus dem hinwieder der volkstümliche Name des Spechtes: *fa-kopács*  $\sim$  *fakopáncs* = ‚Baumklopfer‘ entstanden ist. Dr. erklärt auch diese letztere aus dem erwähnten *copaciu* und schreibt Ungereimtheiten dieser Art ohne Wimperzucken nieder. Dabei vergisst er ganz sich wenigstens die Frage zu stellen, in welcher wunderbarer Weise denn die Ungarn dem Specht den sonderbar anmutenden Namen ‚Baum-Baum‘ (= *fa* ‚Baum‘ + *copaciu* ‚Baum‘) hätten beilegen können.

**Kopilec.** Flurname zu Valaská Bela (Kom. Nyitra), der nach Dr. ‚zweifellos rumänischen Ursprungs‘ ist. Weil nun aber einerseits das Wort *copil* im Rumänischen griechischen Ursprungs ist, andererseits aber in einigen slawischen Sprachen als Appellativ (serb.-kirchensl. *kopilb* Miklosich Lex.; serbo-kroat. *kopil* ‚Bastard‘, bulgar. *kópele* ‚id.‘), in anderen hinwieder als PN vorkommt (russ.: 1510: *Kopyl* aus Pskov, Polnoe sobranie russk. lětopisej IV, 283, 284; 1515: *Kopyl -Spjačij* ib. VI, 257, VIII, 259; *Kopyl*, viele Belege aus d. XVI. Jahrh., darunter auch aus Moskau Tupikov, 195; *Kopylenko*, *Kopylov*, FN, ib. 586; poln.: 1497: nob. Petri *Kopel*, Taszyckis Sammlung), ist es offensichtlich, daß die Beweisführung Dr.-s, die sich auf den mit slawischem Suffix weitergebildeten *kopilec* stützen möchte, völlig illusorisch ist. Bemerkte sei nur noch, daß der Name allzuspät auftritt, und so die Existenz der Rumänen im IX—XIV. Jh. auch dann nicht beweisen würde, wenn er tatsächlich rumänischen Ursprungs wäre.

**Korna, Kornisfalva, Kárna.** Name zahlreicher Ortschaften in Ungarn. 1. *Korna*  $\sim$  slowak. *Krňa* Lipszky, Rep.; *Krná* Niederle, Mapa 163, Kom. Nógrád (Dr. 211); 2. *Korna*, Kom. Gömör Csánki, I, 239, heute nicht mehr vorhanden (Dr. 336); 3. *Karna*  $\sim$  slowak. *Karna*, Kom. Zemplén, Czambel, Slovenská reč I, 530 (Dr. 327); 4. *Kornisháza*, Kom. Borsod, Csánki, I, 174, heute nicht mehr vorhanden (Dr. 332); 5. *Kornišewc*, Kom. Szerém, Csánki, II, 326  $\sim$  heute *Krnješevci* Niketič, Rečnik 362 — nach Dr. (97) *Krnište* (aus welcher Quelle?).

Alle diese — auch die außerhalb des von uns untersuchten Gebietes fallende — Namen stellt Dr. als unzweifelhaft rumänische ON hin und zwar sowohl im Texte seines Buches, wie auch auf der beigefügten Karte. Höchstens macht er bei einem oder dem anderen die Bemerkung, daß außer dem rumänischen Worte *corn* ‚Kornelkirschenbaum‘ auch von dem slawischen Worte *krnž* ‚verstümmelt‘ ausgegangen werden könnte (97, 211, 336).



Die Ableitung obiger ON aus rumän. *corn* hätte nur dann einige Wahrscheinlichkeit, wenn ihr die slawischen Sprachformen nicht vollständig widersprechen würden. Bei allen Ortsnamen nämlich, deren slowakischer oder serbo-kroatischer Name uns bekannt ist, erweist sich eine solche Erklärung offenbar als unmöglich, weil ja die Herleitung von slowak. *Krňa*, *Karna* und von serbo-kroat. *Krnješevci* aus *corn* unverständlich ist. Aus dem slawischen *krnъ* aber sind die ungarischen und die slawischen Formen vollständig erklärbar.

1. Der ON *Korna*  $\sim$  slowak. *Krňa* ist nämlich ein Derivat des PN *Krn*, *Krna* mit dem Suffix *-ja*; das ungarische *Korna* scheint eine selbständige Benennung zu sein; 2. der ON *Karna*  $\sim$  slowak. *Karna*, Kom. Zemplén, ist eine regelmäßige ostslowakische Entwicklung aus *Krna*; 3. *Kornisevc*  $\sim$  serb. *Krnješevci* < slaw. *Krn-es-ev-bci*.

Das Wort kommt als PN in allen slawischen Sprachen sehr häufig vor: poln.: *Karnisz Kozirowski*, WPSl., 255 (das *r* hat sich im Polnischen regelmäßig zu *-ar* entwickelt, gleichwie im Ostslowakischen, wogegen diesen im Russischen und im Kleinrussischen ein *-or* entspricht), *Karniesz* ib. 259, *Karno* ib. 293; russ. *Kornač*, *Kornouch*, *Kornyj Tupikov*, 197, *Kornaev*, *Kornačenja*, *Kornevič*, *Kornev*, *Kornuškin*, *Kornyšev* ib. 589; kleinruss.: Wass *Corniss Žerela Ukrajiny* I, 86; Martin *Kornik* ib. II, 201.

Die Zahl der aus PN hervorgegangenen ON ist so groß, daß sich ihre lückenlose Aufzählung hier nicht verlohnt. Einige Beispiele mögen diesmal genügen: Polen: *Karniowice*, *Karniszewice*, *Karniszewo*, *Karniszki*, *Karniszyn*, *Karnków*, *Karnkowo*, *Karnowice*, *Karnówko*, *Karnowo*, *Karna*, *Karne*, *Karnaty* (vgl. *Kornyát*, Kom. Krassó, Dr. 264!), *Karnice*, *Karniewo*, *Karnilewo*, *Karniów* usw. Słownik Geogr. III, 846—9. | Böhmen: *Krňany*, *Krňejovice*, *Krňevice*, *Krnsko Sedláček*, Místopisný Slovník | Mähren: *Krnov*, *Krnčice Černý* — *Váša*, 268, 88. | Jugoslawien: *Krnete*, *Krnić*, *Krnica*, *Krnule*, *Krnci*, *Krnjaja*, *Krnjača*, *Krnjevo*, *Krnjino*, *Krnjinca*, *Krnjice* usw. *Niketić*, *Rečnik* | Bulgarien: *Kornica*, *K̄rnul*, *K̄rnol* *Spisъk na naselenitě města v carstvo Bъlgarija*. 1935. 22.

Auch auf rumänischem Sprachgebiet gibt es aus dem slawischen *krnъ* stammende Ortsnamen — in der Form *cârн* auch als Gemeinwort bekannt — *Cârнul*, *Cârна*, *Cârнеști*, *Cârniceni* *Iliev*, *Romъnska toponimija* 20. *Sbornik na Bъlgarskata Akad.* XVII (1925).

Der Name des Ortes *Kornuffalva* im Kom. Gömör hängt ebenfalls mit diesem Worte zusammen, nicht aber, wie Dr. meint, mit rumän. *cornut* < lat. *cornutus* ‚gehörnt‘ (336). Über das Suffix *-ut, -uta* vgl. Miklosich PON., 11: serb. *Bog-ut, Drag-ut, Mil-ut*, tschech. *Boh-ut, Boh-uta*, usw.; Kozierowski, WPSl., 274: *Bal-ut, Bliz-uta, Bog-uta, Bos-uta, Bor-ut* ~ *Bor-uta, Ciech-uta, Mak-ut, Nieg-uta, Woj-uta* usw.

**Koszorin.** ON im Kom. Bars (Lipszky, Rep.), slowakisch *Kosorin* Niederle, Mapa. Nach Dr. (179) stammt er aus dem arumunischen(!) Worte *cusurin* ‚Vetter, Base‘ und soll zu den sicheren rumänischen Etymologien gehören, wiewohl Dr. auch einen slawischen Ursprung (< *kosorǫ* ‚Sichel‘) zugibt.

Der Name ist in einer unserem *Koszorin* vollkommen entsprechenden Form auch in Böhmen (*Kosořin*, Sedláček, *Místopisný slovník*) und in Großpolen (*Kosorzyn*, Kozierowski, IV, 395) zu finden. Im Tschechischen und Polnischen kann aber der Wandel *u > o*, der im Ungarischen ganz gewöhnlich ist, doch nicht vorausgesetzt werden und für die slaw. Namen darf ebensowenig ein rumänischer Ursprung angenommen werden, wie für den ungarischen ON.

Die Namen gehen auf einen PN \**Kosora* zurück, der gleichzeitig mit *Kosor* (vgl. tschech. ON *Kosoř* und *Kosořice*!) aus dem Worte *kosorǫ* ‚Sichel‘ entstanden sein mag (Bern., EtWb. I, 581), doch können diese auch selbständige Weiterbildungen des Wortes *kosǫ* ‚schräg, schief, schielend‘ (Bern., EtWb. I, 585) mit dem Kosesuffix *-or* sein: *Vit-or, Vlad-or, Grub-or, Lub-or, Sob-or*, Miklosich, PON., 7.; Černý—Váša, 4.

**Krecz, Crez.** PN, der an folgenden zwei Belegstellen vorkommt: 1. 1256: *Krecz* ~ *Krez* (Dr.-s Beleg *Kretz* auf S. 101 ist irrtümlich!) F. IV, 2, 411—2; VII, 3, 49—54. Syrmien. Die richtige Form des PN ist *Kres* ~ *Krez* *Smičiklas*, Cod. dipl. regni Croatiae V, 309, 311, vgl. Szentpétery Reg. I, 1410; 2. 1135 (aus 1262 und 1566 abgeschrieben Kopien der betreffenden Urkunde): *Crez* F. II, 84, Kom. Gömör. Dr. erklärt beide (101 u. 180) aus dem rumänischen Worte *creț* ‚kraus‘, doch sind sie nichts anderes als Kurzformen des slawischen *Krěsimir* (vgl. darüber Miklosich, PON., 68—9). Die Form *Krěs* kommt im Tschechischen (*Cressone* Gebauer, *Slovník* II, 140), im Polnischen (*Crzesus* Miklosich, PON., 68) und auch im Russischen vor (*Kres*, Tupikov, 207), wir haben es also offenbar mit einem slawischen Namen zu tun der mit den Rumänen nichts



gemeinsam hat. Das *s* des Beleges *Kres* kann übrigens unter keinen Umständen als *c* gelesen werden.

**Krysan, Crisan.** Dr. (181, 192) lässt diesen im Kom. Gömör (1135/1262/1566: *Krysan* F. II, 105) und in Mähren (1052: *Crisan*, *Boczek*, Cod. dipl. et epistolaris Moraviae I, 125) vorkommenden PN aus dem rumänischen *Crișan* ‚Bewohner der Körös-Gegend‘ stammen. Diese Behauptung ist aber schon aus chronologischen Gründen sehr gewagt, da im XI—XII. Jh. am Ufer der Körös noch keine Spuren von Rumänen nachzuweisen sind und so auch der Name *Crișan* noch gar nicht vorhanden sein konnte.

Unser Name ist mit dem bei den katholischen Slawen außerordentlich verbreiteten *Križan* identisch, das ein mit dem Suffix *-an* gebildetes Derivat des Wortes *križb* ‚Kreuz‘ (vgl. Miklosich, PON. 8), oder vielleicht die Koseform des in der abendländischen Kirche gleichfalls verbreiteten PN *Chrysostomus* ist (vgl. *Dom-an*, *Gal-an*, *Jur-an*, *Kub-an*, *Luk-an* usw. *Kozirowski*, WPSl., 261, nach ihm ist *Krzyżan* = *Chrysostom!*).

Dieser Name ist einer der am häufigsten vorkommenden westslawischen PN, so daß wir uns mit folgenden — bei Miklosich, PON. 8 u. 68 verzeichneten — Belegen begnügen können: tschech. *Křižan*, früher *Crisan* geschrieben; poln. *Krzyżan*, früher *Crisan* geschrieben, kroat. *Križanović* usw. Das *s* in der älteren ungarischen und tschechischen Schriftform zur Bezeichnung des *ž* Lautes ist vollkommen regelmäßig (im Ungarischen wurde *zs* = *ž* allgemein durch *s* bezeichnet, vgl. *Kniezsa*, MNy. XXIV, 324), auch im Tschechischen war zu Beginn des Schrifttums der *ž* Laut durch *s* wiedergegeben (*Gebauer*, *Průspěvky k historii českého pravopisu*. Praha, 1871. 26, 96).

Aus dem PN *Križan* haben sich bei den katholischen Slawen zahlreiche ON gebildet: poln.: *Krzyżania*, *Krzyżan*, *Krzyżanka*, *Krzyżanki*, *Krzyżanowice* usw., *Słownik Geogr.*; tschech. *Křižanov*, *Křižany*, *Křiženec* *Sedláček*, *Místopisný Slovník* 470; mähr.: *Křižankov*, *Křižanov*, *Křižanovice* *Černý—Váša* 87; kroat.: *Križanec*, *Križanki*, *Križance* *Niketić*, *Rečnik* 359.

**Krucsó** ∼ slowak. **Kručov**. Ortschaft im Kom. Zemplén (1390: *Crucho* *Csánki* I, 354), deren Name nach Dr. (327) ‚probabil‘ auf einen aus dem rumänischen Worte *cruce* ‚Kreuz‘ stammenden PN(?) zurückgeht (> slaw. \**Kruč-ov*), dennoch aber sowohl im Text, als auch auf der Karte als sicherer rumänischer Name betrachtet wird. Einen ON *Krucsó* ∼ slowak. *Kručov* gibt

es auch im Kom. Sáros (1414, 1415, 1416: *Cruchan*, 1427: *Crucho*, 1435: *Chrucza*, 1438: *Kruchow Csánki*, I, 301; die Endungen der ON *Cruchan* = *Kručan* = slowak. \**Kručany*, *Chrucza* = *Kruča* und *Kručov* sind Suffixe identischer Funktion, die häufig abwechselnd vorkommen).

Es ist durchaus überflüssig, ja unzulässig an das rumän. *cruce* zu denken, da dieses als PN im Rumänischen nicht einmal vorkommt, wogegen die Erklärung dieser ON aus dem Slawischen sich vollständig rechtfertigen läßt. Die ON *Kručov* stammen nämlich vom PN *Kruk*, *Kruč* (< *Kruk-jb*, vgl. Miklosich, PON., 5), der mit dem Appellativ *krukъ* ‚Rabe‘ zusammenhängt, ebenso wie die folgenden ON: tschech. *Kroučová Sedláček*, *Místopisný Slovník* 472; poln. *Kruczew*, *Kruczyce*, *Kruczyn Kozierowski*, II, 357, *Kruczyce* id. III, 646, VI, 208; *Krucz*, *Krucza*, *Krucze* (aus Appellativen!!), *Kruczewo* *Słownik Geogr.*; serb. *Kručevići Niketić*, *Rečnik*.

**Krudin.** Eine unter diesem Namen heute unbekanntes Ortschaft im Kom. Zemplén (1363: *Crudin*, 1414: *Crodeyn*, 1474: *Cruden Csánki*, I, 354). Der Name ist nach Dr. (328) ‚probabil‘ ein Derivat des rumänischen *crud* ‚roh, unreif‘. Dr. weiß aber nicht, daß ähnliche ON auch auf solchen Gebieten zu finden sind, wo selbst Dr. sich nicht getrauen würde, Rumänen zu suchen. So z. B. in Großpolen: *Krudów* (1252: *Crudov*) *Kozierowski*, IV, 420; *Krudnik*, Bachname, *Ders.* VI, 208; am Küstengebiet des baltischen Meeres *Krudowo* ~ deutsch *Krudowo* *Lorentz*, *Polskie i kaszubskie nazwy miejscowości na Pomorzu kaszubskiem*. *Poznań*, 1923. 51; *Krudunki*, *Krudonki* *Słownik Geogr.*

Die ON *Krudunki*, *Krudonki* stammen von dem westpolnischen Worte *krudować* ‚roden‘ her (vgl. *krudunek* ‚Rodung‘, *Warschauer Wb.* II, 575) während die übrigen vielleicht auf einen deutschen PN (vgl. niederdeutsch *krūd* ‚Kraut‘?) zurückgehen.

Der Zusammenhang unseres ON-s mit den bisher angeführten, und überhaupt mit Wörtern, die einen *k*-Anlaut haben, ist indessen recht problematisch, weil die Belege sich auf die Heide *Groszin* ~ ruthen. *Grodzyn* (*Lipszky*, *Rep.*) zu beziehen scheinen (so auch *Csánki*, I, 354). In dem letzteren Falle aber haben wir das Wort aus dem polnischen *gród* ‚Burg‘ zu erklären: *Grodin* > *Grodzin*, vgl. poln. ON *Grodzin* *Kozierowski* VI, 134. Das *k* der alten Denkmäler an Stelle des *g* wäre dann als Ersatz des im Slowakischen und Ruthenischen noch unbekanntes *g*-Lautes zu betrachten.



**Kuine.** PN in Pannonien (1211: W. I, 181). Dr. (52) liest ihn *câine* = *câne* (< lat. *canis* ‚Hund‘). Leider erweist sich auch diese schöne Etymologie als verfehlt. Der Name kommt nämlich nur im 1211-er Schenkungsbrief der Tihanyer Abtei vor, in dessen Originalkonzept er in der Form *Kineh* zu finden ist (PRT. X, 513, Note 38), die Form *Kuine* in dem beglaubigten Exemplar ist somit ein Abschreibefehler, auf jeden Fall aber ist sie *Kine* zu lesen. Dieses *Kine* aber gehört in die Gruppe der ungarischen PN *Kene* ~ *Keneh* ~ *Kynus* (Kovács, Index) und stammt wahrscheinlich von dem Worte *kín* ~ *kén* ‚Qual‘ her. Zur Schreibung *ku* für *k* vgl. die PN *Quina*: 1211: W. I, 122, *Quinus*: ib. 124; *Quene* ib. 124; *Quelemen* ib. 119. Mit Rumänen hat der Name jedenfalls gar nichts zu schaffen.

**Kupisza.** PN aus Syrmien, 1256: F. IV, 2, 411, 522. Richtig: 1264: *Cupissa* Szentpétery, Reg. I, 1410 und *Smičiklas*, Cod. dipl. r. Croatiae V, 309—11. Nach Dr. (101) = rumän. *Cupşa*, dieses aber ist in Wirklichkeit ein gewöhnlicher slawischer PN: *Kup-iš(a)*, der ein durch das Suffix *-iša* gebildetes Derivat aus dem Stamme *kup-* ist (vgl. *Kup-isz* Kozierowski WPSL., 255, *Kup-nia* ib. 263, *Kup-ina* ib. 265). Vgl. dazu noch *Bor-iš*, *Bran-iš*, *Rad-iš*, *Chval-iš* ~ *Bart-iša*, *Ljub-iša*, *Rad-iša* usw., Miklosich, PON., 18). Es ist zu bemerken, daß auch der von Dr. als Quelle betrachtete PN *Cupşa* in Bausch und Bogen slawischen Ursprungs ist. Das Suffix *-şa* betreffend hat Drăganu selbst nachgewiesen, daß es entweder aus dem Ungarischen oder aus dem Slawischen stammt (Biblioteca Dacoromaniei No. 7. Cluj 1933). Vgl. noch Pascu, Sufixele româneşti. Bucureşti 1926, 278.

**Curt.** PN aus der Plattenseeegend: 1211: W. I, 123. Dr. zählt ihn zu den sicheren rumänischen PN, obwohl er im übrigen, dessen Abstammung von dem rumänischen Worte *\*curt* = *scurt* ‚kurz‘ < lat. *curtus* bloß für ‚möglich‘ hält. Als sonstige Erklärungsmöglichkeiten erwähnt er noch das ungarische *kurta* (das nach Dr. gleichfalls rumänischen Ursprungs ist, während es jedoch unmittelbar dem Lateinischen entstammt; die Form *curt* kommt im Rumänischen übrigens gar nicht vor!) und den deutschen PN *Kurt*. Zur Ergänzung bieten sich noch: 1. das türkische *kurt* ‚Wurm, Wolf‘ Radloff, II, kuman. ‚vermis‘ Codex Cumanicus, 266; 2. das slawische *Krt* (< *krъtъ*) ‚Maulwurf‘, und noch einige andere Einsibler ähnlichen Schlags. Außerdem ist nicht einmal die Lesung des Namens sicher, da dieser im Originalkonzept der Urkunde in der Form *Churt* geschrieben wird (PRT. X, 515, Note 42), das *ch* aber im Altungarischen allgemein die Laute

č und c bezeichnet und nur sehr selten *ch* oder *k* gelesen werden kann (K n i e z s a, MNy. XXIV, 263, XXV, 32, 29, Š m i l a u e r, Vodopis starého Slovenska. Bratislava 1932, 530—1).

**Kurtány.** Diesen ON aus dem Komitate Nógrád (1246: *Curtan* F. IV, 1, 407, C s á n k i, I, 102) lässt Dr. (210) vom rumänischen Worte *curtean* ‚Höfling‘ herkommen, ja er betrachtet ihn sogar als einen wichtigen Beweis dafür, daß auf diesem Gebiete eine ‚militärisch organisierte‘ rumänische Bevölkerung lebte. (Von den übrigen Beweisen dieser ‚militärisch organisierten‘ rumänischen Bevölkerung ist an den entsprechenden Stellen [unter *Kenéz*, *Kanizsa*, *Kenese*, s. oben; *Ardó* und *Árma* im II. Kapitel dieser Arbeit, dann zusammenfassend im IV. Kapitel] die Rede). Dr. kann jedoch diese kühne Behauptung durch kein einziges historisches Argument begründen. Das rumänische Wort *curtean* ‚Höfling‘ kann nämlich erst nach der Entstehung der rumänischen Fürstenthümer, d. h. frühestens um die Mitte des XIV. Jh.-s entstanden sein. Falls aber Dr. vielleicht an die rumänischen Höflinge des Königs von Ungarn denken würde, müsste er diese Vermutung ebenfalls durch nähere Beweise rechtfertigen. Die Deutung Dr.-s würde eventuell an Wahrscheinlichkeit gewinnen, wenn er nachweisen könnte, daß den mittelalterlichen ungarischen Denkmälern auch das Wort *kurtány* in der Bedeutung ‚Höfling, miles curiae‘ bekannt ist. Davon ist aber keine Spur zu finden. Wohl gab es im älteren Ungarisch ein Wort *kurtány*, doch kommt dieses ausschließlich in Siebenbürgen und erst zu Ende des XVI. und um die Mitte des XVII. Jh.-s vor. Es bezog sich auf eine besondere Art der Kriegsscharen des moldauischen Wojwoden. Auf Grund der Bedeutung und des Verbreitungsgebietes unseres Wortes kann zweifellos festgestellt werden, daß wir es mit einer gelegentlichen Entlehnung zu tun haben, und daß *kurtány* daher in die Kategorie der sog. Fremdwörter, niemals aber zum allgemeinen Wortschatz der ungarischen Sprache, gehört hat. (Außer dem bei *Alexics* MNy. XII, 212 und nach diesem bei Dr. 211 angeführten einzigen Beleg findet sich das Wort noch in Franz Nagy Szabós *Memoriale*, wo es das Heer des Wojwoden Mihaiu bezeichnet: *kurtán*, *kurtánok*, *kurtánsereg*. Mikó Imre, Erdélyi Történelmi adatok. I, Kolozsvár, 1855. 62—5, 70). Aus einem derart seltenen Fremdworte kann ein im Kom. Nógrád schon in der ersten Hälfte des XIII. Jh.-s auftauchender ON doch nicht erklärt werden.

Den Ursprung des ON-s *Kurtány* können wir zwar nicht zweifellos klären, soviel ist aber gewiss, daß er aus historischen Gründen mit dem rumänischen *curtean* nicht zusammenhängen kann.



Man kann jedoch an zwei solche Deutungsmöglichkeiten denken, deren jede zumindest soviel wert ist, wie die Erklärung Dr.-s. Wir haben indess nicht die Absicht, die Frage mit diesen Vorschlägen endgültig zu entscheiden.

Man könnte zunächst daran denken, daß unser ON mit dem slowakischen PN \**Krt* (= *kr̥t̥* ‚Maulwurf‘, Bern., EtWb. I, 631) + *-an* (vgl. über dieses Suffix Miklosich, PON., 8) identisch ist.

Der PN \**Krtan* hätte sich im Ungarischen regelmäßig zu *Kurtan*  $\sim$  *Kurtány* entwickelt, wie z. B. *chrvat̥* > altung. *hurvát* > heute *horvát* usw. Diese Erklärung würde die bei Križko aufgezeichnete slowak. Form *Krtany* des ON-s *Kurtány* unterstützen (Slovenské Pohľady XII—1892, 425), vorausgesetzt, daß diese eine authentische volkstümliche Form, nicht aber etwa das Ergebnis irgendeiner gelehrten Etymologisierung ist. Das auf ungarischem Sprachgebiet liegende Gehöft wird nämlich von Amtswegen slowak. *Kurtány* genannt (Smilauer, Vodopis starého Slovenska \*512), was indessen offenbar eine in neuester Zeit aus dem ungarischen ON gewonnene Benennung ist.

Das Wort *kr̥t̥* kommt in PN selten vor (vgl. poln. *Kretek* Kozierowski, VI, 204), es muss aber, laut Zeugnis der daraus gebildeten ON, früher zweifellos häufiger gewesen sein. Auf den PN *Kr̥t̥* gehen nämlich folgende ON zurück: poln. *Kretków* Kozierowski, IV, 411; *Kretowe* ib.; *Kretkovo* id. VI, 204; tschech. *Krteň*, *Krtinov* und vielleicht auch *Krty* (letzteres kann auch ein Appellativum sein!) Sedláček, Místopisný Slovník 473; serbo-kroat. *Krtinje*, *Krtova* und vielleicht *Krče*, das auch von einem Appellativum stammen kann (< *kr̥t̥-je*) Niketič, Rečnik.

Der Name *Kurtány* kann eventuell auch aus dem Appellativum *kr̥t̥* entstanden und mit Hilfe des in *Javoranj*  $\sim$  *Krupanj* vorhandenen Suffixes *-anb* gebildet sein (vgl. Miklosich, PON., 211).

Als zweite Deutungsmöglichkeit bietet sich die aus dem türkischen Worte *kurt* ‚Wurm‘ abgeleitete Form \**kurtan*. Das türkische Suffix *-an* ist deminutiven Charakters und in jeder Türk Sprache vorhanden, z. B. *ul-an* ‚Knabe‘ < \**oγul-an*, vgl. alttürk. *oγlan* und *oγul*; *toz* ‚Staub‘  $\sim$  *tozan*  $\sim$  kasan. *tuzan* ‚Staub‘ usw. Das mit *-an* im Ablautverhältnis stehende Suffix *-un* (z. B. *qul*  $\sim$  *qulun* ‚Füllen‘), ist im Zusammenhang mit unseren Worte im dschagatajischen *qurtun* ‚Wurm‘ nachweisbar (Bang, Keleti Szemle XVII—1916/17, 128, 131, Ders. Ung. Jahrb. VII, 39;

Z a j a c z k o w s k i, Sufiksy imienne i czasownikowe w języku zachodnio-karaimskim. Kraków, 1932. 18—20). Ein türkisches Wort \**qurtan* ist also nach alledem leicht vorauszusetzen. Übrigens sind PN ähnlicher Bedeutung sowohl im Türkischen, wie auch im Ungarischen sehr häufig als Warnnamen (vgl. P a i s, MNy. XVIII, 95—96).

Für den Ursprung des ON von einem PN spricht auch der Umstand, daß der Name in einem PN tatsächlich vorkommt. In der Stadt Körmend (Kom. Vas, Transdanubien) wird 1358 die adelige Witwe eines gewissen *Curtyan* erwähnt. Der Name kommt einmal in der Form *Chortyan*, zwölfmal aber in der Form *Curtyan* vor (AnjOkmt. VII, 197—8); vielleicht darf man ihn *Kurtyán* lesen. Etymologisch hängt er also offenbar mit dem Nógráder ON zusammen. Zur Lautentwicklung *-rt-* > *-rty-* vgl. bulgar.-türk. *žarta* > ungar. *gyertya*, latein. *charta* > ungar. *hártya*, *kártya* usw.

Es sei noch bemerkt, daß in Sibirien (Gouvernement Tobolsk), ein See namens *Kurtan* (Enciklopedičeskij Slovar'. XVII. StPtbg. 1896, 108) existiert. Ob er mit unserem Namen zusammenhängt, konnten wir nicht entscheiden.

Auch in Litauen gibt es einen ON *Kortany* (Słownik Geogr. XV).

**Lat.** Ein des öfteren vorkommender PN (vgl. 1208: F. III, 1. 67; 1218: W. VI, 393; 1237: F. IV, 1, 72. Dr. 182; außerdem vgl. noch 1320: *Latka* dictum Myko, MonStrig. II, 779; 1322: *Petri filii Latus* MonStrig. III, 18). Dr. (182) behauptet, daß dieser ON von dem rumänischen Worte *lat* ‚breit‘ (latein. *latus*) her stammt, möglicherweise aber — sagt er in der Anmerkung — auch dem slawischen *Vlad* entsprechen könnte. Beide Vermutungen sind falsch. Bei der Erklärung ähnlicher Einsilbler läßt es sich an gar manches denken: 1. slaw. *laty* (≈ gen. *latŏve*) ‚Art Gefäß‘ B e r n., EtWb. I, 694; vgl. russ. *latka* ‚tönerne Bratpfanne‘, tschech. *látka* ‚Topf‘ a. a. O., G e b a u e r, Slovník II, 209. Betreffs des slaw. *laty* > ung. \**Lát* vgl. *retŏky* > ung. *retek*. 2. Slaw. *vlatŏ*, vgl. slowen. *vlat* ≈ *lat*, kroat. *vlat* ≈ *lat*, tschech. *la'*, *lata*, *latka* ‚Ähre‘ usw. M i k l. EtWb. 394. Die Entwicklung *vl-* > *l-* konnte auch im Ungarischen vor sich gehen, s. slaw. *Vladislav* > ung. *László*. 3. deutsch *Lath*, PN, F ö r s t m a n n, I, 1013. Man könnte wohl noch einige Sprachen aufzählen, die entsprechende Etyma zu liefern geeignet wären. Mit welchem Rechte darf unser PN ausgerechnet aus dem Rumänischen erklärt werden?!

**Magulya.** FN aus Neu-Sandec (1491. I v á n y i, Bártfa város levéltára. I, 440). Dr. (357) hält diesen Namen für rumänisch,



jedoch ohne dessen rumänische Quelle näher zu bestimmen. Natürlich ist auch dieser ein ebenso pseudorumänischer Name, wie alle übrigen. In Wirklichkeit ist *Magulya* ein mit Hilfe des Suffixes *-ula* gebildetes Derivat aus dem Namen *Mag-dalena*. Betreffs des Stammes *Mag* vgl. poln. *Mag-en* Kozierowski WPSl., 263; *Mag-inka* ib. 265; *Mag-onia* ib. 266; *Mag-acz* ib. 278; kleinruss.: *Mag-acz* Žerela Ukrajiny II, 2.; *Mag-ucz* ib. II, 1.; *Magda* ib. I, 66. Von dem Suffix *-ula* wird im III. Kapitel dieser Arbeit ausführlicher die Rede sein, hier nur soviel, daß es im Slawischen ein ursprüngliches Suffix ist, das mit dem rumänischen *-ul* nichts gemein hat (vgl. Belić, AfSlPh. XXIII, 192; Weigand, Balkan-Archiv II, 148—151). *Magula* kommt als FN auch im Kom. Gömör vor: 1588: *Magula* und 1715: *Magulács*.

**Máma.** Die in verschiedenen Gegenden des Landes vorkommenden Orts- und Flurnamen dieser Lautform (erster Beleg für den ON *Máma* im Kom. Veszprém aus 1001: *Μάμα*) läßt Dr. (144—5) aus dem Worte *mama* ‚Mutter‘ stammen, indem er dieses Wort — obwohl es in fast allen Sprachen der Welt als Lallwort vorkommt — unmittelbar mit dem rumänischen *mamă* identifiziert. Der ganze Einfall ist so lächerlich naiv, daß es einem schwerfällt, sich damit zu befassen. Um aber nicht den Schein zu erwecken, als ob wir keine andere Erklärung für unseren Namen finden könnten, glauben wir einige Deutungen doch aufzählen zu müssen. Wir schicken voraus, daß der ON am wahrscheinlichsten auf einen PN zurückgeht.

1. Türk. *Mamaj*, PN, Polnoe sobranie russk. lětopisej IV, 64 ff. (sehr häufig, vgl. Ukazatelj ličnych imen I, 2, 84—5); ib. VI, 29: Sohn eines Chans der Krim; ib. IV, 316: tatarischer Heerführer; ib. VIII, 273: Sohn des nogajischen Tataren-Murza usw. Vielleicht gehören auch die türkischen Namen *Mamuk*, *Mamyš*, *Mamšej* hierher, ib. VI, 40—1; II, 207; VI, 54, 248. Ein ähnlicher Name, der von einem vornehmen Hunnen getragen wird, kommt schon bei Priskos Rhetor vor: παῖδες Μάμα καὶ Ἄτα καὶ τοῦ βασιλεοῦ γένους... Excerpta de legationibus, ed. C. de Boor 122<sub>18</sub> (frdl. Mitteilung von Julius Moravcsik).

Gehe man vom türkischen *Mama*, oder aber von *Mamaj* aus, ist *Máma* in beiden Fällen eine lautgeschichtlich regelmäßige Form. Das auslautende *-aj* hat sich nämlich zu *-a* vereinfacht: türk. *bakaj* > ung. *boka*, türk. *boydaj* > ung. *búza*, slaw. *Dunaj* > ung. *Duna* EtSz. I, 454, 585, 1439.

2. Deutscher PN: *Mama*, *Mammo* ∼ fem. *Mama*, Förstemann, I, 1088.

3. Slaw. PN: \**Mama*, vgl. poln. 1421: *Mamca*; 1497: *Mamel* (aus Gnesen) Kozierowski, III, 670 und Taszyckis Sammlung; *Mamuch* (Posen) Kozierowski, WPSL., 271; in ON: *Mamińska*, *Mamlicz* Kozierowski, I, 162—3.

Der Ursprung des polnischen PN ist ungewiss, vielleicht stammt er aus dem unter 2. angeführten deutschen PN.

**Manzaszállás.** Nach Lipszky Rep. Name eines Gehöftes bei Komárom. Dr. (151) erklärt ihn aus dem rumänischen Worte *mânz* ‚Füllen‘ + *salaş* < ung. *szállás* ‚Weiler‘ und betrachtet ihn als eine Spur von walachischen Hirten, doch hält er es gleichzeitig für möglich, daß der Name von dem in Dalmatien vorkommenden PN *Manzavinus* stammt (Jireček, Die Romanen in den Städten Dalmatiens. III. Denkschriften d. kais. Akad. d. W. Hist.-phil. Cl. XLIX—1904. 39). Diese Etymologien wären ja recht ansprechend, wenn sie nicht ein kleines Gebrechen hätten. Die obige Form ist nämlich bei Lipszky einem Druckfehler zu verdanken. Auf der zu Lipszkys Rep. gehörigen Karte (Mappa generalis regni Hungariae... Pesthini 1806. IV. N 25) ist an der angegebenen Stelle *Marczaszállás* zu lesen. Daß nun diese Form *Marcza* die richtige ist, wird auch von der 1805-er Ausgabe von Lipszkys Mappa bewiesen. Die Richtigkeit dieser letzteren Form wird auch sonst noch bestätigt. So lautet auf Karte 20. von Görög—Kerekes' Magyar Átlás, azaz Magyar-Horvát- és Tótországok vármegyéi... tábláji. Atlas Hungaricus... Viennae, 1802—11., der Name derselben Ortschaft *Martzaszállás*.

Dieser Name kommt übrigens in älteren, und in neueren Quellen nicht mehr vor. Auf der militärischen Spezialkarte ist das betreffende Gebiet Felsővár földe benannt.

**Márévára.** Ortschaft im Kom. Tolna, 1316—1441: castrum de *Mare*, castrum de *Mareey*, castellanus de *Marey* usw. (Csánki, III, 404). Bei der Erklärung dieses Namens legt Dr. (88) lobenswerte Objektivität an den Tag, indem er S. Opreanus Deutung hinsichtlich des siebengürgischen ON *Máréfalva* (vgl. Contribuțiuni la toponimia din ținutul Săcuilor 37: < rumän. *mare* ‚groß‘) als vollständig wertlos verwirft. Trotzdem aber können wir uns mit seiner eigenen Erklärung auch nicht völlig abfinden. Mit der Feststellung, daß *Maré* aus einem PN entstanden ist, hat Dr. zwar unbedingt das Richtige getroffen, seine Ansicht aber, daß nämlich *Maré* aus einer serbischen (*Mare* ~ *Marij*, wie auch Liebhardt, Balkan-Archiv III—1927, 51 meint), oder einer rumänischen (*Mare*, *Marie*) Form des PN *Maria*, geschweige



denn aus dem Genitiv von *Marie*: \**Marieei* > \**Marei* stamme, können wir lediglich als eine leichtfertige Kombination betrachten. Unser Name kann auf solchem gekünstelten Wege der Lösung nicht näher gebracht werden. Aus dem serb. oder rumän. *Mare* hätte im besten Falle *Mára* oder *Máre* entstehen können, aus der Form *Marie*, *Marij* usw. aber die Form *Maré* herauszuklügeln, wäre nur durch eine gewisse Verachtung der Phonetik möglich. Auch die Heranziehung des rumänischen Genitivus kann nicht genug getadelt werden. Der Name (*Maré-vára*, *Maré-falva*) ist als Kompositum eine ungarische Possessivkonstruktion, kann daher unmöglich einen rumänischen PN im Genitiv gleichzeitig enthalten. Derartige Hybridformen sind weder auf ungarisch-deutschem, noch auf ungarisch-slawischem Sprachgebiet zu begegnen. Formen, wie etwa \**Marien-falva*, oder \**Benice-falva* sind in der Praxis völlig undenkbar, und so müssen wir auch ein \**Marei-falva* ähnlichen Charakters als absurd bezeichnen.

Unverständlich ist uns, woher Dr. die Vermutung schöpft, als ob das *-j* der *Mareey*-Belege ein ungarisches ON-bildendes Suffix wäre. Ein solches Suffix kennt niemand, es ist offenbar Dr.-s Erfindung. Im Ungarischen aber gibt es vielmehr ein Possessivsuffix *-é*, das auch in ON vorkommt und sich gewöhnlich zu *-i* entwickelt hat, nach einem Vokal aber zu *-j* werden konnte (Melich, MNy. X, 156). Diese Fälle sind jedoch von sehr zweifelhaftem Wert, da sich darunter vielleicht kein einziger Name findet, der nicht auch anderswie erklärt werden könnte. So kann beispielsweise der bei Melich a. a. O. erwähnte ON *Balozsaj* auch aus der slawischen Form *Blazej* des latein *Blasius* entstanden sein.

Um den Namen *Maré* zu erklären braucht man gar nicht in die Ferne zu schweifen, wo doch die vollständige Lösung aus dem Ungarischen selbst so naheliegt. Ist doch *Maré* nichts anderes als eine im Ungarischen entstandene Form des in altungarischen Denkmälern vorkommenden lateinischen PN *Mareus*. Ein zweifelloses Beispiel für diesen PN finden wir i. J. 1273: Gahalas Söhne Marcus und *Mareus* HO. VIII, 156; 1293: magistri *Mareus* fratris Botyz Kubinyi, Mon. Hung. I, 156. Der Besitz dieses Geschwisterpaares: *Márkustalva* ∼ slowak. *Markušovce* kommt im J. 1280 auch in der Form villa *Mareus* vor (Fekete Nagy, A Szepesség területi és társadalmi kialakulása. Bpest. 104), während in dem Namen ihrer Nachfolger, der Familie *Máriássy* der PN *Mareus* bis auf den heutigen Tag erhalten geblieben ist (ib. 104—5).

Das aus *Mareus* entstandene altung. *Márej*, heute *Maré* lässt sich mit folgenden Fällen vergleichen: latein. *Amadeus* > ungar. *Omodej* > *Omodé* > *Amadé*, latein. *Mattheus* > ungar. *Mátej* > *Máté*, latein. *Thadeus* > ungar. *Tádej* > *Tádé*, latein. *Timotheus* > altungar. *Timotej* (die von Dr. und anderweit zu den möglichen rumänischen Namen gezählt werden!). Unter den Wechselformen dieser PN sind zweifellos die mit *-ej*-Auslaut die ursprünglicheren. Dieser Auslaut wurde dann infolge des Strebens der ungarischen Sprache nach Monophthongen zu *-é* vereinfacht. Warum nicht zu *-e*, wie in anderen Fällen (z. B. slaw. *Andrej* > ungar. *\*Endrej* > *Endré* > *Endre*, oder im Falle des Possessivpersonalsuffixes Sing. 3. Pers., das die Entwicklung *-ej* > *\*é* > *-e* durchgemacht hat, vgl. Gombocz, Magyar történeti nyelvtan II. Hangtan II. Hangtörténet. Bpest. 1925. 64—5), das muss vielleicht mit chronologischen Unterschieden erklärt werden. Als nämlich der Auslaut *-ej* von *Omodej*, *Mátej*, *Márej* usw. zu *-é* wurde, kann der Kürzungsprozess der Auslautvokale schon vollständig abgeschlossen gewesen sein.

Das auslautende *-j* aber ist als ein ursprünglich hiatustilgender Laut aufzufassen, der sich zwischen den lateinischen Silben *-e-us* entwickelte. Da es im Ungarischen weder einen Diphthong *eu*, noch eine Lautverbindung *e-u* gab, wurden die fremdsprachigen silbenbildenden Laute *e-u* in der Form *-e-j-u* ins Ungarische herübergenommen. Aus den Formen *\*Amade-j-us*, *\*Mate-j-us* usw. aber entstanden nach der Abstrahierung des als Kosesuffix empfundenen latein. *-us* (= *-uš!*) die Formen *Amadej*, *Mátej* usw. (Melich, MNy. X, 250). *Marej*, *Mathey*, *Thadej*, *Omodej* usw. sind also nichts anderes, als die ursprünglicheren Formen von *Maré*, *Máté*, *Tádé*, *Amadé*, in den älteren Lautungen kann also weder ein ungar. Ortsnamensuffix *-j*, noch ein rumänisches Genitivsuffix, noch etwa das slaw. Suffix *-ej* gesucht werden.

Die Entwicklung *-ej* > *-é* war indess keine allgemeine. Mitunter ist das Ergebnis auch *-aj* (slaw. *olějb* > ung. *olaj*), ja wir haben auch ungarische Wörter, die sich nach beiden Richtungen entwickelten, so z. B. slaw. *polejb* ‚Ausguss‘ > ungar. *palaj* ~ *palé* ‚schlammiger Ort‘ MTsz. In die Gruppe der Wörter, die die Entwicklung *-ej* > *-aj* aufweisen, gehört auch der bei Dr. (141) erwähnte ON *Nára* (~ *Náraj* Lipszky, Rep.), der früher in den Formen *Naree* (1257) und *Narej* (1346) usw. vorkommt (Csánki, II, 779). Der Ursprung dieses ON (vgl. dazu poln. *Narajewo* und russ. *Narajov Kozirowski*, I, 189) ist unbe-



kannt, doch ist es völlig sicher, daß darin kein rumänischer Provinzialismus *nare* ‚Nase‘ gesucht werden darf.

**Marisz.** Ein Bürger der poln. Ortschaft Śmigród heißt Jakob *Marisz* (1492: *Iványi*, Bártfa város levéltára. I, 450). Laut Dr.-s Ansicht war dieser zweifellos ein Rumäne und sein Name soll mit dem rumän. *Mareş* identisch sein (357). *Mareş* wäre nach *Pascu* (Sufixele româneşti, 285) ein durch das Suffix slawischen Ursprungs *-eş* gebildetes Derivat aus dem Adjektiv *mare* ‚groß‘. Dem gegenüber steht jedoch fest, daß der Name aus dem Stamme *Mar-* (z. B. *Mar-tinus* oder *Mar-cus*) mit dem Suffix *-iś* gebildet ist. Zu dem Stamme *Mar-* vgl. poln. *Mar-osz* *Kozierowski*, WPSl. 257; *Mar-usz* ib. 259; *Mar-sza* ib. 271; *Marz-ęta* ib. 273; *Mar-ul* (< *Mar-ulb*) ib. 283; ruthen. *Mar-an* *Žerela* *Ukrajiny* III, 60, IV, 159; *Mar-anja* ib. II, 278. Beispiele für das Suffix *-iś* ließen sich aus allen Slawinen zu Hunderten anführen, vgl. *Miklosich*, PON. 18; poln.: *Bar-ysz*, *Ber-ysz*, *Chwal-isz*, *Jan-isz*, *Kap-isz*, *Karn-isz*, *Kub-isz*, *Lawrz-ysz*, *Pab-isz* (< *Fabianus*) usw. *Kozierowski*, WPSl. 254—60; im Ruthenischen: *Havryś*, *Tom-yś*, *Lawr-yś*, *Kur-ysz* usw. (*Simovyč*, *Istoričnyj rozvytok ukrajins'kich... imen*. *Sborník prácí I. sjezdu slovanských filologů*. II, 699).

**Matura.** Heutiger FN angeblich aus der Gemeinde Lengyel-tóti (Kom. Somogy). Da uns die Abstammung der Familie unbekannt ist, wagen wir zur Frage ihres Ursprungs keine entscheidende Stellung zu nehmen, wie es Dr. tut, der sie für unzweifelhaft rumänisch hält (161). Der Name kann erstens einmal das latein. *matura* sein, oder was uns wahrscheinlicher dünkt — ein mit dem slaw. Suffix *-ura*-gebildetes Derivat aus dem Stamme *Mat-* (*Matthaeus*, *Mathias*). Bezüglich des Suffixes vgl. *Vondrák*, *SlGr.* I<sup>2</sup>, 563, *Belić*, *Zur Entwicklung d. slaw. Deminutivsuffixe*. *AfSlPh.* XXIII, 195; *R. Smal—Stockyj*, *Abriss d. ukrainischen Substantivbildung*. Wien, 1915, 33; *Simovyč*, *Istoričnyj rozvytok ukrajins'kich... imen*: *Sborník prácí I. sjezdu slovanských filologů* II, 703; *H. Gaertner*, *Gramatyka współczesnego języka polskiego*. Lwów—Warszawa, 1934, III, 287. Die mit diesem Suffixe gebildeten Namen sind in sämtlichen slawischen Sprachen ziemlich häufig: tschech. *Vanč-ura*, *Mič-ura*, *Vaň-ura*, *Belić*, l. c. 195; poln. *Bachur*, *Bad-ura*, *Bot-ura* (vgl. *Butura* Dr. 179!), *Bzd-ura*, *God-ura*, *Mach-ura*, *Piech-ura*, *Stach-ura*, *Szym-ura*, *Wan-iura*, *Wilcz-ura* *Kozierowski*, WPSl. 287—288; *Jancz-ura* *Ulanowski*, *Księgi sądowe wiejskie* II, 88, 89; ruthen. *Step-ura*, *Perp-ura* (< *Porfirij*), *Kuc-ura* (< *Kuc* <

Kyrylo) Simovyč, o. c. ib.; *Jac-urko* Žerela Ukrajiny III, 319, *Kost-ur* ib. II, 1 usw.; serbo-kroat. \**Ma-č-ur*, *Mrk-ur* M a r e t i ć, Rad. LXXXII, 129; vgl. auch den tschech. FN *Matura* K o t i k, 26.

**Menyeke.** Dieser ON des Kom. Veszprém (1082: villa *Meneca*, 1233: *Meneka*, 1365: *Menyke*, 1396: *Meneke* C s á n k i III, 242; 1232/1346: *Meneke* HO. VIII, 29) kann keinesfalls vom rumän. Appellativ *mânică* ‚Ärmel‘ abgeleitet werden (Dr. 146), denn der Gebrauch dieses Wortes als Eigenname ist im Rumänischen völlig unbekannt. Unser ON stammt offenbar von einem PN, der entweder aus dem deutschen PN *Mennic*, *Menico*, *Manniko* entstanden ist (F ö r s t e m a n I, 1090, vgl. auch S t a r k, Die Kosenamen der Germanen. Sitzungsberichte d. hist.-phil. Classe d. k. Akad. d. W. Wien, LII—1866. 315), oder aber aus einem ungarischen Derivat des Namens *Menyhért* < *Meinhard* gebildet wurde. PN die an *Meneke* erinnern, kommen im Ungarischen auch sonst mehrfach vor: 1211: *Mencud* W. I, 112; 1237—40: *Menke* W. II, 12; *Menk* cumanus HO. VI, 241, usw.

**Myhno** valachus (1472: I v á n y i, Bártfa város levéltára I, 281). Dr. erklärt den Namen mit ziemlicher Einfachheit als „*Mihnea*“. Daraus ist ersichtlich, daß er diesen *Myhno* für einen Rumänen hält und daß er im rumänischen *Mihnea* einen hundertprozentig rumänischen Namen erblickt. Wir können ihm derartige Mißgriffe umso weniger verübeln, als er von der slawischen Onomastik recht wenig versteht und auch dieses Wenige schlecht genug weiß.

Der Name *Mychno* ist nämlich die mit ungarischer Orthographie aufgezeichnete Form des poln. ~ kleinruss. *Michno* ~ *Mychno*. Dieses hinwieder ist die Koseform des PN *Michael*, die sich — wiewohl sie in jeder slawischen Sprache verbreitet ist — im Polnischen und Ruthenischen einer besonderen Beliebtheit erfreut. Vgl.: poln. *Michno* K o z i e r o w s k i, WPSl. 263; ruthen.: *Mychno* S i m o v y č, Ukrajins'ki čoloviči jmennja osib na -no. Zbirnyk komisji dlja doslidžannja istoriji ukrajinskoji movy. Kyjiv, 1931. 99; Žerela Ukrajiny I, 115; II, 240, 241, 275, 286, 309; III, 8, 14, 18 usw.; serbo-kroat. *Mihna* M a r e t i ć, Rad LXXXII, 150. Der Name war auch im Tschechischen vorhanden, wie dies die ON *Mičnice*, *Mičňovka* unzweifelhaft beweisen (S e d l á č e k, Místop. slovník 601).

*Michno* wurde aus dem von *Michal* entnommenen kurzen Stamme *Mich-* durch das Suffix *-no* gebildet (hierüber vgl. M a r e t i ć, Rad LXXXII, 150; Miklosich, PON., 9—10) und diente als Ausgangspunkt zur Entstehung des im Polnischen und Ruthenischen sehr beliebten Suffixes *-chno*, vgl.: *Cza-chno*, *Cze-*



*chno, Ku-chno, Le-chno, Ma-chno, Pie-chno, Sta-chno* usw. (Kozierowski, WPSl. 263—4); ruthen.: *Du-chno, Da-chno, Hry-chno, Iva-chno, Ju-chno, Jaku-chno, Le-chno, Ma-chno, Ole-chno, Pa-chno, Sa-chno, Va-chno*, usw. (Simovyč, o. c. 106, 109—110 usw.). Gefördert wurde die Ausgestaltung des Suffixes auch durch das in diesen Sprachen beliebte Suffix *-ch*.

Unter all diesen Namen kommt in den Quellen zuerst *Michno* (≈ ruthen. *Mychno*) vor. Dieses findet sich schon seit 1174 in russischen Chroniken: *Ipatevskaja Lětopis'* 202<sup>a</sup>, 202<sup>b</sup>, 203<sup>a</sup> usw. Simovyč, o. c. 95.

Was schließlich *Mihnea*, die angeblich „rumänische“ Quelle des fraglichen Namens anbelangt, ist dies nichts weiter als die Übernahme des slaw. *Michno*, das infolge eines im Geiste der rumänischen Onomastik vorgenommenen Suffixwechsels zu *Mihnea* wurde.

**Miku, Micou, Mik.** Diese PN läßt Dr. aus dem rumän. Wort *micu* ‚klein‘ stammen (s. Index, 631), doch sind sie allesamt Koseformen des Namens *Miklós*. Dieser außerordentlich beliebte Name kennt nämlich eine große Anzahl von Kosederivaten: *Myka, Mikch, Mikche, Mike, Mykech, Mikich, Miko* ≈ *Myko, Mykocha, Mykod, Mykud, Mykou, Myku, Mykuna, Mykus, Mic, Mica, Mice, Mich, Micha, Micceta, Michk, Michsa, Michune, Michus, Micsa* (= *Mik-ša*), *Micov, Mycou, Micud, Micula, Micuta* usw. usw., vgl. Kovács Index. (Im Altungarischen hat die Schreibung *ch* den Lautwert von *č*!) Der suffixlosen Form *Mik* (≈ *Mic*) ähnliche Kurzstämme sind auch im Ungarischen nicht selten: *Bod* (< *Bud-imir*), *Bon* (< *Bonifacius*), *Bud* (< *Bud-imir*), *Chud* (< *Čud-islav*), *Dom* (< *Dom-inicus*), *Don* (< *Don-atus*), *Fil* (< *Phil-ippus*), *Gab* (< *Gab-riel*), *Gyr* ≈ *Gvr* (= *Gyir* ≈ *Gyür* = < *Geor-gius*), *Pet* (< *Pet-rus*), usw., vgl. Kovács Index. Eine Kurzform *Mik* aus *Mik-lous* ist also auch im Ungarischen regelmäßig (im Slawischen ist sie gleichfalls häufig, und zwar auch auf solchen Gebieten, wo von Rumänen keine Spur vorhanden ist, z. B. im Tschech., vgl. den PN *Mik*, 1255: Gebauer, *Slovník* II, 358). *Mikou* ≈ *Micou* ist ein Derivat von *Mik-lous* mit dem Suffix *-ou* > heute *-ó*. Dieses Suffix gehörte im Altungarischen zu den häufiger gebrauchten: *Both-ou, Bud-ou, Jak-ou, Mak-ou* ≈ *Beneu, Pet-eu* usw. usw. (Kovács, Index.) Dr. ist also nicht berechtigt, betreffs der Form *Micou* kategorisch zu erklären, daß diese „*Micu*“ und nicht *Mikó* zu lesen ist (57). Gewohnterweise will er wieder aus den unverläßlichen Belegen des Fejér'schen Codex (V, 1, 299) haarfeine phonetische Tatsachen herauslesen; da

jedoch die Form *Micou* auch von den besten Urkundenausgaben gerechtfertigt wird (1230: *Micou* filium Nicolai HO. VIII, 30—1 usw.), haben wir keine Ursache, an der Richtigkeit der bei Fejér mitgeteilten Form *Micou* zu zweifeln. Die Buchstaben *-ou* als *-u* (kurzes *u!*) zu lesen, ist aber nur aus Unwissenheit, oder aber in irreführender Absicht möglich, da ja im Altungarischen diese Schreibung immer den Diphthong *ou* bezeichnet!

Die Rumänität der PN *Miku*, *Micu* mag Nichtkennern der ungarischen Sprachgeschichte als unzweifelhafte Tatsache erscheinen. In Wirklichkeit aber ist in diesen das *u* nichts weiter, als der altungarische auslautende Vokal, wie er dereinst in sämtlichen Wörtern, die heute konsonantischen Auslaut haben, vorhanden war, und zwar bis zur Mitte des XIII. Jh.-s, als der Schwund der Auslautsvokale abgeschlossen war (vgl. *hodu*, *utu*, *holmu*, *vendegu*, usw., heute *had*, *út*, *halom*, *vendég* usw. s. Gombocz, Magyar tört. nyelvtan. II. Hangtan. II. 69). Die auslautenden Vokale schlossen sich infolge des Systemzwanges auch Wörtern fremden Ursprungs mit konsonantischem Auslaut an, vgl. *Ecilburgu* Anon. < deutsch *Ezilburg*; *Perlu* RV. §. 196 < deutsch *Perl* (Melich, MNy. X, 197), ferner: 1138: *Antu* (< *Antonius*) MonStrig. I, 90, 95; *Bedu* (< *Benedictus*) ib.; *Miscu* l. c. 91; *Turcu* (< türk. *türk*) ib.; *Tosu* (< türk. *taş* ‚Stein‘) l. c. 92; *Gurgu* (< *Georgius*) l. c. 93; *Zahu* (< *Zacharias?*) l. c. 95 usw. Dem Namen *Miku*  $\approx$  *Micu* rumänischen Ursprung anzudichten, bloß weil der Auslaut angeblich ‚rumänischen‘ Charakter zeigt, ist ein völlig kritikloses und unwissenschaftliches Verfahren.

Der Name *Micolaus* (< lat. *Nicolaus*) mit anlautendem *M*- und dessen unzählige, auch oft mit den ungarischen übereinstimmende Derivate sind in allen zur abendländischen Kirche gehörigen Slawinen verbreitet. Ihre eingehende Erörterung halten wir hier nicht für nötig, denn jetzt ist ohnehin nicht davon die Rede, ob die obenangeführten Formen des PN *Micolaus* ungarische oder slawische Produkte sind. Mit dem slawischen *Mikul* werden wir uns im III. Kapitel dieser Arbeit, in Verbindung mit dem ‚rumänischen‘ Suffix *-ul*, befassen.

**Moyna.** PN, 1211: W. I, 121. Nach Dr. (52) = rumän. *moină* ‚feuchtes Wetter‘, oder ‚*Manea*‘ < *Manoil* < *Emanuel*. Auf die richtige Erklärung haben wir schon bei *Buna* hingewiesen: < slaw. *Mojbna*, oder *Moj-ina*.

Der im Kom. Nyitra erwähnte Bach *Moyna* (W. VIII, 25) gehört nicht hierher, denn dieser Beleg bezieht sich auf den heutigen Bach *Mijava* und so kann dieses *Moyna* nur eine schlechte



Lesung sein, vgl. Šmilauer, *Vodopis starého Slovenska*. Bratislava, 1932, 113 (S. 290).

Die in Ungarn häufigen ON *Mánya*, wie auch die alten PN *Mana*, *Manya* stammen nicht von *Emanuel*, sondern vom slaw. *Manislav*, vgl. Miklosich, PON., 73. *Manislav* kommt auch in ungarischen Quellen vor: W. XI, 228.

**Moninchel.** ON im Kom. Somogy (1256: W. VII, 442). Kann nach Dr. (128) „auch ‚Moninczel‘ gelesen werden und ist in diesem Falle mit dem rumän. *mănântel*, *mânântel*, *măruntel* (arom. *minuțâl*) < *mănunt* = *mărunt* ‚klein‘ < *minutus* identisch“. Der Wert dieser übrigens schon an sich etwas volkstümlich anmutenden Etymologie wird erst durch die Tatsache ins richtige Licht gesetzt, daß in der genauen Ausgabe derselben Urkunde *Mouruchel* zu finden ist (PRT. II, 303), das sich auf den Ort *Mórichely* (Kom. Somogy) bezieht (Csánki, II, 630: 1259: *Moruchhel*, 1292: *Mouruchel* usw.) und eine Zusammensetzung von altungar. *Mouruc* (<lat. *Mauritius*) + ungar. *hely* ‚Ort‘ ist!

**Moncat.** PN, 1211: W. I, 122. Dr. zählt ihn zu den sicheren Etymologien (47), obwohl er seine Deutung selbst unter Fragezeichen mitteilt: „(= „*mâncat*“? cf. *Munkad* ON bei Epszeu, MonStrig. I, 570, II, 179, 225, 349, *Monkat* Bach in Máramaros 1405 Mihályi, Diplome maramureșene... Sighet, 1900. 134.)“. Übrigens ist es erstaunlich, daß er die in den ungarischen Denkmälern vorkommenden sonstigen *Munkad* nicht ebenfalls für rumänisch hält; z. B. die in der Urkunde v. J. 1138 erwähnten PN *Munkadi*, *Muncadi* MonStrig. I, 89. Wir vermuten, daß dies darum unterblieb, weil diese Namen im Index nicht verzeichnet sind.

Unser Name stammt aus dem ungarischen Wort slawischen Ursprungs *munka* (slaw. *mōka*) ‚Mühe, Qual, Arbeit‘ und ist mit dem Kosesuffix *-d* versehen. Was dessen Verwendung als PN betrifft vgl. *Monkud*, *Munka*, *Munkac* ∼ *Munkaach* (*Munka* + ung. Deminutivsuffix *-cs*); vgl. Melich, HonfMg. 125. Über das auslautende *-t* vgl. unter *Buzád*.

**Mósa, Mosóc, Mása.** Alle diese ON, sowie die PN *Mos*, *Mosov*, *Mosa*, *Moss*, *Masa* usw. usw., ja sogar den ON *Moson* (altungar. *Musun*) läßt Dr. (vgl. Index 651—2) aus dem rumänischen Appellativ *moș* ‚Großvater, Greis‘ ∼ *moașă* ‚Großmutter‘ stammen (128). Wir wollen über diese naive Auffassung der mit diesen Namen zusammenhängenden Probleme nicht viel Worte verlieren. Der Ursprung des Namens *Mósa* und der des Namens

*Mása* sind übrigens gänzlich verschieden. Das lange -ó von *Mósa* (Gehöft im Kom. Somogy, für das keine alten Belege vorhanden sind) wird — wie das ungar. *ó* überhaupt — auf den Diphthong *ou* zurückgehen (\**Mouša*), das *á* in *Mása* aber entwickelte sich aus *a*, beide stehen also weit genug von der Lautform (-o, -oa) des vorausgesetzten *moš* ~ *moša*. Die PN *Maš*, *Maša* ~ *Moš*, *Moša* und die aus ihnen entstandenen ON kommen in allen Slawinen zu Hunderten vor. Poln. *Maš*: *Masz Długosz* Lib. Ben. II. 211 (Taszycki); Johannes *Masz*, Albertus *Maszya*, 1497: Margaretha alias *Maszya*(!) Matr. II, 960; Maria alias *Maszya* o. c. 1036 = ‚Masia‘ (Taszycki); in ON: *Maszew*, *Maszewo*, *Maszk*, *Maszków*, *Maszów*, *Maszkowo* Kozierowski II, 448 (nach diesem Verfasser aus *Masz* < *Mach* < *Ma-ciej*, vgl. tschech. *Mašek* ‚Mathias‘), *Maszenice* o. c. V, 16, *Maszew* o. c. VI, 262. *Moš*: iudeus *Moschko* 1436: Lw., 335, *Moszek* 1410: Czer. 195, kmetho Johannes *Mosz* AGZ. XVI, 2053 usw. Sammlung von Taszycki; in ON: *Moszyce* Kozierowski, V, 51, *Moszkowice* id. VI, 282 (< \**Moch*, \**Moszek*!). Tschech.: *Maš*: *Mašata*, *Maščata*, *Mašek*, *Maška*, *Maščin* Gebauer, Slovník II, 320; in ON: *Mašov*, *Mašovice*, *Maškovice* Sedláček, Místop. slovník 590; *Moš* in ON: *Moštice* o. c. 621. Niedersorb. *Mašow*, ON ~ deutsch *Massen Muka*, Slavia Occ. V, 38. Kleinruss. *Maczo Masek* Žerela Ukrajiny II, 106, *Ihnath Masko* o. c. III, 99; *Moszko*, *Mosko* o. c. 122, 136, 148, 218 usw. Großruss. *Maško*, *Maškovec* Tupikov, 246; *Moša*, *Moško* o. c. 258, *Mošenko*, *Mošenov*, *Mošencov*, *Mošencič*, *Moškin*, *Moškov*, *Moškovič* o. c. 653, *Moščenko* o. c. 654.

Die PN *Maš*, *Maša*, *Moš*, *Moša* sind Koseformen von Namen, die mit *Ma-* (Mathias), bzw. mit *Mo-* anlauten. Was *Mo-* anbelangt, ist am wahrscheinlichsten, daß es aus dem Namen *Mojzes* gekürzt ist. Darauf weisen auch die polnischen Belege hin, unter denen der eine von einem Juden getragen wird. Auch die ungarländischen Belege stammen wahrscheinlich aus diesem Namen, der übrigens — wegen der vielen Ismaeliten des Landes — häufig genug vorkommt. Ein unzweifelhafter Beleg hierfür ist der Name *Mosóc* ~ slowak. *Mošovce* (bei Dr. 183: < rum. *moși*), dessen ältere Formen: 1254: *Mayus Mályusz*, Turóc megye kialakulása. Bpest. 1922, 21; 1277: terra *Moys* W. IX, 193; 1372, 1377: *Mayus* Regestrum de Turócz §§. 43, 44, den Zusammenhang mit dem PN *Mojzes* klar beweisen (MNY. XIII, 55, *Mályusz* o. c. 22 und Šmilauer, Vodopis starého Slovenska. Bratislava, 1932, \*237). Auf dieser Grundlage ist es wahrscheinlich, daß der



andere ON *Mosóc* (Kom. Nyitra; Dr. 178) ebenfalls auf diesen Namen zurückgeht.

Die richtige Form des PN *Mossutza* (221) ist *Mossouza* W. X, 111! (und nicht W. X, 11, wie Dr. den Druckfehler des Kovács'schen Index nachschreibt!!), es kann also darin kein rumän. Suffix (-*uŝa*) gesucht werden, weil es sich um eine ungarische Entwicklung aus slaw. *Mošovica* handelt. Betreffs des Suffixes -*ica* vgl. noch *Kub-ica*, *Ivan-ica*, *D'ur-ica* usw., usw. und dazu Miklosich, PON., 18.

Alle diese Namen müssen aber nicht notwendigerweise aus dem Slawischen erklärt werden, weil sowohl die Suffixe -*s*, -*sa*, als auch die Bildungsart dem Ungarischen ebensogut bekannt sind. Vgl. das unter *Kás* und *Bocs*, sowie im III. Kapitel über das Suffix -*ša* Gesagte.

Was nun den rumänischen Ursprung von *Moson* anbelangt, glauben wir uns nach dem Vorausgeschickten nicht länger damit befassen zu müssen. Die ältere Form des Namens ist übrigens *Musun*, so daß auch dessen Vokalismus hinlänglich gegen Dr. spricht. Den Namen erklärt Melich, HonfMg. 408 aus dem deutschen *Moos*, während E. Moór ihn für ein Derivat aus slaw. *mъchъ* ‚Moos‘ hält (Emlékkönyv Balassa József... tiszteletére. Bpest. 1934. 99). So viel steht jedenfalls fest, daß die Erklärung dieses ON aus rumänischen Mitteln vom linguistischen und vom geschichtlichen Standpunkt im gleichen Maße unmöglich ist.

*Mut*, ON im Kom. Tolna (Csánki, III, 442) und *Muta*, PN. Nach Dr. (88, 149) hängen sie entweder mit rumän. *mut* ‚stumm‘, oder mit deutsch. *Muth* zusammen. Wir glauben darin — die gezwungenen Einfälle Dr.-s verwerfend — vielmehr die Kurzform von *Motimir* > südslaw., und slowak. *Mutimir* erblicken zu müssen (vgl. Miklosich, PON., 80). Der Name ist übrigens in Ungarn sowohl in seiner vollen Form (vgl. *Muthmer*, *Mutmer*, *Mutimerus*  $\approx$  *Mothmer* Kovács Index), wie auch in Koseformen (*Muta*, *Muthsa*, *Muthud*, *Mutud*, *Mutina*, *Mot* usw. Kovács Index) des öfteren nachweisbar.

Die angeführten serb. ON *Mutulovo*, *Mutulovci* usw., ja z. T. auch die rumänischen ON *Muŝi*, *Mutul* stammen ebenfalls aus dem erwähnten slawischen PN.

Der Ursprung aus dem deutschen PN *Muoto*, *Muta* usw. (Förstermann, I, 1127—8) ist weniger wahrscheinlich.

*Nánás*. Kommt auch als PN vor: *Nanas* F. III, 1, 478: Kom. Zemplén (Dr. 326), wie auch jedoch als ON: *Hajdu-Nánás* RV §§.

212, 216, Csánki, I, 522 (Dr. 331). Nach Dr. stammt der Name ‚poate‘ aus rumän. *nănaș* ‚Brautzeuge, Taufpate, Gevatter‘. Der Name kann aber auch irgendein (slaw.?) Derivat des in ungarischen Denkmälern sehr häufigen PN *Nana*, *Nane*, *Naney*, *Nanissa* (Kovács, Index, MonStrig. I, Index), *Nana*, *Nanag* (Czinár, Index) sein, der entweder von einem Worte *nan*, *nano* (z. B. slaw. *nana* ‚mater, matrona‘: vgl. ober- und niedersorb. *nan* ‚Vater‘; kaschub. *nana* ‚Mutter‘; serbo-kroat. *nana* ‚Mutter‘, Miklosich, EtWb. 211; bulg. *nana* ‚die ältere Schwester der Mutter‘ Duvernois, Slovar‘ I, 1325; rumän. *nană* ‚ältere Schwester‘ usw., usw., das übrigens aus der Kindersprache stammt), oder aber von dem aus dem deutschen Stamme *nangebildeten* PN *Nano* usw. her stammt Förstemann, I, 1147—1148. Als PN kommt er im Tschech. (*Nanek* Gebauer, Slovnik II, 477; *Nanisse* Emler, Regesta Bohemiae I, 285) und im Russischen (*Nanko* Tupikov, 266) vor.

Der Name *Nánás* kann also aus diesem PN *Nána* mit Hilfe des unter *Bocs* und *Mása* erörterten ung. Suffixes *-s* oder des slaw. *-š* gebildet worden sein. Es ist also durchaus nicht notwendig, an das rumän. *nănaș* zu denken, aus dem ihn Dr. entstammen läßt und das wohlbemerkt selbst slawischen Ursprungs ist.

**Nára.** S. unter *Márévára*.

**Naskafalva.** Bez. eines heute nicht mehr vorhandenen Ortes aus dem Kom. Valkó (Slawonien) Csánki, II, 377. Dr. (98) erklärt ihn aus dem rumän. (*Jo*)-*nașcu*. Ebenso erklärt er den Flurnamen *Naškova* in der Grenze der Gemeinde Dara, Kom. Zemplén (329). Nach den unter *Mása* ausgeführten Erörterungen ist es nicht schwer zu erraten, daß auch *Naška* ein durch *-š* gebildeter Name aus einem mit *Na-* anlautenden PN ist (z. B. *Natalia*, vgl. das folgende Schlagwort, oder *A-na-stasius*; vgl. serb. *Na-ka* Martić, Rad. LXXXII, 84; *Na-čić* ib. 111; *Nastas* ib. 135; *Na-cko* ib. 146; bulgar. *Na-co*, *Na-čo*, *Na-šo* Weigand, XXVI—XXIX Jahresber. d. Inst. f. rumän. Sprache 118; kleinruss. *Nasczyn* (= *Naščin* < \**Našk-in*) Žerela Ukrajiny III, 27. Es ist keinerlei Grund vorhanden, den Namen des auf serbo-kroat. Gebiet liegenden Ortes *Naskafalva* und den ruthenischen ON *Naškova* aus dem Rumänischen zu erklären. Vgl. noch die serb. ON *Našice*, *Našići*, *Naševac* Imenik-Registar naseljenik mesta kralj. Jugoslavije. Beograd, II, 718.

**Nátafalva,** slowak. *Nacina ves* (= ‚Dorf des Nata‘!) Kom. Zemplén, Lipszky, Rep. 1219: *Nata* RV. §. 85, *Nathafalva* Csánki, I, 358 u. ö. Nach Dr. (328) stammt der Name ‚aller



Wahrscheinlichkeit nach' aus der rumän. Kurzform *Nat* des PN *Ignat* oder aus dem Worte \**nată* < latein. *natus*, -a. Selbstverständlich sollen auch die PN *Nata* (1256: W, VII, 361) und *Natus* (RV. §. 346) aus diesen stammen.

Der Name findet sich im Russischen: *Natov* Tupikov, 661; im Kleinruss.: *Natkovič* Žerela Ukrajiny II, 153; im Serbo-Kroat.: *Natić* Maretić, Rad. LXXXII, 111; im Bulgar.: *Nata* ~ *Nate* Weigand, o. c. 128, wo er sich offenbar aus dem PN *Natalia* entwickelte. Doch ist er auch im Deutschen vorhanden und so hindert uns nichts, den ungar. PN eventuell daraus zu erklären: *Nat*, *Nato*, *Natto* usw. Förstemann, I, 1154.

**Nuuzou**, PN, 1211: W. I, 122. In dem Originalkonzepte der Urkunde: *Nuhzou* PRT. X, 514. Anm. 42. Beide Formen zeigen zweifellos, daß in dem Namen ein Diphthong *-uu-* vorhanden ist, der sich aus einem früheren *-uy-* (vgl. *Nuhzou!*) entwickelt hat. Die Erklärung Dr.-s (46): *Nuŋu* < *Jonuŋu(!)* zeugt von einer tiefen Unkenntnis der ungarischen Lautgeschichte und der historischen Lautbezeichnung. — Der Name ist das Abbild des ungarischen Wortes *nyúzó* ‚Schinder‘, vgl. OklSz. 704; Pais, MNy. XVIII, 33. — Ursprung und Lesung von *Nuch* 1211: W. I, 124, *Nuza* W. VII, 43, *Nuzu* W. VII, 497, sind ungewiss. Sie *Nuŋa* zu lesen, erscheint uns als ein willkürliches und unernstes Verfahren. *Nuch*, das im Konzept der Urkunde in der Form *Nuchu* vorkommt, (PRT. X, 515), ist vielleicht mit dem bei W. I, 108 verzeichneten Wort *Nuhu* (= *nyű* ‚Wurm‘) identisch. In bezug auf den Lautwert von *ch* = *h* vgl. *Tichon* W. I, 106, 109.

**Orda**. Den ON *Orda* (1230: W. I, 281; XIV. Jahrh.: *Orda* Csánki, II, 633; Lipszky, Rep.) und den mehrmals vorkommenden PN *Orda* (1276: W. XII, 120, *Urda*: RV §. 206, richtig *Vrdan!*) stellt Dr. (46—7, 108) dem rumän. Worte *urda* ‚Art süßer Schafkäse‘ gleich. Wie sehr willkürlich diese Gleichstellung ist, beweisen die folgenden PN und ON: poln. *Ordzin* (ON) ~ *Ordzino* (ON) *Kozierowski* I; *Ordzin* (ON) id. II, 550, III, 693; *Ordzikowo* (ON) id. III, 692. (< *Orda*, das nach *Kozierowski* II, 550 im Polnischen ein bekannter Name ist; er vergleicht diesen mit dem türk. Wort *orda* > *horda!*), *Ordęga*, FN in Großpolen, *Bobrowicz*, Herbarz Polski VII. Leipzig 1841. 126—7; russ. *Ordin*, FN, Tupikov, 680; 1674: Semen *Juchnovič* *Orda*, Fahnenträger in Pinsk ib. 291; offenbar mit dieser Familie identisch ist die Adelsfamilie *Orda*, die nach *Bobrowicz* von Pinsk nach Troki an der Wilna übersiedelte; *Ordów*, ON in Ostgalizien, Vollst. Ortschaftenlexikon. Wien, 1892. 373—4.

Der Zusammenhang dieser Namen mit dem rumän. Worte *urdă* ist nicht nur aus historischen, sondern auch aus sprachlichen Gründen vollständig ausgeschlossen. Während in dem rumän. Worte ausschließlich nur ein *u* vorausgesetzt werden kann, findet sich in den poln. und russ. Namen immer nur ein *o*, das aus dem rumän. *-u* abstammen zu lassen — was bei den ungarländischen *Orda* wegen der ungarischen Entwicklung *u > o* phonetisch gar nicht unmöglich wäre — nur von vollständiger Unerfahrenheit in der Slawistik zeugen könnte. In den slawischen Sprachen gibt es nämlich keine Entwicklung *u > o* und so können die auf poln. und russischem Sprachgebiet begegnenden *Orda* unmöglich mit dem rumän. Worte in Verbindung gebracht werden. Der Ursprung des westpoln. Namens dürfte im Deutschen zu suchen und mit den Namen *Ordo*, *Ordolf*, *Ordulf*, *Ordrad* ( $\sim$  *Orta*, *Ortolf*, *Ortwin* usw. Förstemann, I, 1180—1) in Verbindung zu bringen sein. Der deutsche Name kommt bei den Tschechen schon im XII. Jahrh. in der Form *Ortwinus* vor: Friedrich, Cod. dipl. r. Boh. I, 446. Den Ursprung des russischen Namens betreffend kann jedoch offenbar nicht an das Deutschtum gedacht werden, weil eine Herleitung aus dem Türkischen näher liegt. Dort ist der Name in der Form *Orda*  $\sim$  *Ordu* (vgl. kirghiz. *Orda Bai*, tschuwass. *Orda*, kiptschak. *Ordu* khan Rásonyi—Nagy, Walacho-turcica. Aus d. Forschungsarbeiten d. Mitglieder d. Ungar. Instituts in Berlin. Berlin—Leipzig, 1927, 96) ein außerordentlich stark verbreiteter PN. Ein Heerführer namens *Orda* begegnet uns zur Zeit des Tatarenzuges aus d. J. 1241. Dieser türkische Name geht auf das mongol.-türk. Wort *ordu*  $\sim$  *orda* ‚das Zelt des Khans, Schloss, Feldlager‘ zurück.

Die ungarländischen *Orda*-Namen lassen sich rein theoretisch sowohl aus dem Türkischen wie auch aus dem Deutschen erklären, zumal der deutsche PN in seiner vollständigen Form auf ungarischem Gebiete ebenfalls nachweisbar ist: *Ordírad* nob. iob. castr. Trenchin.: 1272: W. XII, 52; (*Orcírad?* wahrscheinlich unrichtige Lesung anstatt *Ortirad*, 1243: W. VII, 135; *Ortolfus*, 1258: W. XI, 455, 1288: W. IX, 481; *Artolphus*  $\sim$  *Artuna*  $\sim$  *Artus* Kovács Index; *Artalf* AnjOkmt. VII, 31, 32 usw.). Türkischer Ursprung aber ist, mit Rücksicht auf die türkische Kultur des vorchristlichen Ungartums, sowie auch angesichts der in das Ungartum aufgegangenen zahlreichen türkischen Volksfragmente (Kabaren, Petschenegen, Kumanen), im allgemeinen jedem anderen Erklärungsversuch vorzuziehen. Diese Frage ist im einzelnen nur durch siedlungsgeschichtliche Forschungen zugunsten des



einen oder des anderen Ursprungs zu lösen. Bei dem ON *Orda*, Kom. Somogy, legt schon eine oberflächliche Untersuchung die Herleitung aus dem Türkischen nahe, weil in der betreffenden Gegend keine deutschen Namen, wohl aber solche türkischen Charakters vielfach vorhanden sind. Was den im RV. §. 206 erwähnten PN *Vrdan* anbelangt, ist dessen Hierhergehörigkeit recht zweifelhaft. Er kann jedoch offenbar mit dem rumänischen Wort *urdă* keineswegs zusammenhängen.

Die rumänischen PN *Orda* ~ *Urda* (Mihályi, A mármaroszi diplomák a XIV—XV. szd.-ban, Mármarosziget, 1900, 663) sind gleichfalls aus diesem türkischen PN entstanden. Dies wird schon dadurch bewiesen, daß der Name zuerst in der Form *Orda* vorkommt und erst zu Ende des XV. Jh.-s (zuerst 1488!) der auch heute noch vorhandene PN *Urda* auftaucht. Aus dem Türkischen stammt auch der rumänische PN *Urdabaş* (< türk. *orda* + *baş* ‚Haupt‘), vgl. R á s o n y i—N a g y i b.

**Osztopán.** In Verbindung mit diesem ON (Kom. Somogy) stellt Dr. (130) kühnere und irrigere Theorien als jemals auf. Gleichzeitig mit der Zumutung, daß der ungarische ON von dem rumänischen Worte *stăpân* ‚Herr‘ stamme, hält er es auf Grund der alten Belege des Namens (1229: *Oztupan* W. VI, 470; 1284: *Ztupan* HO. VIII, 235, W. IV, 266; 1299: *Wztupan* W. X, 359; 1348: *Ztupan* AnjOkmt. V, 174; *Stupuan* a. a. O.; 1353: *Vztupan*, 1396: *Oztopan*; seither kommt er überhaupt mit *o* vor, C s á n k i, II, 633—4) für erwiesen, daß das rumän. Wort früher \**stupan* gelautet habe! Diese hypothetische Form wäre nach ihm die Übernahme des slaw. Wortes *stopan* ‚Hausherr‘ (vgl. kirchenslaw. *stopanъ*, bulgar. *stopan*, serbo-kroat. *stopanin*, alban. *stopan*) aus dem im Rumänischen ziemlich regelmäßig \**stupan* werden konnte. Bisher ist seine These, wenn auch unrichtig, zumindest verständlich. Was er jedoch über das gegenseitige Verhältnis des angeblich altrumänischen \**stupan* und der heutigen Form *stăpân* zum besten gibt, ist völlig verworren und unverständlich. Um diese beiden Formen erklären zu können, setzt er eine slaw. Form \**stupan* (< *stu panóv*!/) voraus, aus der sich die rumän. Form \**stupan* (> ungar. *Ztupan*!) entwickelt hätte, während das tatsächlich existierende *stăpân* seiner Meinung nach die Übernahme des slaw. *stopan* wäre. Das slaw. *stopan* aber soll eine Zusammensetzung von *sto* ‚hundert‘ + *pan* ‚Herr‘ sein wie etwa das türkische *jüz-başı* ‚centurio‘.

Wenn wir im Zusammenhange mit diesen Phantasmagorien einige Bemerkungen machen, so geschieht das allein aus dem

Grunde, daß wir dem Plane unserer Arbeit treu bleiben wollen. So müssen wir vor allem darauf hinweisen, daß das hypothetische \**stu panów* nur das Ergebnis einer polnischen, und zwar verhältnismäßig späten Entwicklung sein kann (Łoś, Gramatyka polska III, 151—2). *Stu* war nämlich ursprünglich bloß ein Dat. Sing. und Gen.-Lok. dualis, so daß man bestenfalls von der Form \**stu panu* ausgehen könnte. Indessen ist dies Operieren mit Zusammensetzungen, die aus obliquus-Fällen gebildet wären, ohnehin wenig überzeugend (vgl. diesbezüglich Dickenmann, Die nominale Komposition im Russischen. Berlin, 1934. 63). Würde Dr. nur etwas wenig von der Slawistik verstehen, so hätte er doch vielmehr von einem \**sta + pan* ausgehen müssen, in dem *sta* der Genitiv von *sto* sein könnte und dem auch die Bedeutung von ‚das Haupt von Hunderten‘ (vgl. türk. *jüz-başı!*) unterlegt werden könnte. Dann aber ließe sich der ung. ON keineswegs aus dem Rumänischen erklären!

Alle diese Etymologien erweisen sich — von den morphologischen und semantischen Schwierigkeiten ganz abgesehen — als vollständig naiv, zumal das Wort *pan* in keiner einzigen Balkansprache vorkommt. *Pan* ist nämlich das Ergebnis einer spezifisch tschechischen Entwicklung aus dem urslawischen \**gъpanъ* (aus dessen Variante mit abweichendem Stammvokal auch *župan* entstand) daraus alttschech. *hpan* > *pan*. Überall, wo dieses Wort vorkommt, ist es dem Tschechischen entnommen (obersorb., poln. > ruthen.). Dagegen ist *stopan* ein sog. Balkanwort, das sonst nirgends vorkommt. Es gibt also zwischen *pan* und *stopan* keinerlei Zusammenhang und kann auch keinen geben!

Das Wort *stopan* scheint übrigens entschieden balkanischen Ursprungs zu sein und dürfte aus dem Thrakischen am besten erklärt werden, wie das neulich Jokl und Tamás getan haben (vgl. dazu des letzteren Buch: *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trajánában*. Budapest, 1935. 140).

Unser ON hat mit diesem balkanischen Wort tatsächlich gar nichts gemein. Seine Quelle ist nämlich der vom morphologischem Standpunkte einwandfrei ansetzbare slawische PN \**Stupan*, der aus dem Zeitworte *stupati* < *stъpati* ‚treten, schreiten‘ gebildet werden kann. Aus diesem Zeitworte entwickelten sich in allen Slawinen zahlreiche PN, z. B. poln.: *Stępota*, *Stąpota*, *Niustęp*, *Postęp*, *Stampina*, *Stąpoch*, *Stąpor* ~ *Stąpor* usw. im XI—XV. Jh., Taszyckis Sammlung; *Stępin* Kozierowski, WPSl. 265; FN *Stępien*, Bystroń, *Nazwiska polskie* 40; tschech. *Stupitz* Nicolaus 1322; Emler, *Reg. Bohemiae* III, 313; russ. *Stupa*,



*Stupica, Stupiša, Stupok* Tupikov, 376, *Stupak* Archiv Jugozap. Rossii III, 3, 686, 188, *Stupka* l. c. VI, 2, 9, *Stupakov, Stupin, Stupišin* Tupikov, 765; ruthen. Chwedecz *Stupicz* Žerela Ukrainy III, 171; Iwan *Stupak* o. c. IV, 186; serbo-kroat. *Stupich* (= *Stupić*) 1184: S mičiklas, Cod. dipl. r. Croatiae, II, 189, *Stupig* (= *Stupić* oder *Stupik?*) 1322: ib. XIII, 107.

In ON: poln. *Stępina, Stępkow, Stępcin, Stępcice, Stępów, Stępowa* usw. Słownik Geogr.; *Stępuchowa* Kozierowski III, 252; tschech. *Stupčice* Sedláček, Místop. slovník 841, mähr.: *Stupišice* Černý—Váša, 18; hierher gehören noch die tschech. ON: *Ostupovice* (< *O-stup* PN), *Postupice, Postoupky* (*Po-stup* PN), *Ústupov* (*U-stup* PN) usw. Černý—Váša, 125; serbo-kroat. *Stupari, Stuparići, Stupčevići, Stupovi, Stupanj* usw. Imenik-Registar naseljenih mesta kralj. Jugoslavije II, 1005—6.

Was nun die Ableitung anbelangt, enthält \**Stupan* dasselbe Suffix *-an*, dem wir z. B. in den PN *Božan, Nėgan, Križan, Vojan* (Taszycki, Najdawniejsze polskie imiona osobowe. Kraków, 1925, 54), *Bratan, Dobran, Dragan, Dušan* usw. (Miklosich, PON., 8) begegnen. Besonders häufig aber ist es in den von Zeitwortstämmen gebildeten PN (ursprünglich Partizipia praet. pass.): *Bojan, Bėgan, Kochan Kopan, Nėgan, Priban, Stojan* usw., usw. Miklosich, ib.; poln.: *Chowan, Kazan, Miłowan, Niechan, Niedan, Pomnian, Radowan, Wygnan* usw., usw. Kozierowski, WPSl., 261—2.

Ein slawisches \**Stup-an* (< *Stop-an*) ist also a priori eine sehr wahrscheinliche Bildung, welche im serbo-kroat. ON *Stupanj* (< PN *Stupan* + *jb*; Bosnien) tatsächlich vorliegt.

**Paul**, FN in der poln. Stadt Gorlica (Iványi, Bártfa város levéltára. I, 417). Nach Dr. (357) wäre dieser FN zweifellos rumänisch, wogegen wir es tatsächlich mit einem deutschen Namen zu tun haben. Den Namen *Paul* aus dem Deutschen nachzuweisen erscheint uns unnötig, weil er überall zu finden ist.

**Pekura**, FN aus der poln. Stadt Muszyna (1459: Iványi o. c. 171), der nach Dr. (355) ebenfalls rumänisch sein sollte. In Wirklichkeit ist er ein Spottname slawischen Ursprungs, der entweder aus dem poln. *pek* ‚magerer, hochgewachsener Mann‘, oder aus *piek-arz* ‚Bäcker‘ durch das Suffix *-ura* gebildet wurde: vgl. poln. *lisiura, niemczura, szewczura, szlachciura, wilczura, papura, pieczura, żydura*. Das Suffix *-ura* hat augmentativ-deteriorative Bedeutung (vgl. H. Gaertner, Gramatyka współczesnego języka polskiego. Lwów—Warszawa, 1934. 287, und unter *Matura*).

**Porc, Porcus, Porched.** PN, die nach Dr. (57, 176, 326) samt und sonders von dem rumän. Worte *porc* ‚Ferkel‘ stammen. *Porched* (= *Porčed*: „cf. *porc*, plur. *porci*, *Porcea* + suf. ung. *-(e)d*“) hätte sich also aus dem Plural(!) von *porc* durch das ungarische Suffix *-d* gebildet. Auch diese Erklärung erweist sich als irreführende Erdichtung. Der fragliche Name findet sich nämlich außer dem Ungarischen auch in den slawischen Sprachen und zwar auf solchem Gebiet und in solcher Form, daß die Möglichkeit einer rumänischen Abstammung völlig ausgeschlossen ist, z. B. poln.: 1350: Stanislas filio *Porconis*, Mathia dicto *Porco* pincerna Warszowiensis, 1440: Martinus *Poros*, 1497: *Porosz*, 1103, 1426: *Porsz*, 1424: Nic. *Porse*, Ulan. 1264. T a s z y c k i s Sammlung; kleinruss. *Porak* Žerela Ukrajiny IV, 264; tschech.: *Porkoš*: 1230: *Porcossonis* Friedrich, Cod. dipl. r. Boh. II, 351; großruss.: *Pora*, *Poroša*, *Porch*, *Poršen*, *Porěj* Tupikov, 315—6, *Porošin*, *Poroškovič*, *Porchov*, *Poršeninkov* o. c. 704; serbo-kroat.: *Porča* Mažuranić, Prinosi za hrvatski pravno-povjestni rječnik. Zagreb, S. 1007. In ON: poln. *Poryszyce* (< \**Porysz*, PN) Kozierowski, I; *Porowa* id. III, 71; *Porczyn*, *Porczyno*, id. VII, 38; *Porowo*, *Poryszewice* ~ *Porszewice* (< \**Porzysz* ~ *Porysz*, PN) id. VII, 39; *Porowca* ib. 375; *Porowa*, *Poryszyce* id. V, 189; tschech. *Pořejov*, *Pořešice* Sedláček, Místop. slovník 717.

Die Namen scheinen somit Kosederivate eines mit *Por-* anlautenden PN zu sein. Der ungarische Name kann sich gleichfalls aus diesem entwickelt haben, wie dies die PN *Por* (F. IV, 2, 94), *Porch*, *Porcha*, *Porchia* (= *Por-č*, *Por-ča*; W. VII, 396, F. V, 2, 378, AnjOkmt. VII, 133, 215), *Porsu* Reg. de Turóc §. 63, *Porson* Reg. de Turóc §. 38, *Porc* W. II, 8, *Porus(?)* ZichyOkmt. IV, 493 (hierher gehört vielleicht auch der FN *Póra*, vgl. Illéssy, Az 1754. évi nemesi összeírás. Bpest. 1902. 53) usw. beweisen. Das Verfahren Dr.-s, der von diesen zweifellos zusammengehörigen Namen ausschließlich die mit dem rumän. *porc* scheinbar zusammenklingenden herausgreift und ihre Träger als Rumänen hinstellt, kann keinesfalls als wissenschaftlich bezeichnet werden.

Wo wir den Ursprung des Namens zu suchen haben, ist nicht klar. Die russischen Namen gehen offenbar auf den in der griechischen Kirche gebräuchlichen PN *Porphyrios* zurück. Dieser Name steckt auch in einem Teile der polnischen PN. Ob auch die großpolnischen und tschechischen PN aus diesem entstanden sind, scheint uns jedoch weniger wahrscheinlich zu sein.



**Pucafalva.** ON im Kom. Vas (vgl. 1365, *Pucafolua*, 1366: *Pusouch Csánki* II, 786), ungar. *Pálmafa* (früher *Puzsóc*), sloven. *Púžavci* (Niketič, Rečnik 565)  $\sim$  *Púžafcä* (Pável, A vashidegkúti szlovén nyelvjárás. Bpest, 1909. 4). Dr. (141) ist der Meinung, dieser ON stamme samt *Pucó*  $\sim$  slowak. *Pucov* (Kom. Árva; 219) von dem rumänischen Worte *puța* ‚Glieb und Scham kleiner Kinder‘. Demgegenüber ist es jedoch auf Grund späterer Namensformen höchstwahrscheinlich, daß im Falle des Beleges *Pucafolua* eine unrichtige Lesung vorliegt. Wir haben nämlich gar keine Bürgerschaft dafür, daß der Name mit *-c (=ts)*, d. i. *Pucafolva* zu lesen sei. Der frühere ungarische Name *Puzsóc*  $\sim$  slowen. *Pužavci* hinwieder ist offenbar von einem aus dem Worte *pūž* ‚Schnecke‘ gebildeten PN entstanden. Das slowakische *Pucov* aber stammt aus dem deutschen PN *Potz*  $\sim$  *Putz*  $\sim$  *Botz*, *Butz* usw. (Förstemann, I, 330—1), vgl. dazu den mährischen ON *Pucov* bei Černý—Váša 113.

Was nun den Ursprung des kroat., slowen. und slowak. Wortes *puca* ‚cunnus‘ anbelangt, möchten wir Dr.-s Aufmerksamkeit empfehlen, daß ein Wort ähnlicher Bedeutung auch im Obersorbischen, in der Form *puca*  $\sim$  *punca* vorhanden ist und sogar dem Polnischen ein Wort *puc*  $\sim$  *puca* ‚Lippe, Mund, pausbäckiges Gesicht‘ bekannt ist. Vielleicht hängen damit auch die tschech. Wörter *pucek*, *bucek*, *pucka* usw. zusammen (Rudnicki, Puck i jego gniazdo etymologiczne. Materjały i Prace kom. językowej Kraków, T. VII—1915, 247). Alle diese Wörter stammen vielleicht von dem deutschen Worte *Bunze*, *Butz* ‚vulva‘ und selbstverständlich sind auch die kroat. und slowen. Formen aus diesem, nicht aber aus dem Rumänischen entstanden. Der siebenbürg. ungarische Provinzialismus *puca* kann indessen möglicherweise tatsächlich rumänischen Ursprungs sein.

**Puyne.** PN, Kom. Bars, ein Beleg aus 1262 (bei Dr. nach W. VII. 129 irrtümlich aus 1242 datiert; vgl. MonStrig. I, 473). Dr. (176) erklärt ihn aus dem rumän. Worte *pâne*, *pâine* < lat. *panem* ‚Brot‘. Als ‚hapax legomenon‘ aber kann *Puyne* auch ein Schreibfehler sein. Die bei Dr. in einer Anmerkung erwähnten PN *Punie*, *Ponya* usw. können auch deutschen (Förstemann, I, 245) oder slawischen Ursprungs sein (vgl. tschech. *Ponca*, *Ponec* Friedrich, Cod. dipl. r. Bohemiae I, 359, 360; poln. *Ponicz*, *Ponyath*, *Poneđa* usw., usw. Taszyczkis Sammlung). Keinesfalls aber kann der Name mit obigem rumän. Wort zusammenhängen.

**Pula.** Alle heutigen und alten ON *Pula*  $\sim$  *Pulya*  $\sim$  *Pulad*, ebenso die PN *Pula*, *Pulach* usw. (vgl. Kovács Index, Czínár Index) bringt Dr. (87, 98—9, 139, 144, 149, 152—3, 322 usw.) mit dem rumän. Worte *pula* ‚penis‘ in Verbindung. Mit der Etymologie uns zu befassen, erscheint uns überflüssig, nachdem Tamás—Tremel bereits auf den slaw. PN hingewiesen hat, mit dem die fraglichen Namen zusammenhängen: tschech. *Pula* Friedrich, Cod. dipl. r. Boh. I, 163, russ. *Pulov* Tupikov, 713 (Századok, LXVIII—1934, 218). Hinzuzufügen sind noch die poln. Namen *Pulya* Długosz, Liber Ben. II, 348, *Pulecz*, *Pulko* usw., usw. Taszycki, Sammlung; *Pulec* Kozierowski, WPSl. 276, *Pulacz* ib. 278. In ON: poln. *Pulków* (bei Warschau), *Pulów* (Kujawy, südlich von Danzig), *Pułkowice*, *Pułkówko*, *Pulkowo* (früher Westpreußen, heute auf dem Gebiet des sog. Pomorze, Słownik Geogr.; serbo-kroat. *Puljići*, *Puljkovac*, *Puljci* Imenik-Registar II, 862.

Die slaw. Namen stammen unbeschadet des russischen Belegs zweifellos von dem deutschen PN *Puolo*, *Buolo*, *Bolo*, *Polo* usw. (Förstemann, I, 326), aus dem die ungar. Namen auch unmittelbar entstehen konnten.

**Puszkarsz**, FN zu Bártfa (Bartfeld; s. Iványi, Bártfa város levéltára. I, 496). Meint vielleicht Dr. (357), daß weil der FN *Puskás*  $\sim$  *Puşcaş* in Siebenbürgen nicht selten durch die rumänisierte Form *Puşcariu* ersetzt wurde, jeder *Puskás* (so liest er *Puszkarsz*!!) ein Rumäne gewesen sein muss? Ist doch *Puskás* eine ungarische Bildung aus dem ursprünglich slawischen Worte *puska* (tschech. *puška*, poln. *puszka* < deutsch *Büchse*!). *Puszkarsz* ist seinerseits ein slaw. und zwar poln. Name: *Puszkarz* (alte Aussprache: *Puškarš*, heute *Puškaš*!) und hat weder mit dem rumän. *Puşcaş* (das ungarischen Ursprungs ist!), noch mit *Puşcariu*, etwas zu schaffen.

**Ramasz.** Im Ungarischen des öfteren vorkommender PN: 1393, 1408, 1430: *Ramaz*; 1443: *Ramasz* Csánki, I, 571—2, Kom. Bihar (Dr. behandelt ihn unter den Namen aus dem Kom. Zemplén!). Außer diesem von Dr. (326) angeführten Beleg vgl. noch 1353: *Ramaz* comes, 1406: *Ramaz* vicecancellarius (Zichy Okmt. II, 498; V, 478). Dr. läßt ihn aus dem rumän. Worte *rămas*, Partizip perf. des Zeitwortes *rămâne* ‚zurückbleiben‘, abstammen, das „probabil“ ‚Witwer‘ bedeuten soll. In Wirklichkeit aber hat das Partizip keine solche Bedeutung, und auch der Gebrauch von Partizipien als PN — der z. B. in den slaw. Sprachen außerordentlich häufig vorkommt (vgl. unter *Chula*, *Osztopán*) — ist dem



Rumänischen vollständig unbekannt. Aus diesen triftigen Gründen sind wir gezwungen, an dieser phonetisch übrigens einwandfreien Ableitung zu zweifeln und unseren Namen vielmehr als ein Derivat aus dem deutschen Stamme *Ram-* (vgl. *Ramo, Rames, Ramis, Ramunc, Ramiso* usw. Förstemann, I, 124) zu betrachten (< *Rames, Ramez*). Vgl. sächs. *Romesdorf* ∼ ungar. *Romosz*: 1291: terra Saxonum de *Romoz* (W. X, 62) in Siebenbürgen, Lipszky, Rep. II.

Aus dem deutschen PN stammt auch der im Altungarischen häufige und durch das ung. Suffix *-ocsa* gebildete PN *Ramocsa* (Kovács Index; Czínár Index; ZichyOkmt. VII; HazOklt. 111; HO. VIII, 102, 103; AnjOkmt. VII, 418, usw., usw.), woraus die ON *Ramocsa, Ramocsaháza* (Kom. Zala, Bereg und Szabolcs) entstanden sind.

Unser PN findet sich auch in den slawischen Sprachen: vgl. tschech. FN *Rameš, Ramiš* Kotík, 89; poln. PN *Rames, Ramek, Ramsz, Ramolt* usw. (Taszycki Sammlung), *Ramsz Kozierowski*, WPSl., 260; *Ramszowski* Žerela Ukrajiny II, 220. In ON: *Ramsowa, Ramsowo, Ramsówki* Słownik Geogr.

Der im Nibelungenlied vorkommende PN *Ramunc* (Führer der ‚Walachen‘) ist ein rein deutscher Name (s. oben) und hat mit dem Volksnamen *Rumân* trotz Dr.-s entgegengesetzte Meinung (226) nichts gemeinsam.

**Roman.** Es ist eigentlich nicht der Mühe wert, uns mit Dr. auseinanderzusetzen, der diesen Namen mit dem rumänischen Volksnamen ‚*Rumîn*‘ in Verbindung bringt! Der aus dem lateinischen *Romanus* stammende PN *Roman* ist bei zahlreichen Völkern derart verbreitet, daß wir es für genügend erachten, uns mit den Formen *Ruman* zu beschäftigen, die von Dr. als besonders sicher rumänisch bezeichnet werden. Der PN *Roman* kann übrigens schon aus lautlichen Gründen nicht rumänisch sein, da er ja im Rumänischen *Rumân* lauten müsste, die in neuerer Zeit in Schwung gebrachte Form *Român* aber hat eine bewusst archaisierende Lautgestalt, die dem latein. *Romanus* zuliebe aufgriffen und auch dem Volke aufgedrängt wird (Tamás, Az oláhok nemzeti nevérol. Egyet. Phil. Közl. XLVI—1932. 211).

Die *u*-Form findet sich auch im Deutschen: *Ruman, Ruhmann* (vgl. ‚Sant Rumann‘, Baden) Bahlow, Deutsches Namenbuch. Neumünster, 1933. 75; im Polnischen: *Rumino*, ON, *Kozierowski*, III, 155 (< *Ruma*, PN), *Rumianek*, ON, id. V, 259. Auch im Ahd. gibt es einen PN *Romenus, Ruomun* (< *Hroma*) Förstemann, I, 883.

Natürlicherweise hat auch der ungarische ON *Romhány* mit dem rumänischen *rumân* (211) nichts zu tun, weil dieser laut Zeugnis der alten Belege (1346: *Ruhman*, 1433: *Rohman Csánki*, I, 106) nur aus dem obenangeführten *Ruhmann* stammen kann. Der deutsche Name kommt auch anderwärts im Ungarischen vor: 1360: *Gegus filius Rohman de Apaty*, Kom. Zala, ZichyOkmt. VI, 7; 1375: *Johanne et Thoma filiis Rohman de Kemenfalva* ib. 10. Vgl. noch *Rohmansmorgen*, Dorf in Mazurien (Ostprien) Słownik Geogr.

**Roskovány, Roskfalva.** Dr. (99, 328, 343, 361) erklärt folgende ON aus dem rumän. *roșcă* < *roș* ‚rosenfarbig‘ (< latein. *roseus*): 1. *Rusinc* (1406: *Rwsinchzenchmiklos*, in der Umgebung von Djakovar, *Csánki*, II, 347; kann seiner Meinung nach auch das rumän. *rușine* ‚Scham‘ sein!); 2. *Roskóc* *Csánki*, I, 361 ~ slowak. *Roškouce* *Czambel*, Slovenská reč I, 585, Kom. Zemplén; 3. *Roskóc* (früher *Roskfalva*, *Csánki*, I, 266) ~ slowak. *Roškouce*, Kom. Szepes; 4. *Roskovány* *Csánki*, I, 308 ~ slowak. *Roškovjani* *Czambel* o. c., Kom. Sáros.

Dem gegenüber ist *Rusinc* vielleicht *Ružinc* zu lesen und aus einem von dem Wort *ruža* ‚Rose‘ stammenden PN zu erklären (vgl. die serbo-kroat. ON *Ružić*, *Ružići Niketić*, Rečnik 604). — Der älteste Beleg für *Roskfalva* ~ *Roškouce* > *Roskóc* (Kom. Szepes) stammt aus 1296: villa *Horuzk* HO. VII, 253—4, Šmilauer, *Vodopis starého Slovenska* \*719. Der Name der Ortschaft ist mit dem des Besitzers identisch (1230: *Huruzk filius Iroszlay de Scepus*, vgl. Šmilauer, o. c. 198) und findet sich in dieser Form bis 1360. Schon in demselben Jahre taucht aber auch *Ruzk* auf (Fekete—Nagy, *A Szepesség területi és társadalmi kialakulása*. Bpest, 1934. 175), woraus — offenbar durch irgendeine Analogie — der heutige Name entstand.

Indess hat auch der Name des anderen *Roskóc* und von *Roskovány* gar nichts mit dem Rumänischen zu tun. Diese haben sich nämlich von dem aus dem latein. PN *Rochus* hervorgegangenen regelmäßigen slaw. PN *Roch-ьkъ* > *Rošek* ~ *Roško* gebildet, können aber eventuell auch Koseformen eines mit *Ro-* anlautenden PN sein (s. unter *Bolechów*, *Kás*). Daß solche PN in den slawischen Sprachen wirklich vorkommen, beweisen folgende FN und ON: poln. ON *Roszkowice*, *Roszkowiec*, *Roszkówko*, *Roszkowo* (unter den alten Formen des einen finden sich auch einige *Rostkowo*, was darauf hinweist, daß sich der Name aus *Rostislav* entwickelt hat), *Kozierowski* III, 143—5.; *Roszczykowa* (< *Rošbk-ik-ova*), *Roszczyzny* (< *Rošb k-iny*), *Roszków*, *Roszkowa Wola*



usw. id. VII, 76; tschech. FN *Roška*, *Kotík*, 156, ON *Rošice*, *Rošovice*, *Sedláček*, *Místop. Slovník* 772 und der ruthen. FN *Roszik* (= *Rošyk*), *Žerela Ukrajiny* III, 268, die aus dem Rumänischen zu erklären, vielleicht doch nicht angeht.

**Rou**, PN. 1211: W. I, 116. Nach Dr. (47) < rumän. *rău* ‚schlecht‘. Der bei F. III, 3, 64 erwähnte *pristaldus Rouz* wäre ebenfalls ein Rumäne namens *Răuș*. Welchen Ursprungs dieses einsilbige hapax legomenon *Rou* ist, können wir nicht mit absoluter Sicherheit feststellen. Auf jeden Fall läßt sich annehmen, das es mit \**rou-*, dem Stammwort des heutigen ungar. *róka* ‚Fuchs‘, identisch ist (*-ka* ist nämlich ein Deminutivsuffix!), das uns auch in dem Worte *ravasz* ‚Fuchs, schlau‘ begegnet. In dem PN *Rouz* ist wahrscheinlich dieses *ravasz*, altung. *rovosz* (geschrieben *rouoz*, *ruoz* OklSz. 799) vorhanden. Aus dem Rumänischen wird wohl niemand — außer Dr. — diese Namen erklären wollen.

**Scemsa**. PN, 1086: W. I, 35 (richtig *Scemsca!*). Dr. (35) sieht darin ein durch *-ša* gebildetes Deminutivum von *Sema* ‚Simeon‘, das nach ihm rumänischen oder slawischen Ursprungs sein sollte. Der Name ist jedoch vielmehr ungarisch, d. h. ein Derivat aus dem Appellativ *szem* ‚Auge‘ (vgl. *Pa is*, MNy. VIII, 302).

**Steneck**. Diesen Namen wird Dr. (355) wohl darum zu den sicher rumänischen gezählt haben, weil sein Träger als ‚Valache‘ bezeichnet wird (*Iványi*, *Bártfa város levéltára*. I, 111). Über die Nationalität der oberungarischen ‚Walachen‘, die bei weitem nicht unbedingt Rumänen sein müssen, sprechen wir ausführlicher im IV. Kapitel dieser Arbeit. Was den Namen *Steneck* anbelangt, so scheint Dr. über dessen Vokalismus nicht im klaren zu sein (*Stanek* > *Stenek*; der nach *Mihályi* angeführte Beleg *Sten* wird von Dr. unverständlicherweise als rumänische Lautform aufgefaßt!?), obwohl wir es offenbar mit einem regelmäßigen deutschen Umlaut zu tun haben (*Bártfa* war nämlich eine deutsche Stadt!). Vgl. noch zu diesem Namen: *Stene*, *Stenczlow*, *Stenczel* ~ *Stanek*, *Stanke*, bei *Reichert*, *Die deutschen Familiennamen nach Breslauer Quellen des 13. und 14. Jh.-s.* Breslau, 1908. II; *Stanislaus* alias *Stene* de Cracovia, ib. 20.

**Suttó**. ON im Kom. Turóc, slowak. *Šútova*, der von Dr. (171) aus dem rumän. Worte *șut* ‚ohne Hörner‘ abgeleitet und als sicherer rumänischer Name hingestellt wird. Denselben Namen betrachtet er auf S. 74 samt den ON *Sutovo* (Kom. Nógrád) und *Csút* (früher *Shut* RV. §. 228: Kom. Fejér) nicht mehr als zweifellos rumänisch. Diese letztere Ansicht teilen auch wir. Sie wird

durch die Tatsache erhärtet, daß das Wort in allen Slawinen vorhanden ist, demnach eine sehr alte Übernahme sein müßte, wenn es wirklich aus dem Rumänischen stammen würde. Das ist nun nicht im mindesten bewiesen. Woher weiß übrigens Dr., daß der fragliche ON aus dem Worte *šut* ‚ohne Hörner‘ und nicht etwa aus *šut* ‚Narr, Spaßmacher‘ (Mikl., EtWb. 345) entstanden ist? Wohlbemerkt sind derartige ON vielerorts zu finden, u. a. auch in der Gegend von Wilna (*Szutowice, Szutany* Słownik Geogr.), wo von Rumänen keine Spur vorhanden ist.

**Szák, Száka.** Der ON und die PN dieser Lautform werden von Dr. getrennt behandelt. Während er *Szák* vom rumänischen *sac* < latein. *saccus* ‚Sack‘ ableitet (warum nicht vom slaw. *sakъ* ‚Netz‘ Mikl., EtWb. 287 oder von dem daraus entstandenen ungar. *szák?*!), behauptet er — obwohl er auch die Möglichkeit einer Ableitung aus den slaw. (serb.) Namen *Sava* oder *Isak* für möglich hält (87) — daß in *Száka* die weibliche Form des rumän. *sec* < *siccus*, also *sacă* stecke (153, 39, 44, 149, 151, 157, usw.). Freilich kann er zur Rechtfertigung dieses bizarren Einfalls keinen überzeugenden Beweis erbringen, denn durch die Feststellung, daß an der Grenze Siebenbürgens und auf anderen rumänischen Sprachgebieten rumän. ON wie *Valea Sacă* vorkommen, wird noch nicht nachgewiesen, daß die ungar. ON *Száka* samt und sonders aus einer solchen attributiven Verbindung herrühren. Als Argument ist auch die Behauptung Dr.-s, wonach die ON *Szék* ebenfalls aus diesem Adjektiv und zwar aus dessen männlicher Form *sec* abstammen sollten (s. hierüber das II. Kapitel!), nicht stichhaltig. Gegen die Ableitung den ON *Száka* aus dem Rumänischen, spricht auch der Umstand, daß dieser in den Namen von Bächen und Tälern nirgends nachweisbar ist. Im Gegenteil: sämtliche *Száka* kommen ausschließlich als Namen von Dörfern und von sonstigen menschlichen Siedlungen vor, was an sich schon geeignet ist, den Glauben an die Abstammung von dem rumän. Worte *sacă* ‚trocken‘ zu erschüttern. Unsere Zweifel vermehren sich noch durch die Kenntnis der Tatsache, daß *Száka* auch als PN vorkommt, was wir nicht bloß aus den Possessivkonstruktionen *Szákafölde* (villa *Zakafelde* Csánki, III, 302, Kom. Fejér) und *Szákafalva* (F. X, 3, 149; vgl. Dr. 149, 175) folgern, sondern auch in Wirklichkeit nachweisen können: *Zaka* (im Altungarischen ist der Laut *s* zumeist mit dem Buchstaben *z* geschrieben!): 1211: W. I, 110, 112; 1323: Petri filii *Zaka* HO. I, 118. Unseres Erachtens ist es durchaus unwahrscheinlich, daß weibliche Formen eines Attributs zu Männernamen



hätten werden können (im Slaw. gibt es z. B. keinen Männernamen *Sucha!*).

Beide ON: *Szák* und *Száka* gehören zweifellos zusammen und stammen aus den PN *Szák*, bzw. *Száka* (*Szák* + Deminutivsuffix *-a*), die auch sonstigen Derivaten zugrunde liegen: *Szakcs*, ON *Csánki*, III, 411 (< *Szak* + Deminutivsuffix *-cs*, vgl. unter *Bocs*) und *Szakony*, ON, *Csánki*, III, 630 (< *Szak* + *-ony*, ungar. oder slaw. Deminutivum!). Der PN kommt auch auf solchen Gebieten vor, wo von Rumänen gar keine Spur nachzuweisen ist. Die daraus entstandenen ON sind nämlich in ganz Polen zu finden: *Saczyn* 1268, 1294; *Saczino* (< \**Saka*, PN) *Koziorowski*, V, 271; *Saczkowce* ib.; *Saków*, *Sakowice*, *Sakowa* id. VII, 94; *Saki* (< \**Sak*, oder \**Saka* PN), Name von sieben Gemeinden, die eine bei Wilna; *Sakowa Wola*, *Sakowce*, *Sakowczyk*, *Sakowice*, *Sakowiki*, *Sakówka*; *Sakowice* Name von elf Ortschaften, u. a. bei Minsk und Wilna; *Sakowo* bei Dünaborg; *Sakow-szczyzna* Name von fünf Gemeinden, u. a. auch bei Minsk und Wilna, *Słownik Geogr.*; tschech. *Sačany* (< \**Sak-jany*), *Sedláček*, *Místop. Slovník*.

Alle diese Belege beweisen deutlich genug, daß es im Tschech. und im Polnischen einen PN *Sak*, *Saka* gab, aus dem sich die obigen ON entwickelt haben. Der Ursprung dieses PN ist uns zwar unbekannt geblieben, es steht indessen unzweifelhaft fest, daß er nicht im Rumänischen zu suchen ist. Keinesfalls ist an die von Dr. vorgeschlagene Ableitung aus *Sava* oder *Isak* zu denken, weil 1. *Sava* ein griechisch-orientalischer, besonders serbischer PN ist, der von den zur abendländischen Kirche gehörigen Tschechen und Polen gar nicht gebraucht wird, und 2. weil *Isak* eine griechische Lautform ist, während wir bei den zur abendländischen Kirche gehörigen Slawen die lateinische Lautformen *Izak* oder *Ižak* finden, aus der sich höchstens *Zak* oder *Žak* hätte bilden können (vgl. slowak. *Žakovce* ~ ungar. *Izsáktalva*, Kom. Szepes).

Am wahrscheinlichsten ist es, daß sich der tschech.-polnische PN aus dem Worte *sakъ* ‚Netz‘ entwickelt hat. Dasselbe können wir von dem ungarischen Namen voraussetzen, der entweder eine Übernahme des slaw. PN *Sak*, *Saka* ist, oder selbständig im Ungarischen aus dem Appellativ slawischen Ursprungs *szák* ‚Netz zum Fischfang‘ sich entwickelt hat. Unzweifelhaft aber sind alle diese ON ungarische Schöpfungen.

*Szamárd*, ON am Balaton (1082: *Scamard*, 1234—70, *Zamard* usw. *Csánki*, II, 657) und *Szamárfölde*, werden von Dr. (134,

149) zu den zweifellos rumänischen Namen gezählt, obgleich in diesen ON nur das ung. *szamár* ‚Esel‘ gesucht werden kann. Diese ON dürften auch dann nicht aus dem Rumänischen erklärt werden, wenn sich der rumänische Ursprung des ungarischen Wortes irgendwie nachweisen ließe. Hiervon jedoch kann schon deshalb gar keine Rede sein, weil sich im Altungarischen kein einziges Wort rumänischen Ursprungs findet. Die Anstrengungen Dr.-s um altrumänische Elemente im Ungarischen nachzuweisen sind noch jämmerlicher, als seine ON- und PN-Deutungen. Gelegentlich werden wir hierauf noch zurückkommen, vorläufig vgl. dazu, das in dieser Arbeit unter *Kopács* und *Chuta* Gesagte.

Es kann keinem Zweifel unterliegen, daß das ungar. Appellativ *szamár* letzten Endes auf das latein. *sagmarius* zurückgeht, die Frage der vermittelnden Sprache ist jedoch noch nicht einwandfrei gelöst. *Kőrösi* (Nyr. XIV, 68—9) und *Asbóth* (Szláv jövevényszavaink. I. Bpest, 1907. 95—6) leiten das Wort vom italienischen *somar*, *somaro* her, das wirklich ‚Esel‘ bedeutet (N. B. ist das entsprechende rumänische Wort nur in der Bedeutung ‚Saum-, Packsattel‘, ‚Firstbalken des Daches‘ bekannt!). Dagegen ließe sich jedenfalls einwenden, daß dem anlautenden *s* der italienischen Wörter im Ungarischen vielmehr ein *š* entsprechen müßte (vgl. das inlautende italienische *s* > ungar. *s*, *zs* = *š*, *ž*: MNy. XXIX, 149), wiewohl diese phonetische Frage wegen des zweifelhaften Charakters der hierhergehörigen Wörter noch nicht geklärt ist.

*Szeptinovcz* ~ *Šaptinovici*(!). Dr. schreibt diese Namen zwei verschiedenen Orten zu (92, 103), obgleich sie sich auf denselben Ort beziehen, 1472: *Septenuocz*, 1489: *Septinocz*, *Csánki*, II, 527 = heute *Šaptinovci*, *Niketić*, *Rečnik* 756. Ob es tatsächlich aus dem rumänischen Worte *șapte*, *șapte* ‚sieben‘ stammt, wie von Dr. behauptet wird, wissen wir nicht. Morphologisch ist dieser ON nicht klar genug (\**Šapte-in-ov-bci?*), ja selbst die Bildungsweise des ON *šaptine* ist dunkel (*Daničić*, *Rečnik iz kniževnih starina srpskih* III, 485), wird aber von Dr. nichtsdestoweniger als Analogie zur Erklärung unseres ON angeführt. Sofern das Suffix *-inž* ~ *-ina* ~ *ino* darin wäre, würde man vielmehr die Formen \**Saptin*, \**Šaptina* oder \**Šaptino* erwarten. *Šaptine* scheint seiner Form nach ein Nom. Plur. von \**Šaptina* zu sein, gerade dieser Fall aber ist für einem ON schwer denkbar. Auch der FN *Šaptejević* (*Maretić*, *Rad* LXXXI, 100) trägt nichts zur Lösung bei, da er eine ganz andere Bildungsart aufweist (\**Šapt-ej-ev-ić?*). Weiter haben wir schwere Bedenken ob im Rumänischen tatsächlich



Zahlwörter als PN gebraucht werden können. Schließlich sehen wir nicht ein, daß der Name — sofern er wirklich mit einem Zahlwort zusammenhängen sollte — ausgerechnet von dem rumän. *şapte* und nicht etwa vielmehr von dem dalmatischen *siapto* ‚sieben‘ abzuleiten wäre (Bartoli, Das Dalmatinische II. Wien, 1906. 222. Schriften der Balkankommission, V).

**Szirák.** Auf der Grundlage, daß der im RV. § 310 vorkommende Name *Sceraka* pristaldus nach Melich (HonfMg. 307) möglicherweise aus dem Rumänischen stammen kann (< rumän. *sărac* ‚pauper‘), bemüht sich Dr. die ON *Szirák* (Kom. Nógrád, Borsod, Abaúj-Torna) ebenfalls für die Rumänen in Anspruch zu nehmen (211, 332), obwohl ihn hierzu gar kein phonetisches oder morphologisches Kriterium berechtigt. Wenn auch von einem rumänischen Ursprung des PN *Sceraka* auf Grund des *-e* der ersten Silbe zumindest theoretisch die Rede sein kann, so ist dies bei den ON *Szirák* völlig ausgeschlossen. Diese letzteren sind nämlich samt und sonders ungarische Namengebungen (aus bloßem PN ein ON!), der PN selbst aber spiegelt den Vokalismus des vom rumän. *sărac* wesentlich abweichenden slaw. Wortes *sirakъ* ‚pauper‘. Dieses Wort kommt im Slawischen heute zwar nur mehr im Serbischen und im Bulgarischen vor, die damit zusammenhängenden PN und ON zeigen aber deutlich, daß es früher in allen Slawinen vorhanden sein mußte: tschech. *Sirakovice*, *Sedláček*, *Místop. slovník* 799; *Sirákov Chromec*, *Místop. slovník Čsl. Rep.*<sup>2</sup>, Praha, 1935; poln.: *Sieraków* (Name von zehn Gemeinden), *Sierakówce*, *Sierakowek*, *Sierakowice*, *Sierakówko*, *Sierakowo* *Słownik Geogr.* (die Namen gehen auf den PN \**Sirak* zurück; im Polnischen hat sich *-ir* zu *>ier* entwickelt, *Łoś. Gramatyka polska* I, 67—8); ruthen. *Siraków* (offenbar = Syrakiv!), *Serakišci* ∼ poln. *Sierakowce* *Słownik Geogr.*; serbo-kroat. *Sirakovo*, *Sirač*, *Niketić*, *Rečnik*; bulgar. *Sirakovo*, *Sirakovci* *Spisъ k na naselenitě města v Carstvo Bъlgarija* 17, 76, 15. Es gibt daher keinen Grund, um diesen ON und den alten PN (vgl. *Zirak Kovács Index*) sei es auch nur unter die ungewissen rumänischen Namen einzureihen.

Wir halten indessen auch den rumänischen Ursprung des von Dr. (296, 298) als zweifellos hingestellten PN *Sceraka* für unerwiesen. Würde auch der Name wirklich mit dem slaw. Worte *sirakъ* > rumän. *sărac* zusammenhängen, so müßten wir dessen *e* noch immer nicht unbedingt als Reflex des rumänischen *ă* betrachten, ist doch die Entwicklung *i* > *e* auch im Ungarischen seit dem XII. Jh. ganz geläufig. Die deutlichsten Beweise hierfür

sind z. B. *beretva* ‚Barbierrmesser‘ < slaw. *britva*; *belezna* ‚Fadenbruch‘ < slaw. *blizna*, *beretra* ‚Priesterhut‘ < latein. *biretum* usw. (vgl. Gombocz, Magyar tört. nyelvtan II, Hangtan II, 36—7). Das *e* in *Sceraka* läßt sich dem slaw. *Sirak*  $\alpha$  gegenüber als Ergebnis einer solchen *i* > *e* Entwicklung erklären.

Es ist übrigens gar nicht bestimmt, daß unser PN mit dem slaw. *sirakš* (> rum. *sărac*) zusammenhängt. Man kann nämlich ebensogut annehmen, daß er aus dem durch das Suffix *-ak*  $\sim$  *jak* weitergebildeten Adjektiv *syrš* ‚roh, grob‘ (Mikl. EtWb. 335) entstanden ist, wie übrigens auch *sirakš* in ähnlicher Weise aus *sirš* entstanden ist. Das Suffix *-ak*  $\sim$  *jak* hat nämlich bei zahlreichen anderen Funktionen auch die Eigenschaft Adjektiva zu substantivieren: slaw. *nov-akš* ‚Neuling‘; *jun-akš* ‚Jüngling‘; russ. *čuž-ak* ‚Fremdling‘, *prostak* ‚Einfaltspinsel‘; tschech. *chudák* ‚armer Tropf‘ usw. (Vondrák, SlGr. I<sup>2</sup>, 611); auch in Koseformen von PN ist es häufig anzutreffen: tschech. *Ondrák*  $\sim$  *Vondrák*, *Petrák*; slowak. *Abrák*, *Beniak*, *Bernák*, *Dorotiak*, *Katrenák*, *Stanák*; kleinruss. *Fedak*. Über das Suffix vgl. Belić, AfSlPh. XXIII, 154; Doroszewski, Monografje słowotwórcze: Prace Filologiczne XIII, 207—8; Gaertner, Gramatyka współczesnego języka polskiego III, 303; R. Smal-Stockyj, Abriß d. ukrain. Substantivbildung. Wien, 1917, 50.

Das angesetzte Wort kommt im Ruthenischen in der Form *syrjak* tatsächlich vor und bedeutet ‚syrye drova‘, d. i. ‚rohes Brennholz‘ (Hrynyčenko). Es gibt folglich kein Hindernis, das Wort eventuell auch einem PN zugrunde zu legen. Das *e* in *Sceraka* wäre in diesem Falle als Reflex des ruthen. *y*-Lautes aufzufassen.

Über das auslautende *-a* unseres PN haben sich die bisherigen Forscher zwar nicht geäußert, doch werden sie darin wohl das ungar. Kosesuffix *a* erblickt haben. Obgleich diese Ansicht nicht völlig unberechtigt ist, glauben wir den Vorzug nichtsdestoweniger folgender Erklärung geben zu müssen. Im Slawischen gibt es ein pejorativ-augmentatives Suffix *-aka*, das einfach die weibliche Form von *-ak* ist. Es ist besonders im Ruthenischen sehr verbreitet (vgl. Belić, l. c. 154: *debelyj* ‚dick‘  $\sim$  *debeljaka* ‚dicker Mensch‘, *leda* ‚kaum‘  $\sim$  *ledaka* ‚Vagabund‘, *dīva*  $\sim$  *dīvaka* ‚großes Mädchen‘, *tórba*  $\sim$  *torbaka* ‚große Tasche‘ usw., usw. Smal-Stockyj, o. c. 51; poln.: *hulaka*, *zabijaka*, *zawadjaka* Doroszewski, ib. 209).

Ein ruthenisches \**Syraka* in der Bedeutung ‚ein besonders grober, roher Mensch‘ erscheint uns nicht nur seiner Lautform und



Bildung nach als wahrscheinlichste Quelle unseres PN, sondern auch kraft seiner Bedeutung, denn dieser Name dient zur Bezeichnung eines *pristaldus*, d. i. einer Person, die das Amt des ‚Anklägers‘ versieht, wie es unser *Sceraka* war. Daß auf diesem Gebiet wirklich Ruthenen wohnten, wissen wir aus dem RV., in dem wir auch dem Namen *Sceraka* begegnen: § 300: „Castrenses de Carazna de villa Ban . . . dixerunt se esse liberos et genere Ruthenos et adduxerunt defensorem libertatis suae, nomine Chedur, genere Ruthenum“ (Melich, o. c. 158; Petrov, Drevnějšija gramoty pro istorii karpatorusskoj cerkvi i ierarchii 1391—1498 g. Prag 1930, 65—6).

Nebst all diesen Erklärungen ist nun auch die Möglichkeit des Zusammenhanges des PN *Sceraka* mit dem slawischen Adjektiv *sěrv* ‚grau‘, ‚blond‘ (Mikl. EtWb. 295) nicht völlig auszuschließen. Das Wort ist, mit demselben Suffixe *-ak* versehen, im Ruthenischen: *sirak* ~ *sirjak* 1. ‚Oberkleid aus grauem Tuch‘, 2. ‚Bauer‘ (Hrynčenko) und im Poln. vorhanden: *szarak* 1. ‚Art grauen Stoffes‘, 2. ‚armer Adeliger‘ (Warschauer Wb. VI, 565). Das ruthenische *i* an Stelle des slawischen *ě* ist regelmäßig, im XIII. Jh. aber ist noch ein *e*-artiger Laut anzunehmen, da an dessen Stelle selbst noch im XIV—XV. Jh. ein geschlossener *e*-Laut vorhanden war (vgl. Kuraszkiewicz, Gramoty halicko-wołyńskie XIV—XV. wieku. Studium językowe. Kraków, 1934. 55). Betreffs des poln. *sz* vgl. Łoś, Gram. polska I, 152, und des Wandels *ě* > *a* ib. 121.

Der PN läßt sich also vielfach einwandfrei aus dem Slawischen erklären, die Annahme rumänischer Vermittlung ist ganz überflüssig und gleichzeitig vollkommen unwahrscheinlich.

**Szocóc.** ON im Kom. Turóc (erster Beleg aus d. J. 1258: *Sochouch* Regestrum de Turóc § 45, vgl. Mályusz, Turóc megye kialakulása. Bpest, 1922. 22), slowakisch *Socovce* (Niedlerle, Mapa 47). Nach Dr. (183) stammt der Name „aller Wahrscheinlichkeit nach“ aus dem rumän. Worte *sof* ‚Genosse‘ < latein. *socius*. Dieser abenteuerliche Einfall ist jedoch ebenso abzulehnen, wie so viele andere etymologische Sonderlichkeiten des rumänischen Gelehrten. Der Ursprung des ON ist uns unbekannt, soviel scheint jedoch gewiß zu sein, daß er aus einem PN entstanden ist; vgl. immerhin den polnischen ON *Socówka*, Kozierowski, VII, 126.

**Szula, Szuli.** Diese Flurnamen (Kom. Zala: Pesty, Magyarország helynevei I, 378) stammen nach Dr. (149) aus dem

rumän. Worte *sulă* ‚Ahle, Spieß‘, nicht aber aus dem slow. *sulj* ‚Art hölzernes Gefäß‘. Von den beiden Namen hat *Szuli* laut *Pesty* seine Benennung nach der Familie *Szuli* erhalten, deren Ursprung aber mangels näherer Belege unbekannt ist. *Szula*, das sich auf einen Weingarten bezieht, stammt aus dem slaw. PN *Sulimir*, *Sulislav*, vgl. *Miklosich*, PON., 102, *Taszycki*, *Najdawniejsze polskie imiona osobowe*. Kraków, 1925. 98; s. ebenda *Sula!* 99. In ON (wir zählen nur die aus der Form *Sula* entstandenen auf): slowak. *Sulin* ∼ ungar. *Szulin*, Kom. Szepes und Sáros, *Lipszky Rep.*, slowak. *Sulany* ∼ ungar. *Szulány*, Kom. Nyitra, *Lipszky Rep.*; tschech. *Sulice* *Sedláček*, *Místop. Slovník*, 849; poln. *Sulin* *Kozierowski* V, 370. *Sulinowo* *ib.*, *Sulino* *id.* III, 276; serb.-kroat. *Sulinec* *Lipszky*, *Rep.*, *Suljići* *Niketić*, *Rečnik*, 678.

**Tác, Tát.** Diese ON läßt Dr. (181—2) aus dem rumän. Worte *tatu* ‚Vater‘ stammen, u. zw. *Tát* (Kom. Esztergom) aus dem Singular von *tatu*, und *Tác* (Kom. Fejér) aus dem Plural desselben Wortes. Nachstehend wollen wir jene Etyma kurz aufzählen, aus denen unser ON erklärt werden könnte, wobei wir jedoch bemerken müssen, daß uns im Gegensatz zu Dr. nicht gelungen ist mit entscheidender Eindeutigkeit Stellung zu nehmen.

1. Slaw. *tatb* ‚Dieb‘ *Mikl.*, *EtWb.*, 345 (vgl. russ. PN *Tatb Tupikov*, 388, *Tatev* *ib.* 777); 2. Slaw. *Tatomir* *Miklosich*, PON., 105; vgl. noch die ruthen. PN *Tatomir* *Žerela* *Ukrajiny* I, 240, IV, 152; *Tatura* *ib.* IV, 175 = *Tat-ura*, vgl. dazu unter *Matura*; russ. PN *Tatomir*, *Tatišče* *Tupikov*, 388; *Tatiščev* *ib.* 778; poln. ON *Taciewo* an der Grenze Litauens *Słownik Geogr.* XII, 139; mähr. *Tatenice* *Černý—Váša*, 130; tschech. ON *Tatinná*, *Tatounice* *Sedláček*, *Místop. Slovník* 878 (= \**Tata + inžnaja*, *Tat-unice*); serbo-kroat. ON *Tatomir*, slowen. *Tatinec* *Niketić*, *Rečnik* 684; 3. türk. *tat* ‚Ungläubiger, Fremder‘ *Brockelmann*, *Mitteltürk. Wortschatz*. Budapest—Leipzig, 1928; 4. türk. *tat* ‚Geschmack‘ *Radloff* III, 898—9; 5. türk. *tatu* ∼ *taty* ‚einig, friedlich, friedfertig‘ *Radloff*, III, 906 (vgl. 1086: sepulchrum *Thati* W. I, 33, *Thatu* *eques* W. I, 35; 1193: campum *Tatu* = *Tát*, Kom. Esztergom, *Jakubovich*, *MNy.* XIX, 80); über das Vorkommen des türk. Wortes als PN vgl. *Mutafčiev*, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia, 1932, 252—5: *Taty*, *Tatu*, *Tatun*, *Tatuš*, *Tatus* usw., usw.; vgl. noch kirgis. *Tatybaj* (frdl. Mitteilung von L. *Rásonyi—Nagy*). 6. *Tat*, deutscher PN *Förstemann*, I, 1143 (im Gegensatz zu Dr., nach dessen Ansicht unser ON mit



dem deutschen PN *Tat* „zweifellos nichts gemein hat“, halten wir auch diese Erklärung für ganz gut möglich).

Das bisher Gesagte dürfte wohl genügen, um Dr.-s Glauben an die Zuverlässigkeit seiner Etymologie zu erschüttern.

Was *Tác* anbelangt, können wir auf den deutschen PN *Tazo*, *Taz Förstemann*, I, 388 hinweisen, der auch in FN vorkommt: *Taacz* ib. 1697, und aus dem dieser ung. ON sich vollständig erklären läßt.

Wir bemerken noch, daß der rumän. PN *Tatul* gleichfalls nicht aus dem rumän. *tatu*, sondern aus dem slaw. *Tatomir* stammt. Ein unzweifelhafter Beweis hierfür ist der PN *Tatul* (Kom. Mármaros), dessen Träger bald *Tatomir*, bald aber auch *Tatur*, *Tatol* und *Tatul* genannt wird (vgl. Mihályi, A mármarosi diplomák a XIV. és XV. szd.-ból. Mármarossziget, 1900, 662).

**Tokaj.** Nach Dr. (335) = *Toka*, PN + ungar. ON-Suffix *-j* (vgl. unter *Márévára!*). Der PN *Toka* hinwieder (vgl. Szentpétery, Reg. I, 64; RV. §. 301; OklSz.) sei entweder aus dem ungar. *toka* ‚Doppelkinn‘, oder aus dem rumän. *tocă* ‚Klopfbrett oder eiserne Platte, die gelegentlich die Stelle der Glocke in der Kirche vertritt‘, oder aber aus einer (rumän.?) Form des PN *Theodoros* entstanden. Um eine geeignete PN-Form zu finden, nimmt Dr. folgende Entwicklungsreihe an: *Todor* > durch Anwendung des Suffixes *-ka*: \**Tod-ka* > \**Tot-ka* > *Toka!* Nach dieser ‚Erklärung‘ ist es selbstverständlich, daß Dr. den ON *Tokaj* unter die sicher rumänischen einreicht! Der Ursprung von *Tokaj* bleibt natürlich auch den gezwungenen Erörterungen des rumänischen Gelehrten ein ungelöstes Problem. Wahrscheinlich geht dieser ON auf einen türkischen PN zurück, vgl. dazu Munkácsi, Körösi Csoma-Archivum I, 233; Melich, HonfMg., 72.

**Trojanovice.** Dieser mährische ON hat mit dem rumän. Wort *troian* ‚Römerwall‘ (Dr. 185) überhaupt nichts gemein, denn die nach 1750 entstandene Ortschaft erhielt ihren Namen von dem Kardinal und Grafen *Troyer*, vgl. Černý — Váša, 265. Übrigens ist auch der PN *Trojan* aus Körmöcbánya kein rumänischer Name (Dr. 179), sondern einfach identisch mit dem in den westslawischen Sprachen außerordentlich häufigen slaw. PN *Trojan* (Miklosich, PON., 181). In ON Böhmens und Polens kommt dieser PN sehr häufig (aus Polen kennen wir nicht weniger als 53 ON, die damit zusammenhängen) vor.

**Turba.** PN aus dem Dorfe Kolon (1211: W. I, 113) den Dr. (47) aus dem rumän. Wort *turbă* ‚Toll-, Hundswut‘ erklärt (ob-

wohl er auch die Abstammung von dem ungar. Worte *turba* ~ *torba* ‚Felleisen, Reittasche‘ < slaw. *torba*, Mikl., EtWb. 350, für möglich hält; dieses Wort ist übrigens sowohl im Ungarischen, wie auch im Slaw. türkischen Ursprungs, vgl. Miklosich, Die türk. Elemente: Denkschriften d. k. Akademie d. Wiss. Hist.-Phil. Cl. XXXV, Wien, 1885, 178).

Der Ursprung dieses PN ist ungewiss. Er dürfte am wahrscheinlichsten aus dem obigen türkischen Wort stammen. Es gibt indessen auch in den slawischen Sprachen einen PN *Turba*, dessen Ursprung uns nicht bekannt ist: tschech. *Turba* Kott, IV (vgl.: *Turbová*, *Turbovec* = ON, K o t y š k a, Místopisný slovník, 1745); poln. \**Turba*, vgl.: *Turbia*, ON, Vollständ. Ortslexikon. Wien, 1892. 427 [der bei Dr. (408) erwähnte Bergname *Turbacz* heißt richtig *Trubacz*, vgl. Stieber, Nazwy miejscowe Górców. Lud Słowiański III. A—1934. 254]; russ. \**Turba*, vgl. *Turbin*, FN, Enciklopedičeskij Slovar' XXXIV, 86; *Turbovo*, ON, Gouvern. Kiew ib.; serb. *Turbić* 1240, 1249: D a n i č i ć, Rečnik iz kniževnih starina srpskih III, 326. Diese Namen können nicht allesamt aus dem Türkischen stammen. Rumänischer Ursprung kann selbstverständlich noch weniger in Betracht kommen.

**Turz, Turzó.** Den Namen Teloneum de *Turz*, Kom. Nyitra (1183: W. XI, 47) identifiziert Dr. (175) mit einem hypothetischen rumänischen Wort \**turz* ‚Krammetsvogel‘ < latein. *turdus*. Im Rumänischen aber ist nur *sturz* (~ arom. *sturdzu*) vorhanden, und so glauben wir die Existenz des Wortes *turz* überhaupt bezweifeln zu müssen. Auch die Lesung des Namens ist unsicher, weil wir es möglicherweise mit einer unrichtigen Abschrift zu tun haben können. Die Urkunde ist nämlich nur in einer aus d. J. 1226 stammenden Kopie auf uns gekommen. Angenommen, daß die Namensform richtig ist, kann sie noch immer ein durch das Possessivsuffix *-jb* gebildetes Derivat des aus dem slaw. Adjektiv *turdz* ‚hart‘ stammenden PN sein: \**Turdz* > slowak. \**Turdz* ~ tschech. *Turz* (vgl. tschech. ON *Turz* S e d l á č e k, Místop. slovník, 910).

Der Ort *Turzovka* ~ ungar. *Turzófalva* (Kom. Trencsén) erhielt seinen Namen von der berühmten Familie *Thurzó*. Der erste Grundherr der Ortschaft namens *Thurzó* war ein Abkömmling Zipser Edelleute, die zweifellos ungarischen Geschlechtes waren (vgl. F e k e t e — N a g y, A Szepesség területi és társadalmi kialakulása. Bpest, 1934. 282). Den Ursprung dieses Namens klarzulegen ist noch nicht gelungen, das rumän. \**turz* vertritt dabei jedenfalls den unglücklichsten Lösungsversuch.



Das bei Dr. auf SS. 346, 408, 479 erwähnte poln. *Turze* gehört selbstverständlich nicht hierher. Wenn er sich schon an die Erklärung polnischer ON heranwagt, sollte er doch mindestens so viel wissen, daß im Polnischen durch *-rz-* die Laute *ż*, bzw. *ś* (beide aus *ř*) bezeichnet werden. Die erwähnten ON sind also *Tuże* zu lesen. Sie sind mit dem Possessivsuffix versehene Derivate aus slaw. *turǫ* ‚taurus‘. Solche ON hätte Dr. im ganzen Polen zu Hunderten finden können, wenn es ihm eingefallen wäre, in irgendeinem polnischen Ortslexikon nachzuschlagen. Hier seien ihm bloß einige vom Gebiete Nordwestpolens zur Kenntnis gebracht: *Turze*, *Turzegóry*, *Turza*, *Turzyniec* Kozierowski, III, 343; *Turza*, *Turzagłowa*, *Turzany*, *Turzerogi*, *Turzewo*, *Turzyn*, *Turzyno* id. V, 429; *Turza*, *Turzątki*, *Turzenka*, *Turzewo*, *Turznia*, *Turzynów* id. VII, 192—3. Vgl. noch tschech. *Tuřany*, slowak. *Turany* usw., usw. Mikl., PON., 332.

**Vrsac.** PN, 1211: W. I, 112. Richtig: *Vrzac!* Ist mit dem ungarischen Appellativ *ország* (ältere Form des heutigen *ország*) identisch und hat mit dem hypothetischen \**ursac* — einem angeblichen Derivat aus rum. *urs* (< lat. *ursus*) — gar nichts zu schaffen (Dr. 47).

**Vaja.** Diesen häufigen ungarischen ON erklärt Dr. (78) auf Grund einer unrichtigen Lesung aus dem rumän. Wort *oaie* ‚Schaf‘. Bei Csánki (I, 74) findet sich nämlich ein Beleg für *Vaja* (Kom. Heves), den Dr. ‚via *Wayauth*‘ liest und ihn als gleichbedeutend mit rumän. ‚*drumul oii*‘ = ‚Schafenweg‘ auffasst (ebenso S. 332!). Der angeführte Beleg lautet aber richtig: via *Wayayuth*, was ‚*Vaja-i út*‘ d. i. ‚Weg nach *Vaja*‘ bedeutet, genau so, die das ebendort vorkommende ‚via *Halazywth*‘, das von Dr. irrtümlich als ‚*drumul pescarilor*‘ = ‚Fischerweg‘ erklärt wird, wogegen *Halazywth* ganz deutlich so viel bedeutet als ‚der nach *Halász* führende Weg‘ (vgl. Halász, Kom. Heves: Gyöngyös-Halász, Tisza-Halász Csánki, I, 62!).

Der Name stammt aus der mit dem Suffix *-a* weitergebildeten Kurzform *Voj* den PN *Vojislav*, *Vojimir* usw. Bezüglich des dem slaw. *o* gegenüberstehenden ungar. *a* vgl. slaw. *potok* > *patak*, slaw. *kolač* > *kalács*, slaw. *stol* > *asztal* usw.; slaw. *Koprivnica* > *Kapronca* usw. Das altungarische *o* hat sich im allgemeinen zu *a* entwickelt, vgl. altungar. *hodu* > *had*, altung. *forkos* > *farkas* usw. (Gombocz, Magyar tört. nyelvtan II, Hangtan II, 40). Wenn also Dr. trotzdem behauptet, die ungar. Form *Vaja* könne nicht aus dem slaw. *Voja* entstanden sein, so ist dies wohl nur auf eine momentane Hartnäckigkeit zurückzuführen, denn das einschlägige

ungarische Lautgesetz ist ihm ansonst nicht unbekannt (z. B. S. 342 im Zusammenhange mit *Batiz*; S. 343 bei der Behandlung von *Csanta*, usw.).

**Vajda.** Die Tatsache, daß die walachischen Hirten unter die Obrigkeit von Wojwoden gehörten, bewegt Dr. dazu, sämtliche ungar. ON und PN *Vajda* für rumänisch zu halten. Da jedoch das Wort slawischen Ursprungs (<*vojevoda*) und im Ungarischen schon seit Beginn des XIII. Jh.-s als Gemeinwort nachweisbar ist (Oklsz), lassen wir uns auf diese unmögliche Erklärung nicht näher ein. Aus den ON *Vajda* auf walachische Hirtenorganisationen zu folgern, wird wohl — außer Dr. — keinem anderen Forscher einfallen.

**Valaskóc.** Dieser ON (Kom. Zemplén) stammt in der Tat aus dem slowak. Appellativ *valach* ‚Schafhirt‘ < altungar. *volah* > *oláh* ‚Rumäne‘. Da aber dieser ON aus einem solchen PN gebildet wurde, dem das zum ruthenischen bzw. slowakischen Gemeinwort gewordene *valach* zugrunde liegt, leuchtet uns gar nicht ein, wie sich der rumänische Gelehrte erlauben kann, diesen ON als Beweis für die von ihm vermutete rumänisch-walachische Bevölkerung zu verwerten (329). Auf Grund dieses Namens kann doch nur soviel behauptet werden, daß die Ortschaft Eigentum oder Gründung eines Mannes namens *Valašek* ist, dessen Beschäftigung das Hirtentum war. Im Übrigen kann der ON *Valaskóc* schon deshalb nicht als Beweis für die dortige Ansässigkeit der Rumänen seit den IX—XIV. Jh. angeführt werden, weil dieser Name erst nach dem XV. Jh. entstanden ist. Csánki erwähnt ihn noch nicht (I, 333—67).

**Valenovcz.** Dr. (92) hält diesen slawonischen ON für ein Derivat aus rumän. *Valean*, Pl. *Văleni* ‚Tal-Bewohner‘ (< *vale* ‚Tal‘); vgl. bei Csánki, II, 533: 1472: *Valenucz*, *Valenoucz*. Der fragliche ON entwickelte sich aus dem PN *Chvalen* (Miklosich, PON., 109) durch Hinzufügung des Possessivsuffixes *-ov-bcb*. Die Entwicklung *chv-* > serbo-kroat. *hv-* > *v-* betreffend vgl. *vála* = *hvala* ‚Dank‘, *valiti* = *hvaliti* ‚loben‘, *valdžija* = *hvaldžija* ‚der Prahler‘, *vatati* = *hvatati* ‚fassen‘, *vatiti* = *hvatiti* ‚dazukommen‘ Vuk Karadžić, Lex.<sup>9</sup>

**Veneir.** PN aus d. J. 1221 (aus dem Dorfe Szöllös, Kom. Veszprém). Dr. (47) stellt ihn zu dem rumän. Appellativ *Veneri*, *Vineri* ‚Freitag‘ und erblickt darin eine ähnliche Namengebung wie ungar. *Pentek* = ‚péntek‘ ‚Freitag‘ und *Szumbot* = ‚szombat‘ ‚Sonabend‘. Bezeichnend für Dr.-s Vorgehen ist der Umstand, daß er diesen Beleg nach der schlechtesten und unverlässlich-



sten(!) Ausgabe der betreffenden Urkunde zitiert (F. V. 1, 299). Er tut das offenbar darum, weil seiner ‚Etymologie‘ nur auf diese Weise eine wenigstens scheinbar sichere Grundlage geschaffen werden konnte. Nach beiden verlässlichen Ausgaben (W. I, 172; PRT. I, 650) ist aber die richtige Form des PN *Vencir*, dessen Gleichstellung mit *Veneri* selbstredend ein Unsinn wäre. Es ist auffallend, daß Dr. in diesem Falle nicht die Wenzelsche Urkundenausgabe benützt hat, die ihm in anderen Fällen als wichtigste Quelle dient.

**Vlachovice.** ON in Mähren. Stammt nicht — wie Dr. (185, 208) und nach ihm *Nandriş* (O wędrówce Rumunów na terenie zachodnio-słowiańskim. *Slavia Occidentalis* XII—1933, 256) meinen — von dem Worte *vlach* ‚Rumäne‘, sondern wurde aus dem PN *Vlach* gebildet, der hinwieder eine Koseform von *Vla-dislav* ist, vgl. *Černý* — *Váša*, 139. Mit dem Suffix *-ch*, das uns in *Vlach* begegnet, werden wir uns im II. Teil dieser Arbeit ausführlicher befassen. Hier sei bloß vorausgeschickt, daß *-ch* in den westslawischen Sprachen außerordentlich häufig vorkommt: vgl. tschech.: *Ma-chovice*, *Ma-chnín*, *Mi-chov*, *Mo-chov*, *Sta-chov*, usw. usw., *Vla-chov*, *Vla-chové*, *Vla-chovo* (Böhmen!) *Statistický lexikon obcí v Rep. Českoslov. I. Čechy*. Praha, 1924; poln. *Machowice*, *Stachowice*, *Rachowice* usw. *Słownik Geogr.*; sorb. *Stachow*, *Dachow*, *Lubochow*, *Trjehow* *Muka*, *Slavia occidentalis* V, 33, 34, 35, 27, 39 usw.

**Zembeta.** Dr. (326) sieht darin einen PN ‚rumänischer Lautgestalt‘ und glaubt, daß er einem hypothetischen PN \**Sâmbătă* (< slaw. *şobotъ* > ungar. *szombat*) entsprechen könnte. Der Beleg stammt aber aus der unverlässlichen Ausgabe einer gefälschten Urkunde (F. VII, 5, 204), und ist demzufolge für sprachwissenschaftliche Zwecke unbrauchbar.

**Zima.** 1138: PN aus Szob (Kom. Hont), *MonStrig.* I, 95. Nach Dr. (180) kann der Name, sofern er nicht *Sima* (= ungar. *sima* ‚glatt‘) zu lesen ist, nicht von dem arumunischen *Dzimă* = *Dima* = *Dimitrie* getrennt werden! Er kann getrennt werden und stammt einfach von dem slowak. Worte *zima* ‚Winter‘.

**Zovány.** Name zweier Ortschaften: 1. *Zovány* ∼ rumän. *Zovani*, Kom. *Kraszna* (1341, 1445, 1481: *Zoan*, *Zowan* *Csánki*, I, 586) und 2. *Zovány*, Kom. Sopron (1291: *villa castri nostri Supruniensis Zuan* HO. II, 21, 1296: *Zoan*, 1298: *Zuan*, 1317: *Zoan*, 1483: *Wanndorf* *Csánki*, III, 636), heute deutsch *Wannsdorf*, ungarisch *Bánfalva* benannt. Nach Dr. (154, 420) soll der ON von der rumän. Form \**Zoan*, \**Zuan* des PN Johannes herkommen,

wofür angeblich auch der deutsche Name *Wannsdorf* (s. o.) sprechen würde, der sich nach Dr. aus (*I*)*vansdorf* gebildet habe. Doch kann die Form *Zoan* des Namens *Johannes* — vorausgesetzt, daß unser ON tatsächlich mit dieser zusammenhängen sollte — auf keinen Fall rumänisch sein, weil dem lateinischen *j* im Rumänischen vor *-o*, *-u* immer ein *z* entspricht (Densușianu, *Histoire de la langue roumaine* II, 38—9). Die zur angeblichen Rechtfertigung des rumänischen \**Zuan* vorgebrachten Wörter *Sânziene*, *Sânziuene*, *Sânțion* (Tiktin, Rumän. Wb. III) bedürfen selber einer Erklärung.

Den fraglichen Namen versuchte Tagányi (MNY. XX, 1924, 138) aus dem mittelalterlichen Worte *zuanus* ‚Salzmass‘ zu erklären. Demnach hätten beide ON ihre Benennung nach dem alten Salzmass *zuanus* erhalten. Diese Vermutung lässt sich aber des näheren nicht begründen.

Auch auf die norditalienische Form *Zuan* des PN *Johannes* kann unser ON nicht zurückgehen, weil in den betreffenden Ortschaften Spuren von Italienern nicht nachzuweisen sind.

Unserer Ansicht nach hängen beide ON mit dem slaw. PN *Zvan* zusammen, der seinerseits mit dem Part. Praet. Pass. des Zeitwortes *zvati* ‚nennen‘ identisch ist (zur Bildung vgl. Miklosich PON., 8). Das Vorhandensein des PN *Zvan* beweisen folgende ON: tschech. *Zvanovice* (Sedláček, *Místop. slovník*, 1022); poln. *Zwanowice*, *Zwanowo*, *Zwany*, *Zwanowiec*, *Zwanów* (Kozierowski, I, III, 487, 762, V, 551).

Der ON *Wanndorf* ~ *Wannsdorf* verhält sich zu dem aus dem slawischen PN *Zvan* entstandenen altungarischen ON *Zvan* so, wie das deutsche *Antau* zu dem alten \**Zantau* (< ungar. *Szántó*) und das deutsche *Ockau* zu dem älteren \**Zockau* (< ungar. *Szaka*), das heißt, wir haben es in diesen Fällen mit der Abstrahierung des als die Präposition *zu* empfundenen anlautenden *z* zu tun (Melich, *Hazai német helynévi példák a nyelvi elvonásra*. Klebelsberg-Emlékkönyv. Bpest, 1925, 164—5). Der heutige ON *Bánfalva* hinwieder ist eine Übernahme des deutschen *Wannsdorf*, mit dem an Stelle des bayrisch-österreichischen *w* (bilabialer Spirant!) stehenden regelmäßigen ungarischen *b*.

**Zsuny.** Nach Dr. (211) kann dieser ON (1423: *Swn*, *Soon* F. IX, 6, 587—8, Csánki, I, 111), „falls es in der Sprache der Walachen des Kom. Nógrád keinen Rotacismus gab“, aus dem rumän. *juni*, Plural von *june* ‚jung‘ stammen, oder aus dem ‚slaw.‘ PN *Zun*, einer Übernahme von *Junius*. Selbstverständlich kann an



eine rumänische Abstammung nicht gedacht werden, und so kommt offenbar nur irgendein kroatischer PN *Žun* in Betracht. Freilich ließe sich diese Voraussetzung nur dann rechtfertigen, wenn man im Kom. Nógrád mittelalterliche Siedlungen von Kroaten nachweisen könnte. Ein Dorf *Žuniewo* gibt es auch in Polen, zwischen Brest-Litowsk (poln. Brześć nad Bugiem) und Białystok (Słownik Geogr.).

(Wird fortgesetzt.)

OSZK



CONTRIBUTIONS À L'HISTOIRE DES PREMIÈRES  
CRISTALLISATIONS D'ÉTAT DES ROUMAINS.

L'ORIGINE DES BASARABAS.<sup>1</sup>

Depuis que les Roumains s'étaient établis dans les régions situées au nord du Danube, leur histoire s'était attachée par mille liens à celle de peuples divers d'origine turque. Pour faire saisir l'importance de ces éléments dans l'histoire du roumanisme septentrional, on aurait tort de vouloir remonter seulement jusqu'à

---

<sup>1</sup> Une rédaction moins développée de cet article a paru en 1933 dans la revue *Magyar Nyelv*, 160—71 p.

**Abréviations.** En défaut d'autre indication de sources, mes données lexicographiques sont puisées dans Radloff, *Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialekte I—IV*.

АИ. = Акты Историческ. I—V.

AnjouOkmt. = Anjoukori Okmánytár. Codex Diplomaticus Hungaricus Andegavensis I—VII.

АО. = Киргизское хозяйство въ Акмолинской Области. Приложение: Поаульная таблица. Томъ I. Кокчетавск. уѣздъ (АОК.), II. Петропавловск. у. (АОП.), III. Омск. у. (АОО.), IV. Атбасарск. у. (АОАб.), V. Акмолинск. у. (АОА.). Спбг. 1910.

АУО. = Árpádkori Új Okmánytár. Cod. Dipl. Árpáadianus Continuatus. Red. G. Wenzel. I—XII.

Bogdan, Rel. = J. Bogdan, Documente și regeste privitoare la relațiile Țării-Ruminești cu Brașovul și Ungaria. București, 1902.

Cost. DM. = M. Costăchescu, Documentele Moldovenești înainte de Ștefan cel Mare. Jași, 1931—32.

Csánki = Csánki D., Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában I—III, V. Budapest, 1890—1916.

ДАИ. = Дополнение къ Актамъ Историческ. I—XII.

DȘM. = J. Bogdan, Documentele lui Ștefan cel Mare I—II.

Ghib. = Ghibănescu, Surete și izvoade I—, Jași, 1906—1907.

Gyárfás = Gyárfás, A jászkúnok története I—IV.

Грод. Прил. = Гродековъ, Киргизы и каракиргизы Сыръ-Дарьинской области. Ташкентъ, 1889. Часть II. Приложение.



l'époque de la domination ottomane qui, à côté d'une longue série de suites désastreuses, eut aussi pour conséquence de favoriser

Hurmuzaki = Documente privitoare la istoria Românilor culese de E. de Hurmuzaki, București, 1887—.

IA. = Ibn al Athîr ed. Tornberg.

Ibn Tb. = Abûl-Mahâsin ibn Taghribirdis Annals ed. by W. Popper. Berkeley, 1909—.

ИОАК. = Извѣстія Общ. Археолог., Ист. и Этногр. при Имп. Казанск. Университетѣ I—XXV.

Ип. = Лѣтопись по Ипатскому списку. Спбг., 1871.

КА. = Köylerimiz Adları. Istanbul, 1928.

КЮАР. = Карта Южной Азиатск. Россіи.

Krima = Th. Best Jervis, Military Topographical Map of the Krima Peninsula I—X.

KSz. = Keleti Szemle.

Л. = Лѣтопись по Лаврентьевскому списку. Спбг., 1872.

Makrizi-Quatrem. = Hist. des sultans mamlouks de l'Égypte écrite en arabe par Taki-eddin Ahmed Makrizi, trad. par M. Quatremère I—IV. Paris, 1837—42.

Магн. = Магницкій, Чувашск. язычск. имена. Казань, 1905.

MNy. = Magyar Nyelv. (Langue Hongroise, publ. par la Société Hongroise de Linguistique).

ПСРЛ. = Полное Собрание Русскихъ Лѣтописей.

Proben = Proben der Volksliteratur der nördl. Türkstämme, hrsg. v. W. Radloff, I—X.

RE.-БЕР. = Сборникъ Лѣтописей. Исторія Монголовъ. Соч. Рашидъ-Эддина. Введение. Перев. И. Н. Березина. (Труды Вост. Отд. Имп. Арх. Общ. V.) Спбг., 1858.

RE.-Blochet = Djami el-tévarikh. Histoire générale du monde par Fadl Allah Rashid ed-Din. Tarikh-i Moubarek-i Ghazani. Histoire des Mongols, éd. par E. Blochet. Tome II. Leyden—London, 1911. (GMS. XVIII. 2).

REH. = Revue des Études Hongroises.

RHCO. = Recueil des Historiens des Croisades. Historiens Orientaux. I—V. Paris, 1872.

СО. = Матеріалы по обслѣдованію туземнаго и русскаго хозяйства и землепользованія въ Семирѣченской области. Собр. П. П. Румянцевъ. Киргизское хозяйство. Спбг. 1912—13. II. Копальскій уѣздъ (СОК.), III. Джаркентскій у. (СОДж.), IV. Вѣрненскій у. (СОВ.).

СКСО. = Справочная книжка Самаркандской Области. Самаркандъ, 1893.

Тизенгаузенъ = Сборникъ матеріаловъ. Recueil de matériaux relatifs à l'histoire de la Horde d'Or, par W. de Tiesenhausen. Tome I. Extraits des ouvrages arabes. Spbg., 1884.

Тп. = М. Тынышпаевъ, Матеріалы к историн киргиз-казакского народа Ташкент, 1925.

Uric. = Uricariu sau colectiune de de diferite acte care pot servi la istoria Românilor. Jași, I—XXV.

Val.-turc. = L. Rásonyi-Nagy, Valacho-turcica. Sonderabdruck aus d.

pendant plusieurs siècles, l'expansion territoriale des Roumains,<sup>2</sup> parce qu'il est certain que déjà auparavant des éléments coumans et tatares de Kiptchak avaient joué un rôle remarquable dans leur évolution historique. M. Bruce Boswell a raison d'insister sur le fait que ces éléments „avaient devancé les Hongrois dans la colonisation de la plaine moldo-valaque de sorte que cette dernière put se trouver plus tard un champ tout ouvert au procès de formation des voïvodats roumains" (The Kipchak Turks: Slavonic Review VI, 68—85. 1927.). A cela nous pouvons ajouter encore qu'il leur revient un rôle actif en tant que chefs des Roumains et que dans cette fonction ils contribuèrent dans une large mesure au développement des premières organisations politiques de leurs sujets ainsi qu'à la formation du caractère ethnique roumain, composé d'éléments si complexes.

L'histoire des rapports turco-roumains commence, à proprement parler, à une époque plus ancienne encore. Rien de plus légitime, en effet, que de supposer un contact ayant déjà existé entre les Roumains d'une part, et les Petchénègues<sup>3</sup> et les Ouz

---

Forschungsarb. der Mitglieder des Ung. Instituts und des Coll. Hung. in Berlin. Berlin, W. de Gruyter, 1927.

Венелинъ = Венелинъ, Влахо-българск. грамоты. Спбг., 1840.

Zetterstéen = Beiträge zur Gesch. der Mamlukensultane in den Jahren 690—741 der Higra. Nach arab. Hss. hrsg. v. K. V. Zetterstéen, Leiden, 1919.

ЗИРГО. = Записки Имп. Русск. Географического Общества.

Z.-W. Urkb. = Zimmerman—Werner, Urkundenbuch z. Gesch. d. Siebenbürg. Sachsen.

<sup>2</sup> Dès les premières campagnes des Osmanlis en Transylvanie, on trouve les Roumains soit à l'avant-garde, soit en qualité de guides, comme on le voit en 1432 lors de l'invasion turque contre les Saxons et les Sicules. En 1438 aussi, c'est Vlad Dracul qui sert de guide au sultan Murad. „Ce passage se fit avec la plus grande facilité, vu que Vlad Dracul les conduisit à travers les défilés" dont la défense aurait pourtant incombé à ce voïvode en tant que vassal du roi de Hongrie (Iorga, Les Carpathes dans les combats entre Roumains et Hongrois. Bull. de la Sect. Hist. III. 244). Plus tard le régime osmanli leur facilita encore d'envahir la Transylvanie, en partie dépeuplée. On y trouve allusion aussi chez Evlia Čelebi, écrivain turc de l'époque: „Iflak vilayetinde begleri gayet ziyadesile zulüm eylediklerinden cümle Iflak rayası „adil ve adâlettir" deyü Erdel diyarında tevettün edenüp" ... (T. VII. ed. Istanbul).

<sup>3</sup> Cp. „silva Blacorum et Bissenorum" Z.-W. Urkb. I, pp. 20, 23, 35; les noms de lieu *Peceneaga*, lacul et movilă *Cepeneagului* dans la Valachie etc. Le caractère de race mongoloïde des Mèglénites (cp. Lebzelter: Mitt. d. Antroph. Ges. in Wien LIX, 69) milite aussi en faveur d'une ancienne influence turque dans les Balkans et confirme les détails relatés par Zonaras (ed. Bonnae, III, 741: Πατζινάκοι Μογλεντται). Sur des Petchénègues colonisés au



d'autre part,<sup>4</sup> bien que des témoignages écrits n'en fussent conservés, à défaut de chancelleries roumaines qui ne commenceront leur activité que relativement tard, c. à d. dès la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, simultanément avec la fondation des deux voïvodats: la Valachie et la Moldavie.

En tenant compte des conditions de vie des prisonniers chez les peuples nomades cavaliers<sup>5</sup> — fait qui joue un rôle essentiel dans leur organisation économique — et à ce propos, aussi de l'importance bien connue des Avars et des Hongrois dans l'histoire des colonisations successives des peuples slaves,<sup>6</sup> on arrive peut-être à de nouvelles conclusions quant aux migrations des Roumains au Nord du Danube. N'oublions pas qu'après la formation du front slave du Nord, à savoir après la fondation des Principautés de Kiev, de Péréïaslavl et de Černigov, ce fut précisément la Péninsule Balkanique, encore assez souvent en état anarchique, qui offrait fréquemment des possibilités de pillage aux diverses poussées de peuples cavaliers nomades. Il faut supposer par conséquent que les Roumains parvinrent au Nord du Danube non seulement d'une manière active, c'est à dire cherchant des lieux de pâturage dans les montagnes, mais encore d'une manière passive, étant amenés ensemble avec des éléments slaves également en état de servitude, par les Petchénègues, les Coumans, et les Mongols, dans les plaines de la Valachie et de la Moldavie. C'est là que par leur masse ainsi que par leur religion, ils finiront par assimiler leurs chefs de race turque. Les historiens byzantins font maintes fois allusion<sup>7</sup> aux prisonniers souvent très nombreux des Petchénègues et des Coumans. Dès l'époque du khan Krum, nous avons des données<sup>8</sup> suivant lesquelles un peuple turc a colonisé

---

nord de la Macédoine v. encore: Kedrenos, ed. Bonnae, II, 587 et Jireček, Überreste, 5.

<sup>4</sup> Selon Lebzelter, les Roumains forment, au point de vue anthropologique, une transition entre les Balkans et l'Est de l'Europe. Les brachycéphales au teint foncé, de taille petite ou moyenne, y jouent un rôle essentiel.

<sup>5</sup> Зобнинъ, Къ вопросу о невольникахъ, рабахъ и тюленгутахъ въ кирг. степи. Семипал., 1901.

<sup>6</sup> Il est probable que les noms de lieu slaves de la région de la Tisza qui datent du début de l'époque des Arpád, conservent, du moins en partie, le souvenir des éléments slaves qui y furent amenés par les Hongrois dès leurs premières incursions.

<sup>7</sup> Sur les saccagements presque entièrement libres des Petchénègues dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle v. Kedrenos, ed. Bonnae, II, 438, 512, 515, etc.

<sup>8</sup> Georgios Monachos ed. Bonnae, p. 765; Theophanes Cont., ed. Bonnae, p. 216.

avec ses prisonniers d'origine balkanique le Nord du Danube. Une autre fois nous y reviendrons plus longuement.

Il serait très difficile sinon impossible de préciser quels sont, parmi les éléments turcs postérieurs et spécialement parmi les noms propres d'origine turque ceux qui remontent aux Coumans proprement dits et ceux qui proviennent de cette masse de peuples turcs, en partie d'origine coumane qui s'était agglomérée en Kiptchak par suite de la conquête mongole.

Toujours est-il que, selon toute probabilité, beaucoup de noms géographiques d'origine turque<sup>9</sup> (comme *Teleorman*,<sup>10</sup> *Ar-*

<sup>9</sup> Les étymologies proposées par Weigand pour les noms de rivière de la Roumanie (Ursprung der südkarpat. Flussnamen in Rumänien. Jber. d. Inst. f. Rum. Spr. XXVI—IX, 70—103) font également voir les traces des anciennes colonies turques. Bien qu'il ait su démontrer l'origine turque d'un certain nombre de noms toponymiques, ses explications sont parfois forcées, comme on le voit par exemple à propos des noms de rivière en *-ui* (o. c. 98—99, ex. *Bahlui*, *Derehlui*, ou *Derlui*, *Covurlui*, *Turlui*, *Vaslui*, *Teslui* et *Urlui*). Contrairement à l'avis de Weigand selon lequel on y aurait à faire avec le mot *uy* 'vallée', nous préférierions y voir plutôt le suffixe le plus fréquent des noms de rivière turcs, à savoir le formatif adjectif *-liγ*, *-lig*, *-luγ*, *-lüg*, dont le *-γ∞-g* s'est changé, pour une raison quelconque, en *-y*. C'est ce que nous constatons dans les cas de *Furtuy* (d'origine jazygue) > roum. *Furdui* (v. plus bas). Le suffixe *-liγ*, *-lig* (dont la finale s'est conservée jusqu'à nos jours dans la plupart des parlers de la Sibérie orientale), s'est transformé ailleurs en *-li*, *-ti*, *-ni*, *-di* (Кагановъ, Изслѣдов. урянх. яз. 173—93) et c'est sous ces formes qu'on le retrouve le plus souvent: kirgh. *Balıqtı* 'rivière aux poissons', *Arčali* '(r.) aux sapins', *Terekti* '(r.) aux peupliers', *Sarımsaqtı* '(r.) à l'ail', *Tekeli* '(r.) aux chèvres', *Qayraqtı* '(r.) à une pierre à aiguiser', *Kügeldi* '(r.) aux herbues' (d'après la transcription russe sur la carte on lit *Kugaldı*). Tous ces noms se trouvent dans la région de Kopal et Lepsinsk (Peterm. Mitt. Ergh. XLIII. Karte); bachk. Аюлы '(r.) aux ours', Каялы '(r.) rocheux' dans la région d'Orenbourg (ЗИРГО. VI, 425, 467); *Qamışlı* '(r.) aux cannaies', *Taşlı* 'pierreux', *Qaramalı* 'ormaise', *Çagallı* '(pays) montagneux' dans la région d'Oufa et Belebey (Ethnographia XIII, 167, 165); ouriankh. Куйлугъ 'рѣка съ пешерами' (Кагановъ, Изслѣдов. р. 1450), Көлдүктүг 'aux petits lacs' (Proben IX, 173, 180), Тустуғ, 'salé' (op. cit. 14, 15), sağay Кендирлиг, 'au chanvre', (op. cit. 501) etc. En ce qui concerne ces noms de rivière en *-ui*, c'est le devoir des spécialistes des études roumaines d'établir si roum. *Derehlui* est en relation avec le turc *Derelüg* (< krm. *dere* 'Absturz, Abhang'); de même *Turlui* < turc *Turluy* (< *Turlu* 'salé' cp. osm. *Turlı* et *Turla* = Dnyester); *Urlui* < *Orluγ* (coum. or 'der Grabe' C. Cum.) et de répondre à la question de savoir, par quels changements le nom de *Covurlui* dérive du turc *Kögürlüg* (< \**kögür* Palló: NyK. XLVI, 158), ou de *Qoγurluy* > *Qovurluy* (< ouig. *qoγur* 'gering'). Étant donné que „das auslautende -z ist im Komanischen... oft zu -s geworden" (Németh, Die Inschr. des Schatzes v. Nagyszentmiklós, 56), on pourrait faire dériver *Teslui* de osm., tchag., kar., coum. *táz* 'schnell, eilig, flink' (comme Weigand le



geş,<sup>11</sup> *Bărăgan*,<sup>12</sup> etc.) remontent à une époque antérieure à la conquête mongole. Les noms de personnes turco-roumains sont

fait d'ailleurs) et identifier le radical de *Vaslui* à l'ancien turc, krm., kar. *baz* ‚Ruhe‘ ou kaz., kar. *baz* ‚Grube‘ bien que ce rapport soit assez douteux, à cause du changement *b- > v-*, encore fort peu connu. Dans ce cas, les autres noms en *-ui* devraient leur finale à l'analogie de ces noms que nous venons de citer. Voici comment on pourrait s'imaginer p. e. l'évolution du nom de *Calmaşui*: turc *Qalmaz* > coum. \**Qalmas* > hong. *Qalmac* > roum. *Calmaşui*.

<sup>10</sup> Ce nom est mentionné pour la première fois par Kinnamos. Pour plus de détails cp. Georgescu, Dicţ. geogr. al jud. Teleorman 300—301 et Weigand: Jahresb. des Inst. f. rum. Spr. XXVI—XXIX, 78—9. Etym.: *tele* ∼ *deli* ‚verrückt, närrisch, wild‘ + *orman* ‚Wald‘; cp. aussi *Deli jalilar* dans le vilayet de Brussa (Köjlerimizin adları. 1928, p. 441).

<sup>11</sup> 1336: sub *Argias* (AnjouOkmt. III. 297) | 1369: *Argyas* (Z.-W. Urkb. II. 334) | 1372: in arce *Argies* (ib.) | 1385: оу аргиши (село коуманскы брод) (Haşdeu, Negru Vodă LXXXVII) | 1387: у Аргишу (Венелинъ 13) | 1399: Оржиж (ib. 19) | 1415: аргиш (Bogdan, Un chrisov al lui Mircea cel Bătrân 6) | 1430: аргиш (Bogdan, Rel. Braş. 31) | 1439: аргиш (Arh. Istor. I, 85) | 1612: Аргеш (ib. I, 119) | on retrouve ce nom aussi dans les sources osmanli, p. e. chez Neşri: *Arqışi* (ed. Nöldeke: ZDMG. XIII, 338).

L'origine turque de ce nom a été proposée d'abord par Weigand (Jber. d. Inst. für Rum. Spr. XXVI—IX, 79), ensuite par M. Melich (RÉH. VI, 267—68) et tout récemment aussi par M. Drăganu (Români în veacurile IX—XIV., 531—32). Weigand le rapproche du mot *arqış* „caravan“, tandis que Melich pense plutôt au bachkir *arqış* „hau-teur, élévation de terrain“. Si cette dénomination ne remonte pas, elle aussi à un nom de personne, l'étymologie proposée par M. Melich paraît admissible. Cependant, selon le témoignage des données historiques, il s'agissait d'abord d'un nom de colonie qui plus tard a passé à désigner aussi la rivière comme nous le voyons dans les cas de *Arpadia* (région du „Jiul“) et de *Tatrag* (dans le pays dit „Barcaság“ en Transylvanie, cp. Sem. Kond. VI, 224). Quant au nom de colonie *Arqış*, il est à rapprocher du nom de personne *Arqış* qui depuis longtemps est fréquent chez les peuples

turcs: un Mamelouk de ce nom ارغش de Salaheddin est mort en 1189 (Ibn Şaddād: RHC Or. III. 149) | au moyen âge la chronique de Zehireddin connaît deux autres personnes du même nom (ed. Dorn, p. 231, 148) | 1691: tat. Аргызко, avec un suffixe diminutif russe (Кунгурск. Акты 194) | on a trouvé ce nom aussi chez les Beltirs de Sibérie sous la forme de Аргыс (Катановъ, Отчетъ, 9). Ce mot (tel., şor, leb., kač. *arqış* ∼ çag. *arqış* ∼ yak. *arqış* Pekarskij ∼ *beltir arqys* Катановъ) veut dire „compagnon, compagnon de voyage“ et par sa signification il s'accorde parfaitement, au point de vue sémantique, avec le système des noms de personnes employés chez les peuples turcs.

<sup>12</sup> Le „*Bărăgan*“ est le nom d'un désert dans le département de Ialomiţa (Proviănu, Dicţ. geogr. al jud. Ialomiţa, 34—37). Iorga a certainement tort de rapprocher ce nom du nom de lieu Βερεγγάβων dans les

du, par contre, plutôt à l'influence turque de Kiptchak. Leur nombre n'est pas très considérable, mais pour juger de l'importance réelle de ces données, il faut toujours tenir compte de l'effet assimilateur de l'orthodoxisme qui, dans ces pays, fit disparaître de bonne heure les particularités caractéristiques des peuples turcs,<sup>13</sup> ainsi que de la date tardive à laquelle apparaissent les premières sources roumaines, pour la plupart des chartes slaves rédigées dans les chancelleries des voïvodes.

Il est caractéristique pour la plupart de ces noms de personnes qu'ils se retrouvent un peu partout où les peuples de Kiptchak se sont dispersés, ainsi en Bulgarie, en Hongrie et surtout en Égypte, parmi les Mamelouks. En voici quelques-uns: *Turuntay*, *Bibars*, *Bilik*, *Čomaq*, *Čolpan*, *Qutlubuya*, *Qazan*, *Orda*, *Ötämiş*, *Tämirtaş*, *Šišman* etc. (pour d'autres détails cp. Val.-turc., et plus bas).

Les chefs de colonisation roumaine en Hongrie, dits „kenéz”

Balkans, connu dès l'époque de Constantin Copronyme (Mélanges offerts à Schlumberger I, 2; *Mutavčief*, Bulgares et Roumains, 156). Pour ce nom, je n'ai pas de données anciennes: 1579: през пѣт Бѣраганов (Haşdeu, *Etyim. Magn.* 2482) | 1816: *Boroganii* de sus..., *Barăganii* tătăreşti... (Uricariul, XI, 321). Haşdeu le fait dériver du mot *bară*: „Baraganul nu este alt ceva decât o imensă mlaştină secată, care a rămas nesănătoasă şi neroditoare”. Selon Şăineanu (*Elem. turc.* p. 116), ce nom remonterait à une forme contracte de l'arabe-persan *berr-i jaban* („champ + désert”). Cependant cette dernière étymologie nous paraît peu vraisemblable. A en juger d'après une donnée de 1579 (Бѣраганов), il s'agirait d'une dénomination dérivée d'un nom de personne qu'on ne peut pas séparer du nom de lieu *Baragan* qu'on trouve dans la Crimée, au S.-E. de Karasubazar, et qui remonte également à un nom de personne. On retrouve ce radical aussi en sagay où, dans un chant héroïque de la région de Minussinsk, il désigne un certain héros du nom Бараканъ (Костровъ, *Очерки быта Минусинскихъ Татаръ. Труды IV. Арх. С. II, 237.*) Il faudrait voir de plus près si un ancien nom de lieu du Pamir qu'on rencontre chez

Ibn Rusta sous la forme de **بارغن** (selon De Goeje **باغر** BGA.

VII, 93), et que Fedčenko croit pouvoir lire Бараканъ (Yule-Федченко, *Очеркъ геогр. и истор. верховьевъ Аму-дарьи, Спбг. 1873, pp. 70—71*) serait aussi à rapprocher du roumain *Bărăgan*?

Toujours est-il que le mot en question est un composé de *bara* (?ouïg. *bara* „nom d'un médicament”, *Rachmati, Zur Heilkunde d. Uig.*) et de *qan*, nom de dignité. Cp. en kirgh. le nom de personne Барабай (Зобнинъ, *Къ вопросу о невольникахъ* p. 21).

<sup>13</sup> Cp. Györffy, *A kunok megtérése* (La conversion des Coumans). Prot. Szemle, 1925.



portent, entre autres, les noms suivants: *Aldomir*,<sup>14</sup> *Bay*,<sup>15</sup> *Bracan*,<sup>16</sup> *Bene*,<sup>17</sup> *Berk*,<sup>18</sup> *Bibarch*,<sup>19</sup> *Bozgach*,<sup>20</sup> *Buka*,<sup>21</sup> *Chakan*,<sup>22</sup> *Chomak*,<sup>23</sup> *Gaman*,<sup>24</sup> *Gruban*,<sup>25</sup> *Harambaša*,<sup>26</sup> *Idomer*,<sup>27</sup> *Yaurank*,<sup>28</sup> *Kaba*,<sup>29</sup>

<sup>14</sup> < turc *El-tämir*, „empire + fer”, v. Rásonyi-Nagy: MNy. XXVI, 325. — N'ayant pas le but — en partie pour des raisons d'ordre technique — de donner une onomastique complète, je n'ai pas énuméré toutes les données ni pour les noms propres roumains, ni pour les noms appartenant à l'onomastique turque.

<sup>15</sup> < turc *bay* „riche”. V. Val-turc. 6.

<sup>16</sup> 1343: *Bracan* Kenezius de Sosd (Pesty, Krassó vm. tört. III. 14). Cp. encore quelques données de Moldavie: 1562: Бъркан комис (Ghib. I, 335) | 1570: Баркан комис (Uric. XVIII, 179) | 1604: Баркан вел столник (Ghib. I, 342). La métathèse *Barqan* > *Braqan* n'est pas un cas isolé; on peut le rapprocher d'un autre nom, (*Gurban* > *Gruban*) qu'on retrouve en Moldavie aussi bien qu'en Hongrie. Ce nom dérive de vieux-turc, tchag., coum. *bar-* ∼ kiptch. *bar-* (Houtsma) ‚sich fortbewegen, gehen, fahren, reiten’. Ces participes donnent naissance aux noms turcs les plus répandus. Ex. tchouv. < Бархандей (Магницкий, Чув. языч. им.) où le suffixe *-dey* (tat. du Kazan) est un élément diminutif ou comparatif. On retrouve le nom de *Barcan* aussi dans des noms de lieu hongrois: 1265: terra *Barkan* (AUO. XI, 546—47) aujourd'hui *Kis-* et *Nagy-Bárkány*, dans le département de Nógrád.

<sup>17</sup> 1459: *Benekenezfalwa*, dans le dép. de Temes, dépendant de Cserivár (Milleker, Délmagyarország földrajza 162) < turc *Bene*. Cp. kirgh. Бенебай (СОДж. 112) | kirgh. Бене (СОК. 74, 160).

<sup>18</sup> 1459: *Berkfalwa* (< osm., tchag., turkm. *bärk* ∼ kirgh. *berik* ‚stark, fest’). Cp. hun *Βερίκος* (Priskos, ed. Müller, Fragm. IV. 91—94), kirgh. Берикъ (СОВ. 126, 48, 56; СОК. 114; СОДж. 138, 82) | turkm. Беркъ-Али (Грод. Война II. 145) | seldj. *Berk-Yaruq* (Ibn Bibi, éd. Houtsma III, 11—14) | tchouv. Парка, Паргей (Магн.) etc.

<sup>19</sup> V. plus bas.

<sup>20</sup> 1598: „boiaronibus... Opra *Bozgach*... Idomir...” (Pușcariu, Revolta boerilor. Analele Ac. Rom. Sect. Hist. Ser. II. 33: 61—71) < turc *boz-* ‚zerstören, zerbrechen’. Pour le formatif *-zac* nom-instr. cp. Bang, Monogr. 42; Houtsma, Ein kiptsch. ar. Glossar 22; Zajaczkowski, Sufiksy 22).

<sup>21</sup> < turc *buğa* ∼ *buqa* ‚Stier’. V. Val-turc. 11.

<sup>22</sup> < turc *çaqan* ‚eine mit langem Stiele versehene Hacke, die als Waffe gebraucht wird’. V. Val-turc. 15. Le kirgh. Чаканъ est un nom de personne particulièrement répandu. (Грод. Прил. 73, 113, 7, 177; СОК. 14, 226; СКСО. III, 8; ТОУАК. XXIV, 19).

<sup>23</sup> < turc *çomaq* ‚die Keule’. V. Val-turc. 15. Cp. Чомах Нуссăйн (Pr. VII, 24) | *Çamaq* nom de lieu dans la Crimée, sur la péninsule de Tarchan (Krima I) | 1411: *Chmoco bei*, 1421: *Jhomoc* (Iorga, Notes I, 24, 27). Iorga l'identifie à tort au nom du peuple *qumük*.

<sup>24</sup> La famille de „kenéz” *Gámán*, anoblée par le roi de Hongrie, joue dès 1478 un certain rôle dans le département de Szörény (Csánki II, 5, 74) < turc *Qaman* (nom de personne). V. Rásonyi-Nagy: KCsA. I, 238. V. encore: kirgh. Еркаманъ (СОК. 260) | 1735: bachk. Каманай (Вельямновъ - Зерновъ, По изуч. башк. тарханства 20).

<sup>25</sup> 1370: *Gruban*, ‚kenéz’ du district de Karánsebes (Pesty, Krassó M.

*Kalan*,<sup>30</sup> *Karacha*,<sup>31</sup> *Kragol*<sup>32</sup>(?), *Katlabuka*,<sup>33</sup> *Kuman*,<sup>34</sup> *Korman*,<sup>35</sup> *Subaša*,<sup>36</sup> *Šyšman*,<sup>37</sup> *Tatar*,<sup>38</sup> *Tywan*,<sup>39</sup> *Uzun*.<sup>40</sup>

Tört. III. 101) | 1420: *Gruban* de Remethe (Pesty, A szörényvm. hajdani oláh kerületek 57) | > *Grubánfi* famille de kenéz anoblie, celle-ci figure en 1444 dans le département de Temes avec les familles *Sismánfi*, *Katlabuka*, et *Tatár* de Bizere (Csánki II, 5, 80) < coum. *qurban* ‚sacrificium‘ Cod. Cum. „Zu *ķurban* mag bemerkt werden, dass das Wort schon im Neuen Testamente (χορβαυ) und von dort entlehnt im Gotischen (*kaurban*) vorkommt“ (Bang, Das Kom. Marienpsalter: Osttü. Dialektstud. 252, 260). On le retrouve comme nom de personne, passé du turc en roumain, aussi sous une forme sans métathèse qui est attestée en 1499: гоурбан (DŞM. II, 134). C'est précisément l'absence de la métathèse qui milite en faveur de l'origine turque et qui ne nous permet pas de le rapprocher du serbe *grub*, *grúba*, *grúbo*, et du bulgare *grub* ‚dick, hässlich‘ (ср. Berneker, Sl. Et. Wb.). Le nom dont il est question est un nom de caractère musulman, il n'a pourtant rien de surprenant puisque une partie des Coumans étaient Mahométans dès ce temps-là (Bang, Beitr. z. Kunde d. Cod. Cum., 34). Pour le changement de *q-* en *g-* ср. les noms tels que *Gámán*, *Gojan*, *Grъdoman*. Le nom de *Qurban* est fréquent parmi les peuples turcs. On peut citer, à titre d'exemple, qu'une sous-division de la tribu turkmen Esen-ili est également appelée du nom Курбанъ (Галкинъ: ЗИРГО. по отд. Этн. I. 6), et le nom de personne répandu parmi les Karatchai: *Qurmán Ali*. „Den Namen Q. A. gibt man gerne Knaben die während des Opferfestes (*qurmán-bajrám*) geboren sind“ (Pröhle: KSz. X, 115). D'autres noms analogues: Рамаданъ, noms de plusieurs familles kirgh. (Красовский, I. 379, 381) | 1420: *Bayram* *ķwādzā* al-türkmanī (Ibn Tayrībirdī éd. Popper VI, 473; VII, 24, 104) | 1402: *Bayram ibn Barqūq* (op. cit. VI, 106, 111).

<sup>26</sup> *Harambaša* (*Harambaši*), voivode *Jaurank*, *Subaša* (*Sübaši*) sont en 1469, de même que *Karacha* (*Qarača*) les „kenéz“ des localités Őr et Szopor dans le dép. de Kolozs (Csánki V, 504).

<sup>27</sup> 1487: *Idomer* kenez dans le district de Haczak (Csánki V, 217) | 1598: *Idomir* (Puşcariu op. cit. 61—71) < turc *Itemir* (pour ce nom v. Gombocz, ATSz. 30). Ср. 1270—90: *Itemer* et Isaak Bisseni (AUO. VIII. 332) | kirgh. Итемеръ (СОК. 276) | kirgh. Итемиръ, famille de la tribu Bayboura (Коншинъ, Материалы VI, 82, 87) etc. Pour le changement du vocalisme palatal en vocalisme vélaire ср. *Temirtaş* > *Tamr̄taš* (Val.-turc. 25) *Baytāmir* > *Baydamér*, *Eltāmir* > *Aldomir* (MŊy. XXVI, 325).

<sup>28</sup> ? < kiptch. *Jaγran* ‚Schulterblatt‘ (Houtsma). Ср. MŊy. XXX, 160. On emploie fréquemment les noms des parties du corps comme noms de personne ex *Baš*, *Bel*, *But*, *Ayaq*, etc.

<sup>29</sup> 1484: *Kabaŋalwa* | 1494: *Kabyesth* | 1519: *Kabesd*, dép. Hunyad (Csánki V, 98) < kirgh., osm. krm. *qaba* ‚buschig; dick; grob‘. Une tribu des Karakirghiz est également appelée *Qaba* (Аристовъ, Замѣтки, 123) | kirgh. Джанкаба (Коншинъ, Мат. VI, 98) etc.

<sup>30</sup> 1387: *Kalantheluk* | 1444: *Kalantheleke* dép. Hunyad (Csánki V, 99) < turc *qal-* ‚rester‘. Ср. КСsA. I, 239. — V. encore: 1472: *ķwādzā Qalan* (Tāriḫ-i Rāšidi 94) | kirgh. Каламбай (ПКТО. 61). Le *-m-* s'est développé sous l'influence du *-b*, phénomène pour lequel il y a beaucoup d'exemples parmi les noms kirghiz.



Parmi les boyards moldaves et valaques dont les noms ont passé souvent à désigner aussi des villages, quelques-uns ont (en dehors des noms d'origine slave) aussi des noms turcs. En voici: *Aga*,<sup>41</sup> *Aqbaš*,<sup>42</sup> *Aquš*,<sup>43</sup> *Aldomir*,<sup>44</sup> „*Armenciocultarcan*“,<sup>45</sup> *Aslan*,<sup>46</sup> *Azgir*,<sup>47</sup>

<sup>31</sup> < turc *Qarača* < *qara* 'noir'. Cp. Val.-turc. 19—20.

<sup>32</sup> 1397: *Kragol* dans le district de Karan, dép. Krassó-Szörény (Pesty, A szörényi bánság tört. III, 16) | 1437: *Cragul* nom de famille (Csánki II, 111) | 1436: *Kragolyfalvi* nom de famille (l. c.) < turc *Qaraqul* < *qara* 'noir' + *qul* 'esclave'. Cp. 762: ouïg. *Xaraqul Lūā Cur* (F. W. K. Müller, Maĥnāmag, 11) | première moitié du XV<sup>e</sup> siècle: Карагуль-Ахмедъ Мирза Баргольдъ, Улугбекъ 87) | 1722: ouzb. Карагуль (Бельям.-Зерновъ, По нзуч. башк. тарханства 13) | kirgh. Каракуль (Грод. Прил. 34; СКСО. VIII, 207; СОДж. 90) etc. Le *l* final non mouillé dans les données les plus anciennes relatives à ce nom constitue pour nous un indice de l'origine turque de ce nom de personne que nous ne ferions pas dériver du sudslave *kragúj* 'Falke' (Berneker, Slaw. Et. Wb.).

<sup>33</sup> V. Val.-turc. 20—21.

<sup>34</sup> V. Val.-turc. 22.

<sup>35</sup> V. Val.-turc. 21—22.

<sup>36</sup> V. plus haut, sous *Harambaša*.

<sup>37</sup> < turc *šišman* 'fett, dick'. V. Val.-turc. 24—25. Ajoutez à ces données onomatologiques: 1428: шшман (Cost. DM. 196—67). À en juger d'après le nom *Inal al-Sišmāni* (Ibn Tayribirdi éd. Popper VI, 569, 593) des Mamelouks ont aussi porté ce nom. Il faut rapprocher aussi le nom de personne tchouv. (< ?) Шушманъ, attesté en 1738. (Лѣтоп. Зан. Археогр. Комм. III, 139).

<sup>38</sup> V. Val.-turc. 23.

<sup>39</sup> V. Val.-turc. 26—27.

<sup>40</sup> 1361: „possessio olachalis *Ozon* in terra maramarosiensi“ (Arh. Ist. III, 180) < turc *Uzun* nom de personne < turc *uzun* 'long'. Cp. kirgh. Узунъ (COB. 76) | Узунбай (COB. 32) | *Uzun ata* nom de lieu provenant d'un nom de personne dans la région d'Otrar. | *Uzon* est un nom de lieu székely (sicule) dans le département de Háromszék.

<sup>41</sup> 1421: арабан (Boğdan, Rel. Braş. 12) < turc *arab*.

<sup>42</sup> 1436: „против Акбашева“ près de Chişineu (Hurmuzaki, Doc. I/2. 870) < turc *aq* 'blanc' + *baš* 'tête'. Cf. les noms turcs que voici: XV<sup>e</sup> siècle: *Aqbaš* fille de Uluybeg (Баргольдъ, Улугбекъ 116) | *Aqbaš* village en Crimée sur la Péninsule de Tarĥan (Krima I.) | *Aqbaš* village dans le vilayet de Bolu. (KA. 473).

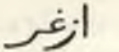

<sup>43</sup> 1423: Акуша вистіярника (Ghib. I, 22) | 1428: Якоуша Вистіярника (Uric. XVIII 1; Arh. Istor. I/1, 121—22; Wickenhauser, Putna 202) etc. < turc *aq* + *quš* 'oiseau blanc', faucon blanc' (Gombocz, ATSz. 8—9). Nom favori des Mamelouks d'Égypte et aussi des Hongrois aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Cp. *Aquš* Houtsma | 1263: *Aquš* al-Nedžibi gouverneur de Damasque (Maqr.; Quatremère I, 188; Ibn Ijās I, 99) | *Aquš* chef des Ōirōts d'Égypte au XIII<sup>e</sup> s. (Maqr.; Quatremère III, 53) | 1190: Якушъ (var. Акушъ) prince couman (ПСРЛ. II, 142, 323) | 1463: Якушъ гонецъ (ПСРЛ. IV, 222) etc.

<sup>44</sup> V. MNy. XXVI. 325

*Balaban*,<sup>45</sup> *Balaq*,<sup>46</sup> *Baliq*,<sup>50</sup> *Baraq*,<sup>51</sup> *Barqan*,<sup>52</sup> *Bars*,<sup>53</sup> *Bibars*,<sup>54</sup>

<sup>45</sup> Ce nom se rencontre en 1449, en Moldavie (Cost. DM. II, 394). Le mot *tarcan* est un nom de dignité (Gombocz, ATSz. 48—49; Németh, HonfMKial. 255—61; Alföldi: MNy. XXVIII, 205—10). Le nom *Armenciocul* est peut-être composé de *Armen* + *čuq* (suff. dim.) + *qul* 'esclave'. Ср. kirgh. Арменкулъ (СОДж. 100).

<sup>46</sup> V. Val.-turc. 4—5.

<sup>47</sup> Ajoutez aux données déjà publiées (dans Val.-turc. p. 4—5): 1400—404:  (var. ) nom de personne mamelouk (Ibn Tb. VI, 96, 176).

<sup>48</sup> V. Val.-turc. 6.

<sup>49</sup> Selon Haşdeu (Et. Magn. 2981—94) la famille de boyards *Bălăcenu* joue, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, un rôle important dans l'histoire du pays. C'est encore Haşdeu qui cite les noms de lieu *Bălăcesci* et *Bălăciu*. Il est possible que le radical *Balaq* qu'on retrouve dans toutes ces formes, soit en relation avec les noms turcs suivants: 1120: *Balaq* ibn Ishāq (Qamāladdīn: RHCO. III. 623) | kirgh. Балакбай (Грод. Прил. 192; АОА. 106, 66 etc.) | sabyr *Βαλαχ* (Németh, HonfMKial. 191; Rásonyi-Nagy: MNy. XXVIII, 102—103).

<sup>50</sup> V. Val.-turc. 7.

<sup>51</sup> \**Baraq* < *Bārăcesci* (distr. de Prahova). Haşdeu fait remonter ce vieux nom de village à un nom de personne hypothétique \**Bāră* (Et. Magn.) quoique — et lui aussi le savait — il existe en roumain un mot commun *barac* 'noms de certains chiens' qui remonte à l'osmanli *baraq* 'chien ou cheval de race à longs poils' Dir.-Kél. ∞ kirgh. *baraq* 'ein Hund mit krausem Haare'. Ce nom de personne est d'autant plus d'origine turque que, selon la psychologie des noms de personnes turcs, on aime appliquer en qualité de noms propres, les diverses dénominations des races de chien. On y retrouve une tradition des anciennes légendes totémiques. Ex. 1229: *Baraq*, gouverneur de Kirmān (Nasawī ed. Houdas 26, 95) | *It-baraq*, adversaire de Огуз-хан (Abuly. éd. Kazan, p. 12, 13) | kirgh. Баракъ (СКСО. VIII, 221, 220; СОДж. 36, 146; СОВ. 18; СОК. 38) | Баракъ-батыръ (Сиб. Вѣстникъ IX—1820, 106, 117) | Баракпай (СОК. 260) etc.

<sup>52</sup> V. plus haut.

<sup>53</sup> 1470: панѢ БарсѢ комисѢ (DŞM. 155) | 1475: БарсѢ столника (DŞM. I, 204) | 1475: п. Борс столник (Ghibănescu, Ştefan cel Mare 33) | > 1502: Бръсещи (Ghib. I. 307) < turc *Bars* 'Panthère'. Ce nom s'emploie séparément ou en composés. Voici quelques données très anciennes: 869: Ali ibn *Bars* (Tabarī—De Goeje III. 1820) | 905: *Bars* al-Kebīr partisan des Samanides (IA. VII, 365; VIII, 5, 42) | 921: *Bars*, page de Qarategin (op. cit. VIII, 91—95) | le nom *Barsbaj* est attribué dans les sources mamelouk à 24 personnes au moins | 1589: krm. *Bars* (Véliamīnof-Zernof, Matériaux 8) etc.

<sup>54</sup> 1359: *Bybarch* vaivoda Olakorum (Z.-W. Urkb. II. 172) | 1493: Бибарцово, nom de lieu en Moldavie (DŞM. II, 19, 166) | 1496: *Byborcz*, famille roumaine dans le district de Haczak (Csánki V, 164). On le rencontre aussi en Hongrie dans le nom de *Bibarczfalva*, dép. Udvarhely.



*Belçir*,<sup>55</sup> *Beldiman*,<sup>56</sup> *Berendey*,<sup>57</sup> *Berkiş*,<sup>58</sup> *Bilik*,<sup>59</sup> *Bonçaq*,<sup>60</sup> *Borçul*,<sup>61</sup> *Bučuq*,<sup>62</sup> *Buga*,<sup>63</sup> *Buldur*,<sup>64</sup> *Bulmaz*,<sup>65</sup> *Bura*,<sup>66</sup> *Buzdugan*,<sup>67</sup> *Çaqa*n,<sup>68</sup>

< turc *Bibars* ∼ *Beybars* ∼ *Begbars*. Le changement de la consonne finale *-s* > *-c* (*ts*) fait penser à un nom venu chez les Roumains par l'intermédiaire du hongrois. Les sources de l'histoire mamelouk connaissent, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles plus de 40 personnes de ce nom, dont deux sultans. Ce nom est attesté aussi dans les annales russes: 1551: тюменский князь Бибарсь Раствовъ (ПСРЛ. XIII., 167).

<sup>55</sup> 1660: Билчирещ (Ghib. II, 306) | 1690: *Belcireshti* (Iorga, Stud. și doc. V, 358; AfSIPh. XXVI, 110) | < turc *Belçer*, *Belçir*, nom de personne. Cp. 1354: kom. *Belcher* (Gyárfás III, 490) | 1423: *Belcherhorhan*, nom de lieu < *Belçerqurçan* (op. cit. III, 578). En tenant compte du fait que dans les noms turcs transmis par des sources byzantines, le *a* sert souvent à indiquer un *e* (ex. Πατζινάχοι < *Bečinek*; Παρτζαρούχ < *Berk-jaruq* etc. cp. Gombocz: Turán 1918. p. 210), on peut supposer que le père du prince Keghen, prince petchéneque au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, que les sources byzantines connaissent sous le nom de Βαλτζάρ (Kedrenos, ed. Bonnae II, 594) ait eu aussi le nom de *Belçer*. Voici quelques autres données relatives à des noms de lieu de l'Asie Centrale.: kirgh. Бельчерагай (Зап. Оренбг. Отд. ИРГО. 1870, p. 235) | kirgh. *Böltščör*, nom de montagne (Proben V, 218) | Табынь-бельчирь, montagne en Mongolie (Потанинъ, Очерки, II, 2).

<sup>56</sup> 1615: Белдиман вел логофет (Ghib. II, 28; Arh. Ist. I/1, 158). On retrouve des noms de lieu *Beldimănesca* dans le dép. de Buzeu (Iorgulescu, Dicț. Geogr. al Jud. Buzeu) < ? turc *bälli-man*. Cp. kirgh. *beldi*, 'stark', Белдыбай (СОК. 134). Les noms de personne composés d'un adjectif et du suffixe *-man* sont fréquents, ex. *Qara-man*, *Toq-man*, etc.

<sup>57</sup> V. Rásonyi-Nagy, Der Volksname Берендѣй. Sem. Kond. VI, 219—26.

<sup>58</sup> 1425: беркишеши . . . гдѣ былъ бѣркишъ (Bogdan: AfSIPh. XXV, 542) < turc or., osm., *bärkiş-*, 's. aneinander befestigen, vereinigen; befestigt sein'. Cp. kirgh. Беркишъ (АОАб. 50; СОВ. 84) | Беркишбай (СОК. 232). D'autres noms analogues dérivés d'un impératif: *Toqta*, *Köldür*, *Oçal*, Бійболъ etc.

<sup>59</sup> V. Val.-turc. 7—8. Voir encore: 1456: пан Билик (Cost. DM. II, 79) | 1277: maml. *Bilik* (Abulfidâ V, 42—43) | 1325: Bedreddin *Bilik* envoyé mamelouk en Kiptchak (Nuvairî ed. Тизенгаузен, Сборникъ 149, 171) | kirgh. Былыкпай (АОП. 10) | 1649: nog. Белекъ (АИ. IV, 87), etc.

<sup>60</sup> 1494: Бончакъ boyard de Moldavie (DSM. II, 34—36).

<sup>61</sup> V. МНУ. XXII (1926), 132; Val.-turc. 9—11.

<sup>62</sup> V. Val.-turc. 11. Voir encore kkirgh. *Bučuq* (Almásy, Vándorutam).

<sup>63</sup> „In jos pe Tutova erau *Bojeştii*, *Bogeştii* de azi, din comuna Pogana, județul Tutova. Iși are numele poate dela un străvechiu *Boga*, *Buga*. Era cred și în veacul al XIV-lea.” (Cost. DM. II, 321). Pour d'autres données et l'étymologie de ce nom v. Val.-turc. 11.

<sup>64</sup> V. Val.-turc. 12; Cost. DM. II, 125. Ce nom se rencontre aussi chez les kirghiz: Булдурбай (Грод. Прил. 37).

<sup>65</sup> Lup *Bulmaz* boyard moldave au XVI<sup>e</sup> siècle (Réthy, Az oláh nyelv és nép kialakulása<sup>2</sup>, 198). Participe négatif qui sert souvent à former des noms de personnes chez les peuples turcs (Gombocz, ATSz, 30).

Čega,<sup>66</sup> Čolpan,<sup>70</sup> Čortan,<sup>71</sup> Čura,<sup>72</sup> Čutur,<sup>73</sup> Dorman,<sup>74</sup> Edümer,<sup>75</sup>  
Grădoman,<sup>76</sup> Goyan,<sup>77</sup> Gurban,<sup>78</sup> It,<sup>79</sup> Orda,<sup>80</sup> Ordubaş[i],<sup>81</sup> Ötämiş,<sup>82</sup>

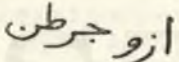
<sup>66</sup> 1546: Бѣра nom de femme (Ghib. I. 253) < ? bessarab. gagaouze бѣра ‚Truthahn‘ Мошкoв. Il y a aussi un autre nom *bura* également répandu < *boγra* ‚Kamelhengst‘ (Rásonyi-Nagy: MNy. XXIII—1927, 277), ez. kirgh. Бурабай nom de lieu < nom de personne (KJAP. X) | Бура, famille kirgh. (Красовский I, 338) | *Bura* village en Crimée au nord de Čatir-day (Krima VIII).

<sup>67</sup> V. Val.-turc. 14. V. encore: 1446: Боуздоуган (Cost. DM. II, 338—39) | 1348: δ Ποσδογάνης émír turc (Хроника Михаила Панарета, изд. А х а х а н о в ъ р. 7).

<sup>68</sup> V. plus haut.

<sup>69</sup> 1422: жоупан чега (Bogdan, Rel. Braş. 16) < ? Čege, ср. kirgh. Чегебай (СОК. 230, 156, 64, 120; СОВ. 64; СОДж 26.) | turkm. *Čege* une branche de la sous-division Dudurγa de la tribu Göklen (Мельгуновъ, О южномъ березѣ Каспійскаго моря р. 300) | 1598: Черей (АИ. II, 4).

<sup>70</sup> V. Val.-turc. 15—16. Cf. encore kirgh. Чулпанъ, en 1820, chef de la tribu Tanabuγa (Сиб. Вѣстникъ, IX, 105).

<sup>71</sup> V. Val.-turc. 17. Ср.  (peut-être Uzun Čortan, ‚brochet long‘ ou employé au lieu de ‚Uz ve Čortan‘?) selon Dimišqî (ed. Mehren p. 264) une tribu de Kiptchak | kirgh. Чортонбай nom de famille (Коншинъ, Матеріалы VI, 71).

<sup>72</sup> V. Val.-turc. 17—19.

<sup>73</sup> 1833: *Ciutureştii* ocolu Fundu-Răcătău (Uric. VIII, 92) < turc *Čutur* < moy.-turc *čutur* ‚von schlechtem Charakter‘ М К ā ṣ γ ∞ osm., tchag. *čotur* ‚breit, ein Mensch mit breiter, oder mit kleiner Nase‘. Ср. 1269: *bissenus Chutur* (Károly, Fehérm. tört. I.) | 1592: Чутуровичъ Tatare de Lithuanie (Акты о Литовскихъ Татаряхъ 123) | trkm. Чутуръ sous-division de la tribu Göklen (Петрусевичъ: Зап. Кавк. Отд. ИРГО. XI, 10; Stein, F. von: P. Mitt. XXVI, 325) | Чотуръ nom de lieu (КЮАР. XVIII).

<sup>74</sup> V. Val.-turc. 19. Cf. les données suivantes: 1001: Родманъ, prince petchénègue (ПСРЛ). IX, 68) < *Dorman*. On trouve souvent des cas de métathèse analogues dans les annales russes: 1446: Либей < *Ilbey* (ПСРЛ. VIII, 114); 1361: Ретякозь < *Er-täküz* (ПСРЛ. X, 233; XVI, 89); 1267: Лубакъ— < Булатъ ПСРЛ. VIII, 14) etc. | kirgh. Турманбай (Грод. Прил. 121; СОК. 94, 298 etc.) | *Durmanlarlı*, nom de lieu en Asie Mineure (v. Berchem, Die muslim. Inschr. v. Pergamon. ABAW. 1911. p. 20).

<sup>75</sup> 1449: *Edumereştii* en Moldavie (Cost. DM. II, 375; Uric. XXII, 338).

<sup>76</sup> 1422: „жоупан Борча < [*Burč* ∞ *Borč*] жоупан Чега (v. plus haut), жоупан Утмеш (v. plus bas), жоупан Бая (< *Bay*), жоупан Гръдоман“ (Bogdan, Rel. Braş. 16). Ce nom de personne est devenu aussi nom de lieu „*Gărdomanu munte, plaiu, poală*“, jud. Mehedinţi (Spineanu, D. G. al jud. Mehedinţi). Il se rencontre en 1422 dans un milieu si pénétré d'éléments turcs qu'on pourrait l'identifier au nom de personne *Qar-duman* ‚neige-brume‘. En faveur de cette hypothèse, on peut alléguer les preuves suivantes: A). Pour le changement de *q* en *g* au commencement du mot, on peut citer d'autres cas analogues (V. *Goyan, Gurban, Gaman*), B). Voici d'autres noms de ce genre,



*Qara*,<sup>83</sup> *Qaraba*,<sup>84</sup> *Qaraiman*,<sup>85</sup> *Qaraqizil*,<sup>86</sup> *Qazan*,<sup>87</sup> *Quman*,<sup>88</sup>

ex. kirgh. Карбай (СОК. 244) | Карлыбай (СОК. 278) | kirgh. Туманъ (ААО. 78) | özb. Туманъ Смирновъ, Кенисара, 41) | kirgh. Туманбай (СОДж. 78) | 1419: *Toman* nom couman (ср. Нук. XLVI, 128) | *Tumanga* (< *Tuman-aga*), selon Clavijo (ed. Seville 1582. p. 52 v.) une des femmes de Timur. On a même des exemples pour des composés analogues: *Yaγmur-qar* ‚Regen-Schnee‘, nom d’une tribu ouïg. (FWK. Müller: Ostas. Zschr. VIII, 311).

<sup>77</sup> 1453: пан Гоян чашник (Ghib. I, 165) | 1457: пан Гоян ворник (Арх. Истор. I/1, 154; DŞM. I, 4, 6, 11) | 1461: *Goian* (Uric. XVIII, 30) | 1468: Гоян пръкалаб (Ghib. I, 167) < turc *Qoyan* ‚lièvre‘. Ср. Нук. XLVI (1927), 468. Ajoutez: *Qojan* une famille de la tribu Qongrat des Ouzbek (Ханыковъ Олсаніе) | Куянбай, nom d’un Qurγan à l’Est de Aulie-Ata (КЮАР. XIX.) etc.

<sup>78</sup> 1499: Гоурбан (DŞM. II, 134—35). Voir plus haut parmi les noms de „kenéz“.

<sup>79</sup> 1499: *Itu* (DŞM. II, 132) | 1638: Итеши (Ghib. III, 48) aujourd’hui *Iteştii*, jud. Bacău < turc *it* ‚chien‘. Ср. *Itük* (diminutif; dans la liste de Houtsma) | *It-qulı* (Hammer-Purgstall, Gesch. d. Ilch. I, 408). J’ai cité ci-dessus des noms analogues à propos de *Barağ*.

<sup>80</sup> 1467: села ω(т) оурдеши, aujourd’hui *Urdeştii* jud. Fâlcui. „Este un sat străvechiu, care era poate și în veacul al XIV-lea. Iși are numele dela un străvechiu Urdă, nume în legătură și cu păstoritul nostru” (Cost. DM. Supl. 69, 71). Contrairement à l’avis de Costăchescu, je crois que ce nom n’a rien à voir avec la vie des bergers mais qu’il est identique au nom de personne *Orda* („camp, Kriegslager“). Plus tard le substantif osmanli *Orda* a passé en roumain sous les formes *ordie*, *urdie*; pour les données d’onomastique turque v. Val.-turc. 29. Ajoutez kirgh.: Ордабай nom de personne devenu nom de lieu, aux environs de Kopal (Зап. ИРГО. по отд. Георг. I. 306—15) | kirgh. Ордаханъ (СОК. 262) | *Ordudza* (Ibn Battūta, éd. Defrémery II, 395: „cette princesse fut ainsi nommée, parce qu’elle naquit dans un camp“).

<sup>81</sup> V. Val.-turc. 29. Nom fréquent chez les Mamelouk: on le rencontre chez Ibn Ijās en 1474, une personne de ce nom qui est nāib de Beyrouth (II, 151), en 1518 un autre est nāib de Damasque (III, 186), etc.

<sup>82</sup> V. Val.-turc., 29.

<sup>83</sup> 1575: вел логофэт кара (Ghib. II, 219) < turc *qara* ‚noir‘. Ср. 1616: *Qara* sultan des Kirgh. (Radloff, Aus Sibirien I, 182) | *Qara-γan* aïeul des Osmanides (Neşri-Nölkede: ZDMG. XIII, 190) | *Qara-γan* dans le légende sur l’origine du peuple turc (Raşideddīn перевод. И. И. Березина I, 5, 12).

<sup>84</sup> 1540: Drăguş *Caraba* (Cost. DM. II, 572) ?< *Qara-aba* ‚père noir‘. Bien qu’il existe en roumain même deux mots *caraba* (1. ‚Art Kinderflöte‘; 2. ‚uraltes Weib‘ Tiktin), pour des raisons sémantiques, je préfère considérer le nom de personne en question comme un nom d’origine turque. En effet on le retrouve aussi ailleurs, comme le prouvent les données suivantes: 946: Ibn *Qaraba* (IA. VIII, 350) | en 967 un autre *Qaraba* est mentionné à Haleb (Weil, Gesch. d. Chalifen III, 38—39 le lit *Qoruba*). Un nom de la même

*Qumandur*,<sup>89</sup> *Payandur*,<sup>90</sup> *Soltan*,<sup>91</sup> *Šišman*,<sup>92</sup> *Tämirtaş*,<sup>93</sup> *Tämiš*,<sup>94</sup>

formation est *Bozaba* < *boz* ‚gris‘. En 1137—38 le seigneur de Khouzistan est un certain *Bozaba* (IA.: RHCO. II/2, 98) etc.

<sup>89</sup> V. Rásonyi-Nagy: MNy. XXVI (1930), 392—93. Le nom kirgh. *Kapareke* ‚chèvre noire‘ a une signification analogue.

<sup>90</sup> 1608: *Carachezil* (Bianu, Doc. Rom. I, 11) < turc *qara* + *qızıl* ‚noir + rouge‘. Cp. kirgh. *Qarasarı* (Pr. III, 47) ‚noir + jaune‘ et *Aqsarı* ‚blanc + jaune (blond)‘ (Pr. III, 94) etc.

<sup>91</sup> V. Val.-turc., 21. Pour les raisons psychologiques qui déterminent la structure de ces noms de personne v. Ibn Battuta (éd. Defrémery II, 85): „Le frère de Kherbendeh [= l’ilkhan Öldzeitü, 1303—16] était *Kâzghân*, que le vulgaire nomme *Kâzân*. *Kâzghân* désigne un chaudron. On dit que ce prince reçut ce nom, parce que, lors de sa naissance, une jeune esclave vint à rentrer portant un chaudron.”

<sup>92</sup> V. Val.-turc., 22—23.

<sup>93</sup> V. Rásonyi-Nagy: MNy. XXVII (1931), 316. Il n’est pas exclu que parmi les anciennes tribus kiptchakiennes énumérées par Dimaşqî (éd.

*Mehren* 264), le nom de tribu قينكوا ne doit pas être lu comme *Qumangü* (Marquart, Über das Volkstum der Komanen p. 157), mais que celui-ci soit une fausse lecture au lieu de *Qumandur* قندور. Signalons en passant qu’il faudrait voir de près si parmi les noms de tribu restés indéchiffrables, les formes يشقوت برت et براندى ne sont pas

employées au lieu de بَرَق , بشقراط et براندى *Baraq*, *Başqurt*, *Berendi*?

<sup>90</sup> V. Val.-turc., 23.

<sup>91</sup> 1481: солтан (Bogdan, Doc. Moldov. al sec. XV. etc. p. 57.)

<sup>92</sup> V. plus haut parmi les noms de „kenéz”.

<sup>93</sup> V. Val.-turc., 25—26.

<sup>94</sup> 1434: *Temeşestii* (Uricar. XVIII, 11) | 1435: Темишеши (Cost. DM. I, 494—95) | 1458: Тимишеши (DŞM. I, 20). Village dans le district de Neamţu. „Satul este străvechiu. Numele îi vine dela un *Temeş*, *Timiş*” (Cost. DM. I, 54). C’est à ce nom de personne que remontent aussi d’autres noms de lieu en Moldavie et en Valachie: *Timişăşti* jud. Suceava (Uric. VIII, 85; Frundescu 484) | *Timeşu* „plaiu în jud. Bacău (l. c.) | *Temişani* „comună rurală din plasa Jiului” (Vasilie-Năsturel, Dicţ.-geogr. al jud. Gorjiu p. 356) | < turc *Tämiš* nom de personne. Cp. 1477: tat. Темешъ envoyé de Džany-bek (Смирновъ, Крымское ханство 273) | 1492: Темеш, предводитель казаковъ (ПСРЛ. IV, 161; VIII, 224—25) | 1518: Тамишъ est fait prisonnier lors de l’invasion du Sultan Alp en Moldavie (Urechia éd. Picot 261) | 1533: tat. Темешъ Кадышевъ (ПСРЛ. XX, 415; VIII, 281) | 1535: ктм. Темешъ (ПСРЛ. XIII, 84; VIII, 289) | 1624: kaz. Утемышъ Темешевъ (Покровский, Борничество... близъ Казань: ИОАК. XVII, 71) | 1678: bachk. Утенъй Темешевъ (ДАИ. IX, 93) | kirgh. Темишъ (АОА. 102; АОАб. 30; АОП. 90) | Темишпай (АОАб. 42) | Темешъ familles kirgh. (Тп. 68; Пантусовъ: ЗЗСОИРГО, XXX, 235; Пот., Предания 57, 62;



*Tobuq*,<sup>95</sup> *Toγrul*,<sup>96</sup> *Tolaba*,<sup>97</sup> *Tolmaç*,<sup>98</sup> *Toγuz*,<sup>99</sup> *Toq*,<sup>100</sup> *Toqman*,<sup>1</sup>  
*Toqsaba*,<sup>2</sup> *Torontay*,<sup>3</sup> *Törtaba*,<sup>4</sup> *Tut-tarqan*,<sup>5</sup> *Ulan*.<sup>6</sup>

Красовскій I, 369) | *Temeš* nom d'un quryan dans la région de Lepša. (P. Mitt. Ergh. XLIII. Taf.) | Темешъ une famille des Türkmen Yomut. Бларамбергъ: ЗИРГО. IV, 106) | *Temiš* village à l'Est de Eupatoria (Krima VII) | *Temiš As* village sur la péninsule Tarkhan en Crimée. (Krima I.) | *Temeš* village au nord de la Péninsule Kerç (Krima IV) | Quant au nom de lieu *Tömöš*, aux environs de Brassó, v. ailleurs, à propos de l'ancienne toponymie turque au Sud de la Transylvanie.

<sup>95</sup> 1407: Nesteaс *Tobuci*, boyard de Moldavie (Uric. XVIII, 454) | 1411: *Tabuc* (Uric. XVIII, 455; Wickenhauser, Moldawa 58) | 1472: пан Тъбоуч (DŞM. I, 169) etc. | > *Tăbuceşti*, village dans le jud. Vaslui (Chirişa, Dicţ. Geogr. al jud. Vaslui) < turc *Tobuq* nom de personne < ? (kirgh. tar.) *tobuq* ‚Kniescheibe, Knie'. Cp. 1838: kirgh. Тобукъ (Коншинъ, Материалы VI, 57) | Тобукбай (Грод. Прил. 107) | tchouv. (< kaz.) Тобыкъ (Магн.) 1342: *Tobok* (AnjouOkmt. IV, 229). Le ç du roumain *Tobuci* est peut-être dû à une forme refaite sur le nom de lieu *Tăbuceşti*?

<sup>96</sup> 1491: Negşe *Taurul* (DŞM. I, 490) < turc *Toγrul* nom de personne < *toγrul* ‚faucou'. Pour ce mot employé comme nom de personne cp.: Gombocz, ATSz 14—16. Cp. encore: 1240: Тавруль (ПСРЛ. X, 116).

<sup>97</sup> C'est dans la région de Bârlad qu'on trouve les villages de *Tălăbeştii* (Ciuntu, Dicţ. Geogr. al jud. Tecuciu) et de *Tălăbasca*. „Işi are numele dela un *Tălăbă*. Eră şi în veacul al XIV-lea." (Cost. DM. II, 340). Ce nom est attesté à plusieurs reprises: 1481: Талаба (Bogdan, Rel. Braş. 285, 374) | 1515, 1523: талаба „părcălab de Hotin" (Uric. XVIII, 87, 482—83) | 1520: пан Талаба (Ghib., Ispisoace şi zapise I, 54) | 1522: в. п. Талабъ (Uric. XVIII, 90—92) | 1528: Тълаба (Uric. XVIII, 114) etc. < turc *Tol-aba*. Cp.

تولبا *Tolaba* (*Tulaba*?). Ce nom est cité aussi par Džāhiz, pour l'époque de Hārūn al-Rašid (782—809) dans un ouvrage écrit vers 840 (ed. Van Vloten, Tria opuscula auctore... al Djahiz, p. 36). H. Walker le lit *Dulaba*, selon l'édition du Caire (JRAS. 1915: 675). On peut y ajouter encore quelques données pour le nom de *Tol-bay*: 1608: tcher. < tat. Толбай Тагаевъ (Нижегородск. Платежницы 48, 202) | tat. Толбаева nom de lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle dans la région de Mamadyş (Корсаковъ, Сборникъ матеріаловъ по ист. Казанск. края р. 233) | belt. Толбай (Катановъ, Отч. 9) | kirgh. Толбай (COB. 4; Коншинъ, Материалы VI, 72), etc.

<sup>98</sup> 1482—92: Тлъмач (Bogdan, Rel. Braş. 294) | 1597: Toader *Tălmaç* (Wickenhauser, Moldau I, 212) | 1663: *Talmaç* părcălab de Neamţ (op. cit. I, 119) | 1633: от село Тълмачев над Нистръ (Ghib. II, 115).

<sup>99</sup> 1469: Тонгоузъни (DŞM. I, 134—35) aujourd'hui *Tangujei* village dans le distr. de Vaslui (Chirişa, Dicţ. Geogr. al jud. Vaslui) < turc *Toγuz* nom de personne, d'un mot turc ayant le sens de ‚porc'. Cp. 1298, 1303: *Toγuz* fils de Qaçan, attaché à Ноуау-хан (Tāriḫ-i Beibars, Ibn Duqmaq, al-'Ajnī éd. Тизенгаузенъ, Сборникъ 88, 111; 92, 116; 139, 160; 316, 323; 486, 516; Веселовскій, Ногай ханъ и его время 45) | kirgh. Баба Тунгузъ (Валихановъ, Сочинение 500) | XI<sup>e</sup> siècle: petch. *Toγuzaba* (Gombocz, ATSz, 18).

<sup>100</sup> 1502: boiar Toader *Toç stolnic* (DŞM. II, 212) < turc *Toq* < *toq*

## Même parmi les ecclésiastiques on trouve un nom turc, celui

,dick, stark, fett'. Ср. kirgh. Токпай (СОВ. 14—24) | kirgh. Токбай (Справочн. Кн. Семипал. Обл. III, 11) | Байтокъ (СОВ. 58) Токке (АОО. 58) | караџ. Ток(овъ) (Сысоевъ, Карачай: Сборникъ Мат. для Опис. Кавк. XLIII, 120) | Токъ une des tribus des Koundours (Небольсинъ: ВГО. II/5, 6) | Токъ famille ouzbek (Гребенкинъ: Русск. Туркестанъ II, 87).

<sup>1</sup> *Tăstănești* nom de village (Chiriță, Dicț. geogr. al jud. Vasluiu) < turc *Toqtan* nom de personne < *toq*. Nous venons de voir plus haut le suffixe dénominatif *-tan* à propos du nom *Qaraman*. Ср. Val.-turc. 21). On trouve ce nom aussi en kirgh. Токпанъ (СОК. 130, 26) | Токманъ. Токманычъ figure dans un conte russe (< bachkir? Зеленинъ, Велико-русск. сказки Пермск. губ.: Зап. ИРГО. по отд Этн. XLI, 323—24, 557—48).

<sup>2</sup> V. Val.-turc. 27—28. Ajoutez: 1431—33: ворник алъ токсабес dans une inscription de sceau (Bogdan, Rel. Браș. р. LXXVIII) | 1152: Токсобичи (ПСРЛ. VII, 58) | on retrouve peut-être le souvenir de l'ancienne tribu de Kiptchak aussi dans la légende des Nogaï selon laquelle une de leurs aïeules serait Токъ-Саба (Смирновъ, Крымское ханство 77) | nom de personne très fréquent chez les Mamelouk d'Égypte, ex. *Toqsaba al-Husāmi*, en 1313 gouverneur de la Haute-Égypte, en 1319 il prend part à une guerre dans l'Afrique occidentale (Zetterstéen 174; Weil, Gesch. d. Abbasiden in Egypten I, 313, 340) | Токсаба famille kirgh. (Тп. 73). — Quant à l'étymologie de ce nom, on peut admettre que, du moins dans les cas où il ne s'agit pas d'un rang connu à Bokhara (МАВ.—Teufel 279; Мирза Шемсъ éd. Григорьевъ, Событ. Бухаръ р. 2). Nous avons à faire à un composé, formé de *toq*, 'voll, stark' et de *saba*, 'Schlauch'. Voici quelques autres noms du même genre: kirgh. Байсаба (СОВ. 116) | 1739: kaz. tat. Саба (Алатырск. книги 142) | kirgh. Бесторсыкъ ‚fünf Lederflaschen' Тп. 65) | 1277: соум. *Torsuk* (*Thorzok*: АУО. IV, 76—77, 80—81) | 1183, 1185: соум. Тарсукъ (Лѣтопись по Лавр. сп. 27; Лѣтоп. по Ипатск. сп. 427) etc.

<sup>3</sup> V. Győrffy: МНУ. XXI, 270 et Val.-turc. 3.

<sup>4</sup> *Turtaba* village dans le dép. de Mehedinți (Spineanu, Dicț. Geogr. al jud. Meh. 287, 67) < turc \**Törtaba* ‚quatre-père'. Ср. kirgh. Туртбай Смирновъ, Кенисара 49) | Туртпай (АОП. 82) | Тортбай (СОДж. 96, 108) | Тортуулъ ‚quatre-fils' (АОАб. 66) | ouzb. *Toqsaba* (< *Toqzaba*) ‚neuf-père' nom de personne et de dignité, v. plus haut | *Bešegin* ‚cinq-prince' (Usāma éd. Derenbourg 93) | 1437 *Bešbeg* ‚cinq-beg' (v. Berchem, Caire. No. 252) etc.

<sup>5</sup> Le nom de la ville de *Tutakan*, ou *Tutova*, située à l'embouchure de l'Argeș, est dérivé du nom de personne \**Tut*. En 1458 on lit тоутова (DŞM. I, 20). Le mot *tarqan* est un nom de dignité fort répandu, qu'on trouve déjà dans la chronique de Tabarî en 129. (éd. De Goeje II, 1950). V. encore plus haut à propos du nom „Armenciocul tarcan". Quant au mot *tut* ‚Haufen, Heer' il est aussi très souvent employé comme nom de personne; les chroniques arabes du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècles, relatives à l'histoire des Mamelouk (Ibn Ijās, Ibn Duqmaq, Ibn Taḡribirdî éd. Popper, Abulfidā, Maqrizî et les chroniques mineures éditées par Zetterstéen connaissent une douzaine de *Bektut* | dans les annales russes on trouve en 1390 un personnage du nom Бектутъ (ПСРЛ. XXXIII, 132; V, 244; VIII, 61, etc.) | 1350: Тотуй (-j suff. dim., ПСРЛ. XVI, 82) | 1558: krm. Тутай (ПСРЛ. XIII,



d'un certain „духовник андоніе Болсѣн“, cité en 1502 par les chroniques d'Azarie et d'Urechiã (Val.-turc. 8).<sup>7</sup>

Au moment où la couche dominante des Turcs était déjà assimilée de sorte que la force d'expansion du roumanisme pouvait augmenter, pendant que le pouvoir des Tatares diminuait de plus en plus, les noms turcs commencèrent à se multiplier aussi dans les couches inférieures de la société. Les documents du IV<sup>e</sup> siècle enregistrent un bon nombre de serfs d'origine tatare: Албаш (1435. Cost. D. M. I. 494—5) | Чабалай (1428. Cost. DM. I. I. 213—14) | Мамай (1435. ib. I. 494—5) | *Carin* (1463. DŞM. I. 78) | Палмеш (1428. Cost. DM. I. 213) | *Teleuca* (1463. Iorga, Stud. și Doc. V/1. p. 217) etc.

Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles beaucoup de Tziganes de Moldavie — ou leur chefs tatares? — portent également des noms turcs. Citons entre autres, Буга (1583. Uric. XVIII. 195) | Чолан<sup>8</sup> (ib.) | Каба (1458. DŞM. I. 11, 91) | *Qaraman* (1458. Wickenhäuser, Mold. I. 18, 66) | Каран (1570. Uric. XVIII, 179) | Карча (1570. Uric. XVIII. 169) | Карфина (1465, 1488. DŞM. I. 91, 342)<sup>9</sup> | *Koshan* (1609. Wickenhäuser, Mold. I. 100), etc.

En se bornant à l'analyse linguistique des noms, on pourrait prouver l'origine turque de beaucoup de noms de familles roumaines qui autrement, peut-être, n'ont rien à voir avec les peuples turcs. Pour ne citer que trois exemples, les noms *Iorga*<sup>10</sup> et *Buzdugan*<sup>11</sup> sont assez répandus parmi les Turcs et le nom *Mărdărescu*<sup>12</sup> remonte à un nom de personne turc.

257) | 1635: krm. *Tutıraj-ağa* (Véliaminof-Zernof, Matériaux 144, 211) | kirgh. Тутъ, nom de lieu < nom de personne, en Turkestan (Зап. ИРГО. по отд. Стат. IV. Прилож. 2) | 1328: *Twdbegh*, 1334: *Tudbeyk* (Pais, Ölbö. KCsA. II, 325). D'autres noms de personnes, devenus noms de lieu du type de *Tut-tarqan* sont encore *Astrachan* (1523: Азтараканъ ПСРЛ. XXIII, 203; XIII, 43 et 1552: Астороханъ ПСРЛ. XIII, 171) et le russe *Tmtoroqan* < *Tamantarqan* (Marquart, Streifzüge 163).

<sup>6</sup> V. Val.-turc. 28.

<sup>7</sup> Dans Val.-turc. j'ai rappelé aussi d'autres analogies. Depuis, mon recueil de noms s'est enrichi de plusieurs exemples pour ce même nom: 1551: Барболсунъ-уланъ (ПСРЛ. XII, 116) | kirgh. Эрболсунъ (СОК. 44) | (СОК. 254) | Сирибай Болсуновъ (Грод. Прил. | Болсуновъ (ibid. 129).

<sup>8</sup> Ср. *Ciolănești* (Georgescu, Dicț geogr. al jud. Teleorman).

<sup>9</sup> < karaım *qartçına* ‚der Greis‘.

<sup>10</sup> Ср. XVI<sup>e</sup> siècle (Crimée): Альико Юрга (Смирновъ, Крымское ханство 121) | kirgh. Джоргабай (СОК. 276, 292) < osm., tchag., koïb. *yorga* ‚der Pagänger‘.

<sup>11</sup> V. Val.-turc. 14.

<sup>12</sup> Ce nom provient du couman *murdar* ‚meretrix‘ ССум. < pers. *murdar*

Les chefs mongols de la „horde d'or” ont laissé, eux aussi, des traces dans l'onomastique d'origine kiptchakienne. On peut citer en premier lieu le nom de *Qalavun*, sultan des Mamelouk. Bien qu'il descende, selon Maqrizī<sup>13</sup> de la tribu Burĉ-oylī qui est d'origine coumane, son nom — comme *Quatremère* le fait remarquer aussi, d'après un géographe persan — est identique à un mot mongole qui veut dire „Canard”.<sup>14</sup> Comme parmi les Mamelouk d'Égypte, les noms tels que *Qublay*,<sup>15</sup> *Noġay*,<sup>16</sup> et chez les Coumans de Hongrie les noms *Ügüdey*,<sup>17</sup> *Qolġuna*<sup>18</sup> sont certainement d'origine mongole, dans les voïvodats roumains il faut tenir compte, à plus forte raison encore, de la possibilité de rencontrer des éléments mongols.

On trouve aussi des noms jazygues comme celui de *Furdui*<sup>19</sup> qui est identique au nom *Furduh*, connu en Hongrie depuis 1323 et qui remonte, en dernière analyse, à l'ossète *Furt-ug*.<sup>20</sup> Pour ce qui est des noms d'origine hongroise qui sont également très fréquents et de certains noms (*Căliman*, *Kalyn*) qui ont passé en roumain peut-être par l'intermédiaire du bulgare, leur étude déborde les cadres de l'étude présente.

Il est dommage que les Roumains liés par tant d'attaches au monde oriental n'aient pas encore, malgré le développement rapide de leur vie scientifique au cours des dernières années, des orientalistes capables d'approfondir l'étude des relations de

---

„impura, sordida res” Vullers. On le trouve suivi d'autres „noms protecteurs” (p. e. hongrois *Scar* „merda”) déjà en l'année 1165: *Murdar* (Jakubovich — Pais, Ómagy. Olvasókönyv, 44) | 1280: *comanus* ... *Mordar* (AUO. XII. 323—14) | un conte tatare fait mention des trois *Murdar*-filles (Pr. IV, 258). Le mot commun roumain *murdar* remonte, à en juger d'après son phonétisme à une forme osmanli plus récente.

<sup>13</sup> Maqrizī—*Quatremère* II/1, 111.

<sup>14</sup> „*qalawun* „Gans”, Vgl. mo. *qalayun*.” Poppe, Das mong. Sprachmat. einer Leidener Hschr. Изв. Ак. Наук. 1928, p. 63.

<sup>15</sup> Ex. *Qublay* al-silihdār est en 1344 nāib de Qaraq. Zetterst.

<sup>16</sup> 1299: Seyfeddin *Noġaj* Maqr.-Qu. IV, 96.

<sup>17</sup> 1333: *Ugudey*. Gyárfás, III, 476.

<sup>18</sup> Pour le nom *Qolġuna* v. MNy. XXVIII (1932), 309.

<sup>19</sup> 1471: Фурдуи спатаръ (Венелниъ 96) | 1493: на имѣ фоурдоуку (DŞM. II, 19) | 1609: Chiriac *Furduiu* ot Şărbăneşti (Bianu, Doc. Rom. I. 14) | *Furduescu* est aussi le nom d'une vieille famille d'Argeş, cp. le nom du village de *Furduesci* (*Furdueşti*), ib. (Lahovari, Dicţ. geogr. al jud. Argeş, 26, 84).

<sup>20</sup> < ossète *furt* „fils” et *-ug* „ein totes Sekundärsuffix ohne besondere Bedeutung aus altossetischer Zeit”, Gombocz, Ossètes et Jazyges: RÉH. IV, 2 (1927), 9.



ce genre. On n'y trouve encore que quelques tentatives qui s'appuient avant tout sur l'étude de M. Boswell et qui négligent les résultats des recherches hongroises faites dans le même domaine.

C'est l'article de Boswell qui attira l'attention de M. Iorga sur l'importance des relations coumano-roumaines. Dans son étude „Imperiul cumanilor și domnia lui Băsărabă. Un capitol din colaborația româno-barbară în evul mediu” (Mem. Secț. Ist. 1928. Ser. III. Tom. VIII, 97—103) qui, malgré son caractère superficiel, est d'une importance capitale pour l'historiographie roumaine, il émet, — en partie sur la base de deux rapprochements turco-roumains, suggérés déjà par Boswell (*Toksaba* et *Borçul: Burç-oğlu*<sup>21</sup>) l'opinion suivante: „Notre état s'est dégagé des organisations nébuleuses et patriarcales des judes et des voïvodes sous l'effet de l'impulsion donnée par les organisations plus concentrées des voisins; du côté de Silistre sous l'influence byzantine, du côté d'Argeș à ce que je sais,<sup>22</sup> sous l'influence hongroise. Mais peut-être auparavant faut-il tenir compte aussi d'une influence coumane? — Ce furent les Coumans qui poussèrent les Bulgares à former l'état de Tirnovo qui restait sous leur protection et leur défense comme plus tard l'état des Tertérides. Alliées des Roumains, ils auraient pu leur suggérer, du côté des montagnes de Muscel et d'Argeș, l'idée de former un état dont la possession descendra, du Couman Borç, par l'intermédiaire de Sénéslave, à Basaraba, ayant, lui aussi, un nom couman. De même que la Russie moscovite succède au Khanat des Tartares, celui des Coumans passe à Țara Românească, malgré tous les changements dus aux traditions et à l'âme du peuple roumain.” (O. c. p. 101.)

M. Iorga passe sous silence la question de savoir en quoi consistait cette „collaboration” entre Roumains et Coumans. C'est probablement Filitti qui a raison en disant qu'on entendait par Coumanie la terre des Coumans superposés en tant qu'élément dominateur, et des Roumains, leurs sujets (Mem. Secț. Ist. Ser. III. Tom. IV. 5: „Țara Cumanilor suprapuși și a Vlahilor supuși lor”).

<sup>21</sup> Sur ces noms v. notre analyse antérieure à l'article de Boswell, parue déjà en 1926—1927: MNy. XXIII, 132—33, et Val.-turc. 9—11, 27—28.

<sup>22</sup> Aujourd'hui il en devrait être encore plus convaincu; il n'aurait qu'à lire le livre de M. Melich (Honf. Mg. 1929 pp. 304 et suiv.) ainsi que l'étude de M. Trembl, Die ung. Lehnwörter im Rum. (Ung. Jb. VIII—IX.) et A magyarországi latin ű-ezés az oláhban: MNy. XXIX, 25—37.

Ce ne furent pourtant pas les chefs roumains de la Țara Românească qui héritèrent immédiatement de la domination coumane, mais un autre peuple oriental, les Mongols. Ce conglomérat de peuple, formé par des éléments coumans et tatares, qui fut étroitement lié à l'organisation politique et militaire des Mongoles aussi bien que les autres peuples qui vivaient au-delà des frontières, fut soumis à une couche très mince superposée aux autres populations, à savoir aux nombreux descendants bientôt „turkisés“ de Džuči, qui, dans les annales russes, sont connus sous les noms de „tsar“ et de „tsarevič tatarskiy“.

La Taurie et la Crimée formaient les grandes artères du Khanat. La Bulgarie fut aussi attachée au domaine de l'expansion mongole. Ses dynasties — les *Tertérides* et les *Šišmanides*, de même que *Eltimir* et *Dorman* — viennent de la Coumanie, du Kiptchak. On rencontre bien souvent des armées tatares dans la péninsule balkanique et à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les relations de Nogay et ensuite de Toqtay avec les Tertérides et les Šišmanides sont de telle nature que Brătianu a presque raison de dire qu'à cette époque l'état bulgare „n'était en réalité qu'une annexe de l'empire mongole“.<sup>23</sup>

Tandisque la Valachie servait de passage aux armées kiptchakiennes de la „horde bleue“,<sup>24</sup> les Coumans et les Tatares d'*Athlamoš*,<sup>24a</sup> de *Telebuga* et d'*Oldamur*<sup>25</sup> attaquaient la Hongrie du côté de la Moldavie ou traversant seulement le pays de Boghdan (= Moldavie).

Dans ces conditions qui résultaient en partie de leur situation géographique fort dangereuse, les Roumains — qui jusqu'alors n'avaient jamais témoigné d'une force organisatrice comparable à celle de leurs voisins et qui avaient vécu pour ainsi dire en marge de l'histoire — eussent-ils été les seuls à garder intacte leur indépendance?

Malgré toutes les hypothèses ingénieuses de M. I o r g a, bâties

<sup>23</sup> Contributions à l'histoire de Cetatea Albă: Bull. de la Sect. Hist. XIII. 28. Cf. encore: „Bulgaria and Moldavia became a part of the Mongolian Empire for a century.“ V e r n a d s k i y, Hist. of Russia p. 41.

<sup>24</sup> „ulus“ de Džuči est désignée dans les sources orientales non par le nom de „horde d'or“ — comme à l'Occident, mais par celui de „horde bleue“, tandis que la branche qui s'étend sur l'Est de Kiptchak, est connue sous le nom de „horde blanche“.

<sup>24a</sup> Cf. G o m b o c z, Árpád-kori török személyneveink p. 27.

<sup>25</sup> „Prince du peuple de Boghdan“, cf. Akadémiai Értesítő 1861: 275).



sur quelques rares données,<sup>26</sup> on n'a pas encore prouvé qu'il puisse être question des premières cristallisations d'État des Roumains avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Les chartes latines des rois de Hongrie ne conservèrent que les noms de quelques „kenéz" et voïvodes (*Ioan; Farkas; ce dernier nom est d'origine hongroise et signifie „loup"; Seneslav, Lithvoy*) qui ne possédaient pourtant que de petits territoires et qui, par là, ne pouvaient pas encore contribuer d'une façon vraiment créatrice à la formation et à l'organisation des états roumains.

L'historiographie russe moderne s'efforce de mettre en lumière l'apport positif que la domination mongole a communiqué à l'histoire de la Russie, en insistant particulièrement sur les nombreuses influences orientales qui se firent sentir dans le domaine de l'organisation politique.

Parmi les travaux plus anciens, celui de Brückner (*Gesch. Rußlands*) et dernièrement l'excellent ouvrage de G. Vernadsky (*A History of Russia, New-Haven, 1929, 37—50*) font voir que c'est des Mongols que provient la nouvelle conception du pouvoir princier dont résulta l'épanouissement de la Russie „unitaire" ainsi que le système militaire, le service des postes, les impôts, une bonne partie de l'administration, l'état avancé du droit civil et que même l'élan que prit la culture religieuse, date de cette époque-là.

Pendant le règne de la „horde bleue" qui dura presque un siècle, une influence analogue quoique moins intense et moins complexe au point de vue ethnologique, dut se faire sentir aussi sur le territoire habité par les Roumains. En admettant cette influence, on comprend mieux l'évolution subite par laquelle, — après une période obscure de 50 ans, datant de la chute du voïvode Lythvoi qui n'avait possédé encore, en 1275, qu'une partie („aliquam partem") de la Valachie, — on voit paraître tout d'un coup l'état roumain de l'Oungro-Vlachie. A la tête de ce nouvel état, plein d'ambition de conquête, on trouve le prince Basaraba, portant un nom répandu dans la dynastie de Džučī et ayant des relations très étroites avec les „Tatares noirs" ainsi qu'avec le „gospodstvo Jaško". A ce propos, je renvoie une fois de plus aux éléments de Kiptchak qui reviendront, même 200 ans plus tard,

<sup>26</sup> Cp. Les premières cristallisations d'état des Roumains: Bull. de la Soc. Hist. 1920, etc. V. le compte-rendu et la critique énergique en même temps que très juste de Mutafčiev: Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens, Sofia, 1932.

dans les noms propres de l'aristocratie boyarde des nouveaux États roumains. C'est en 1324 qu'une source historique, un document de la chancellerie royale de Hongrie, cite le nom de ce prince sous la forme *Bazarab*.<sup>27</sup> Six ans plus tard en juillet de 1330 ce Basaraba est à Velbužd,<sup>28</sup> loin de sa capitale Argeș(?), membre de l'alliance bulgare-tatare qui fut vaincue par les Serbes, et au mois de novembre de la même année, il l'emporte — ce qui jadis eût été incroyable — sur la chevalerie brillante du roi de Hongrie. C'est alors, en 1330, que cette nouvelle puissance, née pendant les années obscures de l'union de la terre roumaine avec le Kiptchak, débute sur la scène de l'histoire européenne.

De même que l'origine de Rurik nous renseigne sur les débuts de l'état russe, ainsi que celle des Árpád sur les premières

<sup>27</sup> AnjouOkmt. II, 151. Dans l'historiographie roumaine (pour la bibliographie cf. Gherghel, Zur Nachr. d. Rashid-ad-din Fadlallâh über Bazarabam; Filitti, Despre Negru-Vodă, 5—6; N. Drăganu, Români în veac. IX—XIV, 520) on a discuté beaucoup, d'après la traduction de D'Ohsson, un passage de la chronique de Rašideddin. Dans le chapitre relatif au règne d'Ögädäi, d'après lequel, l'armée mongole traversant le ايلوت en Valachie, l'emporte sur un certain بزرنيام (RE.: Blochet, 55. Celui-ci fait remarquer dans une note que dans le manuscrit dont il se servait pour son édition, on trouve بزرنيام c. à d. sans b). Certains historiens (comme Hașdeu, Gherghel) ont voulu y voir la forme *Bazarabam* et ont supposé que dès 1240 „unu banu din nêmulu Bassarabiloru” (Hașdeu, Ist. crit. I. 69) régnait dans cette région. D'après une théorie plus récente, il faudrait lire *Zeberen-ban* ou plutôt *Zevren-ban* (Filitti, l. c.). En réalité, au temps de la conquête mongole, c'est le banat de Szörény du royaume de Hongrie qui s'étendait à l'ouest de la Valachie. Le hongrois *Szeürin*, *Szeüren-ban*, *Zevren*, *Zewrin* (cp. Melich, a honfoglaláskori Magyarország, 211) devrait être translitéré en arabe par (زورنيات) سورنيام qui est plus près de بزرنيام que les groupes باسار ou بصار qu'on trouve chez les historiens arabes ou persans pour indiquer le nom *Basar*.

<sup>28</sup> Jireček, Gesch. d. Serben I, 361—3. Ср. encore: 1346: „... въ лѣтѣ 6374., мѣсеца юуніа . 0 | . дѣнь, рѣкоу . ж' и цара грчаскаго, Михаила и брата его Белоура и Алексен'дра цара Българомь, и Басарабоу Иван'ка, таста Алексен'дра цара, соумень живоуштих чрныихъ Татарь, и господство яшко и прчимь съ-ш-нимь господа.” S. Novaković, Zakonik Stephana Dušana. Beograd, 1898.



organisations politiques des Hongrois, l'étymologie du nom de *Basaraba* est peut-être susceptible de jeter un jour nouveau sur les premières cristallisations d'État des Roumains.

Dans l'histoire des voïvodats roumains on trouve cinq chefs du nom *Basaraba*. Plus tard la voyelle finale disparut et c'est ainsi que ce nom aboutit à la forme *Basarab*. On constate le même phénomène dans le nom tatar *Qutlubuğa*, conservé dans quelques noms de lieu près du delta du Danube, sous la forme *Catlapug*.<sup>29</sup> La forme *Basaraba* est attestée dans les sources de l'époque par le nom de Basaraba III (surnommé *Țepeluș*, 1477—1482)<sup>30</sup> ainsi que par celui de Basaraba II surnommé *Laiotă*.<sup>31</sup>

Voici quelque données pour ce nom dans les documents hongrois: 1324—1332: *Bazarab*,<sup>32</sup> en d'autres documents *Bazarad*, *Bozorad* et *Mazarath*; dans la Chronique de Doubnitz<sup>33</sup> et chez Turóczi on lit également *Bazarad*. En laissant de côté les autres données pour les noms de „kenéz” *Basarab* qu'on trouve à une date assez ancienne aussi bien que les formes modernes, citées dans l'article de M. I o r g a (p. 100), je me borne à mentionner quelques formes longues du nom qui nous furent transmises en transcription slave: 1364: „Alexandru fiul lui Басараба”<sup>34</sup> | 1346: Басарабой (acc.), dans le code du tzar Douchan | dans les chroniques serbes, à propos de la bataille de Velbužd en 1330, on lit Басараба воевода влашки; Басарабъ.<sup>35</sup> A la même occasion, quelques vieilles chroniques serbes — les „letopis” *Koporinski*, *Studenički*, *Brankovič* — font mention de „Татары и Басараби”<sup>36</sup> ce qui n'a rien de surprenant car, dans les Balkans, on applique parfois le nom d'un souverain à son peuple aussi. Voici en quels termes le Sultan s'adresse à l'empereur Cantacuzène dans une lettre datée de 1348: Βασιλεὺς τῶν Ἑλλήνων, τῶν Βουλγάρων τῶν Ἀσανίων, etc.<sup>37</sup> Un siècle plus tard le même nom revient encore au sens collectif. C'est en 1457 que Pierre, voïvode de Moldavie, écrivit aux starostes de Kolomea et de Snyatine que la paix

<sup>29</sup> Ar b u r e, *Basarabia*, 67.

<sup>30</sup> Ср. B o g d a n, *Relațiune* 131—77: Басараба; 1478: *Basaraba*, document vénitien.

<sup>31</sup> B o g d a n, *Rel.* 112—31: Басараба; V e n e l i n, 118, 121: Басараба.

<sup>32</sup> AnjouOkmt. II, 151; CodDipl. VIII, 3, 625; H u r m u z a k i, *Documente* I. 625.

<sup>33</sup> FöntDom. III. p. 123 et suiv.

<sup>34</sup> Inscription de Câmpulung, v. H a ș d e u, *Etym. Magn.* III. 2554.

<sup>35</sup> S t o j a n o v i ć, *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, Beograd, p. 233, 263.

<sup>36</sup> *Ib.* 78—9, 284.

<sup>37</sup> *Kantakuzenos*, ed. Bonnae, III, p. 94.

était en danger par suite des agitations „ω(т) Басара(б) и ω(т) оу-горъ и ωт то(г)токоманови(ч).<sup>38</sup>

Le nom de Basaraba a passé à désigner non seulement une notion ethnique mais aussi une notion géographique. Un peu plus tard on trouve dans deux documents serbes (de 1349 et de 1357) les noms géographiques suivants: „...ни ѿ Бѣгаре ни ѿ Басарабинѿ земљу ни иа Угрѣ...” (Mon. Serb. 146, 161). Dans le siècle suivant on lit dans un document de l'empereur Sigismond de 1420 le passage suivant: „въ ѿугрѣвлахїискои земли, щѡ ѣсть Басарабска“ (Венелинѣ, 49). Voici comment le voïvode Vlad énumère ses titres en 1396: „Waywoda *Bessarabiae* nec non Comes de Severino“ (D o g i e l, Cod. Dipl. I. 623). Plus tard le sens de ce nom de lieu se rétrécit ou plutôt se déplace vers l'est. Sur une carte de Broniovius<sup>39</sup> de 1579 c'est „Moldaviae seu Val-lachie inferioris pars”, il désigne le Sud de la Bessarabie actuelle, en-deçà du Dniester”. Sur la carte de *Reychersdorff*<sup>40</sup> la Bessarabie s'étend entre le Pruth, le Danube et Tiraspole. Jusqu'à 1812 ce nom se rapporte généralement à la Moldavie notamment à la partie sud-est de la Moldavie avoisinant les bouches du Danube et le Mer noire“ (H a ş d e u, Etym. Magn., 2592—94) et ce n'est que plus tard que son sens s'est fixé définitivement. En qualité de nom de lieu on le rencontre aussi en Serbie (*Basarap*, nom d'une montagne), et en Bulgarie (*Basarabovo*, cp. D r ä g a n u, Româniî în veac. IX—XIV. p. 522.).

Il serait assez oiseux de passer en revue tous les travaux, en majeure partie sans valeur qui se rapportent au nom Basaraba;<sup>41</sup> pour notre but il suffit de remarquer que les savants roumains essayent de lui attribuer une origine roumaine ou thrace tandis que L a d i s l a s R é t h y le fit dériver, il y a plus de 50 ans,

<sup>38</sup> Cost. DM. Supl. 2. Ce nom remonte à *Toqta-qoman*, nom qu'on peut probablement considérer comme le souvenir de l'empire du khan Toqta (fin du XIII<sup>e</sup> siècle); dans les annales russes on trouve les variantes Токта, Тохта et Торра; dans les sources orientales, *Toqtay* (p. e. chez Rašideddin, éd. Blochet, 111). A cette époque, ce nom avait déjà passé au khanat de Crimée si important, malgré son territoire peu considérable, par son voisinage avec les voïvodats roumains. En même temps, cette donnée est un vestige de la continuité entre les „Koman” et le „Kiptchak”.

<sup>39</sup> M. Broniovii Tartariae Descriptio. Col.-Agr., 1595.

<sup>40</sup> Moldaviae Chorographia, Col.-Agr., 1595.

<sup>41</sup> Cp. Iorga, o. c. p. 100; Haşdeu, Etym. Magn.; Filitti, o. c. 6; Drăganu, Româniî în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi a onomasticeî Bucureşti, 1933. Drăganu fait connaître, avec beaucoup de détails (pp. 520—5) les études roumaines relatives à ce nom.



des langues turques<sup>42</sup> et ne cessa d'insister sur l'importance de ces anciens éléments turcs du roumanisme septentrional.

Néanmoins c'est à M. Iorga que revient le mérite d'avoir identifié le second terme de ce composé avec le mot *aba* (Imperiul Cumanilor, 100).<sup>43</sup> Densusiănu ne fait que développer cette idée lorsqu'il essaie de ramener le premier terme à *baş* 'tête' + *arî* 'saint' Cod. Cum. + *aba*.<sup>44</sup> En ce qui concerne cette étymologie, il faut remarquer qu'il est impossible d'expliquer *Basaraba* par un composé \**Başariaba* non seulement au point de vue phonétique (à cause de l'-ş- et de l'-î-), mais aussi au point de vue sémantique. On ne connaît aucun nom de ce type chez les peuples turcs, ce qui est fort compréhensible car, de par sa structure, il ne s'accorde pas avec la psychologie de leurs noms de personne.<sup>45</sup> Tout récemment M. André Veress a été de l'avis que les „Basarabes sont apparentée aux Coumans”.<sup>46</sup> Contrairement à l'opinion émise par Densusiănu et Veress, M. G. I. Brătianu<sup>47</sup> se montre plus réservé. Il ne se laisse pas convaincre par l'étymologie de Densusiănu et déclare que l'origine ethnique des Basarabes reste encore douteuse, bien que leur nom soit peut-être un témoignage de leurs relations avec les Turco-Tatares. A propos de ce nom, Brătianu pense à une autre „analogie”, et cite, d'une source vénitienne de 1307,<sup>48</sup> le nom de Constantin *Vassara-*

#### Orizinte Székely Könyvtár

<sup>42</sup> V. à ce sujet son ouvrage intitulé *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*<sup>2</sup>. Nagy-Becskerek, 1890., 176—81.

<sup>43</sup> Je tiens à remarquer que grâce à la richesse de mon onomasticon turc qui était déjà assez considérable quelques ans auparavant, je suis venu à l'idée de cette étymologie indépendamment de M. Iorga.

<sup>44</sup> *Grai și Suflet* 1929. IV, 147 et suiv.

<sup>45</sup> Une autre hypothèse de Densusiănu suivant laquelle on y aurait à faire au turc m. *basar* „ein Hundename”, serait plus plausible au point de vue psychologique (*Drăganu* o. c. 525, et plus haut où il est question des noms *It* et *Baraq*). Cependant ce mot ne s'emploie guère comme nom de personne quoiqu'il existe en mongol aussi (*Владимирцовъ, Монг.-ойратск, героическ. эпос. 254*). — L'idée de le faire dériver de *bäs+ary+apa* (*Drăganu*, o. c. 525) est tout à fait inadmissible. La particule *bäs* („eine verstärkernde Vorsilbe” Radl.) n'est attestée qu'en osmanli et même là, elle ne s'emploie que devant les adjectifs commençant par *b-* et ne figure jamais en des noms de personne. Au point de vue de la syntaxe onomastique turque un composé du type *bäs-ary-apa* dans le sens de „tatăl cel foarte sfânt”, c. à d. „le très saint père”, est absolument inconcevable.

<sup>46</sup> *Rev. Ist. Rom.* 1931. I, 231.

<sup>47</sup> În jurul originii stemelor principatelor române. *Rev. Ist. Rom.* I, 234 et suiv.

<sup>48</sup> G. Thomas, *Diplomatarium Veneto-Levanticum*, I, 71.

*bam* („... cuidam, nomine Constantino Vassarabam”) qui provient de l'Arménie Mineure. A son avis, il s'agit là du nom d'un douanier „capo o custode di merci”, puisque le premier terme de ce composé est identique au mot *bazarra* „marché” qu'on rencontre souvent dans les documents génois du XIII<sup>e</sup> siècle qui se rapportent à la Crimée.

En réalité rien n'empêche d'admettre un nom pareil car le mot *bazar* est assez fréquent dans les noms de personne des Kirghiz et des Ouzbek, p. e. Базарбай,<sup>49</sup> Базаркуль,<sup>50</sup> 1740: Акъ-Базаръ,<sup>51</sup> Базарбатыръ,<sup>52</sup> Базарбекъ,<sup>53</sup> Базаргелди,<sup>54</sup> etc. Comme les deux derniers noms *Bazargeldi* (le jour du marché est venu) le trahissent, tous ces noms s'expliquent par l'habitude bien connue des peuples turcs de donner au nouveau-né le nom d'un événement qui coïncide avec le jour de sa naissance. Par conséquent, on pourrait supposer un nom propre (mais non pas un nom de dignité!) *Bazaraba* bien que celui-ci ne soit pas attesté. Mais on se demande comment M. Brătianu s'est-il imaginé le rapport de ce nom avec les formes *Vassarabam* et *Basaraba*, étant donné que la phonétique historique du roumain ne connaît pas le changement en s du z intervocalique.

En examinant les noms de personne des peuples turcs et surtout ceux de Kiptchak, on arrive à une autre conclusion.

MM. Iorga et Densușianu ont raison d'identifier le second élément de ce nom au turc *aba* „père, oncle, aïeul, frère aîné”, qu'on trouve en certains parlars sous la forme *apa* tandis qu'en petchénegue on avait probablement *aba*.<sup>55</sup> Dans les annales russes, parmi les noms de personne et de dynastie „polovetz”, on rencontre également des formes en *apa*: 1097, 1103: Алтунапа, Алтонопа<sup>56</sup> | 1103: Арасланона, Арьсланапа, Ярославона<sup>57</sup> et aussi en *aba*: 1103: Урусоба, Русоба<sup>58</sup> | 1183: \**Terteraba*, \**Qulaba*, \**Itaba* <

<sup>49</sup> СКСО. III, 168, 176; VIII, 201; Грод. Прил. 128, 181; СОДж. 56, 92; СОК. 104; СОВ. 150.

<sup>50</sup> СКСО. VIII, 226; СОВ. 94; Грод. Прил. 175; Москальцевъ. Изслѣдов. вакуфовъ 40.

<sup>51</sup> Ханыковъ, Поѣздка 27.

<sup>52</sup> Смирновъ, Кенисара 15.

<sup>53</sup> СОВ. 60; СОК. 26.

<sup>54</sup> СОДж. 80, 150.

<sup>55</sup> *Thonuzoba*, Anonymus § 57; *Aba*, Gombocz: MNy. X. 242—3, XI, 342—5.

<sup>56</sup> Л. 261, 268; Ип. 178, 184.

<sup>57</sup> Л. 269.

<sup>58</sup> Л. 268, 269; Ип. 451.



Концак... Токсобица... Колобича и Етебича и Терьтробича.<sup>59</sup>

Le même nom se retrouve partout parmi les peuples turcs.<sup>60</sup> On connaît aussi un nom *Qutlu-aba* (heureux-père), représenté d'une part par la forme *Qutluba* قتلوبا du glossaire kiptchakien publié par Houtsma, et d'autre part en Hongrie par le nom *Cotloba*, attesté en 1214 (Regestrum Varadienense, ed. Karácsonyi—Borovszky, 190). Le mamelouk Faḫreddin *Altunaba* est en 1279 le gouverneur de *Quşeyr*, et vingt ans plus tard, en 1299 *Dženkli ibn Alpaba* est le gouverneur mongol de Diarbekir.<sup>61</sup> Le nom *Aj-aba* est attesté par Rāwandī,<sup>62</sup> un autre exemple est fourni par *Džuwainī*<sup>63</sup> et Muhammad 'Aufī.<sup>64</sup> Mirzá Muḥammad<sup>65</sup> cite encore les noms *Qutluḡ-Aba*, *Bek-Aba* et *Arslan-Aba*. Le nom d'un autre *Aba*, chef de mercenaires (déjà en 875—6) est mentionné par Ibn-al-Aḏīr<sup>66</sup> et Tabarī.<sup>67</sup> En outre, *Dorn*<sup>68</sup> cite pour les années 1557—8 le nom d'un chef turcoman sous la forme *Aba*, serdār-i tāife *Oḡlu*.

Pour ce qui est du premier élément de ce composé, il est certainement identique à un nom verbal du verbe *bas-*, répandu dans tout le domaine des langues turques.

Le radical en est vieux-turc, tchag., ostturk., osm., crim., azerb., turkm., sarte, tat., coum., kirgh., kkirgh., kaz. *bas-* „drücken, pressen, beherrschen, besiegen, überrumpeln, überfallen, s. ausbreiten“ (R a d l.), „to set the foot upon, to tread<sup>69</sup> or stand on, to overwhelm, to overpower, to swoop down upon...“ (R e d h.) ∼ ouïg. *bas-* „drücken, unterdrücken“ (B a n g - G a b a i n) ∼ *bas-* „drücken, überfallen“ (K ā š γ.) alt., tel., leb., sag., kač., koib., kuer. *pas-* „drücken, überwinden, besiegen, mit den Füßen treten“ (R a d l.).

<sup>59</sup> Ип. 432. (Ср. Val.-turc. 27.)

<sup>60</sup> V. Gombocz, l. c.

<sup>61</sup> Maqrīzī éd. Quatremère III. 6, IV. 129 et Zetterst. 128.

<sup>62</sup> Éd. Muh. Iqbāl 40, 331, 344 etc.

<sup>63</sup> II, 15, 17—19.

<sup>64</sup> Lubáb 'l-albáb. Ed. Browne and Mirzá Muḥammad I, 202. Persian Histor. Texts IV.

<sup>65</sup> L. c.

<sup>66</sup> Éd. Tornberg VII, 217, 228.

<sup>67</sup> Éd. Goeje III, 2138, 1903, 1900, 1937, etc.

<sup>68</sup> Auszüge 404, 412.

<sup>69</sup> Ср. Zeib. *Sejrek-basan oḡlu* „celui qui marche à pas rares“ (K ú n o s: NyK. XII, 119).

Voici quelques dérivés plus fréquents: part. impf. *basan* | part. impf. *basar* | part. passé déf. *bastiq* | part. passé indéf. *basmīš* | *basqin* „owerpowering, irresistible, powerful, impetuous“ (R e d h.) | *basman* nom d'action | osm. *bastiq* „pressed down, low in stature“ (R e d h.).

Pour voir quel est le sens de ce verbe dans les noms de personne plus anciens, il est intéressant de citer un passage de la chronique de Hezārfenn, à propos du nom *Yayibasan*:<sup>70</sup> zogen die Ungläubigen dem Melik Gazi und Emir Süleiman entgegen... wurden geschlagen. In derselben Nacht wurde dem Melik Gazi ein Sohn geboren, den er *Jagibassan* nannte, weil die Rebellen an jenen Tage geschlagen wurden (*jayy baslady*)“.<sup>71</sup> Le nom *Yayibasan* signifie par conséquent „celui qui l'emporte sur les ennemis“. Un autre *Yayibasan*, d'origine ortokide, mourut, selon Kamāl al-dīn en 1124.<sup>72</sup>

On emploie ce mot dans le sens de vaincre aussi dans les noms suivants: *Ilbasan*, où l'élément *el* ∼ *il* veut dire „empire, fédération des tribus“<sup>73</sup> | ouïg. *Basan*<sup>74</sup> | kirgh. *Basan*<sup>75</sup> | kirgh. *Basanbay*<sup>76</sup> | ouïg. *Il-basmīštigin*<sup>77</sup> | *Il-basmīš*, émir de *ʿazan ilxan*<sup>78</sup> | *Ilbasmīš*, petit-fils de Tevel, fils de Džuči.<sup>79</sup>

<sup>70</sup> En d'autres sources: *ياغي بسان* Nasreddīn Jahja (éd. Schefer 43, 82) | *ياغي بسان* Dimašqī (RHCO r. I, 761); Ibn Bibi éd. Houtsma III, 62, IV, 24 | 1157: *Jayybasan* dans une inscription de Nixsar (Zambaur, 146) | *ياغي ارسلان* (RHCO r. I, 543—4) | dans les sources arméniennes: *Jaqub Arslan* (Mordtmann: Enz. Isl. I, 953).

<sup>71</sup> Mordtmann: ZDMG. XXX. 471.

<sup>72</sup> RHCO r. III. 646; Zambaur, 230.

<sup>73</sup> 1250—60: *ايل سبان* „Yl-Sabban un des chefs des Tatares“ 'Aynī (RHCO r. II, 1:215), probablement au lieu de *ايل بسان*

<sup>74</sup> Radloff-Malov, UigSprachdm. 130—1.

<sup>75</sup> СОК. 100.

<sup>76</sup> Грод. Прил. 38.

<sup>77</sup> F. W. K. Müller, Pfahlschr. 23.

<sup>78</sup> Hammer-Purgstall, Gesch. d. Ilch. II, 86, 91; Howorth III, 438.

<sup>79</sup> RE.-Blochet. 124. — Blochet cette fois aussi donne une variante inadmissible, il modifie *ايل بسان* et *ايل بسان* en



En 1301 *Basmīš* est le nom d'un receveur d'impôts en Chiraz.<sup>90</sup>

Le nom *Elbastī* se trouve dans le glossaire kiptchakien éd. par Houtsma<sup>81</sup> | 1170: Бастий nom d'une personne appartenant au peuple turc Berendi<sup>82</sup> | 1223: Бастый, chef couman<sup>83</sup> | 1300: Seyfeddin *Bastī*, émire des Mamelouk<sup>84</sup> | kirgh. Бастыбай<sup>85</sup> | tchouv. Постубай etc.<sup>86</sup> | 1334: *Yaıbastī*, nom d'un Tchobanide d'Azerbaïdžan.<sup>87</sup>

Au XVIII<sup>e</sup> siècle: Басманъ, khan des Tatares de Noghay<sup>88</sup> | 1809: kirgh. Басманъ<sup>89</sup> | 1745: Басмановъ.<sup>90</sup>

En 1734: backh. Баскунъ<sup>91</sup> | au XVIII<sup>e</sup> siècle: Нурей Баскуновъ.<sup>92</sup>

Parmi les dérivés de *bas-*, on rencontre le plus souvent le nom de personne *Basar* et ses composés: A) nom d'animal + *basar*: *Qoybasar*,<sup>84</sup> *Atbasar*, *Qoyanbasar*,<sup>85</sup> *Taybasar*,<sup>86</sup> noms kirghiz de date plus récente et *Qubasar*,<sup>87</sup> chef militaire, originaire de Kiptchak en Géorgie; B) composés attributifs: Алтыбасаръ,<sup>88</sup> *Bekbasar*,<sup>89</sup> vieux turc *Sabiqbasar*(?),<sup>90</sup> *Toqbasar*,<sup>91</sup> *Ulbasar*,<sup>92</sup>

ايليا شمشيش La forme ايليا سمشيش *Ilbasmiš*, que j'ai supposé est attestée aussi par le passage correspondant du Сборникъ Лѣтописей en tatarе изд. Березинъ, p. 127).

<sup>80</sup> Hammer-Purgstall, *Gesch. d. Uch.* II, 109.

<sup>81</sup> Ein tü.-arab. Glossar p. 35, 38, 62.

<sup>82</sup> Ип. 369. — Le -й est un diminutif russe.

<sup>83</sup> Л. 479; Ип. 495.

<sup>84</sup> Makrizī éd. *Quatremère* IV, 140.

<sup>85</sup> СОК. 184.

<sup>86</sup> Магн.

<sup>87</sup> Zambaur, *Manuel de Généalogie* p. 255.

<sup>88</sup> Витевский, Неплюевъ и оренбургск. край p. 186.

<sup>89</sup> Труды Оренбг. Ученой Арх. Комм. XXIV, 37.

<sup>90</sup> Полн. Собр. Русск. Законовъ XII, 387.

<sup>91</sup> Ibid. IX, 339.

<sup>92</sup> Витевский op. cit. 882.

<sup>84</sup> Красовскій 385. < *qoy* ‚Schaf‘.

<sup>85</sup> СОК. 220. < *qoyan* ‚Hase‘.

<sup>86</sup> АОА. 70; СОК. 292. < *tay* ‚zweijähriges Füllen‘.

<sup>87</sup> Boswell, op. cit.

<sup>88</sup> АОП. 58. < *alti* ‚sechs‘.

<sup>89</sup> СОВ. 112; АОА. 6. 2.

<sup>90</sup> Radloff, *Alttürk. Inschr.*

<sup>91</sup> ‚un *Basar* fort et gros‘. АОП. 122.

<sup>92</sup> СОК. 220. ‚jeune (garçon) *Basar*‘.

C) composés du type „objectif”: *Izbasar*,<sup>93</sup> *Džolbasar*,<sup>94</sup> *Taubasar*, *Belbasar*,<sup>95</sup> *Maibasar*,<sup>96</sup> *Boqbasar*,<sup>97</sup> *Qiybasar*.<sup>98</sup>

Parmi les composés du type „objectif” les plus caractéristiques sont les suivants: kirgh. Джаубасаръ<sup>99</sup> (< kirgh. *džau* ∼ kkirgh. *yō* ∼ *yayī* ‚ennemi’) | 1734: Жаубазаръ Каскулатовъ<sup>100</sup> | kkirgh. *Bī Yō Basar*<sup>1</sup> | Явбасаръ.<sup>2</sup>

En 1309 mourut *Ilbasar*, fils de Toqta khan qui avait été arrière-petit-fils de Džuči selon le Tārīḫ-i Beibars.<sup>3</sup> 1283: *Basar-oḡul*(!) باسار انول chef mongol de nom turc<sup>4</sup> | vers 1300: *Basar*, arrière-petit-fils de Tevel, septième fils de Džuči<sup>5</sup> | kirgh. *Basar*<sup>6</sup> | kirgh. Басаръ<sup>7</sup> | tat., tchouv. Басарай<sup>8</sup>, diminutif de *Basar*.

Le sens de *Basaraba* est donc, selon toute probabilité, „père conquérant ou père régissant”. Ce nom, si l’on tient compte de *Ilbasmış*, *Ilbasan*, *Ilbasar*, *Basar*, *Basar-oḡul*, qui sont tous des noms turco-mongols, en bonne partie d’origine džučidienne, s’accorde parfaitement, au point de vue linguistique et historique, avec le milieu d’où il provient.

Pour l’origine de *Basaraba*, le nom de son père serait d’une importance décisive. Malheureusement il n’est cité que par une seule source de 1332: *Bazarab filium Thocomery*.<sup>9</sup> La plupart des historiens roumains<sup>10</sup> ont essayé de tirer certaines conséquences

<sup>93</sup> АОАб. 26; АОП. 2, 78, 34; ККСО. VIII, 230; СОДж.52 etc. < *iz* ‚Spru’.

<sup>94</sup> СОДж. 100. < *džol* ‚Weg’.

<sup>95</sup> АОП. 18. < *bel* ‚die Taille, das Kreuz’.

<sup>96</sup> СОДж. 116. < *may* ‚Fett, Butter’.

<sup>97</sup> СОВ. 34, 40, 44; СОК. 276; АОК. 74. < *boq* ‚Schmutz, les excréments’.

<sup>98</sup> СОВ. 18. < *qiy* ‚trockener Mist’. Ces deux derniers sont des noms

protecteurs.

<sup>99</sup> СОК. 94, 82, 212; АОП. 38, 94.

<sup>100</sup> Полн. Собр. Русск. Законовъ. IX, 394.

<sup>1</sup> Radloff, Aus. Sib. I, 232.

<sup>2</sup> Грод. Прил. 82.

<sup>3</sup> Тизенгаузенъ 93—94, 117—9, al-‘Aynī ibid. 484, 513.

<sup>4</sup> Wassaf éd. Hammer-Purgstall 241, 259.

<sup>5</sup> RE.-Blochet 124. Remarquons que Blochet met *Yasar* باسار

au lieu de *Basar* qui est la seule forme attestée.

<sup>6</sup> Proben III, 21 (Text).

<sup>7</sup> АОА. 50, 86, 66; АОК. 30, АОП. 50.

<sup>8</sup> Магн.

<sup>9</sup> Fejér, CodDipl. VIII. 3: 625; Hurmuzaki, Documente I, 625.

<sup>10</sup> Iorga, Gesch. d. rum. Volkes I, 144; Filitti: Mem. Sect. Ist. Ser.

III. Tom. IV, 9.

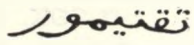


de ce nom, le considérant comme une variante déformée du slave *Tihomir*. Selon I o r g a, „le prince d'Arges(?) au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle s'appelait non seulement d'un nom commun *Tugomir* ou *Tychomir* — dans les actes<sup>11</sup>(?) hongrois *Tocomerius*, — mais aussi Jean...<sup>12</sup>(?).

Rien ne prouve, ni au point de vue du phonétisme des langues slaves ni à celui du roumain que ce *Toqomer* soit en relation avec le slave *Tihomir*. En outre il est fort improbable qu'à l'époque de la grande propagande orthodoxe, un prince slave chrétien ait baptisé son fils au nom de *Basaraba*. A ce moment (vers 1290), ce nom payen n'était pas encore attaché au prestige personnel d'un personnage historique, ce qui suffira plus tard à le répandre malgré les traditions de l'église orthodoxe. Bien qu'on rencontre exceptionnellement un cas pareil dans la Crimée (où le fils d'un chrétien, Stephanos s'appelle *Τοχτεμῆρ* qui est mort en 1320),<sup>13</sup> on constate partout — et c'est ce qu'on peut établir aussi par l'étude des documents roumains — que le père d'une personne de nom turc s'appelle généralement d'un nom de la même origine.

Si la forme *Tocomer* conserve en réalité le souvenir d'un nom d'origine turque, il faut penser à *Toq-tämir*, *Toq-timür* qui, dans les annales russes, figure généralement sous la forme de *Токтомѣръ*. Ce nom devait être très répandu, surtout à la fin du XIII<sup>e</sup> et au début du XIV<sup>e</sup> siècles, dans l'empire mongol et notamment en Kiptchak. C'est pourquoi, vu que tous les noms plus remarquables de Kiptchak se retrouvent plus tard parmi les Mamelouk, les sources égyptiennes connaissent jusqu'à huit

 à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

D'après le témoignage de mes premières données, ce sont les descendants de Džuci qui s'appellent de ce nom:   
*Toqtimür* ← *Čerik* ← *Šeyban* ← *Džuci*<sup>14</sup> | *Toqtimür* ← *Kökcü* ←

<sup>11</sup> On ne connaît pourtant qu'un seul acte qui contienne ce nom! — Les points d'interrogation proviennent de moi.

<sup>12</sup> Notes de diplomatie roumaine. Bull. de la Sect. Hist. XVII, 120.

<sup>13</sup> Ср. Смирновъ, Крымское ханство 34; Веселовский: Изв. Отд. Русск. Яз. XXI, 14. Dans le manuscrit de „Sprachreste der Türkvölker“ de M. Jules Moravcsik: „*Τοχτεμῆρ* christianisierter Tatare († 1320). Archimandrit Antonin, Zamětki XII—XV. věka, odnosjašč. k krymskomu gorodu Sugdeë, pripis. na grečesk. Sinaksarë, Zap. Odessk. Obsč. Ist. v. 596<sub>21</sub>, 623<sub>193</sub> (*τοχτεμῆρ* cod. ed.).”

<sup>14</sup> RE.: Blochet 118.

*Berkečar* ← *Džuči*<sup>15</sup> | *Toqtimür* ← *Qoyundži* ← *Sartaqtay* ← *Orda* ← *Džuči*.<sup>16</sup>

Le dernier personnage à qui ces données font allusion, est identique à "Токтомѣръ цесарь Тотарский" mentionné dans les annales russes en 1295 et qui, à l'en croire Hammer-Purgstall,<sup>17</sup> aurait régné dans la Crimée, en Taurie et même sur le territoire de la Bessarabie actuelle, pays ou moins voisins de la Moldo-Valaquie.

Pour expliquer le vocalisme vélaire de la forme Токтомѣръ par rapport aux formes turques à vocalisme palatal — phénomène connu en slave, en roumain, voire en hongrois, — nous nous bornerons à citer les exemples que voici: 1293: *Eltämür*<sup>18</sup> > 1408: *Altämür*, *Tämirtaş* > 1410: *Tamr̄o taş*, *-devlet* > 1479: *Berdoulat*, *Čingis* > *Čagoniz*, *Baytämür* > *Baydamér*, etc.<sup>19</sup>

D'après ce que nous venons d'établir, il n'est pas impossible que *Basaraba* soit un descendant de Čingis-хан par la lignée de Džuči et que sa famille aussi bien que la couche kiptchakienne de son pays, se soient roumanisés après avoir embrassé l'orthodoxisme. Ce fait trouve son parallèle aussi dans d'autres parties moins étroitement liées à l'empire mongole et c'est ainsi qu'avec le temps, la couche turco-mongole, ayant embrassé le bouddhisme, s'assimilera aux Chinois et que la partie devenue musulmane s'adaptera au milieu persan. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans l'étude de cette période obscure du passé roumain, la turcologie vient offrir aux chercheurs un aide si précieux que les Roumains pourraient considérer cette discipline comme une des plus importantes sciences auxiliaires de leur histoire nationale.

<sup>15</sup> RE.: Blochet 114. et Сборникъ Лѣтописей изд. Березинъ 124.

<sup>16</sup> *Tārīḫ-i Beibars* éd. Tiesenhausen 93, 118 et chez al-'Aynī éd Tiesenhausen 483, 513.

<sup>17</sup> *Gesch. d. Gold. Horde* 249.

<sup>18</sup> 1293: *Eltämür* Nuvairī (éd. Tiesenhausen) et *Tārīḫ-i Beibars* (éd. Tiesenhausen). Peut-être identique à *Ἐλταμηρῆς* en Bulgarie (Pachymeres, ed. Bonnæ II. 265)? C'est en effet vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle que les rapports sont les plus fréquents entre le Kiptchak du Khan Nogai et la Bulgarie.

<sup>19</sup> Cf. MNy. XXVI, 325 et Val.-turc. 25—6.



## DIE SARMATISCH-JAZYGISCHEN MÜNZEN DER UNGARISCHEN TIEFEBENE UND IHRE BEZIEHUNGEN ZU SÜDRUSSLAND

Der große römische Denarfund, der im Jahre 1934 in Kecel im Pester Komitat gemacht wurde, stellt eine Gruppe der von den barbarischen Völkern auf ungarischem Boden nachgebildeten römischen Münzen in eine neue Beleuchtung.

Dieser Schatzfund, der aus 2816 Stück besteht<sup>1</sup> und nicht nur vom numismatischen, sondern auch vom historischen Gesichtspunkte aus von großer Bedeutung ist, enthält folgende Münzen der römischen Kaiserzeit:

Nero . . . . .	3 St.	Marcus Aurelius . . . . .	485 St.
Otho . . . . .	1 „	Faustina junior . . . . .	179 „
Galba . . . . .	2 „	Lucius Verus . . . . .	56 „
Vitellius . . . . .	2 „	Lucilla . . . . .	71 „
Vespasianus . . . . .	32 „	Commodus . . . . .	243 „
Titus . . . . .	12 „	Crispina . . . . .	35 „
Domitianus . . . . .	13 „	Clodius Albinus . . . . .	6 „
Nerva . . . . .	7 „	Didius Julianus . . . . .	1 „
Traianus . . . . .	180 „	Septimius Severus . . . . .	37 „
Hadrianus . . . . .	294 „	Iulia Domna . . . . .	5 „
Sabina . . . . .	28 „	Unbestimmbare . . . . .	322 „
Antoninus Pius . . . . .	507 „	Barbarische Nachprä-	
Faustina senior . . . . .	253 „	gungen von Denaren	
		der röm. Kaiserzeit <sup>2</sup>	36 „

<sup>1</sup> Zwischen den Fundstücken waren 27 Stücke gelöchert, welche aufgefädelt wahrscheinlich zum Schmucke dienten. Beweis dessen, daß in zwei Münzen noch die Reste des Silberdrahtes ersichtlich waren.

<sup>2</sup> In der Fundmasse waren die Nachprägungen wohl in bedeutend größerer Zahl vertreten, jedoch konnte dies infolge des sehr abgenutzten Zustandes der Münzen, nicht des näheren nachgewiesen werden.

Wenn wir von den letztangeführten barbarischen Geprägen absehen, so gibt uns der Fund das normale Bild vom Geldumlaufe in Pannonien im 3. nachchristlichen Jahrhundert; niemals ist jedoch in den pannonischen Funden jene Gruppe der barbarischen Nachprägungen von Denaren, die in diesem Funde vorkommt, festzustellen. Diese können daher nur von jenem Volke hergestellt worden sein, in dessen einstigem Wohnsitze der Fund von Kecel gemacht wurde.

Dieses Gebiet ist ebenso wie die ungarische Tiefebene in den ersten vier Jahrhunderten nach Chr. von jenem Reiternomadenvolke bewohnt gewesen, das in den zeitgenössischen Quellen unter dem Namen der Sarmaten-Jazygen Erwähnung findet. Hier lebte dieses Volk bald in friedlichem, bald in kriegerischem Verhältnisse mit dem Römischen Reiche, eingekeilt zwischen die beiden Provinzen: Pannonien und Dazien.

Als erste ließen sich in den ersten Jahrzehnten nach Chr. die Jazygen im Gebiete zwischen Donau und Theiß nieder, haben sie doch nach dem Zeugnisse von Aurelius Victor<sup>3</sup> schon in der Zeit des Kaisers Tiberius gegen Pannonien gekämpft. Müllenhoff<sup>4</sup> aber vertritt auf Grund der Angaben von Ovidius<sup>5</sup> und Strabo<sup>6</sup> die Ansicht, sie seien auch nach dem Jahre 17 n. Chr. noch in dem heutigen Südrußland gewesen und hätten mit ihren Stammesgenossen zusammen gelebt. So müssten wir also den Zeitpunkt ihrer Niederlassung auf ein späteres Datum setzen; wenn wir jedoch berücksichtigen, daß zu diesem Volke auch in den späteren Zeiten verwandte Völkergruppen gestossen sind, dürfen wir annehmen, daß die Einwanderung auch im Anfange nicht auf einmal erfolgt ist, daß sich die Jazygen eher im Wege einer Einsickerung angesiedelt haben. So entsprechen beide Versionen mit einigen Abänderungen der Wahrheit. Die Tatsache ist, daß dieses Volk in der Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr. schon in ansehnlicher Masse hier gelebt hat. Tacitus erwähnt die Sarmaten in der Einleitung seiner „Germania“ als ein Nachbarvolk des Römischen Reiches.

In den Kriegen gegen die Dazier gelang es den Römern dieses Volk für sich zu gewinnen, und wir finden sie als Bundesgenossen der Römer in der Relieffreihe der Trajanssäule abgebildet. Von

<sup>3</sup> Aurelius Victor: „De vita et moribus imperatorum“ 2.

<sup>4</sup> Deutsche Alterthumskunde II, S. 324. und III, S. 35.

<sup>5</sup> Ovidius: „Tristia“ 2. 191, und „Epistulae ex ponto“ 1, 2, 79, 4, 7, 9, und „Ibis“ 137.

<sup>6</sup> Strabo, S. 294, 306.



den kulturellen Verhältnissen dieses Volkes können wir uns auf Grund der jüngst erschienen Arbeit von Michael P á r d u c z<sup>7</sup> ein Bild machen.

Zur Zeit der Kriege gegen die Dazier wurden die Sarmaten mit einem der Hauptfaktoren des kulturellen Lebens der Römer, mit der Geldwirtschaft, bekannt. Dafür zeugen außer den Einzel-funden der ungarischen Tiefebene noch einige große Münzenfunde. Trotzdem man erst in den letzten drei Jahrzehnten systematisch Material gesammelt hat, kennen wir doch einige solcher Funde. Die wichtigeren davon sind:

Der Fund von Abony<sup>8</sup> (Pester Komitat) 109 St. Von Vespasianus bis Antoninus Pius.

Der Fund von Mende<sup>9</sup> (Pester Komitat) 117 St. Von Traianus bis Septimius Severus.

Der erste Fund von Kecel<sup>10</sup> wurde zerstreut; es gelangten davon nur 66 Siliquen zur Bearbeitung. Diese Gruppe enthält auch Denare aus dem 1. und 2. Jh. und Siliquen aus dem 4. Jh.

Der Fund von Tiszanagyrev<sup>11</sup> (Kom. Jász-Nagykun-Szolnok) 62 St. Von Nero bis Hadrianus.

So wie in dem Funde von Kecel, so sind auch die Münzen der oben aufgezählten Funde alle sehr abgenützt,<sup>12</sup> was für ihren langen Umlauf zeugt. Diese Erscheinung lässt auf den Wert und auf die allgemeine Hochschätzung des römischen Geldes schließen, und so wird es verständlich, daß das beliebteste Zahlungsmittel, das römische Silbergeld, der Denar, in den einheimischen Werkstätten nachgebildet wurde.

Schon Edmund Gohl<sup>13</sup> und Robert Forrer<sup>14</sup> kamen —

<sup>7</sup> Michael Párducz, *A Nagy Magyar Alföld római kori leletei*. Szeged, 1932., wo sämtliche, bis heute bekanntgewordenen Funde in Gruppen aufgezählt werden.

<sup>8</sup> Kurze Mitteilung in *Numizmatikai Közlöny*, 1906, S. 105.

<sup>9</sup> Bespr. von Paul Kerekes. *Num. Közl.* 1914, S. 71.

<sup>10</sup> Bespr. von Andreas Alföldi. *Archaeologiai Értesítő*, 1920—22, S. 99 ff.

<sup>11</sup> Bespr. von Elemér Jónás. *Num. Közl.* 1924—25, S. 38 ff.

<sup>12</sup> Eine Ausnahme bilden bloß die Siliquen des ersten Fundes von Kecel.

<sup>13</sup> E. Gohl, *Sarmata érmek a római császárság korából* („Sarmatische Gepräge aus der römischen Kaiserzeit“). *Num. Közl.* 1904, S. 77 ff.

<sup>14</sup> R. Forrer, *Keltische Numismatik der Rhein- und Donaulande*. 1908. Dem Verf. ist in seinen geschichtlichen Erörterungen ein störender Irrtum unterlaufen, da er das Gebiet zwischen Donau und Theiß fortwährend als in Galizien liegend erwähnt (vgl. S. 133 ff.).

gleichzeitig aber unabhängig voneinander — zu dem Ergebnis, daß jene Geldstücke, die eine Nachahmung der Münzen und Denare der römischen Kaiserzeit darstellen, von dem sarmatisch-jazygischen Volke zwischen Donau und Theiß geprägt worden seien. Diese ihre Ansicht wurde jedoch nicht allgemein angenommen, da sie nicht in der Lage waren, sich außer den Einzelfunden auf das Zeugnis eines so großen Schatzfundes, wie der von Kecel, berufen zu können.

Nach Gohl und Forrer ist der erste von dem sarmatisch-jazygischen Volke nachgebildete Münztypus der Kaiserzeit jener Denar<sup>15</sup> des Kaisers Augustus, den dieser zur Erinnerung an die Cäsaren Caius und Lucius prägen ließ.<sup>16</sup> Auf der Rückseite sind die beiden Cäsaren mit Schild und Lanze abgebildet, zwischen ihnen befindet sich der Augursstab und das Simpulum.<sup>17</sup> Dieser Typus wurde allbeliebt<sup>18</sup> und wir finden eine Menge von Nachbildungen davon. Der Fundort dieser Münzen ist Südrußland, Galizien und die ungarische Tiefebene.

Alle Anzeichen sprechen dafür, daß der größte Teil dieser Münzen noch in Südrußland geprägt wurde; doch ist dann dieser Typus in die neue Heimat mitgebracht und hier sogar seine Herstellung fortgesetzt worden.<sup>19</sup>

Im Laufe meiner Studien im Zusammenhange mit dem Funde von Kecel stellte es sich heraus, daß der Stil, die Auffassung und die Prägetechnik dieser Geldsorte barbarischer Prägung nicht nur mit dem Stile der die Denare der späteren Kaiserzeit nachahmenden Münzen des Fundes von Kecel in Zusammenhang steht, sondern auch mit jenen, die Alexis Oreschnikow,<sup>20</sup> der

<sup>15</sup> Cohen, Augustus N<sup>o</sup> 43.

<sup>16</sup> Nach H. Mattingly (Coins of the Roman Empire I. S. 88 ff.) wurden diese Stücke in Zeiträume zwischen 2 v. Chr. und 11 n. Chr. in Lugdunum geprägt. M. v. Bahrfeldt hat diesen Zeitraum noch verkürzt, indem er die Verfertigung dieser Münzen auf 2 v. Chr. und 1 n. Chr. fixiert. (Die Römische Goldmünzprägung während der Republik, Halle, 1923, S. 166 f.)

<sup>17</sup> Vielleicht wurde dieser Münztypus eben wegen den vielen Waffenabbildungen und den unbekanntem Opfergeräten bei diesem kriegerischen Volke so allgemein beliebt.

<sup>18</sup> Nach einer Anmerkung auf Seite 89 des zitierten Werkes von H. Mattingly hat man solche Münzen auch noch in Indien gefunden.

<sup>19</sup> Sowohl im Münzkabinett des Ungarischen Historischen Museums wie auch in der Sammlung von Karl Niklovits gibt es hievon eine ganze Serie von Varianten.

<sup>20</sup> A. Oreschnikow, *Beiträge zur antiken Münzkunde der Küsten des Schwarzen Meeres*, Moskau, 1892., wo der deutsche Text bloß einen Auszug des in russischer Sprache geschriebenen Werkes bildet. Es ist mir jedoch durch



Leiter des Münzkabinetts des Historischen Museums zu Moskau, aus dem südrussischen Material veröffentlicht hat. Auf der 2. und 3. Bildertafel dieses Werkes finden wir mehrere solche Gold- und Silbermünzen, über deren charakteristische und übereinstimmende Eigenarten ich im folgenden sprechen werde. Der Stil und die technische Ausführung dieser Nachprägungen ist derart übereinstimmend, daß ihre Entstehung ohne ständige, gegenseitige Berührung ihrer Hersteller nicht gedacht werden kann.

Wie wir an den beigegeführten Bildertafeln sehen, können wir unter den sarmatischen Nachbildungen (Abb. 1—2) der Caius- und Luciusdenare zwei Gruppen unterscheiden. In die erste (Abb. 1) gehört der stilisiertere Typus. Bei diesem erhalten die ohne Schriftkenntnis kopierten Buchstaben die Rolle eines Schmuckmotivs und werden meistens zu Zeichen in der Form eines gleichschenkeligen Kreuzes. Sie bleiben sogar in den meisten Fällen auf der Rückseite weg, und dann füllt das Münzbild, wie bei dem auf unserem Bilde sichtbaren Stücke, den ganzen Raum allein aus. Diesen Typen stehen die in Südrußland gefundenen und von O r e s c h n i k o w<sup>21</sup> publizierten Nachprägungen des Denars der späteren Kaiserzeit näher als die Stücke des Fundes von Kecel.

Den sarmatischen Münzen von Kecel steht jene Gruppe der Caius- und Luciusdenare näher, die durch das in der 2. Abbildung sichtbare Stück vertreten erscheint. Dieses ist weniger stilisiert als jene, die in die erste Gruppe gehören. Die Umschrift — obwohl sie vollkommen sinnlos ist — folgt sowohl in der Anordnung wie auch in der Form der Buchstaben, mehr oder weniger treu dem Original. Die von dem Lorbeerkranz der Vorderseite herabhängenden Bandsträuße und Bänder nehmen eine charakteristische Form an. Mit derselben Auffassung ist dieses kleine, aber höchstbezeichnende Detail auch an einigen Stücken des Fundes von Kecel ausgeführt. Es wird schematisch in der Weise abgebildet, daß von einem Ringe hinter dem Kopf (und dieses Detail ist auf den ursprünglichen Bandstrauß zurückzuführen) zwei Linien (die Bänder), starr und nicht geschmeidig, hinablaufen (vgl. Abb. 2—4). Später finden wir nur noch ein herabhängendes Band (vgl. 5—7), dann trennt sich auch dieses vollkommen vom Kopfe ab und verliert seine eigentliche Bedeu-

---

besonderes Entgegenkommen meiner Freunde Stephan Kniezsa und Ferdinand Fettich auch der russische Text zugänglich gemacht worden.

<sup>21</sup> Vgl. in seinem oben zitierten Werke S. 32 ff.

tung, indem es zu einem selbständigen Motive wird (Abb. 6—7). Schließlich verschwindet auch dieses Motiv aus der Münzzeichnung (Abb. 18).

Ein anderes gemeinsames Charakteristikum der sarmatisch-jazygischen Münzen von Kecel und der ungarischen Tiefebene so wie der von Südrußland besteht darin, daß die buchstabenartigen Abbildungen, die die Umschrift nachahmen, sowohl das Porträt auf der Vorder- und Rückseite als auch die Abbildung auf der Rückseite vollkommen mit einem Kreise umschließen, was bei den römischen Denaren nicht in Erscheinung tritt. Dies bemerken wir auf der Vorderseite der Abbildung 7, 8 und 19 sowie auf der Rückseite der Gepräge 7—11, 13 und 19 und in dem Material von Oreschnikow, hauptsächlich auf den Stücken 31—32 der Tafel II.

Doch in einem noch höheren Masse als diese Eigenarten gelangt der stilistische und technische Zusammenhang in der Auffassung der Abbildungen und Porträts<sup>22</sup> zwischen den ungarischen und den russischen sarmatisch-jazygischen Nachbildungen zum Ausdruck. Diese Erscheinung können wir besonders bei jenen Stücken feststellen, die die Denare der Antoninen nachahmten, als diese stilistische Richtung bereits vollkommen reif geworden und entwickelt war. Diese Abbildungen sind gekennzeichnet durch eine gewisse Eckigkeit, durch eine Verschiebung in einer gewissen geometrischen Richtung, welche mit der Zeit die Münzzeichnung auf den südrussischen Geprägten vollkommen in ihre Macht bekam.<sup>23</sup>

Unter den ungarischen Funden begegnen wir solchem Prägestil nicht mehr; hier hatte — wie wir später sehen werden — die Herstellung der sarmatisch-jazygischen Nachprägungen mit den Nachahmungen der Denare der Antoninen aufgehört.

In ähnlicher grober, eckiger Manier wurden auch einzelne Stücke des Fundes von Kecel (die Rückseite der Abb. 11—15 und 19—20) hergestellt. Charakteristisch sind die steifen, formloseckigen Armabbildungen sowie die eigenartige astförmige Ausbildung der Hand, welche sowohl im Material des Fundes von Kecel (auf der Rückseite der Abb. 17—18) wie auch in dem des südrussischen Fundes<sup>24</sup> nachgewiesen werden kann.

<sup>22</sup> Die Identität der Ausführung der Porträts bemerkt ein geübtes Auge sofort.

<sup>23</sup> Vgl. die auf Tafel III des oben zitierten Werkes von Oreschnikow abgebildeten Silbermünzen, hauptsächlich aber die aller Wahrscheinlichkeit nach aus späterer Zeit stammenden Goldmünzen.



Der Kreis, das gleichschenklige Kreuz und andere Zeichen kommen auch auf diesen Münzen als Schmuck bzw. raumfüllende Motive vor. Wir finden sie schon in der einen Gruppe der Nachbildungen der Caius- und Luciusdenare und auch auf einzelnen Stücken des Fundes von Kecel (Abb. 12 und 16).

Das Münzbild erscheint auf den barbarischen Geprägten manchmal in einer anderen, umgekehrten Anordnung. Das können wir auf jenem Exemplar des Fundes von Kecel wahrnehmen, das den Denar Cohen<sup>2</sup> Nr. 876 des Marcus Aurelius nachahmt (Abb. 17).<sup>25</sup> Dies ist damit zu erklären, daß der barbarische Graveur das Münzbild im Negativ so ausgeschnitten hat, wie er es in der positiven Zeichnung des Urbilds sah.

Der sarmatisch-jazygische Münztypus in Abbildung 18 ist in dem Funde von Kecel in zwei Stücken vertreten, ein Umstand, der darauf schließen lässt, daß diese Münzen von einem nahen Prägeort stammen. Sowohl ihre Vorderseite wie auch ihre Rückseite ist stempelgleich.

Mit Absicht erwähne ich jene Gruppe der sarmatisch-jazygischen Münzen, deren Münzbild als eine selbständige Komposition aufzufassen ist, an letzter Stelle. Derartige Münzen befinden sich auch in dem Funde von Kecel. Auf der einen Münze sehen wir die grobe Zeichnung eines großköpfigen, nach rechts schreitenden Vogels (Abb. 20). Auf einer anderen steht rechts von einem dreitürmigen Gebäude ein Mann, links ein Baum (Abb. 19). Die Vorderseite beider Münzen zeigt die Nachbildung eines bärtigen Kaiserkopfes.

Auf Grund des oben Geschilderten ist festzustellen, daß in den ersten nachchristlichen Jahrhunderten zwischen den sarmatisch-jazygischen Geprägten der ungarischen Tiefebene und Südrußland eine enge Verbindung bestanden hat, was man sich nur dann vorstellen kann, wenn man die politische und wirtschaftliche Verbindung der dortlebenden Völker voraussetzt. Da wir nur wenig historische Quellen haben, stehen uns diesbezüglich keine Kenntnisse zur Verfügung. Vielleicht aber werden die künftigen numismatischen und archäologischen Funde und de-

<sup>24</sup> S. die Rückseite der Gepräge 31—33 auf Tafel II von Oreschnikow.

<sup>25</sup> Der Schild mit der Inschrift VIC. PAR. befindet sich z. B. auf dem römischen Denar rechts von der Victoria, während er hier links davon erscheint und auch die Schrift ist im letzteren Falle retrograd.

ren sachgemäße Bearbeitung die Frage, die durch den Fund von Kecel aufgeworfen wurde, vollkommen lösen können.

Wenn wir die Gewichtsangaben der sarmatisch-jazygischen Nachprägungen mit dem Gewichte jener Denare vergleichen, die nach dem damals geltenden gesetzlichen Münzfuß des Römischen Reiches hergestellt wurden, so finden wir, daß diese Münzen im großen Durchschnitt nicht weit unter dem Gewichte des gesetzlichen Geldes bleiben. Bei den barbarischen Geprägten des Fundes von Kecel muss man überdies mit dem stark abgenutzten Zustand der Münzen rechnen. Der Gewichtsverlust der Gepräge dieses Fundes beträgt 10%.

Unter den barbarischen Stücken befinden sich jedoch abnormal leichte, gleichzeitig aber auch zu schwere Stücke im Vergleich zum Durchschnitt.<sup>26</sup>

Die nach dem Prototyp der sarmatisch-jazygischen Münzen zusammengestellten Gewichtsdaten des Fundes von Kecel sind folgende:

Traianus-Nachprägungen:	3.04, 2.95, 2.76, 1.80 g.
Hadrianus	„ 3.08, 2.86, 2.44, 2.17 g.
Antoninus Pius	„ 3.55, 3.10, 3.10, 3.02, 2.87, 2.86, 2.81, 2.52, 2.46, 2.45, 2.30 g.
Faustina senior	„ 3.29 g.
Nachprägungen mit einem bärtigen Kopfe (Marcus Aurelius oder Lucius Verus):	3.03, 2.87, 2.86, 2.86, 2.82, 2.79, 2.68, 2.61, 2.61, 2.58, 2.40, 2.35, 2.31, 2.30, 2.11 g.
Faustina junior:	2.68 g.

Wie aus dem Obigen hervorgeht, hat sich der größte Teil der sarmatisch-jazygischen Münzen die Denare des Antoninus Pius oder noch eher jene des Marcus Aurelius zum Vorbilde genommen. Diese Tatsache kann jedoch nicht nur aus dem Funde von Kecel, sondern auch aus dem hiehergehörigen Material der alten Einzel-funde festgestellt werden. Nachprägungen der Münzen der den

<sup>26</sup> Ein solches ist z. B. die Traianus-Nachprägung mit einem Gewicht von 1.80 gr, das nur ca. der Hälfte des Denargewichtes jener Zeit entspricht. Hingegen können Exemplare mit einem Gewicht von mehr als 3 Gramm zur Zeit des Antoninus Pius und Marcus Aurelius — mit Hinblick auf das bereits verminderte Denargewicht jener Zeit — als übergewichtig betrachtet werden.



Antoninen folgenden Zeit kommen nur sehr selten vor;<sup>27</sup> die sarmatisch-jazygischen Nachprägungen verschwinden auf einmal, aller Wahrscheinlichkeit nach mit den quadischen und sarmatisch-jazygischen Kriegszügen des Marcus Aurelius in engem Zusammenhang.

Wenn wir das Gesagte nunmehr noch einmal überblicken, so wird die Bedeutung des Fundes von Kecel völlig klar. Dieser Leitfund bietet neue Gesichtspunkte zur Erkenntnis der Kultur und der Geschichte der sarmatisch-jazygischen Reiternomaden in Ungarn. Die Münzfunde bieten uns oft Ersatz, wo uns andere Quellen im Stiche lassen, weshalb sie eine gesteigerte Aufmerksamkeit verdienen.

#### Anmerkung zu der beigefügten Münztafel.

Sämtliche, hier abgebildete sarmatisch-jazygische Münzen sind Eigentum des Münzkabinetts des Ungarischen Historischen Museums. Davon sind die Nummern 1, 2, 6 und 16 aus dem alten Bestand; alle übrigen Exemplare stammen aus dem Funde von Kecel.

Gewichtsangabe: 1. 2.97 gr. 2. 3.28 gr. 3. 2.86 gr. 4. 2.34 gr. 5. 2.17 gr. 6. 2.43 gr. 7. 2.58 gr. 8. 2.87 gr. 9. 3.10 gr. 10. 2.46 gr. 11. 3.03 gr. 12. 2.61 gr. 13. 1.80 gr. 14. 2.79 gr. 15. 2.86 gr. 16. 3.87 gr. 17. 2.68 gr. 18. 2.45 gr. 19. 2.86 gr. 20. 2.35 gr.

Országos Széchényi Könyvtár

<sup>27</sup> Im Münzkabinettt des Historischen Museums befindet sich nur ein Exemplar dieser Art.



**Sarmatisch-jazygische Münzen**



## COMPTES RENDUS CRITIQUES.

*Emlékkönyv Berzeviczy Albert úrnak, a M. T. Akadémia elnökének, tiszteleti taggá választása harmincadik évfordulója alkalmából* („Mélanges offerts à M. Albert de Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise des Sciences, à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de son élection à la dignité de membre d'honneur de l'Académie"). Budapest, 1934, in-4, 1 portrait, 294 + 2 p.

Dans ces *Mélanges offerts*, par la science hongroise, à M. Albert Berzeviczy, président de l'Académie Hongroise des Sciences, à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de son élection parmi les membres d'honneur de la même Académie, on trouve réunis les travaux de 25 savants. Cette fois nous nous occuperons de ceux qui ont un intérêt particulier pour notre revue.

Dans son article sur les continuations du XIV<sup>e</sup> siècle des chroniques des rois de Hongrie, M. Alexandre Dománovszky s'occupe des sources et des problèmes de filiation de la Chronique Enluminée de Vienne, des chroniques de Doubnitz et de Bude, ainsi que du „codex” du Vatican et de ceux dits d'Acéphalus et de Sambucus. Il est certain que toutes ces chroniques remontent à une source commune qui doit être une compilation due à un frère mineur de Bude, et rédigée avec l'utilisation des notes de la cour royale. — Selon Zoltán Gombocz, le suffixe hongrois *-ság, -ség*, qui, actuellement, sert à former des noms collectifs et des noms abstraits, dérive d'un ancien mot *ség* ‚Seele’ (cp. le finnois *henki* ‚habitus’, ‚flatus aeris’, ‚animus vitalis’, vog. du nord *senkw* ‚brume, vapeur, ivresse’, etc.). — Árpád Károlyi relate l'histoire des luttes qui avaient précédé la naissance de l'article de loi 1848:III sur le cabinet responsable, qui est une véritable Magna Charta de la Hongrie moderne. — Eméric Lukinich s'occupe des deux mémorandums des évêques roumains de Transylvanie par lesquels, aussi bien les évêques uniates que ceux de l'église orthodoxe, ont protesté en 1879, auprès du roi, contre le projet de loi proposé le 11 mars 1879, en vertu duquel le hongrois aurait été introduit dans les écoles de langue non-hongroise non pas comme la langue de l'enseignement, mais à titre de matière obligatoire. Selon les motifs de

leur protestation, l'exécution d'une loi pareille eût été susceptible de troubler la paix intérieure des fidèles, désireux de garder leur langue et leur nationalité. L'auteur fait connaître, en traduction hongroise, aussi le texte des deux mémorandums en question. — Jean Melich explique le nom de l'ermite Saint Zoérard (Zoerardus), d'origine polonaise, qui vécut au commencement du XI<sup>e</sup> siècle sur la montagne Zobor, près de Nyitra. Le nom de ce saint est cité, au XV<sup>e</sup> siècle, aussi par l'historien polonais Długosz sous la forme Swiradus. Après avoir recueilli les données hongroises relatives à ce saint, M. Melich établit que les formes *Zoerardus*, *Zorardus*, et *Zourad* sont certainement en relation avec les variantes polonaises *Swirad* ∼ *Zwerad* (AfSlPh. X, p. 374). L'auteur fait remonter ce nom à un composé slave \**svoje* > \**své* ‚suus‘ + *radz* ‚conseil‘. De notre part, nous ne pouvons qu'approuver le principe de cette explication c'est-à-dire que le nom en question dérive de la composition d'un pronom signifiant ‚suus‘ et d'un mot *radz* (contrairement à l'hypothèse de Taszycki qui l'explique par une métathèse de *Vbše-radz*, *Najdawniejsze polskie imiona osobowe*. Kraków, 1925, pp. 28, 30, 99). Cependant, nous ne pourrions pas identifier la forme pronominale à une forme contracte \**svē* de *svoje* car, en ce cas-là, il serait impossible d'expliquer le son palatalisé du polonais S'wierad (cp. 1501: Szwyerath Ulanowski, *Księgi sądowe wiejskie* I, p. 83). Cette palatalisation n'a pu avoir lieu qu'à l'effet d'une voyelle palatale primitive. C'est pourquoi nous sommes de l'avis qu'il faut voir dans ce composé non pas une forme pronominale dérivée à l'aide du pronom *jb*, *ja*, *je* (Meillet—Vaillant, *Slave commun*<sup>2</sup>, p. 440), mais la variante indo-européenne à vocalisme *e* du pronom simple \**svo*. L'existence de l'alternance de \**svo* ∼ \**sve* est attestée d'une façon certaine par les variantes polonaises du slave *svoboda*. En réalité, à côté de *svoboda*, on y peut démontrer la variante *šwieboda* dès le XV<sup>e</sup> siècle, cp. Brückner, *Słownik etym. jęz. polskiego*, p. 528; Karłowicz, *Słownik gwar polskich*; v. les noms de lieu *Swiebodna*, *S'wiebodzin*, *Słownik Geogr.* XI. Ce dernier mot est, comme on sait, un dérivé du pronom *svo*, formé par l'addition des éléments *-b* et *-oda* (Vondrák, *SlGr*<sup>2</sup>. I, p. 601). Le degré *e* du pronom se retrouve aussi dans les formes *sebe* et *se*. A propos du mot *svoboda*, qui, en dehors des variantes citées ci-dessus, est connu aussi sous la forme *sloboda* (slovaque, slovène, serbo-cr., russe bl., ruthène) et *šl'eboda* pol. dial. Karłowicz *ib.*, et slovaque oriental Czambel, *Slovenská reč*, I), on pourrait supposer que le nom de personne *Slorad* ∼ *Slurad*, attesté par une foule de données sur la côte de Croatie (Smičiklas, *Cod. dipl. r. Croat.* II, p. 132, 137, 152, 166, etc., cp. l'index de tous les volumes!!), appartient aussi à la famille de ce mot et ne s'explique pas par un composé *zlo-radz* ‚malefactor‘ comme Jireček le pense (*Die Romanen* III, p. 61: Denkschr. d. Kais. Akad. d. W. Hist. Phil. Cl. XLIX—1904).



Ainsi se nom serait connu dans les variantes que voici: pol. *S'wierad* (cp. encore *S'wiebor*: XII<sup>e</sup> siècle: *Suebor* Taszycki *ib.* p. 99; 1579: *S'wiebor* Ulanowski, *ib.* II, p. 85; *S'wie-ciech*: 1204: *Suethech* Taszycki *ib.* p. 99 ∼ \**Se* — [pour la disparation du *v*, cp. *sq*, *sebe*] *S'wiemirowo* ∼ *Siemirowo*: 1209: *Swemirowe*, nom de lieu, *Słownik Geogr.*; *Sie-ciech*: 1212: *Secech* Taszycki *ib.* p. 94; on peut y ajouter certainement aussi la dénomination de *ziemia Sieradzka* < \**Sierad*, nom de personne) ∼ slovaque centr. *Svorad* (cp. 1575: *Gyrzik Svorada* Slovensky Letopis II, p. 130; v. encore *Holinka, Svaty Svorad a Benedikt*. Bratislava, VIII—1934, p. 319, ss.) ∼ ? croate *Slorad*. Parmi les formes hongroises, les plus anciennes (*Zoerardus*) semblent être en relation avec le vocalisme du nom polonais, tandis que la forme *Sourad* qui apparaît à une date postérieure, s'accorde avec la variante du slovaque central bien qu'il puisse s'expliquer aussi comme une forme évoluée de *S'wierad*. Dans les documents tchèques, on trouve *Swerad* (*Friedrich, Cod d. Boh.* I, p. 359); *Zuebor* *ib.* p. 401, *Swebor* *ib.* II, p. 300; *Sueslaus* *ib.* p. 257, etc., formes dont on ne peut pas dire si elles contiennent la forme simple \**sve*, ou le dérivé composé *svoje* > *sve* du radical pronominal. La voyelle longue des toponymes actuels (*Svémyslice, Svépravice, Svéradice, Svéraz, Chromec, Místop. slovník*) semble prouver plutôt la présence de la forme *svoje* quoiqu'on puisse penser aussi à un allongement secondaire de la voyelle radicale, s'étant effectué par l'analogie du mot *své*. Bien que certains problèmes restent encore à décider (p. e. la question de savoir si le croate *Slorad* fait partie de cette catégorie), nous sommes convaincu que l'explication que nous venons d'esquisser, fait disparaître toutes les difficultés qu'on a vu surgir jusqu'ici à propos de l'étymologie de ce nom.

M. Jules Németh, dans son article sur „L'âge primitif des peuples turcs" prouve que leur habitat primitif est à chercher non pas dans l'Asie Centrale mais à l'Ouest de l'Asie ce qui fournit une nouvelle preuve à l'appui des concordances lexicales des langues turques avec le finno-ougrien, d'une part, et avec les langues iraniennes, d'autre part. — M. Joseph Szinnyi démontre, s'opposant à l'avis de Joseph Budenz, que les voyelles *á* ∼ *é* des suffixes déverbatifs du hongrois, sont nées par l'allongement des brèves primitives correspondantes. — M. Nicolas Zsirai établit que le nom de peuple *Merjane* (∼ *Jordanès: Merens*) qu'on trouve attesté dans les annales russes, est identique au nom *mari* des Tchérémisses d'aujourd'hui et que par conséquent, il s'agit là probablement d'un peuple éteint en rapport de proche parenté avec les Tchérémisses.

I. Kniezsa.

GYÖRGY BUDAY—GYULA ORTUTAY: *Székely népballadák* („Ballades populaires sicules”). Budapest, (1935), Presses Universitaires, in-8, 312 p.

Le livre de MM. Buday et Ortutay est une anthologie de ballades populaires. En tant que recueil de ballades hongroises le livre n'est qu'un choix mais comme sicule, il tâche d'être presque complet. (Ballade, ce mot pris non pas au sens français du mot, mais au sens anglais; il ne s'agit donc pas d'un chant lyrique en forme prosodique, mais d'un chant épique en vers libres). Il n'y a proprement aucune différence entre la ballade hongroise et la ballade sicule, ces dernières ne forment pas d'unité séparée; elles font part du grand groupe des ballades hongroises. Dès le recueil de Kriza, paru en 1863, la croyance erronée prit racine dans l'opinion publique hongroise qu'on ne trouve des ballades populaires que chez les Sicules, ou bien que si l'on en trouve ailleurs, celles-ci ne peuvent être qu'inférieures aux ballades sicules ou ne sont que des „imitations”. Pour voir combien cette doctrine est erronée, il suffit de jeter un coup d'oeil sur quelques ballades de la Basse-Hongrie ou des régions situées sur la rive droite du Danube. Nos ballades sont répandues dans toute la Hongrie, leurs variantes s'y retrouvent partout. Les premières ballades, dont le grand public fit connaissance, furent toutefois celles des Sicules et même aujourd'hui il n'en connaît guère d'autres. Nous nous trouvons ici en face du même phénomène qui se présente aussi dans le cas des ballades populaires anglaises qu'on désigne, depuis leur première apparition, comme „écossaises”.

On sait bien que pour la diffusion de contes, de ballades, les frontières, les différences linguistiques ne présentent aucune difficulté. Les habitants des frontières sont bilingues, ce qu'ils ont entendu conter dans une langue, ils le raconteront peut-être dans l'autre. C'est ce qui nous donne l'explication du phénomène que l'on trouve l'origine de certaines de nos ballades sur les Balkans, celle d'autres en Europe occidentale. Si, même entre des peuples de culture, de langue et de religion différentes, la diffusion des ballades est possible, comment pourrait-on séparer les ballades des Hongrois de celles des Sicules? Malheureusement, les éditeurs, eux aussi, appartiennent au grand public mal informé, de sorte que même un spécialiste, de la valeur de M. Ortutay fut obligé de manier les Sicules comme un peuple représentant dans le domaine de l'art populaire une unité séparée. La conséquence en est que ce n'est pas toujours la plus belle variante de chaque type de ballade que l'auteur présente au public. Les cadres de ce compte-rendu ne nous permettent pas de publier d'autres variantes, notons cependant que les abondantes références bibliographiques de M. Ortutay constituent un guide sûr pour les retrouver facilement. Dans son essai d'introduction, il nous donne une analyse approfondie de la



„communauté des destinées” des peuples hongrois et sicule et nous dédommage ainsi de l'inconséquence des éditeurs.

Ce qui n'est pas particulièrement hongrois dans ces ballades, c'est leur contenu. Les variantes étrangères de la majorité de ces ballades sont connues. Ainsi par exemple le récit de la seconde ballade, Szilágyi et Hajmási, se conforme dans son essence à la chanson de Waltharius *Manu Fortis*. La vingt-troisième est connue partout en Europe; une de ses variantes françaises, „Les Répliques de Marion” se trouve dans le livre de Tiéron (1903, p. 314). La ballade de *Anna Molnár* qui est la vingt-cinquième, est l'histoire de la Barbe-bleue; la trente-cinquième est celle de Héron et Léandre. Le contenu de la cinquante-quatrième, László Fehér, est le même que celui du *Tosca* remontant à une ballade italienne. Je me suis bornée à mentionner les parallèles les plus connus, mais on en trouverait encore beaucoup d'autres. Comme nous voyons, le contenu des ballades n'est pas restreint au seul domaine sicule, ni à la seule Hongrie.

Ce qui est spécial, singulier et saisissant dans ces ballades, c'est leur harmonie et leur forme. La preuve en est que les élégies (en hongrois *sirató*) qui se trouvent dans notre recueil, ont la même atmosphère et font le même effet que les ballades. Leurs formes sont les rythmes toniques de l'ancien vers de douze syllabes, le vers de huit, de six et de dix syllabes. Les unes sont strophiques, les autres ne le sont pas, mais cela ne dépend pas du sujet. En général, elles n'ont pas un caractère identique; chaque ballade diffère de l'autre à plus d'un égard. Mais elles ont toutes une caractéristique commune: toutes sont expressionnistes. A part quelques ballades, qui ont une formule introductive — par exemple la troisième, Izsák Kerekes: „Avez vous entendu parler de...” etc. — le lecteur tombe toujours, dès le début, *in medias res*.

La quarante-sixième ballade de notre recueil, Ilona Görög, est si gentille et si drôle qu'elle mérite bien que nous nous en occupions. Elle est différente, en quelque manière, de toutes les autres, surtout quant au style qui, chez les autres, est naturellement un peu lourd. C'est une idée et une exécution en style rococo. Le jeune homme veut mourir pour sa bien-aimée; sa mère lui conseille de faire toute sorte de pratiques miraculeuses pour que la jeune fille vienne le voir. Il bâtit des édifices merveilleux, mais elle ne vient pas. Enfin il feint de mourir. Après chaque tentative infructueuse retourne en refrain la description détaillée de la beauté de sa bien-aimée. Quand, enfin, celle-ci arrive, il se lève tout de suite de son lit.

Le fait qu'une ballade pareille s'adressant à tout le monde, se perd entre les autres, est extrêmement étrange et instructif. Il nous montre d'une façon nette que le citadin ne comprend pas l'étiquette individuelle des ballades. C'est en tant que produits artistiques et drôles que les ballades intéressent, ou n'intéressent pas, le lecteur,

c. à d. le citadin. La vie des ballades se déroule au milieu de la population villageoise et s'y conforme. Ce sont justement les détails représentant le comble du plaisir pour l'auditeur villageois qui se perdent complètement pour le lecteur citadin. Il manque au public urbain une certaine compassion, un saisissement de la matière qui, de nos jours, n'anime même peut-être plus le villageois. On trouve la ballade très amusante, elle plait, mais la gravité, le tragique de quelques-unes, par exemple celui du *László Fehér*, ne sera distingué de la gaité naïve de l'*Ilona Görög* que d'une façon superficielle: l'une de ces ballades sera trouvée triste, l'autre joyeuse.

Ce qui nous manque pour comprendre les ballades populaires, les gravures sur bois de M. Buday nous le révèlent. Celles-ci ne sont pas de simples illustrations, sans elles la ballade paraîtrait au public urbain aussi incomplète qu'une ballade sans commencement. C'est grâce à l'effet suggestif des bois de M. Buday que le lecteur ressentira une vive impression de la ballade, ce sont ses gravures qui lui feront comprendre cette belle parure de la culture populaire.

Le mérite du livre en question est le fait qu'il nous rapproche de choses que nous n'avons peut-être jamais vues encore, ou que nous avons déjà oubliées depuis longtemps; un monde que nos aïeux ont perdu en abandonnant le village pour la ville, ou ce que l'homme perd en quittant l'enfance. Ce livre nous ouvre un autre monde, un monde beau et séduisant qui mérite d'être connu.

*Elisabeth Dános.*

GALDI LÁSZLÓ: *Constantin Cantacuzino és a magyar nemzeti hagyomány* („Constantin Cantacuzène et les traditions nationales des Hongrois”). Magyar Nyelv XXI (1935), pp. 238—42.

L'auteur signale un curieux passage dans la chronique roumaine que la plupart des historiens attribuent au prince Constantin Cantacuzène. Ce prince que les auteurs de son époque n'oublient jamais de qualifier de „un prea învăţat şi filozof” (v. I. Lupaş, *Cron. şi ist. rom. din Transilvania*, I, p. 41), s'intéressait vivement à la préhistoire des Hongrois. Il ne se contentait pas de l'esquisser, d'après les détails empruntés à Bonfini et à Toppeltin, mais il essaya aussi d'y ajouter une contribution personnelle. Ayant connu, pendant ses pérégrinations en Transylvanie, le métropolitain Sava Brancovici et son frère, Georges, il leur demanda des informations sur leur voyage à Moscou qui devait avoir lieu en 1668. C'est alors que Georges Brancovici lui raconta leur rencontre avec certains Scythes de Yougrie dans les termes que voici:

„Quand ils y furent arrivés, des Scythes de Yougrie y vinrent également. Ceux-là se rendirent auprès de ces Scythes pour voir, si le bruit qui courait sur les ressemblance multiples de la langue des Scythes avec le hongrois,



pourrait se vérifier ou non. Réunis de la sorte, et parlant hongrois, ils disaient qu'en réalité beaucoup de mots étaient semblables mais qu'ils y étaient prononcés d'une façon plus rude et plus paysanne. Alors ce seigneur digne de confiance ajouta qu'il est à croire que ces Scythes-là étaient originaires et venaient de la Yougrie."<sup>1</sup>

Ces détails qui nous ont conservé une scène curieuse de ces tentatives de linguistiques comparée (pour d'autres cas analogues v. Gombocz: *Nyelvtudományi Közlemények*, vol. XLVI), pourraient inspirer une certaine confiance puisqu'il est certain par d'autres témoignages historiques que le prince Cantacuzène a connu personnellement les deux frères Brancovici.<sup>2</sup> Pour ce qui est de la nationalité de ces Scythes, l'auteur voit là un problème qui n'a pas encore trouvé de solution.

L. Tamás.

GIURESCOU, C. CONSTANTIN: *Istoria Românilor I. Din cele mai vechi timpuri până la moartea lui Alexandru cel Bun (1432)*. București, 1935. Fundația pentru literatură și arta „Regele Carol II”, in-8, XIV + 586 p., 7 cartes hors-texte.

Déjà en 1911—12, M. Giurescou avait publié une critique sur l'ouvrage de synthèse de M. Iorga, intitulé *Histoire des Roumains et de leur civilisation (O nouă sinteză a trecutului nostru)*. București. Extras din *Revista Istorică Română*. Ceux qui ont lu le livre de M. G., ont dû avoir l'impression que le savant roumain ne se contenterait pas de s'en arrêter là, c. à d. d'être un juge sévère, un critique implacable, quoique la plupart du temps très juste, des erreurs de M. Iorga, mais qu'il tâcherait lui-même de remplacer ce qu'il venait de démolir par quelque chose de mieux, à savoir par une synthèse de l'histoire des Roumains, basée sur des principes d'investigation plus sobres et sur une documentation plus authentique. Il faut dire, dès le début, que le travail de M. G. est sous beaucoup de rapports, supérieur à la synthèse de M. Iorga, son plan est de beaucoup mieux conçu et, si ses opinions ne sont pas toujours acceptables, elles ont du moins le mérite d'avoir été formulées d'une façon limpide. Et pourtant, comme nous allons voir, il y a beaucoup de dissonances dans la

<sup>1</sup> „Acolo dară mergând, și la împărăție viind de acei Schiți de la Iugra, intr'adins au mers la dînsii ca să vadă aceea ce se auzia, cu limbă că se potrivesc în multe cu cești Unguri, de este adevărat cevași, au ba? Si așa cu dînsii impreunându-se și vorbind Unguresce, ziceau că adevărat este că multe cuvinte asemenea erau cu ale cestora, numai gróse ș mai moicóse, cum s'a zis: unde dară și acel vrednic bărbat zicea, că de a crede este cum de la acea Iugră acei Schiți să fie izvorit și să fie venit.”

<sup>2</sup> Pour les relations de G. Brancovici avec les Cantacuzènes v. A. Bunea, *Mitropolitul Sava Brancovici*. Blaj, 1906, p. 81.

conception de cet ouvrage dont l'illustre auteur n'a pas su non plus s'émanciper de certains préjugés qui fascinent depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle la plupart des chercheurs roumains.

Quoi qu'en dise M. G. dans la préface de son ouvrage, sur la nécessité d'étudier l'histoire *sine ira et studio*, nous croyons qu'il n'a pas réussi dans tous les cas à rester fidèle à ce principe. Nous éprouvons également de la peine à approuver la façon dont G. présente certains faits. La plupart du temps, il se contente de déclarations catégoriques là, où nous aurions volontiers lu une discussion plus détaillée des thèses que G. croit pouvoir rejeter pour la simple raison qu'elles n'ont pas la chance de rentrer dans les cadres de sa synthèse. Le système adopté par lui et qui consiste à traiter les problèmes simplement dans un style narratif et à en ajouter la bibliographie en fin de chapitre, rend la lecture sans doute plus agréable, mais la documentation en souffre énormément. C'est un ouvrage, en somme, qu'on lira beaucoup, mais auquel il sera difficile de se référer quand il s'agit d'un examen scientifique des faits de l'histoire roumaine. Il sera certainement beaucoup lu par le public cultivé, désireux d'avoir une initiation commode à l'histoire de la nation roumaine, et les étudiants y trouveront également un manuel facile à étudier. Le savant, par contre, sera obligé de relire lui-même la bibliographie indiquée par M. G. et de la compléter encore.

Quant à l'avis de M. G. sur le rôle des Daces dans la formation du peuple roumain, nous n'y croyons pas. Les motifs qui nous suggèrent à cet égard une attitude sceptique, sont exposés dans le second chapitre de notre travail sur *Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane* (v. ce numéro même). A la page 96. il déclare: „Un lucru, credem noi, este sigur: Dacii alcătuesc baza etnică a poporului nostru". Faut-il comprendre par „poporul nostru" aussi les ancêtres des Aroumains, des Istro-Roumains et des Méglénites? Mais, si les Daces constituaient en effet aussi la base ethnique de ces trois derniers embranchements du peuple roumain, que faudrait-il faire des Illyriens et des Thraces? L'affirmation de M. G. qu'il y avait dans l'armée romaine beaucoup de *cohortes* et d'*alae* daces est née d'une inadvertance (p. 75) qui, après les recherches de M. Alföldi, de Philippide et même de Pârvan, ne devrait plus reparaitre dans l'historiographie roumaine. G. ne connaît pas du tout l'étude de haute importance de M. Alföldi sur le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie (publié en hongrois dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1929—30), qui contient également de nombreuses observations sur les rapports daco-romains. C'est d'autant plus surprenant que M. Daicovici a attiré l'attention de ses savants compatriotes sur les mérites de ce travail déjà en 1931: „Recent de tot, d. Alföldi A. profesor la Univ. din Budapesta, a publicat o p o n d e r o a s ă l u c r a r e asupra acestei chestiuni, de care *trebuie* (soulignement de M. Daico-



vici) să se țină seamă, indiferent ca cineva acceptă sau nu concluziile la care ajunge autorul acestei lucrări de o bogăție extraordinară a izvoarelor și de o minunată iscusință în interpretarea lor." (Daco-romania, VI—1931, p. 483). Il paraît que cette fois M. G., malgré ses excellentes qualités d'historien, soit tombé victime d'un préjugé national qui, en Roumanie, est implanté dans les âmes dès la première enfance et dont il est sans doute très difficile de se débarrasser.

Il est aisé de reconnaître l'influence de Xénopol quand M. G. parle de la prétendue rapidité du processus de romanisation en Dacie. Voici ce qu'il dit à ce propos: „Romanismul a biruit în Dacia fiindcă el a câștigat pe autohtoni" (le romanisme a triomphé en Dacie parce qu'il obtint gain de cause auprès de la population autochtone). Il ne faut pas être trop versé en matière de logique pour reconnaître au prime abord qu'il s'agit bel et bien d'un cercle vicieux. Pour démontrer le triomphe des forces romanisantes, il faudrait, au préalable, prouver qu'elles ont, en effet, pénétré dans toutes les couches sociales de cette population recrutée *ex toto orbe Romano* que l'administration romaine fit venir surtout des provinces orientales de l'Empire pour combler les vides creusés dans les rangs des Daces autochtones par les campagnes de Trajan. Il y eut même une émigration dace à l'époque de la conquête romaine et l'attitude hostile des Daces libres constitue un témoignage assez éloquent pour le fait que les débris daces, restés en place, ne se sont guère livrés non plus sans aucune réserve à l'étude du latin, pour oublier aussi vite que possible l'héroïsme et le suicide de Décébale. Considérer les Daces comme le noyau ethnique du roumanisme, est une hérésie qui n'a rien à voir avec l'histoire.

Les *veterani* aurait eu, d'après M. G., un rôle important dans la romanisation des villages. Supposé qu'il y ait eu en effet de nombreux villages daces, il serait plus naturel d'admettre que les vétérans de langue latine, établis en milieu dace, aient appris la langue des laboureurs; on n'épuise pas les analogies en faisant remarquer que ce sont les propriétaires hongrois et saxons qui devaient toujours apprendre le roumain pour pouvoir communiquer avec leurs serfs roumains. Si les Roumains de Transylvanie avaient appris le hongrois ou l'allemand, leur nombre n'aurait jamais atteint le chiffre de trois millions. M. G. fait une catégorie spéciale des vétérans d'origine dace qu'il considère également comme des „elemente active de romanizare". Il nous paraît moins curieux de supposer que les Daces émérités, une fois rentrés sur leurs terres, ont de nouveau recouru à l'usage de leur langue maternelle. La conservation de *veteranus* en roumain dans le sens de ‚vieux, vieillard' prouverait, suivant M. G., qu'en Dacie le nombre des vétérans doit avoir été particulièrement considérable! Quels sont les arguments qui nous obligent ou qui nous autorisent à localiser cet accident lexicologique sur le territoire de la Dacie Trajane? N'y avait-il point de vétérans au sud du Danube aussi? Le mot existe dans

les dialectes sud-danubiens (aroum. *bitârnu*, mégl.-roum. *bitörn*, istro-roum. *betâr*, cf. Pușcariu, Etym. Wb. No. 195), l'influence romanisatrice des vétérans de Dacie se serait-elle étendue sur toute la péninsule balkanique?

Nous sommes d'accord avec M. G. sur la nécessité de faire une distinction entre la latinité raciale et la latinité linguistique, quand il est question de déterminer le noyau ethnique primitif du peuple roumain: „Nu zicem sânge „roman”, fiindcă dacă e să luăm cuvintele în înțelesul lor propriu, Romani adevărați adică locuitori ai Italiei, au fost, după cum am văzut, prea puțini. Au venit, în schimb, Traci, Iliri, Panoni, Răsăriteni, *vorbind limba latină* (soulignement de M. G.) ceea ce e cu totul altceva, din punctul de vedere al *rasei*” (p. 168). Que les colons venus des provinces orientales de l'Empire, aient été latinisés déjà avant leur émigration au nord du Danube à tel point qu'ils ont pu devenir en Dacie des agents actifs de latinisation, voilà une supposition qui, au lieu d'être imprimée en italiques, aurait beaucoup gagné par la production de quelques preuves.

Quoi qu'en disent MM. Zeiller et Giurescou sur l'inscription prétendue chrétienne que nous reproduisons dans notre travail (v. ci-dessus, p. 91), celle-là n'a rien de commun avec le christianisme de Dacie. Le monogramme en question n'est qu'une combinaison des trois lettres O, P, et T qu'on doit lire: *opto*.

La fameuse analogie connue de M. Diculescou d'après laquelle le monde germanique et roman se seraient fondus en une seule nation non seulement en Occident, mais aussi dans les provinces orientales de l'Empire, notamment en Dacie, est rejetée par M. G. Quant au problème des anciens éléments germaniques du romain, il constate que pour le moment, on ne dispose pas encore de résultats sûrs. Nous croyons que l'échec des recherches ayant pour but la démonstration d'anciens éléments germaniques en roumain, s'explique avant tout par le fait que les chercheurs intéressés à ce problème avaient tiré à l'avance certaines conclusions préconçues qu'ils ne tâchèrent de justifier qu'ultérieurement. Il ne s'agit donc pas d'étymologies trouvées d'une manière spontanée.

Le rôle important des Slaves dans la formation ethnique du roumanisme est apprécié par M. G. d'une manière juste et injuste en même temps. Il a raison d'attribuer aux Slaves une importance très considérable au point de vue de la composition raciale des Roumains, mais nous ne pourrions pas dire avec lui que l'influence slave eût été inférieure à celle qui reviendrait d'après ce qu'aiment affirmer les historiens dacoromanisants aux Daces et aux Romains. L'affirmation que les Daces constituent la base ethnique du roumanisme ne tient compte ni de ce que nous savons sur l'histoire de ce peuple ni de l'histoire primitive des Aroumains, des Méglénoroumains et des Istroroumains. L'hypothèse d'une base ethnique thraco-illyrienne nous



paraît de beaucoup moins gratuite. En déclarant que l'élément roman occupe la seconde place parmi les couches composantes de la race roumaine (p. 211), M. G. semble avoir oublié la distinction qu'il a fait lui-même entre ‚Romani adevărați' et ‚Thraci, Iliri, Panoni, Răsăriteni, *vorbind limba latină*' (v. ci-dessus). Nous sommes convaincus que l'influence coumane et petchénegue, au moins chez les Roumains du nord, a été en réalité beaucoup plus importante (v. l'étude de M. L. Rásonyi dans ce numéro) que la prétendue influence dace et romane. Ce sont des Thraco-Illyriens et non pas des Daco-Romans qui subirent la puissante influence des Slaves méridionaux laquelle, nous le répétons avec MM. Densusianu, Giurescou, et Mutaftchiev, a été beaucoup plus intense et plus variée que n'a été l'influence germanique sur le français et sur l'italien. M. G. n'exagère certainement pas quand il considère les deux cinquièmes du lexique roumain comme étant d'origine slave et déjà Sandfeld remarquait que les mots slaves dépassent de beaucoup les mots proprement latins. La valeur de circulation des mots latins est en général plus grande, mais leur nombre est inférieur à celui des slavismes. Il ne faut pourtant pas croire qu'une partie très considérable des mots slaves et particulièrement les mots bulgares ne soient tout aussi généralement usités dans la langue commune que les éléments latins (v. à ce sujet I. Bărbulescu, *Individualitatea limbii române*, p. 513). On ne saurait accepter l'affirmation de M. G. que la plus grande partie des éléments slaves en roumain datent de l'époque de la symbiose slavo-roumaine en Dacie (VI—XI<sup>e</sup> siècles), parce qu'au nord du Danube il ne peut être question de rapports entre les deux peuples dans l'intervalle indiqué. L'illustre historien ne paraît pas avoir suffisamment étudié le problème des rapports linguistiques slavo-roumains, car autrement il saurait que les tentatives de démontrer les traces des Slaves de Dacie en roumain n'ont pas du tout emporté les suffrages des spécialistes. Il n'effleure même pas la question de savoir, dans quelles régions les mots slaves communs à tous les quatre embranchements principaux du roumanisme, entrèrent en roumain. Oserait-il penser à la Dacie nord-danubienne? Son livre est un peu trop exclusivement dédié à l'étude des Roumains nord-danubiens et nous avons l'impression que, si l'auteur n'avait pas si souvent négligé de tenir compte aussi de l'histoire des Roumains balkaniques et istriens, nombre de ses opinions auraient été formulées d'une manière essentiellement différente.

En lisant les pages que M. G. consacre à la reconstruction du passé du prétendu roumanisme que les Hongrois conquérants auraient trouvé en Transylvanie, lors de leur arrivée dans le bassin des Carpathes, nous avons l'impression que le savant roumain s'écarte un peu trop du principe de l'objectivité et qu'il empiète sur la méthode nonchalante de M. Iorga. On ne comprend pas pourquoi la mention des *Blaci* dans la chronique du Notaire anonyme du roi Béla, ne serait,

elle aussi, une inadvertance chronologique du chroniqueur. M. G. admet que le chroniqueur se trompe seulement quand il parle des Coumans, ses informations touchant les *Blaci* conserveraient, par contre, le souvenir de faits historiques (p. 264). Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la philologie roumaine manifeste à l'égard de la chronique du Notaire anonyme exactement la même attitude fanatiquement conservatrice que nous retrouvons en essence aussi dans le livre de M. G. On ne comprend pas non plus pourquoi il insiste à affirmer que l'occupation de la Transylvanie par les Hongrois n'eut lieu qu'à partir du début du XI<sup>e</sup> siècle? Les récits de l'Anonyme concernant les luttes entre les *Blaci* de Gelou et les *Hongrois conquérants* sont-ils authentiques seulement quand on veut prouver par là la présence de l'élément roumain en Transylvanie au IX<sup>e</sup> siècle, mais ils deviennent des rancartars dénués de tout fondement quand on parle de la prétendue priorité des Roumains? Les travaux hongrois, et particulièrement l'étude de M. Hóman sur les sources des chroniques de Hongrie n'ont pas été lus par le savant roumain, peut-être parce qu'il ignore le hongrois, ou qu'il ne le connaît pas suffisamment. Nous ne croyons pas que la traduction des passages concernant l'Anonyme eût été impossible à Bucarest, c'est plutôt le point de vue de la commodité: *Hungarica non leguntur*, qui l'a emporté dans ce cas.

M. G. identifie les *Voloch* de la chronique dite de Nestor aux ancêtres des Roumains. La chose lui paraît 'lămurit' (p. 263). Comme le problème sera examiné sur les pages de notre revue, cette fois nous nous bornons à remarquer que M. G. n'a pas tenu compte de l'histoire sémantique du mot *vlach*, *valach*, *voloch*.

Le savant roumain reproduit un certain nombre d'informations d'après les chroniques allemandes sur le caractère et les moeurs des Hongrois conquérants. Ces derniers sont qualifiés par M. G. de sauvages et de guerriers cruels. Il paraît pourtant que ces qualificatifs sont insuffisants pour la caractéristique du peuple hongrois parce que celui-ci, avec une rapidité sans pareille, réussit, sous le règne du puissant organisateur qu'est Saint Etienne, à entrer dans la grande famille des États occidentaux dès le début du XI<sup>e</sup> siècle. D'autres peuples de l'Europe Orientale ont dû périr tôt ou tard à cause de leur inaptitude d'adaptation ou faute de facultés organisatrices suffisantes. Chez d'autres encore, la maturité politique n'apparaît qu'à une époque assez tardive, ainsi par exemple les voïvodats valaque et moldave ne sont fondés qu'au XIV<sup>e</sup> siècle dans le voisinage de la Hongrie angévine. Ajoutons encore que les chroniqueur byzantins tracent des Βλάχοι un portrait tout aussi sombre que les annales occidentales des Hongrois. A en juger d'après ces sources, on serait vraiment embarrassé de décider si ce sont les Hongrois du IX<sup>e</sup> siècle ou plutôt les Roumains du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècle qui méritent plus de blâme. N'oublions pas non plus que les Hongrois étaient depuis deux siècles



déjà convertis au christianisme, quand les pâtres roumains décochaient encore en alliance avec les Coumans payens leurs flèches envenimées sur les croisés traversant les forêts de la Bulgarie. On pardonnera à l'auteur d'avoir gardé un silence voulu sur le fameux passage de Kékauménos, dont le nom d'ailleurs n'est même pas mentionné dans son livre.

Tout ce que M. G. nous dit sur la situation de l'élément roumain à l'époque de la conquête de la Transylvanie par les Hongrois, repose sur un malentendu qui consiste à replacer aux IX—XII<sup>e</sup> siècles les conditions d'une époque postérieure. L'illustre historien roumain a trouvé commode de ne pas lire et de ne pas citer l'ouvrage très documenté de K. Kadlec: *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských*. A notre avis, il n'est guère possible d'étudier la situation juridique des Roumains du moyen âge sans tenir compte des résultats de cet ouvrage fondamental.

Sur les influences linguistiques réciproques entre le hongrois et le roumain, M. G. se contente d'écrire une page et demie, ce qui n'est pas beaucoup, surtout si l'on se rappelle les reproches qu'il a fait dans sa critique mentionnée ci-dessus à M. Iorga d'avoir trop sommairement exposé les influences hongroises sur le roumain. La simple énumération de mots ne fait pas du tout saisir l'importance des emprunts faits au hongrois. Des mots tels que *oraş* 'ville' < város, váras, *meşter* 'maître' < mester, *neam* 'nation' < nem, *tăgădui* 'nier' < tagad, etc., etc., montrent éloquemment que dans le domaine de la vie politique et urbaine aussi bien que dans celui de la civilisation, les Roumains ont beaucoup appris de leurs voisins hongrois. Même le nom roumain de la Transylvanie, *Ardeal* est d'origine hongroise (< Erdély). M. G. a très peu exploité notre travail publié dans les *Ungarische Jahrbücher* (1928—29), il se borne à en indiquer la référence bibliographique. L'illustre historien a été trompé par le vaste ouvrage de M. Drăganu *Români in veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*, dont les pages fourmillent d'erreurs de toutes espèces. A propos de *berbécs* 'mouton' M. G. aurait dû remarquer que c'est un mot dialectal en hongrois. *Fattyu* 'bâtard' n'a rien à faire avec le roumain *făt*, M. Drăganu a prouvé par le rapprochement de ces deux mots qu'il croit, en matière de linguistique, à l'efficacité du fanatisme. L'assertion de l'auteur qu'il y aurait dans la toponymie hongroise des XI<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles un nombre considérable de noms géographiques d'origine roumaine, reproduit une erreur chère à la philologie roumaine. C'est M. Drăganu qui, dernièrement, s'est plu à la répéter mais sans avoir réussi à produire des arguments probants. Le nom du ruisseau *Szék-aszó* (M. G. écrit d'une manière erronée *Szek-aszó*, p. 277) n'est rien moins que roumain. L'affirmation que la première partie de ce composé serait identique au mot roumain *sec* est une grave bétise, c'est le mot *aszó* qui signifie 'sec'! Le hongrois *szék* (ou dans les

dialectes qui prononcent *i* à la place de *é*: *szik*) signifie ‚salsugo, nitrum‘ et se rencontre dans un très grand nombre de toponymes hongrois. On admire la sûreté avec laquelle M. G. déclare que les noms de Brassó, Rozsnyó, Tapolcza (M. G. écrit Taplocza), Nagyszeben, auraient été empruntés par les Hongrois à la population slavo-roumaine de la Transylvanie. C'est la conséquence du fait qu'il se contente d'une information unilatérale qu'il choisit à son gré étant préoccupé plutôt de plaire à son public que de faire un triage critique entre les matériaux de sa synthèse. Le travail de M. Kniezsa que nous commençons à publier dans ce numéro permet de voir que les ‚résultats‘ de M. Drăganu ne résistent pas à la critique et qu'il est très dangereux de s'en servir quand on n'a pas de notions linguistiques suffisantes.

On ne comprend pas pourquoi le mot *vajda* ‚voïvode‘ serait emprunté à une population slavo-roumaine. Sauf quelques savants roumains qui ne démordent pas de certains préjugés, le mot hongrois en question est considéré par tout le monde comme étant d'origine slave. Ceux qui attribuent aux Roumains un rôle dans la transmission du mot aux Hongrois, méconnaissent parfaitement le caractère des rapports slavo-hongrois et oublient qu'il s'agit là d'un terme de la vie politique. Or, c'est précisément dans le domaine de la vie politique que les Roumains, dont les premières formations d'Etat n'apparaissent qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, n'avaient qu'à apprendre de leurs voisins. On ne voit pas bien, quels auraient dû être les éléments de caractère politique que les Roumains de Sénéslov, de Litovoi ou d'un Gelou légendaire, eussent pu communiquer à la Hongrie de Saint-Etienne et de Louis le Grand.

Sur les rapports des Roumains avec les Petchénègues et les Coumans, on devra compléter les indications parfois trop sommaires de M. G. par les observations et les précieuses suggestions de M. Rásonyi, publiées dans ce volume de notre revue. Le savant roumain paraît admettre que ces Turcs ont exercé sur le roumanisme septentrional une influence exclusivement linguistique, ce qui est certainement très peu dire. On ne voit pas non plus les raisons pour lesquelles la dynastie des Basaraba ne puisse être tout aussi bien d'origine coumane que l'est, en effet, celle des Tertérides en Bulgarie. Nous croyons que le problème de l'origine de la première dynastie roumaine trouve une solution plus convaincante si l'on le place dans la perspective du rôle des Coumans dans l'Europe orientale, au lieu de l'examiner dans les cadres étroits de l'historiographie nationaliste.

M. G. observe que la fondation du voïvodat de Valachie, qu'il considère comme la première formation politique plus importante des Roumains, est due en grande partie au fait qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle les voisins des Roumains (Hongrois, Bulgares, Tatares) passaient justement par une époque de troubles intestins. Le voévide d'Argeş profita de ce moment propice qui selon le savant roumain „a



été décisif dans la vie de notre peuple... un autre moment tout aussi favorable ne se présentera de nouveau qu'en 1918 quand, par une heureuse conjoncture, tous les peuples voisins qui nous voulaient du mal, croulèrent du même coup..." (p. 350). Sur les conditions de la fondation du voïvodat de Moldavie et la prétendue densité de la population roumaine de cette région à l'époque de Bogdan, on devra lire encore avec profit le travail de Radu Rosetti (*Despre Unguri și episcopiile catolice din Moldova*. București, 1905. Analele A. R. Tome XVII, Mem. Sect. Ist. No. 10), dont les conclusions n'ont pas été suffisamment respectées par M. G.

Les observations que nous venons de faire n'ont pas l'intention de représenter une analyse complète du volume imposant, malgré ses défauts, de M. G. Elles n'ont d'autre but que de permettre au lecteur impartial à envisager les problèmes de l'histoire des Roumains, lesquels dans l'époque traitée dans ce premier volume sont particulièrement nombreux, sous un angle différent de la manière de voir et d'interpréter les faits du savant roumain. Il ne serait que très désirable que l'objectivité en matière d'histoire, dont le livre de M. G. ne manque pas de fournir des spécimens remarquables, soit poussée encore plus loin dans l'historiographie roumaine.

L. Tamás.

KRISTÓF GEORGES: *Istoria limbii și literaturii maghiare* („Histoire de la langue et de la littérature hongroises”), trad. par Árpád Bitay, éd. Minerva, Cluj, 1934, in-8, 238 p.

Dans cet ouvrage, M. Georges Kristóf, professeur de hongrois à l'Université de Kolozsvár (auj. Cluj) s'est proposé le but de donner, d'une part, une brève caractéristique de la langue hongroise et d'esquisser, d'autre part, l'évolution millénaire de notre littérature. Bien qu'il eût été préférable de faire l'histoire de la langue dans le cadre de l'histoire de la littérature, sous la forme de remarques d'ordre linguistique et stylistique — à l'époque de la réforme de la langue, par exemple, il est inutile sinon impossible de distinguer entre évolution linguistique et littérature, — le plan tracé par M. Kristóf a le mérite de présenter les problèmes d'une façon analytique même aux lecteurs moins versés dans les questions de la civilisation hongroise. Par là il servira mieux — paraît-il — le grand but „extra-littéraire” de cet ouvrage: celui du rapprochement intellectuel des deux nations voisines. L'auteur ne dit-il pas dans sa préface qu'il est souhaitable d'attirer l'intérêt des Roumains sur la culture hongroise et qu'il faut s'efforcer que „l'indifférence cède la place, de côté et d'autre, au désir de se connaître activement et objectivement”?

Quant à la première partie, elle se compose de quatre chapitres qui embrassent tout à tour les origines et l'époque primitive de la langue

hongroise, l'évolution extérieure(?) de la langue hongroise en Pannonie et les influences étrangères qu'elle y a subies, l'évolution intérieure de la langue dès l'époque des premiers monuments du hongrois jusqu'à celle de la réforme de la langue et enfin, une caractéristique assez détaillée du hongrois d'aujourd'hui. Étant donné que jusqu'à nos jours on n'a aucune étude plus approfondie sur le caractère du hongrois en tant que langue de culture et qu'on ne sait presque rien sur le processus d'européanisation qui y a dû avoir lieu au cours des siècles, la tâche de M. Kristóf fut particulièrement difficile. Il s'en est acquitté honnêtement, cherchant à ruiner surtout les opinions erronées qu'on trouve dans les manuels de Roumanie sur l'origine du peuple hongrois (bande nomade d'origine mongole etc.). Certains détails seraient naturellement à retoucher, ainsi celui où l'auteur fait allusion au caractère agglutinant des langues finno-ougriennes (p. 7). En outre on ne pourrait pas souscrire l'identification des Bulgaro-Turcs avec les Huns, puisque les recherches de M. Németh ont fait voir que les Huns parlaient très certainement une langue du type non-tchouvache.<sup>1</sup> A propos des éléments étrangers du hongrois, il n'aurait pas été sans intérêt de mettre en évidence la force de rayonnement du hongrois par rapport aux langues voisines. En revanche, le chapitre consacré à l'évolution de la langue littéraire est fait avec soin et les remarques relatives à la réforme de la langue font voir aussi le dynamisme intérieur de cette période si mouvementée, des „années tournantes” de notre civilisation. C'est là que M. Kristóf excelle dans la présentation nette et précise des faits acquis de notre histoire nationale. L'auteur a encore le mérite d'insister, à la fin de cette brève esquisse, sur l'unité structurale de la langue hongroise („o limbă de structură unitară” p. 28) qui est la meilleure preuve de l'individualité ethnique et culturelle de cette nation.

Pour ce qui est de l'histoire de la littérature, M. Kristóf préfère, malgré les nouveaux essais de synthèse (MM. Farkas, Pintér, A. Szerb) maintenir les dénominations traditionnelles des „époques” de la littérature dont les noms roumains sont visiblement calqués sur les termes correspondants hongrois (ex. a hanyatlás kora ~ „epoca lipsită de spirit național”, p. 29). — Pour la période qui s'étend de la mort d'Arany jusqu'à nos jours, M. Kristóf se contente de la nommer „l'époque de la littérature hongroise d'aujourd'hui” (p. 29) bien qu'il s'agisse d'un demi-siècle qui manque presque entièrement d'unité intérieure. En ce qui concerne l'ancienne littérature de caractère ecclésiastique, l'auteur s'efforce à en dégager non seulement la tendance morale mais aussi la beauté esthétique. C'est pourquoi il tâche de faire comprendre la première poésie lyrique hongroise, une touchante com-

<sup>1</sup> Cp. J. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása*, p. 129.



plainte de Marie imitée de Geoffroy de Breteuil, en la traduisant en roumain dans les vers allitérés que voici:

Világnak világa	Lumea lumii
Virágnak virága	Floarea florii
keserűn kínzától	Crâncen ești chinuit
vasszegekkel veretel	In piroane pironit (p. 38).

De cette traduction excellente, il faut en remercier M. A. Bitay, historien de qualité et spécialiste connu des questions roumaines, à qui incomba d'ailleurs le devoir souvent assez délicat de traduire en roumain le texte original de M. Kristóf.

A propos de la littérature de l'époque de la Réforme, l'auteur n'oublie pas de signaler que le conte d'Argyre, versifié par Albert Gyergyai, fut traduit en roumain par Jean Barac dont l'oeuvre est si pénétrée d'éléments hongrois.<sup>2</sup> On eût pu ajouter qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, âge d'or du culte des „épopées populaires”, Eminescou, le plus grand poète roumain, essaya d'en tirer l'épopée nationale des Roumains.<sup>3</sup> Dans le chapitre consacré à l'Antiréforme, il est encore à ajouter que l'union d'une partie des Roumains de Transylvanie à l'Eglise catholique n'est qu'un reflet tardif de ce mouvement européen.

Les rapports hungaro-roumains se multiplient, bien entendu, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque par excellence du renouveau littéraire dans les pays danubiens. M. Kristóf a toujours soin de les signaler dans la mesure du possible bien qu'il ne tienne toujours compte des faits de l'histoire des idées et qu'à propos de Csokonai, il ne fait aucune allusion à l'influence du rococo autrichien qui, après avoir agi sur le poète hongrois, s'est maintenu en Moldavie jusqu'aux environs de 1840. Déjà auparavant, on aurait pu mettre en rapport l'activité d'un historiographe tel que Georges Pray avec les débuts de l'historiographie roumaine, fait qui est reconnu aussi par les savants roumains.<sup>4</sup> M. Kristóf a parfaitement raison de faire ressortir l'influence de Széchenyi sur les Roumains de son époque (p. 96). A propos des autres écrivains, il n'oublie jamais de citer les traductions roumaines qui lui ont été accessibles<sup>5</sup> et en réalité, on ne saurait mieux faire comprendre aux Roumains le charme de la „Fin de septembre” de Petöfi qu'en la citant dans la traduction brillante de Goga. Cette

<sup>2</sup> Cp. G. Kristóf, *Irod. Tört.* 1935, p. xx.

<sup>3</sup> V. L. Gáldi, *A román irodalomtörténet tájrajzi problémái*, dans la revue *Apollo* III (1935), p. 359.

<sup>4</sup> N. Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie*. II, p. 185.

<sup>5</sup> Il n'aurait pas été superflu de mentionner, entre d'autres, aussi le succès qu'a remporté le „Fou” de Petöfi, traduit en roumain par Sc. I. Bădescu et dit par lui-même dans l'Ancien Royaume, aux environs de 1870, v. Szinnyei, *Magyar Irók*, I, p. 329—30.

préoccupation va jusqu'aux oeuvres les plus récentes, de sorte que l'ouvrage de M. Kristóf est non seulement une bonne histoire de la littérature hongroise qui excelle surtout par son objectivité irréprochable, mais aussi une précieuse contribution à l'histoire des contacts intellectuels entre la Hongrie et la Roumanie. Cette tâche, bien entendu, présuppose une étude approfondie de la littérature roumaine de Transylvanie qui, loin d'être une pupille des tendances d'outre-mont, comme on le dit souvent, avait, depuis plusieurs siècles, son caractère régional très particulier. Cette étude à laquelle nous faisons allusion de même que l'histoire de la littérature roumaine en hongrois qui vient d'être sollicitée par un concours littéraire de Nagyvárad, feront suite à l'ouvrage magistral de M. Kristóf, vraie pierre angulaire du rapprochement intellectuel entre les deux nations du bassin danubien.

L. Gáldi.

I. LUPAŞ: *Cronicari și Istorici Români din Transilvania* („Chroniqueurs et Historiens roumains de Transylvanie”), édition commentée de I. Lupaş. Clasicii Rom. Comentăți, Scrisul Românesc. Craiova, I—II. in-8, XXXIX + 470 p.

L'anthologie de l'historiographie transylvaine, due à l'érudition de M. I. Lupaş, est propre à jeter un jour nouveau sur l'activité intellectuelle de cette province. Selon l'éditeur, les manuels scolaires et même les études historiques proprement dites, négligent trop souvent de tenir compte des produits de l'historiographie transylvaine antérieure à l'activité de la triade latiniste, bien que les débuts de celle-ci remontent, à son avis, à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, époque où l'on trouve les notes latines d'un auteur anonyme de l'entourage de Barthélémy Drágfy. A ce propos, il aurait eu lieu de rappeler que ce texte, conservé dans la chronique de Doubnitz, contient non seulement une note intéressante sur Etienne le Grand, mais reflète certainement l'angoisse des bons patriotes qui, sans comprendre la politique extérieure du roi Mathias, tremblaient pour l'avenir du pays, constamment menacé du danger des Turcs: „O nefericită Ungarie sau mai bine te-ai putea numi nu Ungaria, ca mai înainte ci *angaria*, a căzut scutul tău, inima lui mai poate fi sigură în tine?” (I, p. 2). Cette exclamation ne fait-elle pas pressentir ces jérémiades sans fin qui se répandront dans le pays au siècle suivant, dans les sombres années du joug ottoman? Est-ce une âme roumaine qui pousse ce cri de désespoir? Nous n'en savons rien. Ce qui est certain, c'est que ces notes n'ont rien à voir avec la chronique de Nicolas Oláh dont l'orientation humaniste, au sens général du mot, ne pourrait certainement pas être serrée dans les cadres de l'historiographie d'une région. Il serait de beaucoup plus juste de dire que les premières notes relatives aux Roumains, se trouvent chez des humanistes hongrois qui écrivaient en latin et qui, eux-



mêmes, seraient étonnés de se voir placés au début d'une longue évolution qui devra aboutir au chauvinisme outré d'un Bărnuțiu...

Ce qui est certain, c'est que la première chronique roumaine de Transylvanie (ou plutôt une espèce d'annales) fut écrite au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à Brassó (auj. Braşov), par le protopope Vasile. M. Lupaş en donne des spécimens très curieux; notons, en particulier, le passage où, à propos des évènements de 1599, l'auteur raconte d'être sorti, avec le maire de Brassó, au-devant du voïvode Mihai Viteazul qui „partant de la Valachie, donnait feu aux villages”. Le protopope et le maire ont cependant réussi à l'adoucir et à s'entendre avec lui: en fin de compte, le voïvode leur promit d'épargner les villages du Barcaság (Burzenland, Țara Bârsei). Voilà de quelle façon les Roumains de Transylvanie attendaient le prétendu unificateur des trois provinces! Bien qu'on trouve une certaine continuité entre la chronique de Vasile et celle de Radu Tempea (avant 1742), la chronique de Gheorghe Brancovici, ainsi que la chronique en vers, écrite au monastère de Szilvás, représentent, elles aussi, des initiatives indépendantes ce qui montre, combien il est artificiel de mettre au même diapason — historiographie transylvaine — des oeuvres aussi diverses! Abstraction faite du cas de Brassó, les auteurs ne se connaissent pas et ont encore moins de connaissance de ce qui se passe, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, précisément dans le domaine de l'historiographie moldave et valaque. Les traditions des „grands chroniqueurs” (Grégoire Ureche, les deux Costin, etc.) ne pénètrent en Transylvanie qu'à l'époque de l'École Transylvaine. C'est alors que se dessine, presque inconsciemment, le relief de la „Roumanie virtuelle” („România ideală”, comme le dit Eminescu)<sup>1</sup> qui veut dire l'unité intellectuelle du territoire habité par les Roumains nord-danubiens, idéal qui, malgré les apparences trompeuses, même de nos jours ne fut pas encore atteint.

Nous regrettons que M. Lupaş n'ait traité l'activité de l'École Transylvaine que sous l'angle du nationalisme, sans considérer ses rapports multiples avec l'érudition de l'époque, les essais de collaboration de Petru Maior et d'autres avec des savants hongrois, en un mot, toute l'effervescence des „années tournantes” du rationalisme en déclin et du romantisme en pleine formation. Il est bien temps de se débarrasser des préjugés et des traditions dans l'analyse d'une période aussi importante de la prise de conscience des Roumains qu'il faudrait placer, pour la mieux comprendre, dans les vastes cadres des courants d'idées européens. De même, à propos de Balcescu, il aurait mieux valu montrer, dans quelle mesure les idées d'un Aron Florian vinrent s'y amalgamer au pathétique d'une conception historique, empruntée de toutes pièces à celle de Michelet!<sup>2</sup> Ensuite, en ce qui concerne le

<sup>1</sup> *Scrieri pol. și lit.* éd. Scurtu, p. 136.

<sup>2</sup> Cf. N. Apostolescu, *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. Paris, 1909, p. 198, ss.

XIX<sup>e</sup> siècle, suffit-il de donner un répertoire de noms d'auteurs qui, quelque complet qu'il soit, ne fait encore rien voir de l'esprit spécifiquement transylvain des auteurs? Car, en fait d'histoire aussi, on ne peut pas se passer des facteurs régionaux qui restent inhérents non seulement à l'atmosphère intellectuelle d'une époque mais aussi à la physionomie d'un paysage. N'oublions pas que l'historiographie transylvaine, de vieille date, est moins dominée par l'esprit critique (dont nous parle M. Lupaş, p. XXXIII) que par des sentiments de nationalisme fervent, dont les formes d'expression, et même les impondérables, varient certainement d'un pays à l'autre. Il existe très certainement un nationalisme roumain de nuance transylvaine, comme déjà Eminescu l'a remarqué très justement:<sup>3</sup> il anime l'histoire, la littérature, toute l'activité intellectuelle des Roumains de cette province. Mais „cette mystique nationale” roumaine (comme l'a nommée Hélène Vacaresco),<sup>4</sup> ne pourrait-on la soumettre à une analyse critique? Voilà une belle tâche pour l'historiographie transylvaine qui impliquerait aussi une connaissance plus profonde de ses raisons d'être et de son évolution.

L. Gáldi.

JANOS MELICH: *A tábor szóról* („Sur le mot *tábor*”). Magyar Nyelv, XXXI (1935), pp. 168—77 et GYULA NÉMETH: *A török tabur szó eredete* („L'origine du mot turc *tabur*”). Ib., pp. 178—81.

Ces deux articles s'occupent des problèmes concernant la diffusion du mot *tábor*, *tabur*, *tabur* dans les langues de l'Europe centrale et orientale et ceux de son origine. Dans le premier M. Melich démontre que le mot en question ne peut pas remonter au nom du mont Thabor (dans la Vulgate: mons Thabor, en Galilée) comme le croient MM. Pekář, Zubatý et surtout M. Titz, et il prouve que l'évolution sémantique Thabor ∼ ‚opevnění, fortification’ ∼ ‚opevněné ležení, camp fortifié’ ∼ ‚ležení vůbec, camp’ admise par les mêmes savants, n'est qu'une hypothèse sans fondement. D'après M. Titz le développement de la signification ‚Feldlager, Lager’ aurait eu lieu dans la langue des „frères moraves” après la bataille de Lipany (c. 1434). La fausseté de l'hypothèse de l'origine tchèque du mot est démontrée par M. Melich d'une façon péremptoire. Il cite une donnée puisée dans les *Annales mansionariorum Cracoviensium* (cf. Monumenta Poloniae Historica, vol. V, p. 894) qui prouve d'une manière décisive que le mot *tábor* était employé par les Hongrois dans le sens de ‚Feldlager, Lager’ bien avant les guerres hussites, il ne peut donc avoir rien de commun avec le nom

<sup>3</sup> V. D. Murăraşu, *Naţionalismul lui Eminescu*, Buc. 1932, p. 55.

<sup>4</sup> Cf. Hélène Vacaresco, *La mystique nationale roumaine aux environs de 1848*, Revue d'histoire diplomatique, XLIII (1929), pp. 8—19.



géographique d'origine biblique lancé par les Hussites et les mercenaires de Žiška. Voici ce que nous disent les annales écrites avant 1399: Anno Domini „1383: Hungari dicti Thabor in Hungarica lingua, in Latino exercitus et congregacio bellancium, ulcissentis fraudem commissam, vastant Mazoviam". Le mot *tábor* est en hongrois d'origine turque (*tapkur*  $\sim$  *tab $\gamma$ ur* > *tabur* ‚Gürtel, Wagenburg‘) et ce sont les Hongrois qui l'ont communiqué, directement ou indirectement, à leurs voisins.

M. Németh examine d'une manière minutieuse le rapport phonétique entre les formes *tapkur*  $\sim$  *tap $\gamma$ ur* et *tabur*. C'est la première qui est la plus ancienne. Le mot est à son avis un composé. Le hongrois *tábor* remonte à la forme *tabur* ayant un *u* en syllabe finale fermée. L'évolution de cette voyelle en *o* n'est compréhensible qu'en hongrois ce qui prouve d'après le raisonnement juste de M. Melich qu'il s'agit dans toutes les langues d'un emprunt fait en dernière analyse au hongrois.

Pour connaître les détails de l'histoire du mot *tábor* on devra lire la traduction allemande de ces deux articles, publiée dans le volume dédié à la mémoire de Zoltán Gombocz des Ungarische Jahrbücher.

L. Tamás.

MORAVCSIK, GYULA: *A magyar történet bizánci forrásai* („Les Sources byzantines de l'Histoire hongroise"). A Magyar Történettudomány Kézikönyve („Manuel des Sciences historiques hongroises"), vol. I. fasc. 6/b., in-8, 256 p.

Cet ouvrage, d'une importance capitale pour l'historiographie hongroise et en général pour celle de toutes les nations de l'Europe orientale, aurait certainement mérité un titre moins modeste. D'une part, il tient compte non seulement de la littérature historique proprement dite, mais aussi des produits les plus divers de la littérature ecclésiastique, géographique et stratégique, des discours, des panégyriques, des poèmes historiques, des chartes, des listes épiscopales, des gloses manuscrites, des inscriptions, des chartes et des papyrus, et d'autre part, il embrasse en dehors des sources concernant le peuple hongrois aussi celles qui contiennent des informations sur des peuples qui ont joué un rôle dans la formation ethnique des Hongrois. Les cadres larges de ce magnifique manuel de bibliographie et d'informations, dues souvent à des recherches personnelles de l'auteur, ont permis à M. Moravcsik de s'étendre aussi sur les peuples qui, après la conquête hongroise, firent des irruptions en Hongrie (Petchénègues, Coumans, Tatars, Turcs osmanli), ou s'y infiltrèrent peu à peu (Roumains). Notons que cet ouvrage ne fait pas que réunir les matériaux connus jusqu'ici, les travaux d'exploration faits par l'auteur dans les archives hongroises, italiennes, grecques, allemandes et polonaises ont été cou-

ronnés par la découverte de sources tout à fait inédites. Étant donné que parmi les sources byzantines, il y en a très peu qui n'aient aucun intérêt pour l'historiographie hongroise, l'auteur n'exagère pas en considérant son ouvrage comme le manuel de l'historiographie byzantine en langue hongroise. C'est d'autant plus vrai que les sources n'y sont pas étudiées au point de vue de leur valeur pour la seule histoire hongroise, mais à la perspective de l'évolution de l'historiographie et de la civilisation byzantines.

Sur cet ouvrage, accueilli avec une satisfaction unanime par le monde savant international (cf. les comptes rendus suivants: Gy. Németh, *Századok* LXIX—1935, pp. 110—11; G. Stadtmüller, *Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven* N. F. XI—1935, pp. 168—69; F. Šišić, *Jugoslovenski Istoricki Časopis* I—1935, p. 222 etc.), l'auteur lui-même a fait une communication en langue française au IV<sup>e</sup> Congrès international des Études byzantines à Sofia, publiée dans la revue *Byzantion* (tome IX, fasc. 2., 1934). C'est là que le chercheur, désireux d'avoir des informations plus détaillées, pourra trouver tout ce qui l'intéresse.

L. Tamás.

M. SAVKOVITCH: *L'influence du réalisme français dans le roman serbo-croate*. Thèse principale pour le doctorat ès lettres. Paris, Champion, 1935. in-8. 492 p.

L'élaboration de cette thèse a nécessité, comme l'auteur le dit lui-même, et comme sa bibliographie l'atteste, des recherches très étendues en France sur le réalisme français et à Belgrade et Zagreb sur le roman serbo-croate. Pour la documentation serbo-croate, il a dû fouiller les journaux et les revues feuille par feuille, aucune bibliographie s'existant pour le XIX<sup>e</sup> siècle.

Le livre est divisé en deux parties de longueur presque égale. La première s'ouvre par un aperçu de la vie politique et sociale des pays serbo-croates au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les douze chapitres qui suivent l'auteur expose comment le réalisme français a été introduit, quels en furent la diffusion dans les revues et l'accueil dans le public. Mais des difficultés surgissent aussitôt. La Yougoslavie, telle quelle, est un pays qui vit à peine son âge de jeunesse. Les provinces qui la composent aujourd'hui faisaient corps avec certains pays avoisinants dont elles subissaient l'influence à plus d'un égard. Le noyau lui-même, la Serbie, était une province vassale de la Turquie. Les populations d'origine slave de ces provinces étaient de cultures et à un certain degré de vies différentes. Étudier dans toutes ces provinces la pénétration du mouvement réaliste, assez hétérogène en lui-même, devait offrir plus d'une difficulté à l'auteur. Il analyse d'abord les faits de caractère local et découvre ensuite la cause générale qui pouvait créer des rap-



ports étroits entre ces régions diverses. Cette cause générale, l'auteur la trouve dans la réaction politique et sociale.

C'est de Paris que se font entendre les premiers échos du réalisme. Atanasković fut le premier à subir l'attrait de la vie et de la littérature françaises. Yourković et Ignatović ont poussé la littérature serbe dans le réalisme. Mais de ces tâtonnements de curiosité au réalisme tel qu'on a l'habitude de le concevoir, il y a tout un long chemin à parcourir. En attendant, Gil Blas et plus tard le Juif errant feront figure de romans sociaux par excellence et vont préparer le terrain à Victor Hugo. Ce grand écrivain va connaître une incontestable popularité, soit parce qu'il s'attirait des lecteurs par les qualités de ses oeuvres, soit parce qu'il présentait de vastes compositions sociales, semblables à la vie qu'on pouvait voir en Serbie et en Croatie. Il fit plus en s'offrant en exemple à certains écrivains, tels Vl. Jovanović, Péra Todorović, le révolutionnaire Kvaternik qui s'exilèrent à l'étranger.

Mais ce courant aurait eu des obstacles encore plus grands à surmonter si les sciences naturelles n'étaient pas venues à la rescousse et si de leur autorité indiscutable n'avaient pas provoqué des discussions scientifico-littéraires très animées. Ce fut le déclin du romantisme. Le scalpel du naturalisme va donner un dernier coup à „cette source des charmes énigmatiques qui fut l'âme”, inattaquable jusqu'à lors, comme aime à s'exprimer l'auteur. Toutes ces théories exigent de la littérature des valeurs sociales et sont d'inspiration et de source françaises. Le romantisme sera maltraité par ces „docteurs en médecine sociale”. Jules Verne fera figure honorable de savant et à un titre plus légitime, Georges Sand, Ercmann-Chatrion, Mérimée et Feuillet. L'apparition de Zola à l'horizon mettra encore plus de feu dans ces discussions. Zola aura la place d'honneur non seulement par la quantité des volumes vendus, mais aussi par les violentes attaques dont il a été le point de mire. La période des luttes les plus âpres sera entre 1881—1887, toutefois des escarmouches intermittentes vont fixer l'attention jusqu'en 1900. Enfin on rendra justice à cet „ami fidèle de la science” qui livre dans ces romans des „documents humains”. Daudet connaîtra un grand succès et agira sur la formation des goûts et sur le développement de l'idée d'une nouvelle forme littéraire. „Le roi en exil” aura un retentissement tout particulier dans le public, qui y entrevoyait certaines allusions à la cour du prince Milan. La première période réaliste se caractérise par l'influence de Hugo. La seconde par celle de Zola et de Daudet. Balzac, Flaubert, Stendhal et les Goncourt viendront présenter l'exemple de leur art et auront des succès mérités. Hugo, Zola et Daudet ont dû attendre une vingtaine d'années pour se faire connaître. Il ne faudrait pas plus de trois ans à Maupassant pour gagner la popularité. La première partie sera close par les débuts dans la littérature serbo-croate de Loti, Bourget

qui vont diriger la littérature vers d'autres tendances de l'art et la détacheront du réalisme.

La seconde partie de l'étude de M. Savkovitch est consacrée à l'influence du réalisme sur l'oeuvre d'une dizaine de grands écrivains serbo-croates: Jakov Ignjatović, Senoa, Lazarević, Kumičić, Vojnović, Drazenović, Matavulj, Gialski etc., et sur une dizaine de „mineures". Ce sont des chapitres extrêmement vivants, nourris de faits, solidement bâtis. Le chapitre sur Matavulj attire particulièrement l'attention.

En somme on constate que le roman serbo-croate est entièrement caractérisé par ses préoccupations politico-sociales. La question de la forme ne se pose pas ou presque pas M. Savkovitch a étudié une période extrêmement vivante de l'histoire de la littérature serbo-croate laquelle trouve dans le réalisme français des tendances et des valeurs comme trente ans avant elle en avait trouvé d'autres en prenant le chemin de l'Allemagne. Si cette littérature a trouvé sa voie s'engageant dans celle du réalisme français, nombre de causes de caractère social, politique et littéraire l'y avaient aidée. Il est évident que le premier éblouissement passé, cette littérature a cherché son bien aussi dans d'autres pays et a approprié des valeurs semblables à ses propres tendances. La Russie offrait plus d'un attrait. Si, d'autre part, on s'arrête au prestige de la France comme source de culture et patrie du réalisme en l'occurrence, il n'est pas négligeable que ce nouvel envahisseur ait coulé sous les yeux des doctes douaniers serbo-croates des oeuvres qui n'avaient rien de réaliste, mais qui toutefois pourraient passer pour telles. L'étude de ces deux faits est loin d'avoir un caractère épisodique. On pourrait compléter utilement cette lacune pour mieux connaître l'aspect intégral de ces rapports littéraires. Nous ne sommes pas les seuls à nous en apercevoir. L'auteur l'a remarqué à deux reprises dans son étude et a eu la prudence de le signaler seulement, le sujet de sa thèse le contraignant à des limites fixées.

Le livre de M. Savkovitch soulève en outre des questions de méthode de la littérature comparée fort compliquées que l'auteur, guidé par son maître M. F. Baldensperger, a heureusement résolues.

*P. Christophorov.*

*Sbornik na počest' Jozefa Škultétyho („Mélanges offerts à M. Joseph Škultéty"). Turčiansky Sv. Martin, 1933, Matica Slovenská, in-8, 687 p.*

Pour fêter le 80<sup>e</sup> anniversaire de M. Joseph Škultéty, doyen de la science slovaque, la Matica Slovenská, organe central de la vie intellectuelle des Slovaques, a réuni dans ce gros volume, les études de 33 auteurs, en majorité Slovaques d'origine. Les articles se partagent entre trois domaines bien distincts (histoire littéraire, histoire, lin-



guistique). Parmi les travaux historiques et linguistiques qui nous touchent de plus près, voici ceux que nous nous proposons de passer en revue:

M. Władysław Semkowicz, professeur de l'Université de Cracovie, examine la nécessité d'une coopération intellectuelle entre Polonais et Slovaques surtout dans l'étude des problèmes qui intéressent également tous les deux peuples, ainsi dans le domaine de la géographie (recherches sur les Carpathes), de la linguistique (examen ethnographique et historique de la frontière linguistique entre la Pologne et la Slovaquie), des rapports concernant l'histoire de l'art et de la civilisation etc. Même pour ce qui est de l'histoire politique, il croit possible de parler de certains rapports entre les deux peuples, puisque l'histoire ne peut plus se borner aux faits et gestes des maisons royales, mais elle doit approfondir aussi l'examen des masses populaires. Essayant d'envisager sous cet angle les rapports polono-hongrois, Semkowicz est d'avis qu'il y faut entendre par 'Hongrois' surtout les Slovaques qui étaient en contact direct avec les Polonais. Bien que nous n'osions contester la justesse de ce point de vue, il vaut mieux avertir les spécialistes de ne pas considérer comme 'slovaque' toutes les classes sociales de la Haute Hongrie (la population urbaine, p. e. qui était allemande et la noblesse, qui non seulement à cause de sa provenance, mais aussi pour son attitude bien consciente ne pourrait être qualifiée de 'Slovaque'). Il faut se garder de fausser les faits historiques en replaçant dans le passé l'idée de la 'Slovaquie' d'aujourd'hui. Les frontières actuelles traversent des territoires étroitement unis dans le passé et dont les parties détachées ne pourraient être traitées séparément. A quelles erreurs peut induire une étude historique qui ne tient compte que des frontières d'aujourd'hui c'est ce que nous prouve l'exemple de Semkowicz qui considère l'aide offerte par la famille d'Amadé à Władysław Lokietek (fait attribué par l'historiographie polonaise d'une manière très juste aux Hongrois) comme un fait d'armes dû aux Slovaques. A son avis, la majeure partie des domaines des Amadé étant située en pays slovaque, aussi leur armée 'hongroise' devait être recrutée principalement parmi les Slovaques de la région. Cependant il est certain que les domaines principaux des Amadé (eux-mêmes issus de la famille Aba ayant participé à la conquête du pays) étaient situés non pas en Slovaquie, mais sur le territoire de la Hongrie d'aujourd'hui et que même leurs propriétés dans la Haute-Hongrie avaient un caractère plus hongrois que de nos jours. N'oublions pas que l'élément hongrois de Sáros était assez considérable même au XVI<sup>e</sup> siècle et qu'au sud de Cassovie, l'établissement des Slovaques ne remonte pas à plus de deux siècles. De même, pour les relations ayant trait à l'histoire de l'art, il ne pourrait être question de rapports slovaco-polonais, puisque les villes de Szepes, auxquelles pense Semkowicz à propos de leurs rapports

avec des villes de Pologne, étaient encore entièrement allemandes à ce temps-là. Il faut cependant retenir ce que l'auteur dit de la nécessité des relations scientifiques entre Slovaques et Hongrois, d'une part, et Polonais et Hongrois, d'autre part. Une collaboration étroite entre ces peuples est, en réalité, presque un *sine qua non* de la réussite de tout travail historique.

Václav Vojtíšek étudie, à propos du nom de Pozsony, le sens du mot *burgum* (MonStrig. I, 229) qu'il traduit par 'suburbium', en se basant sur nombre de données provenant d'Allemagne et de Bohême. — Jan Eisner décrit les cimetières fortifiés des XI—XII<sup>e</sup> siècles qu'on trouve à Lót (dép. Bars), à Tardoskedd (dép. Nyitra), à Skalka (dép. Trenčsén), etc. et qui ressortissent au type dit de Belobrdo (cp. Eisner, *Slovensko v pravěku*, pp. 261—3). — Alexandre Húščava démontre qu'un document de Charles II, roi de Naples, qu'on a cru pouvoir dater de 1290, remonte en réalité à 1289. Ce document est d'autant plus intéressant parce qu'il prouve que Charles II d'Anjou s'est nommé roi de Hongrie déjà du vivant de Ladislas IV. — Maria Jeršova traite l'histoire du peuplement du territoire dit Jordanfelde (auj. Kis-Jeszen, Alsó-Kálnok et Dolina) dans le département Turócz. — Andrej Kavuljak consacre une étude assez détaillée aux pasteurs „valach" de la Haute-Hongrie (pp. 336—374). L'auteur, réussit à montrer sous un jour nouveau quelques détails de l'histoire des Valach du département Árva. Quoiqu'il s'agisse plutôt d'une esquisse que d'un travail systématique, cette étude n'en mérite pas moins l'attention des spécialistes des questions valaques. Cependant dans la partie relative à l'histoire des „Valach" de la Haute-Hongrie, l'auteur avance des idées tout à fait erronées et par conséquent, inadmissibles. Parmi les trois phases de l'établissement des „Valach" (1<sup>mo</sup>: Valach = „de nationalité roumaine", aux XIII et XIV siècles; 2<sup>do</sup>: Valach = „de nationalité ruthène", aux XV—XVI<sup>e</sup> siècles et 3<sup>o</sup>: Valaches = „d'origine polonaise" aux XVII—XVIII<sup>e</sup> siècles), la première ne nous paraît nullement démontrable.

Les preuves auxquelles l'auteur a recours, proviennent d'une interprétation tout à fait arbitraire des données historiques. Ainsi on ne devrait pas mettre en relation avec les Roumains les noms de lieu du type *Olaszi* (en slovaque *Vlachy*) dans les départements Liptó et Szepes, puisqu'on trouve dans les sources historiques aussi la dénomination de *Villa Latina* (dép. Liptó: 1262: HO. VI, 232; dép. Szepes: 1262: W. VIII, 27, cp. Šmilauer, *Vodopis starého Slovenska*, pp. 51, 204). Comme les Roumains ne sont jamais mentionnés sous le nom de Latins, il est bien clair que les toponymes en question n'ont rien à voir avec eux. En ce qui concerne la nationalité de ces „Vlach" c'est le même document de 1262 (HO. VI, 232) qui nous renseigne là-dessus: on y trouve dans la proximité de la „villa Latina" du dép. Liptó, un personnage du nom *Joannes Gallicus* (qui reviendra aussi en



1299, cp. HO. VIII, 324). On en peut tirer des conclusions aussi pour la provenance ethnique des habitants de la „Villa Latina“, d'autant plus que le village d'Olaszi (dép. Szepes) est appelé en allemand *Wallendorf* ce qui montre que nous avons à faire à une colonie d'origine wallone. Une indication dans ce sens nous est fournie aussi par le nom de personne *Michelet* (= mičelet) d'origine française évidente (v. Dauzat, *Les noms de personnes*<sup>3</sup>, Paris, 1928, p. 101) qui apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle dans le voisinage d'Olaszi: en 1255 le roi Béla IV reconnaît le droit de propriété du comte *Mytscheleth* (Mitscheleth) et du comte Gyurc (F. IV, 2, 287; Bárdossy, Suppl. 73) sur une possession qui, à partir de ce moment-là, est désignée dans les sources par le nom de *Micseletfalva* (1278: ad metas *Michleth* Csáky-okl., 12; HO. VI, 231; *Micheleth* F. V., 2, 435; 1314: *Micheletfolua* Fekete Nagy, ou. c. 76; 1351: Nicolaus de *Micheleth* F. IX., 2, 102; Schmauk, Suppl. 104; Csánki I, 263). Aujourd'hui ce village s'appelle *Mecsedelfalva* (slov. *Mecedelovce*, all. *Metschelsdorf* Lipszky, Rep.). En Hongrie, on connaît depuis longtemps des colonies wallones établies aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles (Auer, *Latinus*. Századok, 1916, pp. 28—41) bien qu'on n'ait encore consacré à cette question aucun travail plus approfondi. Toutefois il n'est pas douteux que les noms de lieu en question, avec d'autres dénominations analogues, servaient à désigner des colonies wallones (cp. Br. Varsík: Bratislava, VII—1924, pp. 126—7). Comme nous avons l'intention d'y revenir ailleurs plus longuement, nous nous contentons cette fois-ci de remarquer qu'on trouve des colonies wallones en Silésie aussi (cp. pol. *Włochy* ≈ all. *Wallendorf*, aux environs de Breslau: Brückner, *Dzieje kultury polskiej* I, p. 369; Słownik Geogr. XIII, 697; 1271: *Prevakovic Gallicorum* et *Prevakovic Polonorum* Damroth, *Die älteren ON Schlesiens. Ihre Entstehung u. Bedeutung*. Beuthen, 1896, p. 86). En vain M. Kavulják s'efforce-t-il de démontrer des toponymes roumains sur le territoire du dép. Árva au XIII<sup>e</sup> siècle puisqu'à cette date, il est encore impossible d'en trouver. Le nom du „mons *Valch*“ (1272: W. IV, 1) ne ressortit certainement pas à cette catégorie, car il faut le lire probablement *valč* ce qui s'explique par l'évolution hongroise du slave *vblčb* < *vblkč* + *jb* ‚loup‘ (Kniezsa: Századok LXIX—1935, p. 92). Parmi les noms de famille auxquels l'auteur attribue une origine roumaine, il n'y a aucun qui dérive nécessairement de cette langue. D'autre part, l'onomastique des „Valach“, autant que j'ai pu m'en convaincre jusqu'ici, ne provient pas non plus de Roumains, mais de Ruthènes, ce qui s'accorde parfaitement avec les autres données des sources concernant l'origine des pasteurs „valach“. De même, le vocabulaire „roumain“ de ces pasteurs est composé avec fort peu de critique (*porcia* ‚impôt, tribu‘ < lat. *porcia*; *šoldra* ‚jambon‘ < all. *Schulter*; *pugilár* ‚porte-monnaie‘ < lat. *pugillares*; *foluš* ‚foulon‘ < all. *Fuller*, etc.). Il est complètement erroné ce qui est dit du suffixe slovaque *-ul'*, *-ul'a* < (roum. *-ul*),

car il s'agit là d'un suffixe slave (Belić: AfSlPh. XXIII, p. 128), qui est fort répandu p. e. dans le sorbe de Lusace (*Bogula, Drogula, Drožula, Hankula, Hattula* [ $< Otto$ ], *Jakula, Kubola, Matula*, etc. *Muka, Słownik dolnoserbškeje rěčy*. Prag. III). Les relations roumaines des „Valach“, d'ailleurs incontestables, sont d'une autre espèce.

Wladimir Wagner fait connaître l'activité déployée par l'architecte Franz Anton Hillebrant (1719—1797) dans la Haute-Hongrie. — Fr. Hrušovský traite, sur un plan bien large et avec une érudition honorable, le problème souvent discuté de la domination de Boleslave le Brave, prince polonais, dans la Haute-Hongrie. Sa conclusion, à savoir que ce pays était, en effet, pour quelque temps sous le règne de ce prince puissant, se trouve corroborée aussi par les recherches récentes de l'historiographie hongroise (v. Hóman, *Magyar történet*. I, p. 239). — Pavol Florek essaye d'établir à quelle date fut construit le château Znióvár (castrum *Turuch*) dans le dép. Turócz. D'après lui, sa construction doit avoir précédé l'invasion des Tatares bien qu'on ne puisse démontrer ce fait par d'autres sources historiques.

Parmi les articles linguistiques, citons l'étude allemande de M. N. van Wijk sur les rapports du slovaque oriental avec les autres parlars slovaques. A son avis, le slovaque oriental est plus près du parler occidental que du slovaque central. Cette concordance surprenante s'expliquerait, selon lui, par le fait que les Slovaques occidentaux auraient immigré du domaine du slovaque occidental (dép. Pozsony, Nyitra) dans leur habitat d'aujourd'hui (dép. Szepes, Sáros). Cependant cette théorie ne peut être justifiée par les données de l'histoire du peuplement des régions en question. Les habitants de Szepes sont venus du sud, du dép. Abauj (Fekete—Nagy, *A Szepesség területi és társadalmi kialakulása*. Budapest, 1934. p. 26—7). Les affinités de ces deux dialectes remontent probablement à une époque où les parlars orientaux et occidentaux avaient occupé un territoire unitaire avant qu'ils fussent séparés par l'intrusion des Slovaques du Centre, venus du Sud au Nord (cp. Kniezsa, *Sprawozdania z posiedzeń Polskiej Akad. Umiej.* XL—1935, p. 112; Stanislav: Bratislava, IX—1935, p. 89). — La meilleure étude du recueil est certainement celle de M. Ludovít Novák qui traite les correspondances slovaques, *rat, lat* des groupes \**ort, \*olt* à intonation douce du slave commun. Ces correspondances appartiennent aux particularités par lesquelles le slovaque se distingue du tchègue, s'accordant, en même temps, avec les langues slaves méridionales. Par la localisation précise d'une quantité de données recueillies dans la langue populaire, l'auteur réussit à démontrer que ces correspondances coïncident presque parfaitement avec le domaine du slovaque central. Il prouve qu'il s'agit là d'une particularité propre au slovaque central, dont la connexion sur ce point avec les langues slaves méridionales est désormais incontestable. Il serait désirable qu'on ait des monographies semblables aussi sur les autres „yougoslavismes“ du



slovaque. — Belo Letz publie une esquisse sur les suffixes diminutifs du slovaque d'aujourd'hui. Il est dommage que l'auteur n'ait étendu ses recherches aussi sur l'ancien slovaque. — Pour terminer, Henrik Bartek, examinant la quantité en slovaque des syllabes à l'ancienne intonation dure, émet l'opinion que la brève qu'on y trouve presque régulièrement, en opposition avec la longue du tchèque, est ainsi un „yougoslavisme“ c. à d. une particularité propre aux langues slaves méridionales (cp. slave comm. \*kórva: tchèque *kráva* ∼ slovaque *krava* ∼ serbo-cr. *krāva* ∼ russ. *koróva*; slave comm. \*žába: tchèque *žába* ∼ slovaque *žaba* ∼ serbo-cr. *žāba* ∼ russe *žába*, etc.). Pareille affirmation est une erreur évidente. L'auteur n'a pas pris en considération non seulement les cas contraires (cp. Trávniček, *Příspěvky k dějinám českého jazyka*. Brno, 1927, pp. 84—6), mais encore le témoignage du polonais, c. à d. d'une langue slave occidentale où la voyelle correspondant à l'intonation dure est également une brève (*droga*, *krowa*, *wrona*, *groch*, *stoma*, etc. et non pas \**krówa*, \**wróna*, etc.). D'ailleurs le fait que la quantité du slovaque n'a rien à voir avec les langues slaves méridionales, est prouvé aussi par le fait qu'en slovaque, l'ancienne intonation douce est représentée non pas par une longue comme en serbo-croate, mais par une brève comme dans toutes les langues slaves occidentales (ex. *hrad*, *hlad*, etc., en opposition avec serbo-cr. *grád*, *glád*, où l'on trouve une voyelle longue). Après l'étude de M. Bartek, cette question ne pourrait être tenue comme close et mériterait bien d'être reprise d'une façon plus pénétrante.

I. Kniezsa.

Országos Széchényi Könyvtár

# I N D E X.



- a* (suff. dim. hong.) 123, 131, 216.  
*-ácsol* (suff. hong.) 174.  
*Adács* 131.  
*Aga* 230.  
*-aj* > *-a* (en hongrois) 184.  
*Ajka* 106—7.  
*Ajkan* 107.  
*-ak* (suff. slave) 211.  
*-aka* (suff. ruthène) 211.  
*-ala* (suff. polonais) 159.  
*Alba* 108.  
*Alben* 108.  
*Albény* 107—8.  
*Alber* 108.  
*Albert* 108.  
*Albeus* 108.  
*Albis* 108.  
*Aldemir* 108.  
*Aldew* 108.  
*Aldemir* 228, 230.  
*Alexics Gy.* 16, 43, 45, 181.  
*Alföldi A.* 27, 28, 29, 53, 54, 58, 59,  
 60, 63, 66—79, 86, 87, 88, 89,  
 231, 256, 270.  
*Algy* 108.  
*Algya* 108.  
*Altunapa* 247.  
*Amadé* 187.  
*Ammien Marcellin* 68, 87.  
*-an* (suff. slave) 178, 200.  
*-añ* (suff. slave) 182.  
*-an* (suff. turc) 182.  
*André III* (roi de Hongrie) 12.  
*Anne Comnène* 90.  
*Anonymus Belae regis notarius* 97,  
 273—4.  
*Antau* 219.  
*Apostolescou, N.* 281.  
*Appathaua* 109.  
*Aqbaš* 230.  
*Aquš* 230.  
*-ár* (suff. slovaque) 125.  
*Ardó* 181.  
*Argeş* 226.  
*argumentum ex silentio* 83.  
*Arma* 181.  
*Armän* (nom ethnique) 32, 34.  
*Armenciocultarcan* 230—1.  
*Árpád* 128.  
*Arpadia* 226.  
*Aroumains* 15—18, 31, 270.  
*Artolphus* 197.  
*Artuna* 197.  
*Asbóth O.* 209.  
*Aslan* 230—1.  
*Asztalos M.* 44.  
*Atanasković* 285.  
*Ataulphe* (roi des Goths) 26, 69.  
*Athanaric* 84, 87.  
*Athlamoš* 241.  
*Aubin, H.* 54, 86.  
*Aurélien* (empereur rom.) 29, 71—2,  
 78.  
*Azgír* 230—1.  
*Baach* 109—11.  
*Bachuna* 146.  
*Bachunateleke* 145.  
*Bács* 109—11.  
*Bacs* 115—19.  
*Bácsa* 111.  
*Bácsfalu* 110.  
*Bácsi* 135.  
*Bahlow, H.* 156, 159.  
*Bahlui* 225.  
*Bahrfieldt, M.* 257.  
*Baka* 117.  
*Bakács, I.* 154.  
*bakeša* (slave) 121.  
*Balaban* 231.  
*Bălăceanu* 231.  
*Balaq* 231.  
*Balczo* 111.



- Baldensperger, F. 286.  
*Baliga* 112.  
*Baliq* 231.  
 ballades hongroises 266—8.  
*Baltzo* 111.  
*Bánfalva* 218—9.  
 Bang, W. 182, 228, 229.  
 Bănescou 6, 7, 16, 57.  
 Barac, I. 279.  
*Bārāgan* 226—7.  
*Baraq* 231.  
 Bărbulescou, I. 74, 273.  
 Bărcezi, G. 115.  
 Barițiu, G. 44, 45.  
 Bărnuțiu 281.  
*Barqan* 228, 231.  
*Bars* 231.  
 Barsov, P. N. 120.  
 Bartek, H. 291.  
 Bartoli, M. G. 210.  
*Bas* 117.  
*Basar, Basar-* 250—1.  
 Basarab Ier (voévode de Valachie) 9,  
 240, 242—53.  
*Batiz* 112—15.  
*bătrân* (mot roum.) 271—2.  
*Bay* 228.  
 Baynes 73.  
*Baytämîr* 253.  
*Bech, Beche* 116.  
*Bechend* 116.  
*Beke* 117.  
 Béla IV (roi de Hongrie) 8.  
*Belčir* 232.  
*Beldiman* 232.  
 Belić, A. 138, 184, 211, 290.  
*Bene* 228.  
*Benekenezfalva* 228.  
 Benkő, J. 14.  
*Berendey* 232.  
*Berk* 228.  
*Berkfalva* 228.  
*Berkiš* 232  
 Berneker, E. 161.  
 Bertha, A. 10.  
 Berzeviczy A. 263.  
*Bibarch* 228.  
*Bibars* 227, 231—2.  
*Bilciřești* 232.  
*Bilik* 227, 232.  
*Blakumen* 46.  
*Boch* 117.  
*Bocs* 115—9.  
*Bócz, Bócztelke* 116.  
*Bod* 190.  
*Bodnya* 128.  
*Bodonya* 127.  
 Bogdan, I. 226.  
 Bogdan (noble hongrois et voévode de  
 Moldavie) 9, 10, 277.  
 Bogrea, V. 7, 69.  
*Bogula* 290.  
*Bojești* 232.  
*Boka* 118.  
*Bolechów* 119—23.  
 Boleslave le Brave 290.  
 Bolintineanu, D. 18.  
*Bolochovič* 122.  
*Bolochovo* 119—23.  
*Bolochovci knjazi* 119.  
*Bolochovskaja zemlja* 119.  
 Bologa, V. 16.  
*Bołosza* 122.  
*Bon, Bona* 117—8, 123—4, 190.  
*Bončağ* 232.  
*Bóné* 123.  
*Bónis* 123.  
*Bonnya* 127.  
*Bono* 127.  
*Borčul* 232, 240.  
*Bos* 118.  
*Bosou* 118.  
 Boswell, B. 223, 240.  
*Botez* 112—15.  
*Botezu* 115.  
*Botiz* 112—15.  
*Botiza* 115.  
*Botond* 114.  
 Bourget, P. 285—6.  
*Bozgach* 228.  
*Brác* 124.  
*Brád* 125.  
*Bradló* 125.  
 Brancovici, Gh. 268, 281.  
 Brancovici, Sava 268.  
 Brandis 56  
 Brătianu, G. L. 51, 241, 247.  
*Bratkovica* 125. —  
*Brendzar* 125.  
*Broumy* 126.  
 Brückner, A. 135, 149, 162—3, 242,  
 289.  
*Brúm* 126.  
*Brumov* 125.  
*Buch, Buchk* 116.  
*Bučuq* 232.  
 Bucuța, E. 15.  
 Buday A. 27, 28, 60—2, 64, 65  
 Buday Gy. 266.  
 Budenz, J. 174, 265.  
*Buduna* 127.  
*Buga* 232.

- Buhna* 127.  
*Buine* 126.  
*Buka* 228.  
*Buldur* 232.  
*Bulmaz* 232.  
*Buna* 126—7.  
*Bunea*, A. 269.  
*Bunya* 127.  
*Búr* 128.  
*Bura* 232.  
*Burghele*, M. 16.  
*Burgondes* 69.  
*Bury*, J. B. 81.  
*Butura* 188.  
*Buzád* 128.  
*Buzdugan* 232—3, 238.
- c* slave > *cs* hong. 116.  
*-c'* (suff. dim. ruthène) 124, 154  
*-ĉ* (suff. dim. slave) 142, 154.  
*-ĉ* (suff. dans les noms de pers. roumains) 142.
- Cabek* 129.  
*Cabová* 130.  
*Cantacuzène*, C. 268.  
*Capidan*, T. 15—6, 18—9, 33, 34, 50, 51, 58.  
*Caracalla* 25—6, 65, 67.  
*Cárnul* 176.  
*Carpes* 67—8, 80, 88.  
*Catlu*, *Catl* 158.  
*Caucaland* 87.  
*ĉega* 233.  
*Cepeneagul* 223.  
*ĉerný*, F. 126, 130—1, 176.  
*-ch* (suff. dim. slave) 121, 218.  
*Chakan* 228, 232—3.  
*Chalis* (prétendu chef roumain) 6.  
*Chapa* 130.  
*Charles Robert* (roi de Hongrie) 9.  
*Chegeteleke* 145.  
*Cheke* 117.  
*Chima* 135.  
*Chipeg* 132.  
*-chno* (suff. slave) 189.  
*Chom*, *Choma* 135.  
*Chomak* 228.  
*Chonta* 136.  
*Chortyan* 183.  
*Chot* 137.  
*Christescu*, V. 60.  
*Christophorov*, P. 284—6.  
*Chuca* 137.  
*Chuch* 138.  
*Chud* 190.
- Chuka* 137.  
*Chula*, *Chule* 138.  
*Chuma* 135.  
*Chunka* 136.  
*Churt* 180.  
*Chyla* 134.  
*ĉič* (serbo-croate) 131.  
*ĉičov* 133.  
*Cioflegar* 125.  
*Ciot* 137.  
*Ciula Mare* 139.  
*Ciulești* 139.  
*Clemens*, A. 36.  
*Coas* 164.  
*Cocose* 134.  
*Coia* 172.  
*collegium Asianorum* 26—7, 64.  
*collegium Galatarum* 26, 64.  
*ĉolpan* 227, 233.  
*ĉomaq* 227.  
*Comnène*, Anne 7, 51.  
*Constantin le Grand* 27.  
*Constantin Porphyrogénète* 30.  
*continuité ethnique des Roumains en Dacie* 3.  
*continuité ethnique des Roumains en Dobroudja* 7.  
*Copăceni* 174.  
*Copăcești* 174.  
*Costăchescu* 234.  
*Coumans* 224—53, 276, 283.  
*Couza*, A. 11.  
*Covka* 173.  
*Covurlui* 225.  
*crăciun* (mot roumain) 158.  
*Crez* 177.  
*Crisan* 178.  
*Crucho* 178.  
*Crudin* 179.  
*Crustol* 107.  
*-cs* (suff. dim. hongrois) 116—9, 131.  
*Csama* 135.  
*Csánki*, D. 151.  
*Csanta* 136.  
*Csap*, *Csapó* 130.  
*Csát*, *Csató* 137.  
*Csatád* 137.  
*Csepcs* 131, 133.  
*Csepcsény* 131.  
*Csepk* 131.  
*Csicsa* 132.  
*Csicsal* 133.  
*Csicsó* 131—4.  
*Csima* 135.  
*Csip* 133.  
*Csipánháza* 132.



- Csipcs* 131, 133.  
*Csokonai* 279.  
*Csom, Csoma, Csomó* 135.  
*Csonka* 136.  
*Csonf, Csonta* 136.  
*Csúcs* 138.  
*Csujafalva* 139.  
*Csuka* 137.  
*Csula* 139.  
*Csulény* 139.  
*Csuma* 135.  
*Csút* 206.  
*Čuč* 138.  
*Culessed, v. Kölesd*  
 cultes orientaux en Dacie 64—5.  
*čuma* (slave) 135.  
*Cumont, F.* 76.  
*Cupissa* 180.  
*Čura* 233.  
*Curt* 180.  
*Curtyan* 183.  
*Čutur* 233.  
*Czabek* 129.  
*Czábócz* 129.  
  
*-d* (suff. hong.) 128.  
*-d* ∼ *t*: (alternation de — en hongrois) 129.  
*Daces* 28, 56—60, 67, 255—6, 270.  
*Daicovici, L. C.* 61, 74, 270.  
*Damborsky, J.* 125.  
*Damroth* 289.  
*Danč* 142.  
*Dancs* 131.  
*Dános E.* 266—8.  
*Daškevič, N.* 120.  
*Dauzat, A.* 289.  
*Densusianu, O.* 7, 19, 21, 57, 65, 69, 89, 144, 219, 246—7, 273.  
*Derehlu* 225.  
*Derelüg* 225.  
*Dessau, H.* 72, 74.  
*Dexippos* 68.  
*Dickenmann, E.* 102, 199.  
*Diculescu* 35, 55, 67, 69, 87, 90, 91, 92.  
*Dio Cassius* 67.  
*Doch* 116.  
*Dobrowolski, K.* 112.  
*Dom* 190.  
*Domanovszky S.* 263.  
*Dominca* 139.  
*Domna* 139.  
*Domnyka* 139.  
*Don* 190.  
  
*Dond* 114.  
*Dopsch, A.* 53, 55.  
*Dorman* 233, 241.  
*Doroszenko, D.* 120.  
*Doroszewski, W.* 211.  
*Drăganu, N.* 7, 23, 32, 41, 45, 46, 50, 70, 81, 98—220, 226, 243, 245—6, 275.  
*Drágfy B.* 280.  
*Dragomir, S.* 21, 22, 47, 50.  
*Dragos* 139—40.  
*Drobeta* (ville rom.) 56.  
*Drogula, Drožula* 290.  
*Dugonics, A.* 42.  
*Duka* 140.  
*Dukafalva* 140.  
*Dukovec* 140.  
*džuma* (polonais) 135.  
  
*-é* (suff. poss. hong.) 134, 186.  
*ë* > *i* (en hong.) 132.  
*-ea* > *-a* (en roumain) 144.  
*Ech, Eche* 116.  
*Edde* 141.  
*Édesfalva* 141.  
*Edő, Edőcs* 141.  
*Edu* 140.  
*Edümer* 233.  
*Egger, J.* 32.  
*Eginhardus* 30.  
*Eisner, J.* 288.  
*-ej* > *-é* > *-e* (en hong.) 187.  
*-ej* slave > *-aj* hong. 187.  
*Ejka* 106—7.  
*Eklblom, R.* 46.  
*Eltümir* 253.  
*Eminescu* 279, 281.  
*Erdélyi, L.* 134.  
*Ernyei, J.* 51.  
*Eugippe* 82.  
*-eus* latin > *-ejus* hong. 187.  
*Eutrope* 67, 68, 69, 72—3.  
*Evlia Čelebi* 223.  
  
*f* > *ch* (en ruthène) 134.  
*Fabricius, E.* 60.  
*Fadd* 150.  
*Ľakopáncs* 175.  
*Fancs, Fancsika* 142—3.  
*Fancsal* 143.  
*Farkas* (knèze roumain) 8.  
*Farkas Gy.* 278.  
*Färşeroŭi* 15, 34.  
*Fata* 143—7.

- Fatateleke* 145.  
*Fath, Fáth* 145.  
*Fatjan* 147.  
*Fattendorf* 145.  
*Fechyr* 148.  
*Fedčenko* 227.  
*Fekecs* 147.  
*Fekete Nagy, A.* 115, 141, 186, 215, 290.  
*Feldrech* 107.  
*Feneres* 126.  
*Fertenadfelde* 150.  
*Fetechk* 147.  
*feteke* (variante de *tekete*; mot hongrois) 147.  
*Fettich, N.* 258.  
*Fetyk* 147.  
*Fiare* 147.  
*Fichur* 148—50.  
*Ficsor* 147—50.  
*Fil* 190.  
*Filitti* 240, 243, 245, 251.  
*Filow, B.* 80.  
*Fisher* 73.  
*Fischer, E.* 59.  
*Fiure, Fiuree* 147.  
*Flak* 149.  
*Flavius Vopiscus* 72.  
*Flora* 149.  
*Florea* 149.  
*Florek, P.* 290.  
*Florescu, G.* 56.  
*Florian, A.* 281.  
*Florianus, Flóris* 149.  
*Fludorovits, J.* 164.  
*Folth* 150.  
*Fonchuka* 142.  
*Fons* 142.  
*Foot* 150.  
*Forján, Fóris* 149.  
*Forquu* 151.  
*Forrer, R.* 256.  
*Fortunádfölde* 150.  
*Fortunatus* 151.  
*Fot, Foth* 150.  
*Fót* 150.  
*Fotudi* 150.  
*Francs* 60.  
*frères moraves* 282—3.  
*Friedwagner, M.* 47, 100.  
*Fritigern* 84.  
*Für* 151.  
*Furdui* 239.  
*furkó* (mot hongrois) 152.  
*Furkó* 151.  
*furkoly* (mot hongrois) 152.
- Furkovo* 151.  
*Fuurh* 151.
- Gab* 190.  
*Gaertner, H.* 118, 188, 200, 211.  
*Gagy, J.* 171.  
*Gahala* 114.  
*Gala* 114.  
*Gáldi L.* 268, 277—82.  
*Gallien* 61, 71, 72, 74, 78, 81.  
*Gaman* 228.  
*Gartner, Th.* 35.  
*Gaster, M.* 35.  
*ge latin > je tchèque* 156.  
*Gebauer, J.* 178.  
*Geche* 116.  
*Gemen* 153.  
*Gemereu* 153.  
*Gemma* 153.  
*Gemmen* 152.  
*Gelata, Geleta* 152.  
*Gépides* 69.  
*Gherghel, J.* 90, 243.  
*Giuglea, G.* 69.  
*Giurescou, C. C.* 7, 9, 10, 46, 47, 60, 89, 269—77.  
*Goch* 116.  
*Goga, O.* 279.  
*Gohl, E.* 256.  
*Golea* 114.  
*Golimir* 114.  
*Gólya* 172.  
*Gombocz Z.* 107—8, 110, 187, 191, 211, 216, 229, 230, 231, 232, 236, 239, 241, 247, 248, 263, 269, 283.  
*Goun* 153.  
*Goths* 29, 68, 73.  
*Goyan* 233.  
*Graur, A.* 50.  
*Greccs* 153.  
*Greccsák* 154.  
*Gritti, A.* 39.  
*Groag* 71.  
*Grodzyn* 179.  
*Grossus* 154.  
*Groszin* 179.  
*Gruban* 228—9.  
*Guna* 155.  
*guña* (mot slave) 155.  
*gunya* (mot hong.) 155  
*Gvr* 190.  
*Gyelata* 152.  
*Gyergyai A.* 279.  
*Gyón* 153.



Györfly, I. 227, 237.  
Gyr 190.

Hadrien 56, 61, 66.  
*Halazywth* 216.  
Hammer-Purgstall 234, 249, 251, 253.  
*Harambaša* 228—9.  
Hasdeu, B. P. 9, 21, 74, 89, 226, 227, 231, 243.  
*Hattula* 290.  
*Hawryla* 155.  
Hillebrant, F. A. 290.  
Hirschfeld 60.  
Historia Augusta 62, 68, 73.  
Hodinka, A. 120.  
*Hodušovce* 141.  
Hofstädter, Fr. 145.  
Hohl 73.  
Holinka 265.  
Hóman B. 45, 151.  
Homo, L. 71.  
Horger A. 139.  
Horowitz, Ph. 71, 74—7.  
*Horuzk* 205.  
Horváth J. 10.  
Hruševskij, M. 120.  
Hrušovskij, Fr. 290.  
Hunfalvy P. 8, 9, 10, 59, 62, 68, 87.  
*Huruzk* 205.  
Húščava, A. 288.  
Huszti A. 43.  
*hv- > v-* (en serbo-croate) 217.

-i (suff. poss. hong.) 135, 186.  
*i > e* (en hong.) 210.  
-ica (suff. dim. slave) 194.  
*Idomer* 228—9.  
Ignatović 285.  
Ila B. 154.  
Iliev, At. T. 174, 176.  
Illésy I. 124.  
-in slave > -un hong. 127.  
-ina (suff. dim. slave) 127.  
Ioan (knèze roumain) 8, 242.  
Iorga, N. 6—10, 15, 19, 47, 57, 69, 70, 71, 74, 80, 90, 223, 226, 238, 240, 244—7, 251, 269.  
Ireneo della Croce 33.  
-iš (suff. dim. slave) 180, 188.  
Isopescou, Cl. 39.  
Istroroumains 20—23, 31, 270.  
*It* 233—34.  
Italiques: éléments — en Dacie 61—3.  
Ivanov, J. 168.

Iványi B. 149.  
*Izsákfalva* 208.

-j (suff. hong.) 186.  
Jakabffy E. 14.  
Jakubovich E. 129, 143, 149, 213.  
*Jakula* 290.  
Jancsó B. 10, 16, 44.  
Jazygues 67, 79, 254—62.  
Jeršova, M. 288.  
*Jesu* 141.  
*Jezu* 140.  
Jireček, K. 13, 16, 23, 38, 47, 77, 84, 224, 243, 264.  
Jokl, N. 199.  
Jónás, E. 79, 254—262.  
Jordanès 30, 68, 72.  
*Jorg* 155—6.  
Jovanović, Vl. 285.  
*juhas* (mot polonais) 155.  
Jung, J. 27, 32, 36, 62, 64, 65, 70, 71, 77, 82, 87.

*Kaas* 164—6.  
*Kaba* 228—29.  
*Kabafalwa* 229.  
*Kachy* 117.  
Kadlec, K. 13, 171, 275.  
*Kajászó* 172.  
*Kal* 156.  
*Kalan* 229.  
*Kalantheluk* 229.  
*Káld* 157.  
*Káldbükke* 157.  
*Kalocsa* 157.  
*Kal'man* 156.  
*Kalymon* 156.  
*Kalyo* 157.  
Kanitz 14.  
*Kanizsa* 169—72.  
*Káp* 158—60.  
*Kapince* 159.  
*Kaplát* 160.  
*Karacha* 229—30.  
*Karácsony* 160—4.  
Karácsonyi J. 129.  
Karadžić, Vuk S. 16.  
*Karna* 175—6.  
*Karnisz* 176.  
Károlyi A. 263.  
*Kás* 117, 164.  
*Kásó* 165.  
*Kašov* 165.  
*Kašová Lehota* 165.

- Kassa-Lehota* 165.  
*Kát* 157, 168—9.  
*Katanov* 225, 226, 236.  
*Katl, Katlu* 157—8, 168—9.  
*Katlabuka* 229—30.  
*Katowice* 167.  
*Kattony* 166—9.  
*Katun* 158, 168.  
*Katůň* 166.  
*Katune* 166.  
*Kałużniacki, E.* 120, 121, 123.  
*Kavulják, A.* 288—9.  
*Keneaza* 171.  
*Kenese* 169—172.  
*Kenéz* 169—72.  
*Kesula* 172.  
*Keueaza* 171.  
*Kiepert* 87.  
*Kineh* 127, 180.  
*Kiparsky, V.* 46, 47.  
*Klain, S. Micu* 17, 34, 36.  
*Kňaza* 169, 171.  
*Kněž* 171.  
*Knieszsa, I.* 15, 23, 51, 97—220, 110,  
 112, 126, 151, 178, 181, 258, 263—  
 265, 276, 286—91.  
*Knyazsa* 171.  
*Koaspotak* 165.  
*Kögürlüg* 225.  
*Koja* 172.  
*Kóka* 172—3.  
*Kokon* 173.  
*Kölesd* 128.  
*Kopach* 173.  
*Kopács* 173.  
*kopácsol* 174.  
*Kopilec* 175.  
*Kopitar* 43.  
*Koplatovo* 160.  
*Kopyl* 175.  
*Korman* 229—30.  
*Korna* 175—6.  
*Kornemann, E.* 71—86.  
*Korniš* 176.  
*Kornisewc* 175—6.  
*Kornisháza* 175—6.  
*Kornyát* 176.  
*koročun* (mot russe) 162.  
*Körösi A.* 209.  
*Kosora* 177.  
*Kossinna* 69.  
*Kostrov* 227.  
*Koszorin* 177.  
*Kotík, A.* 124, 130, 140, 157, 159, 189.  
*Kotůň* 166.  
*Kovacsóczy F.* 40.  
*Kozierowski, S.* 188, 190, 196.  
*Kračin* 164.  
*Krachin* 164.  
*kračun* (mot slave) 163.  
*Kracsun* 160—4.  
*Kragol* 229—30.  
*Krecz* 177.  
*Kres, Krez* 177.  
*Kristóf Gy.* 277.  
*Križan* 178.  
*Krná* 175—6.  
*Krnješevci* 175—6.  
*Krtany* 182.  
*Kručov* 178.  
*Kruczá* 178.  
*Krudin* 179.  
*krudować* 179.  
*Kruk* 179.  
*Krysan* 178.  
*Księża* 171.  
*Kubitschek, W.* 77.  
*Kubola* 290.  
*Kucharski, E.* 120.  
*Kuine* 127, 180.  
*Kuman* 229—30.  
*Kupach* 173.  
*Kupisza* 180.  
*Kuraszkiewicz, W.* 212.  
*kurtán* (mot hongrois) 181.  
*Kurt'any* 182.  
*Kurtány* 181—3.  
  
*-l* (suff. hongrois) 134.  
*-l* (suff. slave) 138.  
*Lactantius* 68.  
*Laffranchi, L.* 77.  
*Lat* 183.  
*latinisation de la Dacie* 61, 66—8.  
*Latka* 183.  
*Latus* 183.  
*Laurian, T.* 41.  
*Lebzelter* 223—4.  
*Łęgowski, J.* 122.  
*Lehoczky T.* 51.  
*Lehr-Spławinski, T.* 122.  
*Lejean* 14.  
*Letz, B.* 291.  
*Leukus* 117.  
*Liebhardt, O.* 185.  
*limes dacicus* 60.  
*limes danubien* 83—5.  
*Litovoi* 8, 242, 276.  
*Löcse* 117.  
*Lokietek, Wł.* 287.  
*Łoś, J.* 199, 212.



- Louis le Grand 9.  
 Lucius, I. Io. 42, 44.  
 Lukinich I. 263.  
 Lupaş, I. 268, 280.
- Mach* 117.  
*Magulya* 183.  
*Magulács* 184.  
 Maior, P. 17, 34, 36, 60, 281.  
*Makou* 117.  
 Malalas 72.  
 Málýusz E. 131, 193, 212.  
*Máma* 184—5.  
*Mamaj* 184.  
*Manislaw* 192.  
*Mánya* 192.  
*Manzaszállás* 185.  
*Marczaszállás* 185.  
*Mareey* 185.  
*Máréfalva* 185.  
*Mareus* 186.  
*Márévára* 185—8.  
*Máriássy* 186.  
*Márkusfalva* 186.  
*Markušovce* 186.  
 Marquardt 71, 77.  
 Marquart 235, 238.  
 Martin (comte hong.) 9.  
*Martzaszállás* 185.  
 Maretic, T. 119, 124, 189.  
*Marisz* 188.  
*Masa* 117.  
*Mása* 192—4.  
 Mateescu, G. G. 26.  
*Mathey* 187.  
 Mattingly, H. 58, 257.  
*Matula* 290.  
*Matura* 188, 200.  
 Mavrocordat, N. 11.  
*Mayus* 193.  
*Mech* 117.  
*Mecsedelfalva* 289.  
 Méglénoroumains 16, 18—20, 31, 33.  
 Meillet, A. 264.  
*Meke* 117.  
 Melich 46—7, 69, 87, 98, 107, 119, 123, 131, 135, 142, 144, 154, 160, 163, 165, 186—7, 194, 210, 219, 226, 240, 243, 264, 282—3.  
*Mencud* 189.  
*Meneca* 189.  
*Menke* 189.  
*Menyeke* 189.  
 Merjane (nom ethnique) 265.  
*Metschelsdorf* 289.
- Meyer-Lübke* 57.  
*Mic, Mica* 190.  
*Mich* 117.  
*Micou* 190—1.  
*Micseletfalva* 289.  
 migrations des Roumains 5, 15, 22, 224.  
 Mihai Viteazul 281.  
*Mihno* 189.  
*Mijava* 191.  
*Mik* 190.  
*Mike* 190.  
*Miklósfalva* 125.  
 Miklosich, F. 15, 23, 43, 46—7, 51, 89, 118, 160, 215.  
*Miku* 190—1.  
*Mikul* 191.  
 Milescoiu, Spătarul 35.  
 Mladenov, S. 38.  
*Moch* 117.  
*Mod* 117.  
*Moglout* 129.  
*Mok* 117.  
 Molčanovskij, N. 120.  
 Mommsen 30, 71, 75, 77.  
*Moncat* 192.  
 Mongols 239, 241—2.  
*Moninchel* 192.  
*Monios* 126.  
 monnaies sarmato-jazygues 254—62.  
*Monos* 126.  
 mons *Valch* 289.  
 Moór E. 194.  
 Moravcsik Gy. 184, 252, 283—4.  
*Mórichely* 192.  
*Mos, Mosa, Mósa* 192—4.  
*Mosóc* 192—4.  
*Moson* 192.  
*Mosov* 192.  
*Mošovce* 193.  
*Moss* 192.  
*Mossouza* 194.  
*Mossutza* 194.  
*Mot* 194.  
*Mothmer* 194.  
*Mouruchel* 192.  
*Moyna* 127, 191.  
 Muka E. 218, 290.  
 Müllenhoff 255.  
 Müller, G. 13.  
*Muncadi* 192.  
*Munkaach* 192.  
 Murăraşu, D. 282.  
*murdar* (mot roumain) 238.  
*Mut, Muta* 194.

Mutafčiev 7, 81, 84, 86, 89, 213, 227,  
242, 273.

*Mutmer* 194.

*Myhno* 189.

*Myka, Mykou* 190.

*Mytscheleth* 289.

*Nacina ves* 195.

Nădejde, I. 93.

*Nana* 195.

*nana* (mot slave) 195.

*Nánás* 194—5.

*Nanek* 195.

Nandriș, Gr. 100, 218.

*Nanissa* 195.

*Nára* 187.

*Naree* 187.

*Naskaľalva* 195.

*Naškova* 195.

*Nátaľalva* 195.

*Negol* 114.

Németh Gy. 157, 159, 225, 231, 265,  
278, 283.

Nestor 47, 97.

Nicolaïdes, B. 19.

Niebuhr 14.

Niklovits, K. 257.

Nöldeke 226.

*Ногау* 239.

noms de lieu: formation des — en  
hongrois 109, 115, 208, 210; for-  
mation des — en roumain 115,  
203.

noms de personne: — dérivant de  
noms de fêtes 160; — dérivant  
des noms des jours de la semaine  
217.

noms hypocoristiques: — en allemand  
118; — en slave 118.

Norden, E. 28, 53—4, 72, 90.

Norique 25, 32.

Novák, L. 290.

Novaković, S. 243.

*Nuch, Nuchu* 196.

*Nuhu* 126, 196.

*Nuhzou* 196.

*Nulod* 126.

*Nuuzou* 126, 196.

*Nuza, Nuzu* 196.

o > a (en hongrois) 216.

*Óbér* 108.

*Ockau* 219.

oláh (nom ethnique) 45—51.

Oláh Miklós 39, 280.

*Olaszi* 288—9.

*Olbendorf* 108.

*Olbino, Olbinov* 107—8.

*Oldamur* 108, 241.

*Olgya* 108.

*Omodey* 187.

Onciul, D. 8, 92.

Opreanu G. 185.

-or (suff. slave) 177.

*Orcirad* 197.

*Orda* 196—8, 227, 233.

*Ordírad* 197.

*Ordubaš(i)* 233—4.

Oreschnikow, A. 257—60.

Orichovius 41.

Orosius 29, 68, 72.

*Ortolfus* 197.

Ortutay Gy. 266.

Ortvay T. 62.

*Osztopán* 198—200.

*Ötämiš* 227, 233—4.

-ou (suff. hong.) 190.

Ovidius 255.

*Oztupan* 198.

*Pach* 117.

Pais D. 32, 114, 134, 151, 157, 160,  
183, 206, 238.

*palaj* (mot hong.) 87.

*palé* 187.

*pan* (mot tchèque) 199.

Panaitescou, E. 60.

Panaitescou, P. P. 84.

Papahagi, T. 10, 161.

Párducz M. 256.

Paribeni, R. 56, 60.

Paris, Gaston 4, 25, 28, 82.

Paristrion 7.

Pârvan, V. 24, 26, 56—9, 63—5, 80—  
81, 91—2, 270.

Pascou, G. 180, 188.

Patsch, K. 60, 61, 67, 71, 77—8, 82—  
89.

*Paul* 200.

Pawiński, A. 122.

*Payandur* 235.

*Peceneaga* 223.

Peisker 86.

Pekář, J. 282.

*Pekura* 200.

*Pet* 190.

Petchénègues 7, 223—4, 283.

Petőfi 279.

Petrov, A. 212.



- Petrovay Gy. 10.  
 Petrušević, A. S. 120.  
 Phanariotes 11, 13.  
 Philippide, A. 8, 10, 24, 25, 53, 57,  
 59, 62—4, 70, 71, 84, 90, 94, 97,  
 270.  
 Pič 94.  
 Pintér J. 278.  
 Pirchala 159.  
 Piroustes 63—4.  
 Pleidell, A. 32, 54—5.  
 Ponya 202.  
 Popescou, D. O. 64.  
 Pór A. 151.  
 Póra, Porc 201.  
 Porch, Porcha, Porched 201.  
 Porcus 201.  
 Porson, Porsu 201.  
 Porus 201.  
 Possevinus, A. 39.  
 Poucha 117.  
 Pray Gy. 279.  
 Preuchul 107.  
 Pröhle V. 229.  
 puca (mot sorbe, slovène, slovaque)  
 202.  
 Pucafalva 202.  
 puček (mot polonais) 202.  
 Pucov 202.  
 Pula, Pulach 203.  
 Pulád 203.  
 Pumnul, A. 35, 36.  
 Pulya 203.  
 Puna 126.  
 Puncĕ 126.  
 Punie 202.  
 Puşcariu, S. 14, 21—3, 33, 51, 74,  
 161, 229.  
 Puskarsz 125.  
 Puskás 203.  
 Pusouch 202.  
 Puszĕarsz 203.  
 Puyne 202.  
 Pužavci 202.  
 Puzsóc 202.  
  
 Qalavun 239.  
 Qar-duman 233.  
 Qara 234.  
 Qaraba 234—5.  
 Qaraiman 234—5.  
 Qaraqizil 234.  
 Qazan 227, 234—5.  
 Qolyuna 239.  
 qu désignant le son *k* 180.  
  
 quantité des voyelles en slovaque  
 290—1.  
 Qublay 239.  
 Quman 234—5.  
 Qumandur 235.  
 Qutluba 248.  
 Qutlubuya 227, 244.  
  
 r syllabique slave > -ur hong. 182.  
 Rachmati 227.  
 Radu Negru 9, 81.  
 Ramasz 203.  
 Ramocsa 204.  
 Ramunc 204.  
 Rásonyi L. 221—53, 273.  
 Rásonyi Nagy L. 158, 160, 197, 228,  
 231—2, 235.  
 Reichert, H. 107, 156, 206.  
 Réthy L. 35, 48, 51, 59, 245.  
 Ritterling 60.  
 Roesler, R. 73, 80, 87.  
 Rohmann 205.  
 Romagna 38.  
 Roman (nom de pers.) 204.  
 Romania 29, 30, 38, 69, 84.  
 romanisme de Dacie 3, 55, ss., 271;  
 — de Pannonie 54—55; — de  
 Rhétie 54.  
 Romanus 24—32, 40, 82.  
 Romesdorf 204.  
 Romhány 205.  
 Romosz 204.  
 Rosa, G. 17.  
 Rosetti, A. 21, 35.  
 Rosetti, R. 277.  
 Roska 206.  
 Roskfalva 205.  
 Roskóc 205.  
 Roskovány 205—6.  
 rhotacisme en roumain 128.  
 roumain primitif 6.  
 Rozsd 128.  
 Rou, Rouz 206.  
 -rt > -rty (en hong.) 183.  
 Rudnicki, M. 167, 202.  
 Rufius Festus 68.  
 Ruhmann 204.  
 Ruman (nom de pers.) 204.  
 Rumân, rumân 11, 23—45.  
 Rumâr (nom ethnique) 32.  
 Rumélie 38.  
 Rusinc, Ružinc 205.  
 Ruthènes 289.  
 Ruzĕ 205.

- š (suff. slave) 166, 193, 195.  
 -ša (suff. roum.) 180.  
 s désignant le son ž 178.  
 Sacerdoțeanu, A. 15, 71.  
 Šachmatov 47.  
 Šafarik 48.  
 ság- (suff. hong.) 263.  
 Săineanu, L. 227.  
 Sak 208.  
 Sandfeld—Jensen 95.  
 Sânzienne 219.  
 Šaptine 209.  
 Šaptejevič 209.  
 Šaptinovci 209.  
 Šarašević 120.  
 Sarmates 78, 80, 82, 85, 87—9, 254—262.  
 Savkovitch, M. 284.  
 Scemsa, Scemsa 206.  
 Sceraka 210—2.  
 Scharsius, Th. 42.  
 Schlözer 47.  
 Schmidt, L. 68, 71, 74, 89.  
 Schmidt, T. 45.  
 Schrantz, K. 69.  
 Schuchardt, H. 136.  
 Schuchhardt 80.  
 Schuller, F. 13.  
 Schwartz E. 108.  
 Scythes de Yougrie 268—9.  
 Sedláček, A. 118, 126.  
 -ség (suff. hong.) 263.  
 Semkowicz, Wł. 287.  
 Sénéslave 8, 240, 242, 276.  
 Seton-Watson 10.  
 Shut 206.  
 Sidoine Apollinaire 30.  
 silva Blacorum et Bissenorum 223.  
 Simovyč, V. 118, 124, 188, 190.  
 Šinkai, G. 17, 23, 34, 36.  
 sirak (mot ruthène) 212.  
 sirak (mot slave) 210.  
 Šišman 227.  
 Skok, P. 21, 46, 51.  
 Škultéty, J. 286.  
 Slávik, F. A. 118.  
 Slorad 264.  
 Smal-Stockyj, R. 188, 211.  
 Šmilauer, V. 181, 192—3, 205, 288.  
 Smirnov 252.  
 Sosovce 212.  
 šoldra (mot 'valach') 289.  
 Soon 219.  
 Soltan 235.  
 Stanč 142.  
 Stark, F. 118.  
 Sten 206.  
 Steneck 206.  
 Stieber, Z. 215.  
 Stojanović 244.  
 Strabo 255.  
 Subaša 229—30.  
 Suidas 72.  
 Šútova, Sutovo 206.  
 Suttó 206—7.  
 S'wierad 265.  
 Swn 219.  
 Sydenham, A. 27.  
 Syme, R. 59, 65.  
 Syncellos 68, 72.  
 syncope: — en hong. 139; — en russe 139.  
 syrak (mot slave) 211.  
 syrjak (mot ruthène) 211.  
 Šyšman 229—30, 235—41.  
 Szabó J. 50.  
 Szabó T. A. 157.  
 Szádeczky L. 40.  
 Szák, Száka 207—8.  
 Szaka 219.  
 Szákafalva 207.  
 Szákafölde 207.  
 Szakcs 208.  
 Szakony 208.  
 számár (mot hong.) 209.  
 Szamárd 208—9.  
 Szántó 219.  
 szarak (mot polon.) 212.  
 Szárberény 110.  
 Széchenyi I. 279.  
 Székaszó 275—6.  
 Székes (propriété royale) 12.  
 Szekfü Gy. 13, 151.  
 Szentpétery, I. 8.  
 Szeptinovcz 209.  
 Szilágyi L. 153.  
 Szinnyi J. 119, 133, 147, 174, 265.  
 Szirák 210.  
 Szocóc 212.  
 Szokolay M. 160  
 Szula, Szuli 212—3.  
 tábor 282—3.  
 Tăbucești 236.  
 Tác 213—4.  
 Tăcmănești 237.  
 Tagányi K. 219.  
 Taifales 69, 87, 89.  
 Tamaro, A. 22.  
 Tamás L. 1—96, 102, 106, 150, 199, 204, 268—77, 282—4.



- Tamás—TremL L. 118, 154, 203.  
*Tămirtaş* 227, 235.  
*Tămiș* 235.  
 Tamm, Tr. 59, 82, 84, 86.  
*tapkur* 283.  
 Taszycki, W. 101, 118, 122, 138, 140,  
 174, 175, 264—5.  
*Tát* 213—4.  
*Tatar* 229—30.  
*Tatomir* 213—4.  
*Tatrang* 226.  
*Tatu* 213.  
*Tatul* 214.  
*Telebuga* 241.  
*Teleorman* 225—6.  
*Temişeşti* 235.  
 Tempea R. 281.  
 Tertérides 241, 276.  
*Teslui* 225.  
*Thadey* 187.  
 Thaly K. 43.  
*Thati, Thatu* 213.  
 Thierry, A. 55.  
*Thyuch* 117.  
 Ţicăloiu, I. D. 90.  
 Tiktin, H. 35, 93, 219.  
*Timotey* 187.  
 Titz, K. 282.  
*Tobuq* 236.  
*Tocomer* 251—3.  
 Todorovič, P. 285.  
*Tołrul* 236.  
*Tokaj* 214.  
*Tolaba* 236.  
*Tolmač* 236.  
 Tomaschek, W. 87.  
 Tomašivskyj, S. 120.  
*Tozuz* 236.  
 Toppeltinus 40.  
*Toq* 236—7.  
*Toqman* 236—7.  
*Toqsaba* 236—7, 240.  
*Toqta-qoman* 245.  
 Torma K. 75.  
*Torontay* 236.  
*Törtaba* 236.  
 Trajan 56—62, 66, 67, 271.  
 Trávníček 291.  
 TremL L. 148, 240.  
*Trojanovice* 214.  
 Tröster, J. 40.  
*Troyan* 214.  
 Tulbure, G. 16.  
*tur* (mot slave) 216.  
*Turba* 214.  
*Turlui* 225.  
*Turuntay* 227.  
*Turz* 215.  
*Turza, Turze, Turzyno* 216.  
*Turzó* 215.  
*Turzófalva* 215.  
*Turzovka* 215.  
*Tut-tarqan* 236—8.  
*Tywan* 229—30.  
  
*Ügüdey* 239.  
 -ul'a (suff. slave) 184.  
*Ulan* 236, 238.  
 Ulanowski 264.  
 -un (suff. slave) 163.  
 -un (suff. turc) 182.  
 -un: noms de lieu slaves terminés par  
 — 167.  
 -ura (suff. slave) 188, 200.  
*urdă* (mot roum.) 197.  
*Urda* 198.  
*Urlui* 225.  
 -ut (suff. slave) 177.  
 -uŧă (suff. roum.) 127.  
*Uzun* 229—30.  
  
 -v-: chute du -v- en ancien-hong. 164.  
 Vacaresco, H. 282.  
 Vaillant, J. A. 37.  
*Vaja* 216.  
*Vajda* 217, 276.  
*valach* 217, 288—90.  
*Valaskóc* 217.  
*Valenoucz* 217.  
 Varga K. 149.  
 Varsík, Br. 289.  
 Váša 126, 130, 131, 176.  
*Vaslui* 225—6.  
 Veidinger Gy. 64.  
*Vencir* 218.  
*Veneir* 217—8.  
*Venelin* 226, 244.  
 Verancsics, A. 13.  
 Veress E. 39, 246.  
 Vernadsky, G. 242.  
 Veselovskij 252.  
 Victor, Aurelius 72, 255.  
 Villehardouin 38.  
 -ul > l (en. hong.) 183.  
*Vlach* (nom de pers. dérivant de  
*Vladislav*) 218.  
*Vlachovice* 218.  
 Vlad Dracul 223.  
*Vlah* 11, 45—51.  
 Vojtíšek, V. 288.

Voltelini, A. 53.  
 Voloch de Nestor 47—9, 274.  
 Vondrák, W. 161, 188, 211, 264.  
 Vrdan 196, 198.  
 Vrsac 216.  
 Vrsac 216.  
 Vulić, N. 72, 80.

*w* allemand > *b* hong. 219.  
 Wagner, W. 290.  
 Wannsdorf 218—9.  
 Wayayuth 216.  
 Weigand, G. 15, 18, 21, 46, 69, 74,  
 115, 119, 163, 184, 225, 226.  
 Wertner M. 151.  
 Wijk (van), N. 290.  
 Wyrostek, L. L. 10.  
 Wztupan 198.

Xénopol 1, 9, 10, 66, 81, 86, 89, 93,  
 271.

Yaurank 228—9.  
 Yourković 285.

*z* allemand > *cs* hong. 116, 143; dis-  
 sociation du *z* dans des noms de  
 lieu allemands 219.

Zajączkowski, A. 183.  
 Zaka 207.  
 Zakafelde 207.  
 Žakovce 208.  
 Zeiss, H. 54, 82.  
 Zeiller, J. 91—2.  
 Zembeta 218.  
 Zeiss, G. 30, 87.  
 Žilynski 134.  
 Zima 218.  
 Žiška 283.  
 Zlatarski 7.  
 Zoërdus 264—5.  
 Zola, E. 285.  
 Zolnai B. 43.  
 Zonaras 7, 223.  
 Zovány 218—9.  
 Zubatý, J. 282.  
 Zsirai M. 48, 265.  
 Zsuny 219—20.  
 Ztupan 198.  
 Zuan 218.  
 Zubrickij 120.  
 Zvan 219.

OSZK  
 Országos Széchényi Könyvtár



Publications scientifiques importantes:

# ARCHAEOLOGIA HUNGARICA

Acta Archaeologica Musei Nationalis Hungarici.

Jusqu'à présent ont paru les volumes suivants in 4°  
avec de nombreuses planches illustrées:

I. Das Kunstgewerbe der Avarenzeit in Ungarn. Frs. 18.40. — II. Die römische Ansiedlung v. Dunapentele. (Intercisa.) Frs. 18.40. — III. La trouvaille scythique de Zöldhalompusztá. Frs. 18.40. — IV. Das frühkupferzeitliche Gräberfeld von Pusztáistvánháza. Frs. 18.40. — V—VI. Die Bandkeramik in Ungarn. Frs. 36.80. — VII. Les Monuments de la civilisation protobulgare et leurs relations hongroises. Frs. 27.60. — VIII. Der zweite Schatz von Szilágyosmlyó. Frs. 27.60. — IX. Funde aus der Hunnenzeit und ihre Sonderung. Frs. 36.80. — X. Über das römische Castell v. Dunabogdány. Frs. 11.—. — XI. Die Frühlatenzeit in Ungarn. Frs. 27.60. — XII. Wikingerfunde aus Ungarn im Lichte der Nord- u. Westeuropäischen Frühgeschichte. Frs. 18.40. — XIII. Die figuralverzierten Urnen v. Soproner Burgstall. Frs. 18.40. — XIV. Die avarische Doppelschale v. Jánoshida. Frs. 18.40. — XV. Der skythische Fund v. Gartschinovo. Frs. 18.40. — XVI. Studia Levedica. Archaeolog. Beitr. z. Gesch. d. Altungarn im IX. Jahrhundert. Frs. 18.40. — XVII. Die ältere Steinzeit Ungarns. Frs. 11.—. — XVIII. Tombes avars de Dunapentele. (En préparation.) — XIX. Die avarischen Gräberfelder v. Üllő und Kiskörös. Frs. 36.80.

## DISSERTATIONES PANNONICAE

Ex Instituto Numismatico et Archaeologico Universitatis  
a Petro Pázmány Nominatae Budapestinensis Provenientes.

Jusqu'à présent ont paru:

Série I. (in-8): 1. Inscriptiones ad res Pannonicas pertinentes extra provinciae fines repertae. Frs. 1.80. — 2. Nomina hominum Pannonica certis gentibus adsignata. Frs. 2.70. — 3. Die ärztlichen Denkmäler von Aquincum. Frs. 4.60. — 4. Mumienbegräbnisse von Aquincum. Frs. 4.60.

Série II. (in-4): 1. Inscriptiones tegularum Pannonicarum. Frs. 22.80. — 2. Die pannonischen Lampen. Frs. 45.60. — 3. Die Sigillaten von Brigetio. Frs. 27.60.

## TRAVAUX DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE L'UNIVERSITÉ À SZEGED (HONGRIE)

Vient de paraître: Vol. XI. 1935.

En 4- (239 p.) Nombreuses planches avec figures.

Avec résumés en langue allemande. Frs. 12.—.

## MUSICOLOGIA HUNGARICA

Publications de musicologie historique du Musée National Hongrois.

Ont paru jusqu'à présent in-8, avec des planches illustrées  
et avec des notes de musique:

I. Das Musiklehrbuch einer ungarischen Klosterschule in der Handschrift von Fürstprimas Szalkai (1490). Frs. 13.70. — II. Der Lautenist Valentin Bakfark (1507—1576). Leben und Werke. Frs. 13.70.

Dépositaire:

**EDMOND STEMMER**

*Libraire pour ouvrages d'archéologie et pour éditions de sources historiques.*

**Budapest (Hongrie) V., Gróf Tisza István-utca 14.**